

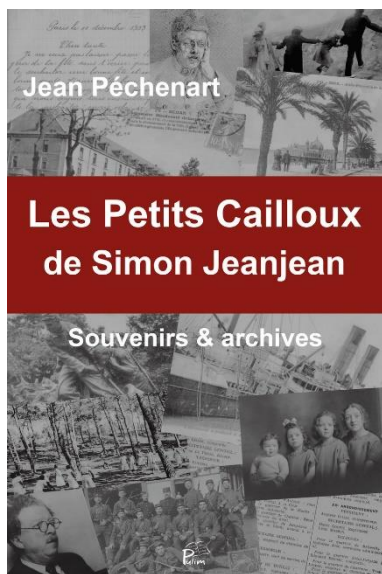


Jean Péchenart

# Les Petits Cailloux de Simon Jeanjean



Souvenirs & archives



## Les petits cailloux de Simon Jeanjean Souvenirs et archives

Jean PÉCHENART

Conservateur de bibliothèque, désormais à la retraite, titulaire d'une licence de Lettres classiques, d'une licence de Sciences de l'Éducation, et d'un DEA de Sciences de l'Information et de la Communication, Jean Péchenart a été successivement enseignant de lettres classiques en Moselle, Sarthe, Loiret et dans le Puy-de-Dôme ; puis comédien ; bibliothécaire-adjoint et formateur ; enfin conservateur au Service Commun de la Documentation de l'Université de Limoges (de 1993 à 2011), section Santé puis Lettres, et coordinateur pédagogique de la Licence professionnelle Métiers des Bibliothèques et de la Documentation. Plus récemment impliqué au Centre Régional du Livre en Limousin, enfin à l'Association des Amis de Robert Margerit. Auteur par ailleurs de quelques textes et articles, et de deux livres *Tête-Bêche* et *Bon Voyage les Fechner*, publiés aux éditions Solilang, collection Salves d'Espoir.

---

DOI : 10.25965/ebooks.140

EAN électronique : 9782842878559

Date de mise en ligne : 1 juillet 2022

Licence : CC BY-NC-ND

Référence électronique :

Péchenart, J. (2022). *Les petits cailloux de Simon Jeanjean : souvenirs et archives*. Université de Limoges.

<https://doi.org/10.25965/ebooks.140>

---



PULIM, 2022

5, rue Félix Eboué - 87031 Limoges cedex 1 - France

Tél : 05.55.14.92.26

Mail : [pulim@unilim.fr](mailto:pulim@unilim.fr) - [http : pulim.unilim.fr](http://pulim.unilim.fr)

## Sommaire

---

Préface - Clotilde Druelle-Korn.....	1
Avant-propos.....	3
Chapitre I – Les origines.....	9
Chapitre II – Metz .....	27
Chapitre III – Paris Vingtième, l’âge d’homme.....	36
Chapitre IV – Quatorze, l’album commence à Sedan.....	54
Chapitre V – De Nice... à Verdun (1914-1915).....	68
Chapitre VI – Buvez Contrexéville !.....	85
Chapitre VII – Un ange passe (1916-1917).....	103
Chapitre VIII – Simon chez les Boches .....	120
Chapitre IX – Revivre.....	135
Chapitre X – 140 Ménilmontant – besoin de vacances !.....	151
Chapitre XI – Travail patrie etc. ....	171
Chapitre XII – Le jour des crêpes 1936 .....	189
Chapitre XIII – Nuages noirs .....	204
Chapitre XIV – « Drôle de guerre ».....	215
Chapitre XV – Une amitié née aux Sables .....	233
Chapitre XVI – Épluchures de Pétain.....	243
Chapitre XVII – Résistance .....	252
Chapitre XVIII – Gagner la paix ? .....	266
Chapitre XIX – 1950, des couronnes et des couleuvres .....	280
Chapitre XX – Vacances... ..	297
Chapitre XXI - Épilogue .....	311
Index des sigles et abréviations .....	326



## Préface - Clotilde Druelle-Korn

---

*Le goût de l'archive* : l'historienne Arlette Farge en a éloquemment parlé. Du goût à la gourmandise il n'y a qu'un pas. C'est cette urgence d'en savoir plus qui m'a saisie il y a un peu plus de dix ans lorsque Jean Péchenart m'a fait part de l'existence de l'album de Simon Jeanjean. Le document est exceptionnel, composé de quelque 640 cartes postales envoyées par le soldat aux siens entre août 1914 et mars 1919. Cette archive familiale devait-elle être portée à la connaissance d'un large public ? Je n'en doutais pas un instant. Pouvait-elle constituer un matériau de travail pour les étudiants de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Limoges et pour les chercheurs, historiens mais pas que ? Assurément.

C'est ainsi qu'a débuté l'aventure Jeanjean à l'Université de Limoges.

Les cartes postales sont des productions familières et complexes. Leur âge d'or se place à peu de chose près dans les années de la Grande Guerre. Images colorées ou non, légendes, textes manuscrits forment des combinaisons sensibles donnant à lire tant l'histoire intime que la grande Histoire : les épreuves de la guerre, la douleur, la proximité du front, mais aussi la joie et les douceurs momentanées de l'arrière. Les poilus et les amoureux en faisaient l'émissaire de leurs espérances. Simon Jeanjean était à la fois l'un et l'autre. Ce fonds initial, digitalisé et retranscrit, est le pivot à partir duquel s'est agrégé au fil des années une grande variété de documents et d'artefacts rejoints par des écrits du for privé, c'est-à-dire les textes produits hors institutions, témoignant d'une prise de parole personnelle d'un individu sur lui-même, les siens, sa communauté<sup>1</sup>.

Le déploiement des archives et des souvenirs consignés au sein du fonds Jeanjean embrasse désormais tout un siècle et même au-delà si l'on prête crédit à la mémoire retranscrite, et peut-être un peu fantaisiste comme l'écrit Jean Péchenart, des ancêtres ayant vécu les heures révolutionnaires. Cet extraordinaire fonds, à la portée d'un « clic », est accueilli à la Bibliothèque Universitaire de Limoges, section des Lettres et Sciences Humaines.

L'auteur est conservateur des bibliothèques de formation. Au-delà des missions précisées dans les textes régissant ce beau métier, il s'est fixé la mission personnelle d'assurer le recueil et la pérennisation des archives, de la mémoire et de l'histoire d'une famille – les Jeanjean – sans postérité et sans attache directe avec la famille de Jean, sinon celles du cœur et de l'amitié délicatement entretenue par des générations de femmes sur de longues décennies.

A partir de ces matériaux pour l'histoire de notre temps<sup>2</sup>, le conservateur Jean Péchenart laisse place à l'écrivain et à l'historien.

L'historien d'abord. A lire *Les petits cailloux de Simon Jeanjean*, on songe au récit de Stéphane Audoin-Rouzeau, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*<sup>3</sup>. On y retrouve la Grande Guerre dans sa dimension matricielle pour une génération de jeunes hommes et femmes, nés dans le souvenir de la précédente et qui auront à en vivre une troisième. Jean Péchenart se fait donc historien, inscrivant le parcours de vie de Simon Jeanjean et des siens et – surtout – des siennes, dans les heures sombres, les heures d'espérance, et les heures

---

<sup>1</sup> <http://ecritsduforprive.huma-num.fr/presentation.htm> Voir le programme du Groupe de Recherches du CNRS, GDR n° 2649 et les résultats mis en ligne. Plusieurs historiens de l'Université de Limoges ont participé à cette vaste entreprise portant sur la période du Moyen Âge à 1914.

<sup>2</sup> Pour reprendre le titre d'une revue d'histoire contemporaine publiant des contributions rédigées à partir des collections et archives peu connues de la Contemporaine, bibliothèque, centre d'archives et musée à Nanterre, <http://www.lacontemporaine.fr>.

<sup>3</sup> Seuil, Sciences humaines, 2013.

joyeuses de leurs vies jusqu'au moment où le grand âge et la maladie emportent les protagonistes. Il nous livre une histoire du quotidien rejoignant en cela le courant historiographique développé à partir des années 1980 avec pour ambition de lier les expériences quotidiennes des gens ordinaires aux grands changements socio-politiques se produisant dans une société<sup>4</sup>. Les événements du quotidien s'entremêlent aux formes de l'engagement, syndical, politique, religieux, dans les mouvements de jeunesse, ou encore de résistance à l'occupant. Les temporalités des vies personnelles et familiales, à l'échelle du quartier, de la ville, des lieux de villégiature s'imbriquent dans les temporalités historiques : la Grande Guerre nous l'avons dit, puis cet entre-deux-guerres dont la formule n'a de sens que pour ceux qui survivront à la Seconde Guerre mondiale, la reconstruction et les Trente Glorieuses, là encore un nom d'époque qui dit tout et si peu de la vie des hommes et des femmes<sup>5</sup>.

L'écrivain. La plume de Jean Péchenart est alerte, vivante et captivante. *Les petits cailloux*, offrent de délicieux moments au lecteur. L'auteur débute son récit par *le nom*. Clin d'œil peut-être au nom de pays si parlant sous la plume de Proust. Ici il s'agit du surnom familial, devenu nom de famille, insolite mais non rare dans les terres disputées de l'Est de la France. Un sobriquet en somme, qui prête à sourire ainsi qu'on le voit dès l'origine au temps des trois tantes marraines – trois fées se penchant sur le berceau de Simon Jeanjean, notre héros. Il sera tout au long de sa vie qui nous est conté entouré de nombreuses et attachantes héroïnes.

Le décor est planté, l'histoire peut commencer.

Merci Jean Péchenart de nous offrir en partage la saga des Jeanjean.

**Clotilde Druelle-Korn**

Historienne

Université de Limoges – FLSH

---

<sup>4</sup> Il s'agit du courant développé à partir des années 1980 en particulier autour de la microhistoire italienne, de l'*history from below* des anglo-saxons et l'*Alltagsgeschichte* allemande

<sup>5</sup> Voir Dominique Kalifa (dir.), *Les noms d'époque : de « Restauration » à « années de plomb »*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2020.

## « Simon Jeanjean m'était conté »

Il n'y a aucune raison pour que l'on se souvienne de Simon Jeanjean (1886-1964), pas plus que de sa famille dont la dernière représentante, sa fille Geneviève, est décédée en 2014 à l'âge de 94 ans. Pas plus qu'il n'y a de raison pour que l'on se souvienne de qui que ce soit au monde au-delà d'une certaine durée, à l'exception de quelques célébrités dont les noms figurent sur les plaques nommant les rues et dans les dictionnaires. Simon Jeanjean n'a pas son nom dans Wikipedia. Fils unique qui ne connut jamais sa mère, il n'aspirait à rien plus qu'à une famille et à une descendance nombreuse. Mais ce ne fut pas le cas. Aucune de ses filles n'ayant eu d'enfant, la famille s'est éteinte.

Or je<sup>1</sup> me souviens de lui. Geneviève fut ma marraine et s'est occupée de moi lorsque j'étais tout jeune. Sa sœur Monique et elle – « mes marraines », inséparables – habitaient chez leurs parents, au 21 rue de la Chine Paris 20ème ; j'y allais passer des week-ends, ma marraine m'emmenait au cinéma et aussi en vacances. J'y côtoyais ce vieil homme aux lunettes très épaisses et au visage empâté qui me faisait penser à Michel Simon. Mais j'ignorais à peu près tout de la vie de cet homme, de sa femme Blanche et des deux sœurs aînées Denise et Madeleine. Je n'en ai acquis une première idée que très récemment, de la bouche de Geneviève et Monique, que j'ai interrogées et qui m'ont raconté ce qu'elles en savaient. Leur histoire m'a impressionné. Je leur ai fait promesse de la « sauver » en quelque sorte de l'oubli, sous la forme d'un document écrit. Et j'ai commencé à m'en acquitter, sous la forme d'une première mouture très approximative que j'avais pensé intituler « Simon Jeanjean m'était conté », et dont je leur avais lu le début.

Il y avait là de quoi bâtir un roman, tout en revivant au plus près quelques séismes – guerres, bouleversements et évolutions politiques, économiques et idéologiques – du siècle passé. L'idée de départ est d'arracher à l'oubli un personnage et une famille qui par ailleurs semblent fort bien s'accommoder d'un statut social les vouant à une certaine invisibilité. Cette question sera discutée et relativisée, s'agissant au moins du patriarche Simon, que l'on découvre, à suivre ses traces, à la fois autodidacte, adepte d'un ensemble de pratiques culturelles relevant des classes modestes, dépourvu de toute ambition politique au sens où on ne le voit jamais briguer quelque position dominante que ce soit (quoique défendant pied à pied tous ses droits, et soucieux d'une juste reconnaissance de ses mérites sous forme de médailles), et continuant d'entretenir un fonds d'archives hérité de sa famille. Un fonds qui prend avec lui une dimension impressionnante. Et qui reste à la fin, comme une bouteille à la mer.

## « Les Jeanjean et Jean »

Cette histoire-ci n'a donc en commun avec celle, par exemple, d'un Louis-François Pinagot exhumé par Alain Corbin<sup>2</sup>, que le fait de nous emmener « *sur les traces d'un inconnu* ». Corbin écrit en effet : « *Je doute, à titre d'exemple, que les étapes de la Révolution qui nous sont familières [...] aient constitué, dans l'esprit de Louis-François Pinagot, les cadres de la représentation de la fin du*

---

<sup>1</sup> Le lien personnel fort qui me lie aux personnages de cette histoire – et la subjectivité du point de vue – justifie l'usage ici du « je » préféré au « nous » académique. Le « nous » sera réservé à son usage courant, implicitement collectif.

<sup>2</sup> Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Flammarion, 1998.

XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>3</sup>. Sans doute pourrait-on en dire autant d'une majeure partie de la population, à toutes les époques. Mais ce n'est en rien le cas de Simon Jeanjean. Né à Metz en Lorraine allemande, dans un milieu catholique revanchard, « monté » à Paris à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, témoin de la Première Guerre Mondiale en tant que poilu du rang, ce qu'il eût pu éviter en raison de son état de santé (d'où un tour de France des hôpitaux et des dépôts d'éclopés), puis acteur de la Seconde, dans la Résistance, non seulement sa destinée singulière le porte en dehors des sentiers battus, mais il n'a de cesse, tout au long de sa vie, de se tenir au plus près de la vie politique de son temps, en s'engageant quotidiennement, dans le cadre de son travail, à l'église, au syndicat (CFTC) et dans les rangs des démocrates-chrétiens (PDP puis MRP). Et s'engageant pour sa famille aussi, ses quatre filles qu'il aime et protège sans cesse.

De tout cela j'ai pu recueillir pour commencer une version orale par la voix des deux vieilles dames, bien après le décès de mes propres parents, notamment de ma mère dont elles étaient les amies très proches – à la vie à la mort on peut le dire, et leur amitié est un élément important de cette histoire. Cette narration, plus ou moins approximative comme il en est de toute légende familiale, resterait très insuffisante – sauf à la développer en fiction romanesque – si elle n'avait pu s'appuyer sur le fonds d'archives. Celui-ci dormait dans des rayonnages et des cartons, pieusement empilés au grenier de leur maison de Lardy (Essonne), mais sans qu'elles en sussent grand-chose. Le premier document, retrouvé assez rapidement d'après leurs indications, a été l'album de cartes postales, surchargé à en faire craquer toutes les coutures, où se trouvait principalement, au verso des cartes et dans le désordre, la correspondance du poilu Simon Jeanjean. Je me suis jeté à corps perdu dans la reconstitution de ce puzzle. L'évocation des Jeanjean, issue d'un simple témoignage personnel, a été l'occasion d'une aventure documentaire excitante.

D'un point de vue plus personnel, l'histoire du père Jeanjean, généreusement renseignée à travers ces deux sources – interview et archives – me renvoyait, par contraste, à un silence dès lors assourdissant de mes parents concernant leur passé, de mon père surtout qui ne se confiait guère. On pourrait supposer que l'expérience littéraire, qui nous amène entre autres choses à explorer au plus profond notre univers intérieur, donne aptitude à en faire part aux autres. Ce ne fut évidemment pas le cas pour mon père. Simon Jeanjean, comptable doué d'un solide esprit de géométrie, sut raconter beaucoup mieux, beaucoup plus généreusement sa vie à ses filles – même à considérer quelques souvenirs atroces qu'il ne pouvait pas dire et qui ne s'épanchèrent jamais qu'en cauchemars nocturnes – que ne le fit jamais, trente ans plus tard, l'excellent professeur de lettres qu'était Jacques Péchenart. Homme très bon au demeurant, doué de mille qualités indéniables. Il y a donc une part de compensation, pour moi son fils, à me plonger dans l'histoire des Jeanjean qui est un peu un miroir de la mienne. Je m'efforcerai donc de m'en tenir ici à ne raconter des Péchenart que ce qui entre effectivement en jeu dans l'histoire des Jeanjean (au premier chef : la rencontre de ma mère avec Monique et Geneviève Jeanjean, dans le Centre de vacances de l'*Initiative*<sup>4</sup>, aux Sables d'Olonne, lors de l'été 1939), tout en assumant ce point de vue délibérément subjectif. D'où un deuxième titre donné à ce projet : « Les Jeanjean et Jean ».

## Les sources – le Fonds Jeanjean (Université de Limoges)

L'étude qui suit est avant tout le résultat d'une recherche approfondie à partir du « Fonds Jeanjean ». Dans un premier temps, Monique et Geneviève Jeanjean m'ont fait don de leurs archives que je ne connaissais pas. Elles m'ont autorisé par écrit à en disposer entièrement,

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>4</sup> Institution de bienfaisance à l'usage des jeunes filles, qui sera présentée en son temps, ainsi que le mouvement des Scouts et des Guides de France, auxquels on n'échappera pas.



puis à en faire don à l'Université de Limoges<sup>5</sup>. Le traitement – inventaire, classement et conservation, puis numérisation et mise en ligne pour une partie – en a été confié au Service Commun de la Documentation (SCD) où j'étais employé en tant que conservateur. Le fonds est constitué notamment du fameux album de cartes postales – accessible en ligne sous l'intitulé « 14-18 en 14 x 9 : l'album de cartes postales de Simon Jeanjean »<sup>6</sup> – entre autres archives de la famille.

Cette première base de données en ligne est donc le reflet d'un état de la recherche bien antérieur au présent travail, celui-ci complétant ou parfois infirmant le commentaire avancé dans celle-là. Au fil même du récit, suivant pas à pas les petits cailloux semés par Simon Jeanjean, il pourra arriver qu'une découverte archivistique vienne contredire une version précédente de l'histoire, plusieurs versions s'enchaînant alors à la manière de *Rashomon*<sup>7</sup> ou de *Jacques le Fataliste*, ou plutôt comme il en est inéluctablement de toute connaissance historique, vouée à évoluer.

Ainsi, de nombreux albums de famille de la famille Jeanjean (globalement postérieurs à l'album de cartes postales et constitués de photographies « maison ») ont été ajoutés au fonds Jeanjean dans un deuxième temps, enrichissant considérablement la connaissance des périodes couvertes, à partir des années 1920. En tout état de cause, l'image prend ici une place importante, tantôt en tant qu'illustration, tantôt en tant qu'objet d'analyse ou de méditation. L'image, et plus généralement les documents des archives familiales, leur découverte progressive, sont eux-mêmes le sujet de ce travail. D'où un va-et-vient fréquent entre l'histoire des Jeanjean, et l'histoire de la découverte progressive des détails de l'histoire à travers un ensemble de sources croisées, à savoir principalement :

- Mes propres souvenirs ;
- Les souvenirs des deux filles cadettes de Simon Jeanjean, Monique et Geneviève (ma marraine), relatés dans une Interview d'une durée d'une heure et demie, réalisée principalement le 7 juin 2006. Accessible en ligne sous forme sonore et transcrite ;
- Les archives (venant parfois corriger les approximations du souvenir ou de la tradition orale), classées dans le Fonds par types de documents, et partiellement accessibles en ligne sur le site internet. Les références en seront données au fil du texte sous forme d'indices numériques entre parenthèses.<sup>8</sup>

## Petite bibliographie

Telles sont les sources directes. En outre différents auteurs, historiens, philosophes, poètes, romanciers (etc.) ont pallié mes lacunes, nourri ma documentation et ma réflexion, et donné lieu à d'autres citations que celles tenues de la bouche ou des archives des protagonistes. Ils seront mentionnés, comme il est d'usage, dans des notes dites de bas de page<sup>9</sup> (facultatives). La liste suivante, de Alain Corbin à Georges Perec, de Roland Barthes à Paul Déroulède, faisant d'ailleurs la part belle au roman sans exclure quelques titres pour la

---

<sup>5</sup> Convention en date du 30 septembre 2011

<sup>6</sup> <https://www.unilim.fr/jeanjean/index.php>. « 14 x 9 » désigne la dimension standard des cartes en centimètres. Ce sont généralement des photographies en noir et blanc. L'utilisation de cette source, quotidienne et détaillée, induit évidemment une focalisation plus proche sur les années de la Grande guerre que sur le reste de l'histoire.

<sup>7</sup> Film de Akira Kurosawa (1950), d'après la nouvelle du même titre de Ryunosuke Akutagawa (1915).

<sup>8</sup> Premier exemple : (2733) au début du chapitre I, numéro désignant la carte de visite collective des trois « tantes marraines » de Simon Jeanjean.

<sup>9</sup> Ou quelle que soit leur position à l'écran en l'absence de pages. La présentation mise en page de façon traditionnelle sera réservée à la version "PDF".

jeunesse, souligne le caractère éclectique, sinon hétéroclite du propos (vous voici prévenus), et donne un aperçu des sujets abordés au fil des chapitres :

- Maurice Agulhon. *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*. Armand Colin, 1977 (Cahiers des Annales ; 36). [chapitre III]
- Henri Amouroux. *La grande histoire des Français sous l'Occupation*, tome I, *Le peuple du désastre, 1939-1940*. Robert Laffont, 1976. [ch. XIII]
- Jeanne Ancelet-Hustache. *La Tour aux loups*. Desclée de Brouwer, 1961 (coll. Belle humeur, à partir de 8 ans). [ch. XIII]
- Louis Aragon. *Aurélien*. Gallimard, 1944. Le Livre de poche, 1964. [IX]
- Roland Barthes. *La Chambre claire, note sur la photographie*. Cahiers du Cinéma, Gallimard, Le Seuil, 1980. [VI].
- *Belleville, un quartier divers* / Tania da Rocha Pitta. Sociétés, n° 97, 2007. [IX]
- G. Bruno. *Le Tour de France par deux enfants*. Belin, 1877. [II]
- Bruno Cabanes. *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français, (1918-1920)*. Le Seuil, 2004 (l'univers historique). [VIII]
- Louis-Ferdinand Céline. *Voyage au bout de la nuit*. Denoël, 1932. [X]
- Gabriel Chevallier. *La Peur*. Stock, 1930. Nombreuses rééditions. [V]
- Yves Combeau. *Toujours prêts : histoire du scoutisme catholique en France*. Le Cerf, 2021. [X]
- Ellen Constans. *Ouvrières des lettres*. PULIM, 2007 (Médiatextes). [VI]
- Alain Corbin. *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*. Flammarion, 1998. [Avant-propos]
- Maurice Crubelhier. *Les citadins et leurs cultures, in La ville de l'âge industriel*, Le Seuil (Histoire de la France urbaine). [III]
- Albert Dauzat. *Les noms de famille de France : traité d'anthroponymie française*, 3e éd. Librairie Guénégaud, 1977. [I]
- Philippe Deitz. *Histoire des luminaires, histoire des hommes*. Editions du Perron, 2009. [III]
- Paul Déroulède. *Chants du Soldat*, 141<sup>ème</sup> édition, Calmann-Lévy, 1892 (1<sup>ère</sup> éd. 1872) (Fonds Jeanjean n° 3669). [XI]
- Jean Échenoz, *Quatorze*. Minuit, 2012. [IV]
- *L'Essor du portrait* In Jean-Marc Ferrer, Étienne Rouziès, *Une histoire de la photographie à Limoges, 1839-1914*. Limoges, Les Ardents éditeurs, 2011, p. 19-25. [I]
- Marie-Ève Férérol. *Naissance et développement de La Bourboule, ville thermale neuve française exemplaire*. Espaces et sociétés, 2012/3, n° 151. [V]
- Francisque Gay. *Pour en finir avec la légende « Rouges-chrétiens » : mémoire confidentiel*. Éditions de « L'Aube », 1937. (Fds Jeanjean n° 3603). [XIII]
- « *l'Initiative* » - <https://www.associationinitiative.fr/l-association-l-initiative/> (consulté le 6 mai 2022). [XV]
- Ivan Jablonka. *En camping-car*. Le Seuil, 2018 (Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle). [XX]
- Régis Jauffret. *Papa*. Grasset, 2020. [XVI]
- *Journaux de Marches et opérations* (JMO). Site « Mémoire des hommes » / Ministère des Armées. - <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=2&titre=journaux-des-unites-engagees-dans-la-premiere-guerre-mondiale> (consulté le 6 mai 2022). [IV]

- *Les Jours heureux : le programme du Conseil national de la Résistance de mars 1944*. La Découverte, 2010 (Cahiers libres). [XVII]
- Patrick Kamoun. *Un siècle d'habitat à « bon marché »*. Informations sociales, 2007/5, n° 141, pages 14-23. [X]
- Bernard Marrey. *Louis Bonnier : 1856-1946*. Bruxelles, Mardaga, Institut français d'architecture (coll. Architectes), 1988. [X]
- Xavier de Montépin. *La Porteuse de pain*. Le Petit Journal, 1884-1885. Nombreuses rééditions et adaptations. [VI]
- Emmanuel Mounier. *Le Personnalisme*. PUF, 1949 (Que sais-je ?). [XIII]
- Georges Perec. *Je me souviens*. Hachette, 1978. [XII]
- Georges Perec. *La Vie mode d'emploi*. Hachette, 1978. [IV]
- André Rauch. *Les vacances et la nature revisitée* in *L'avènement des loisirs : 1850-1960* / sous la dir. D'Alain Corbin. Aubier, 1995, p. 83-117. [VI]
- Aline Ripert, Claude Frère. *La carte postale, son histoire, sa fonction sociale*. CNRS ; PUL, 1983 [VI]
- François Roth. *Alsace-Lorraine, histoire d'un « pays perdu », de 1870 à nos jours*. Nancy, éd. Place Stanislas, 2010. [II]
- La « Saga » Visseaux : <http://www.visseaux.org/visseaux.htm> (consulté le 6 mai 2022). [IX]
- Marc Sangnier. *Le Pacifisme d'action*, 4<sup>ème</sup> éd., Foyer de la Paix, 1936 (Fds Jeanjean n° 3602). [XIII]
- Olivier Sirost. Du campement au camping, *Techniques & Culture*, 56, 2011, p. 98-113. [XX]
- Alain-Gérard Slama. Vichy était-il fasciste ? *Vingtième siècle*, 1986, 11, p. 41-54. [XVI]
- Voltaire. Article « Torture » du *Dictionnaire philosophique*, 1769. [VII]
- Alfred Wahl, *Les problèmes de l'option des Alsaciens-Lorrains (1871-1872)*. Thèse soutenue à l'université de Strasbourg, 1972. [II]
- Miguel de Zamacoïs (1866-1940). *Les Bouffons*. Paris, Librairie théâtrale, 1907. [V]

Ces écrits m'ont permis d'ancrer mon récit dans son contexte socio-historique et de l'illustrer, soit que leur lecture se soit imposée au fil de mes recherches, soit qu'ils fissent partie d'un bagage intime propre à mon univers personnel, à vrai dire plus littéraire que scientifique (deux domaines que l'on oppose généralement, mais où les plus grands penseurs surent exceller conjointement<sup>10</sup>).

## Remerciements

Enfin je tiens à remercier quelques personnes sans l'amitié et le soutien desquelles ces *Petits cailloux* n'auraient pu aboutir. Aboutir à quoi ? J'avais espéré que ce serait à un livre de papier, un épais *volumen* imprimé que vous eussiez acheté ou emprunté, classé dans les rayons d'une bibliothèque et lu sans hâte, avec images à contempler, digressions diverses à déguster ou à enjamber à votre guise, histoire à découvrir – un hier qui paraît déjà lointain – vécue par quelques personnages attachants, au premier rang desquels (et desquelles) l'impressionnant Simon Jeanjean.

---

<sup>10</sup> Non seulement Gustav-Theodor Fechner (1801-1887) qui me vient tout d'abord à l'esprit, mais Blaise Pascal (1623-1662), génie doué tout autant d'esprit de géométrie que de finesse.

Oublions ce regret, puisque la forme ici choisie permet une lecture enrichie, dotée de liens hypertexte et d'une abondance d'images.

Merci donc aux Presses Universitaires de Limoges d'avoir accepté d'en faire leur premier livre publié en ligne et en accès ouvert. Merci à Laurent Léger, orfèvre en la matière, qui étend ici une compétence déjà éprouvée s'agissant des revues et des articles<sup>11</sup>, et avec qui j'ai eu le plaisir de travailler sur ce nouveau projet. Merci à Frédéric Pirault, et à Hélène Layotte pour sa relecture attentive.

Merci à Clotilde Druelle-Korn pour ses encouragements, pour son attention constante, ses conseils et sa préface.

Merci à mes amis et à mes proches. À Hervé Pernot tout d'abord, lecteur et relecteur infatigable. Sans les mille remarques et avis – dictés tant par sa grande culture historique que par sa longue expérience de cinéaste – avis qu'il m'a prodigués en vue d'abord d'une première version de cet ouvrage, puis de celle-ci, nouvelle mouture revue et adaptée autant que possible à ce nouveau support, j'en serais peut-être encore à me cogner la tête contre les murs après en avoir arraché les derniers cheveux, ce qui point n'est à conseiller pour les jeunes auteurs, quel que soit leur âge.

Merci, pour leurs avis, aux autres lecteurs, Geneviève Charles, Isabelle et Michel Barsacq, à Joss (bien sûr !), et à mes frères et sœurs dont les souvenirs ont complété les miens.

*Lorsque les enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne criez point, mes frères. Mon Père et ma Mère nous ont laissés ici, mais je vous remènerai bien au logis : suivez-moi seulement. »<sup>12</sup>*

Ce livre est dédié à la mémoire de Jo Melot et de Françoise Péry.

---

<sup>11</sup> Revues en *Open Access* : <https://www.unilim.fr/revues>

<sup>12</sup> Charles Perrault, *Le Petit Poucet*.

## Chapitre I – Les origines

---

*Où l'on trouvera une utile présentation du personnage central, à commencer par son drôle de nom, puis par ses antécédents immédiats lesquels nous amèneront aux circonstances très particulières de sa naissance, et l'on finira par quelques portraits illustrés. Lui-même Simon Jeanjean, remontant au siècle qui précéda sa vie, nous gratifie en outre d'une histoire transmise par ses pères, rédigée de sa main, et qu'il eût été regrettable de ne point mentionner ici.*

### Le nom

Jeanjean, c'est un drôle de nom. Sobriquet rigolo, probablement difficile à porter, nos Jeanjean se le transmettent d'aussi loin que nous le sachions, c'est-à-dire depuis l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à la coïncidence avec mon prénom... mes parents ont peut-être trouvé amusant de choisir pour me baptiser Jean une demoiselle qui s'appelait Jeanjean. Au demeurant mon prénom ne me pose aucun problème... il est vrai que je ne m'appelle pas « Jeanjean ». Il semble que les anciens Jeanjean, du temps de la jeunesse de Simon et dans les temps précédents, aient eu un peu de mal avec ce drôle de nom. C'était bien *Jeanjean*, nom fréquemment porté dans l'Est, comme de juste puisque nos Jeanjean sont de Metz. Mais les trois tantes de Simon – les sœurs de son père, qui l'ont élevé, telles les trois fées-marraines de la Belle au Bois dormant<sup>1</sup> – se faisaient appeler Jean tout court. Elles étaient tellement unies, tellement un trio indissociable qu'elles s'étaient fait faire une carte de visite conjointe et unique (2733)<sup>2</sup>. Je n'ai jamais vu une carte pareille. Au centre, ces deux simples mots en majuscules : *MESDEMOISELLES JEAN*. En bas à droite en caractères plus petits, leur adresse : Rue Vincent-rue, 32. C'est tout. Il n'y a même pas leurs prénoms, les sœurs « Jean » forment définitivement une sorte d'entité tricéphale. Inséparables, plus encore que pourront jamais l'être leurs petites nièces Geneviève et Monique. Jamais, ou presque, nous n'aurons à les distinguer l'une de l'autre, sauf à deviner que la plus âgée, prénommée Lucie et moins effacée que ses sœurs cadettes, nommées Christine et Christine (sic), semble avoir assumé son rôle d'aînée avec une certaine autorité. J'ai dit Christine et Christine, c'est ainsi que l'état-civil nomme officiellement les deux autres. La deuxième avait pour autre prénom Célestine et fut la marraine en titre de son neveu Célestin-Simon, notre personnage principal. La troisième, Christine-Pauline, née en 1862, était beaucoup plus jeune que ses sœurs nées respectivement en 1843 et 1845. À ces distinctions près, elles formèrent toujours ce trio indistinct, Mesdemoiselles Jeanjean ou Jean. Leurs testaments (2734, 2735 et 2736), sur une demi-page manuscrite, seront datés du même jour et rédigés à l'identique, au profit – bien maigre, je suppose – évidemment des survivantes puis de leur neveu. Et elles pousseront le mimétisme, si j'en crois les faire-part conservés pieusement par Simon, jusqu'à décéder au même âge exactement : 79 ans.

Ces dames donc n'aimaient pas leur nom de famille. Elles habitaient à Metz, rue Vincent-rue où se trouvait jadis un couvent des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul – ce qui, on le verra, n'est pas sans importance dans l'histoire des Jeanjean. Cette adresse, dans une rue ancienne du quartier Pontiffroy aujourd'hui disparue, semble avoir été la première, et sans doute la seule, de Simon Jeanjean avec elles en cette ville. Cela dit, lui-même ne semble pas avoir souffert de ce « complexe » attaché à son nom. Il l'a ensuite perpétué tel quel : Jeanjean. **La carte postale la plus ancienne de la collection**, donc la première dans l'ordre chronologique de

---

<sup>1</sup> Du moins dans la version de Walt Disney et dans quelques autres. Chez Perrault elles sont au nombre de sept.

<sup>2</sup> Les numéros entre parenthèses renvoient aux numéros d'inventaire du Fonds Jeanjean.

la correspondance (482<sup>3</sup>), est bien adressée à « Simon Jeanjean ». Colorisée et représentant la cour du château de Lunéville, elle a été écrite à la plume, avec application, par un certain Victor Vévert, en 1900, date attestée par le tampon de la *Reichspost*. Simon avait 14 ans. Le lieu d'expédition est Marthill (Moselle), nom allemand de l'actuelle Marthille.



Lunéville. - Cour du Château et statue de Lasalle

Simon Jeanjean a grandi en Lorraine allemande, qu'il quitta pour Paris afin d'échapper à la conscription allemande – ainsi le dit la légende familiale par la voix de ses filles. Les premières cartes adressées aux tantes par Simon, lors de son service militaire de 1907 à 1909, le seront au nom de « Jean ». Lui-même à cette époque est nommé « Simon Jean » par ses camarades de régiment, mais cette mode n'a qu'un temps et disparaît assez vite. Il n'en restera aucune trace à notre connaissance. Monique et Geneviève seront « les Jeanjean » sans complexe. (Elles pouvaient même en être fières. Dernière variante : le nom de « Jean-Jean » – sans prénom, comme il en est de certains pseudonymes de théâtre ou de cinéma – fut celui de leur père au titre de la Résistance. En attestera notamment, en septembre 1944, un mot personnel de remerciement signé de Georges Bidault, au nom du CNR (2342), puis un document du Comité Local de Libération du 20<sup>e</sup> arrondissement commémorant, en 1954, le 10<sup>e</sup> anniversaire de la Libération de Paris (3612). Jean-Jean est donc une variante attestée, et

<sup>3</sup> La 1<sup>ère</sup> carte du point de vue chronologique ne porte pas le n<sup>o</sup>1. On verra pourquoi.

glorieuse. Et on laissera de côté les variantes erronées – « Jean Jean » par exemple<sup>4</sup>, prénom et nom identiques – traînant ici et là sur des documents suite à des notations hâtives. Difficile à porter, décidément, ce nom de Jeanjean.)

D'après *Les noms de famille de France*, d'Albert Dauzat, *Jeanjean* vient tout bonnement d'un prénom Jean redoublé – comme Jeannot, Jeantou, etc. Nous ne pouvons évidemment remonter au premier « Jeanjean » à l'origine de cette nomination, même si ce type de redoublement sans déformation « atteste une cristallisation récente »<sup>5</sup>. De tels noms de baptême issus de prénoms sans déformation, nous dit aussi Dauzat, sont fréquents en Franche-Comté et en Lorraine, pays où l'ordonnance de Villers-Cotterets ne fut appliquée que tardivement. Le département où le nom de Jeanjean est constamment le plus représenté est l'Hérault, mais l'INSEE ne comptabilise pas les porteurs nés en Alsace ou en Lorraine pendant les périodes où ces régions étaient allemandes. La question reste en suspens, puisque la Moselle semble bien classée pour le nombre de Jeanjean nés sur son territoire, y compris durant cette période. Ce drôle de nom n'est d'ailleurs pas rare. Il fut au moins celui d'un abbé Jeanjean, nommé vicaire à Saint-Denys-en-France d'après le journal *La Croix* en octobre 1894, et d'un Marcel-Joseph Jeanjean, célèbre illustrateur notamment spécialisé dans le domaine de l'aviation (1893-1973)... mais sans rapport aucun avec le nôtre.

Du nôtre, nous avons dit qu'il était lorrain, grandi à Metz, et qu'il fut élevé par trois femmes qui n'étaient pas sa mère, et furent ses marraines en quelque sorte, pour s'occuper de lui et faire son éducation. Il s'occupera d'elles à son tour, quand il le faudra. Nous avons dit aussi qu'il ne partagea pas la difficulté qu'eurent ses tantes à assumer leur nom. On ne s'étonne pas, au vu des archives pieusement conservées, de le voir ainsi fidèle au nom de Jeanjean et à ses origines. Simon, d'ailleurs, ne fut pas homme à rougir de grand-chose, si ce n'est de quelques colères.

## Le passé antérieur : un roman

L'ancêtre le plus lointain dont nous ayons trace est le grand-père paternel de Simon, lui-même prénommé Simon-Pierre, menuisier de son état, né à Metz en 1821 – meunier ou menuisier, cela varie selon les sources, peut-être était-il menuisier spécialisé dans la machinerie des moulins. Il avait épousé Marie Moujon, fleuriste, messine elle aussi comme toute la famille. Et nous pouvons même remonter un peu plus loin aux origines de la famille, côté Moujon, à travers une remarquable légende familiale remontant à la Révolution française et aux campagnes napoléoniennes, parvenue jusqu'à nous par la plume de notre Simon. Cette histoire méritait en effet de passer des bouches aux oreilles des aïeux lorrains les uns après les autres, jusqu'aux parents et aux trois tantes, à Simon Jeanjean et enfin jusqu'à nous.

On comprendra le plaisir que j'ai eu à découvrir – sur le tard, dans une armoire à glace dont la clé avait été cachée puis retrouvée – ces dix pages manuscrites et dupliquées sur papier carbone dans le grenier de la maison de Lardy. De toutes les archives de Simon Jeanjean, « *Les quelques lignes ci-dessous* » – tel est l'*incipit* – sont à la fois celles qui remontent au passé le plus ancien, et parmi les plus tardives, puisqu'il jugea bon de les rédiger à l'âge de 60 ans passés. Elles se trouvaient dans une chemise intitulée « Famille », sous-chemise « Arrière-grand-père Moujon-Salsbury ». Je ne sais pas si ses filles en eurent jamais connaissance. Il ne manquait qu'un titre. Je propose celui-ci, puis je cite le texte dans son intégralité<sup>5</sup> :

---

<sup>4</sup> On le voit sur quelques documents établis un peu vite. Exemple : « *Carte d'ajustage* », datée de 1955 « *la correction des pieds faibles, à l'aide des supports plantaires du Dr Scholl* » (2039).

<sup>5</sup> Pour la transcription de ce texte, comme pour tous les suivants, l'orthographe est généralement corrigée si nécessaire, mais le vocabulaire et les tournures de phrases propres au scripteur sont conservés.

***Amours et aventures de François Moujon et de Lucie-Marie Salisbury***  
**ou *L'Orpheline anglaise* (2601)**

*Les quelques lignes ci-dessous n'ont pas été copiées d'un roman. Ce sont les souvenirs, restés dans la mémoire après plus de soixante ans, d'un gamin de 8 à 12 ans. Tout ce qui est raconté est strictement véridique... provenant de souvenirs racontés en famille, parfois avec restrictions, pour ne pas troubler un enfant. Car à cette époque les conversations étaient plus réservées que maintenant, ce qui nuit malheureusement à l'histoire.*

*Cela remonte à la Révolution. A cette époque, mon arrière-grand-père Moujon qui habitait à Metz rue de Pontifrois [sic<sup>6</sup>], était économe d'un couvent de femmes situé dans la même rue. La Révolution n'avait rien de virulent, à Metz du moins, et à part une mascarade où une jeune fille déguisée en déesse Raison avait été placée sur le maître-autel de la cathédrale, il y eut peu de manifestations et je ne sais pas s'il y eut des exécutions à Metz. Toutefois, une année, la commune ou un autre pouvoir mit les couvents et leurs biens sous séquestre. Les religieuses durent se mettre en civil et se disperser, et mon grand-père fut convoqué par l'abbesse du couvent. Il trouva au lieu de la rigide religieuse une femme encore jeune en civil, qu'il finit par reconnaître. C'était l'abbesse sécularisée.*

*Elle commença par remercier mon grand-père du travail fourni pour son couvent, et regrettant de ne pouvoir le récompenser comme elle le voudrait, les biens de la communauté étant sous séquestre, elle lui promit qu'elle ne l'oublierait pas...*

Petite précision sur le mot « grand-père ». Un peu plus haut nous avons lu « arrière-grand-père », s'agissant du même, le père du futur grognard Joseph, lui-même grand-père de la grand-mère Moujon née à Thionville puis revenue avec ses parents à Metz. Simon est donc son descendant de quatrième génération – c'est-à-dire son « arrière-arrière-arrière-petit-fils ».

*Puis elle arriva au motif réel de sa convocation. Elle rappela à son économe que parmi les élèves que le couvent instruisait et qui avaient rejoint leurs familles, se trouvait une nièce à elle, Lucie Salisbury, qui ne pouvait pas rejoindre les siens en Angleterre. Elle-même devait fuir pour échapper à l'arrestation, [et] ne pouvait pas emmener la fillette avec elle. Elle demandait donc à mon grand-père de prendre l'enfant chez lui pour quelques semaines. Elle reviendrait la chercher ou la ferait prendre par quelqu'un de confiance – lui promettant que ce serait chose faite deux ou trois mois plus tard.*

*Mon grand-père accepta cette charge et la petite, appelée, ne fit pas d'objection. Elle connaissait mon grand-père qui en qualité d'économe circulait librement dans le couvent, d'où elle partit sans regret, ne se plaisant pas d'une vie qu'elle trouvait trop réglée à son goût. Mon grand-père l'emmena donc chez lui où la petite s'adapta rapidement, se plaisant parmi les frères et sœurs qui la gâtaient. Grand-père, lui, s'inquiétait... le temps passait, et les délais indiqués par l'abbesse étaient largement dépassés. Petit à petit et devant le plaisir qu'avaient ses enfants, il en prit son parti et la fillette devint une fille en plus, sauf [sic]... le temps passait, les enfants grandissaient et l'aîné, Joseph, qui s'était le plus attaché à l'enfant abandonnée (là un trou [sic] que mes ascendants ne cherchèrent pas à boucher)...*

Un trou ? Que peut signifier ce sous-entendu, sinon que Joseph s'était « attaché » à un point tel qu'il fallait régulariser la chose. Nous apprendrons un peu plus loin qu'un enfant est né

---

<sup>6</sup> Orthographe usuelle : Pontiffroy.



de cet attachement peu de temps après, et ce dès le 21 Nivôse, an Quatre – soit dans les premiers jours de 1796. Ils n’avaient pas perdu de temps.

*...bref, le mariage [sic<sup>7</sup>] à la seule église ouverte, Sainte Ségolène, où le curé juré unit Joseph Moujon à Lucie Mary Salisbury. Les jeunes mariés habitaient probablement rue du Pontifrois chez l'ancien économe – lorsqu'un coup de tonnerre éclata : la conscription pour l'armée de Napoléon. Joseph dut partir. Mais Lucie ne l'entendait pas de cette oreille, et elle rejoignit son mari aux armées. À quel titre ? Je ne sais... cantinière, ou ouvrière.*

*De toute façon, elle le suivit dans toutes ses campagnes sauf la dernière, probablement [en raison d'] une grossesse qui ne lui permit pas les fatigues d'une nouvelle campagne. Et Joseph partit seul à la campagne de Russie.*

Et Lucie – ou Lucie-Marie ou Mary – resta à Metz, rue Pontiffroy. J’aime ce nom de Pontiffroy, Plus précisément, le quartier Pontiffroy est connu comme quartier populaire à quelque distance du centre-ville. Il doit son nom à un pont construit au XIIIe siècle sur le grand bras de la Moselle, en l’honneur d’un dénommé Thieffrois ou Tiffroy. Séparé de l’oppidum de Sainte-Croix par la rivière de la Moselle, il fut urbanisé dès l’époque romaine. Au Moyen-Âge il contient trois paroisses et une abbaye. Plus tard, c’est l’abbaye Saint-Clément, hors des murs de la ville jusqu’en 1552, qui s’y implante. Entre le 23 et le 24 juillet 1961, à l’approche de la fin de la guerre d’Algérie, s’y déroula un événement dramatique appelé la Nuit des paras. Abrisant un grand nombre d’immigrés maghrébins, un groupe de parachutistes en garnison à Metz, s’y rendent à la suite d’une querelle, battant parfois jusqu’à mort des immigrés algériens. Ce massacre rappelle aujourd’hui celui qui eut lieu le 17 octobre suivant à Paris. Le quartier fit ensuite l’objet d’une rénovation urbaine radicale.

*Sa famille était [restée depuis] de longs mois sans nouvelles, lorsque Lucie vit un attroupement sur la place Chambière. Elle s'approcha et vit un soldat hirsute, sale, les vêtements en loques... Lucie fixa le malheureux et tout d'un coup s'écria : « Mais c'est notre Joseph ! » Alors les gens les aident à monter chez eux, où le malheureux Joseph n'avait pas osé paraître. Il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Il se jeta sur les aliments qu'on lui présentait, et ce n'est qu'après qu'il fut rassasié qu'on songea à le faire nettoyer, raser et habiller. Mais il avait tellement maigri qu'il flottait dans ses vieux vêtements sortis de l'armoire. Il fut de longs mois à se remettre, heureusement, d'un sens, car s'il avait été en bon état il aurait été repris par l'armée. Ce n'est qu'après Waterloo qu'avec la santé la tranquillité revint dans la famille.*

(Je me mets à la place de Simon Jeanjean évoquant l’état de délabrement physique de son aïeul, pauvre soldat revenant de guerre. Cela devait lui rappeler des souvenirs...)

*Ils eurent naturellement des enfants et l'un d'eux s'établit à Thionville, rue du Four Banal, où ma grand-mère vint au monde. Dans des vieux papiers j'ai retrouvé l'acte de mariage de ce fils né de Joseph et de Lucie : il était né le 21 Nivôse, an Quatre<sup>8</sup>, peu de temps après le mariage à Sainte Ségolène. Par la suite la famille revint à Metz, toujours rue du Pontifrois.*

*Ces souvenirs proviennent de conversations de ma grand-mère avec des oncles et cousins Moujon. Je me souviens d'un grand-oncle frère de ma grand-mère, surnommé « le Cadet » et qui était hospitalisé à St Nicolas je crois, maison de retraite pour les vieux et où la discipline était sévère.*

<sup>7</sup> Ici une omission : probablement « eut lieu ».

<sup>8</sup> Soit le 11 janvier 1796

*Le Cadet devait tenir de sa mère et ne se plaisait pas dans ce milieu, aussi se livrait-il de temps à autre à une fugue. En rentrant à l'hospice il était mis au cachot pour deux ou trois jours, au pain sec et à l'eau, et privé de sortie pour plusieurs semaines. Un jour – j'avais une dizaine d'années – je le vois assis sur la place Chambière. C'était la même scène que celle de la grand-mère avec Joseph, sauf que Cadet était encore présentable. Je l'emmenai chez la grand-mère qui après lui avoir dit tout ce qu'elle avait sur le cœur le fit manger. Il y avait trois jours qu'il n'avait rien pris. Elle le fit coucher et le reconduisit elle-même à St Nicolas. Comme elle travaillait comme fleuriste pour les Sœurs, la supérieure lui promit d'être à l'avenir plus indulgente.*

*Petit à petit, on parlait moins dans la famille de « l'Anglaise ». Pourtant, je surpris ceci un jour où grand-mère et ses filles (mes tantes) rappelaient un souvenir : mes tantes étaient encore toutes jeunes et avaient été voir leur grand-mère. Le grand-père qui était menuisier travaillait toujours aidé de sa femme. Or comme à cette époque le soir la lumière était rare, Lucie tenant la lampe ou la chandelle présentait la lumière à l'endroit que lui indiquait son mari : « Lucie, ici... Lucie, plus à droite », etc., et la vieille femme obéissait comme une apprentie.*

Lucie, prénom prédestiné... Très beau prénom, courant dans la famille Jeanjean jusqu'à la tante aînée de Simon, comme le prénom Lucien pour les hommes, qui se répète pareillement dans la famille Jeanjean comme on le verra.

*Puis, plus de souvenirs... Ma grand-mère était morte et le samedi (j'avais 10-12 ans) j'étais très fier lorsqu'on m'envoyait seul au cimetière arroser les fleurs qui garnissaient les tombes. « N'oublie pas celle de grand-mère ! ». C'était un petit carré d'environ un mètre, au pied du mur séparant le cimetière municipal de celui des Juifs. Une plaque scellée dans le mur du cimetière indiquait le nom de famille et celui de jeune fille lorsque c'était une femme, et c'est comme cela que longtemps le nom de Salisbury se grava dans ma mémoire, et fit que les récits que j'avais entendus y restèrent en grande partie.*

Fascinante aventure en effet que celle de l'orpheline anglaise. Quel âge avait-elle lorsqu'elle arriva chez sa tante nonne, avant que celle-ci ne prenne le large et qu'on n'en entende plus parler ? Avait-elle encore un tant soit peu l'accent un brin maniéré à notre oreille, de sa langue d'origine pimentant le patois lorrain ? Probablement pas, car les enfants sont des éponges. Les gens du cru en revanche, les bons Lorrains de Metz, l'auront probablement toujours appelée « l'Anglaise » – jusqu'à ce que son nom reste là, gravé sur une plaque au cimetière.

*Depuis... je suis retourné là en passant à Metz : le mur au pied duquel l'Anglaise était inhumée avait été abattu, les deux cimetières voisins n'en faisaient plus qu'un, le cimetière Chambière, où de nombreux soldats tués en 1870 puis [en] 1914 ont leur tombe.*

*Et j'ai parcouru la rue de Pontifrois. Les logements qui tant bien que mal occupaient les locaux du couvent étaient toujours là. Mais j'eus honte de demander des nouvelles du souterrain dont je n'ai pas encore parlé : quand j'étais gamin, un jeu consistait (lorsque le concierge était absent) à descendre l'escalier de la cave avec un bout de bougie. Nous n'étions pas plus rassurés qu'il ne fallait mais on y allait tout de même. Inutile de dire qu'on ne voyait rien que des murs solides, des escaliers plus ou moins branlants, des couloirs plus ou moins larges ; certains auraient laissé passer une voiture ; d'autres, on n'y pouvait avancer qu'un à un. Enfin, à notre grand soulagement, un peu de jour apparaissait et nous remontions l'escalier d'une cave donnant sur la place Chambière. Et nous étions plus heureux de nous trouver à la lumière du jour et de sortir du souterrain du couvent.*

Jeux de gamins, une bougie à la main. J'aime cette image de Simon Jeanjean enfant, se faisant peur à se risquer dans l'obscurité. Jeune Simon se prenant pour le Petit Poucet dans une cave obscure, dont le vieux Simon se souvient encore...

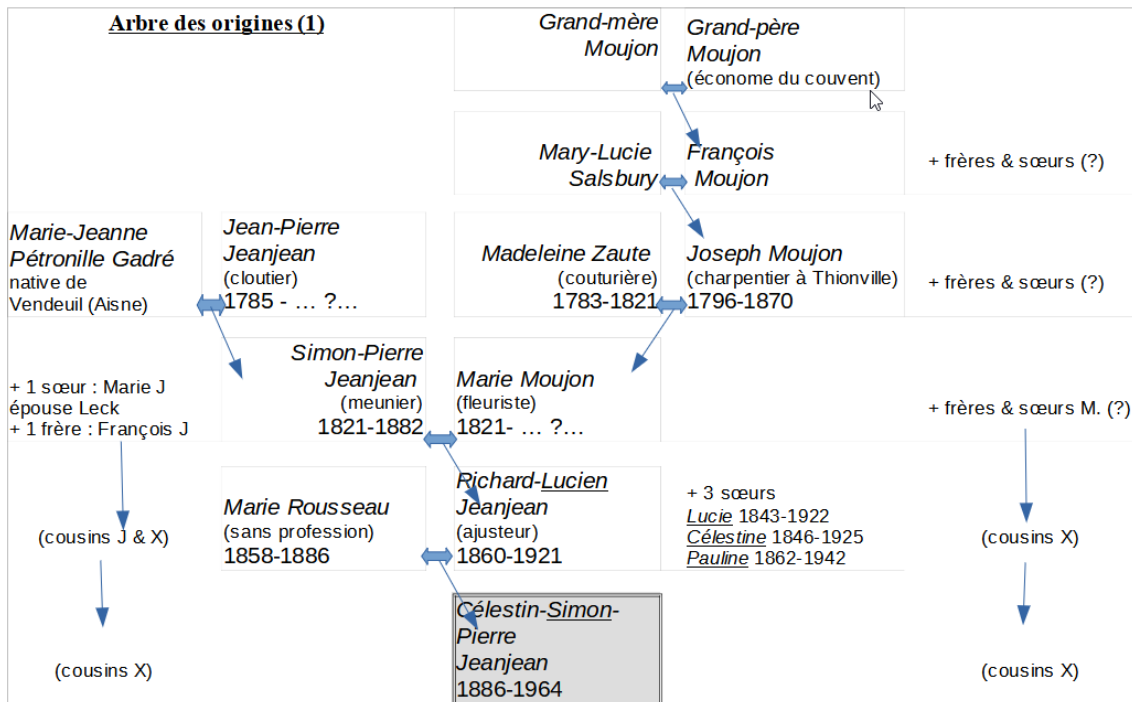
*Tout cela... souvenirs de 60, 70 ans. Que sont devenus les nombreux moujons [Moujon] que je confondais – à part le cadet. Dispersés par les événements, surtout la guerre de 1870.*

*Il ne me reste qu'à regretter que, trop jeune, je n'ai pas recueilli plus de récits, d'anecdotes sur ces ancêtres. Les souvenirs qui me restent gardent néanmoins toute leur valeur, ne serait-ce qu'ils me rappellent que j'ai du sang anglais dans les veines.*

## Les racines familiales

Du sang anglais dans les veines ? Rien de moins neutre que cette conclusion, simple à première vue, mais ouverte à tous les sous-entendus. L'Anglais, depuis la Guerre de Cent Ans et au-delà depuis la nuit des temps, a priori n'est pas le bienvenu. Moins détesté, certes, que le Boche pour notre natif d'Alsace-Lorraine, né de messins catholiques depuis des générations, l'Anglais n'en reste pas moins l'ennemi héréditaire. Et tel sera-t-il dans l'esprit de Simon Jeanjean, pour des années encore, avant de devenir – bien plus tard, on le verra – un frère d'armes à la vie à la mort.

Mais sans remonter jusqu'à la nuit des temps, il peut arriver qu'on s'embrouille un peu dans les noms et les générations. J'ai eu un peu de mal, je l'avoue, à m'y retrouver entre les uns et les autres, les Jeanjean ou les « moujons ». Simon lui-même vient de nous avouer qu'il les confondait. Et de fait, il les confond. L'amoureux de l'orpheline anglaise ne s'appelait pas Joseph, mais François. S'il y eut bien un Joseph Moujon, c'est le fils de François et Mary-Lucie, né le 21 Nivôse An IV, qui devint charpentier (un bon métier pour un Joseph) et fut le père de Marie Moujon, la grand-mère de Simon Jeanjean. Donc lorsque Lucie sur la place Chambièrre, à la vue du pauvre soldat hirsute et amaigri, s'écrie « Mais c'est notre Joseph ! » c'est François qu'elle devrait dire.



Quelques observations sur cet arbre. On peut se dire, au vu des métiers exercés, que les Moujon comme les Jeanjean furent des travailleurs de condition modeste ou moyenne. Le grand-père Jeanjean était ouvrier meunier, de niveau subalterne comme le montrent ses livrets d'ouvrier (2720, 2721). On voit par ailleurs que Simon, classiquement, porte le même prénom que lui, et pareillement d'autres prénoms se répètent. Autre remarque, la date de naissance de sa femme, 1821, est celle du décès de sa mère Madeleine Zaute<sup>9</sup>, comme il en sera de notre Simon dont la mère mourut en le mettant au monde. Cette grand-mère, Marie Jeanjean née Moujon, porta donc le même nom que la mère de Simon, Marie Jeanjean née Rousseau. On sait aussi, par un acte de mariage du même Joseph Moujon datant de 1825 – remariage donc – avec une certaine Luce Thiry (2717), que Madeleine fut remplacée 4 ans après son décès. Je me dis, connaissant la suite de cette histoire, que cela préfigure de façon troublante les circonstances de la naissance et de la prime enfance de notre Simon. D'autres faits aussi vont se répéter, se faire écho. Décidément, dans l'histoire des familles comme dans l'histoire des gens, il semble bien y avoir quelque tendance à la répétition (*dixit* Sigmund Freud, qui parle même de « compulsion de répétition »). Bref, venons-en à Simon Jeanjean, dont la venue au monde est déjà un roman.

## Naissance et petite enfance

Célestin Simon Pierre Jeanjean est né le 30 janvier 1886, non pas à Metz en Lorraine, mais dans l'Ain, à Ambérieu-en-Bugey. Il me plaît que son histoire commence par la lettre A et le chiffre 01, numéro du département de naissance.

Ce point de départ est resté nébuleux dans la légende familiale. À en croire ses filles, Ambérieu apparaît comme un lieu de hasard, lié à la profession présumée itinérante du père de Simon, grand-père de Monique et Geneviève. *Il travaillait dans les chemins de fer... souvent en déplacement*, ont-elles dit dans l'interview. C'était tout ce que je savais : Simon Jeanjean était né à Ambérieu-en-Bugey, de Lucien Jeanjean, en déplacement professionnel, admettons, et de Marie, née Rousseau, morte en couches et qu'il ne connut donc jamais. On pouvait se demander ce qu'il y faisait exactement, le père, à Ambérieu, et pourquoi sa femme l'y avait accompagné.

Heureusement les actes d'état-civil nous en disent un peu plus. Grâce soient rendues à internet : j'ai pu consulter les Archives de l'Ain directement en ligne. L'acte de mariage Rousseau/Jeanjean, daté du 16 mai 1885, est fait à Ambérieu, où Marie Rousseau était née en juillet 1858. Pour ce qui est du père, Lucien, la légende orale était plus qu'approximative. Rien à voir avec les hasards d'une vie professionnelle plus ou moins itinérante. Bien au contraire, il y avait élu domicile durable. C'est là, dans le Bugey, que Simon aurait dû logiquement vivre et grandir. Mais le mauvais sort de Marie en décida tout autrement. Richard-Lucien Jeanjean, le père, était né le 8 mars 1860 à Metz. Il avait donc 25 ans lors de son mariage et de la naissance de son fils. Il exerçait, nous dit l'état-civil, la profession d'ajusteur. La suite de l'acte complète notre information en même temps qu'elle explique la discrétion de Simon sur sa triste naissance à la sauvette. Entre le mariage et la naissance il s'était écoulé à peine plus de huit mois.

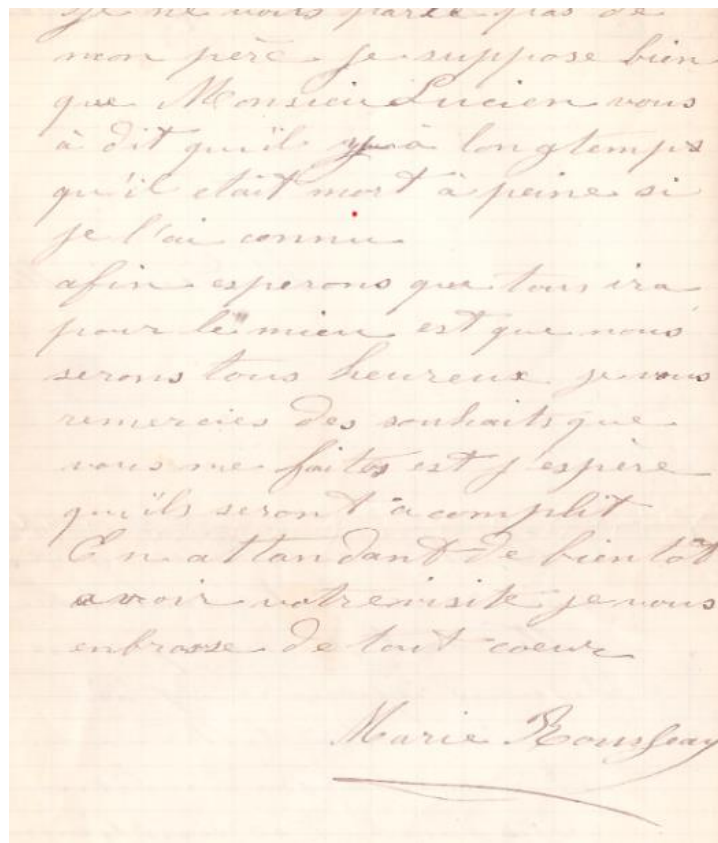
Et ce n'est pas tout. Les archives de l'Ain font état par ailleurs d'un remariage rapide de Lucien Jeanjean, toujours à Ambérieu-en-Bugey, avec une M<sup>me</sup> Veuve Julie Moyet, suivi de la naissance, en avril 1888, d'un second fils prénommé Édouard, demi-frère de Simon. Le père aura donc tourné promptement la page et fondé une nouvelle famille. Nous sommes bien loin de la version précédente, version officielle en quelque sorte. On comprend le silence

---

<sup>9</sup> Nous savons d'ailleurs par l'acte de mariage de Joseph Moujon avec Madeleine Zaute (2715), que celle-ci avait 13 ans de plus que lui.

du fils sur cette blessure initiale, et son ressentiment envers un géniteur oublieux. En revanche (revanche, voilà un mot qui parle au Lorrain Jeanjean) on verra se manifester plus tard son fort désir d'une descendance et d'une famille unie.

Pour compléter ces informations, je relève dans les archives de la famille quelques courriers datant de 1885 et 1886, trouvés dans l'armoire à glace longtemps fermée. Les deux premières lettres, datées des 27 mars et 22 avril 1885 (2262-63 et 2264-65), sont signées de Marie Rousseau, la future épouse et mère (mais qui mère ne sera jamais que porteuse). Ces simples lignes sont tout ce qui nous reste d'elle. La première est adressée à Lucie, l'aînée des tantes (à Metz, sans doute), la chargeant de transmettre ses amitiés à ses sœurs ainsi qu'à sa mère. Le grand-père de Simon n'était plus de ce monde à cette date. Idem pour le grand-père Rousseau, ainsi qu'elle l'indique ensuite : *Je ne vous parle pas de mon père, je suppose bien que Monsieur Lucien vous a dit qu'il y a longtemps qu'il était mort, c'est à peine si je l'ai connu*. Elle n'a pas eu de père, son fils n'aura pas de mère, les choses se répètent. L'orthographe approximative, l'humilité des formules employées donnent idée de la condition modeste de Marie Rousseau. Elle appelle son mari « Monsieur Lucien ». L'écriture est régulière, très bien formée. La seconde lettre, suite logique de la précédente, vise à nouer des liens familiaux par une rencontre avec la famille Jeanjean. Il semble que cette rencontre ait été remise à plus tard du fait de l'éloignement. Il n'est même pas certain que les Jeanjean aient fait le voyage transfrontalier à l'occasion du mariage. Comme Simon jadis, je lis avec émotion l'autographe posthume de sa maman morte.



(2263, détail)

Viennent ensuite deux longues lettres conjointes de Lucien et de Marie Jeanjean, postérieures au mariage et dans l'attente déjà de la naissance. Marie signe *F. Jean*, comme « Femme Jean ».

La première est datée du 25 septembre 1885 (2266-67) : *Chers parents*, écrit Lucien, *Nous commençons à trouver le temps long. Mais cela ne fait rien du moment que cela va toujours bien c'est tout ce qu'il faut. Je me doutais bien que les Prussiens devaient vous tourmenter...* Il y a là probablement une allusion aux tracasseries subies du fait de l'administration allemande, et qui expliquerait l'impossibilité d'une visite des sœurs Jeanjean à leur frère à Ambérieu. L'épouse s'associe à cette lettre en remplissant la place restée libre, s'adressant cette fois à *Ma chère mère et mes chères sœurs*, parlant, elle, de son *cher bébé* à venir, et finissant en chargeant Lucie de *bien faire des compliments à toutes ces dames et ces demoiselles que j'ai connues à Metz*. Elle avait donc pu les rencontrer, notamment « Mesdemoiselles Jean », les bonnes fées de Simon, qui plus tard auront pu un peu lui parler d'elle. La lettre suivante est largement consacrée au choix des parrains et marraines en vue du baptême. La marraine de Célestin (Simon) Jeanjean sera sa tante Célestine Jeanjean ou Jean sœur de Lucien, et le parrain son oncle Émile Rousseau, frère de Marie.

Marie Rousseau était « sans profession ». Nous le lisons dans l'acte de mariage, avec quelques précisions sur les parents (grands-parents de Simon) : Père de l'époux : menuisier, prénommé Pierre-Simon, décédé le 24 janvier 1882. Père de l'épouse : charron forgeron, décédé le 24 janvier 1882 (le même jour que l'autre ? c'est sans doute une négligence du copiste<sup>10</sup>). Mère de l'épouse : marchande de draperie. Nous n'en savons guère plus sur les Rousseau. *Exit* la famille maternelle, du moins dans l'immédiat, par la suite nous verrons que Simon resta en relation avec eux.

Les deux dernières lettres de cette série (2270-2271), envoyées de Coutellieu (sans doute à la grand-mère et à une tante Jeanjean) sont signées d'une « Femme Corronnet », nourrice, à qui fut d'abord confié le bébé. Le hameau de Coutellieu, commune d'Ambronay, est situé au nord d'Ambérieu dont il borde actuellement l'aérodrome. Voici la première de ces lettres (nous rétablissons l'orthographe, approximative, ainsi que la ponctuation inexistante. L'écriture en revanche est belle) :

*Coutellieu, le 25 septembre 1886 -- Madame et mademoiselle, -- Je suis bien étonnée que vous n'avez pas reçu votre lettre car je vous ai répondu tout de suite en vous donnant tous les détails que vous m'avez demandé, pour quant au petit Célestin, il ne peut pas mieux se porter, il est grand, fort et joli comme un cœur, il est blond bien clair, une petite mèche sur le front frisé, des beaux yeux bleus, le nez relevé et deux mentons, il n'a pas une minute, il bouge tout le temps quand on le tient (...) Je l'ai fait vacciner, le médecin m'a donné du même vaccin qu'à son fils, vous n'avez pas besoin d'être en peine car ni les soins ni les caresses ne lui manquent, il serait à moi que je ne lui en pourrais pas faire davantage (...) Bien mes compliments à toute votre famille de notre part. Je vous salue. -- Femme Corronnet.*

*J'ai reçu 15 FRF. Vous enverrez un bonnet de laine au petit, et trois petits tabliers bleus.*

Les nouvelles sont bonnes, on reconnaît déjà Simon dans cette description du bébé. Les caresses ne lui ont pas manqué, c'est déjà ça de pris ; les visites non plus : *la grand-mère avec la Sidon*, précise-t-elle, et le tonton parrain Émile Rousseau, et même *la dame Moyet avec sa fille*. Julie Moyet, tout nouvellement veuve de Louis Brodard, allait épouser Lucien quelques mois plus tard. Elle devait s'appeler Brodard, mais la nourrice qui la connaissait n'avait apparemment jamais cessé de l'appeler Moyet de son nom de jeune fille. Julie n'a pas pleuré longtemps avant de refaire sa vie avec Lucien, et lui encore moins après la mort de Marie – ce dont la famille pourrait leur garder rancune. Du moins se souciait-elle du sort du nouveau-né – bientôt son beau-fils. Lucien, lui, n'est pas cité dans la lettre. J'ai bien peur qu'il se soit

<sup>10</sup> La date est vraisemblable pour Simon-Pierre Jeanjean, le grand-père paternel, décédé effectivement au début de 1882 (voir page suivante).

fort peu occupé du bébé, et que dès l'origine il ait brillé par son absence. Monsieur travaillait, sans doute, il avait autre chose à faire. *Chers parents*, écrit-il lui-même le 6 octobre suivant, à la suite d'une nouvelle lettre de la même Mme Corronnet, *je profite que la nourrice est venue à Ambérieu pour vous donner de mes nouvelles. D'abord comme j'avais un petit moment elle a voulu que j'aille voir le petit, j'y ai été hier, il se porte admirablement, il est gros, ce n'est qu'une boule. Je vous assure que jamais nous aurions mieux tombé qu'en le mettant là.* On ne peut pas dire que ces mots débordent d'amour paternel.

## Un père indigne ?

On ne saurait d'ailleurs imaginer tempéraments plus opposés que ceux de Lucien Jeanjean et de son fils. À père prodigue, fils économe et responsable. Simon s'est toujours plaint ou gaussé de son père. Le père, de son côté, traîne cette mauvaise réputation depuis toujours. S'il tente parfois de la faire mentir, il semble que le naturel soit toujours revenu au galop. C'est un personnage à la fois veule et plutôt sympathique. Bel homme, beau parleur, buveur n'en doutons pas, une sorte de Bel-Ami... Il aurait bien sa place dans un roman russe ou dans un film néo-réaliste italien.

Il faut lire les lettres, pas moins de quarante (2280 à 2319), qu'il avait envoyées à ses parents et à ses sœurs depuis l'Algérie, de 1879 à 1882 (année de la mort de son père, Simon Ier, qu'il se désolera de n'avoir pas revu). Lucien, à 19 ans, s'était engagé dans la Légion, suite à quelles frasques je ne sais, mais ses destinataires devaient bien le savoir, et même en avoir soupé. *Chers parents, vous me pardonnerez de vous avoir mis dans l'inquiétude comme cela, mais je ne pouvais plus rester à Paris...* C'est le premier courrier envoyé à ses parents rue Vincent-rue. Simon son fils a dû les lire, ces quarante lettres conservées par ses parents, elles ont bien dû l'intéresser – évoquant ces choses d'avant sa naissance : pays lointain, vie de garnison, marches militaires, échauffourées – l'intéresser mais surtout l'agacer, je pense, tant elles disent la légèreté de ce gars qui n'était pas encore son père... et qui ne le serait jamais, cet abruti. Et je ne parle pas de l'orthographe, cette façon d'écrire au fil de la plume comme il parlait ou plutôt bavardait, l'orthographe claudiquant tant bien que mal à la remorque des idées, pénible à lire aussi, et j'imagine les parents tantôt s'y rassurant ou s'en réjouissant, tantôt se disant que non, décidément il ne changerait jamais ce Lucien. D'accord, il n'avait jamais été un intellectuel, mais quel dommage, lui qui d'abord avait été un si bon élève, appliqué et tout dans les matières manuelles et pratiques – deuxième prix de calcul de l'école de Pontiffroy en 1872 (2731), premier prix d'atelier et deuxième prix de caisse d'épargne de la Société des jeunes ouvriers de Metz, rue de la Fonderie (2729, 2730) – comment expliquer ses errances ensuite ? Mauvaises fréquentations sans doute...

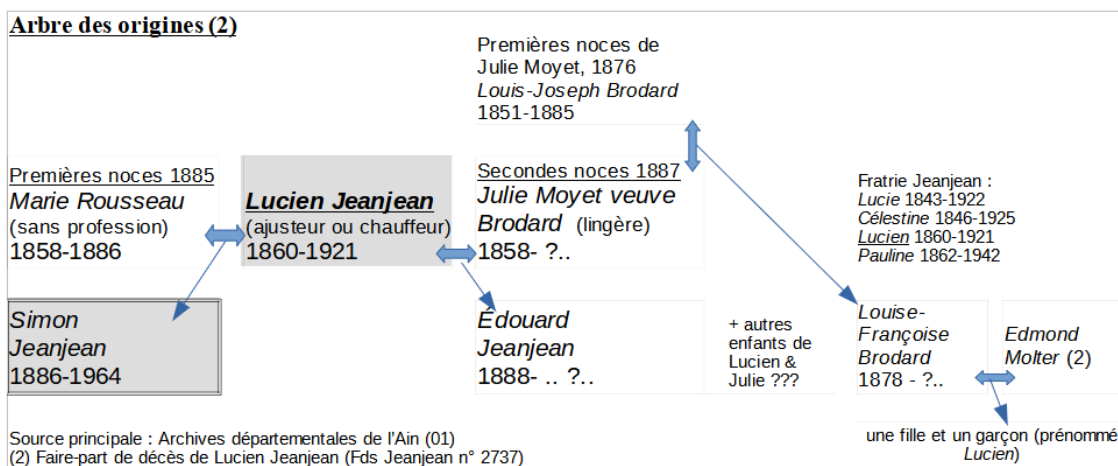
Il écrivait toujours « *Mes chers parents* », même quelques années plus tard depuis Ambérieu alors qu'il ne s'adressait plus qu'à sa mère et à ses trois sœurs. Je ne peux pas ne pas citer au moins un extrait de ce qu'il leur écrivait (2282, du 4 juillet 1879), racontant son passage de Marseille à Oran, et ainsi en est-il tout du long sur une centaine de pages et deux ans et demi, en une sorte de poème brut de décoffrage :

*(...) On a embarqué jeudi j'ai fait une très bonne traversée (...) le matin à 6h le patron nous payé la goutte nous préparions pour le café le café fini c'était à notre tour nous mangions un bout de fromage et un bon verre de vin, de delà on était tranquille jusqu'à 9 heures l'on mettait la table et on avait fini à midi l'on était tranquille jusqu'à 4 heures et de delà jusqu'à 7 du soir cela fait que je ne me suis pas ennuyé du tout et que j'ai bien vécu nous sommes arrivés à Oran dimanche à 8 heures du matin de delà l'on a resté 3 jours au fort de Santa Cruz et justement le sergent du fort c'est le fils Lécuron de la rue des Bons enfants nous sommes partis mardi à 1h10 du matin pour*

*voyager la nuit (...) enfin il y a 82 km d'Oran à Bel-Abbes et l'on le fait dans 3 étapes après nous sommes arrivés hier à 9h1/2 du matin enfin je ne coucherai que demain dans un lit (...) Pour la nourriture c'est une nourriture de soldat mais tous les matins le café au lit à 4h1/2 et tous les 3 jours un quart de vin enfin je vais tâcher de m'en tirer le plus vite possible mais ce qu'il me manque c'est de l'argent je suis arrivé sans un seul sou au régiment et il faut que je me fournisse tout d'un coup, enfin si vous pouvez m'envoyer 2 ou 3 sous cela me rendra un grand service je n'affranchis pas ma lettre je n'ai pas d'argent comme je vous l'ai déjà dit et vous ferez bien des compliments à toutes les personnes de la maison et si vous écrivez à Charles dites-lui que je suis arrivé en bon port et je lui écrirai aussitôt que j'aurai de l'argent pour affranchir vous ferez bien des compliments à Léon – Je finis ma lettre en vous embrassant tous de tout mon cœur je suis votre fils tout dévoué – Lucien Jean.*

Lui aussi, le père, avait donc cette lubie de se faire appeler "Jean" et non pas Jeanjean. Mais ce qui me frappe surtout à la lecture de cette graphorrhée (la lettre est deux fois plus longue), c'est la ressemblance de cette écriture manuscrite, inclinée vers la droite et pointue, avec celle, lue et relue dans les cartes postales de l'album et ailleurs, de son fils. Par-delà et malgré la différence énorme quant au soin apporté à la graphie et à la rédaction, subsiste au moins cette ressemblance ténue entre ce père mal-aimant – après avoir été un fils prodigue – et ce fils définitivement déçu.

Simon sera confié à ses tantes à Metz où vivait aussi sa grand-mère. On ne sait pas quand, comme on ne sait rien de la grand-mère, en dehors de son portrait figurant sur l'album familial. Né en Bugey où il était censé grandir, élevé à Metz en Lorraine germanique, et privé de ses parents directs, Simon Jeanjean semblait voué aux confins fluctuants de l'Est, mais nous savons que non, son avenir n'était pas là.



## Arrêt sur images

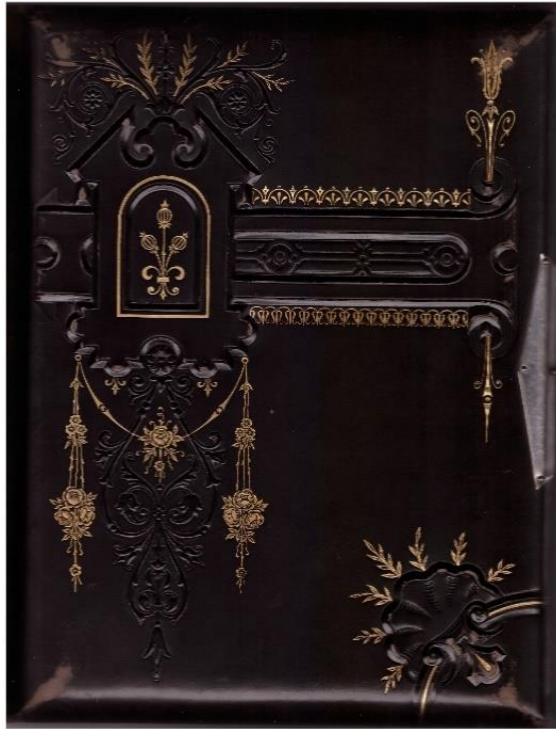
Commençons par anticiper. **La photo ci-après** (1439) nous projette une bonne vingtaine d'années après les débuts. Nous sommes au **mariage d'Édouard Jeanjean**, demi-frère de Simon, en 1907 (« environ », est-il précisé au crayon de la main de Simon, avec une désinvolture méprisante, comme si cette date ne méritait pas qu'on s'en souvienne). Le marié, si c'est bien 1907, a dix-neuf ans. Les époux et les parents du marié – Édouard et sa femme Louise, Julie et Lucien, le père – sont au premier rang. Lucien Jeanjean était ce qu'on appelle un bel homme, et le sourire suffisant qu'on le voit arborer face à l'objectif montre qu'il le savait. Il est très grand, largement aussi grand que le marié, et se rengorge avec satisfaction. Tous deux ont la cigarette à la main, tel père tel fils. Simon est en uniforme, au deuxième



rang au centre, en permission de son service militaire. Une des femmes à ses côtés doit être la fille de Julie (citée dans un courrier au chapitre précédent), à moins que celle-ci ne soit en haut à gauche avec son mari ou compagnon. Simon, placé derrière, au dernier rang au centre et en uniforme – c'est vers le début de son service militaire – semble effacé, comme rétréci, vilain petit canard bien peu semblable à ce qu'il montrera dans la plupart des portraits où on le verra ensuite (et où on le reconnaîtra au premier coup d'œil).



Les Jeanjean – je les ai bien connus – ne sont pas des bourgeois. Et nous imaginons maintenant cette famille, du fait de ses origines compliquées, sous le signe d'une certaine précarité et d'une condition modeste. Cette idée nous vient aussi d'une opposition assez nette exprimée par Geneviève et Monique, plus tard, entre leur simplicité et ce qu'elles considéraient comme nettement plus bourgeois, pour ne pas dire carrément snob – par exemple dans la famille d'origine de leur mère. Force nous est, en attendant, de nous en tenir aux archives familiales héritées des générations antérieures. Premièrement, toute une collection de partitions et carnets de chants du père et des tantes, poursuivie ensuite par lui-même, ainsi que de livres et de revues parues avant sa naissance – ce que j'appelle l'ancienne bibliothèque. Deuxièmement, un album photographique pieusement conservé dans une boîte cartonnée (*Au bon marché, magasins les plus importants à Paris*) qui nous semble luxueux, comme il se faisait au Dix-neuvième siècle, avec d'épaisses pages de carton dorées sur tranches, couverture en cuir noir estampé à dorures et fermoir métallique, et que j'appelle **l'album noir** (5000).



Cet album ne comporte aucune photo de Lucien Jeanjean, c'est pourquoi nous avons cité la précédente. Signés par des photographes de Metz, mais sans légendes ni dates et représentant a priori des inconnus pour nous, les portraits, au nombre de 120, semblent ceux de bourgeois (plus bourgeois que je n'aurais cru) posant pour la postérité. On pourra en identifier quelques uns par recoupement avec d'autres photos ou photos-cartes conservées par ailleurs.



L'un d'entre eux, assez âgé et coiffé avec rouflaquettes (5004), **auprès de son épouse avec coiffe (5005), doit être le grand-père de Simon, prénommé Simon-Pierre.** Il est borgne de l'œil droit. Son portrait et celui de sa femme, la grand-mère Moujon, se retrouvent par ailleurs, copiés au crayon en grand format, dans les archives. L'auteur de ces reproductions pourrait être Simon lui-même, dont nous savons qu'il pratiqua le dessin. Mais il ne connut pas son grand-père – décédé en 1882, six ans avant sa naissance – et sans doute bien peu sa grand-mère. Les autres portraits sont plus ou moins anciens, cela se voit au costume. Il y a des militaires, des ecclésiastiques, plusieurs photos de mariages, des enfants dont l'un endormi ou plus probablement mort (c'est un sujet récurrent dans les albums de famille de l'époque<sup>11</sup>). On peut supposer que ce qui nous apparaît là comme un ensemble de signes extérieurs de richesse reflète les conditions d'existence effectives de notre Simon et de sa famille à Metz, et qu'il dut y renoncer en gagnant Paris.

### « Héritage Vendeuil »

S'agissant de la fortune antérieure de la famille Jeanjean, je ne peux éviter un nouveau détour dans les archives. Je veux parler de cette modeste chemise, pleine à craquer de documents manuscrits, intitulée *Héritage Vendeuil*. Pieusement conservé par Simon Jeanjean, ce dossier entièrement antérieur à sa naissance pourrait mériter une analyse approfondie, mais qui ne contribuerait que par défaut à l'histoire de la famille puisque cet héritage leur passa sous le nez. On pourra donc sans dommage faire l'économie du prochain paragraphe, riche en personnages parfaitement oubliables pour la plupart d'entre eux (à l'exception du grand-père de Simon, vu en photo un peu plus haut mais qu'il ne connut jamais).

Vendeuil est un village du département de l'Aisne (02), situé à moins de 20 km au sud de St-Quentin. À Vendeuil avait vécu Marie-Pétronille Gadrée. Celle-ci avait épousé Jean-Pierre Jeanjean, cloutier vivant à Metz comme toute la lignée des Jeanjean, avec qui elle avait eu trois enfants : Simon l'ancien né en 1821 (qui sera notamment meunier, borgne, et père de Lucie, Célestine, Lucien et Pauline Jeanjean), Marie Jeanjean, qui ensuite devint épouse Leck, et un feu François Jeanjean dont les héritiers messins figureront aussi dans la boucle. On n'ira guère plus loin dans l'identification des parties et des branches de l'arbre généalogique. On se noie dans une vingtaine de courriers (2740 à 2758), datés de janvier 1852 à mai 1898, les derniers adressés aux tantes de Simon – principalement des actes notariaux, ou plutôt copies d'actes notariaux, facturées par le copiste aux dépens des parties – plus ou moins illisibles. J'ai essayé de les lire, de faire déchiffrer à des yeux exercés les jolis pleins et déliés des copistes patentés, les pattes de mouche obliques de l'oncle Constant Leroy, de Vendeuil – veuf de Catherine Florentine Gadrée – quasiment illettré, et tenté d'identifier les parties en présence, résidant à Paris à Vendeuil ou à Metz. Je ne suis pas sûr que lui-même, Simon Pierre grand-père de Simon, connût tous ces autres autant que je les méconnaissais, comme il en est et comme il en sera à tout jamais des parents et relations innombrables de Simon Jeanjean dont les noms fourmillent dans ses archives. L'héritage, à en croire l'un de ces actes notariés (2746) aurait pu consister en deux maisons, l'une *avec dépendances sise à Vendeuil, ensemble le terrain de 13 ares 79 centiares*, l'autre *sise au même endroit adjacente à la précédente, ensemble le terrain en dépendant d'une contenance de 6 ares 86 centiares*. L'affaire semble avoir été âpre. Aux élégants pleins et déliés des copistes, on peut opposer les pattes de mouches obliques de l'oncle de Vendeuil, Constant Leroy, quasiment illettré et plein de colère, que je cite et reproduis ci-après : **[Constant Leroy à Simon-Pierre et Marie Jeanjean] (2742) Vendeuil le 7 mars 1852.**

---

<sup>11</sup> Voir par exemple à ce sujet : L'essor du portrait in Jean-Marc Ferrer et Étienne Rouziès, *Une histoire de la photographie, 1839-1914*, Limoges, Les Ardents Éditeurs, 2011, p. 19-25.

Mon neveu et ma nièce je répons à votre lettre datée du 5 avril 1852 auquel vous me faites reproche que je vous traite de fripon je dois avoir appliqué ce mot de la manière dont je le dis dans la lettre que je reçue de votre frère qui n'avait reçu rien de vous que vous lui avais [avez] dit que vous n'aviez reçu que cent francs. Cela m'a mis dans [...] colère (...) car je n'étais pas obligé de vous donner ce que je vous ai donné. C'est tout le regret que j'aurais je n'éprouverais pas le désagrément aujourd'hui [... passage illisible] par de mauvais mots cela m'est égal [...etc.]

La seule chose, au total, qu'on puisse affirmer avec assez de certitude, c'est que le brave Simon l'Ancien avec son œil unique s'en trouva réduit à compter les dix fois trois sous qu'allait, non pas lui rapporter, mais lui coûter cette affaire en frais d'affranchissement, de certification légale ou de déplacements inutiles, lui qui n'avait rien demandé à personne.

Sous les mots « Héritage Vendeuil », titre du dossier, Simon Jeanjean a ajouté entre parenthèses cette précision définitive : *rien touché*. On pourrait aussi apporter, comme élément de classement social de la famille Jeanjean : *Patrimoine immobilier : néant*.

## Photogénique, ou du moins bien reconnaissable

Pour en revenir à l'album ancien, nous ignorons pourquoi il se trouve aux mains de Simon plutôt qu'à d'autres représentants de la famille dont nous ne savons rien, ou si les tantes et lui en s'en trouvèrent les seuls dépositaires. Peut-être fut-il seul à se soucier de le conserver, ainsi qu'il le fera plus tard avec l'album rouge consacré aux cartes postales. Au demeurant, le personnage le plus reconnaissable de ce premier album noir est Simon Jeanjean lui-même. Il y figure au moins à deux reprises, et sans doute trois. Sur ce point nous n'avons aucun doute, bien que les deux premières photos soient très différentes. L'une montre une sorte de petit diable drôlement fagoté et original, l'autre un communiant modèle. Nous y voyons déjà apparaître deux facettes opposées mais également significatives du personnage : attaché aux

rituels et aux distinctions, bien que doté d'une forte personnalité, intransigeante et souvent originale, rebelle comme sa tignasse. Dès son plus jeune âge, et tout au long de sa vie, on le distingue à sa chevelure bouclée ou crépue, fréquemment hirsute et toujours abondante. Ainsi, sur cette photo prise à Metz, chez les sœurs, dans les années 1890 (1414).



Il doit tenir cette crinière de sa mère, me dis-je, ce qui le distinguerait des autres Jeanjean. On le reconnaît au premier coup d'œil, à tous les âges dans l'album noir. Simon n'est pas une beauté, mais son physique intéressant, son corps bientôt massif lui confèrent une forte présence. Plusieurs fois ses amis ont tiré son portrait au crayon, en grand format. Ils ont voulu croquer son visage rond, ses cheveux qui résistent à la brosse, ses yeux bigleux et fatigués dont un seul y voyait. Très vite il porta des lunettes, dissimulant mal un fort strabisme divergent. Toutes sortes de lunettes en fonction des époques et des modes. Des binocles pour commencer : en employé tiré à quatre épingles, avec gilet cravate et col cassé (1402) ; sur sa photo de mariage (1403), **en militaire sur le dessin de son copain Losdat** (1400). Lunettes d'écaille ensuite (5516), et toujours le cheveu en bataille. Toujours la moustache aussi, à crocs coquets avant la guerre, plus simple après mais il l'a toujours gardée, quand bien

d'autres l'ont rasée. Sur le dessin signé Losdat qui le représente en militaire, il a en plus une cigarette à la bouche. Il a toujours fumé des cigarettes.



J'imagine ce dessin amical exécuté sur le motif, et non d'après une photo. Simon Jeanjean y porte la même tenue militaire que sur la photo-carte avec sa femme Blanche et Denise (1001). C'était pendant la guerre, sans doute en 1917. Le binocle à chaîne témoigne d'une certaine recherche d'élégance bien éloignée du quotidien d'un soldat en campagne, et la cigarette figure comme un attribut permanent. Le nom de l'auteur, Losdat, apparaît dans une carte postale reçue le 20 mai 1919 (618), avec son adresse dans l'armée d'Orient. C'était un bon camarade. Il restera pour nous l'auteur de ce beau portrait pointilliste signé Losdat... qui est l'anagramme de *soldat*.

Sur les photos il paraît grand, massif et imposant. Je le trouvais très grand lorsque je l'ai connu, quand les Jeanjean m'accueillaient chez eux, rue de la Chine. J'étais un petit garçon. Or ma taille d'adulte est exactement la même que la sienne. Je l'apprends en lisant son signalement sur son dossier militaire<sup>12</sup> : *sourcils châtain, menton rond, visage ovale, taille 1 m 73*. Un mètre soixante-treize, nous devons comparer cette mesure à celle des contemporains. En 1900 la taille moyenne des hommes (français) était évaluée à 1 m 66 ; elle est aujourd'hui de 1 m 77. Autrement dit, je le confirme, Simon Jeanjean était grand. Et moi je suis plutôt petit, même si nos papiers d'identité déclarent la même taille.

---

<sup>12</sup> Dossier consulté aux Archives Départementales de la Seine.

## Chapitre II – Metz

---

*Nos lecteurs, conscients de l'importance déterminante de l'enfance et de la prime jeunesse dans la vie des hommes, regretteront peut-être un peu la brièveté de ce chapitre consacré à celles de Simon Jeanjean, privé de sa mère comme on le sait, et élevé par ses trois tantes-marraines. On espère cependant qu'ils y trouveront le principal de ce qu'il faut savoir de la domination allemande sur la Lorraine, héritée de la guerre précédente.*

### Né sous le signe de la guerre d'avant

Simon Jeanjean est d'abord un enfant de Metz. Lorrain patriote, élevé dans l'idée de la revanche, il déteste les « Boches », comme ses tantes, et s'en viendra vivre avec elles à Paris. Telle est la légende familiale que nous racontent, bien des années plus tard, les filles de Simon. En 1904, leur papa avait 18 ans. L'âge de la conscription s'approchait. Ils furent un certain nombre à fuir de la sorte l'enrôlement dans les troupes allemandes. Nous aimons à imaginer ce tout jeune homme, futur *pater familias*, prenant l'initiative et emmenant ses trois tantes avec lui, avec ses cliques et ses claques, et émigrant vers la capitale. Ses tantes avant lui, et toute leur vie durant, ont abhorré les Allemands et la domination allemande.

À chaque génération sa guerre, à chacune son après-guerre. On peut dire, plus généralement, chacun de nous nés au Vingtième siècle, que notre vie fut placée sous le signe de la guerre précédente, peu ou prou et quoi qu'on en sache. Pour moi, comme pour mes frères et sœurs, qui sommes nés entre 1946 et 1956 (moi en 1950), c'était la Seconde guerre mondiale. Pour les dernières des sœurs Jeanjean, nées en 20 et 24 – leurs deux sœurs aînées étant nées l'une juste avant, l'autre pendant – ce fut la Première, dite Grande guerre, celle que fit leur père, dont il ne revint qu'en mars 1919 à l'âge de 33 ans.

Pour Simon Jeanjean, né en 1886, la guerre d'avant était celle de Soixante-dix. Catastrophique. De 1871 à 1886, quinze ans ont passé mais le temps ne fait rien à l'affaire : l'empreinte du désastre était profonde, et profonde la rancœur du côté français. Surtout en Alsace-Lorraine, « pays perdu »...<sup>1</sup>

---

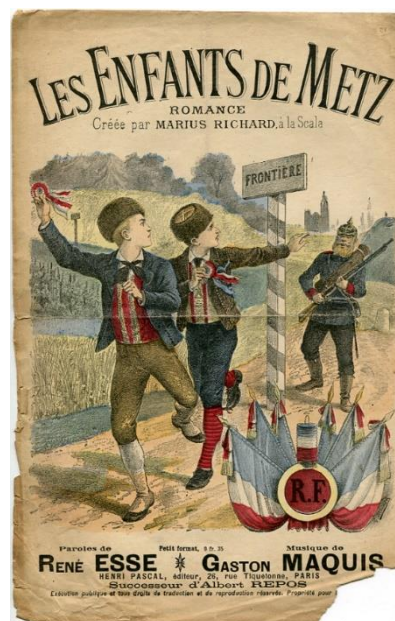
<sup>1</sup> Cf. François Roth, *Alsace-Lorraine, histoire d'un 'pays perdu', de 1870 à nos jours*, Nancy, éd. Place Stanislas, 2010, 200 p. Et aussi, dans le Fonds Jeanjean, plusieurs plaquettes au sujet de l'Alsace-Lorraine, citées plus loin (3622-3626).

Nous trouvons dans les archives de la famille, entre autres partitions ou textes de chansonniers reçus probablement en abonnement, cette « romance » emblématique des *Enfants de Metz* (3447-3448).<sup>2</sup> On devait la chanter avec pathos, en roulant bien les R :

1 -  
*C'est une route au bord de la frontière  
 Bluets, pavots tapissent le gazon  
 Là-bas c'est Metz et sur sa flèche altièrè  
 Le drapeau noir attriste l'horizon  
 Voici juillet, le vrai flambeau du monde  
 Mais quels sont donc, tout le long du chemin  
 Marchant pieds nus parmi la moisson blonde  
 Ces deux enfants se tenant par la main*

Refrain

*Ils sont de Metz, et malgré leur enfance  
 Le sang français coule en leurs petits cœurs  
 Or ils s'en vont sur la route de France  
 Voir à Paris flotter les trois couleurs  
 Voir à Paris flotter les trois couleurs  
 (...)*



Qui sont ces deux enfants ? La chanson se réfère à un fait-divers prétendu réel, rappelé en tête de la partition et datant vraisemblablement des années 1870, peu après l'annexion : "*Deux petits garçons de Metz sont venus en six jours, à pieds, à Paris, pour voir la Fête nationale. A leur arrivée, leurs vêtements tombaient en lambeaux et leurs souliers ne tenaient plus aux pieds (Les journaux)*". Quel roman ! Le second couplet, illustré par la gravure en couleurs, les montre échappant au garde-frontière (le « reître » allemand<sup>3</sup>) et partant en courant pour aller (deuxième refrain), *Sur la route de France, Voir à Paris flotter les trois couleurs* (bis) !... Et ainsi de suite, sur six couplets, jusqu'au dernier refrain gonflé d'espérance :

*Et sachez bien, en dépit des vainqueurs<sup>3</sup>,  
 Qu'un jour peut-être, en votre Metz, en France,  
 Vous reverrez flotter les trois couleurs !*

Deux enfants venus d'Alsace-Lorraine et prenant la route vers la France pour échapper à leur triste sort. Cela nous rappelle un *best-seller* absolu de la littérature pédagogique, paru au cours de cette même période : *Le Tour de la France par deux enfants*, par G. Bruno, éd. Eugène Belin, 1877. Le pseudonyme neutre de G. Bruno masquait le nom d'une certaine Augustine Fouillée ; ainsi souvent se sont déguisées en messieurs des auteurs féminins de littérature populaire. *Le Tour de la France par deux enfants*, destiné au cours moyen et sous-titré *Devoir et patrie – Livre de lecture courante, avec 212 gravures instructives pour les leçons de choses et 19 cartes géographiques*, est d'ailleurs un monument de paternalisme moralisateur. Il fut réédité des centaines de fois. On y cumule, comme c'était la règle, l'apprentissage de la langue et celui de la morale républicaine : deux manuels pour le prix d'un<sup>4</sup>. Les deux enfants imaginés par G.

<sup>2</sup> *Les Enfants de Metz* est aussi, par ailleurs, le nom d'une association dont Simon Jeanjean sera adhérent.

<sup>3</sup> Le mot de « vainqueurs » incline à dater cette chanson du début des années 70.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet : Jean Péchenart, *Savoir-vivre et savoir parler, de Vaugelas à l'Abbé Grégoire : essai et bibliographie sur la correction du langage en France au XVIIIe siècle*, mémoire de DEA en Sciences de l'Information et de la Communication, Villeurbanne, ENSSIB, 1992, 253 p.



Bruno sont des héros parfaits, n'ayant de cesse de s'acquitter (au centuple) du serment fait à leur père, veuf, charpentier dans la bonne ville de Phalsbourg, victime d'une chute mortelle d'échafaudage alors même qu'il s'apprêtait, parmi bien d'autres, à émigrer pour fuir le joug allemand et gagner la France.

## L'annexion, catastrophe

Petit retour en arrière. En 1871, suite à la « débâcle », la Prusse de Bismarck s'approprie l'Alsace et la Lorraine. On dira « Alsace-Lorraine ». Nouveau vocable collectif pour une communauté de destin, associant ces deux provinces dans une même infortune et subséquente détestation des ennemis d'outre-Rhin. Mais avant la guerre de 1870, personne n'aurait imaginé ce territoire unissant l'Alsace et l'ancienne Lotharingie ou royaume de Lothaire, région d'ailleurs tiraillée entre ses deux capitales rivales, Nancy et Metz. C'est pourtant à ce résultat qu'aboutit, au moins pour l'Alsace et Metz – Nancy restant en dehors du territoire annexé – le Traité de Francfort en date du 10 mai 1871 : un nouveau *Reichsland* est alors créé par l'administration de Bismarck.

L'annexion est censée enrichir son bénéficiaire mais l'oblige à statuer sur le sort des habitants. Du point de vue allemand, les Alsaciens-Lorrains devenaient simplement allemands du fait de l'annexion. En fait, rien n'aurait pu empêcher une émigration rapide qu'il convenait donc de réglementer. Les résidents furent appelés à opter pour la nationalité de leur choix, allemande ou française :

*Les sujets français originaires des territoires cédés (...) qui entendront conserver la nationalité française, jouiront jusqu'au 1er octobre 1872, et moyennant une déclaration préalable faite à l'autorité compétente, de la faculté de transporter leur domicile en France et de s'y fixer, sans que ce droit puisse être altéré par les lois sur le service militaire, auquel cas la qualité de citoyen français leur sera maintenue (Traité de Francfort, article 2).*

L'affaire fut extraordinairement compliquée. L'administration allemande ne pouvait pas ignorer la germanophobie ambiante en ces régions. L'option pour la nationalité française fut massive, notamment en Lorraine. Cette question a été l'objet de la thèse de doctorat d'Alfred Wahl, historien<sup>5</sup> au nom prédestiné (Wahl en allemand signifie "choix" ou "option"). La thèse, intitulée *Les problèmes de l'option des Alsaciens-Lorrains (1871-1872)* fut opportunément soutenue à Strasbourg en 1972, pour le centenaire. Elle fournit mille détails qui nous font voir dans quel contexte naquit, puis fut élevé et grandit notre Simon, catholique pratiquant. Les facteurs religieux ne sont pas les moindres, dans ces régions où par exception s'applique encore de nos jours le Concordat napoléonien de 1801 :

*Que les luthériens d'Alsace regardent vers leurs coreligionnaires allemands est évident ; certains même allaient poursuivre leurs études de théologie outre-Rhin (...) En réalité des conceptions politiques propres recouvraient l'appartenance religieuse. Les protestants partageaient en général les idées libérales et s'opposaient à l'empire. Mais de ce fait ils étaient haïs et subissaient des campagnes de diffamation de la part des catholiques, généralement favorable aux aspects les plus rétrogrades du régime, en particulier au courant ultramontain et au gouvernement autoritaire. Ces derniers passaient pour très francophiles parce qu'ils adhéraient pleinement à un régime si bienveillant à l'égard de la religion et honnissaient la Prusse protestante.<sup>6</sup>*

---

<sup>5</sup> Par ailleurs footballeur d'excellent niveau, Alfred Wahl se distingua notamment comme historien du football.

<sup>6</sup> Alfred Wahl, *Les Problèmes de l'option des Alsaciens-Lorrains (1871-1872)*, p. 89

La famille Jeanjean, très catholique, appartenait à cette catégorie. Les statistiques montrent que la ville de Metz fut celle où le nombre d'optants, et donc d'émigrants, fut le plus élevé. On pouvait l'évaluer à plusieurs milliers de personnes. La pression des catholiques était forte. *En Lorraine, et particulièrement à Metz, le départ des jésuites de Saint-Clément a provoqué une fièvre d'option parmi la population qui voyait la religion sérieusement menacée...*<sup>7</sup> Pourtant ni les grands-parents de Simon Jeanjean, ni ses tantes ne s'étaient expatriés. Les grands-parents étaient trop âgés sans doute pour envisager un tel bouleversement. Les tantes durent donc logiquement endosser la nationalité allemande, laissant partir probablement bien des proches. Et Simon, comme l'attestent quelques documents scolaires conservés dans ses archives, dut fréquenter l'école allemande désertée par les instituteurs français, à l'instar du personnage de Monsieur Hamel imaginé par Alphonse Daudet dans les *Contes du lundi*<sup>8</sup>.

## Scolarité

La scolarité de Simon nous apparaît par le truchement de quelques bulletins scolaires. Le premier, sur papier libre, signé de Müller curé de Saint Vincent, et daté de septembre 1898, certifie que *Jeanjean Simon a fait sa première communion [ou « communion solennelle »] le 18 mai 1898, qu'il a toujours bien rempli ses devoirs et que sa bonne conduite mérite qu'il soit admis comme élève de la Maîtrise* (2018). Un autre, du Directeur de l'École apostolique de Clairefontaine, à Arlon, daté du 17 septembre 1902, que *Monsieur Simon Jeanjean... s'est toujours montré pieux, docile, respectueux de la Règle. Il jouissait de l'estime de tous ses maîtres* (2020).



*Photo extraite de l'album noir (5011)*

On faisait alors sa communion en costume, avec brassard et nœud papillon blanc. Plus tard ce sera en aube blanche, toujours à l'âge de 12 ans environ, rite de passage au seuil de l'adolescence. On peut être assuré que Simon Jeanjean s'y engagea tout entier, et l'on sait qu'il y resta fidèle.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 144

<sup>8</sup> Cf. Alphonse Daudet, *La dernière classe*, in *Contes du lundi*. On pourrait citer bien d'autres expressions de l'esprit lorrain anti-allemand, ou des infortunes de Metz. Ainsi de l'*Ode à Metz* de Verlaine (qui y était né en 1844), citée en exergue du présent chapitre.

Le document précédent (2020) nous apprend que Simon à l'âge de 16 ans, avait été scolarisé en Belgique allemande. C'était peu de temps avant la venue de la petite famille à Paris. Une carte postale (1000), extérieure à l'album et vierge de tout texte manuscrit, représente la *Missionschule von Clairefontaine b. Arlon-Belgien*, établissement imposant comportant plusieurs bâtiments étagés au sein d'un décor montagnoux ; ce cadre est assorti en insert, sous forme de médaillon circulaire, à la façon maniérée des cartes postales allemandes de cette époque, avec dessins d'ornements floraux, d'une sorte de sanctuaire de la vierge qualifié en légende du sous-titre *Grotte U.L.Fr.<sup>9</sup> von Lourdes*.

Un autre document enfin, daté du 22 décembre 1903 (on verra bientôt où se trouvait Simon à cette date, et pourquoi fut fait ce certificat) signé du Directeur J. This, et tamponné des armes de « *Dom. Schule<sup>10</sup> Sanct Arnulf* », certifie que *L'élève Simon Jeanjean a fréquenté la Maîtrise Saint Arnoult depuis le mois d'octobre 1898 jusqu'à Pâques 1902. Pendant ce temps, sa conduite a toujours été irréprochable* (2019). Simon Jeanjean était un bon élève, cela ne nous surprend pas, et il en attendra autant de ses filles dont il suivra attentivement les résultats scolaires.

Nous avons peu d'autre chose à ajouter sur la question de la nationalité, au moins en ce qui concerne Simon. Dans les archives familiales se trouvent en revanche, les certificats de naturalisation – précisément de « *réintégration dans la nationalité française* » – concernant les trois sœurs Jeanjean, les tantes de Simon. Celles-ci, dans la convocation du Service des étrangers, 36 Quai des Orfèvres, datée seulement du 17 octobre 1911, sont nommées « Lucie, Christine et Christine Jeanjean » (*sic*) (2000). De Simon il n'est pas question. Mineur encore lorsqu'il arriva à Paris, fils d'un citoyen français résidant à Paris, bien qu'ayant été élevé en Lorraine allemande par ses tantes allemandes, il faut croire qu'il ne fut pas concerné.

## Souvenirs de Metz

Mais du temps de Metz, de la Lorraine tombée aux mains allemandes, comme d'une nostalgie du temps des cerises Simon garde au cœur une plaie ouverte. D'où les abondants documents sur ce thème (3622 à 3633), collectés dès son jeune âge et complétés ensuite, puis conservés et que nous pouvons feuilleter. Les uns sont consacrés à la question de l'Alsace-Lorraine en général, vue du point de vue d'une résistance à l'occupation et aux décrets successifs entérinant celle-ci – *Comment nos frères d'Alsace et de Lorraine ont agi depuis 1871* (3624) ; *Comment l'Alsace et la Lorraine ont protesté* (3625) –, les autres à l'histoire de Metz, à travers des articles extraits de la *Revue du Rhin* de 1925 et 26 (3627 à 3632) : les origines de Metz, le patois messin, le Lycée de Metz (ville jadis florissante, inscrite par Bonaparte consul dans la liste des villes destinées à recevoir les premiers lycées) ; enfin l'*Ode à Metz* qui, pour n'être pas du meilleur Verlaine, y figure évidemment en bonne place (3630) :

*O Metz, mon berceau fatidique  
Metz violée et plus pudique  
Et plus pucelle que jamais !  
O ville où riait mon enfance,  
O citadelle sans défense  
Qu'un chef que la honte devance,  
O mère auguste que j'aimais...*

(Paul Verlaine, Ode à Metz, 1893 – sixième strophe).

<sup>9</sup> U.L.Fr. = *Unsere Liebe Frau* = Notre-Dame.]

<sup>10</sup> Domschule = École de la cathédrale.

Tel est le souvenir de Metz, mémoire morte : mémoire des archives, de l'album noir avec ses photos silencieuses, mémoire de ces beaux meubles et objets divers qui ont suivi la famille depuis Metz, muets sans elles et qui maintenant sont perdus ou détruits : ceux de la chambre de ma marraine Geneviève, buffet, commode, guéridon, chaises, et la table de jeu, avec les rabats qui s'ouvrent pour faire apparaître le tapis vert, à laquelle les sœurs Jeanjean tenaient tellement, que nous avons redescendue du grenier de Lardy à la chambre d'amis du rez-de-chaussée, la lampe à pétrole aussi, qui éclairait l'ouvrage des tantes couturières, tout cela a dû être vendu avec la maison, par les Petits Frères des Pauvres à qui elles ont tout légué. Cette table à rabats, souvenir inestimable pour elles, à présent définitivement refermée, puis jetée peut-être, en reste le symbole.



(Cl. J.P.)

Mémoire morte, bien que haute en couleurs, de ces archives conservées de déménagement en déménagement, de Metz rue Vincent-rue à Paris-Vingtième rue de Ménilmontant, rue des Envierges Villa Faucheur, rue de la Chine et à Lardy-Essonne. Archives trouvées au grenier, dont une part remonte à cette époque et même avant – car les époques à présent sont difficiles à distinguer, celle de ses tantes et de son père avant lui, celle où il vécut avec ses tantes à Metz de celle où il vécut avec elles encore à Paris, celle où il se sépara d'elles pour fonder sa famille... De ces époques anciennes datent d'autres documents encore : carnets de chants des tantes, non signés, de son père sans doute, puis de Simon lui-même du temps du régiment, partitions (25 titres à l'inventaire), textes patriotiques, pamphlets, émouvants ou qui à présent nous choquent, contre les Juifs, les francs-maçons (en attendant qu'il y ait des bolcheviks).

Si les chansons patriotiques du passé – telle cette *Marche française* de 1804 (3408-3410), *Les Hirondelles de 1871* (3440...), *Fachoda* [1898] (3438...) – ne peuvent que remonter à ses antécédents, ses grands-parents, ses tantes et à son père peut-être, il ne fait aucun doute qu'il a poursuivi lui-même la collection sans aucune rupture idéologique. Ainsi des chansons datant notoirement de 14-18 (*La Madelon*), ou encore de cette feuille à 10 centimes, édition

de « chansons royalistes » textes chantés par le Choral (*sic*) « La fleur de lys », et intitulées « *Debout les gas* », « *La royale* », « *Vive notre roi* », et « *La jeunesse royaliste du 20<sup>e</sup>* » (arrondissement). Ces mauvais vers, bellicistes et arrogants, laissent imaginer un jeune homme d'abord farouchement marqué à droite<sup>11</sup>, bien différent du bon papa de nos souvenirs et de ceux racontés par ses filles.

Ajoutons, pour revenir au temps et aux lieux de sa jeunesse, quelques dessins au crayon avec des modèles, une méthode de flûte piccolo en allemand, éditée à Metz. D'autres objets encore et enfin, colifichets, masques, boutons, bouts de ficelle..., musée sans commentaire des travaux et des jours d'industrielles couturières, dans un tiroir pieusement conservés, comme on l'a vu, dans une armoire à glace du grenier de Lardy. Tel est le souvenir de Metz, où vécut Simon Jeanjean avec ses tantes jusqu'au début de 1904.

## Lacunes et suppositions... romanesques

Si seulement ceci était un roman... Si j'étais romancier, j'aurais comblé allègrement les lacunes, inventé des personnages, des événements, changé tous les noms, menti sans vergogne. J'aurais réécrit l'histoire de l'héritage manqué de Vendeuil, j'en aurais fait un chapitre à la manière de Balzac ou de Zola, peint la tante Marie Jeanjean épouse Leck sous les traits d'une mondaine de la Chaussée d'Antin, l'oncle Constant Leroy, paysan de Vendeuil, comme un hobereau brutal digne de *La Terre*. Je leur aurais attribué un mépris moutonnier de bons Français aux dépens des Lorrains passés à l'ennemi boche, j'aurais imaginé une coterie provinciale de Saint-Quentin dans l'Aisne se liguant contre leur victime, Jeanjean Simon-Pierre, le brave meunier de Metz, avec l'aide d'une clique d'hommes de loi stipendiés. Mais je ne suis pas romancier. D'ailleurs qu'aurais-je pu inventer ? L'histoire des Jeanjean n'a pas besoin qu'on en rajoute. Les silences, les blancs des archives, l'incertitude sur certains personnages ont aussi leurs côtés romanesques. Tantôt Simon Jeanjean nous laisse la narration d'un souvenir d'enfance particulièrement riche sur ses origines datant de l'époque napoléonienne et de son aïeule Mary Salsbury, tantôt l'enquêteur tombe à l'eau, et se retrouve nageant sans repère entre les îles de cet archipel fragmentaire des archives, dans l'incapacité d'identifier tel ou tel personnage ou, une fois identifiés, ne cesse d'emmêler les fils. Cela ressemblerait à un roman de Faulkner<sup>12</sup>, plusieurs personnages portant le même nom, et l'on ne sait plus duquel il est question. Ainsi dans l'interview, Ginette (c'est-à-dire « Geneviève, dite Ginette », comme elle l'indique elle-même dans son agenda perpétuel à la date du 2 mars, son anniversaire) hésite légèrement au moment de donner les prénoms des tantes, marraines en quelque sorte de son père. Disons à sa décharge qu'elle ne connut assez bien que Pauline, la plus jeune et dernière décédée. Elle les appelle « Lucie, Christine, Pauline », alors que nous connaissons la seconde non pas comme Christine mais comme Célestine – marraine de Simon Jeanjean, lui-même connu à l'état-civil sous le premier prénom de Célestin. Les trois sœurs (« Mesdemoiselles Jean » unies pour la vie), comme on l'a vu, sont elles-mêmes répertoriées comme « Lucie, Christine et Christine » (*sic*). On verra dans le chapitre suivant comment le déménagement à Paris, en 1903-1904, fut préparé en relation étroite entre les deux cellules familiales : Simon et ses trois tantes à Metz, d'une part, Lucien son père et sa femme Julie, accompagnés de leur fils Édouard à Paris d'autre part. Leurs lettres, comme l'histoire de Mary-Lucie Salsbury, comme les lettres d'Algérie, faisaient partie du trésor trouvé tardivement dans l'armoire à glace. Certaines ont été déchirées en morceaux qu'il nous a fallu reconstituer, riches d'informations autant que d'énigmes nouvelles. Ainsi le père, Lucien (le

<sup>11</sup> Lecteur notamment de *La libre parole*, le journal fondé en 1892 par Edouard Drumont. Voir CP-Correspondance (128, 1002, 91).

<sup>12</sup> *Le Bruit et la Fureur*, titre emprunté à Shakespeare : « *This life... is a tale told by an idiot, full of sound and fury...* » (*Macbeth*)

grand-père pour Ginette et Monique), fera-t-il état d'un « petit Lucien » qu'on sera bien en peine d'identifier. « *J'oubliais, écrit-il en 1903, apportez la bicyclette elle servira au petit Lucien car c'est moi le parrain de l'ainée de notre pauvre fille et le gendre ne s'est pas remarié, il a sa mère avec lui qui élève les deux enfants. C'est un Lorrain il est de Longny...* » (2252-2253). Celle qu'il appelle « notre pauvre fille » pourrait être sa belle-fille Louise<sup>13</sup>, dont il a été fugitivement question à Ambérieu, accompagnant sa mère Julie Moyet-Jeanjean dans une autre lettre citée plus haut (2271). La belle-fille peut avoir choisi son beau-père pour parrain de sa fille, la sœur aînée du petit Lucien. Et si « le gendre (Edmond Molter ?) ne s'est pas remarié », c'est que depuis lors la belle-fille était morte, la mère du petit Lucien et de sa sœur filleule de Lucien l'ancien. Mais nous n'en saurons pas plus.



Une autre photo-carte (1041) représente **Lucien l'ancien en vétéran médaillé** des armées d'outre-mer (Algérie) et porte-drapeau, avec un enfant blond à ses côtés, déguisé en militaire de l'époque précédente avec un sabre à la ceinture, à côté d'un autre gamin brun déguisé en marin. Cette carte fut adressée ultérieurement à Blanche et Simon qui l'a conservée dans ses archives, par son père pour les remercier de leurs « bons souhaits ». J'avais d'abord pris ce joli garçon joufflu à cheveux longs pour le « petit Lucien », son filleul, parce qu'il se tient juste à côté de lui sur la photo, mais non, je mélange tout : Simon s'est marié une dizaine d'années après être arrivé à Paris, et le petit Lucien doit avoir au moins quinze à vingt ans au moment où son parrain se fait photographe en porte-drapeau. D'ailleurs, le petit garçon blond figure, parfaitement reconnaissable et pareillement bien planté sur ses jambes, dans l'album noir, sur un beau cliché cartonné (5029). Le nom du petit garçon est mentionné au verso de la photo : « Maurice Lemoine ». *Exit* le troublant « petit Lucien », entrevu dans une phrase au détour d'une histoire de déménagement. Le petit Lucien reviendra dans notre histoire au détour de quelques cartes postales de l'album du poilu, soldat lui aussi, proche des tantes de Simon qu'il appellera ses « cousines » – pourquoi pas, s'il les aime, en l'absence d'un

<sup>13</sup> Louise Brodard, attestée par les A. D. 01, et apparaissant dans notre arbre généalogique au chapitre précédent.

mot propre pour désigner les sœurs de son parrain qui était le second mari de sa grand-mère. On croisera aussi la famille Lemoine, à plusieurs reprises : Maurice et Victor Lemoine, en tenue de zouaves, et puis une Alice, fille d'Antoinette Lemoine, photographiée avec un beau chien noir, mariée elle-même à un Daniel Poulain qui...

Pardon pour ce festival de confusion. Il y aurait encore bien du travail à faire pour les Sherlock Holmes de la généalogie. J'aurais pu ne rien dire des Lemoine, très présents dans l'album. Mais comment ne pas mentionner cet ensemble d'inconnus, auréole nébuleuse autour de la famille Jeanjean, ou branches potentielles d'un arbre lacunaire ? J'aurais pu faire l'impasse, sans doute, éviter tous ces va-et-vient temporels, ce vertige où j'ai pu m'égarer parfois. Mais c'est tout cela aussi, ces fils croisés, manquants, perdus, retrouvés, qui fait de l'histoire des Jeanjean un roman.

## Chapitre III – Paris Vingtième, l'âge d'homme

*Comment Simon Jeanjean encore tout jeune s'en vint à Paris en compagnie de ses tantes, et comment il y rejoignit son père, sans pour autant lui en vouer quelque reconnaissance que ce soit. Ses archives nous informent sur ses débuts professionnels et syndicaux, sur son service militaire, jusqu'à son mariage avec Blanche, béni par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, jusqu'à la naissance de leur première née, Marie-Denise dite Denise.*

### Le déménagement à Paris

« En 1904, papa a dit "Je ne veux pas faire mon service allemand". Et tout le monde est parti à Paris : le grand-père, les trois sœurs, et papa. » Tel apparaît d'abord le souvenir des vieilles dames dans l'interview : *Go to the west ! Qui m'aime me suive !* Mais les archives donnent quelques précisions différentes. Simon était encore mineur. Cette phrase de l'interview est d'ailleurs complétée par la suivante : « *Le grand-père, quand papa a décidé de venir à Paris, il leur a cherché un logement. Il leur a fait déménager les meubles...* » Ce que nous ignorons, c'est depuis quand le père (le "grand-père", Lucien Jeanjean) avait quitté Ambérieu-en-Bugey, depuis quand il était installé à Paris, et s'il remit les pieds à Metz à son retour d'Algérie où il avait servi dans la Légion jusqu'en 1882. On sait seulement qu'il se trouvait établi à Ambérieu en 1885 et que Simon y naquit en 1886.

Les circonstances du déménagement nous sont connues par les lettres conservées, reçues à Metz par les tantes et Simon, et archivées par lui. C'est un dialogue à trous – comme plus tard, la correspondance de guerre nous apparaîtra à travers le filtre de l'album, sous l'unique point de vue du poilu collationnant ses propres cartes postales reçues par sa femme et ses tantes à Paris – les réponses donnant à deviner les questions. Ces lettres concernant le déménagement, datées d'octobre à décembre 1903 sont au nombre de huit, dont cinq déchirées en morceaux que j'ai reconstituées. En morceaux, mais soigneusement rangées. Trace d'une solide rancune, décidément, du fils pour ce drôle de père pas drôle, mais suivie d'un repentir conservatoire. Le déménagement, en préparation depuis des mois en 1903, eut lieu au début de l'année 1904. Simon, à 17 ans, était mineur pour quelques années encore. Les courriers préparatoires ne l'impliquent donc que partiellement.

La première lettre en notre possession (2246-2247) est signée du père, Lucien Jeanjean, et adressée à ses trois sœurs, tantes de Simon. L'orthographe est plus soignée que dans les courriers anciens du légionnaire, mais la ponctuation reste incertaine, ignorant notamment l'usage de la majuscule en début de phrase<sup>1</sup> :

*Paris le 7 octobre 1903 – Chères sœurs s et fils – Je réponds de suite à votre lettre qui nous a tous bien fait de la peine de votre situation à Metz. Mais aussi beaucoup plus de plaisir de savoir que nous serons tous réunis. Si vous saviez comme Édouard est content. Enfin, bref là-dessus, il aurait mieux valu il y a 30 ans et même quand je suis revenu du service de prendre cette résolution...*

La lettre fait allusion, pour commencer, à une situation pénible « *qui nous a fait bien de la peine* ». Nous aimerions en savoir plus sur ce qui semble avoir été le motif décisif du déménagement. S'agit-il d'une difficulté financière ou matérielle déjà ancienne, mais dont Lucien Jeanjean n'aurait pris connaissance que par un courrier récent ? D'une difficulté

<sup>1</sup> Rappel : pour la transcription des courriers, l'orthographe est rétablie mais le vocabulaire et les tournures de phrases propres au scripteur sont conservés.



nouvelle liée à un changement de situation familiale ou sociale (décès d'un parent, perte d'un soutien matériel, d'un logement) ? D'un accident, d'un nouveau règlement, bref d'une contrainte leur rendant la vie difficile ou impossible à Metz ? Quel que soit cet événement, il lui inspire le regret de ne pas en être venu là plus tôt, et l'amènera dans la suite de la lettre à tenter de se justifier, voire de se disculper et de tenter de rassurer ses correspondants sur son dévouement à leur égard. Les « malentendus » en question, dont le détail sous-entendu nous échappe, semblent avoir pesé lourd.

*Il aurait mieux valu il y a 30 ans et même quand je suis revenu du service*, écrit-il. Trente ans, cela nous renvoie à l'annexion allemande. Lucien Jeanjean, âgé de quarante-trois ans en octobre 1903, n'en avait que treize en 1873. J'y vois donc un reproche adressé à ses sœurs, à ses parents, à tous ceux-là qui sont restés, qui auraient mieux fait d'opter pour la France quand il en était encore temps, alors que lui-même était trop jeune pour en décider.

Autre chose. *Si vous saviez comme Édouard est content...* On peut le comprendre a priori, venant du cadet (demi-frère certes, mais qu'importe le demi pourvu qu'on soit des frères). Les petits frères nourrissent souvent une admiration de principe pour leurs aînés. Si la prétendue joie d'Édouard devait reposer sur une fréquentation ou cohabitation antérieure, il faudrait qu'ils se soient connus précédemment à Metz. De toutes façons, cette joie est d'abord celle du père, Lucien, à la perspective de ces retrouvailles à Paris. La réunion promise serait pour lui une réhabilitation – la fin espérée du « malentendu » évoqué un peu plus loin... Et j'imagine assez bien qu'Édouard, si ressemblant et conforme à son père, fût en attente de toutes sortes de plaisirs en compagnie du chouette grand frère annoncé. Simon, drapé déjà de probité candide et de lin blanc, était plus que fréquentable, avec un caractère bien trempé. Réciproquement je ne lui vois nulle part manifester la moindre estime pour cet Édouard, gentil assurément, mais au regard un peu vide.

La suite de la lettre est à l'avenant, d'un optimisme prometteur :

*...Mes chères sœurs il ne faut vous tourmenter de rien, nous nous occuperons de vous trouver un logement pour le moment où vous viendrez car il faut que je vous explique comment les logements se louent : le 8 octobre c'est le terme, et le 14 novembre le demi-terme. L'on loue ordinairement pour le terme ou le demi-terme. Nous laisserons passer le demi-terme de novembre, et nous chercherons un logement vacant de manière à louer pour le terme de janvier qui est le huit, quand nous aurons trouvé ce qui pourra vous convenir. Nous donnons le denier à Dieu à la concierge, car c'est la coutume à Paris et le logement est retenu et en rentrant il faut payer un terme d'avance. Maintenant pour le restant vous n'avez rien à vous occuper : quand vous arriverez, vous descendrez chez nous de manière que vous puissiez vous retourner et vous éviter toute dépense inutile. Je ne veux pas autrement car chez moi c'est chez vous et il ne faut pas revenir là-dessus. Je ne comprends pas comment Lucie me demandait si je voulais. Malgré tous nos malentendus je suis toujours votre frère et votre obligé. Elle n'avait qu'à nous dire de chercher un logement, et c'était bon...*

Le contentieux en question n'a donc jamais coupé les ponts, même s'il y insiste pesamment : *malgré tous nos malentendus, je suis toujours votre frère et votre obligé*. Ensuite sont détaillés doctement quelques points d'organisation. Mais on devine entre les lignes qu'il n'a encore rien fait et que l'appartement reste à trouver. Le « Denier à Dieu » est simplement l'acompte ou les arrhes. *Denier à Dieu*, ou « *de Dieu* », l'expression a varié ; j'ignore en quoi cela peut concerner Dieu. Dans une lettre suivante, datée du 27 octobre (2250) où Lucien Jeanjean annoncera avoir enfin pris une option ferme et l'avoir versé, il l'orthographiera « dernier adieu », ce qu'on se gardera d'interpréter comme un lapsus révélateur.

*...Maintenant je vous ai expliqué pour la 1ère combinaison au cas où vous amèneriez votre mobilier, répondez nous le plus vite possible. Expliquez nous comment vous voulez faire, de manière que je puisse vous donner tous les conseils pour vous éviter les frais et les embarras. Maintenant un logement de deux pièces et une cuisine il faut compter de 320 à 350. Je ne vois rien de plus à vous dire, quand vous nous aurez de nouveau écrit comme vous comptez faire, je pourrai vous donner tous les conseils comment il faudra faire, encore une fois ne vous faites pas de mauvais sang, vous aurez un chez vous à Paris.*

*Julie et Édouard se joignent à moi en attendant le plaisir de vous embrasser tous*

*Votre frère et père – Lucien Jean*

Les courriers suivants nous permettent de suivre les progrès de l'entreprise. L'organisation semble précise, tout est prévu pour les meubles, qu'elles peuvent choisir de revendre ou d'apporter si elles y tiennent, on s'arrangera. Nous avons parlé des meubles qu'elles ont fait suivre, que la famille aura conservés ensuite et que nous avons perdus ; s'y trouve déjà la table à rabats des couturières. Un logement est trouvé rue du Pressoir, à deux pas de chez Lucien et les siens. C'est « *au premier sur une cour qui est assez gaie car c'est une entrée d'un établissement de bains* » (2251). Opération bénéfique, puisque les parisiens en profitent pour déménager eux aussi en se rapprochant des arrivants – qui n'en furent pas nécessairement ravis. Ainsi emménageront Simon et ses tantes dans ce premier logement, 14 rue du Pressoir donc – Lucien et Julie s'installant au 18 – non loin du boulevard de Belleville, à la pointe nord-ouest de ce 20<sup>e</sup> arrondissement qui restera leur territoire d'élection.

(Un peu plus tard, après son mariage probablement et pendant toute la durée de la guerre, Simon installera sa nouvelle famille au 46 Villa Faucheur, 1 rue des Envierges, de l'autre côté au nord et au-dessus de l'actuel Parc de Belleville<sup>2</sup>, en attendant plusieurs déménagements ultérieurs, toujours dans le 20<sup>ème</sup> comme on le verra.)

*Il y a trois pièces, la première vous pouvez faire votre salle à manger et y mettre un grand lit, dans cette pièce se trouve un grand placard formant cuisine comme cela se fait à Paris, il y a un réchaud à trois trous et une pierre à évier. Dans la deuxième pièce vous pouvez y faire votre chambre bien entendu avec un grand lit et la troisième serait un peu plus petite mais assez grande pour pouvoir y mettre un lit-cage et y travailler (loc cit, 2251)*

Espace bien exigü pour loger trois femmes et un jeune homme, même pour « *y travailler* ». Les sœurs Jeanjean étaient couturières. Il leur conseille ensuite instamment, ainsi qu'à Simon, de se munir de toutes recommandations propres à aider à leur insertion professionnelle et scolaire : pour elles, de la part des Sœurs de Saint Vincent de Paul, ou de Saint Joseph où *Lucie allait couper les robes* ; et pour Simon tous ses certificats principalement de la maîtrise car *Julie ira le présenter à l'abbé Fontaine celui qui a fait faire la première communion à Édouard* (2254-2255). Lucien Jeanjean n'a de cesse, quant à lui, de citer et de mettre à profit les relations issues de son ancien travail à Montigny-lès-Metz et autres. L'amicale des Alsaciens-Lorrains à Paris fonctionne bien. Quant à cette mention de Montigny-lès-Metz, elle répond au moins à la question de savoir s'il revint habiter sa région natale, par l'affirmative.

Il existait de nombreuses associations suite aux immigrations issues de l'Option<sup>3</sup>. Simon faisait partie des *Enfants de Metz*, comme nous l'apprendrons par la suite. Si nous n'en voyons

<sup>2</sup> Le Parc de Belleville fut créé dans les années 1980 (ouvert en 1988) sur l'emplacement d'une ancienne carrière de gypse.

<sup>3</sup> Cf. *L'insertion des émigrants [alsaciens et lorrains] en France et à l'étranger*, In Alfred Wahl, op.cit., chap. V, p. 341 et suiv.

pas trace dans ses archives, en revanche on y retrouve quelques certificats tout ce qu'il y a de plus catholiques. Et pour ce qui est des recommandations ou bulletins scolaires élogieux, on a vu que Simon en était abondamment nanti.

Prévu en 1903, le déménagement des trois Lorraines et de leur neveu eut lieu au début de l'année suivante. Et ainsi vinrent les Jeanjean participer à cet afflux de provinciaux<sup>4</sup> gonflant la capitale et qui y restèrent.

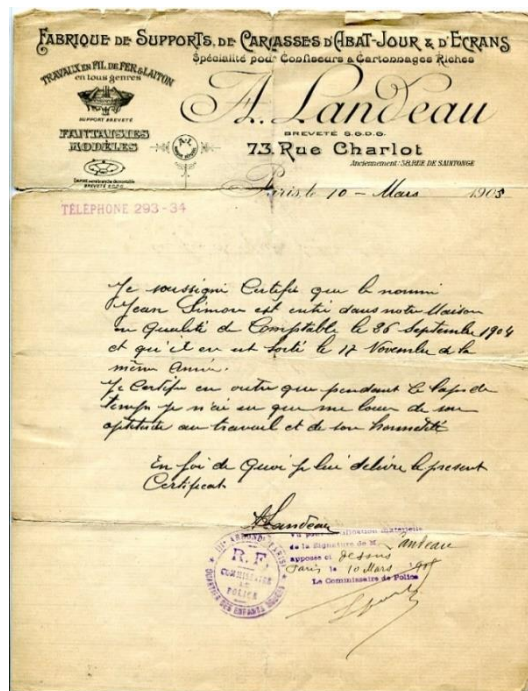
## Les débuts professionnels

Seuls quelques certificats de travail, quelques photos rarement datées, jalonnent cette première période de la vie parisienne (et professionnelle) de Simon Jeanjean. Le jeune Simon avait 18 ans. Portait-il déjà un binocle, des moustaches à crocs, pour avoir l'air d'un homme ? Si oui, **cette photo où on le voit avec cravate et col cassé** pourrait dater de cette époque (1902). On se vieillit en général, à cet âge-là, on fait l'essai de son système pileux. Ce Jeanjean-là, nous l'avons vu, cultivait les idées et slogans réactionnaires hérités de son milieu catholique ultra. Il devait s'exprimer avec un bel accent lorrain traînant, voire germanique, mais que l'effet mimétique aura vite estompé. Comme il fait sérieux, un peu absent avec son éternel strabisme. Est-ce sous cet aspect qu'il rencontra pour la première fois sa future, et quand ? Poursuivit-il des études ? Il semble bien qu'il soit entré, en arrivant à Paris, de plain-pied dans la vie active, il faut bien vivre.



---

<sup>4</sup> Énorme mouvement démographique, social et culturel analysé par Maurice Crubellier dans *Les citadins et leurs cultures*, in *La ville de l'âge industriel*, Le Seuil (Histoire de la France urbaine), p. 371 et suiv. Voir notamment « Le cas de Paris », p. 391 : « *La population de Paris a doublé une première fois de 1801 à 1851, une seconde fois de 1851 à 1876... L'afflux de provinciaux a été le facteur décisif de ces multiplications.* »



Du 15 mars au 30 août 1904, il fut employé de bureau au service de Julien Levinger comme l'indique un premier certificat (2001). Ce nom peut être celui d'un natif d'Alsace ou de Lorraine, mais ne nous dit rien sur son activité. Le deuxième certificat est plus précis : du 26 septembre au 17 novembre 1904, Simon Jeanjean (« le nommé Jean Simon ») **est comptable chez A. Landeau** (2002). L'en-tête, en bandeau et en belles lettres ornées dans le style de cette Belle époque, nous apprend qu'il s'agit d'une « FABRIQUE DE SUPPORTS DE CARCASSES D'ABAT-JOUR ET D'ÉCRANS – Spécialité pour Confiseurs & Cartonnages riches ». Une illustration, en haut à gauche, représentant un lustre ou une couronne, est accompagnée de ce complément d'information : « TRAVAUX DE FIL DE FER ET LAITON en tous genres (support breveté) – Fantaisies – Modèles ». On peut noter au passage que les « carcasses d'abat-jour » ne sont pas sans rapport avec son futur emploi définitif chez Tourniéroux pour les « Becs Visseaux ». Simon Jeanjean y développe des compétences (de comptable, de contremaître, de secrétaire) applicables à des activités diverses, et qu'il mettra au service de ses engagements militants, comme trésorier ou secrétaire. Sa carrière présentera une belle continuité.

Un troisième certificat, produit justement par la Société Tourniéroux, représentants dépositaires de fabriques françaises et étrangères, et daté du 4 octobre 1907 (2003), atteste que « depuis le mois d'août 1905 jusqu'à ce jour, (...) Monsieur Simon Jeanjean était employé chez nous comme magasinier expéditionnaire et qu'il nous quitte pour accomplir son service militaire ». Il aura donc eu – sauf lacune des archives – une activité professionnelle depuis son arrivée à Paris, de façon continue à l'exception d'une interruption de la fin de 1904 à août 1905.

Troisième essai réussi. Simon Jeanjean fut toute sa vie au service de la maison Tourniéroux, fidèlement, en temps de paix comme en guerre.

Anticipons un peu : un nouveau certificat, signé Tourniéroux et daté de juin 1930, déclarera que « M. Simon JEANJEAN a été employé chez moi depuis le mois d'août 1905, a débuté comme magasinier-expéditionnaire et quitte ce jour comme directeur ». En 1930 en effet, Simon Jeanjean dut présenter sa démission à Léonard Tourniéroux, patron fondateur, qui prenait sa retraite. C'est à cette fin sans doute que fut rédigé le curriculum vitae suivant daté du 10 octobre 1929 (2010). Nous y trouvons quelques précisions complémentaires sur la biographie de Simon Jeanjean :

*JEANJEAN Simon – 140, rue de Ménilmontant, Paris XXème.*

*Né le 30 Janvier 1886 à Ambérieu-en-Bugey (Ain), élevé par mes grands-parents paternels à la suite du décès de ma mère, en Lorraine alors annexée, de ce fait je n'ai pas de diplôme.*

*Ai débuté en 1905 à la Maison TOURNIEROUX & Cie, articles de quincaillerie et d'éclairage, alors 137 Faubourg Saint Denis, en qualité de magasinier facturier, jusqu'à mon service militaire (octobre 1907) accompli au 45ème Régiment d'Infanterie à Laon.*

*À la libération Monsieur Tourniéroux, qui avait transféré sa maison 24 rue des Petites Écuries, me demanda de revenir en qualité de facturier comptable, emploi que je remplis pendant trois ans. Atteint d'anémie, je demandai et obtins la représentation de la maison pour la petite banlieue...*

Première précision utile : « élevé... en Lorraine alors annexée, de ce fait je n'ai pas de diplôme ». La formulation est vague, laissant entendre au moins que sa condition et son histoire ne lui ont pas permis d'atteindre un niveau d'études élevé – d'où un début de carrière au degré le plus bas de l'échelle. La deuxième précision est d'ordre médical : *atteint d'anémie*. Cette pathologie fut, semble-t-il, une des conséquences d'une longue série de blessures, de troubles, de complications qui se succédèrent pendant la guerre et ensuite. La guerre, nous allons la revivre avec lui par le menu dans les chapitres suivants, on peut donc faire l'économie de la suite du CV. Ensuite il finira de gravir en quelques années les échelons, juste reconnaissance de ses compétences :

*(...) Après ma démobilisation, M. TOURNIEROUX me demanda, son associé l'ayant quitté, de remplir les fonctions de directeur, emploi que j'occupe encore actuellement, avec charge de*

*1°) surveiller et diriger le personnel,*

*2°) recevoir les commandes et en assurer l'exécution,*

*3°) recevoir les offres de services, faire les achats courants (les marchés étant établis par mes soins et signés par M. TOURNIEROUX),*

*4°) établir les prix de revient,*

*5°) rédiger les tarifs et préparer les albums,*

*6°) répondre aux demandes de prix, renseignements, etc... des clients, correspondre avec les fournisseurs,*

*7°) surveiller les ordres des représentants et voyageurs, établir leurs comptes de commissions.*

*J'ai sous mes ordres : trois employées à la comptabilité – deux sténo-dactylographes – une débitrice – trois magasiniers – un chauffeur-livreur. – Paris, le 10 octobre 1929.*

Jolie liste de responsabilités. Ce sont aussi des tâches quotidiennes qui le rangent, quoique occupant les fonctions de directeur, du côté des exécutants. Ce n'est pas lui qui signe, c'est le patron, *Monsieur Tourniéroux*.

Léonard Tourniéroux était originaire de Limoges, comme tous les autres Tourniéroux d'ailleurs, ce patronyme étant exclusivement représenté en Haute-Vienne sur la carte des noms de famille. Si l'en-tête de notre certificat annonce simplement *L. Tourniéroux et Cie, représentants dépositaires de Fabriques françaises et étrangères*, nous savons qu'il fut principalement, par la suite, le représentant exclusif des « Becs Visseaux à Paris. Les Becs ne survécurent probablement guère à l'époque de Simon Jeanjean, si ce n'est au camping, où l'on peut encore de nos jours continuer d'utiliser des lampes à gaz à manchon de soie vissés sur des camping-gaz ou « bleuets ».<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Pour plus d'informations sur les techniques d'éclairage, voir le bel ouvrage illustré de Philippe Deitz, *Histoire des luminaires, histoire des hommes*, Editions du Perron, 2009, 592 p. Les Becs intensifs Visseaux sont cités p. 421, comme fonctionnant à basse pression (brevet déposé).

## Syndicaliste et militant associatif

Ces certificats et courriers professionnels ne nous disent rien de l'engagement syndical de Simon Jeanjean, tel n'est pas leur objet. Mais nous pouvons en juger par ailleurs. « *Membre du Syndicat des employés* » dès 1904, comme nous l'apprend son CV (2013), il fut lui-même « *fondateur de la section de Ménilmontant en 1910* », en outre membre de la société de secours mutuel *la Fraternité commerciale et industrielle* à partir de 1905.

Le syndicalisme chrétien était né le 13 septembre 1887 avec la création du Syndicat des employés du commerce et de l'industrie, lequel devait déboucher en 1919 sur la fondation de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (CFTC), regroupant 321 syndicats et se réclamant de l'encyclique *Rerum Novarum*. Ce qui en fait un syndicat non seulement chrétien mais essentiellement catholique, en attendant d'autres évolutions, bien plus tard, toujours suivies de près par un Simon Jeanjean aussi farouchement militant que solide à son poste de trésorier de la section locale CFTC (2 rue Henri Chevreau, Paris 20<sup>ème</sup>). La médaille de *Chevalier du Mérite social en 1947* (mention concluant la partie *action sociale* du CV cité ci-avant) viendra couronner cet engagement – et restons-en pour l'instant aux années 1900. Une photo de groupe (1406), commémore la *Promenade de la Section de Ménilmontant du Syndicat des employés à Montmorency, le dimanche 7 septembre 1913*. Ces messieurs y posent debout en costume, avec leurs épouses assises au 1<sup>er</sup> rang.

Mais je me vois mal conclure ce chapitre sans évoquer un des lieux majeurs de la sociabilité « jeanjeantienne » : le Cercle catholique Saint Rémy de Ménilmontant, 4 rue d'Eupatoria, Paris 20<sup>ème</sup>.

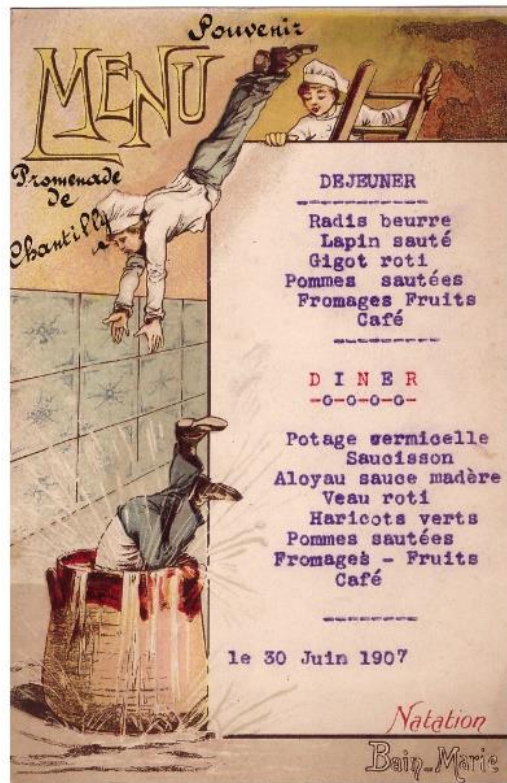
Adhérent de la première heure, il y restera fidèle jusqu'en 1938 comme nous l'apprend sa lettre de démission pour raison de santé (2214). Il demande alors à se retirer du Conseil d'administration, mais on a toutes raisons de penser qu'il en fut, bon gré mal gré<sup>6</sup>, la cheville ouvrière d'un bout à l'autre. C'était un cercle réservé aux messieurs, mais qui organisait des activités réunissant les familles, si l'on en croit au moins une photo des archives. Celle-ci (1405), malgré l'absence de toute mention écrite autre que celle de l'année – 1913 – est un souvenir du Cercle Saint Rémy<sup>7</sup>. Nous aimerions en savoir plus sur les activités et missions de ce *cercle* – appellation qui vous a un petit parfum très XIX<sup>e</sup> (siècle), réservé à un mode de sociabilité survivant outre-Manche, mais en voie de disparition au XX<sup>e</sup> de ce côté-ci. Une telle sociabilité bourgeoise<sup>8</sup> connote une facette de l'*habitus* Jeanjean en concurrence avec d'autres marqueurs plus populaires. Plus tard, le Cercle sera rebaptisé « Association Saint Rémy de Ménilmontant ». Mais nous n'y sommes pas encore. Dans une carte postale envoyée à ses tantes en 1917 (417), Simon Jeanjean évoquera une excursion (à Abbeville) qu'il n'a pas oubliée, *vous vous rappelez, la promenade du Cercle avec le père Marot pendant mon service*. C'était en 1907, dix ans auparavant, ce qui va nous amener à la période du service militaire. De la même année datent les souvenirs d'une **journée festive à Chantilly**, le 30 juin 1907. Nous en avons le **menu, déjeuner et dîner** (2615). Le carton de table (2616) est au nom de « M. Jean ».<sup>9</sup>

<sup>6</sup> C'est parfois de mauvais gré. Ainsi dans la carte (633) du 28 février 1919 : « *Bertrand peut être tranquille ce n'est pas moi qui l'aiderai à remonter le cercle, j'ai d'autres chats à fouetter et pour les remerciements qu'on en a ! Je sors d'en prendre ! C'est tout de même curieux comme les gens deviennent aimables quand ils ont besoin de vous !* »

<sup>7</sup> Plus précisément, il s'agit des noces d'or de M. et Mme Coulmeau, célébrées le 22 décembre précédent. Plusieurs documents des archives s'y rattachent : invitation (2617), menu (2618). Même graphie que dans le menu de la promenade à Chantilly (2615) cité ci-après.

<sup>8</sup> Voir notamment Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin, 1977 (Cahiers des Annales n° 36).

<sup>9</sup> Rien ne permet a priori d'attribuer ces jolis documents au Cercle St Rémy, si ce n'est la couleur et les caractères, issus de la même machine à écrire - appartenant sans doute au curé de la paroisse – que celle ayant servi à imprimer une autre invitation du Cercle, quelques années plus tard.



(2615)

## Le service militaire

Né en 1886, Jeanjean est de la classe 1906, mention figurant en tête de son livret militaire (2601). Ledit livret constate qu'il est arrivé au corps le 8 octobre 1907<sup>10</sup>. J'ai d'abord cru, pour ma part, qu'à cette date il était déjà sous les drapeaux, d'après une carte postale reçue de son ami Marcel Joubert à la caserne, datée du 26 septembre (484). Mais il faut croire que Joubert avait anticipé, et que Simon trouva sa carte en arrivant sur place, justement adressée à : *Simon Jean, soldat au 45ème de ligne, 5ème Compagnie, Fort de Laniscourt par Mons en Laonnais – Aisne*. Le dossier militaire du soldat Jeanjean Célestin, matricule 3817<sup>11</sup>, fait état des dates et étapes significatives : *Mis en route le 8 octobre 1907 – soldat de 3ème classe ledit jour – secrétaire de 3ème classe le 26 octobre 1908 – soldat de 2ème classe le 15 janvier 1909 – envoyé en congé le 26 septembre 1909...* (à suivre, on le sait, en 14, mais on était loin de s'en douter en 1909).

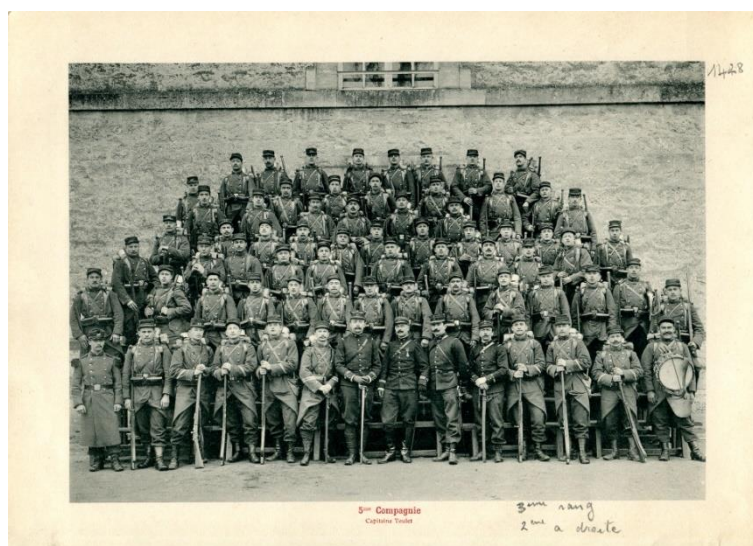
<sup>10</sup> Date confirmée par le certificat de son employeur Tourniéroux (2003).

<sup>11</sup> Dossier consulté aux Archives Départementales de la Seine.



(1416)

Les archives Jeanjean contiennent par ailleurs une **magnifique plaquette photographique** (1416 à 1435), présentant fièrement le 45<sup>ème</sup> R.I. à Laon, à travers une vingtaine de photographies, chacun à sa place en jolies rangées autour de leurs chefs respectifs : le colonel, le Drapeau et sa garde ; les officiers, très chics, chacun posant à sa manière, arborant leurs décorations ; les sous-officiers *idem*, regards en toutes directions ; la musique, tous assis, les instruments en bandoulière ou posés sur les genoux ; les tambours et clairons (debout) ; la section hors-rang – où l'on peut reconnaître le porte-drapeau, son fort regard et sa belle moustache ; et enfin une photo pour chacune des douze compagnies, généralement au garde-à-vous et fixant l'objectif.



(1428)

En bas de la page consacrée à la 5<sup>ème</sup> compagnie est précisée, de sa main, la position de Simon Jeanjean : 3<sup>ème</sup> rang, 2<sup>ème</sup> à droite. Il paraît grand, dépassant hors de sa rangée et plutôt mal aligné. Mais si l'on en croit ses certificats unanimes de bonne conduite, ce ne fut sûrement



pas par mauvaise volonté. Il aurait plutôt l'air gêné, comme s'il avait du mal à adopter la position indiquée. C'était probablement un exécutant plein d'application. Le livret militaire le donne comme *assez bon tireur* (2601, page 1) alors qu'il était myope comme une taupe (on apprend aussi qu'il *ne sait pas nager*). Je retiens cette image de lui, homme d'ordre, obéissant, mais difficilement intégrable, pas très à l'aise dans son corps, et se fondant difficilement dans la masse. Tous traits que sa fille, ma marraine, a hérités de lui.

(En 1907 a eu lieu aussi le mariage d'Édouard. Sur la photo 1439, vue au chapitre précédent, Simon, 21 ans, en uniforme marqué du numéro de son régiment, a l'air complètement décalé au milieu de tous ces gens.)

Quelques cartes postales de « l'album rouge » remontent à la période du service militaire. Celle du 23 août 1908 adressée à ses tantes (400), permet d'en revivre quelques instants. « *Je suis donc forcé d'avoir encore recours à vous cette semaine, écrit-il entre autres choses, c'est fort embêtant car si il ne m'envoie rien pour les manœuvres je serai certainement gêné.* » Ce « il » est évidemment son père, toujours aussi négligent.

S'étant acquitté de ses obligations militaires – du moins pouvait-il le penser – d'octobre 1907 à septembre 1909, il fut appelé en outre pour 23 jours d'exercice en septembre 1911, toujours à Laon dans son corps de rattachement (2610<sup>12</sup>). Ce qu'ayant fait notre homme allait pouvoir fonder une famille. Quand, où, dans quelles circonstances rencontra-t-il sa future femme, avant, ou après le service militaire ? Nous l'ignorons. Elle n'est pas sur la photo du mariage d'Édouard (non, ce n'est pas elle, cette brunette au visage poupin à côté de Simon soldat, avec cette coiffure surmontée d'un chignon en forme de chou à la crème). Et leurs filles n'en savaient pas grand-chose non plus, qui au demeurant ne conservaient que des notions plus ou moins brumeuses sinon nulles de cette préhistoire de leur roman familial.

### **Blanche et sa famille d'origine : Stef / Wattebault**

En revanche, nous reconnaissons Blanche Jeanjean sur **une photo-carte prise sur la plage de Trégastel en 1910** (1009). Cette photo représente un groupe féminin, une quinzaine de jeunes femmes posant sur la plage, les unes assises dans le sable devant les autres debout. Trois d'entre elles, dont Blanche que nous reconnaissons debout, la première à gauche, sont munies d'une épuisette. Il y a aussi deux sœurs à cornettes.



<sup>12</sup> Pièce n° 2610 : *Ordre d'appel sous les drapeaux.*

Sur Blanche, née Vattebault (ou plutôt *Wattebault*<sup>13</sup>) qui en avril 1912 deviendra Blanche Jeanjean pour la vie, nous savons assez peu de choses. Elle n'a pas conservé toutes les archives de son clan comme l'a fait son mari. On trouve dans l'album deux cartes de Nice (24, 29), datées de février 1910, adressées à Blanche Vattebault, l'une à son adresse, *3 rue des Lilas, Paris 19<sup>ème</sup>*, l'autre à *Maison Laurent Roux, 10 place des Victoires*. On verra plus loin que Nice est un des lieux de référence de sa famille. Elle est parisienne, née le 2 avril 1888, d'Édouard Wattebault et de sa veuve Catherine-Blanche [née] Stef, demeurant rue de la Mare à Paris 20<sup>ème</sup><sup>14</sup>. Première fille elle s'appela Blanche comme sa mère dont c'était le prénom usuel. Demeurant rue de la Mare, c'était donc une voisine, de la même paroisse que Simon où ils se rencontrèrent très probablement. Elle n'a jamais connu son père dont elle fut la fille posthume – point commun avec Simon qui lui n'avait jamais connu sa mère. Nous savons par les marraines que Blanche Jeanjean exerça le métier de secrétaire-dactylographe.

Les archives nous le confirment, où se trouvent trois certificats la concernant. Le premier, émanant de la société G. Leblanc – *ancienne maison Laurent-Roux, fondée en 1858, 10-12 Place des Victoires* – atteste que M<sup>me</sup> Jeanjean y fut employée en qualité de « DACTYLOGRAPHE » (*sic*, en capitales et entre guillemets) du 16 août 1910 au 31 octobre 1924 (2015). Cette période inclut les années de guerre, pendant lesquelles on verra Simon s'inquiéter sans cesse de savoir si elle a toujours son travail et si elle défend ses droits. Le second certificat nous apprend qu'elle travailla au service de la société Stendhal-Publicité – 11 rue Stendhal, Paris 20<sup>ème</sup> – en qualité d'employée et de dactylographe, du 23 novembre 1926 au 31 octobre 1938 (2016). Troisième employeur, la Croix Rouge Française se déclare également *extrêmement satisfaite* des services de M<sup>me</sup> Jeanjean *depuis le mois de mai 1944 jusqu'au 1er novembre 1946* (2017), date à laquelle elle l'aviserait de son licenciement pour raisons économiques (2044).

Blanche et Simon, c'est un peu la cigale et la fourmi. Celui des deux qui a les pieds sur terre, qui fait attention, qui connaît le prix des choses, qui va à l'église au moins une fois par semaine, qui tient les comptes, qui écrit des lettres aux administrations, qui range les papiers, bref qui suit toutes les affaires et qui s'y investit, c'est Simon la fourmi, pas Blanche. Reflet prévisible de leur extraction sociale, elle plus bourgeoise que lui ? On en connaît d'autres exemples. C'est toujours lui, quelques années plus tard, qui à distance veillera à ce qu'elle pense à réclamer ci ou ça, qu'elle frappe à telle ou telle porte pour trouver ou garder du travail, pour remplir la marmite. On le verra constamment dans sa correspondance de guerre, il n'est pas administrateur et comptable pour rien. Elle, c'était la « dame aux chapeaux », nous ont dit ses filles, elle en portait toujours et aimait beaucoup en acheter (c'est même cela, racontent leurs filles, qui sur le tard lui fit prendre conscience d'une maladie dont elle était affectée, la maladie de Paget, dont un des symptômes est une déformation des os du crâne ; d'abord inexplicable et incongru, ce phénomène avait commencé par les faire rire). De fait, elle porte presque toujours des chapeaux sur les photos. Une coquetterie dont sans doute Simon se moquait gentiment, comme d'une trace de ses origines. D'où une représentation double de cette femme, dont les photographies, d'autre part, nous renvoient une image dépourvue de toute affectation : voir sa moue d'enfant ou d'adolescente boudeuse, notamment sur **la photo la plus ancienne de la famille maternelle** (1401), où Blanche figure à gauche auprès de sa mère et de ses frères et sœurs ; voir ses apparitions ensuite, sur la plage de Trégastel déjà évoquée, plus tard en mère de famille peu soucieuse de paraître. Moins reconnaissable assurément que lui, et moins photogénique.

<sup>13</sup> *Wattebault* est l'orthographe la plus courante. Ce serait en fait une erreur. Si l'on en croit une réponse de la mairie du 20<sup>e</sup> arrondissement (2243) à une demande de Geneviève Jeanjean datée du 22 février 1965, la juste orthographe est bien "WATTEBAULT"...

<sup>14</sup> Acte de naissance de Blanche (2037)



L'observation de quelques photos de famille dont celle-ci (en bien mauvais état) commentée par Geneviève et Monique, constitue un moment de l'interview<sup>15</sup>. S'il faut en croire cette photo, Blanche aurait eu cinq frères et sœurs. Par recoupement avec d'autres photos et avec les dires des marraines, j'y vois de gauche à droite Blanche, sa mère, Jeanne, Marthe, Georges, Suzanne et Marguerite. Il y en a principalement deux, Jeanne et Marthe, que mes marraines, encore au soir de leur vie, ne portaient pas dans leur cœur. Elles les trouvaient snobs, hautaines. Elles se souvenaient d'un certain jour de leur adolescence où leur dédain les avait particulièrement mortifiées. *Notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres*, écrit Marcel Proust<sup>16</sup> ; il peut arriver que cette pensée s'exprime par les yeux de façon aussi blessante qu'une flèche aiguisée. Le pompon pour la tante « Jeâanne » (mimique hautaine de ma marraine, avec nez pincé). On retrouve Jeanne en photo à Nice et à Bangkok où elle accompagna son mari Henri Laurent (1408, 1409<sup>17</sup>). Marthe, au milieu de la photo, laisse aux sœurs Jeanjean un souvenir semblable. « *Sa fille, pharmacienne, n'a pas daigné continuer à nous voir* ». Notons ce côté « Marie-Chantal » d'une partie au moins du clan Stef-Wattebault. On s'en gausse, chez les Jeanjean, avec l'assentiment de Blanche. *Quand tu verras ta mère, n'oublie pas de lui "présenter mes hommages"*, lui écrira Simon sur une carte postale en 1915 (74), avec des guillemets en forme de petit doigt en l'air. Blanchette Jeanjean n'était pas du genre à faire des chichis, ayant changé de nom et de tasse de thé.

Au fait, j'ai dit plus haut que la mère de Blanche avait deux noms, Stef et Wattebault. C'est du moins ainsi que le disaient Geneviève et Monique, disant « Streif ou Stef », et ne sachant pas bien d'où venait cet autre nom. On ne leur jettera pas la pierre, je n'y comprends rien moi-même. D'après son acte de naissance (2037), Blanche – née le 2 avril 1888 – est « *filie posthume de Édouard Vattebault<sup>18</sup> et de Catherine Blanche Stef, sa veuve* ». Pourquoi – comment – ce nom de Stef se serait-il transmis à ses filles, ou à certaines d'entre elles ? Je sais notamment que Marguerite s'appelait Stef de son nom de jeune fille (1440). Il m'est arrivé de supposer que certaines des tantes de la photo fussent les demi-sœurs de Blanche Jeanjean, et que cela pourrait éclairer quelques différences entre leurs personnalités. Au demeurant, la

<sup>15</sup> Chapitre 10 – *La famille maternelle ; les photos*, et suivants.

<sup>16</sup> *Du côté de chez Swann*, in *À la recherche du temps perdu*, vol I, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), page 19.

<sup>17</sup> Ces deux photos ont été prises à Bangkok, dans les années 20. L'une montre Henri Laurent en bel uniforme blanc à médailles et casque colonial ; l'autre les deux époux en costumes clairs très élégants, lui debout auprès d'elle assise, dans un décor et des meubles évoquant l'Asie du Sud-Est.

<sup>18</sup> L'orthographe de son nom était bien « Wattebault » (voir note précédente à ce sujet) est écorchée dans tous les documents. Mais l'intéressé n'était plus là s'en plaindre.

famille maternelle était assez diverse. Nous croiserons, au fil de l'épisode suivant de bien braves agriculteurs, les « **cousins de Bazemont** », fermiers en Seine-et-Oise (aujourd'hui Yvelines), au sujet desquels Simon ne tarira pas d'éloges (1016<sup>19</sup>).



Ensuite nous vient en main une photo du mariage de Marguerite (1440), sans date mais qui doit avoir suivi de près celui de Blanche et Simon, soit entre 1912 et 1914. Simon y a ajouté la mention manuscrite « *Mariage de Marguerite Stef (maman à Geo)* ». Geo Chardonnay était un cousin proche des Jeanjean. Il y a des courriers très affectueux de sa main, il est de la même génération que les filles, ils ont dû passer souvent des vacances ensemble. La mention « Maman à Geo » sous-entend cette familiarité. « Maman à Geo »... J'y vois aussi le côté peuple, décidément, de Simon Jeanjean<sup>20</sup>. On retrouvera, avec plaisir, ce style oral tout simple sous sa plume, dans les cartes postales de la période de guerre (bien différent de la prose soignée dont il use dans les courriers administratifs, syndicaux et politiques écrits à la machine).

Quant à l'état de la photo déchirée, voici ce qu'elles en disent : « *C'est la femme de notre cousin (sans doute le cousin Georges, le seul homme de la photo Stef-Wattebault) qui nous a envoyé cette photo-là quand notre cousin est mort... La cave a été inondée, donc la photo a été très abîmée. Elle nous l'a quand même envoyée, et ça, je lui en suis reconnaissante* ». Une exception à l'animosité anti-Stef des filles Jeanjean.

Leur tante Suzanne – la plus jeune, en bas à droite de la photo – est celle qui leur est la plus sympathique. Suzanne, épouse Guillot, eut pour fille Nicole, épouse Bauer, qui sera la mère de Stéphane, de Muriel et de Magali – Magali que nous connaissons bien, qui est donc la petite-nièce de Monique et Geneviève. Je dois m'y arrêter, puisque cette branche annexe de la famille Jeanjean est la seule que je connaisse directement. Nous avons noué amitié depuis bien longtemps, ma femme Joss et moi, avec Magali et Jean-Pierre. Leurs deux fils avaient à peu près le même âge que les deux nôtres. Ils ont joué ensemble à Lardy, chez Geneviève et Monique où nous nous sommes connus. Magali vouait une très grande affection aux « deux mamies », juste retour de la tendresse attentive qu'elle a toujours reçue d'elles. C'est toujours avec plaisir qu'ils venaient à Lardy, les Fourcaud, ou que les mamies leur rendaient visite à Cahors, jadis. Nous nous sommes occupés d'elles ensemble, dans leurs

<sup>19</sup> Photo-carte portant adressée à *Monsieur et Mme Jeanjean, 46 villa Faucheur, Paris XXe*, à l'occasion des vœux de Nouvel an, et signée *Juliette*. Mention manuscrite ajoutée par Simon : *Vattebault Bazemont*.

<sup>20</sup> Usage caractéristique du « à », glissant du complément d'objet indirect ou secon au complément de nom en place du « de ».

dernières années. Et c'est avec une grande tristesse que Magali les a vues décliner de plus en plus et puis s'éteindre.

J'aurais aimé, arrivé à ce point de mon récit, pouvoir sortir de mon chapeau un arbre généalogique – fût-il lacunaire – des Stef-Wattebault, c'est-à-dire de l'ascendance maternelle de mes marraines, comme je l'ai fait des Jeanjean. Je ne m'y risquerai pas. Les tantes étant d'ailleurs fréquemment mariées, ces noms déjà différents de Stef et V-Wattebault se changent en d'autres, Laurent, Guillot, Chardonay etc. On s'en tiendra donc aux notions floues transmises par mes informatrices, oubliées, par exemple – du moins ne m'ont-elles pas dit se souvenir – du fait que leur père n'avait jamais connu sa mère, ni leur mère son père.

## Les sœurs de Saint-Vincent de Paul

Revenons à Trégastel. On est là tout près d'un des berceaux identifiés de la famille de Blanche. Sur la photo-carte (1009) prise sur la plage en 1910, nous avons vu deux sœurs de Saint-Vincent de Paul, *alias* Filles de la Charité, reconnaissables de loin à leur incroyable coiffe découpée dans un rectangle de coton amidonné. Les sœurs de SVP (abrégeons) ne sont jamais loin dans la vie des Jeanjean. Depuis Metz dont nous savons que les tantes les fréquentaient régulièrement avant d'émigrer à Paris où elles les fréquentèrent pareillement, en passant par celles-ci photographiées sur la plage en compagnie de Blanche future épouse Jeanjean, on n'a pas fini de les voir voler, ces cornettes ailées, autour des Jeanjean. Elles semblent chez elles sur cette plage et sur la photo-carte, bien qu'engoncées dans leur lourd vêtement, grande robe noire, cornette au vent et plastron blanc, tranchant sur les autres jeunes femmes dont la tenue, même à cette époque qui nous semble lointaine où l'on protégeait sa peau constamment du soleil et des regards, ne brime en rien leur féminité. Blanche est une des moins coquettes mais pas la moins jolie. Et l'accoutrement des religieuses décidément fait tache au milieu d'elles, proclamant leur retrait du « monde » – et ainsi font d'autres femmes aujourd'hui pareillement par religion. Du moins les visages des sœurs, ombragés et clôturés par la cornette comme par des œillères, ne sont-ils pas entièrement voilés. D'autres photos plus tardives, en noir et blanc puis en couleur, montreront de ces femmes en noir rendant brièvement visite à leurs familles, dans les albums de la famille Jeanjean. On voit ainsi une troupe de vieilles sœurs autour de Denise déjà âgée, s'égayant sur la terrasse de la maison de Lardy.

Trégastel aussi demeurera un lieu de référence pour la famille. Il se trouvera parmi les dernières archives Jeanjean une chemise intitulée *Décès Mme Jeanjean* où l'on peut compter pas moins de 54 billets ou lettres de condoléances (dont une de mon père) reçus par Simon Jeanjean pour la mort de Blanche, survenue en 1962 lors de vacances dans les Landes. Une de ces lettres, signée de Sœur Antoinette, de l'ordre des Filles de la Charité, commence par ces mots : *Monsieur, – En rentrant de Trégastel, je trouve le faire-part du retour à Dieu de votre chère épouse....* Il faut savoir que la commune de Trégastel – une des plus petites des Côtes d'Armor – héberge, et hébergeait déjà en 1962, une importante institution religieuse bien connue de la famille, assez pour que le nom de Trégastel implicitement suffise à la désigner. Il s'agissait du Castel Sainte Anne, fondé en 1882 par les sœurs des *Saints Cœurs de Jésus et de Marie*, rejointes en 1899 par les sœurs de SVP à la Fondation Foucher de Careil (du nom de la fondatrice, la comtesse Amélie Foucher de Careil). Cette présence ecclésiastique persiste jusqu'à nos jours, où il n'est pas rare de croiser encore quelques soutanes et cornettes modernisées et parfois exotiques, telles les sœurs coréennes du Bon sauveur. Une plage de Trégastel porte d'ailleurs encore l'appellation de *Grève des curés*.

La familiarité avec cet ordre a été sans nul doute un des atomes crochus existant entre les futurs époux. Blanche, en novembre 1904, a été *reçue dans l'Association des Enfants de Marie*

*Immaculée, canoniquement érigée chez les Filles de la Charité de Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant*, ainsi qu'en atteste un formulaire signé de la directrice, Sœur Madeleine, et du Directeur et Curé de la paroisse l'Abbé Frisch, figurant en page d'avant-titre du *Manuel des Enfants de Marie immaculée*<sup>21</sup> à l'usage des réunions externes dirigées par les Filles de la Charité (3668). C'est assez dire à quel point les sœurs de SVP avaient leur place attitrée, d'une certaine manière prédestinée de longue date, dans la famille Wattebault-Jeanjean (« dans leur ADN », comme on a coutume de dire à présent), en attendant de s'y imposer grièvement plus tard.

Et puis Blanche et Simon se marièrent, et ils voulurent beaucoup d'enfants. On a cru pouvoir dire que Simon n'était pas « né coiffé », ou l'était a priori moins que sa femme. Le soin porté aux apparences – besoin de reconnaissance, certes, mais aussi, plus simplement, de plaisir et de lien social – se manifeste dans l'organisation de toutes sortes de fêtes où l'on mit les petits plats dans les grands, dans la participation à des festivités où l'on se faisait prendre en photo avec costume-cravate et faux-col ou robe magnifique, seul, à deux, en groupe, dans des banquets, devant des églises, ou plus court vêtu en vacances, et dont on conservait le souvenir et les images, tant mieux pour nous. À commencer par celles du mariage, le 13 avril 1912.

## Le mariage

Arrêtons-nous aux deux années 1912 et 1913. Dernière étape avant le grand saut inimaginable de 14-18. Pour les Jeanjean, 1912 c'est l'année du mariage, 1913 celle de la naissance de Marie-Denise, dite Denise ; et 14 comme pour tout le monde, le souvenir d'une allégresse d'abord, qui était une erreur, et on y pense toujours à cette erreur-horreur dès qu'on parle de ces années-là. Et pourtant quelle floraison ne fut-ce pas, ces années-là ? 1913, jalon de la modernité : *Alcools*<sup>22</sup>, le *Sacre du Printemps*<sup>23</sup>, la *Prose du Transsibérien*<sup>24</sup>, Duchamp<sup>25</sup>, Malevitch<sup>26</sup>, *La Recherche du temps perdu*<sup>27</sup> ... À nos yeux oui, mais pour Jeanjean ? le cadet de ses soucis ?

Commençons par le mariage. Les archives nous permettent d'en revivre les moments par le menu – c'est le cas de le dire. L'organisation de la cérémonie a été déléguée à une entreprise spécialisée en « Cérémonies nuptiales », la Maison Albert Riondel, 14 boulevard Montmartre. Entreprise fort bien rodée si l'on en croit le courrier suivant (2274), entièrement imprimé à l'exception des mentions particulières laissées à remplir (soulignées). Daté du 9 avril 1912, il est adressé à *Monsieur Jeanjean, Maison Tourniéroux, 24 rue des Petites Écuries* (peut-être l'employeur participe-t-il aux frais) :

*J'ai l'honneur de vous rappeler que vous devez me faire parvenir au plus tard le mercredi 10 avril les documents ci-après qui me sont nécessaires pour l'organisation de votre cérémonie :*

- 1°) la liste des personnes à faire prendre par les voitures, en ayant soin de mentionner les noms et adresses et nombre d'invités à chaque domicile. Ils seront tous prévenus par nos soins de l'heure à laquelle la voiture sera mise à leur disposition et des différentes évolutions de chaque landau.*
- 2°) l'ordre du cortège d'après les préséances et selon l'entrée à l'église.*
- 3°) le plan de la table qui établira d'une façon définitive le nombre de vos convives.*

<sup>21</sup> *Manuel des Enfants de Marie immaculée, à l'usage des réunions externes dirigées par les Filles de la Charité*, Paris, Dumoulin & Poussielgue, 1904, 669 pages.

<sup>22</sup> De Guillaume Apollinaire

<sup>23</sup> De Igor Stravinsky

<sup>24</sup> De Blaise Cendrars

<sup>25</sup> *Roue de bicyclette*, premier ready-made de Marcel Duchamp.

<sup>26</sup> Carré noir sur fond blanc

<sup>27</sup> Première parution de *Du côté de chez Swann*, à compte d'auteur chez Grasset.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées

Le Directeur (signé par tampon : Albert Riondel)

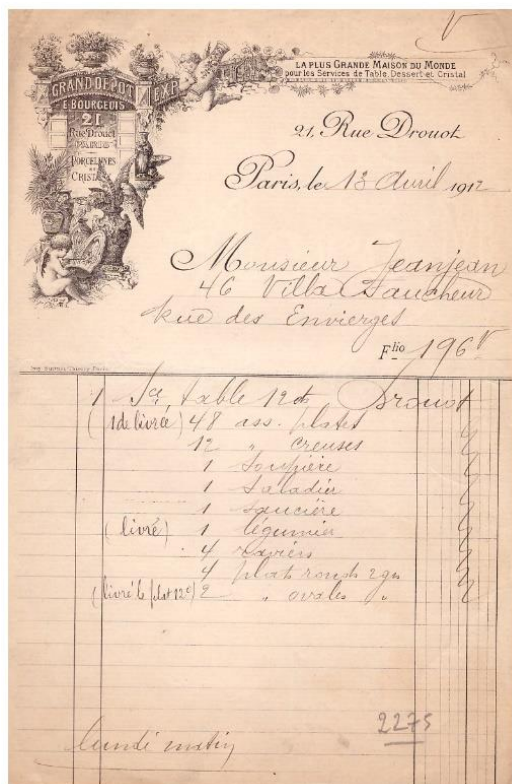
Réunion du cortège : 3 rue des lilas – Mairie : sera faite – Église : N.D. de la Croix Ménilmontant – Déjeuner ou Lunch : Porte Dorée – Dîner : ..... – Soirée : ..... – Retour du Coupé : .....

Pas de lunch, pas de dîner, pas de soirée, pas de coupé ; les lignes sont biffées. Ce n'est pas un mariage de première classe. Mais les invités sont amenés en landau, le protocole est bien réglé. La réunion du cortège a lieu 3 rue des Lilas, chez Vattebault. On verra plus loin le menu. Il est question ici du mariage à l'église. Celui en mairie a déjà eu lieu. Le service – lettres simples typo, enveloppes papier vélin, 1 berline de 9 à 5h (17h), 3 landaus de 9 à 2h (14h), 16 déjeuners dînatoires à la Porte Dorée – est facturé (2022) au tarif forfaitaire de 300,00F, tout compris (pourboire des cochers, maître d'hôtel, groom), payable pour 1/2 chez M. Jeanjean, Villa Faucheur, 1/2 chez Mad. Vattebault (*sic*), 3 rue des Lilas, le lundi 15 avril 1912. Signé : Riondel.



La facture porte sur 16 déjeuners dînatoires, mais sur la photo (1404) nous ne voyons que 15 personnes : au premier rang (assis) de g. à dr. : Lucie et Célestine Jeanjean, Mme Wattebault mère de la mariée, les mariés Simon et Blanche, Lucien Jeanjean père du marié, et Pauline Jeanjean (les trois tantes sont là). Au second rang (debout) de g. à dr. : un jeune homme qui, d'après les autres photos que nous en avons (mais sans que nous comprenions mieux son degré de parenté avec les Jeanjean), pourrait être Victor Lemoine ; les autres sont les sœurs de Blanche et leurs conjoints : Suzanne, Henri et Jeanne Laurent, X (peut-être le mari de...) Marthe ; et enfin les époux Chardonday, Marguerite et son mari (futurs parents de Geo, déjà mariés ou encore seulement fiancés). L'invité absent de la photo pouvait être Édouard, le frère de Simon, ou Julie Moyet-Jeanjean. Cette photo, ainsi que l'autre représentant les deux jeunes mariés (1403), a été prise dans les salons de la Porte Dorée par J. Mulot (« Photographe de la Bastille », Boulevard Beaumarchais à Paris depuis 1898).

Est aussi facturée la location de vaisselle, par Le Grand Dépôt E. Bourgeois, Porcelaines et cristaux, 21 rue Drouot (2275), la plus grande maison du monde d'après l'en-tête orné. Soit : 48 assiettes plates, 12 assiettes creuses, 1 soupière, 1 saladier, 1 saucière, 1 légumier, 4 rapiers, 4 plats ronds, et 2 plats ovales, qui n'étaient donc pas pris en charge par Riondel.



Autre facture : celle de l'église N.D. De la Croix de Ménilmontant, s'élevant à *Cinquante-trois francs*. La cérémonie avait eu lieu ce même jour, 13 avril 1912, à midi.

Le menu, conservé lui aussi (2614) était décliné comme suit :

*Mariage de M. Jeanjean & Melle Vattebault :*

POTAGES : *Printanier – Perles de roche – Hors-d'œuvre variés – RELEVÉS : Bouchées à la Reine – Truites saumonées sauce mousseline – ENTRÉES : Filet de Bœuf à la Broche - (... ?<sup>28</sup>) côte d'azur – LÉGUMES : Petits pois Bonne Femme – Asperges en branches – RÔTI : Dindonneaux – Chapons de la Bresse – Salades – ENTREMETS : Bombe Réjane – Gâteau breton – DESSERTS : Fruits – Biscuits – Petits Fours – VINS : Madère – Bordeaux-Médoc – Champagne – CAFÉ-LIQUEURS*

Dernière trace enfin de cette réjouissance : la traditionnelle plaisanterie du faire-part de « deuil », bordé de noir (2613) :

*De Profundis !!!*

*Les familles St Rémy, Bertrand, Catet, Coulmeau père, Coulmeau fils, Guérin, Lefèvre, Billon, Lemoine, Denizot, Lebouc ont la douleur de vous faire part de la perte douloureuse qu'elles viennent d'éprouver en la personne de*

*Mademoiselle Vie de Garçon, née Jeanjean*

*survenue ce jour dans sa 26<sup>ème</sup> année, dans la paix du ménage.*

*La cérémonie a eu lieu dans la plus grande intimité à Paris, le 11 avril 1912, en la mairie du 20<sup>ème</sup> arrt ; l'enterrement à Fity s/ Champagne, par Ménilmontant, Seine.*

<sup>28</sup> Mot effacé illisible.



Le mariage civil a donc été célébré deux jours avant la cérémonie religieuse. Les invités n'étaient pas forcément les mêmes. Des noms cités ici, nous reconnaissons celui des cousins Lemoine-Poulain et celui de Coulmeau, père et fils, du Cercle paroissial Saint-Rémy de Ménilmontant. On y trouve peut-être aussi ceux des collègues de travail, dont celui de Lebouc qui apparaîtra plusieurs fois dans la correspondance de guerre, de même que ceux de Billon et de Lefèvre.

(NB. Les noces d'or de M. Coulmeau père, le 22 décembre précédent, avaient donné lieu à une belle invitation. Objet : *Noces d'or de M. Coulmeau...* Madame n'était pas mentionnée. Elle était forcément là, Madame, comme en témoigne une belle photo de groupe datée de cette année-là, de gens tirés à quatre épingles dont les époux Jeanjean (1405). Cette photo, qui porte la date de 1913 ajoutée au crayon sans autre commentaire, peut difficilement ne pas être celle des noces d'or de M. et Mme Coulmeau, doyens et héros de la fête, placés au centre, et ce serait donc plutôt décembre 1912<sup>29</sup>)

Enfin figuraient dans la même chemise, intitulée *Mariage Simon et Blanche Jeanjean* de l'écriture de Simon, deux lettres reçues d'Ambérieu-en-Bugey, signées Rousseau (Émile, oncle et parrain de Simon). L'une datée du 8 avril (2276-2277), commence par ces mots : *Simon, Malgré notre silence persistant nous parlons souvent de toi. Tous nos vœux t'accompagnent*, etc. La suite est chaleureuse. L'autre lettre, datée du 22 mai (2278-2279), et adressée à *Simon et chère nièce*, est pour dire qu'il attend les photographies du mariage avec impatience. Il donne d'ailleurs quelques nouvelles, notamment d'Ambérieu, qui a changé et « *que tu ne reconnaîtrais pas* »— ce qui laisse à penser que Simon y était retourné depuis sa petite enfance. Ainsi par exemple, « *nous avons l'aviation civile et militaire dans la plaine (...) à 20 mn d'Ambérieu. Nos rues sont dénommées et numérotées* », etc. C'est la seule trace qui nous reste de relations suivies de Simon Jeanjean avec sa famille maternelle.

(Se trouve aussi dans ces archives, toute proche de cette même chemise, une enveloppe de photos consacrée aux *Noces d'or*, cinquante ans plus tard, c'est-à-dire en 1962, de Blanche et Simon Jeanjean. Les maîtres de cérémonie sont Monique et Geneviève, jeunes femmes pimpantes, tout sourire au milieu des nombreux amis, des enfants des amis, dont moi-même, pour fêter leurs vieux parents qui n'y voient plus guère, assis la plupart du temps ou marchant en s'aidant d'une canne. Raccourci saisissant.)

Nous sommes encore en 1912. Belle époque, profitons-en. Au début de l'année suivante, le 20 janvier 1913, Blanche met au monde la petite merveille première née, Marie-Denise. Ils s'installent rue des Envierges, Villa Faucheur. Une nouvelle vie commence... Lune de miel ?

---

<sup>29</sup> L'invitation à cette fête, tapée visiblement avec la même encre et la même machine que les jolis cartons afférant à la sortie à Chantilly en juin 1907 – voir ci-avant – a permis d'identifier ces derniers sans trop d'hésitation.

## Chapitre IV – Quatorze, l'album commence à Sedan

*L*a Guerre éclate et cependant il se peut que souvent vous trouviez ce récit plaisant, regorgeant de détails quotidiens sous la plume du poilu Jeanjean. Grâce en soit rendue à ce fameux album où furent recueillies les cartes postales reçues et pieusement conservées par ses femmes, je veux dire la sienne et ses tantes, ses premières filles étant encore un peu jeunes. Et ce n'est qu'un début.

### Août quatorze

On a beaucoup évoqué un départ vengeur, à l'assaut de l'ennemi héréditaire, un départ enthousiaste avec l'envie d'en découdre, sus aux barbares, on les aura ! C'est une première image et sans doute une image d'Épinal. Il y en a une autre, plus nuancée, bien résumée par **la grande fresque de Herter** qu'on peut voir à la Gare de l'Est. Le tableau, loin de l'élan enflammé parfois représenté, est surtout empreint d'une fièvre pleine de gravité. On s'étreint, on pleure, on va se quitter, on ne sait pas pour combien de temps, on n'est sûr de rien. À l'exception du personnage central, bras grands ouverts et fleur au fusil (c'est le fils du peintre, il sera tué quelques semaines plus tard), on ne laisse exploser nulle joie. Cette fresque est révélatrice du caractère ambivalent de l'opinion lors de la mobilisation, telle que la décrivent aujourd'hui les historiens, une opinion partagée entre détermination et résignation.



Nous connaissons Simon Jeanjean. Il n'a rien d'une tête brûlée mais il est partant pour cette aventure. L'heure de la revanche attendue a peut-être sonné, il ferait beau voir qu'il n'y participe pas. On l'a vu, lors du service militaire, prendre la vie du bon côté. Ils appelaient ça le « métier », les jeunes gaillards, dans les cartes postales d'alors, échangeant des nouvelles avant de se saluer par écrit d'une « cordiale poignée de mains ». Août quatorze, ça lui fait 28 ans. Bientôt 30. Pas plus à l'aise qu'avant pour la gâchette, pour l'exercice brutal, pas plus disposé aux forfanteries héroïques qu'aux servitudes du rang. Mais cela ne se discute pas, pour le coup, retour aux armes et sous l'uniforme, nous y voilà. Qui aurait su dire en août quatorze dans quoi on s'embarquait ? « Rappelé à l'activité le 3 août 1914 », conformément au décret de mobilisation générale du 1er août, le voici versé au 147<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, 5<sup>e</sup> Compagnie, du 5 août au 7 septembre 1914 (oui, le 7 septembre, on va voir pourquoi). C'est ce que nous dit son dossier militaire.

Effectivement, dès le 3 août il reçoit son fascicule de mobilisation tamponné et daté (2611) :

*le porteur du présent ordre se mettra en route sans attendre aucune notification individuelle et en se conformant aux prescriptions suivantes :*

*Ce militaire voyagera gratuitement par chemin de fer – Il emportera de chez lui des vivres pour...  
**un** [1]<sup>1</sup> ...jour – Il se présentera, porteur du présent titre, à la gare d... **DE L'EST DEPART**  
[2] ...le... **quatrième** [2] ...jour de la mobilisation, avant... **14** [1]...heures ...et sera tenu de  
prendre le train qui lui sera indiqué par le chef de gare – Il descendra du train à la gare d...  
**SEDAN** [2] ...et se mettra aussitôt à la disposition du poste de police qui le fera diriger sur...  
**Caserne MACDONALD** [2]...*

*Le Commandant du Bureau de recrutement [signé (illisible)]*

Le « quatrième jour de la mobilisation »... c'est-à-dire le 5 août. Nous l'imaginons se présenter au départ largement à l'heure. Aurait-il pu l'éviter ? C'est plus que probable. *Il ne voyait rien de l'œil droit, et la nuit il ne voyait rien*, disent ses filles dans l'interview. *Dans les déplacements, pendant la guerre, quand il y avait des attaques, c'était un camarade qui le guidait*. D'autres ont été réformés pour moins que cela. Jean Echenoz, dans *Quatorze*<sup>2</sup>, évoque *les myopes, exemptés dans un premier temps et protégés par leurs lunettes*... Et nous allons le suivre maintenant, Jeanjean, vous allez voir, de blessures en maladies, d'hôpitaux en dépôts d'éclopés, à travers sa correspondance de guerre. Il aurait pu l'éviter, il ne l'a pas fait. Non que cela le réjouît d'ainsi devoir quitter sa vie, sa femme, sa fille. La première carte n'en est pas moins pleine d'allégresse (001)

*Jeu 6 août 1914 – Chères tantes, chère Blanchette, – Premières nouvelles : parti à 7h30 de Paris nous sommes arrivés à Sedan à 9 heures du soir !! Sommes logés dans un cinéma. Comme nouvelle ! Les Uhlans ont passé à la gare de Sedan comme prisonniers de guerre. Vous voudrez bien m'excuser mais je suis forcé de vous l'avouer : on ne s'ennuie pas... on s'amuse même ! Tout le monde est gai, on ne parle que de l'écrasement des Prussiens etc. L'active est déjà parti, nous formons un régiment de réserve qui partira quand ? ? Je vous embrasse toutes bien fort, embrassez la petite pour moi, parlez-lui de moi et à bientôt. – Simon*

C'est la première carte de la guerre et aussi de l'album, dont elle porte le n° 1 (ce qui paraît évident et pourtant non, car la raison du classement d'abord nous échappe). On y voit la photo de la caserne MacDonald, recouvrant en partie la légende explicative : *Sedan – Quartier MacDonald (Infanterie). Construit en 1770 et considérablement agrandi depuis le déclassement de la ville, il porte le nom d'un célèbre général de l'Empire né à Sedan en 1765.*

(Et il ne m'est pas indifférent, bien sûr, de lire ce courrier de 1914, à moi qui suis né à Sedan en 1950. Souvenirs d'enfance aussi forts que brumeux d'une région d'ailleurs peu ensoleillée, d'une ville double, plaine et rivière d'un côté, hauteurs de l'autre avec le « Fond des buses », quartier où nous vivions, une descente abrupte menant au centre-ville...)

Telle est notre seule trace écrite pour cette période. Ensuite, grand silence, plus de cartes, du moins dans l'album, il a bien dû leur écrire, pourtant, à ses femmes. Une série aura été perdue ; ou alors il n'aura pas trouvé d'autres cartes, et les lettres ont disparu. Bref, grand silence jusqu'au mois d'octobre. Des autres cartes de Sedan, l'une est hors-sujet<sup>3</sup>, les autres vierges, peut-être achetées en vue d'être envoyées de Sedan où sans doute il ne resta pas.

<sup>1</sup> [1] = mention manuscrite. [2] = tamponné.

<sup>2</sup> Ed. de Minit, 2012, p. 27.

<sup>3</sup> Carte n° 2 datée de 1922.

## Essai de reconstitution des opérations (1e JMO)

Les journaux de marche et opérations (JMO, accessibles sur le site Mémoire des hommes<sup>4</sup>) devraient nous permettre de combler quelques lacunes en suivant les évolutions du régiment, le 147<sup>ème</sup> R.I.

Le journal du mois d'août<sup>5</sup> commence avant l'entrée en guerre proprement dite : déplacements d'unités, mise en place de mitrailleuses, cantonnements, tranchées, etc., dans le secteur de Longuyon-Marville, sur l'Othain dans le département de la Meuse. **Le 4 août à 2h45**, le colonel reçoit avis que les relations diplomatiques sont rompues avec l'Allemagne. Les 4 et 5 août, l'arrivée du 2<sup>e</sup> échelon (acheminé en train de Sedan à Dun-sur-Meuse ; Jeanjean devait en faire partie) achève la mobilisation du 147<sup>e</sup>, qui désormais, se trouve constitué à son effectif de guerre – soit 3263 officiers et hommes de troupe, et 175 chevaux. **Le 5 août** et sans doute les jours suivants, sont menés des *exercices d'occupation de position et des évolutions pour la mise en main des réservistes*. **Les 9 et 10 août** des brigades de cavalerie allemandes sont repérées. Combats sporadiques : fusillades, canon, manœuvres diverses. **Le 12 août**, à 6 heures, la section de La Maisonneuve (5<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup>) est envoyée dans la direction de Villiers-le-Rond, crête N.E. Nous pouvons – pure hypothèse – essayer d'imaginer le soldat Jeanjean participant à l'aventure rapportée ensuite, puisqu'elle concerne sa compagnie, la cinquième :

*A 9 heures sur des renseignements signalant la conduite équivoque du nommé Reuter de la ferme « la Prêle », 1 km N.E. De Villiers-le-Ron, le colonel envoie au lieutenant de la Maisonneuve l'ordre de perquisitionner dans la ferme (...) Le lieutenant opère la perquisition sans rien trouver de suspect ; néanmoins il ramène à la gendarmerie de Marville le fermier Reuter, sa fille qui demande à l'accompagner et deux de ses employés<sup>6</sup>.*

Ensuite, après une période dépourvue de faits saillants à nos yeux, les choses se précisent à la date du **21 août**. Le régiment *passé la frontière belge entre Thonne-la-Long et Sommethonne*. L'ennemi est en face. Nous arrivons à la phase guerrière que l'histoire retiendra sous le nom de « Bataille des frontières », la plus meurtrière de la guerre sur le front ouest. L'armée allemande va envahir la majeure partie de la Belgique et tout le nord-est de la France. Terrible moment pour ce pays qui passe à un cheveu de la défaite complète, juste avant la stabilisation au cours de la première Bataille de la Marne qui aura lieu début septembre.

Vers 8 heures le 1<sup>er</sup> bataillon qui a tirillé une partie de la nuit, ...est engagé dans un combat aux abords de Meix. Il reçoit du colonel l'ordre de rallier le plus promptement possible le Régiment qui est lui-même engagé à Lahage (commune de Tintigny). La bataille qui fait rage notamment autour de Bellefontaine, où les unités engagées sont relevées **le 22 août** à 20 heures par une garnison comprenant la 5<sup>e</sup> Compagnie. Pertes éprouvées par le Régiment aux combats de Bellefontaine et Meix-devant-Virton : officiers 3 tués, 5 blessés ; hommes de troupe 11 tués, 126 blessés (...) Nouveaux duels d'artillerie dans des lieux aux dénominations plus ou moins bucoliques. **Le 26 août**, dans la nuit – on imagine notre Jeanjean qui n'y voit rien dès qu'il fait sombre, cela doit être épuisant pour lui – le Régiment reçoit l'ordre de passer sur la rive gauche de la Meuse en utilisant un pont de bateaux établi dans la journée à hauteur de Cervisy (hameau de Stenay). Divers mouvements fiévreux. À 11h30 enfin les hommes exténués de fatigue et de privation de sommeil se reposent au bivouac où des distributions de vivres et de munitions sont faites. Le pont de Stenay est

<sup>4</sup> <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=2&titre=journaux-des-unites-engagees-dans-la-premiere-guerre-mondiale> (consulté le 04/06/2022)

<sup>5</sup> 147<sup>e</sup> R.I., Journal du premier août au 15 octobre 1914 : cote 26 N 695/10

<sup>6</sup> *Loc cit*, p. 16

canonné toute la nuit suivante par de l'artillerie ennemie établie sur les hauteurs de la rive droite de la Meuse. **Le 28 août** à 5h30, une fusillade éclate dans le brouillard, au **N et à l'E** du campement du Régiment. Le 147<sup>e</sup> reçoit l'ordre de se porter sur le moulin de Grésil par les pentes **E et O** du ruisseau d'Yoncq. La bataille s'engage avec l'ennemi qui occupe le village d'Yoncq (...) La bataille du 28 août occupe 7 pages du JMO. Officiers 2 tués, 14 blessés ; hommes de troupe 29 tués, 483 blessés, 187 disparus. Le lieutenant de La Maisonneuve a été tué dès le début.

Et ainsi de suite. Nous tentons de suivre Jeanjean, nous fiant au journal en ce qui concerne l'ensemble de son régiment, au moins pour cette première période. **Le 30 août** le régiment est en cantonnement à Chevrières et se « réorganise ». Départ **le 31 août** pour se porter à la rencontre de l'ennemi dans la région d'Autruche (Ardennes), par Grandpré, Lemorthonne, Briquenay, Germont. À Autruche il est difficile de faire l'autruche. Mauvais jeu de mots mais on n'y échappe pas : cette charmante commune de 50 habitants, située au nord-est de Vouziers a pris depuis pour spécialité l'élevage des grands oiseaux coureurs. **Le 4 septembre** le Régiment quitte Verrières pour prendre place dans la colonne à la bifurcation de la route de Verrières avec la route nationale Sainte-Menehould-Givry. Et nous voici bientôt sur le front Sermaize-Pargny. **Le 6 septembre**, départ 9h30, arrivé à Heiltz-le-Hutier les dispositions suivantes sont prises : 2<sup>e</sup> Bataillon en 1<sup>e</sup> ligne à Haussignémont ; 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> **Bat<sup>on</sup>** en 2<sup>e</sup> ligne à Heiltz-le-Hutier ; à 14h30 le général comm<sup>andant</sup> la 7<sup>e</sup> Brigade prescrit au 147<sup>e</sup> de se porter plus à l'O : 2<sup>e</sup> **Bat<sup>on</sup>** à Favresse, 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> **Bat<sup>ons</sup>** à Thiéblemont.

Arrêtons-nous à Thiéblemont. Le 7 septembre 1914, le soldat Jeanjean a été *blessé par balle, à la jambe droite, à Thiéblemont (Marne)*. Première blessure, première hospitalisation. Il y en aura bien d'autres. Information tirée de son dossier militaire<sup>7</sup>. Cette première phase aura duré un petit mois.

### Autre source : le portefeuille du poilu

Comme on le voit ou comme on le verra, le témoignage des archives militaires a peu à voir avec celui des cartes postales. C'est même l'opposé, pour toutes sortes de raisons qu'un mot peut résumer : la censure. Celle-ci, ennemie de la vérité, sera baptisée par le *Canard enchaîné* du doux nom d'Anastasie. Elle se manifeste ici à un premier niveau évident, celui de la censure militaire mise en œuvre par le service de la Poste aux armées : les courriers des militaires ne devaient fournir aucun renseignement sur les positions. Mais nous pouvons y ajouter (et nous pourrions constater) une auto-censure permanente des soldats eux-mêmes soumis à l'impératif catégorique de maintenir le moral non pas de leurs troupes, mais de leurs correspondants à l'arrière.

On s'en tiendra là pour les JMO. Nos sources principales restent d'ailleurs les archives Jeanjean, au centre desquelles se trouve l'album de cartes postales. Et nous disposons également du « portefeuille du poilu » et du livret militaire, qui probablement ne quittèrent pas le soldat Jeanjean pendant toutes ces années.

Commençons par le portefeuille du poilu (2604). Cette trouvaille tardive, dans l'armoire à glace du grenier, est tombée à pic pour compléter ce que nous disait l'album. Taillé dans une solide toile huilée, manifestement usé, autant ou plus par les travaux et les jours de la guerre que par les années depuis, il était rangé bien à l'abri dans l'armoire à glace du grenier. C'était peut-être là, dans une des poches, qu'était le « porte-monnaie » évoqué par Jeanjean avec sa concision habituelle, dans une carte double (64-76) écrite de La Bourboule en janvier

<sup>7</sup> Loc cit., consulté aux AD 75. Voir aussi, entre autres, la carte n° 322, datée du 7 septembre 1916 : « *il y a aujourd'hui deux ans que j'ai été blessé* ».

1915, à sa femme. « *Quant au portemonnaie, la toile commence à se toucher* », écrivait-il. Façon de dire qu'il n'y avait presque plus rien dedans et qu'il manquait d'argent.

Plusieurs objets s'y trouvaient, côtoyant les documents des archives. C'est mon petit musée Jeanjean. Objets et non pas seulement documents, ils se distinguent par leur singularité individuelle, un peu comme les gens : épaisseur, couleur, marques d'usure en font des témoins directs, survivants et chargés d'affect. Ce sont les *memorabilia*, le reliquaire du soldat et du citoyen Jeanjean. Cela vaut bien un petit inventaire exhaustif :

- calendrier de l'année 1914, édité par la Société des Becs Visseaux<sup>8</sup> (110 x 70mm)
- calendrier de l'année 1915, mini-livret : Petit calendrier Bijou édité par la Poste<sup>9</sup>
- calendrier de l'année 1916, mini-livret, édité par la Mercerie Planés
- calendrier de l'année 1917, mini-livret, éd. Au Bon Marché
- calendrier de l'année 1918, *idem*
- carte-postale avis pour le futur réserviste (1910)
- *Cartes*<sup>10</sup> *du front* (coll. compl. de 12 cartes postales – correspondance des armées), éd. Hatier
- *fiche-diagnostic Blessé transportable*, au nom de Jeanjean, Reims, le 15/12/1914, pour « Rhumatisme et albumine » (fiche cartonnée avec œillet et ficelle, couleur rose)
- *fiche de blessure ou de maladie des trains sanitaires*, datée de HOE Prouilly, 22-5-17, pour « Bronchite, fatigue générale, anémie » (*idem*, couleur bleue)
- insignes militaires (2) de feutre bleu avec inscription en bleu marine : n° 147<sup>11</sup>
- insignes militaires (2) de feutre bleu avec inscription en bleu marine : n° 51
- rubans (2) embobinés sur 2 supports cartonnés, intitulés « Rubans de décorations » : [1] *Ordre [du] Mérite social*, [2] ...[de la] *Résistance*.
- lettre, signée Denise Jeanjean, écriture enfantine sur papier d'écolier, avec enveloppe + 1 marguerite séchée (encore reconnaissable) + 1 fleur en tissu
- photographie petit format, tachée et dégradée, cadre cartonné ouverture ovale : portrait de Blanche avec chapeau, portant Denise, visages accolés
- mini-carnet : Journal des marches opérations & hospitalisations de Jeanjean

Quelques éléments, les plus importants, les plus chers au cœur du poilu et du nôtre, méritent d'être détaillés. Parlons d'abord du « mini-carnet » (2605).

<sup>8</sup> Les « Becs Visseaux » sont distribués à Paris par l'entreprise Tourniéroux où travaille Simon Jeanjean.

<sup>9</sup> Réclamé dans une carte-postale (carte n° 50) envoyée de La Bourboule le 8 janvier 1915

<sup>10</sup> Cartes géographiques des différentes lignes de front datées.

<sup>11</sup> Numéro de régiment

Guerre 1914 - 15 - 16  
 Sedan 3 Aout 1914  
 départ 20 - -  
 Amiens 21 - -  
 départ 23 - -  
 Grandpré 24 - -  
 au 147<sup>e</sup>  
 Retraite de la Marne  
 Bligny à  
 Dieblemont 7 sept 1914  
 Nice 10 - -  
 départ 6 Nov -  
 Paris (Passage) 8 - -  
 St Nazaire 12 - -  
 Paris (Perm) 1 Dec -  
 départ St Nazaire 11 - -  
 Reims 14 - -  
 au 347<sup>e</sup>  
 Malade wae. 25 - -  
 La Bourboule 28 - -  
 St Gerant 22 ~~fév~~ mars 1915

Paris 25 Mars 1915  
 2 mois conval.  
 St Nazaire 26 Mai -  
 départ 8 juillet -  
 Verdun 11 - -  
 au 51<sup>e</sup> D'Inf  
 17 - -  
 Chateaufort 1 Oct -  
 Repos 1 Nov -  
 Epasges 10 Dec -  
 Concheyville 25 - -  
 pied gelé  
 Paris 11 Fevr 1916  
 perm.  
 Neufchâteau 19 - -  
 Coul 25 - -  
 Bour le Duc 26 - -  
 Langres 27 - -  
 Verdun (51<sup>e</sup>) 28 Mars -  
 Picardie Juin 1916  
 Paris (perm) 12 Oct. -  
 Repos 21 " -

Reproduit ci-dessus en grandeur réelle (60x100 mm), je l'appelle mini-carnet bien qu'il n'y ait là que deux feuilles détachables suivant les pointillés. Simon Jeanjean y a consigné, d'une écriture fine à la plume, les premières étapes de son itinéraire, sous le titre *Guerre 1914 – 15 – 16*. Nous savons donc, grâce au mini-carnet, à quoi nous en tenir quant au sort du soldat Jeanjean jusqu'en octobre 1916. Confirmant ce que nous savions déjà, il est aussi plus précis. Recopié d'un seul tenant, il ne saurait avoir été tenu au fil des jours comme sa taille réduite pourrait le laisser imaginer. En revanche, il y a de fortes chances que le mini-carnet lui ait bien servi de support pour une sorte de journal, et que, en archiviste avisé, il ait en voulu le conserver sous la forme de ce sommaire, sur deux pages. En voici donc les premières étapes (à suivre) :

Sedan	3 août 1914
départ	20 août 1914
Amiens	21 août 1914
départ	23 août 1914
Grandpré <sup>12</sup>	24 août 1914
<i>au 147<sup>e</sup></i>	
<i>Retraite de la Marne</i>	
Blessé à Thiéblemont	7 septembre 1914
Nice	10 septembre 1914
départ	6 novembre 1914

Tout de suite une difficulté surgit. Entre la première et la troisième ligne, patatras ! rien de commun avec les JMO. Simon n'aurait donc pas participé au transfert en direction de Dun-sur-Meuse ? Pas pu assister à l'affaire de la ferme Reuter ? Pas rejoint la frontière belge, ni participé à la bataille des frontières à Tintigny-Clairefontaine ? Si l'on s'en tient aux données du mini-carnet, il serait resté à Sedan jusqu'au 20 août. Cependant les données concordent à nouveau à Thiéblemont où il fut blessé.

(Même incertitude à propos de la mention *au 147<sup>e</sup>* apparaissant comme un signal de fin [ou de début ?] à la date du 24 août, ce qui ne correspond ni au dossier militaire – *5 août au 7 septembre* – ni au JMO – Thiéblemont le 7/09, lieu attesté de la blessure. On ne voit pas pourquoi les mots *au 147<sup>e</sup>* sont à cette place, sauf à supposer que Simon, pour une raison ou pour une autre, n'ait rejoint son régiment que le 24 août.)

Un mot enfin, avant de ranger le porte-feuille, sur la lettre de Denise. Celle-ci, calligraphiée avec un soin touchant par une enfant née en 1913, ne saurait être antérieure à 1917 ou 18. Voici ce qu'on peut y lire :

*mon petit papa – ce matin je suis allée à la procession de la fête dieu ou j'ai bien prié pour toi – pour que la guerre finisse et que tu reviennes bien vite – je mets dans ma lettre une fleur de ma couronne que l'on m'avait donné – et je t'embrasse mon petit papa chéri de tout mon cœur – Denise jeanjean.*

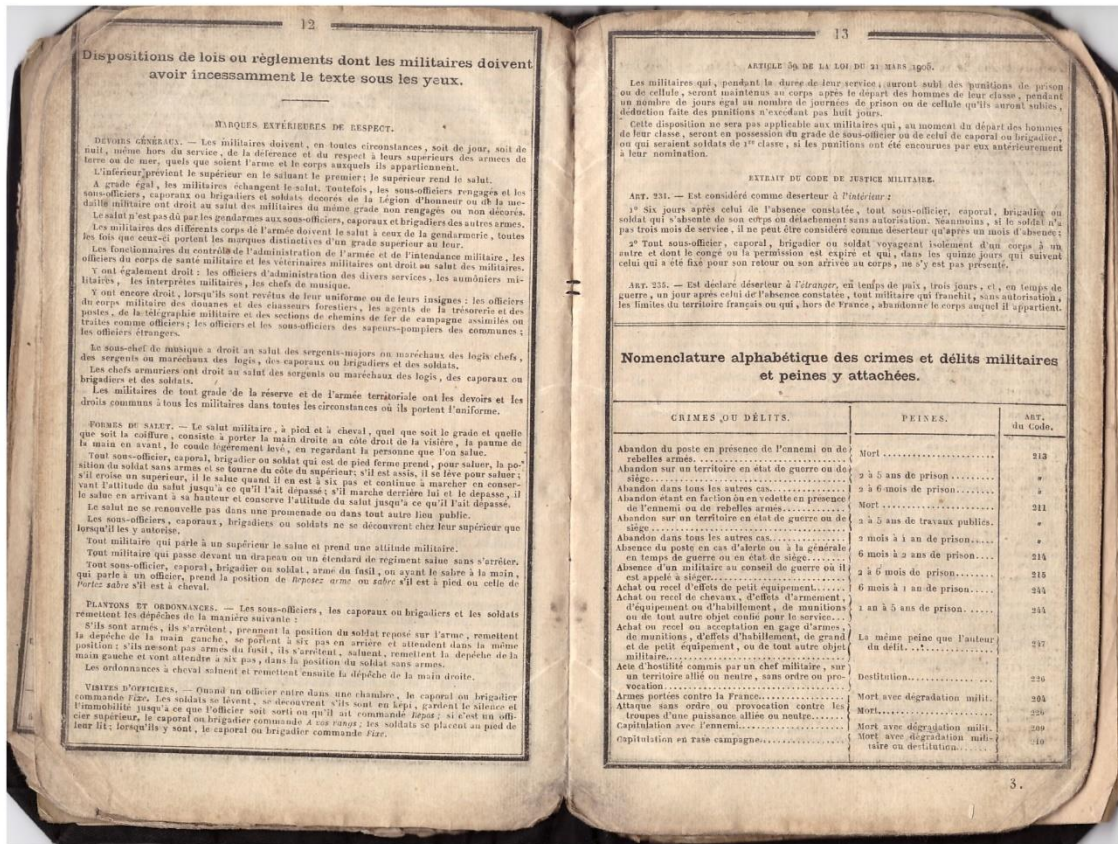
(À suivre, donc. Nous en reparlerons, de cette procession de la Fête-Dieu.)

Au porte-feuille du poilu s'ajoute un document trouvé au même endroit et regorgeant d'informations multiples : le livret militaire (2601). C'est du moins le nom que je lui donne,

<sup>12</sup> Cette localité ne figure pas dans l'album. 'Grandpré, village des Ardennes... se trouve au centre du défilé portant son nom coupant la forêt d'Argonne d'est en ouest. L'Aire qui arrose Grandpré a été capturée par l'Aisne ouvrant ce vaste défilé à l'ère secondaire, ces deux rivières encadrant à l'est et à l'ouest la région de Grandpré... Cette localité fut au cours des âges l'objet de saccages et pillages de toutes sortes et chaque fois reconstruite. À la fin de la Première Guerre mondiale, Français et Alliés bombarderont sans merci l'ensemble du village ainsi que le domaine des comtes de Joyeuse où se trouvait l'envahisseur, les Uhlans'. (Wikipedia).



la page de couverture étant cachée sous une forte toile collée. La seconde page porte le titre *Fascicule de mobilisation*. Nombre de documents, certificats médicaux, attestations honorifiques, ont été collés entre certaines pages. Je ne les citerai pas tous, car le livret, aussi obèse que l'album de cartes postales comme on le verra, comporte autant de suppléments ajoutés que de pages d'origine, dont les lois et règlements militaires que tout bon militaire devait, sinon savoir par cœur, du moins garder toujours avec lui (plus précisément : « *dont les militaires doivent avoir incessamment le texte sous les yeux* »). Le plus effrayant, lorsqu'on sait quelles répressions furent exercées à l'endroit des contrevenants – dont menace plus terrible encore, dans certains cas, que celle de l'ennemi – se trouve non seulement dans le détail des peines encourues (« *capitulation en rase campagne : mort avec dégradation militaire et destitution* » etc.), mais dans leur accumulation même, tatillonne et quelque peu délirante à nos yeux.



Mais cela, c'est nous aujourd'hui qui le disons. C'est nous, définitivement effarés par cette boucherie sans nom qu'aura été la Première Guerre mondiale, révoltés bien des années plus tard par les lâchetés, les mensonges des généraux, émus par la *Chanson de Craonne* ou par *Les Sentiers de la gloire*<sup>13</sup>, c'est nous aujourd'hui qui ne pouvons éviter de nous arrêter sur ce tableau en trois colonnes, en quatre pages serrées du livret militaire, soit pas moins de 101 items, déclinant les *Crimes et délits militaires et peines y attachées* – nous ou plutôt moi qui, lorsque ce livret militaire m'est venu en main, n'ai pu m'empêcher d'en prendre connaissance dans les moindres détails, avec une délectation morose. Simon Jeanjean, lui, n'en fait aucune mention dans sa correspondance. Il n'a nulle raison de le faire, c'est un bon soldat obéissant. Non qu'il se prive de réfléchir ou de critiquer, mais jamais il ne donne dans le pathos. Ni les archives ni les cartes ne disent franchement la peur, ni vraiment l'atrocité des combats. Nous

<sup>13</sup> *Les Sentiers de la gloire*, film de Stanley Kubrick (1957).

savons de la bouche des marraines – par la légende familiale, donc, transmise oralement – que pendant des années, toute sa vie peut-être, il fut réveillé la nuit par des cauchemars récurrents. Il voyait des chevaux hennissant, affolés, torturés et le torturant. Elles l'associaient avec un souvenir obstiné que leur père conservait d'un transport interminable, en carriole, après avoir été blessé, probablement à Thiéblemont. Elles se souviennent aussi (ou se sont laissé dire) qu'il entretenait après la guerre des relations avec d'anciens camarades de régiment et de tranchée, et qu'ils évoquaient ensemble leurs souvenirs communs. Mais ils n'en faisaient pas étalage aux yeux des autres, à l'exception peut-être de la bêtise inhérente à l'ordre militaire qui certes a pu les marquer, ajoutée à l'absurde et au secret dont l'impatience s'exprime fréquemment à travers la correspondance du poilu.

## L'album de cartes postales

Venons-en donc à l'« album rouge »<sup>14</sup>, notre source principale pour cette période de la guerre. Lors de l'interview, en 2006, Monique et Geneviève nous parlent d'un « livre où il y a des photos », mais elles ne savent plus où il est. Elles s'en souviennent vaguement : *Il avait fait un livre, avec toutes les cartes postales qu'il avait envoyées à Maman. Parce que, au fur et à mesure qu'il se déplaçait, comme le courrier était, euh... (hésitation) rature<sup>15</sup> quoi... alors il envoyait des cartes, comme ça ça donnait la situation, où il était* (interview).

À Lardy, l'album de cartes postales de Simon Jeanjean n'a pas été difficile à trouver, rangé avec d'autres dossiers d'anciennes affaires courantes, dans le coin d'un rayonnage au bout du grenier de Lardy. Je l'ai parcouru et exploré avec curiosité, puis avec une émotion grandissante. Ici s'impose une description détaillée de cette trouvaille. Je l'ai manipulé avec tout le soin respectueux dû à son âge et à son état de délabrement avancé. Car il n'est plus vraiment rouge, plutôt vieux brun passé. Couverture de fort carton toilé, couvert d'une toile de couleur brune qui fut sans doute à l'origine un beau rouge, comme en témoigne la quatrième de couverture plus préservée, couleur vieux rose. La première porte comme de juste, en lettres qui furent dorées, l'intitulé « *Album de cartes postales illustrées* », en belles lettres *modern style* (ou art nouveau). Poids total : plus de 4 kg. Mensurations : hauteur 26 cm, longueur 37 c'est-à-dire 74 en position ouverte, ou plus encore pour peu que la tranche – qui sans doute avait fini par se défaire et qu'il a fallu rafistoler sur l'extérieur au moyen d'une forte toile de « *jean Denim* » – s'effondre. Le papier acide est cassant, les coins de fixation souvent défaits. 26 x 37, on appelle cela un format paysage. Les cartes disposées en hauteur (« portrait ») sont donc couchées à l'horizontale<sup>16</sup>. Épaisseur 8 cm, environ, compte tenu d'une marge de compression d'un bon demi-centimètre. Il y avait initialement 62 feuilles recto-verso c'est-à-dire 124 pages utiles, de fort papier de couleur crème à présent très jaunie voire brunie ou même noircie, ornementées et prévues pour recevoir chacune 4 cartes de format 14 sur 9<sup>17</sup>, recto-verso, soit 8 cartes par feuille ou par double page, sans compter les deux pages de garde, auxquelles ont été ajoutés de nombreux feuillets supplémentaires – 19 feuilles exactement, 38 pages – soit un total de  $124 + 38 = 162$  pages x 4 = 648 emplacements potentiels pour les cartes. Les feuillets supplémentaires sont contrecollés entre les planches d'origine, les uns de papier Canson jadis bleu, lui aussi désormais bien terni, les autres de vil papier kraft hélas beaucoup plus fragile. Les doubles fentes obliques, parallèles et inégales, où les coins des cartes sont insérés se déchirent à qui mieux mieux. Elles permettent d'y

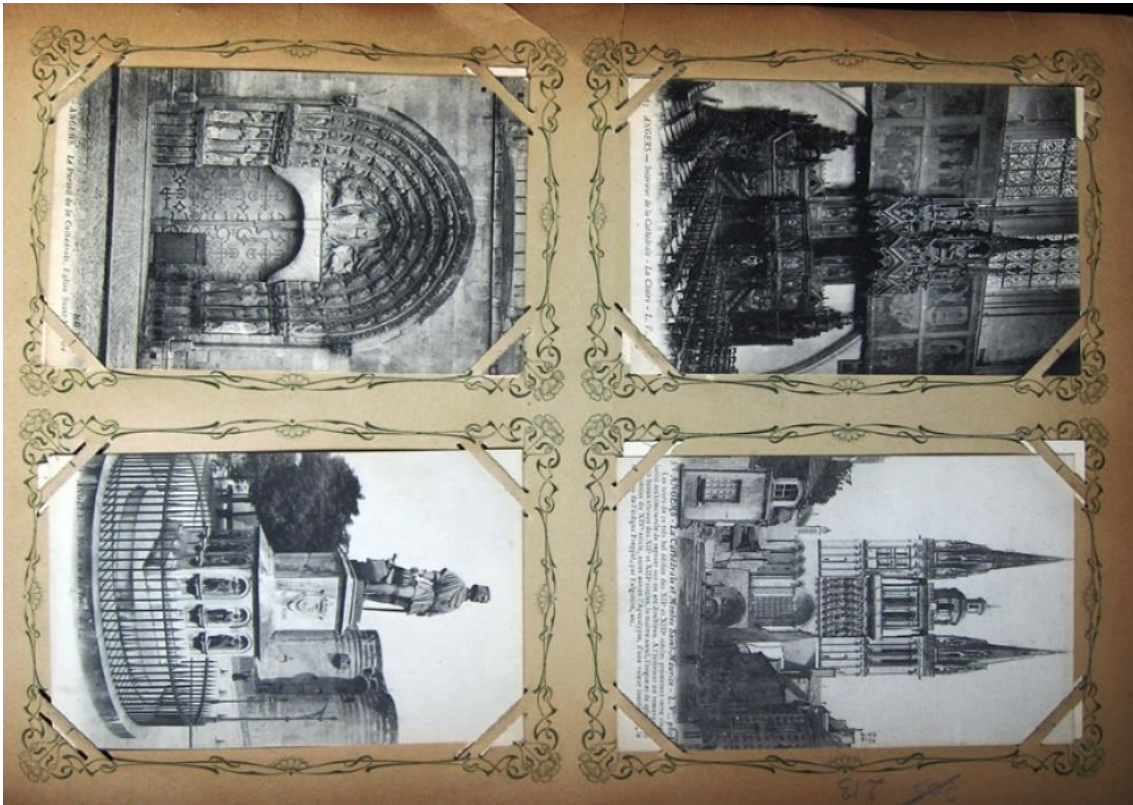
<sup>14</sup> Nous l'appelons « l'album rouge ». Ainsi le désigne Simon Jeanjean dans une carte envoyée en août 1908 à ses tantes (428).

<sup>15</sup> Elle veut sans doute dire « censuré ».

<sup>16</sup> Cette disposition a été maintenue sur le site internet afin de respecter les choix de Jeanjean.

<sup>17</sup> D'où le titre du site : *14-18 en 14x9 : l'album de cartes postales de Simon Jeanjean*.

insérer, dos à dos, les 4 cartes du recto et les 4 du verso de chaque page (recto : page de droite ; verso : page de gauche suivante).



26 cm x 37 cm

Il gisait là dans le grenier, croulant sous le poids de son histoire, des manipulations et réparations multiples. Simon avait dû commencer par le montrer, au début, par le commenter. Le projet doit remonter à sa jeunesse (est-ce lui qui l'acheta, ou les tantes qui le lui offrirent pour son anniversaire de 15 ans en 1901, ou de 16 ans en 1902, ou autre, pour lui permettre d'assouvir cette envie rien moins que passagère, de recueillir des images du vaste monde ?), projet suffisant pour qu'on y eût destiné carrément, dès son acquisition, un album de 124 pages propre à présenter 496 cartes postales. Ensuite c'est la vie qui décide. Jeanjean ne pouvait pas imaginer au départ à quelle inflation cartophilique<sup>18</sup> allait l'amener la Grande Guerre.

L'album de Simon Jeanjean est d'abord un livre d'images. Le lecteur de l'album sera donc un lecteur d'images. Je dis bien lecteur d'images, et non pas des mots associés aux images qu'on appelle les légendes, brefs textes à lire afin qu'on sache ce qu'il faut savoir du sujet et du lieu de l'image considérée – ce qui sera fait d'un bref coup d'œil, en un temps beaucoup plus bref assurément que n'en prendra, si l'on se prête au jeu, la contemplation rêveuse ou attentive de ces pages. C'est alors, en cette contemplation et en cette attention, que l'on pourra parler de « lecture de l'image », en cette saisie d'un détail, d'un clin d'œil du metteur en page, ou, parfois, d'un rapprochement inopiné dont le lecteur se dit que non, l'auteur de l'album ne l'avait pas fait exprès – mais comment le savoir ? L'auteur n'est plus là pour le

---

<sup>18</sup> Le mot de « cartophile », désignant le collectionneur de cartes postales, apparaît logiquement avec le développement historique de cet objet et de cette mode, laquelle fut à son apogée dans les années dont nous parlons. Ce sujet sera abordé dans un chapitre ultérieur.

dire. L'auteur a quitté ce monde en 1964. Il s'appelait Simon Jeanjean, avait la vue très basse, l'œil fatigué et l'esprit tourné vers l'action, peu enclin aux complaisances gratuitement intellectuelles. Il a classé ses cartes postales le plus simplement du monde, par sujets, c'est-à-dire d'abord par lieux – Sedan, Nice, Reims, La Bourboule et ainsi de suite – d'où j'ai tiré un découpage, en trente parties. C'est a priori un album touristique. Mais le découpage fait apparaître non seulement des lieux, mais aussi des thèmes. Ces thèmes correspondent à des séries éditoriales légendées en rapport avec la guerre – *La Grande guerre en Champagne... en Lorraine*, etc. – et qui donnent sens à son album. Un sens tout autre que touristique, en fait. Il a soigné la mise en page, regroupant les images verticales, donc couchées, afin d'éviter des manipulations fastidieuses ; prévu des rapprochements à faire entre plusieurs cartes d'une même page ou double page. Mais ce n'est pas lui qui aurait parlé de « lecture de l'image », encore moins de diégèse ou de discours iconique.

Ce qui ne l'empêche pas d'avoir évidemment voulu donner sens à cet album, sans un seul mot de commentaire. À cet égard, je dois citer la toute dernière carte de l'album – *On les aura!* (640) – posée là comme une conclusion amèrement ironique (ou une marque d'espérance, malgré tout?), la seule à échapper à tout critère – géographique ou chronologique – de classement :



### « Album » versus « Correspondance »

Il y a donc une première lecture de l'album, livre d'images, montrant le recto et soustrayant délibérément le verso des cartes. La présentation façon « album », fidèlement reproduite page après page – cartes groupées 4 par 4 – est accessible dans notre base de données<sup>19</sup> par l'onglet « Album ». Elle donne à voir la collection de cartes postales, telle que le cartophile Jeanjean a jugé bon de la présenter. Mais le véritable travail est venu ensuite : retourner les cartes et lire les textes (presque toujours écrits au verso ou débordant

<sup>19</sup> <https://www.unilim.fr/jeanjean>

exceptionnellement sur l'image), en vue de tenter de reconstituer l'itinéraire du soldat Jeanjean, objet de l'onglet « Correspondance ».

Ce travail eût été simple si, par exemple, Jeanjean avait disposé ses cartes (pieusement conservées par leurs destinataires, Blanche et les tantes) dans l'ordre chronologique de leur réception. Hélas, sa présentation n'en tient aucun compte. Aux oubliettes, la correspondance ; il a fallu la reconstituer. Le reclassement chronologique – après transcription par reconnaissance vocale – a été l'étape la plus ardue, un véritable puzzle, passionnant et parfois décourageant. Encore un peu incomplet au demeurant, mais suffisant pour rendre un compte assez exact des parcours et vicissitudes du soldat Jeanjean, depuis la première carte de Sedan datée du 6 août 1914, citée plus haut (001) – et c'est bien la seule dont la numérotation « album » corresponde exactement à sa place dans la chronologie de 14-18<sup>20</sup> – jusqu'à la dernière (anticipons), envoyée d'Amiens le 18 mars 1919, veille de son retour (597). Grand ouf de soulagement. Notre comptable s'y livre avec jovialité aux joies de la « statistique », comme il dit :

*Ma chère Blanchette, – Je reçois ton mot du 11, et te mets l'avant-dernière lettre que je vous écrirai cela fait à peu près la quinze-centième lettre, sinon plus, que je vous aurai envoyé depuis le début de la guerre ! C'est joli. Dire que cela fait 1695 jours de séparation, 54 mois, 220 semaines ! C'est joli la statistique ! Qu'en pensez-vous ?*

Tels sont ses chiffres. Voici les nôtres : les cartes ont été numérotées de 1 à 640 dans l'ordre fidèle des emplacements de l'album – dont 612 cartes effectivement présentes et collationnées (il y avait des emplacements vides). La partie « correspondance », soustraction faite des cartes vierges ou totalement vides de toute inscription lisible, s'élève à 475 unités, dont 418 de la main de Simon Jeanjean et qui en constitueront donc le noyau central. Sur ces 418 cartes envoyées entre juin 1908, première date repérée d'une carte écrite par lui (carte n° 399 d'Abbeville) et mars 1919 (dernière carte envoyée à sa femme avant son retour enfin dans son foyer – n° 597 d'Amiens), on compte 58 « doubles cartes » (courriers constitués de deux cartes). Les courriers de cette partie sont donc au nombre de 360.

L'estimation faite par Jeanjean – ou le comptage précis, car il est capable d'avoir écrit effectivement 1500 courriers – n'est peut-être pas exagérée, incluant quelques envois multiples faits un même jour, et surtout les lettres que nous n'avons pas retrouvées. Au demeurant il reste bien des « trous » dans ce tissu difficilement reconstitué, comme on le voit dès le début avec les cartes de Sedan. Sur les huit premières cartes, seule la première est écrite de sa main et date d'août 14. Les autres sont vierges pour la plupart. Elles représentent la ville de Sedan et ses environs : l'église Saint-Charles (005) dont, natif de Sedan, je garde un lointain souvenir de gosse, sombre et froid, et dont la légende nous dit qu'elle fut construite au XVII<sup>e</sup> siècle, livrée au culte catholique en 1692 [...], et qu'en 1870, comme ambulance, elle fut remplie de blessés ; l'ancien château féodal des princes de la Marck, que j'avais connu livré aux ronces et entouré de barbelés, et qui à présent restauré s'est ouvert aux visiteurs ; enfin, et surtout des souvenirs de la guerre précédente, celle de Soixante-dix : Bazeilles, l'ossuaire, la Maison Rougerie, dite « des dernières cartouches » (gravure hagiographique à la mémoire non seulement des héros français mais du capitaine bavarois dont l'intervention permit d'éviter un massacre général). Ensuite ce décalage sera fréquent, les cartes témoignant toujours d'une époque plus ou moins passée.

Le feuilletage de l'album nous invite d'abord à suivre un parcours improbable, quittant Sedan pour Nice après ces quatre pages, sans explication, avant de se poursuivre comme un

<sup>20</sup> Inversement, on a vu dans un chapitre précédent une carte beaucoup plus ancienne puisque datée de 1902, mais classée et donc numérotée (482) en fonction de sa localisation (Lunéville).

Tour de France cycliste, avec sauts et gambades, jusqu'à une excursion hors-frontières : Sedan, Nice, Reims, La Bourboule-les-Bains, l'Auvergne, Clermont-Ferrand, Saint-Nazaire et Loire-Inférieure, puis de Nantes à Verdun (retour dans la gueule du loup), Neufchâteau, Contrexéville-les-Bains... jusqu'à l'Armistice, Lunéville, la Lorraine (retour aux sources), Alsace, Rhénanie-Palatinat, Amiens et retour.

Ce classement, au bout du compte – d'après le verso des cartes effectivement écrites, les cartes vierges demeurant hors-jeu, puis d'après le calendrier du mini-carnet, trouvaille tardive – ne peut se comprendre qu'à suivre exactement le parcours de la guerre de Simon Jeanjean, de campagnes en hospitalisations, convalescences et retours au front.

Quant à la transcription par le truchement de la reconnaissance vocale, ce fut un exercice singulier. Articuler ainsi carte après carte les mots *Ma chère Blanchette, etc*, remoudre cette parole écrite de Jeanjean au moulin de ma voix... La seule Blanchette que j'eusse connue était ma propre mère. J'ignorais, d'ailleurs, je ne pouvais pas savoir que Simon Jeanjean appelait sa femme « Blanchette ». Et me voilà à dire ces mots *Ma chère Blanchette* comme si je m'adressais à feu ma maman, ça fait drôle au début.

Il ne l'appelle d'ailleurs pas toujours ainsi, *Ma chère Blanchette*. Presque toujours, mais pas toujours. Au fil des missives, on voit croître sa familiarité avec elle, d'où tantôt tendresse ou désir amoureux, tantôt un peu de tension pour des brouilles. Ainsi il arrivera qu'un cinglant *Ma chère femme* annonce quelques récriminations que je ne résiste pas au plaisir de citer, tiré d'une carte envoyée de La Bourboule en janvier 1915 (69) :

*Ma chère femme, – Je croyais qu'en écrivant, cela vous faisait plaisir de recevoir de mes nouvelles. Il faut croire que je me trompe puisque vous ne daignez même pas me répondre. - Sur le front je resterais 15 jours sans nouvelles que cela ne m'étonnerait pas, mais ici en communication directe avec Paris rester 10 jours sans lettre c'est excessif. Comme les tantes ne m'écrivent du reste pas davantage, je serai forcé, pour avoir des nouvelles de ma fille, d'écrire à la concierge pour en avoir. Peut-être qu'elle me répondra, elle...*

Le 15 novembre 1914 au contraire, depuis Saint-Nazaire, c'était un *Ma petite chérie mignonne*, débordant d'un d'amour encore juvénile. Je remarque d'ailleurs que les cartes aux tantes, les plus nombreuses au début, le sont de moins en moins au profit de celles écrites à sa femme. Il sait d'ailleurs que, en dehors des mots les plus intimes, les nouvelles feront le tour de la famille.

## Une expérience à la Perec

Relire ainsi les cartes à haute voix, et les remettre en ordre, c'était revivre en Jeanjean. C'était remarcher dans les traces de ses pas. Comme un grand jeu de piste romanesque, un peu à la manière du Bartlebooth de Georges Perec dans *La vie mode d'emploi*. Bartlebooth a choisi d'organiser toute sa vie autour d'un projet qui sera un itinéraire et un puzzle. D'abord, pendant 10 ans, s'initier à l'art de l'aquarelle, période de formation. Ensuite période d'action, pendant 20 ans parcourir le monde et peindre des marines dans 500 ports de mer. Puis envoyer ses œuvres par la poste, au fur et à mesure, à son collaborateur Winckler, artisan spécialisé chargé de coller chaque aquarelle sur une plaque de bois et de la découper minutieusement pour en faire un puzzle de 750 pièces. Enfin, pendant 20 ans encore, de retour au pays, reconstituer un par un, dans l'ordre, les puzzles ainsi préparés. Le mode d'emploi comporte enfin une phase terminale de retour sur les lieux et de destruction des puzzles afin qu'il n'en reste aucune trace. J'ai fait un peu le contraire, dans les pas de Jeanjean et de son album : faire le tour du monde (réduit certes à un tour de France) ; s'envoyer les pièces à soi-même, par personne interposée (Blanche, les tantes), pièces qui sont des images

des lieux ; disperser les pièces (Jeanjean plus tard, dissociant les textes en réalisant son album) ; reconstituer le puzzle (moi) deux générations plus tard ; enfin, pourquoi pas, retourner sur les lieux. Après avoir joué au jeu de *Je me souviens* pour collationner en moi-même quelques diapositives mentales héritées des Jeanjean (rue de la Chine Paris 20ème, vacances en Ardèche, en Savoie, sur la Côte d'Azur), voilà que je jouais à *La Vie mode d'emploi*.

Je suis allé sur les lieux : Abbeville, La Bourboule, Saint-Nazaire... À Saint-Nazaire, où l'album nous amènera bientôt, Simon Jeanjean par deux fois<sup>21</sup> patienta au « Dépôt d'éclopés » en attendant que son état de santé soit jugé suffisamment bon pour « y retourner » (pas besoin de dire où, le sous-entendu est limpide). Des lieux de son séjour il ne reste pas grand-chose : *l'Immaculée*, certes, village voisin de Saint-Nazaire où il vécut – réduit maintenant au statut de quartier ou banlieue – et dont le nom nous intrigue (169, 176, 180). Plus besoin de bac pour passer l'estuaire vers Saint-Brévin (153) ; depuis 1975 il y a un pont magnifique. Inimaginable à l'époque. Et de la ville, presque rien ne subsiste d'avant les bombardements de 39-45. Si, l'église, rue Jules Simon non loin du port, semble encore à celle que nous montrent ses cartes (149, 150). Pour le reste le béton des fortifications portuaires allemandes, certes égratigné par les bombes, est si solide qu'on ne peut que tenter de le réutiliser à des fins esthétiques ou culturelles. On y visite le sous-marin *l'Espadon*, désaffecté depuis 1987, dormant dans un bassin de radoub de la base sous-marine allemande transformée en musée. On y contemple, d'un point unique très précis en ajustant ses pieds à deux empreintes figurées sur le sol, les lignes de fuite géométriques formant sur le paysage proche et lointain la *Suite de triangles* en rouge et blanc de Felice Varini (œuvre réalisée en 2007). Comme un puzzle, encore, d'une autre sorte, étendu au paysage portuaire entier. Avec leurs grands pans rouge vif apparemment incohérents qu'on a vus çà et là sur les bâtiments, les toits, les silos du port, et qui prennent sens à se recomposer de ce point très précis. Et ces bandes rouges courant sur le paysage, d'un plan à l'autre, depuis le toit du bâtiment le plus proche jusqu'au toit suivant, jusqu'aux silos lointains de l'autre côté du chenal, sont comme des pans de mémoire courant d'une époque à l'autre, depuis le présent jusqu'au lointain passé.



<sup>21</sup> Ces deux « stages » à St-Nazaire, éloignés dans le temps, se retrouvent évoqués dans des cartes regroupées dans une même section de l'album implicitement consacrée à ce lieu – les unes datées, les autres non. Un casse-tête parmi d'autres.

## Chapitre V – De Nice... à Verdun (1914-1915)

*I*ci commence et se poursuit un long périple hospitalo-guerrier, et néanmoins touristique. Première blessure, première hospitalisation et convalescence. Pour Jeanjean, c'est d'abord la mer et la montagne. L'album, classé par lieux – Nice, La Bourboule, Saint-Nazaire et leurs environs – nous réserve quelques surprises.

### Nice, octobre 1914

Après Sedan il y a un blanc dans la correspondance, couleur hôpital. Nous voici à Nice, plus d'un mois après la blessure de Simon à Thiéblemont, plus de deux mois après la carte envoyée de Sedan. L'album n'est pas bavard, les textes sont brefs. Il y a une série de 17 cartes écrites en octobre et novembre 1914. La première précisément datée est du 23 octobre (14), représentant la *Jetée-promenade entre les palmiers* : *Toujours peu de nouvelles à t'annoncer, je vais de mieux en mieux. Dans vos lettres vous ne me donnez guère de nouvelles des amis, du cercle etc. Y a-t-il des blessés ? Écris-moi souvent mon chérie. Je m'ennuie bien après toi. Embrasse bien notre fille qui est toujours plus gentille, me disent les tantes dans leur dernière lettre.*

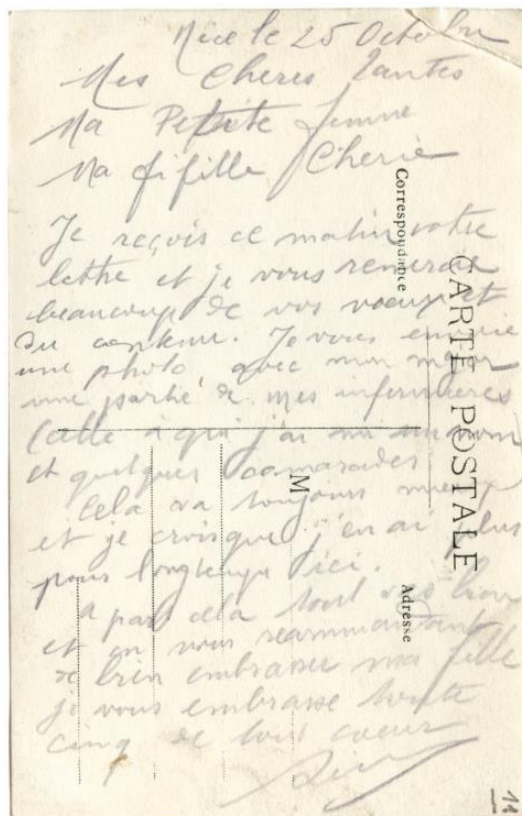
Simon dit aller de mieux en mieux. Il se réfère à un événement grave probablement récent. Des nouvelles sont requises, notamment du Cercle catholique Saint-Rémy de Ménilmontant.

La carte suivante, datée du 25 octobre (11), est la première de la série consacrée à Nice dans l'album, ce qui n'a rien de chronologique. Cette position en tête confirme la fonction ambiguë de cet album, fonction touristique certes mais aussi mémorielle. Il s'agit en effet d'une photo-carte – **photographie prise à l'hôtel Negresco** transformé en hôpital de campagne, où il était soigné.





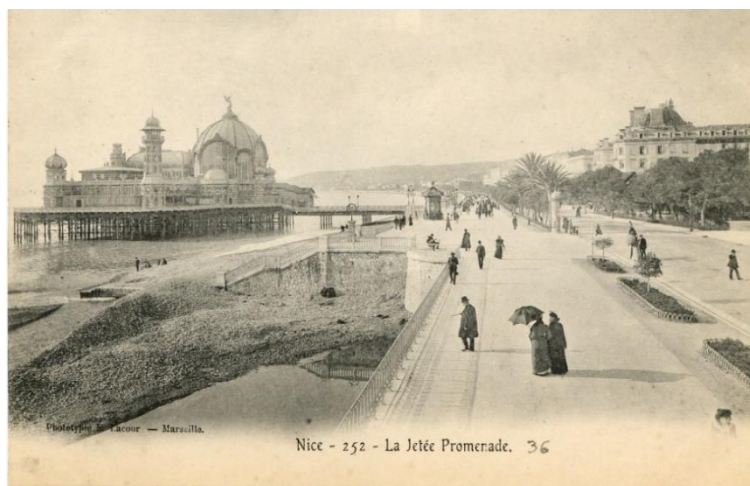
*Mes chères tantes, Ma petite femme, Ma fille chérie, je reçois ce matin votre lettre et je vous remercie...* C'est la seule *photo-carte* de cet ensemble dit «*correspondance*», où l'on ne trouve par ailleurs que des cartes éditées et achetées dans le commerce; le seul document nous donnant à voir ses compagnons d'infortune, et lui-même aussi d'ailleurs, reconnaissable au centre du groupe, avec sa canne, dont il aura besoin plus ou moins toute sa vie<sup>1</sup>. On y voit aussi des soignants, notamment les infirmières et le major ou médecin-chef, et autres personnes au fond se pressant pour être vues, sans que l'on sache bien s'ils font partie des malades ou du personnel.



Les cartes suivantes seront toutes choisies pour leur attrait touristique. Cela devait le passionner plus que sa femme. Blanche connaissait Nice où sa famille avait des attaches, comme le suggèrent deux cartes qu'elle reçut en 1910 (24,29)<sup>2</sup>, et comme nous le confirmera amplement la suite de l'histoire. L'album renvoie l'image d'une paix solaire, égayée par quelques cartes colorisées. Lieux d'auguste plaisance parcourus par de lents promeneurs avec cannes, chapeaux, ombrelles, sous un soleil généreux : la *montée du château*, la *gare du P.L.M.*, la *grotte des nouveaux jardins*, le *jardin public*, la *Baie des anges vue du château*, la *plate-forme et la cascade du château*, la *Promenade des anglais*, sans oublier évidemment l'*Hôtel Negresco*, où il est d'abord hospitalisé, ni bien sûr la *Jetée-promenade*, lieu de sa convalescence à compter du 4 novembre, comme il l'annonce dans la carte n° 41 : *M'écrire à dater de ce jour : Jeanjean – 147° R.I. Jetée Promenade à Nice, Alpes maritimes. - C'est un grand théâtre construit sur la mer. Je vous en ai envoyé la vue.* Il y a en effet de nombreuses cartes de la *Jetée-promenade*, répétées à l'envi (14, 28, 32, 35, 36) – il faut dire qu'on la voyait de loin, accrochée à la *Promenade des Anglais*.

<sup>1</sup> Comme il aura besoin de supports plantaires à régler périodiquement comme en témoigne la *carte d'ajustage* du Dr Scholl, déjà citée (2039).

<sup>2</sup> Cf *supra*.



**La Jetée-promenade** n'était pas seulement un « *grand théâtre* », mais un lieu extraordinaire, hautement symbolique de la Belle époque niçoise, comme une mosquée de verre et de métal lévitant sur la mer. Construit en 1892, ou plutôt reconstruit après un incendie survenu dans un premier temps avant son inauguration – à l'initiative du marquis d'Espouy de Saint Paul qui rêvait de doter Nice d'une réplique du Crystal Palace de Londres –, ce « *curieux bâtiment d'un style indéfinissable entre le mauresque et le Modern style, surchargé de motifs décoratifs, sommé de son étrange coupole et de ses deux tourelles, mais qui offrait un espace considérable, d'une rare luminosité, et la palette complète des distractions* (sauf peut-être pendant la guerre) – *théâtre, jeux, restaurant et café* »<sup>3</sup> – fut l'objet de toutes sortes de critiques. (...)

(Sa modernité lui coûtera la vie. En février 1944, pour satisfaire aux exigences allemandes en matière de récupération des métaux et dégager les axes de tir des batteries installées sur la Promenade, le gouvernement de Vichy ordonnera sa destruction, menée ensuite en quelques semaines. Finie la Jetée-promenade, fondue pour faire des obus et des canons. Simon Jeanjean, qui n'y passa que quelques jours, en eut évidemment une vision fort différente de celle que pouvait en avoir la faune cosmopolite et fortunée qui hantait encore ces lieux quelques mois auparavant, puis ensuite au cours des années folles...)

Pour lui aussi, bien plus encore, ce fut de courte durée.

*Nice le 6 novembre – Mes chères tantes, Je quitte ce soir Nice. Pourrai-je vous voir ? Je n'en sais encore rien. En tout cas écrire à dater de ce jour à Jeanjean – 147e R.I. Dépôt de St Nazaire. Je vous embrasse de tout cœur – Simon*

## Saint-Nazaire (1), novembre-décembre 1914

Jeanjean poursuit son tour de France. Après l'hôpital, l'attente de la guérison. Remise en état de marche pour retourner au casse-pipes. N'employons pas ici le mot « convalescence ». Il semble évident, au point de se trouver abrégé souvent en « convalo ». Mais le terme est ambigu : désigne-t-il la période de récupération nécessaire en sortie d'hôpital, comme semble l'indiquer une phrase de la carte de Nice du 4 novembre déjà citée (15)<sup>4</sup>, ou retour à la maison,

<sup>3</sup> <http://www.nice.fr/Culture/Centre-du-patrimoine/Les-dossiers-du-patrimoine/Patrimoine-insolite/La-Jetee-Promenade>

<sup>4</sup> *...Toujours en bonne santé, je viens de sortir de l'hôpital et suis en convalescence...*

comme semblerait le supposer une autre, envoyée de Nazaire le 13 novembre (154)<sup>5</sup> et comme il s'avérera ensuite avec certitude : il existe bien un statut qualifié de « convalescence » (à domicile), plus confortable que l'attente dans un dépôt d'éclopés. Ce qui est clair, de toutes façons, c'est cet enchaînement de la Côte d'Azur à la Loire-Atlantique. Reprenons le mini-carnet : *départ [de Nice] : 6 novembre 1914. – Paris (passage) : 8 novembre. – St-Nazaire : 12 novembre...* où nous apprenons au moins qu'il eut le plaisir de passer par Paris pour une brève permission entre le 8 et le 12 novembre.

(Il y reviendra, à Saint-Nazaire, une seconde fois, pour une nouvelle convalescence ou quel que soit le terme approprié. Il m'a été difficile de distinguer ces deux périodes rassemblées dans l'album dans les mêmes pages consacrées à Saint-Nazaire.)

Durant cette période, le mot « ennui », « s'ennuyer » revient sans cesse. Non pas seulement s'ennuyer mais « je m'ennuie de vous » (ou « après vous », comme il dit). Ennuie qu'il tente de tromper en écrivant des cartes. Souvent écrites à la plume, ensuite ce sera le plus souvent au crayon. Pas moins de trois à sa femme et deux aux tantes, dont une double, soit un total de six cartes postales pour la seule journée du dimanche 15 novembre (134, 135, 149-150, 125, 132). La cellule familiale se consolide malgré l'éloignement, mais les tantes restent la référence permanente. De nombreuses cartes leur sont adressées en propre à toutes les trois, ou en commun avec sa femme. Les tantes habitant rue de Ménilmontant, Blanche rue des Envièrges, à deux pas les unes de l'autre (Denise est souvent confiée à la garde des tantes), c'est à l'adresse des tantes que sont envoyées les cartes conjointes. Mais il arrive fréquemment, le même jour, qu'il réserve à sa femme quelques mots sur une carte particulière envoyée à elle seule, sa *chère petite chérie mignonne* (125).

Aubaine pour l'album, la ville et ses environs sont particulièrement pittoresques : phares, plages, rivages rocheux, port de plaisance et d'industrie, navires, il y a de quoi visiter. Il ne s'en prive pas. Les sujets des cartes, pour cette période, reflètent donc bien ses occupations. Il est bien nourri, mais couche sur la paille (149-150). Il va à la messe, et fréquente régulièrement le cercle catholique de Saint-Nazaire. *Salle de lecture, tabac à discrétion, salle de jeux, on est très bien* (134), comme à Paris au Cercle de Ménilmontant. Son adresse postale reste celle de son régiment : *147<sup>e</sup> R. I., 28<sup>e</sup> C<sup>e</sup> de dépôt à Saint-Nazaire*. Il cohabite avec *une bande de bleus de 19 ans très gais, très courageux, qui tous sont contents de partir bientôt* (133). Il espère une convalescence ou tout du moins une « perm » qui se fait attendre. Celle-ci finit par arriver, le 1<sup>er</sup> décembre.

Nous ne savons rien de cette permission qui, comme les suivantes, se traduit par une interruption dans la correspondance. Le retour à Saint-Nazaire, en revanche, donne lieu à une petite aventure qu'il raconte, bien dans son style, dans une carte du 2 décembre – la permission n'a donc duré qu'une journée (126) :

*Redon, 2.12.14 – Chères tantes, chère Blanchette, – Après le poireau d'hier soir, il m'arrive une autre aventure. La dernière fois, le train a été direct pour Saint-Nazaire, cette fois je roupillais ferme sachant qu'on ne peut aller plus loin car Saint-Nazaire est une gare en cul-de-sac. Mais voilà qu'il fallait changer à Savenay et je me suis réveillé en plein Finistère à Redon. Le contrôleur heureusement a été très chic, et m'a fait un mot. Et je vais reprendre le train pour arriver à Saint-Nazaire à 2 heures. La Croix-Rouge de Redon nous a donné du café noir et des tartines de beurre, et nous attendons (nous sommes à deux).*

*Saint-Nazaire, 2.12.14, soir. À midi à Redon, la Croix-Rouge nous a donné de la soupe, des*

<sup>5</sup> ...Comme je vais m'ennuyer après vous. Je ne sais si j'aurai ma convalescence. Et peu après, le 15 novembre : *Quant à la convalescence, je ne sais encore si j'en aurai car il paraît qu'ici on n'en donnerait pas...* (132). De mars à mai 1915, comme on le verra plus loin, Simon Jeanjean bénéficiera d'une convalescence de deux mois à domicile.

*œufs cuis dur [sic] à la sauce, du rôti de porc avec des carottes, et des poires cuites avec à boire du cidre à l'œil ce n'est pas cher. Arrivé à Saint-Nazaire sans encombre grâce au mot, pas d'histoire,*

[la suite au verso, sur la photo :]

*J'ai retrouvé mes colis intacts. Tout va donc bien, et je termine en vous embrassant toutes cinq bien fort de tout cœur. – Simon.*

Au recto, la photo représente **le phare de la Banche à Saint-Nazaire** (*puissance lumineuse : 220 becs Carcel : plus fort que les Beccs Visseaux !*)<sup>6</sup>. Jeanjean le touriste n'oublie pas son album. Dommage qu'il n'ait pas pu acheter de cartes de Redon, ce qui lui aurait permis d'ajouter une page sur la Bretagne. Même réveillé en sursaut, il savait où il était, *en plein Finistère*. Au fait, cela ne lui ressemble guère d'oublier un changement de train. À moins d'une grosse fatigue, après une permission trop courte suivie d'un contre-temps (*le poireau d'hier soir, comme il dit, retard de train ou contre-temps administratif ?*).



(126)

Une bonne partie du message est consacrée à l'alimentation, toujours vitale et qui tiendra une bonne place dans les courriers : détail des menus, toujours révélateurs, ou réclamations – et accusés de réception – sur les provisions reçues ou à recevoir par la poste, et qu'il pouvait partager avec ses camarades. Provisions souvent, documents administratifs parfois, et surtout tabac, toujours, dont il use comme il respire. Ainsi, au fil des jours, se donnent à lire la vie et

<sup>6</sup> Il s'agit de la carte postale n°81 de la collection Poulain éditée à Saint-Nazaire. Les précisions techniques sont dans la légende : *Phare de la Banche à Saint-Nazaire – Hauteur du foyer : 27m30. - Visibilité par temps moyen : 18 milles. - Puissance lumineuse : 220 becs Carcel.*

les préoccupations du poilu oisif. Il sait bien, d'ailleurs, qu'un poilu oisif vaut mieux qu'un poilu mort. Il sollicite des courriers, s'impatiente parfois, demande des nouvelles de sa fille chérie. Si seulement on pouvait en finir avec cette attente molle. Mais en ce début décembre, l'urgence change de couleur. La seule nouveauté à laquelle on puisse s'attendre, c'est qu'arrive l'ordre d'y retourner. Il en a tâté maintenant, des joies du front, soupé déjà probablement. Plus aucune envie d'en découdre. La nouvelle affectation se précise le 8 décembre (129) : *Cela y est, ce matin j'ai été désigné pour un renfort, mais je quitte le 147 pour le 151. Pour quand je n'en sais rien.* Le mercredi 9 la date est connue, ce sera « lundi », c'est-à-dire le 14 décembre (148)<sup>7</sup>. Les cartes se succèdent sans cesse. Le 10 à la veille du départ, il y a ces mots écrits aux tantes et à Blanche, où l'émotion perce, et la peur, cette fois, de n'en pas revenir. La première carte, incomplète (le début manque), est destinée aux tantes (131) ; la seconde, « particulière », à Blanche (138) :

*..... messe communier. Ma dernière nuit, je l'ai passée dans la chambre de cet ami, dont je vous ai parlé. C'est ce qui m'a permis d'aller à la messe. Ayez bon courage, et ne vous effrayez pas Je pense toujours à ma petite, et je serai prudent. Je vous écrirai aussitôt que je saurai le numéro de ma compagnie. Écrivez-moi souvent, cela fait si plaisir de recevoir des nouvelles, et depuis ma permission, je n'ai reçu qu'une lettre de Blanche. Embrassez bien ma petite chérie pour moi. Je vous embrasse bien fort toutes cinq. A bientôt, espérons-le. Bon courage. Je vous embrasse encore. Simon.*

*St Nazaire, le 10/12/14 particulière – Ma petite chérie, ma chère femme, – Je pars comme tu le verras par la carte que j'écris aux tantes. J'espère mon petit chérie [sic] que tu auras du courage. Pense à notre fille. Prie pour moi. Écris-moi souvent. Arrangez vous pour m'écrire à tour de rôle avec les tantes. Aime-les bien, les pauvres vieilles, et pense à ce que je t'ai dit lors de ma permission. Et elles aiment tant notre fille, allons mon petit chérie sois bien courageuse. Embrasse bien notre petite chérie pour moi. Et toi, je t'embrasse mille fois ma petite chérie. A bientôt, je l'espère, nous serons tous réunis. Je t'embrasse encore. – Simon*

*Ayez bon courage et ne vous effrayez pas*<sup>8</sup>.... J'espère que tu auras du courage... Manifestement l'heure est grave. Pas sûr d'en sortir vivant, cette fois.

## Denise...

*Pense à notre fille*, écrit Simon à Blanche dans cette dernière missive. Comme si elle n'y pensait pas. La petite Denise n'a pas deux ans. *Prie pour moi*, demande-t-il aussi, et *écris-moi souvent*, c'est son leitmotiv. Ce qui est sûr c'est qu'il prie, lui, pour elles. Sa fille adorée lui manque, elle n'a pas deux ans et il s'inquiète pour elle. Petite reine adorée d'un royaume bousculé – mais n'en sachant encore rien, n'ayant guère connu autre chose – elle grandit entre sa mère et ses trois grand-tantes. C'est ça la vie pour elle, tumulte en ce monde de peine, et prier le bon dieu qui nous aime et qui nous sauvera. Plus tard – en 1917 – elle écrira d'une main incertaine la lettre retrouvée dans le portefeuille du poilu (2608). **On la verra sur une photo-carte, fièrement présentée par ses parents**, papa en uniforme et maman en grande robe, elle haute comme trois pommes, debout sur un fauteuil devant l'objectif du photographe (1001).

<sup>7</sup> Selon le mini-carnet, le départ aurait eu lieu le 11, et aurait donc été précipité. Ne jamais se fier aux annonces.

<sup>8</sup> Recommandation constante dans la Bible et les évangiles, par la bouche de l'ange ou du Christ. Sous cette forme redoublée et rythmée – *Ayez bon courage et ne vous effrayez pas* – c'est presque une citation.



Pour l'instant elle commence à peine à parler. En janvier 1915, dans ces jours où nous arrivons, il se réjouit d'apprendre qu'elle commence à parler : *Je vois qu'elle cause maintenant*, écrit-il à Blanche, *puisque tu me dis qu'elle appelle Lucien « papa soldat »* (64). Cela doit lui faire drôle, même s'il ne le dit pas, que les premiers mots de sa fille soient pour désigner quelqu'un d'autre qu'elle prend pour lui. D'une fois sur l'autre elle ne le reconnaît pas, ou elle a peur de lui. Entre deux visites de son père il se passe des jours et des jours qui doivent sembler des siècles à son échelle. Lui-même ne la reconnaît pas d'une fois sur l'autre, ça change vite à cet âge-là. *Est-ce que notre fille comprend mieux maintenant ?* (98). *Si oui prépare-la à me revoir, qu'elle ne s'effraie pas comme la première fois*. Elle apprend à parler, assez vite semble-t-il. Quelques mois plus tard, une carte de Verdun raconte qu'il a entendu la voix de la petite fille, venue peupler ses rêves lors d'un temps de repos non loin des tranchées : *Rembrasse bien ma fille chérie pour moi. J'ai dormi un peu cet après-midi, et j'ai rêvé presque tout le temps d'elle et de vous. Je la voyais faire « elle est soti en a pu »* (237). On peut l'imaginer lors d'une permission précédente, tenant sur ses genoux la petite Denise, et jouant avec elle à faire disparaître une poupée, un hochet ou que sais-je, en disant à chaque fois « Elle est sortie, y en a plus », pour la faire réapparaître, bien sûr juste après. Et elle de réclamer *Encore elle-est-soti-en-a-pu !* Et lui, le père, de recommencer, encore et encore.

Lorsque Blanche travaillait, que la société Laurent-Roux faisait appel à elle, c'étaient les tantes qui s'occupaient de Denise, comme elles le feront encore, sans doute, pour les autres filles quand il le faudra. Un jour, *il y en avait une qui l'avait promenée, elle l'avait perdue dans le square. Elle avait à peu près trois [ou quatre] ans...* Elles ont dû avoir bien peur, les tantes, c'est resté gravé dans les annales : au début du millénaire suivant il y avait encore deux vieilles dames pour

---

<sup>9</sup> Tous les enfants jouent à disparaître / apparaître, à se cacher les yeux, à faire disparaître des objets et à les faire revenir. En 1920, Sigmund Freud analysera le jeu dit du 'Fort-da', dit encore jeu de la bobine, dans *Au-delà du principe de plaisir*.

me le raconter, Geneviève et Monique<sup>10</sup>. L'histoire se poursuit à la gloire de la sœur aînée. *Elle s'est retrouvée au commissariat. Elle leur a dit : « Moi, je veux écrire à mon papa ! »*. Écrire à son papa, le mot est resté. La suite de l'histoire, plus approximative, est expédiée en quelques mots par Geneviève (qui y reviendra ensuite pour envisager un scénario légèrement différent, mais tenons-nous en à celui-ci) : *elle a quand même su dire où elle habitait, et on nous a appelés* (sic<sup>11</sup>).

Denise a du caractère. Elle sera « *diable* », donnera du fil à retordre à ses maîtres ou maîtresses à l'école (68) ; son père insistera pour qu'on ne cède pas à tous ses caprices, sinon *on ne pourra rien en faire* (62). En 1916 encore il l'appelle *mon petit diable de fille* (250). En dix-sept elle aura quatre ans ; son père l'imaginera *allant à l'école avec son carton, ce qu'elle doit être gentille*. Fini le petit diable, au contraire il ne faudrait pas qu'elle soit trop *bonasse* comme il dira alors, *car les autres profiteront d'elle* (372) ; mais cette tendance se confirmera, le préoccupant au point de proposer de rencontrer la maîtresse lors de sa prochaine permission (412). En dix-huit, la carte de Simon annonçant les cadeaux de Noël (510) offerts par *le petit Jésus*, sera adressée conjointement à *Ma chère petite Denise* et à *Ma petite Madelon* (née en juillet 1917). Et au début de 1919, ce sera au tour de Denise, 6 ans, de compter les jours en attendant son père, et au tour de Madeleine de *jouer des tours de petit diable* (635). Toutes ces années où il ne les aura vues qu'au cours de brefs retours au foyer, et aura suivi l'éducation de ses filles à distance, par courriers interposés.

(Anticipons encore : Denise ensuite aurait aussi pu être une bonne mère, après avoir été une grande sœur attentive – ce qu'elle fut assurément si l'on en juge par les nombreuses photos de vacances où on la verra, après la guerre, en charge de ses cadettes. Elle était une bonne sœur, il faut croire que là était sa vocation...)

Mais revenons à Saint-Nazaire – ou plutôt au départ de Saint-Nazaire – en cette toute fin de l'année 1914.

## Triste Noël pour le soldat Jeanjean

Retour au front ? Pas pour longtemps. De Saint-Nazaire à Reims, puis de Reims à l'hôpital (bis), c'est reparti pour un tour. Évacué pour maladie, pas pour blessure cette fois. Rhumatisme généralisé et albumine, voilà ce que nous indique un certificat de visite inséré dans le livret militaire, fait à La Bourboule le 28 décembre 1914.

Nous l'avons laissé au début de cette période que nous appelons les fêtes et qu'il aura passée dans les affres. Parti de Saint-Nazaire le 11 décembre pour retourner au front, c'est tout ce qu'on sait pour l'instant. Ensuite si l'on s'en remet à l'album pour le suivre c'est peine perdue. La section suivante de l'album, consacrée à Reims<sup>12</sup>, ne compte qu'une page et seulement deux cartes représentant, l'une, l'intérieur de l'église Saint Jacques démolie par les Allemands en 1918 (45), l'autre, le célèbre *Sourire*<sup>13</sup> de la cathédrale (47), mais dont le contenu épistolaire n'a rien à voir avec cette période. Ces cartes pourraient aussi bien être vierges et l'on peut se demander ce qu'elles font là, si ce n'est signifier – ce qui confirme notre interprétation du classement – ce bref passage par Reims, mentionné d'ailleurs dans le mini-carnet : – *départ [de] St Nazaire 11 décembre – Reims 14 décembre - au 347<sup>e</sup> (?sic) – Malade évac. 25 décembre – La Bourboule 28 décembre*. Triste Noël pour le soldat Jeanjean. Deux petites semaines seulement entre l'arrivée à Reims et l'évacuation. Deux semaines dont nous ne savons rien. Il ne sera pas resté longtemps au front, et le nouveau transfert n'a pas traîné. *Tu penses si j'avais le cœur gros en passant la station de Ménilmontant de ne pouvoir vous avoir prévenues ! Et me voilà en*

<sup>10</sup> Interview, chap. 4.

<sup>11</sup> Amusant, ce « nous » désignant la famille, à une époque où elle-même, Geneviève, n'était pas encore née.

<sup>12</sup> St-Nazaire ne vient qu'ensuite, ce qui va s'expliquer bientôt.

<sup>13</sup> L'ange au sourire est connu sous ce nom. Je le connais bien ; ma mère en avait fait son image de chevet.

*Auvergne, d'où je pense bien à vous* (carte n°67 du 29 décembre). Et quelques jours plus tard, le 5 janvier, toujours de La Bourboule : *Je viens de recevoir une lettre de Lucie du 18 décembre de Reims, elle [la lettre, pas la tante Lucie] est allée à St-Nazaire pour revenir ici.*

On voit que le courrier, d'ordinaire très diligent, a du mal à suivre. Nous aussi. J'ai mis bien du temps à saisir ce qui s'est imposé à l'analyse détaillée des cartes, puis confirmé à la lecture du mini-carnet dont voici la suite : – *La Bourboule 28 décembre – Ct-Ferrand 22 mars 1915 – Paris 25 mars 1915 – 2 mois conval. - St Nazaire 26 mai – départ 8 juillet...* En effet, après le bref épisode rémois et une nouvelle hospitalisation à La Bourboule, Simon Jeanjean s'en reviendra au dépôt de Saint-Nazaire en mai pour un deuxième « stage » de plus d'un mois. Toutes les cartes de Saint-Nazaire sont regroupées à cette place de l'album, empruntées à deux périodes différentes, entre lesquelles il y eut Reims et La Bourboule.

## La Bourboule, janvier à mars 1915

On se contentera donc de savoir qu'il a quitté Saint-Nazaire le 11 décembre pour rejoindre son régiment, le 147<sup>e</sup> R.I.<sup>14</sup> sur le front à Reims. Cette période de la mi-décembre fut *sans incidents* d'après le JMO du 147. Mais pour Simon Jeanjean décidément rien ne va plus. Sa santé ne sera plus jamais très bonne, ni à la guerre ni ensuite. Le voici donc hospitalisé à la Bourboule (Puy-de-Dôme, le tour de France continue). Il ne commence à pouvoir se lever que le 8 janvier<sup>15</sup> (58). D'abord très affaibli, du fait d'un taux d'albumine anormalement élevé, il n'en est pas moins soulagé d'avoir échappé au pire : *Pour l'albumine il ne faut pas s'inquiéter, il faut même s'en féliciter. Sans cela je serais encore à Reims, c'est à cause de l'albumine que j'ai été évacué, pourtant cela ne me fait pas souffrir, seuls les rhumatismes me font mal. Et je suis bien soigné* (72, 15 janvier).

Bien soigné, mais soumis à un régime compliqué. *Les premiers jours, le major<sup>16</sup> ne me donnait rien, sauf de la limonade et régime maigre. Puis comme il était en remplacement, le titulaire de mon service est revenu, et m'a mis au lait permettant d'y mettre du café ou du chocolat, puis du salicylate (qui en partie était absorbé par mon vase de nuit !); depuis 3 jours il m'a remis au régime maigre : soupe au lait ou au légume, purée de pomme de terre et pâte à midi, le soir et le lendemain on recommence...* (64) Le sujet principal est l'alimentation ...*Heureusement que pendant tout ce temps-là j'avais du chocolat que tu m'avais apporté, et ensuite que j'ai fait acheter. Puis j'ai passé ces jours-ci aux boîtes de conserves de Madame Lefèvre, et je tape dedans !...* Cela dit, c'est à la guerre comme à la guerre, la vie est dure, mais l'humour est de mise, d'autant plus nécessaire ...*Il m'a supprimé ce matin le salicylate<sup>17</sup>. Je n'engraisse pas beaucoup à ce régime, mais cela fera moins de surface pour les balles quand je.....* [la suite sur la carte suivante (76)] ...*retournerai là-bas. Sans cela on est pas mal, quoique cela ne vaille pas Negresco !*

Au point où nous en sommes, citons jusqu'au bout ce courrier (76), bien représentatif du bagout et du talent épistolaire de notre poilu :

*...Je bouquine pas mal, cela fait passer le temps. Quant au porte-monnaie la toile commence à se toucher, mais ne m'envoie rien. J'ai écrit à mon père pour le Nouvel an. J'attends sa réponse pour le taper, c'est bien son tour. Toi-même, as-tu assez pour vous deux ? et le probloque, qu'est-ce qu'il raconte ? Il n'a rien demandé ? En tout cas envoie le promener, il n'a pas le droit de te réclamer quelque chose. As-tu été voir à la boîte si il y avait quelque chose par là, cela mettrait du beurre dans les épinards. Tu ne me dis pas si tu reçois mes lettres. Je t'envoie une carte ou deux tous les*

<sup>14</sup> Et non pas le « 347<sup>e</sup> » comme le prétend le mini-carnet. Le 347<sup>e</sup> n'existe pas (d'après l'inventaire du Ministère des armées, on peut arriver au maximum jusqu'au 288<sup>e</sup> RI) Cette coquille, d'une écriture soignée, est étonnante.

<sup>15</sup> Date à peu près certaine, lue sur le tampon.

<sup>16</sup> Médecin militaire

<sup>17</sup> Supprimer le salicylate, c'était sûrement une bonne idée, à en croire une constatation ultérieure (le 25 janvier) : *'comme je l'ai toujours supposé, l'albumine était causée par le salicylate, car depuis que je n'en prends plus je n'en ai plus...'* (55).



*deux jours et même depuis dimanche je t'ai écrit tous les jours. Sans autre. Je t'embrasse de tout cœur. Embrasse bien la môme pour moi, à bientôt – Simon.*

Le père de famille reprend le dessus, multipliant les avis et conseils : dissensions avec son père, travail de Blanche, paiement du loyer et rapports avec le propriétaire sont les sujets permanents. Il a d'ailleurs le temps de lire, et se réjouira qu'à l'hôpital le courrier ne soit pas censuré (58).

Les cartes postales ne manquent pas de montrer les beautés et agréments du pays où il se trouve. Hospitalisé, d'abord privé de sorties, il semble en avoir peu profité. Une carte (49) fait exception, à une date incertaine : *sorti pour la première fois* à la Roche des Fées, aux cascades de Vernière et du Plat à Barbe (*voir les cartes*), en compagnie de M. Adam, un syndiqué qui est à un autre hôpital... *Je suis rentré "vanné" mais j'ai bien dormi.* C'est pour nous la première et dernière fois. Il est vrai aussi que le temps était à la neige et au grand froid. Cela dit, nombreuses sont les images évoquant de telles joies. Ainsi de l'une des cartes précédemment citées (64), souvenir et témoignage de promenade tout ce qu'il y a de plus paisible, non loin de La Bourboule, à **la Source Clémence**. Un groupe de promeneurs prend la pose, hommes, femmes, jeunes gens vêtus avec un certain soin, avec robes longues, costumes trois pièces et canotiers, cannes, entourant trois petites filles à chapeaux montées sur des ânes. Lui, au verso, parle de la soupe au lait et du salicylate que le major lui a supprimé. Bien plus tard, au retour, l'image qu'il donnera dans son album sera celle d'une « Auvergne pittoresque » - une Auvergne de cartes postales, c'est le cas de le dire<sup>18</sup>.



(La Source Clémence est aujourd'hui le nom d'une rue de La Bourboule et d'une **SCI** ; la source elle-même semble introuvable.)

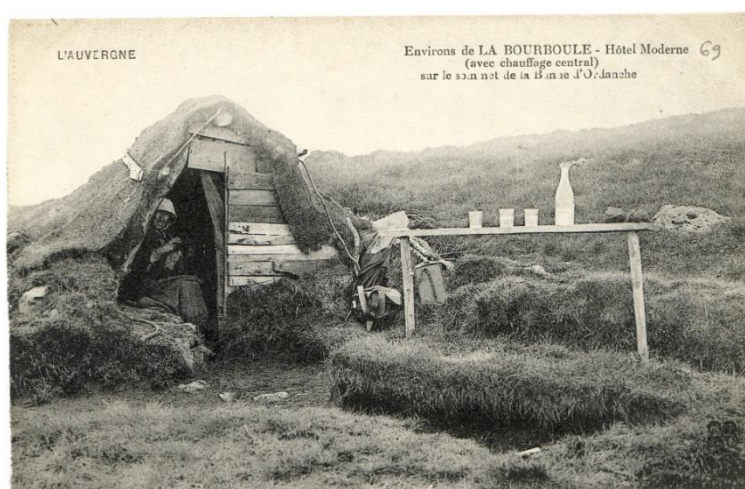
La station thermale de La Bourboule<sup>19</sup>, jouissant d'un grand succès au moment de la guerre, était richement dotée en infrastructures hospitalières. Ce n'était pas encore le cas, loin s'en faut, au siècle précédent, quand Balzac envoya son héros, Raphaël de Valentin, tenter de soigner ses poumons au grand air à la fin de *La Peau de chagrin*. Il choisit le Mont-Dore – qu'il orthographe *Mont d'or* – pays d'origine de Raphaël et lieu de cure thermale connu depuis

<sup>18</sup> Cette abondante section auvergnate de l'album commence logiquement par La ville de La Bourboule et ses environs. Dans la base de données, nous l'avons scindée en trois parties successives intitulées : *La Bourboule et Le Mont-Dore*, puis *Auvergne et Puy-de-Dôme*, enfin *Clermont-Ferrand*.

<sup>19</sup> Voir Marie-Ève Féreol, *Naissance et développement de La Bourboule, ville thermale neuve française exemplaire*, Espaces et sociétés, 2012/3, n° 151, p. 49 à 67.

l'antiquité, et non pas La Bourboule qui n'était encore qu'un obscur hameau non loin de là<sup>20</sup>. La station thermale est arrivée un peu plus tard. Les premières cartes de cette partie de l'album présentent des vues de la nouvelle ville sous toutes ses coutures – vue d'ensemble avec ou sans neige, la station thermale, le casino, le funiculaire, l'église et la vallée de la Dordogne (ou Dore) – avant de rayonner dans les environs touristiques, de site en site – source Clémence, Pont du Charlet, Vallée de Saint-Sauves, la Roche Vendeix, les cascades, celle du Plat-à-barbe et autres, la Banne d'Ordanche, etc.

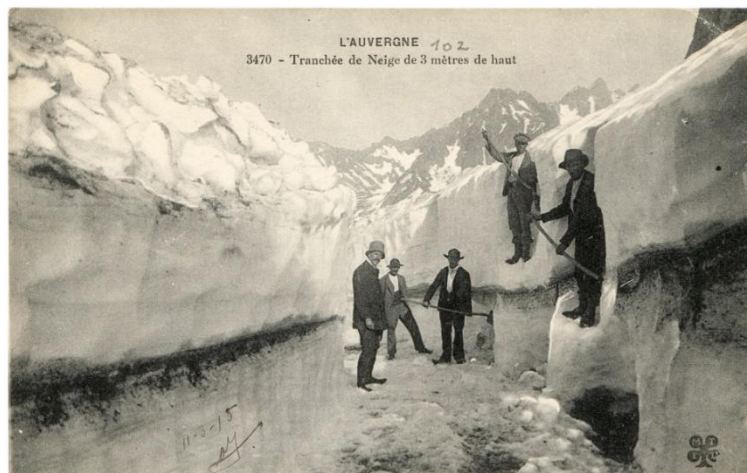
La Banne d'Ordanche donne lieu à **une carte qui se veut humoristique** (69), représentant une cabane de berger particulièrement rustique pour ne pas dire spartiate. Tout juste suffisante à abriter son unique occupant, lui-même emmitouflé de rugueuses étoffes. L'humour est dans la légende, d'un goût contestable eu égard à une misère probablement réelle : *Environs de La Bourboule - Hôtel Moderne (avec chauffage central) sur le sommet de la Banne d'Ordanche.*



(Au verso, l'objet unique de l'envoi est une plainte cinglante adressée à Blanche qui n'écrit pas assez. *Ma chère femme – Je croyais qu'en écrivant, cela vous faisait plaisir de recevoir de mes nouvelles. Il faut croire que je me trompe puisque vous ne daignez même pas me répondre (...)* Comme les tantes ne m'écrivent du reste pas davantage, je serai forcé, pour avoir des nouvelles de ma fille, d'écrire à la concierge pour en avoir. Peut-être qu'elle me répondra, elle. Je vais un peu mieux en ce moment. Embrasse bien ma fille pour moi. Je t'embrasse. Enfin le choix de l'image devrait pouvoir tempérer d'un sourire bourru la sécheresse du ton général, tout en relativisant l'inconfort de sa situation. Sacré Simon !).

La section suivante de l'album nous emmène vers la suite de son itinéraire, un peu au nord jusqu'à Clermont. Elle commence par la neige et les sports d'hiver (97 à 103). Les gens, à l'exception des champions en compétition (course de luges, saut à skis, bobsleigh), pratiquent dans une tenue à peine différente de celle de tous les jours à la ville. Autre modalité des vacances et de la vie au grand air dont on découvrirait progressivement les bienfaits, et souvenir d'une époque auvergnate où les hivers étaient encore abondamment neigeux.

<sup>20</sup> Dans *Le Bouclier arverne*, de Goscinny et Uderzo, La Bourboule d'Astérix est un anachronisme sans vergogne.



(102)

Jeanjean à ce moment n'en finit pas de se demander à quelle sauce il va être mangé. Il prend des dispositions au cas où enfin la chance lui sourirait, où il serait mis en convalescence pour quelques semaines ou plus encore. Mais les permissions de ce type ne sont accordées qu'au compte-gouttes. Il envisage même de pouvoir reprendre un peu le travail chez Tourniérroux. Nous savons finalement, grâce au mini-carnet, qu'il quitta La Bourboule pour Clermont-Ferrand le 22 mars, puis passa deux mois de convalescence à Paris, étant déclaré guéri, ainsi que le confirme un certificat encarté dans le livret militaire : *Sorti le 22 mars 1915. Guérison douleurs rhumatismales. L'albumine n'apparaît qu'après fatigue.*

Soit deux mois de permission à Paris, du 25 mars au 25 mai !

Ensuite de quoi s'en retourna à Saint-Nazaire (bis). Et c'est reparti pour un tour. L'histoire bégaye.

## Saint-Nazaire (2), fin mai à début juillet 1915

De retour à St Nazaire, Simon Jeanjean s'y trouve mieux que lors de son premier séjour. Il est hébergé un temps à *L'Immaculée*, village proche, aujourd'hui banlieue de Saint-Nazaire. J'ai déjà évoqué Saint-Nazaire et ses environs, passons assez vite sur ce « remake ». Les distractions ne manquent pas, les occasions de promenade sont nombreuses et les compagnons sont plus agréables. Ainsi, à la toute fin du mois de mai (156) : *Hier j'ai fait une balade épatante. Je ne sais si je vous ai dit que Eveno était ici. Il m'a cherché (prévenu par son père) et nous sommes sortis samedi soir et hier ensemble. Il m'a demandé des nouvelles de tout le monde (...). Hier donc après la soupe avec Eveno et un autre camarade nous avons pris le bateau qui va de Saint-Nazaire à Mindin et de là à travers des bois de pin puis en longeant la côte, où la plage est magnifique, toute de sable, nous avons gagné Saint Brévin. Nous avons bu à la Jouvence, ramassé des coquillages que j'envoie aujourd'hui à notre fille, cela lui fera des "zouzoux"...* **La fontaine de la Jouvence** est représentée sur une jolie carte expédiée la veille (164), où l'on voit deux petites filles habillées pareillement, assises devant la fontaine avec coiffe blanche et un bâton à la main. Deux sœurs évidemment. Deux jumelles peut-être (ce tandem me fait penser à un autre qui interviendra plus tard dans l'histoire des Jeanjean... mais restons-en à la réalité présente)...



Du reste ce chapitre est placé sous le signe de l'attente. Balades en bord de mer, cueillettes, pique-nique, le temps est comme suspendu, ça n'en finit pas, comme cette guerre dont on commence à comprendre qu'elle va durer encore. Il lui faut de la patience, pour ce nouveau purgatoire à Saint-Nazaire. Il le quittera enfin le 8 juillet 1915 pour Verdun. Dernier retour au front dont nous ayons une trace précise. Avant de partir on le fait passer de la 31<sup>e</sup> à la 32<sup>e</sup> compagnie du 147<sup>e</sup> R.I. Le mardi 6 juillet c'est l'habillage, le ton est encore guilleret :

*Ce matin on a commencé à nous habiller. Car on part avec effets bleus (fini le pantalon garance, pour une nouveauté c'est une nouveauté !), culotte avec filet jaune et molletières grises. Vareuse avec deux poches sur le côté et capote avec poche sur la poitrine, col rabattu. Ajoute à cela des godillots neufs, tu penses si on est chic (képi bleu aussi). Je regrette de ne pas avoir d'argent. Je me serais fait photographe (177).*

## Au front, juillet à décembre

En route pour Verdun. Quatre jours de train. Cela fait long, mais le rythme soudain s'accélère : 13 cartes successives envoyées en quatre jours, écrites à la plume, du jeudi 8 au dimanche 11 juillet 1915. Nous le suivons à Savenay, Angers – *Je t'embrasse ainsi que notre poupée, j'ai rêvé de vous toutes cette nuit* (212) ; *Bonne fête à ma petite Blanche. Son mari en balade ?* (217) ; *Ce matin on a visité Angers... On a bu ensemble du vin d'Anjou, je ne vous dis que cela. Bref on ne s'en fait pas. On s'habitue à tout...* (218), rappelant son affectation comme un leitmotiv « S. Jeanjean 147<sup>e</sup> Rég. d'Inf. » pour qu'elles n'oublient pas de lui écrire quand il sera arrivé – puis Tours, Saint-Jean-de-Losne sur la Saône – on s'y perd parfois un peu car les lieux représentés sur les cartes ne sont pas ceux de l'envoi – jusqu'à Dugny dans la Meuse, dernière étape.

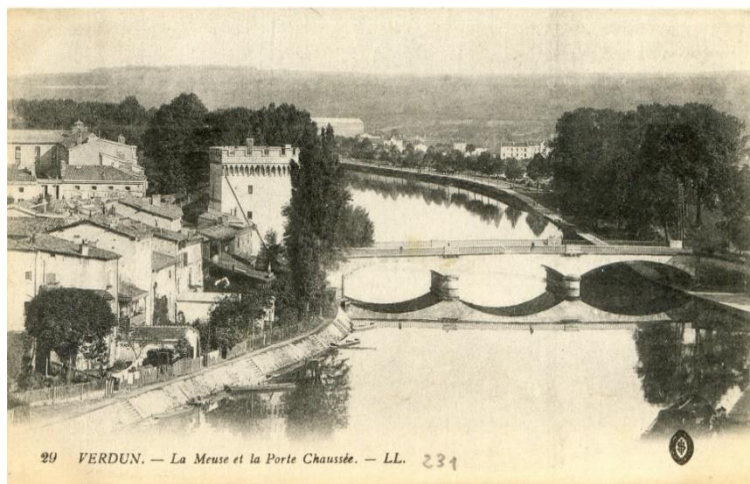
Dernier répit, pourrait-on croire. Pourtant dans les jours suivants les cartes – écrites au crayon, certes, et non plus à la plume – seront à peine moins nombreuses, et souvent plus longues. Celles écrites directement du front, à deux pas des tranchées, sont doubles – deux cartes sous une même enveloppe. Comme si leur abondance était proportionnelle non pas au temps libre pour les écrire, mais à la pression et à l'angoisse. Ce qui n'empêche pas l'épistolier cartophile de veiller à la tenue de sa collection, nous précisant par la même occasion son itinéraire : *Dimanche [11 juillet] – Ma chère Blanchette – Je n'ai pu vous envoyer de cartes depuis Saint Jean de Losne. À Dijon ensuite Neufchâteau, de là à Bar-le-Duc et enfin à Dugny dans la Meuse, où nous cantonnons avant de rejoindre le régiment. Je vous en ai envoyé de Savenay, Nantes, Angers, Tours, et Saint Jean. Vous me direz si vous les avez reçues. Je vais toujours bien. On mange et on boit bien, c'est même curieux le peu de bile qu'on se fait.* (214). Trois semaines plus tard, de Verdun, il se

souciera encore de savoir si cette série de cartes écrites de Savenay à Saint-Jean-de-Losne ont bien été reçues et conservées (228).

Arrivé le 11 juillet "*à bon port*" (? !), il est optimiste, se disant *cette fois à peu près remis* (il serait temps), d'abord logé *en caserne et pas trop mal* (213, 216). Mais cela ne durera pas : quelques jours plus tard *on est dans un village, logé dans une grange, sans paille, on couche sur le parquet* ; et il se plaint, le 16 juillet, que le courrier n'arrive pas (230). Heureusement il y a des distractions : *...un concert, sur la place du pays, avec la musique du 51 et plusieurs chanteurs, même des acrobates ! C'était très bien, accompagné par le canon boche qui bombardait nos avions (sans les atteindre)* (même carte). Il donne ses changements d'affectation : d'abord *soldat au 147<sup>e</sup> régiment d'infanterie en subsistance au 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 34<sup>e</sup> compagnie sous dépôt, secteur postal 110* (même carte), le 17 juillet il est versé au *51<sup>e</sup>, cinquième compagnie, première section, secteur postal 118* (239), ce qui l'ennuie car il ne rejoindra pas *les copains qui sont au 147*. La phrase est sobre mais le regret poignant. On sait l'importance de la camaraderie. Les marraines ont évoqué les liens fidèles maintenus jusque longtemps après la guerre, elles m'ont parlé d'un certain Crinon qui le guidait dans les tranchées lorsqu'il faisait trop sombre et qu'il n'y voyait pas. Certains signataires de cartes que nous ne connaissons pas pourraient bien être de ces amis-là. Les changements constants dont il fait état reflètent d'ailleurs vraisemblablement une désorganisation, « *un vrai salmigondis* » comme il le dira un peu plus tard (228). D'ailleurs le logement est agréable : ayant *quitté le pays pour les gourbis dans les bois. On y est presque mieux qu'au cantonnement : on a de la paille !* (même carte). Le futur fervent de scoutisme, de vie en plein air et de camping, préfère évidemment coucher sur la paille que sur un parquet, quel que soit le toit qui le couvre, et tant mieux si c'est le ciel étoilé.

Les journées du 17 au 20 juillet nous valent les descriptions les plus directes des tranchées :

*Hier soir nous sommes montés aux tranchées, par une pluie battante. Avant d'y arriver on a eu plus de trois heures le sac sur le dos, C'est te dire si j'étais vanné, et pour comble de bonheur on tombe dans une tranchée pleine d'eau. J'ai passé la nuit avec de l'eau jusqu'aux chevilles... (231).*



(Au verso, une vue très paisible de Verdun : **La Meuse et la Porte Chaussée**. Les cartes postales de guerre ne sont pas encore éditées.)

Après la pluie le beau temps ; un jour on patauge, le lendemain on transpire. Pourtant le ton est léger, voire guilleret :

*Nous sommes toujours dans la même tranchée, où l'on jouit d'un confortable ! Je ne vous dis que cela. Hier les boches ont eu l'idée de nous envoyer quelques obus qui ont du reste tous éclaté à 20 mètres au moins en avant ou en arrière de la tranchée. Pendant ce temps on était à plat ventre, sur la terre sèche cette fois, et même trop, le soleil tape dur. Ce matin nous avons couvert la tranchée avec notre toile de tente. On a un peu d'ombre, mais on ne peut plus marcher qu'à quatre pattes et il faut rester accroupi au fond. C'est dans cette position que je vous écris. (232)*

Aucun pathos. Mettre l'accent sur les faiblesses de l'ennemi, feindre de jouir du spectacle, c'est à quoi s'applique sa verve épistolaire :

*...C'est le soir que c'est joli. On tire des chandelles romaines, des feux de Bengale, pour voir les mouvements de l'ennemi, puis ça pétarade pendant une demi-heure, puis cela se calme. Des projecteurs des deux côtés illuminent le ciel, les dirigeables, les aéro- se baladent, on a un beau coup d'œil !... (235, suite de la précédente sous le même pli)*

Même pas peur ! D'ailleurs pour Verdun le pire reste à venir. L'offensive allemande et la grande bataille auront lieu toute l'année suivante, de février à décembre 1916. L'angoisse peut se refouler, surtout en groupe – *c'est même curieux le peu de bile qu'on se fait* (214). Il y aurait beaucoup à dire sur la peur. Gabriel Chevallier en a fait le titre d'un livre important écrit sur 14-18<sup>21</sup>. La peur était affreuse. Mais il ne semble pas que tous fussent égaux devant elle. Jeanjean avait-il peur dans les tranchées, en faisait-il secret à ses proches ? Ses cauchemars ultérieurs – épuisement, souffrance affreuse, la sienne ou celle des chevaux – ne nous en disent rien. Le pilonnage par les bombes, avec la malvoyance la nuit et la gaucherie permanente qui en résultait, s'ajoutant à ses autres pathologies, ont bien dû l'épuiser, à force. Qu'il se soit inquiété pour sa femme et ses filles, en revanche cela ne fait aucun doute. Et qu'il ait connu l'angoisse avant de retourner au front, de risquer d'y passer et de les laisser seules, c'est certain aussi. D'ailleurs, si l'on n'a pas peur, où est le courage ?

Une semaine plus tard le voilà replié sur les lignes arrières, au repos, répondant aux questions de Blanche, reprenant en main les affaires familiales, en réponse à des angoisses d'incertitude exprimées par les tantes et elle :

*...As-tu été porter la feuille de souscription ? Si oui bien, sinon tu pourrais peut-être te rappeler à leurs souvenirs en leur portant (...). Tu ne m'a pas dit tu avais reçu des capotes à faire. Moi aussi je suis surpris que Lefèvre ne m'ait pas encore écrit, je n'y comprends rien. Quant au changement de régiment, on voit que vous n'êtes pas au courant des façons d'opérer du régiment. En définitive que je n'ai changé qu'une fois de régiment. « En subsistance » signifie logé et nourri. J'étais au 91 nourri et logé parce que le 147 était aux tranchées et ne pouvait pas nous recevoir, puis en subsistance à la septième compagnie du 51 toujours pour la même raison (on avait quitté la caserne parce que de nouveaux renforts arrivaient et qu'il fallait faire de la place). J'ai donc souvent changé d'adresse, mais jusqu'au samedi 17 j'étais toujours au 147. Ce n'est que ce jour que nous avons été versés au 51<sup>e</sup> d'infanterie. J'espère que je vous mets les points sur les i, et que ces explications mettront un terme à des suppositions qui ne tiennent pas debout (233-234).*

Blanche, comme les tantes, faisait des travaux de couture. La vie continue, elle va plus vite que les services postaux, c'est énervant. Simon reste le patron, dirigeant la famille à distance. Ce devait être un souci aussi, avec les délais de la poste, toutes ces « *suppositions* », ces rumeurs qui devaient fleurir là-bas, à l'arrière. Dans la correspondance du 31 juillet, il a enfin reçu tous les colis de Paris et ce n'est pas trop tôt, mais il demande encore des nouvelles

<sup>21</sup> Gabriel Chevallier, *La Peur*, Stock, 1930. Nombreuses rééditions.

des siens envoyés de Saint-Nazaire, qui ont dû se perdre. Lui-même annonce un nouveau cadeau : la *bague des tranchées, faite d'une fusée d'obus boche en aluminium, percée et dégrossie par moi, et finie par un copain qui est de la partie (avec une lime et le couteau !)*. Il s'enquiert d'ailleurs avec soin de la bonne réception de ses cartes de Saint-Nazaire à Verdun via Savenay, Nantes, etc. Et raconte un nouveau spectacle qui lui a bien plu. *Il y avait entre autre deux cabotins qui ont récité la brise des Bouffons de Zamacoïs et la tirade des nez de Cyrano. C'était très intéressant, l'aumônier lui-même applaudissait* (227-228).

Tout le monde connaît la tirade des nez, *Cyrano de Bergerac* et Edmond Rostand. En revanche *les Bouffons* de Miguel de Zamacoïs sont tombés dans l'oubli, et plus encore « la brise » qui semble avoir été un morceau de bravoure connu de tous, un tube, comme on dit maintenant. La pièce avait été créée en 1907 – et publiée la même année par la Librairie théâtrale<sup>22</sup> – avec Sarah Bernhard dans le premier rôle, celui du bouffon Jacasse. L'extrait qui fut donné pour le divertissement des poilus dans la salle de la mairie de Verdun ce vendredi 30 juillet 1915 – devait être le concours d'improvisations sur le thème de la brise auquel on assiste au 3<sup>ème</sup> acte. Le récit de Jacasse, charmant conte du Zéphyr tombé amoureux – invisible et transi – d'une jeune fileuse, fut ensuite mis en musique par E. de Premio Real en 1910. Le nom de Zamacoïs revient dans le fonds Jeanjean, en tant qu'auteur de *La Française, chant héroïque de la Grande Guerre* (3449 à 3452), musiques de Saint-Saëns, 1915... *En avant contre la trahison // Des bandits sans honneur, sans foi // Les alliés ont pour devise // La Justice et le droit ! (...)* *Vieux défenseurs de notre France // Séchez vos yeux, vous qui pleuriez // Nous vous apportons la vengeance // Et la moisson de nos lauriers*, etc. Mais j'avoue une nette préférence pour les vers bien frappés du Zéphyr amoureux. Ceux-là pouvaient bien être du goût de notre Simon, friand de ce genre de séances récréatives à applaudir en chœur, fussent-elles le fait de *cabotins*, comme il dit.

Des souvenirs d'autres du même genre, fêtes scouts, fêtes des écoles, émailleront les archives futures de la famille Jeanjean. À Verdun, non loin du front, ces distractions s'intercalent entre les violentes servitudes des tranchées. Même au fond du trou, il y a des dérivatifs, rédiger le courrier, façonner de menus objets comme la bague des tranchées. Moins pénible à tout prendre, que d'endurer blessure ou maladie au fond d'un plumard, ou de languir dans un dépôt d'éclopés.

Mais du front à l'hôpital il n'y a pas loin. Cette fois le « séjour » au front, quoique plus long que le précédent, nous paraît bref car à partir du 31 juillet les cartes du soldat Jeanjean nous manquent – et les lettres, nombreuses aussi, auxquelles il fait référence (227-228), jusqu'à la fin de l'année où on le retrouve hospitalisé avec les pieds gelés et que sais-je encore. Entre-temps, le mini-carnet fait état des étapes intermédiaires. Après *Verdun (11 juillet 1915)*, il a noté : *au 51<sup>e</sup> d'Inf. 17 juillet – Champagne La hure 1<sup>er</sup> octobre – Repos 1<sup>er</sup> novembre – Éparges 10 décembre*. De Champagne La Hure je ne sais rien. Des Éparges en revanche on garde en mémoire les mémorables batailles de février et mars, jamais vraiment terminées. C'est aux Éparges (éperon rocheux situé sur les côtes de Meuse, à peu près à égale distance entre Verdun et Saint-Mihiel, au-dessus du village des Éparges qui a donné son nom à ce champ de bataille, de sinistre mémoire) que notre homme fut à nouveau blessé et renvoyé à l'hôpital, comme il est noté sur la ligne suivante du mini-carnet : – *Contrexéville pieds gelés 25 décembre*.

<sup>22</sup> Miguel de Zamacoïs (1866-1940), *Les Bouffons*, Paris, Librairie théâtrale, 1907, p. 112-113 et 116-119. Texte disponible dans *Gallica*.

« Le souffle qui remue imperceptiblement  
Cette jeune glycine autour du vieux sarment,  
C'est l'âme d'un zéphyr dont je connais l'histoire  
Pour l'avoir déchiffrée un jour dans un grimoire.  
Donc jadis un zéphyr, flânant, musant, rêvant  
Entra dans un vieux castel... en coup de vent !  
Et léger, étourdi, frôla de son haleine  
Une enfant de seize ans qui filait de la laine.  
Ses yeux étaient du bleu de ce lac languissant  
Dont il avait ridé la surface en passant.  
L'enfant pour rétablir la coquette harmonie  
De l'onduleux repli d'une boucle fournie,  
Eut un geste du bras, de la main et des doigts  
Si souple, si troublant et si chaste à la fois  
Que le petit zéphyr, faiseur de pirouettes,  
Qui comptait ses amours aux sauts des girouettes,  
Coutumier du mensonge et gaspilleur d'aveux  
Pour avoir vu passer ces doigts dans ces cheveux  
Sentit qu'il n'aurait pas désormais d'autre reine  
Que l'enfant de seize ans qui filait de la laine.

Et dès lors la fillette entraîna sur ses pas  
Un amant éperdu qu'elle ne voyait pas ;  
Et lui fut tout heureux de pouvoir être encore  
L'amoureux inconnu qui passe et qu'on ignore !  
Hélas, un jour, vêtu d'un somptueux pourpoint,  
Un seigneur arriva qu'on ne connaissait point ;  
Il était jeune et fier. Il venait d'Aquitaine  
Pour épouser l'enfant qui filait de la laine  
Sa grâce et sa beauté, quelques riches présents  
Sans peine eurent raison de ce cœur de seize ans.  
Le zéphyr entreprit une effroyable ronde  
Pour aller se grossir des tempêtes du monde !  
Et terrible, fauchant les pays traversés,  
Revint au vieux castel après deux ans passés.  
Il allait l'emporter comme un fétu de paille  
Quand, dans les flancs joyeux de la frêle muraille,  
Plus facile à briser qu'un tout petit rosier  
Il lut tant d'espérances,  
Qu'il frémit au penser des possibles souffrances,  
Et vaincu, désarmé par l'amour triomphant,  
Rendit l'âme en soufflant sur un moulin d'enfant,  
Exhalant à la fois et sa vie et sa haine  
Aux pieds de la maman qui filait de la laine ! »

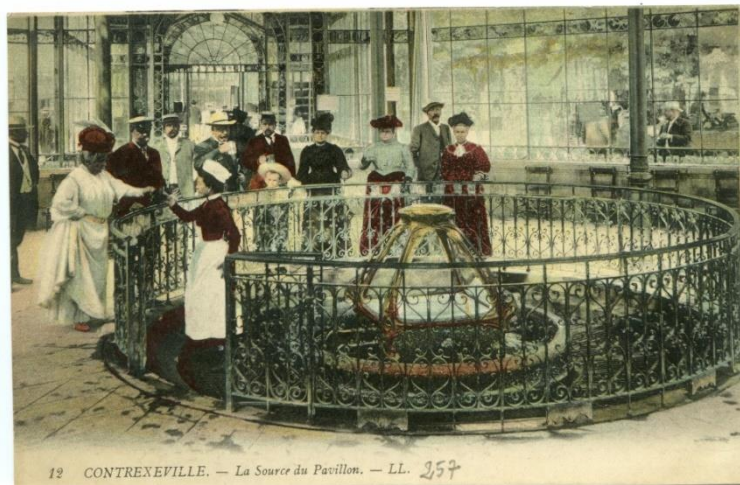
(Le Zéphyr amoureux, tirade de Jacasse, tirée des Bouffons, de Miguel Zamacois)



## Chapitre VI – Buvez Contrexéville !

*L'attente, les jours trop longs et qui n'en finissent pas. Que faire de tout ce temps pour l'éclaté, souffrant maintenant des pieds gelés, avec complications interminables ? Écrire, bien sûr, lettres et cartes tous les jours, acheter des cartes et sélectionner les photos. Et lire, heureusement qu'il aime ça, la lecture. Après Nice, Saint-Nazaire et La Bourboule, la pause est à Contrexéville.*

Nous voici arrivés dans les Vosges, sur les pas du soldat Jeanjean. Nouvelle hospitalisation pour cause de pieds gelés. Au verso de la première carte de Contrexéville (257) est représentée, avec quelques touches de couleur ajoutées, **la source du Pavillon**, où jaillit l'eau minérale aux yeux des curistes assemblés sous une sorte de véranda vitrée, bien caractéristique de l'architecture de ces villes d'eaux nées au siècle précédent et dont l'aspect n'a guère changé<sup>1</sup>. Une autre carte (263) représente **la même source dans un état le plus récent** (le Pavillon a été reconstruit en 1909) : la rambarde circulaire en fer forgé a été remplacée par une autre en marbre, une statue trône au centre, etc. On devrait pouvoir jouer au jeu des 7 erreurs. La première de ces cartes est datée du 31 décembre 1915. Pour la seconde fois Simon Jeanjean passe les fêtes loin des siens – ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin de la guerre. Un mot pour remercier sa chère Blanchette de *[sa] lettre d'hier, de [ses] bons vœux et de son contenu qui [lui] a fait bien plaisir*. Une pierre au passage dans le jardin du *grand-père* (son père) qui « *ne s'est rien cassé, pourtant c'est le parrain et ce n'est pas à toi d'apporter les cadeaux* ». D'ailleurs *cela va à peu près*, ses pieds lui font moins mal.



<sup>1</sup> La station thermale de Contrexéville est née en 1865. Cf. André Rauch, *les vacances et la nature revisitée (1830-1939)*, in *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, sous la dir. D'Alain Corbin, Aubier, 1995, 471 p.



Ainsi se suivent les jours et se ressemblent, y compris en périodes de fêtes. On y passe le temps comme on peut, entre soins médicaux et promenades. Il en était de même à Nice, à La Bourboule. Autant de lieux de repos, villes de vacances ou villes d'eaux, qui avec d'autres, lieux de mémoires, monumentaux, donnent à l'album de Simon Jeanjean son cachet touristique.

## Un mot sur les cartes postales

Faisons une pause, nous aussi. Feuilletons l'album, contemplons ces photographies qui évoquent les vacances à la mer, à la montagne. En ce sens, l'album préfigure la vie future de la famille Jeanjean, toujours portée sur les loisirs conviviaux en général, sur les activités de grand air en particulier, sur les vacances, prises tantôt pour elles-mêmes – repos, plaisir, amitié – tantôt à des fins thérapeutiques. Les Jeanjean, entre autres, participeront pleinement de cet « avènement des loisirs » dans la société française qu'étudiera Alain Corbin<sup>2</sup>, et dont l'album de cartes postales constitue paradoxalement un premier florilège.

Feuilletons l'album. On y voit des monuments, des paysages urbains ou naturels, des lieux pittoresques. On flâne sur la Promenade des Anglais, dans les parcs de Contrexéville, on chemine sur les sentiers d'Auvergne, il y a des gens qui passent ou qui posent en fixant l'objectif. C'est reposant. Peu de dessins ou gravures, on échappe encore (à moins que Jeanjean lui-même s'y refuse) aux dessins d'un humour grassouillet qui peuplent à présent les tourniquets des vendeurs. Seule exception : nous avons vu au chapitre précédent une carte des *Environs de La Bourboule* intitulée *Hôtel Moderne (avec chauffage central) sur le sommet de la Banne d'Ordanche* (69)<sup>3</sup>, d'un humour... contestable, pour le moins marqué par son époque. Un peu plus loin une autre vue, *Ascension de la Banne d'Ordanche* (82), nous ramenait au tourisme bourgeois de l'époque. Les promeneurs étaient des messieurs-dames en costume, ombrelle et canotier, certains portant leur veste au bras sous le soleil. C'était avant l'industrie des loisirs sportifs, des chaussures de montagne et des cosmétiques protecteurs. Ensuite la série *Auvergne et Puy-de-Dôme*<sup>4</sup> de l'album commence par des images de ski (97 à 101 puis 103), et se poursuit par les coutumes populaires, l'Auvergne traditionnelle (ou déjà « folklorique »)

<sup>2</sup> *Op. Cit.*

<sup>3</sup> Cette vue fait partie, parmi d'autres, de la série '*Auvergne*' éditée à Limoges par M.T.I.L., la marque au trèfle. Le sigle M.T.I.L. est mis pour *Maurice Tesson Imprimeur Limoges* (1904-1930) ; cet éditeur prolifique apparaît 34 fois dans l'album, ce qui le place en 3e position, derrière Lévy Frères et Neurdein.

<sup>4</sup> Série propre à notre base de données. Rappelons que l'album ne comporte aucun métatexte, ni légendes, ni titres de regroupement, ni commentaires.

avec *La procession des cornards* (104) et *La bourrée d'Auvergne* (106). Autant de thèmes purement documentaires, que Simon Jeanjean pourra toujours commenter à son retour, ou conserver en vue d'éventuelles vacances futures. Le texte au verso en fait parfois mention, à chaque fois que l'image l'inspire ou lui fournit une illustration opportune. Il ne manque pas de visiter tous les lieux attrayants pour le touriste avisé qu'il est, et nous les découvrons avec lui. L'album, œuvre de collectionneur, le plus souvent reflète sa vie sur un tout autre mode que la correspondance.

La cartophilie, comme l'édition de cartes postales est à son apogée de 1900 à 1920 environ<sup>5</sup>. Période où précisément Simon Jeanjean élabore son album et que l'on a pu nommer « âge d'or de la carte postale ». L'industrie de la carte postale, née au XIX<sup>e</sup> siècle, explose au début du XX<sup>e</sup> et atteint des sommets dont nous n'avons plus idée un siècle plus tard. En 1904, la maison Bergeret à Nice emploie 150 ouvriers, travaillant sur 1000 m<sup>2</sup>. On estime que vers 1910, près de 33 000 personnes sont employées dans ce secteur et « sortent » 100 000 cartes par jour. Entre 1904 et la guerre on relève en moyenne plus de 30 maisons d'édition dans chaque région. Ensuite la guerre profite aux éditeurs. Ce support, à la fois illustré et bref, se prête bien à des envois quotidiens, l'important étant de maintenir une relation continue et fréquente<sup>6</sup>. La carte postale est alors classée comme « article de librairie et d'art appliqué ». Elle est éditée en grand nombre, disponible en librairie et dans tous les bons bureaux de tabac. Simon Jeanjean, « accro » tout autant à la carte qu'à la clope (*tige, sèche, pipe, cibiche...*) en est un chaland régulier, du moins en dehors du régiment où le tabac est distribué gratuitement aux conscrits (mais pas le papier à rouler ni l'amadou pour son briquet, qu'il se fait envoyer régulièrement). Au départ – dans les années où il a dû faire l'acquisition de *l'album rouge* – les cartes qu'il écrit ont pour seul objet d'attester sa présence tel jour, en tel lieu. Telle est la fonction de la carte postale, qu'importe alors le contenu écrit. Sa carte la plus brève, datée de 1908 et envoyée par Simon à ses tantes pendant son service militaire, a pour seul texte sa signature, « Simon » (399)<sup>7</sup>. La correspondance la plus longue, en revanche, comporte 3 cartes – dont la première manque – et c'est la seule qui atteigne cette longueur (- ?-, 400, 428).

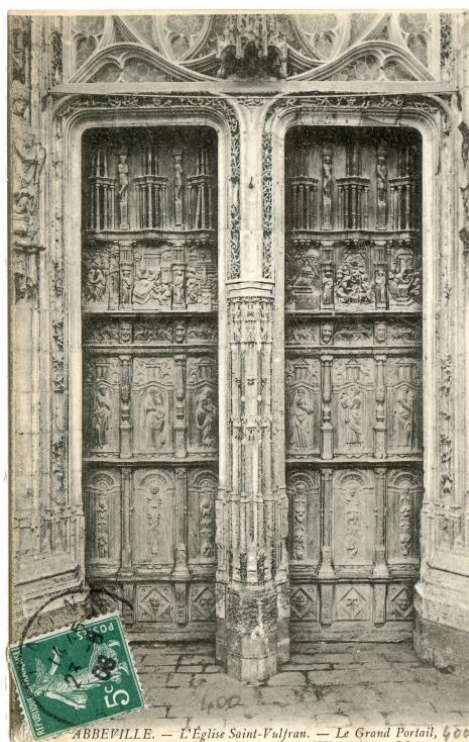
(Coïncidence : ces deux courriers – le plus court et le plus long – tombent à la suite l'un de l'autre dans la chronologie de la correspondance Jeanjean<sup>8</sup>. Par ailleurs la série longue (-?- 400-428) comporte une petite énigme postale. Les deux dernières – suite d'une première manquante – sont entièrement consacrées au texte, sans place pour l'adresse. Elles auraient dû, en toute logique, être groupées avec la première manquante sous une enveloppe portant l'adresse. Or la carte 400, représentant le grand portail de l'église Saint Vulfran, porte un timbre à 5 centimes, tamponné du 23 août 1908, alors que la carte suivante ne porte ni timbre ni tampon. Le timbre tamponné est au recto sur la photo, comme sur toutes les cartes de cette période où d'ailleurs le texte pouvait déborder sur la photo – j'ignore si cela fait augmenter ou baisser leur cote pour les collectionneurs. Mais l'adresse ne se trouve cette fois ni sur l'une ni sur l'autre de ces deux cartes. Ont-elles pu être mises sous enveloppe avec le timbre à l'intérieur ? Ou bien, autre hypothèse, l'adresse figurait-elle sur la carte manquante, la première dans l'ordre du texte ? Et dans ce cas comment étaient-elles associées ? Je donne ma langue au chat, devant cette porte close, et laisse cette question aux historiens de la poste.)

<sup>5</sup> C'est bien terminé aujourd'hui. L'édition de cartes postales survit parcimonieusement. Les collectionneurs se consacrent aux articles rares, c'est-à-dire aux cartes anciennes.

<sup>6</sup> Cf. *La carte postale : son histoire, sa fonction sociale* / Aline Ripert, Claude Frère. Paris : CNRS ; Lyon : P.U. Lyon, 1983. 195 p.

<sup>7</sup> Carte d'Abbeville adressée à « Mme Jean » ou peut-être plutôt « Mmes Jean », c'est-à-dire ses tantes, sans doute à l'occasion d'un déplacement pendant son service militaire.

<sup>8</sup> NB. Ces cartes se trouvent en ligne à leur place logique, intitulée « Abbeville » dans la partie « Album ». En revanche dans Correspondance, on les trouve au début, « Avant la guerre », et non pas dans « Printemps 1917 - Abbeville ».



(400)

J'aurais aimé m'étendre sur le texte de cette première vraie carte du jeune Jeanjean, militaire de 22 ans. On y apprécie déjà son talent épistolaire, son aisance à passer d'un sujet à un autre, menant avec fluidité une sorte de conversation écrite. Alors que l'image n'a généralement aucune importance. Il pourra arriver qu'il en fasse mention – rarement – pour présenter un lieu le concernant – ainsi à Contrexéville, l'hôtel Harmand où il sera logé à sa sortie d'hôpital : *La flèche indique la fenêtre au premier étage de la chambre que j'occupe* (266) – ou encore pour commenter l'actualité récente, déjà visible sur une carte postale, comme il en est de *La Champagne*, transatlantique échoué sur la plage de Saint-Nazaire (142, 143, 144<sup>9</sup>). Inversement il lui arrivera de puiser dans des stocks précédemment constitués en l'absence de ressources locales.

### Quelques remarques sur la photographie

En fait, le seul dispositif permettant de traiter d'une actualité immédiate particulière – « à la carte » c'est le cas de le dire – est la *photo-carte*, objet de diffusion privée et donc restreinte, à la différence des cartes postales des bureaux de tabac. Cette pratique extrêmement courante à l'époque dont nous parlons (et qui renaît aujourd'hui sous de multiples formes), exigeait un minimum de temps et de disponibilité. Nous avons vu celle de l'hôpital Négresco à Nice (11). Sur une autre prise quelque temps plus tard, en studio<sup>10</sup>, nous avons vu Simon et Blanche, elle soigneusement vêtue d'une longue robe noire, lui en uniforme avec calot, présentant fièrement leur petite Denise âgée de 2-3 ans debout sur une chaise<sup>11</sup>. Plus que d'actualité, il s'agit donc avant tout de se montrer soi-même à ses

<sup>9</sup> Pour une fois la succession numérique épouse la chronologie.

<sup>10</sup> Réalisée à l'occasion d'une permission, celle-ci (1001) ne fut pas envoyée par la poste, et ne figurait pas dans l'album.

<sup>11</sup> Chapitre 6, sous-partie consacrée à Denise.

destinataires, soit sous forme de pur portrait, soit dans un lieu original présenté lui aussi comme objet secondaire du cliché. Il s'en trouve de tels dans nos archives<sup>12</sup>, mais très exceptionnellement dans l'album, les militaires en campagne ayant a priori d'autres chats à fouetter que de se faire tirer le portrait, seuls ou en groupe<sup>13</sup>.

En tout état de cause, il s'agit toujours de photos posées. Les cartes de grande diffusion, quant à elles, peuvent très bien comporter des sujets vivants, photographiés soit à leur insu, soit sans que le photographe leur ait demandé leur avis ; le droit à l'image n'existe pas encore. Certaines cartes saisissent les « vraies gens » sur le vif, dans leur vie de tous les jours, et ce sont les plus émouvantes. Ces *instantanés* nous évoquent, tel qu'en lui même il était de son vivant, à un instant éternisé, un monde à jamais défunt. Seule saisie possible d'un présent qui la seconde d'après était déjà passé. *Ce que la Photographie reproduit à l'infini n'a eu lieu qu'une fois*, écrit Roland Barthes dans *La Chambre claire*<sup>14</sup> : *elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement. On dirait que la Photo emporte toujours son référent avec elle, tous deux frappés de la même immobilité amoureuse ou funèbre, au sein même du monde en mouvement.*



Une de mes cartes préférées de la collection Jeanjean est la ***Rue de Nancy à Maron (366)*** entre pose et saisie sur le vif. On n'y voit aucun véhicule, et on imagine assez mal comment un véhicule pourrait se frayer un chemin parmi la volaille, poules et canards, visible au premier plan et plus loin sur la chaussée. Une femme s'avance vers le photographe (*Lamor, buraliste* comme l'indique la mention sur la photo), une autre aussi un peu plus loin portant un bébé dans ses bras, et d'autres gens encore, tous semblant regarder et s'avancer vers nous, quelque peu intrigués. On peut penser qu'ils n'ont jamais vu de photographe, au moins à cet endroit, et pas ou peu d'automobiles ; que le photographe se dépêche de prendre sa photo avant qu'elle ne soit trop près, et que donc cette photo a été volée. Laissant supposer l'instant d'avant et l'instant juste après, c'est mieux qu'un film, c'est une question. Et je n'en finis pas de la contempler, fasciné comme Roland Barthes par cette éternisation propre à la photographie. *Je décrétai que j'aimais la Photo*, écrit-il encore Barthes, *contre le cinéma dont je n'arrivais pas cependant à la séparer.*

Une autre image intéressante – une des trois consacrées au Transatlantique *La Champagne* – montre le bâtiment quittant le port de Saint-Nazaire (142). Magnifique départ, mais il était

<sup>12</sup> Exemples : Blanche et les bonnes sœurs à Trégastel (1009), les cousins de Bazemont devant leur grange (1016), Poulain devant sa maison (1033), etc.

<sup>13</sup> La carte du Négresco fait exception. Pour le reste il y a effectivement de nombreuses photos de soldats (1038, 1040 etc.), mais jamais au Front. Il peut d'ailleurs en exister d'officiers ou de groupes d'officiers (à vérifier), ce qui nous échappe ici.

<sup>14</sup> Roland Barthes, *La Chambre claire, note sur la photographie*, 1980.

temps de prendre la photo car *La Champagne* ne prit jamais le large. La date de la photo n'est pas précisée. Simon Jeanjean, au verso, raconte qu'il est allé le voir échoué sur la plage la veille, c'est-à-dire le 25 juin 1915. Les conditions de l'accident font l'objet de la légende des deux cartes suivantes. C'était le 28 mai précédent, à 3 heures du matin. On colle donc, pour une fois, à l'actualité immédiate. Le navire s'était cassé en deux ; les 980 passagers avaient été sauvés. Ce paquebot, mis au monde en 1886 (la même année que Simon), a d'ailleurs subi entre-temps un nombre étonnant de mésaventures. Échoué une première fois, puis renfloué et rénové – chaudières neuves, cheminées rehaussées – il dérive ensuite pendant 5 jours en 1898 à la suite d'une avarie de machines. En 1912 il entre en collision avec un autre navire à Lisbonne. Bref, c'était un gros maladroit. Mais ce n'est pas ainsi qu'il apparaît sur la première des trois cartes. Et ce n'est pas en cela que cette carte nous plaît.



***Panorama du Vieux Bassin – la Champagne quittant le port***, telle est la légende. Mais curieusement le navire, aussi fringant soit-il, loin de tenir le premier rôle n'apparaît qu'en un arrière plan brumeux. On distingue en effet, à la façon d'une scène de théâtre, au moins deux premiers plans nettement distincts. Le navire est au fond, bordé à droite et à gauche de quelques mâts, à droite d'une grue du port. Nous l'apercevons de loin, bien au-delà du quai traçant une ligne horizontale à un tiers du bas du cadre. Le second plan est très animé. Sur la gauche au loin, un groupe de personnes vues de dos peuvent être en train d'assister au départ majestueux du paquebot. Plus près de nous – de l'objectif – s'en vont et viennent des passants indifférents : un cycliste, une femme avec un landau, quelques promeneurs, se déplaçant de gauche à droite ou inversement. Plus proche encore, un petit groupe nettement visible est figé en arrêt, composé de quatre personnes, dont deux se font face : à gauche un homme coiffé d'une casquette, et à droite une femme poussant un landau avec un bébé dressé, coiffé d'un chapeau. Tous, même et surtout le bébé qui occupe le centre du tableau (car on peut bien parler de tableau), regardent vers nous, vers le photographe peut-être, bref vers le premier plan constitué d'un très grand arbre dont le tronc noir occupe la partie gauche du cadre et le feuillage tout le haut, encadrant l'ensemble. Au pied de l'arbre, en tout premier plan en bas du cadre, un homme est couché, la tête comme enfouie dans le sol. En fait, c'est plutôt lui qu'ils sont en train de regarder et qui est finalement le sujet du tableau, et l'on se demande à tout jamais s'il dort ou s'il est ivre, ou malade, ou mort, et s'il ne faudrait pas lui porter secours, alors que le photographe prend sa photo, cette remarquable carte postale, et que personne ne bouge. Personne ne bouge puisque c'est une photo.

## Courrier au fil des jours

Revenons à Contrexéville. La carte représentant *le parc et les galeries (255)* est également très animée. Vue en perspective fuyante un peu à la façon de celle de Maron, mais photographiée de plus haut et plus discrètement en sorte de ne pas perturber la scène, elle présente un échantillon social tout différent. Les promeneurs oisifs coiffés de canotiers, curistes parfois bedonnants, souvent munis de cannes, dames avec grands chapeaux à fleurs, tous tirés à quatre épingles, se croisent ou s'arrêtent pour converser ensemble. La carte colorisée inégalement – il reste visiblement du gris d'origine – nous ramène aux années insouciantes de la Belle époque, à certains tableaux de Renoir ou de Seurat.

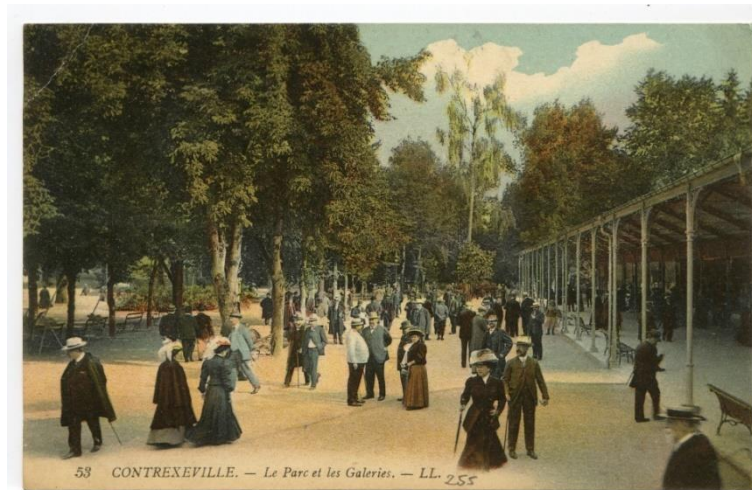


Image trompeuse, pour le coup. Car le décalage est cruel, entre ce reflet persistant d'un refuge hors du monde et la réalité présente. Ces lieux naguère animés et colorés se trouvent maintenant désertés ou consacrés aux nécessités de la guerre. C'est là qu'à nouveau en panne, quelques noires années après la photo, Simon Jeanjean ronge son frein. L'enchaînement chronologique est clair, ensuite il se fera plus incertain, et le puzzle parfois restera en vrac. *Pour moi, cela va à peu près*, écrit-il à la fin d'une carte datée du 31 décembre 1915 (celle représentant le Pavillon de la source, version ancienne, 257), *mes pieds me font moins mal. Je ne vois plus rien. Je termine donc en t'embrassant de tout cœur.* C'est pour les pieds gelés – aux Épargnes, en décembre 1915 – qu'il est hospitalisé cette fois, non pas pour ses yeux, même s'il reste malvoyant. Lorsqu'il dit *je ne vois plus rien*, c'est sa formule habituelle pour signifier qu'il n'a plus rien de particulier à raconter. D'autres fois c'est *sans autre*, autrement dit sans rien d'autre à raconter. Rien à raconter, cela ne l'empêche pas d'écrire. Il écrit qu'il n'a rien à écrire, l'important c'est d'écrire<sup>15</sup>, le lien familial est maintenu. Les cartes se suivent au jour le jour. Feuilletons-les :

(Carte représentant *le Pavillon*, vu de l'extérieur, 256 :)

*Contrexéville 2 janvier 1916 – Ma chère Blanchette, – Nous voilà dans la nouvelle année, que va-t-elle nous apporter, espérons que ce sera la fin de nos misères et de l'éloignement, et d'ici quelques mois nous serons tous réunis. En attendant, je vais un peu mieux (...) Hier, pour le nouvel an il y a eu un véritable banquet. À midi la soupe, rôti de veau et purée de pommes, sanglier, confitures,*

<sup>15</sup> Roman Jakobson – dans ses *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris, 1963 – parlera d'une « fonction phatique » du langage, pointant ce que l'on fait quand on parle du temps qu'il fait, ou de l'enfant babillant, qui appelle « maman » alors qu'il n'a rien d'autre à dire. Ici apparaît la « fonction phatique... du courrier ».

*brioche et le soir en plus de l'ordinaire, chausson orange et grog. Ils avaient bien fait les choses. Le sanglier avait été offert par un chasseur. C'est épatant. Pour les lettres et le mandat envoyé à Chevert, je ne l'ai pas encore reçu (...) .../...*

(Carte représentant le Casino, 249 :)

*.../... Et le travail cela marche-t-il ? Vas-tu toujours à l'ouvroir ? Si oui tâche d'avoir des boutons petits et gros de capotes car il y aura pas mal à recondre quand je viendrai en permission. Mais ce sera sans le casque. On me l'a enlevé quand je suis entré à l'hôpital à Verdun... (...) Je ne vois plus rien à te raconter. Donne-moi beaucoup de détails dans ta prochaine sur les connaissances, sur ce que tu fais, sur ce que raconte notre fille que je te prie de bien embrasser pour moi. Je termine en t'embrassant mille fois de tout cœur – Ton mari qui t'aime – Simon*

Blanche travaillait alors comme couturière, comme les tantes, en plus de son métier de dactylo. Il y avait un ouvroir non loin de chez eux dans le Vingtième, une de ces communautés religieuses où les femmes, les jeunes filles, travaillaient en commun encadrées par des sœurs. Elles pouvaient y apporter leur ouvrage et bénéficier à la fois du service et du matériel, et sans doute y effectuer un travail rémunéré qui leur était commandé par ailleurs, souvent au service des armées.

(L'ouvroir est un lieu commun permanent de la vie des Jeanjean, entre autres communautés féminines et religieuses visant à occuper des femmes en groupe, depuis Metz, rue Vincent-rue où habitaient les trois tantes au voisinage des sœurs de SVP, jusqu'à l'Initiative, plus tard, qui jouera un rôle important dans l'histoire commune de ma mère et des dernières sœurs Jeanjean<sup>16</sup>. On peut aussi s'amuser à dire que chez les Jeanjean il y avait l'ouvroir pour Madame, et le cercle pour Monsieur.)

Cartes suivantes :

*Contrexéville 4 janvier – Ma chère Blanchette – J'ai reçu aujourd'hui et on m'a payé le mandat que tu avais envoyé à Chevert. Tout est bien qui finit bien. J'ai reçu aussi du dépôt un paquet de lettres qui ne m'étaient pas arrivées. Dans l'une je vois que l'obligation<sup>17</sup> doit être échangée ce mois-ci, n'oublie pas d'y aller et tous les mois de regarder aussi si elle n'est pas sortie. Donne m'en donc le numéro dans la prochaine, dans le cas où je verrais moi-même le tirage (...) (254)*

*Vendredi 7 janvier 1915 [sic, pour 1916] – Ma chère Blanchette, Mes chères tantes, Ma petite Denise chérie – J'ai reçu la lettre du quatre courant. Tu me dis que tu touches 0,25 de plus pour la petite. Est-ce l'allocation qui est augmentée, ou bien un autre secours ? Et pour le charbon y a-tu été tout de même ? Y a-t-il en définitive un peu de bénéfice sur celui qu'on achète ? Tu ne m'a pas dit quel genre de jouet contenait la boîte donnée par mon père à la petite ? Hier j'ai eu une surprise. J'ai reçu le colis que vous m'avez envoyé au commencement de décembre (...) [commentaires sur le petit salé, le chocolat, le tabac, le papier, l'amadou]. La pipe est très bien, légère, et je l'ai étreignée hier soir. Le colis était retourné au dépôt, et m'a été renvoyé ici. (...) .../... (251)*

La vie est dure pour les femmes restées à la maison. La chemise des archives intitulée « Guerre et restrictions » contient quelques documents de cette période et des suivantes : *Tickets de pain, 100 grammes par ticket, pour les militaires en permission. – Carte individuelle d'alimentation et*

<sup>16</sup> Voir ensuite, chapitre 15.

<sup>17</sup> Ceci dénote une attention précise aux choses économiques et financières, au sein même de l'économie familiale. Autre exemple : un bon de la Banque de France, daté du 6 août 1915 attestant d'un versement de vingt francs en or en échange de billets de banque, pour la Défense nationale (2030).



*coupons, Ministère de l'Agriculture et du Ravitaillement, 1919-20. – Feuille d'expédition pour l'envoi de colis gratuits aux militaires une fois par mois, 1918. – Distribution gratuite de lait pour Geneviève Jeanjean dans ses premiers mois, Assistance publique, 1920. – Carte et coupons de charbon pour les besoins domestiques, Ville de Paris, hiver 1920-21 (et ainsi de suite jusqu'à la guerre suivante et les nouvelles restrictions).*<sup>18</sup>

Suite de la précédente :

*.../... Pour moi c'est toujours la même chose. Je n'ai plus si mal. Mais je ne peux pas m'appuyer sur le pied, surtout sur les doigts, et ils pèlent, la peau tombe complètement. Ici il fait un temps superbe et c'est vexant d'avoir gelé pendant deux mois, pour être couché par un beau soleil comme cela. Ceux qui peuvent sortir se promènent dans le parc qui m'a paru superbe hier, quand je suis sorti pour mes lunettes – Je ne vois plus rien pour aujourd'hui. Embrasse bien fort ma petite poupée chérie pour moi – Donne moi beaucoup de détails dans tes lettres, et je termine en t'embrassant mille fois de tout cœur. – Ton mari qui t'aime – Simon. – As-tu eu des nouvelles de ta sœur Jeanne ?<sup>19</sup> (252)*

*Mercredi 12 janvier 1915 [sic – pour 1916] – Ma chère Blanchette, – Je reçois ta lettre du 11. Tu vois que vos lettres ne sont pas longues à venir. Je suis content que l'allocation soit augmentée c'est toujours ça. Et cela tombe bien que les cousins [probablement les braves cousins de Bazemont] vous envoient des patates. N'oublie surtout pas de les remercier. Cela m'étonne que le travail ne marche pas mieux que cela. Les journaux parlent tout le temps de la reprise des affaires : elle est propre. Là-dessus comme sur le reste ils nous montent le coup. Je viens de recevoir un aimable mot de Florent Matter, et je reçois aussi une lettre de chez Tourniéroux. Ils me demandent si je pourrais venir cette année faire l'inventaire !! Tu ne me dis pas de ce que Daniel [Poulain ?] a eu pour aller à l'hôpital. Est-il retourné sur le front ? Et Lucien [Lemoine], où est-il maintenant. Victor a de la veine de rester au Maroc, j'irais bien le rejoindre !... (263)*

L'entreprise Tourniéroux n'avait pas cessé de fonctionner pendant la guerre. Simon Jeanjean était resté en contact avec son employeur, toujours prêt à reprendre son activité professionnelle lors de ses permissions, si tant était que l'entreprise, elle, ne fermât pas. Elle a bien dû fermer parfois, le directeur étant réquisitionné. Le 18 juin 1915, Simon à Saint-Nazaire disait avoir reçu un mot de Tourniéroux de Limoges (185). Il semble en effet que Léonard Tourniéroux ait pu être affecté à Limoges, sa ville d'origine. Quant à la demande de Tourniéroux concernant l'inventaire, le double point d'exclamation est éloquent : ils ne doutent décidément de rien chez Tourniéroux, non mais sans blague !! Cela dit les relations restent excellentes. Dès le 29 janvier il se réjouira d'une gratification de 10 francs reçue de Tourniéroux (266).

*Vendredi 14 janvier – Ma chère Blanchette, (...) Je te remercie bien de m'écrire souvent. Malgré tout on s'ennuie loin des siens. Et comme je voudrais entendre notre petite bavarde de Ninise qui ne disait pas encore grand chose quand je suis parti. C'est triste d'avoir des enfants, et de ne pas les voir pousser, d'être là bêtement couché à perdre son temps, au lieu de gagner sa vie ! (...) En attendant, j'aurai le bonheur pendant sept jours d'y goûter un peu. Quand, je n'en sais rien, car cela ne va pas encore fort. Je me lève pour manger et je me recouche le soir après la soupe, car je*

<sup>18</sup> Pas grand-chose avant 1918 : n'y avait-il rien avant cette date ? Ou bien est-ce qu'il/elles ont omis de les conserver, ou les ont-ils tous utilisés ?

<sup>19</sup> Ici une nouvelle en creux, parmi bien d'autres. Mais nous n'avons aucune idée de ce qui a pu arriver à Jeanne Laurent (si tant est qu'elle s'appelât déjà ainsi, ou encore Stef ou Wattedault).

*n'aime pas beaucoup manger au lit qu'on remplit de mie de pain. Je termine en vous embrassant toutes de tout cœur. — Simon. (262)*

Une permission se fait attendre, conditionnée par son état de santé. Ce sera pour le 11 février (mentionnée dans le mini-carnet). Cette dernière carte, côté face, représente une étrange cabine en bois entourée d'appareils divers : *Contrexéville — Mécanothérapie (appareil du Dr Bidoux)*. Cet appareil de torture était destiné à combattre les déviations du rachis. La médecine a toujours voulu redresser les corps.

*La mécanothérapie (...) est une science ancienne, que nos pères avaient abandonnée et que nous reprenons de nos jours (...) On raconte en effet qu'Hippocrate attachait ses malades atteints de gibbosités sur une échelle et les précipitait du haut d'un toit dans le vide, tantôt les pieds en avant, tantôt au contraire la tête la première suivant le siège de la difformité. En arrivant à terre, l'échelle rendait une secousse des plus violentes au pauvre malade, ce qui devait guérir sa déviation. Il est vrai, dit l'auteur qui rapporte ce fait, que « les guérisons étaient rares ». Nous avons adouci nos mœurs et nos traitements...<sup>20</sup>*



(262)

Poursuivons :

*Contrexéville, dimanche 16.1.16 — Ma chère Blanchette, — Je reçois à l'instant ta lettre de vendredi et m'empresse de te répondre. Tu me dis que tu as reçu un avis du comité alsacien lorrain ? Qu'est-ce que c'est que cela. C'est peut-être les Enfants de Metz que tu veux dire ? Je prends note du numéro que tu me donnes, et je regarderai. Vois-tu que cela nous tombe un jour ! Je vois que notre fille se familiarise avec les étrangers et qu'elle est copine avec Mme Aubry. Mais qu'est-ce qu'elle*

<sup>20</sup> Bidou [sans 'x'], Gabriel, *Mécanothérapie et déviations du rachis*, Paris, 1903.

*peut lui raconter ? Tu devrais bien me raconter quelques-uns de ses bavardages, cela doit être drôle... (247)*

Où il se confirme que Simon faisait bien patrie de l'association dite des *Enfants de Metz*<sup>21</sup>... ce qui n'intéressait guère Blanche. Ce lien, vivace en 1916, sera maintenu fidèlement par la suite.

[Date incertaine, le début manque] *.../...tôt [?] à la compagnie, car ici c'est encore la zone des armées, et on ne passe pas par le dépôt, pour revenir au front, mais après la permission on revient dans la région, et ils vous habillent et équiper et on rentre à sa compagnie. Enfin, ce sera toujours quelques semaines de tirées et sept jours au lieu de cinq de permission. Du reste je ne suis pas encore guéri et pendant ce temps-là les mauvais jours, janvier surtout, se tirent(...). Je vois d'après vos lettres et celles de Blanche, que ma petite poupée cause bien maintenant. Ce que cela doit être amusant de l'entendre. Mais j'y pense, elle va déjà avoir trois ans. Si le temps passe tout de même... (253)*

### Simon Jeanjean lecteur insatiable...

*Contrexéville 8-1-16 – Ma chère Blanchette, – Un petit mot pour te remercier de la lettre du six courant que j'ai reçu hier, en même temps qu'une carte de Émile Rousseau<sup>22</sup>. (...) Quant aux 5 F envoyés par mon père je les attends encore. (...) Tu me demandes si je veux de la lecture. Il n'y en a pas des tas ici, malheureusement. Mais d'un autre côté 5 ou 6 feuilles littéraires j'en aurais pour lire 3 ou 4 jours et cela reviendrait au même. En tapant l'abbé, j'arriverai bien à avoir de quoi lire pendant que je serai ici, ce n'est donc pas la peine de m'en envoyer... (244)*

*Lundi 10 janvier – Ma chère Blanchette, – Pas grand chose de nouveau. Vais toujours à peu près et je me suis levé un peu aujourd'hui (pour m'asseoir du reste sur une chaise !) (...) Je bouquine, et vous savez si j'aime ça, je lis tout ce que je trouve. L'abbé m'en prête. Les copains à droite à gauche ont un livre. Je surveille quand ils ont fini pour le leur emprunter, et j'arrive à ne pas manquer de bouquins. Sans autre embrassez bien ma fille chérie pour moi. Je vous embrasse toutes de tout cœur... (255)*

C'est long les jours à l'hôpital. Pourtant il y en a un qui ne s'embête pas trop, c'est Jeanjean-le-liseur. Il a besoin de lecture comme de pain. Ses filles nous l'ont dit, et sa bibliothèque en témoigne. Elle est principalement logée dans le meuble blanc à deux portes grillagées que je me souviens d'avoir vu jadis rue de la Chine<sup>23</sup> et que j'ai retrouvé dans le grenier de Lardy. Il y avait des livres de toutes sortes dans les rayonnages du haut, principalement des romans – dont certains assez récents, édités dans les années cinquante et au-delà – et dans la partie basse, non grillagée, des piles de revues anciennes dont le point commun était de publier en feuilleton le tout-venant de la littérature populaire – romans d'aventure, policiers ou à l'eau de rose – revues que j'ai d'abord considérées comme anciennes et dépassées, et dont il on ne sait pas toujours si elles avaient été acquises par Simon lui-même, ou héritées des générations précédentes. Il avait évidemment prolongé et renouvelé lui-même la plupart des abonnements, et en avait ajouté d'autres au fil du temps.

---

<sup>21</sup> Cf supra, chapitre V.

<sup>22</sup> Oncle et fidèle parrain d'Ambérieu (voir plus haut, chapitre I et *passim*).

<sup>23</sup> La dernière adresse de Simon Jeanjean à Paris, et où je venais chez ma marraine étant enfant, 21 rue de la Chine, Paris 20<sup>e</sup>.

Il y avait d'ailleurs dans ce grenier une quantité d'autres livres plus sérieux, ne relevant pas de cette catégorie...

Nombreux sont les courriers dans lesquels il est question de lecture, d'abonnements ou de brochures qu'il a lues et commenté, ou qu'il souhaite recevoir : *Les Enfants de Metz*, comme on vient de le voir (247)<sup>24</sup>, l'*Almanach du messager boiteux* (75), l'*Alsacien-Lorrain* bien plus tard (521), entre autres journaux locaux, les *Contes de la tranchée* (188), l'*Écho de Paris* (56), l'*Employé*<sup>25</sup> (91), *Fantasio* (356)<sup>26</sup>, la « feuille littéraire » (laquelle ?... 473, 401, 355, 356), la *Libre parole* (128, 91), et puis « le journal » (lequel ?) que sa femme lui envoie régulièrement (359), la presse locale sans plus de précision (128). Sans parler de lectures plus longues, de romans notamment, qu'il se procure dès qu'il le peut...

La bibliothèque, Simon Jeanjean y va aussi souvent qu'à la messe, sinon plus. Et comme il note tout et conserve tout, tant mieux pour nous, on dispose d'un relevé exhaustif de la sienne, sous le titre, justement, de *Bibliothèque* écrit sur la couverture renforcée d'un épais document (2763). Très impressionnant. Encore un cahier initialement ordinaire, et qui, suralimentation oblige – d'où obésité – ensuite a fait craquer ses coutures et exigé des renforts de toutes parts à l'instar de l'album de cartes postales. Comme l'album, je ne serais pas étonné qu'il ait commencé à tenir ce cahier dans les années ici relatées, mais il l'a évidemment poursuivi bien au-delà. Une robuste couverture en carton a été ajoutée par-dessus. À l'intérieur le papier est fortement jauni et cassant, bien des feuilles ou cahiers ont été ajoutés et collés. 150 pages au total. Ce « catalogue » (liste) est d'abord un mystère pour moi, je n'arrive pas à penser comment il a pu l'alimenter au fil des années, consistant en une liste d'auteurs avec œuvres, extraordinairement fournie mais sans classement discernable – ni alphabétique, ni chronologique – mais correspondant sans doute au classement dans sa bibliothèque. Les a-t-il tous lus ? Du moins les connaît-il exactement. Cela va des œuvres complètes de Bossuet à Delly, en passant par Jules Déroulède et Miguel Zamacoï... soit 350 auteurs – et donc un nombre d'œuvres beaucoup plus important, ce qui est incroyable pour une bibliothèque privée stockée dans si peu d'espace. À la page 57, par exemple, se côtoient... *Georges Duhamel*, *H. Ardel*, *Florence Barclay*, *Alexis Piron*... – un auteur reconnu avec des auteurs-trices de romans à deux sous, puis un chansonnier du XVIII<sup>e</sup> siècle – ...*Richard Wagner* (? trouvez l'intrus), ...*Pierre Villetard*, puis *Émile Zola*, nom sous lequel je ne vois que... deux titres : *Le Vœu d'une morte* et *Thérèse Raquin* (pas vraiment représentatif de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Jeanjean aurait-il boudé le dreyfusard Zola ? Cela doit relever d'une époque ancienne, car j'ai peine à croire qu'il s'en soit tenu là, ce papivore) !

À ces noms se mêlent peu à peu, dans son cahier, les titres des collections dont la plupart sont des revues de grande diffusion publiant les œuvres sous forme de feuilletons. *Les Veillées des chaumières* apparaissent en premier, puis quelques pages plus loin *L'Ouvrier* et *Le Petit Écho de la Mode*. L'écriture est fine et soignée, le relevé détaille les titres et auteurs<sup>27</sup>. Il y aura ainsi une bonne douzaine de revues, auxquels on peut difficilement croire qu'il fût abonné en

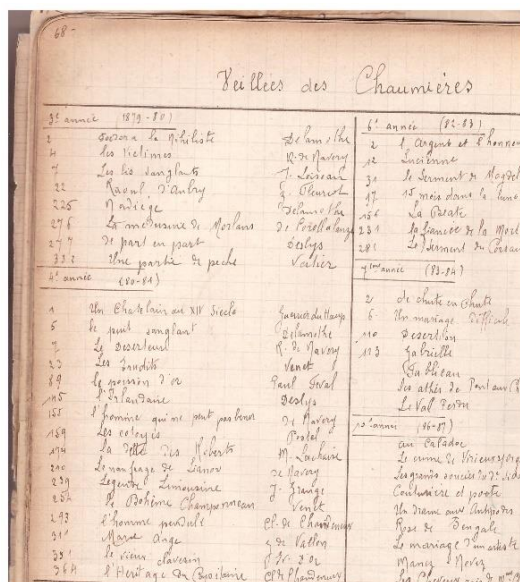
<sup>24</sup> Rappel : ces références numériques continuent de désigner les cartes postales de Simon Jeanjean dans lesquelles ces titres sont mentionnés, et tous les documents du Fonds Jeanjean. On voit combien ces abonnements comptent pour lui. Les cartes postales de l'album portent les numéros 1 à 640. Les titres ici mentionnés sont d'ailleurs absents pour la plupart de l'inventaire Jeanjean en tant que documents réels. Je n'ai inventorié, dans la partie « Bibliothèque » de l'inventaire, que des documents participant de l'histoire politique, en lien avec celle-ci (sur la Lorraine, la Démocratie chrétienne, etc.).

<sup>25</sup> Revue du Syndicat des Employés

<sup>26</sup> *Fantasio, magazine gai*, parut deux fois par mois de 1906 à 1937, puis en 1948, en lien avec le journal *Le Rivr*. On pouvait y lire des articles concernant le monde du théâtre, du music-hall, les aspects fantaisistes de la scène et des lettres, mais aussi la vie politique et publique en général, sous la plume de Georges Courteline, Tristan Bernard, Louis Delluc, Cami et bien d'autres du même agréable acabit, sans compter les illustrateurs.

<sup>27</sup> À raison de plus de 50 titres et auteurs par pages – soit plusieurs centaines encore - non comptabilisés dans les 350 relevés plus haut (apparaissant au même niveau que les titres de revues).

totalité. Pour *L'Ouvrier*, c'est sans doute sa collection la plus complète, puisque la liste du Cahier remonte à 1862 – héritage des générations précédentes – et qu'il reprendra l'abonnement dans les années soixante, collection que j'ai retrouvée empilée dans le bas du meuble blanc à Lardy.



Cahier Bibliothèque, détail d'une page (2763)

Le cahier est manifestement réservé aux lectures littéraires et de loisir, laissant d'abord de côté de nombreuses lectures « sérieuses ». Or vers la fin, les séries et collections viennent à l'emporter complètement sur les noms d'auteurs, qui se retrouvent au second niveau. S'y trouve ensuite un autre type de séries, thématiques celles-là, et beaucoup plus sérieuses (*Résistance, Religion, Histoire, Voyages, Questions sociales*). Bref, c'est un beau fourre-tout. Mais un travail impressionnant, reflet d'une somme de lectures à l'avenant.

*Contrexéville 18 janvier – Ma chère Blanchette, – Toujours pas grand chose de nouveau. En attendant le temps passe. Car cela ne va pas très vite. Il faut dire qu'ils ne font rien sauf de loin en loin, des bains de pieds. Il paraît qu'il n'y a pas de remède, qu'il faut attendre que le sang revienne dans les parties gelées. Je crois que les médecins ne savent pas eux-mêmes ce que c'est que cette maladie. Il faut dire qu'avant la guerre elle était inconnue. Une seule chose, c'est qu'il faut du repos, dès le début de la maladie, et cette année, ils évacuent les pieds gelés aussitôt alors que l'année dernière ils attendaient jusqu'à ce soit grave si bien qu'il était trop tard, et qu'il fallait couper les doigts quand ce n'était pas le pied. En attendant je me passionne sur "La porteuse de pain". 450 pages : il y a de quoi lire ! (265)*

Les pieds gelés, une maladie inconnue ? Première nouvelle... Mais ne soyons pas simpliste, la santé du soldat Jeanjean est une affaire compliquée. Heureusement qu'il y a la lecture.

### ...de romans populaires, entre autres

La lecture, toujours et encore ! Cette fois c'est un bon gros roman populaire, *La Porteuse de pain*. Comme dans *les Misérables*, *Michel Strogoff*, ou *Blake et Mortimer* en BD, il y a un méchant

diabolique et des héros innocents qui après des épreuves incroyables finiront par s'en tirer. Les héros comme les méchants peuvent naviguer de par le monde entier, ils se retrouvent toujours comme dans un mouchoir de poche. Et tu dévores le bouquin comme une drogue, comme le pain de la porteuse avec du chocolat, tu n'arrives plus à t'en passer et tu y reviens tout le temps. *La Porteuse de pain*, roman de Xavier de Montépin, fut publié d'abord en feuilleton dans *Le Petit Journal* en 1884, puis en édition complète l'année suivante. Archétype de la littérature populaire à faire pleurer Margot, et à lire d'une traite sans pouvoir s'arrêter, de rebondissement en rebondissement. Aujourd'hui, on avale des polars, des romans d'aventure ou à l'eau de rose, on regarde des séries qui pareillement vous harponnent et ne vous lâchent pas. Et il me plaît qu'aujourd'hui l'album et les archives de Simon Jeanjean soient hébergées ici à Limoges, dans les rayonnages de la Bibliothèque Universitaire de Limoges aux côtés du Fonds Constans, ou bibliothèque personnelle d'Ellen Constans (1930-2007), fondatrice à l'Université de Limoges du Centre de Recherche en Littérature Populaire (CRLP). J'y ai puisé savoir et plaisir, emprunté à gogo des romans d'aventure et à l'eau de rose. Mais je n'avais pas lu *La Porteuse de pain*, avant de le voir mentionné par Simon Jeanjean à Contrexéville. C'est chose faite maintenant.

*« Fin du XIXe siècle. Jeanne Fortier (l'innocente héroïne) est injustement accusée d'avoir tué son patron et mis le feu à l'usine qui l'emploie. Après avoir repoussé les avances du véritable assassin, (l'infâme canaille) Jacques Garaud, elle est condamnée à la prison à vie. Jacques Garaud a volé de l'argent et un projet d'invention "une machine à guillocher les surfaces courbes" à Jules Labroue, le directeur de l'usine. Il fuit en Amérique et fait fortune avec l'invention volée (bien mal acquis). Il revient en France avec le nom de Paul Harmant. Ovide Soliveau, le cousin du vrai Paul Harmant décédé, fera chanter Jacques Garaud. Il s'est procuré une "liqueur de vérité" (ressource providentielle) qu'il a donnée à boire dans un verre de Chartreuse verte au faux Paul Harmant afin de connaître sa véritable identité et de lui faire avouer son forfait. Quant à Jeanne Fortier, c'est une femme vieillie qui, ayant perdu la trace de ses enfants, s'évade vingt ans plus tard et devient porteuse de pain » (à suivre).*

Tel est le synopsis<sup>28</sup>. Je ne vous dis pas le succès de cette émouvante histoire. Chez les Jeanjean avant Simon, comme dans beaucoup de foyers, de chaumières, on lisait de ce genre de choses, généralement sous forme de feuilletons à suivre dans des revues, comme on l'a vu plus haut.

Je l'ai lu(e) à mon tour, la *Porteuse* (lue avec un « e », tant pis pour la grammaire et même si l'auteur est un homme à la différence de bon nombre de ces romans à deux sous écrits par des femmes sous pseudonyme masculin<sup>29</sup>). Je l'ai lu comme j'ai lu plusieurs livres de la bibliothèque à Jeanjean, autre manière de marcher sur ses traces. Et ce fut un roman dans le roman, de le lire en pensant à lui, de faire entrer dans ce roman le roman des Jeanjean. Le temps s'y abolit, comme à relire les cartes postales qui sont toujours au présent. Jeanne, l'innocente héroïne, s'enfuit avec son fils, le petit Georges, de l'usine en flammes où son mari est mort, car elle sait que Jacques Garraud, l'infâme canaille, a fait en sorte qu'elle soit accusée.

<sup>28</sup> Synopsis de l'adaptation cinématographique réalisée en 1963 par Maurice Cloche avec Suzanne Flon, Philippe Noiret et Jean Rochefort dans les rôles principaux. Auparavant *La Porteuse de pain* avait déjà été adaptée au théâtre par son auteur (en 1889), puis portée à l'écran 5 fois Par Louis Feuillade dès 1906, par Georges Denola en 1912, René Le Somptier (1923), René Sti (1934, avec Fernandel en boulanger), auxquelles s'ajoute une première version de Maurice Cloche en 1950, production franco-italienne (*La portatrice di pane*). Et il y en eut encore une autre après, en 1973, sous forme de mini-série télévisée, en 13 épisodes de 26 minutes, réalisée par Marcel Camus (avec notamment Martine Sarcey, Jacques Monod, Bernard Giraudeau, Carole Laure, Philippe Léotard et j'en passe)...

<sup>29</sup> Voir Ellen Constans, *Ouvrières des lettres*, PULIM, 2007 (coll. Médiatextes).

*Je te porterai mon mignon*, dit-elle à Georges à la page 65<sup>30</sup>, comme Jeanjean s'adressant à sa fille ou même à sa femme, *Je t'embrasse bien fort mon mignon, ton mari qui t'aime* (125). Le bon curé Laugier qui accueille Jeanne à la page 76 évoque, lui, l'évêque Myriel des *Misérables*, mais sa soutane est la même que celle de tous les abbés ou curés fréquentés par Jeanjean – comme celui de Contrexéville à qui il emprunte des livres (255). L'infâme canaille, à la page précédente, avait choisi de se faire appeler « Harmant », c'est justement le nom de l'hôtel (Harmand avec un d) habité par Jeanjean lisant *La Porteuse* à Contrexéville à sa sortie d'hôpital. Les personnages s'appellent Lucie, Lucien, les femmes sont couturières à Paris, vont chercher l'ouvrage chez leurs client(e)s pour le faire à la maison, et je me dis qu'il en allait pareillement pour les tantes, pour Blanche, et plus tard encore pour ma marraine. Les personnages emploient des tournures populaires, comme « *N-I-Ni, c'est fini* » à la page 442. Quand ils arpentent en courant les quartiers de Paris<sup>31</sup>, je les suis comme j'ai suivi les Jeanjean. Quand l'héroïne à la page 147 s'évade de chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul où elle était retenue de force, je me dis que Denise elle aussi aurait dû s'évader. Je lis *la Porteuse de pain*, courant de page en page en me demandant comment cela finira même si je sais que cela finira bien, à la différence de l'histoire des Jeanjean dont je connais la fin. Quand l'histoire s'aventure dans des bas-fonds sordides, je pense au voisinage brutal du 140 rue de Ménilmontant, dans ces mêmes années trente où Denise est partie. Quand Mary, la pauvre petite malade, s'affaiblit de jour en jour, je pense à Madeleine, la seconde fille née en 1917, je sais qu'elle ne vivra pas longtemps. Mais j'arrête là mes divagations à l'eau de rose. Comment Jeanjean penserait-il à tout cela qui n'est pas encore arrivé ? Pour lui c'est bien assez de pouvoir s'évader de ce qui lui arrive. Car Simon a toujours les pieds gelés, à Contrexéville où il stationne depuis un bon mois.

## Quitter Contrexéville, et après ?...

*Jeu*di 20 [janvier 1916] – *Ma chère Blanchette, – Je reçois ta lettre du 18. Pour mes pieds, c'est à peu près la même chose. Cela ne me fait pas trop mal. Ils pèlent complètement. Mais je peux marcher, le gauche va bien et le droit me fait un peu boiter, il est encore un peu enflé. Il y a 15 jours, on nous avait enlevé les beaux lits en cuivre qu'on avait pour nous donner des lits plus étroits. Hier. On nous les a redonnés, c'est des lits qu'on avait réquisitionné dans les hôtels à 150 F pièce et les propriétaires n'ont pas voulu les reprendre (...) Ils ont fait des progrès pour la nourriture. Cette semaine nous avons eu deux fois des choux-fleurs et un soir de la dinde ! (...)*  
 NB. *Tu ne m'as pas dit si tu avais pu avoir des boutons de capotes, et des bouts de drap bleu ? Pour quand je viendrai.* (264)

Le 22 janvier enfin l'amélioration se confirme. Première sortie hors de l'hôpital (250).

*.../...<sup>32</sup> j'avais écrit pour le nouvel an. M. Thibault va toujours bien, mais est fatigué. M. Doral est caporal sans avoir quitté son hôpital. Encore un embusqué. (...) Mon pied va mieux. Seul le pouce ne veut pas dégeler, et me taquine surtout le soir. Quant à l'autre indisposition, cela va un peu mieux. Je voulais aller ce matin à la messe, mais l'abbé me l'a déconseillé, car il faut y aller en sabots et je ne pourrais pas marcher en ce moment avec ça. (...)* (261)

<sup>30</sup> Édition citée ici : *Mélos*, Presses de la Cité, 1992 (coll. Omnibus), 1326 p. Contient : La porteuse de pain, de Xavier de Montépin ; Le maître de forges, de Georges Ohnet ; La charmeuse d'enfants, de Jules Mary.

<sup>31</sup> Pages 497-498.

<sup>32</sup> Extrait d'une carte dont le début manque ; la date est très probablement le 23 janvier.

*Encore un embusqué...* Qui dit embusqué dit pistonné. Cela les horripilait, les bons petits soldats, de voir les pistonnés échapper aux corvées, comme de voir certains 'bons Français' se remplir les poches à l'arrière. On trouve, dans le n° 1 de « La Fourragère », journal du 51<sup>e</sup> **R.I.**, un poème qui dit et répète son mépris de cette engeance (3011). Jeanjean n'a rien d'un embusqué. Hospitalisé, c'est tant pis pour sa santé et tant mieux pour sa vie, mais embusqué jamais. Ni simulateur. Ni rebelle d'ailleurs. Ce n'est pas lui qui se serait mutiné contre la mère patrie. Résistant ? Ce sera une autre affaire...

*Aux embusqués*

*Pendant que le guetteur au bord de la tranchée  
Le front lourd de sommeil, veille, les yeux braqués  
Dans la nuit noire où siffle une balle égarée...  
Faites des rêves bleus, Messieurs les Embusqués !  
Pendant que les shrapnells tracent un sillon large  
Et rouge dans nos rangs ; que nos clairons restés  
Debout sous les obus sonnent, sonnent la charge...  
Allez prendre le thé, Messieurs les Embusqués !*

*Pendant que sur la plaine, uniformément grise,  
Hurlant sous la douleur, tout seul, les bras crispés,  
Mon enfant de vingt ans lentement agonise...  
Dansez donc le tango, Messieurs les Embusqués !*  
Extrait du *Diable au cor*, cité dans *La Fourragère*, n° 1, page 1 (3011)

*Contrexéville 24 janvier – Ma chère Blanchette, – Un mot pour t'informer de mon changement d'adresse. Je suis maintenant à : Hôpital hôtel Harmant - Contrexéville Vosges. Hier dimanche j'ai pu aller à la messe, l'église n'est pas bien loin, il y a une chorale qui chante pas mal, à la messe militaire. L'après-midi, il y avait une matinée, par des artistes du théâtre de Nancy réfugiés. Ils ont joué *Les Deux sourds* et on a passé une bonne après-midi...(248)*

*L'après-midi il y avait une matinée...* Habitué des sorties du dimanche., notre Simon en connaît le vocabulaire. Il est bon public, friand de spectacle amateur, y compris, de préférence, sous les formes les moins officielles et les plus spontanées. Par exemple en début 1917, du côté de Toul :...*après manger, nous avons été à notre café habituel. Il y a maintenant des amateurs qui tous les soirs font un petit concert, et on passe un bon moment* (369) ; ou encore : ...*avant-hier soir, on a passé une bonne soirée. Un copain qui prétend faire du spiritisme a soi-disant endormi un poilu. Tu parles d'un rire. Il s'était adressé à un acteur qui a joué le rôle d'une façon épatante* (276). Il participera toujours avec plaisir à de telles réunions récréatives et continuera de le faire avec ses filles - fêtes des écoles, fêtes scoutes, fêtes de patronage diverses et plus ou moins variées. Ici-même, on pourrait dresser une liste des séances de musique ou théâtre aux armées auxquelles il assista : concerts, soirées théâtrales, cinéma. Six mois plus tôt, au front, c'étaient les *brises* de Zamacoïs et les *nez* de Cyrano. Cette fois, *Les Deux sourds*, comédie en un acte de Jules Moinaux, datant déjà de 1866 mais qui reste un « tube »<sup>33</sup>. Jules Moinaux était le père de Georges Courteline, les chiens ne font pas des chats.

Pour ce qui est de Contrexéville, la quille s'approche, d'ici une quinzaine de jours et une quinzaine de cartes. Passons sur la suivante (246), consacrée principalement à demander qu'on lui envoie quelques provisions, dont un morceau d'amadou – *du petit comme d'habitude* – suite à un accident de tiroir de sa table de nuit. La suivante encore (266) accuse réception d'une gratification inespérée reçue de Tourniéroux. La carte représente une rue vue en ligne

<sup>33</sup> Voici l'histoire (à ne pas confondre avec le sketch homonyme qui en 1930 sera joué par Raimu et Poupon) : *Damoiseau est sourd* (c'est le premier)... *ce qui ne l'empêche pas d'entendre les insultes* (hilarantes) *que, sous couvert de compliments, lui adresse Boniface, son domestique. Car Boniface supporte mal son autorité tyrannique – qu'il exerce aussi sur sa fille Églantine, en chassant tous les prétendants possibles* (très original). Or, *voici que Placide, un de ceux-ci, chassant le lapin sur la propriété de Damoiseau, est arrêté par le Garde-champêtre. Pour échapper aux reproches du proprio, Placide feint la surdité* (deuxième sourd). Tout est bien qui finira bien.



de fuite diagonale, avec une façade portant le nom **Hôtel Harmand** (NB. La flèche indique la fenêtre au premier étage de la chambre que j'occupe).



Mais il y a parfois plus inquiétant que l'approvisionnement en amadou.

*Contrexéville, 31.1.16 – Ma chère Blanchette, – Je crains que l'accident du Zeppelin soit dans notre quartier. Les journaux ne donnent pas le nom des rues mais les détails me font craindre que ce soit de notre côté. Écris-moi vite pour me rassurer à ce sujet. J'espère que ni toi ni les tantes n'avez eu à souffrir et n'avez pas trop été effrayées. Mais j'attends des nouvelles avec impatience. A part cela pas grand-chose. Mon pied est toujours à peu près la même chose. Joins-moi à la prochaine quelques cartes-lettres du poilu, c'est très pratique pour écrire un mot aux copains et je n'en ai plus... (242)*

Saleté de Zeppelin, il y avait de quoi s'inquiéter. Dans la soirée et la nuit du 29 janvier, un ballon dirigeable allemand avait lâché 17 bombes sur l'Est de la capitale. La première, tombée sur le boulevard, avait crevé la voûte du métro Couronnes à Belleville, juste après le passage d'une rame. Le vacarme de l'explosion s'était propagé de station en station, semant la panique. On avait relevé 26 morts et 32 blessés dans les quartiers de Belleville et de Ménilmontant. Funérailles nationales le 7 février suivant. Le Zeppelin LZ49 avait décollé de Mainvault en Belgique. L'alerte avait été donnée et des avions avaient décollé du Bourget pour tenter de l'intercepter, mais la météo était défavorable – plafond nuageux très bas, noyant les faisceaux lumineux des projecteurs. Chaque Zeppelin, rendez-vous compte, pouvait transporter 40 à 50 tonnes de bombes, à une vitesse pouvant dépasser les 100 km/h, et voler jusqu'à 5000m d'altitude ce qui leur permettait d'atteindre n'importe quel point en Europe. L'inconvénient, si j'ose dire, de ces diaboliques cétaqués des airs, c'est qu'ils offraient – du moins dans des conditions météorologiques normales – des cibles idéales aux tirs des avions de chasse, avec leur volume de 50 000m<sup>3</sup> et leurs 150 mètres, ce qui explique la durée finalement limitée de leur carrière militaire. Le LZ49 put mener sa mission à son terme, mais

à son retour en Belgique il était endommagé et irrécupérable. Côté Jeanjean, ouf, elles en seront quittes pour la peur. Quant à lui, le départ est pour bientôt. Dernière double carte :

*Lundi 7/2/1916 – Ma chère Blanchette, – Comme je le prévoyais, je suis "liquidé" pour cette semaine. Je ne sais si je partirai demain ou jeudi. (...) Quant à la convalescence, on n'en donne pas ici, et on ne va pas au dépôt. Je ne verrai donc pas Brest pour cette fois. Après la permission, on va je crois à Neufchâteau dans un dépôt d'éclopés et là il vous équipent et on retourne de suite sur le front, à moins qu'ils reconnaissent qu'on ne peut pas encore y aller, et alors ils vous .../...*  
(259)

*.../...gardent là, en attendant. Je vais donc avoir le bonheur de vous voir bientôt. C'est embêtant que tu aies commencé à travailler aujourd'hui. J'espère que tu pourras avoir un peu de liberté quand je serai là. Je ne vois plus rien. Embrasse bien ma poupée chérie pour moi. Je vous embrasse toutes de tout cœur.*

*A bientôt. - - Simon. (243)*

Fin de l'épisode. Pourquoi « Brest » ? Sans doute un nouveau dépôt d'éclopés sur lequel il aurait pu compter – car son pied reste douloureux – au lieu d'un troisième séjour à Saint-Nazaire. De toutes façons c'est raté. A suivre.

## Chapitre VII – Un ange passe (1916-1917)

*Servitude et langueur militaire. « Un ange passe ». Un ange ambigu, ou plusieurs anges successifs. L'un muni d'une épée sous le fil de quoi l'on pourrait trépasser. C'est l'ange exterminateur, idée noire ; le poilu tant qu'il peut la renferme en son cœur. Mais un autre ange est à naître. Se pourrait-il que la menace enfin – le calice amer, comme il est dit dans l'évangile – de Simon Jeanjean enfin s'éloigne ?*

### 1916 : vadrouille incertaine

*Après la permission, on va je crois à Neufchâteau, écrit Simon Jeanjean dans son dernier courrier envoyé de Contrexéville le 2 février 1916 (259). Jusqu'à cette date nous avons pu suivre ses déplacements. À partir du 18 février – fin de la permission – ce sera plus difficile. Les cartes sont toutes sous enveloppe – pas de tampon – et il n'indique plus que le nom du jour de la semaine, sans date. On se raccroche à quelques indices : mention du mardi-gras (282) dont nous savons qu'il tomba le 7 mars cette année-là, ou récapitulation par Simon des cartes envoyées à la date du 23 février (283) : *Trois de Neufchâteau, deux de Toul, trois de Bar-le-Duc, et la présente est la troisième de Langres*. Pour le reste, contentons-nous d'approximations.*

C'est donc, en février et mars 1916, une sorte de vadrouille incertaine jusqu'à Langres, via Neufchâteau, Toul et Bar-le-Duc. Plus ou moins rétabli, Simon Jeanjean croit encore à la fin de la guerre. Tel Tantale voyant s'éloigner l'objet de ses vœux d'étape en étape. Pour nous, le document le plus fiable reste le mini-carnet, ajoutant quelques précisions que la lecture des cartes n'avait pas dévoilées : un retour à Verdun en fin mars, et une permission en octobre 1916, suivie d'un « repos » (là, le sens nous échappe un peu, sans doute un temps libre après le retour au régiment, mais où ?...):

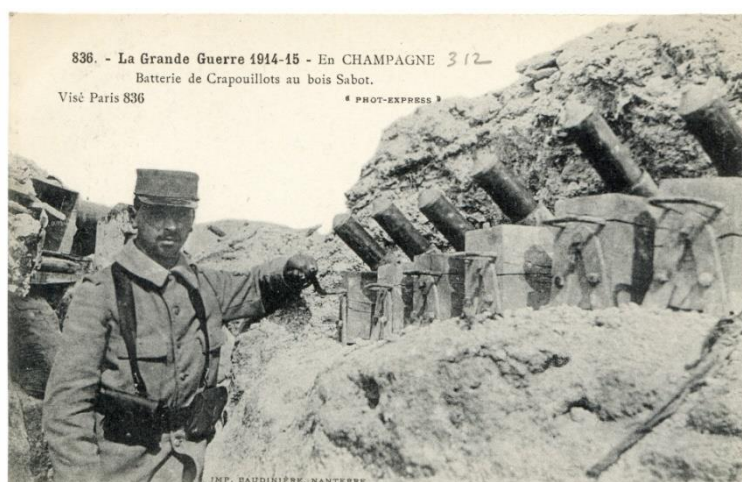
*Contrexéville pieds gelés 25 décembre – Paris perm. 11 février 1916 – Neufchâteau 19 février – Toul 25 Février – Bar-le-Duc 26 février – Langres 27 février – Verdun (51e) 25 mars – Picardie juin 1916 – Paris (perm) 12 octobre – Repos 21 octobre –*

FIN DU MINI-CARNET... Au fait, pourquoi s'arrête-t-il là ? Manque-t-il une page ?...

Quelques précisions sur ladite vadrouille. Le retour de permission n'est pas gai. Le 20 février, il commence par moisir à Neufchâteau. Après l'hôpital le chemin est tracé : rejoindre le « Dépôt d'éclopés » en attendant le certificat médical qui lui fera devoir d'y retourner (au front, bien entendu). Le dépôt est à Toul cette fois, mais on doit d'abord lui procurer des lunettes. Son pied lui fait toujours aussi mal, il porte des chaussons et ne se déplace guère. On ne sait d'ailleurs pas où il se trouve, il n'a pas le droit de donner son adresse. Pas de courrier, décidément ce n'est pas la joie. Le 24 février, catastrophe ! On l'a bien envoyé à Toul, mais en caserne. On va le rhabiller et ensuite il faudra y aller. *Cela ira comme cela pourra*, écrit-il, stoïque (272). Avec les pieds qu'il a on se demande comment cela pourrait aller. On lui donne son « fourbi » : un sac trop petit, des capotes qui lui viennent au-dessus du genou, n'importe quoi. Il a dû garder sa vieille capote en triste état, et pas de ceinturon. En route pour Bar-le-Duc, et ensuite mystère. Et toujours pas de courrier. 25 février : la gare de Bar-le-Duc a été bombardée, pas moyen de retourner à Verdun. C'est la panne. On loge dans un magasin sur la paille. Malgré tout cela il garde le moral. Il écrit : *Le fait d'avoir le sac au dos a presque guéri mon pied, je ne me savais pas l'esprit si militaire. C'est épatant...* (434) On pourrait même dire que c'est miraculeux (après cela, pas besoin de demander ce que notre Jeanjean ira faire à Lourdes, comme le montreront les photos des albums de famille). Le lendemain, toujours en panne à

Bar-le-Duc. Il y en a un qui raconte qu'on va partir à Langres et de là au dépôt ! (431). Allez-y comprendre quelque chose. Le plus beau c'est que c'est vrai : le lendemain, venu à la gare pour prendre le train de Verdun, contrordre ! Cela devient une habitude, de tourner en rond et en bourrique ; profitons-en pour faire un petit tour en ville à Bar-le-Duc, c'est gentil comme il dit, il y a de vieux hôtels à façades sculptées, très curieux. Mais pas d'adresse à donner, et sans adresse, pas de courrier de Paris. 27 février : ça y est, on est arrivés à Langres. Fin de la vadrouille ? Le cantonnement est à 12 km de la ville de Neuilly-l'Évêque, où on doit rester quelques jours, c'est toujours cela de gagné, on évite l'offensive boche pendant ce temps-là. *Nous sommes pas mal logés. Un bon grenier avec de la paille. Une chambre à four pour faire la cuisine et tranquille, personne qui nous embête. Espérons que cela durera* (287). Et cela dure, justement. *Personne n'est fâché, je vous le promets, de couper à l'affaire de Verdun (qui semble tourner à notre avantage)*, écrit-il le 28 février (288). Cela dure tellement qu'il commence à trouver le temps long, même logé comme il l'est avec sa compagnie, chez *des gens assez chics*, qui leur ont même donné des patates. Et le lendemain, changement de cantonnement, c'est encore mieux. Début mars, il finit par donner son adresse, à tout hasard, au cas où il y resterait suffisamment longtemps pour recevoir du courrier : *M. Jeanjean, chez M. Richard Parisot à Neuilly l'évêque, Haute-Marne, tu mettras un billet de 5 F dedans. Réponds pas retour du courrier* (284). Lui, il écrit tous les jours, de toutes façons. Le soir il a assisté à une conférence à l'église sur l'histoire de Langres, donnée par le curé, et le dimanche à la messe il y avait tellement de soldats que l'église n'était pas assez grande pour les loger tous. Un jour, deux jours, trois jours passent, la lettre attendue n'arrive pas. Le 6 mars, il y en a qui sont repartis, sur Verdun probablement. Les autres et lui, qui restent là, ne savent pas combien de temps ils vont y rester. La dernière carte date du mardi gras, 7 mars 1916, ils ont fait des crêpes. Et toujours pas de lettres. Fin de l'épisode...

Ensuite nous savons seulement, par le mini-carnet que Simon rejoignit Verdun (au 51<sup>e</sup> R.I.) le 25 mars... puis la Picardie au mois de juin... enfin Paris pour une permission en octobre. C'est maigre, rien qui nous permette d'améliorer le classement des cartes. Dans bien des cas nous hésitons même sur l'année.



(312)

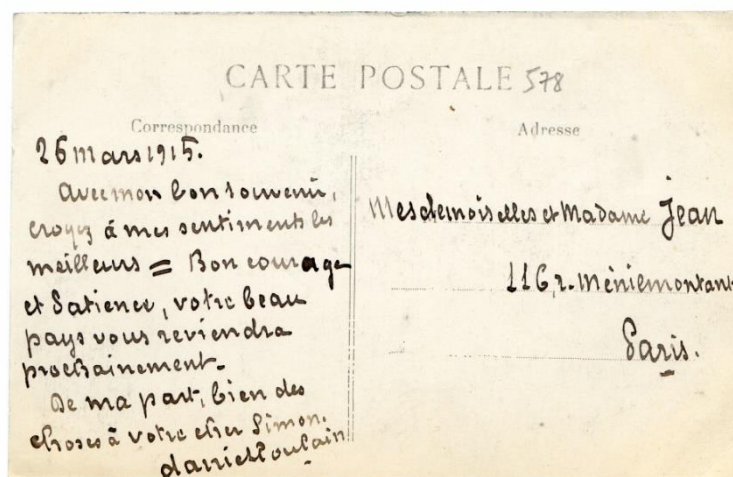
Dans l'album, après Toul, Langres et Troyes, et avant la Picardie, s'intercale ici une série de cartes vierges intitulée **La Grande Guerre en Champagne, 1914-1915**, soit 5 cartes vierges, et donc ajoutées plus tard (312 à 317). C'est la première série illustrant directement la guerre. Le décalage persiste, mais les cartes, jusqu'à présent ignorantes du conflit actuel, se mettent à la page.

Se mettre à la page, coller à l'actualité, c'est sans doute une ambition prioritaire des éditeurs de cartes postales. Guidés par des motivations commerciales, ils n'ont que faire de la censure, leur seule contrainte est logistique – prise de vue, réalisation et diffusion. Nous n'avons pas idée de ces délais pour les cartes précédentes, non datées et non écrites. Une seule en donne idée au sein du Fonds Jeanjean : tirée d'une série intitulée La Guerre de 1914, elle représente le « *Passage des tirailleurs marocains* » dans la ville d'Amiens (578) :



La Guerre de 1914.  
L. C. H. Paris

'AMIENS, Passage de tirailleurs Marocains  
.Passage of Moroccan sharp-shooters at Amiens 578



Cette carte, écrite en mars 1915, témoigne d'une certaine réactivité de l'éditeur. On veut croire, d'ailleurs, que Daniel Poulain<sup>1</sup> son expéditeur, fut guidé dans le choix de cette photographie par un sentiment d'humanité envers les soldats qui y sont représentés.

### Idées noires, idées justes

Pour revenir à ce début 1916, quelques indices<sup>2</sup> nous portent à commencer par le séjour au dépôt arrière de Villers-Bretonneux dans la Somme<sup>3</sup>, juste après Verdun. Quant à l'adresse, *il ne faut plus mettre 51<sup>ème</sup>*, précise-t-il à l'attention de Blanche (355), car le 51<sup>e</sup> est au front ; ce

<sup>1</sup> Membre de la grande famille Jeanjean (le nom de « Poulain » associé à « Lemoine » apparaissant notamment dans plusieurs faire-part). Mais le degré de parenté nous échappe.

<sup>2</sup> Sans certitude, car le millésime n'est pas mentionné.

<sup>3</sup> Une carte adressée à sa marraine Célestine pour sa fête, représente Villers-Bretonneux (348). Une autre à Pauline, pour sa fête également (353). La Saint Célestin est fêtée le 6 avril, et la Saint Paulin le 22 juin (ou Saint Paul une semaine plus tard).

détour inutile retarde fâcheusement le courrier. Simon se plaint des *bêtises de l'active* (350). *Quelle barbe que l'exercice* (349)... Le séjour à Ansauvillers, ensuite, se situe clairement au début du mois de septembre (321 et 322), juste avant Beauvais. Le lieutenant, très « *chic* », qu'il retrouve au dépôt juste après Beauvais est le même qu'à Ansauvillers (358) où il est donc passé précédemment. La vie au dépôt n'y est pas désagréable, bien qu'il souffre encore de son pied gelé. Enfin, le passage à Beauvais ne peut être daté que du mois d'octobre : plusieurs cartes de cette ville insistent sur les formalités à effectuer en vue d'une permission espérée pour la Toussaint<sup>4</sup> (358 etc.), permission qui ne peut être que celle mentionnée en octobre dans le mini-carnet. Beauvais apparaît d'abord comme un séjour transitoire vers une destination redoutée – on sait bien laquelle : *Hier ils avaient organisé un concert où je me suis assez bien amusé pour retomber de nouveau dans les idées noires* (359). Il espère pouvoir être évacué pour raison médicale, malgré la perplexité du major (et sans que nous sachions exactement de quoi il souffrait). *Il m'a dit que malheureusement il n'avait rien pour me soigner. Que d'autre part, il ne pouvait pas m'évacuer pour cela... ce serait tout différent si vous aviez la moindre petite bronchite... Je reconnais que votre cas est intéressant et que vous n'êtes pas un simulateur, mais en ce moment je ne peux rien* (360). En fait il sera une nouvelle fois orienté vers le dépôt, moindre mal (361). Le lieu n'est pas précisé. Les dernières cartes sont des images de Beauvais, mais envoyées d'un autre endroit, nous ne savons pas d'où.

Les missives, même déclassées et sans date, peuvent se lire indépendamment les unes des autres. Dans les deux suivantes, de Villers-Bretonneux, Simon invite Blanche à voir les choses en face, en particulier sur ce qui peut arriver à tout moment et qu'il faut bien envisager :

*Lundi – Ma chère Blanchette – Je reçois ta lettre du 22 et te remercie beaucoup des 5 F y contenus, quoique je crois que nous allons avoir du mal à nous ravitailler par ici. (...) Au sujet des retraites, j'avais dit que je ne t'en parlerais plus, mais je crois qu'il faut que je te donne quelques explications que je ne t'ai pas encore données. On a voté à la chambre une loi disant que ceux qui auraient payé leurs cotisations jusqu'au jour où ils sont mobilisés, s'ils sont tués, la femme toucherait une somme (je ne me rappelle plus combien, mais assez forte, 300 ou 400 F je crois), plus une autre pour chaque enfant. Voilà pourquoi j'insiste pour que tu payes ma cotisation au moins, et jusqu'au jour où je suis parti, soit sept mois à 1,50 timbre mixte, soit 10,50. Ce n'est pas de l'argent .../... (351)*

*.../... mal placé.. On ne sait ce qui peut arriver dans le métier, d'un jour à l'autre je puis être zigouillé, cela arrive à beaucoup de gens, et dans ce cas, il ne te sera pas nuisible de toucher immédiatement une somme assez forte (sans compter la pension). Je ne te le souhaite pas, à moi non plus ! Mais enfin, il faut tout prévoir. J'insiste donc de nouveau sérieusement, et cela m'ennuierait que tu n'y ailles pas. J'espère que c'est la dernière fois que je serai forcé d'insister et qu'en réponse à la présente tu me diras (non pas : j'irai) mais j'y suis allée. Sans autre, je te prie d'embrasser bien fort ma fille chérie pour moi, je termine en t'embrassant de tout cœur. – Ton mari qui t'aime. – Simon. (352)*

Dans une autre carte, une des seules à être datée précisément – du 7 septembre, représentant la halle et l'église d'Ansauvillers d'où elle fut envoyée – il revient sur ses blessures (*il y a aujourd'hui deux ans que j'ai été blessé*), ses batailles, son ras-le-bol de cette horreur des tranchées ; mais préfère penser aux bonnes choses, aux cousins de Bazemont par exemple, tranchant sur les autres membres de la famille de Blanche (*tant mieux que tu aies rapporté des*

<sup>4</sup> Permission également évoquée dans la carte n°640, celle-ci ne disant rien sur le lieu d'expédition mais très certainement datée de 1916.

*provisions. Ils sont réellement gentils tes cousins, surtout que nous n'y avons même pas été une seule fois avant la guerre !* ; au nouveau lieutenant qui prend soin de ses hommes, *ce qui prouve bien que tout dépend des officiers, car ils ne touchent pas davantage en ce moment qu'il y a un mois, au contraire. Si j'avais seulement le bonheur de vous voir ! Il y a pas mal de copains qui ont fait venir leurs femmes. Mais voilà, les frais ! C'est assez cher ici, puis ton travail. D'autre part on est comme l'oiseau sur la branche, du jour au lendemain on peut partir...* (322)

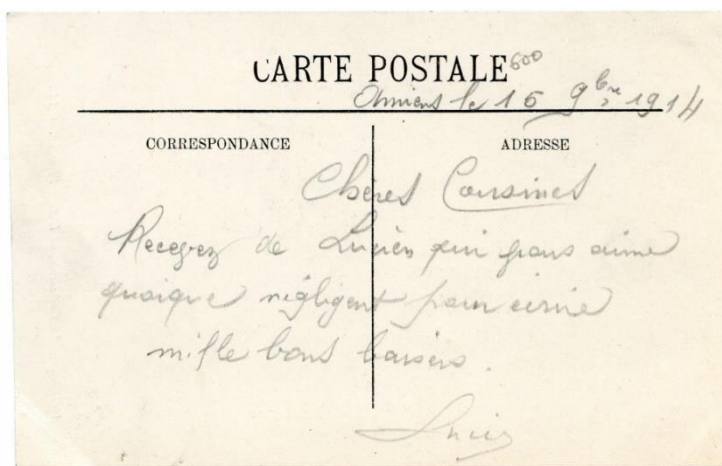
On peut partir, ou pire. Comment ne pas craindre le pire ? Simon aussi aurait pu 'être zigouillé' comme il l'écrivait alors, en ce début d'automne de 1916. Ou même ne plus être là, si la balle ou l'éclat d'obus qui atteignit sa jambe gauche l'avait atteint un mètre plus haut et avait frappé son cœur, deux ans plus tôt.

## L'ange de la mort

L'ange de la mort<sup>5</sup>, dans l'album du poilu, c'est d'abord **l'ange pleureur d'Amiens**. La carte (600) le représente en plan rapproché. Le *putto* ou bébé ange, potelé à souhait mais affligé, a la tête appuyée sur sa main droite dont le coude s'appuie sur un crâne. Sa main gauche est posée sur un sablier. Rien ne manque à cette *vanité*. La carte précédente (599) montre en vue générale le célèbre mausolée du chanoine Guilain Lucas sculpté par Nicolas Blasset en 1636 et situé dans la cathédrale d'Amiens. L'ange y occupe la place centrale. Ces deux cartes sont logiquement associées dans la partie de l'album consacrée à Amiens, auprès de quelques vues saisissantes de sites bombardés, des protections mises en place contre les projectiles à l'intérieur et à l'extérieur de la cathédrale d'Amiens, ainsi que de l'entrée des troupes allemandes dans la ville (567).



13 AMIENS. — La Cathédrale. — L'Ange Pleureur. — LL. 600



(600)

<sup>5</sup> Ce texte, dans une version allégée, a été publié sous ce titre dans la revue *L'Hôte, esthétique et littérature*, 2014, n° 3, p. 42-44.

Les deux cartes sont voisines dans l'album, mais éloignées dans le temps. La première, signée Lucien et adressée à ses chères cousines, est datée du 16 novembre 1914 (Simon était au dépôt de Saint-Nazaire). Il s'agit sans doute de ce jeune Lucien que nous connaissons mal (le « petit Lucien »). Ce Lucien-là, comme nous l'avons vu, était vraisemblablement le petit-fils de Julie Moyet, seconde femme de l'autre Lucien père de Simon, l'ancien légionnaire, dont le petit Lucien, sauf erreur, était le filleul. La seconde carte, signée de Simon, sans doute à l'occasion d'un séjour de vacances en Picardie, est bien postérieure. Lucien Jeanjean fut tué en août 1918. Un mort parmi des millions d'autres. Mais pourquoi – et à qui adressé – ce « chères cousines », s'il venait du petit-fils de la belle-mère ? Ce brave Lucien reste décidément notre soldat inconnu...

L'album – le commerce des cartes postales – à partir de 1916 multiplie les images de dévastation. Villes mortes, rues éventrées, églises aux toits déchirés, décombres y prennent une place de plus en plus importante. Il a fallu le temps de les photographier. Les éditeurs en ont fait des séries ou collections dont certaines constituent des chapitres à part entière de l'album. Images effarantes s'opposant à celles si vivantes qui se vendaient auparavant. Dans les photos de ruines il n'y a plus personne devant l'objectif. L'ange pleure sur les ruines. Jeanjean va à la messe et prie assidûment. Il choisit pour son album la photo d'une vierge abattue au sommet d'un clocher décapité, celui de la basilique N.D des Brébières, à Albert dans la Somme (329 à 333, soit cinq vues pour ce seul sujet, avant / après le bombardement), ou d'un crucifix brisé au milieu des ruines de l'église de Marquivillers (334). Une main impitoyable a balayé tout ça.

Des centaines de milliers de cartes postales, de médailles et autres objets représentant l'ange pleureur d'Amiens furent fabriqués à son effigie et vendus aux soldats, principalement à ceux du *Commonwealth* qui les firent parvenir à leurs familles. C'était un bon support pour la propagande. Ainsi en fut-il aussi de l'*Ange au sourire* de la cathédrale de Reims (47), décapité par une poutre de l'échafaudage en flammes lors de l'incendie de septembre 14, puis restauré à partir des fragments retrouvés et promu au rang de symbole du génie français et des horreurs allemandes.



(433)



Au fait, s'il y a une allégorie de la mort dans l'album de Simon Jeanjean, bien plus encore que l'ange pleureur c'est l'impressionnant **Squelette (dit aussi 'le Transi')** du mausolée du prince de Chalons situé dans l'église de Bar-le-Duc et figurant sur une carte que Simon envoya de cette ville à sa femme le 5 septembre 1917 (433). Je ne sais comment Blanche Jeanjean le prit (elle allaitait alors Madeleine) car ce squelette est terrifiant. Il fut sculpté au seizième siècle par Ligier Richier, après la mort violente de René de Chalon, prince d'Orange, comte de Nassau et Seigneur de Bréda, navré d'un impact de couleuvrine lors du siège de Saint-Dizier en 1544. Avant d'être rapatrié à Breda aux Pays-Bas, le corps de René de Chalon avait été éviscéré, comme il se faisait en Égypte ancienne et comme il était de coutume pour les grands de ce monde. Le cœur et les entrailles furent inhumés à Bar-le-Duc dans l'église collégiale Saint-Maxe du château de Bar et des ducs de Lorraine. Le monument fut élevé peu après représentant ce formidable squelette debout, que l'on pourrait qualifier plutôt d'écorché à tête de mort, le bras gauche levé, tenant un cœur dans sa main qu'il brandit au bout de ce bras très long, semblant le contempler de ses orbites vides.

En 1917, l'année même où Simon Jeanjean acheta et envoya la carte postale représentant le squelette (mais sans y faire la moindre allusion), celui-ci fut déposé dans les sous-sols du Panthéon à Paris jusqu'à la fin de la guerre. Revenu à Bar-le-Duc en 1920, le Squelette et le retable qui le supporte crurent s'y installer pour l'éternité. Mais ils furent à nouveau déplacés en 1998 pour être entièrement restaurés puis enfin replacés en 2002 en l'église Saint-Etienne<sup>6</sup>. Simon Jeanjean a choisi et écrit cette carte mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit d'ailleurs rien de la ville de Bar-le-Duc, rien de la spécialité de cette ville, la confiture de groseilles épépinées à la plume d'oie. Il est vrai qu'en ces jours de septembre 1917 sa tête était ailleurs.

## 1917 : enfin du nouveau ?

Décidément cela n'en finit pas. *Comme la vie est lente, et comme l'espérance est violente*<sup>7</sup>... Nous savons, nous, que la guerre sera celle de Quatorze-dix-huit, qu'elle durera plus de quatre ans en tout jusqu'à l'armistice, et la séparation quatre ans et demi pour Jeanjean, qui n'en est donc qu'à la moitié. Mais bon, espérons ! Justement en 1917 il va y avoir du neuf, à tous points de vue, pour lui. Et pour tout le monde aussi : avant l'Octobre russe, 1917 a vu l'entrée des Américains dans la guerre. L'intervention des Américains est marquée par une série de cartes vierges insérée ici dans l'album, constituant une transition optimiste entre la partie précédente – que nous avons intitulée *Ansauvillers, Albert, Chuignes*, d'abord paisible, puis de plus en plus pitoyable – et celle-ci, intitulée par l'éditeur *Arrivée des Américains en France*. Transition subtile, par ailleurs, puisque l'auteur de l'album a fait en sorte que les deux dernières photographies de Chuignes (335 et 336) soient déjà en rapport avec les Américains.

---

<sup>6</sup> Source : [http://caoa55.free.fr/chap5/SqueletteBID/actualite\\_squeletteBID.htm](http://caoa55.free.fr/chap5/SqueletteBID/actualite_squeletteBID.htm) (consulté en novembre 2016)

<sup>7</sup> Guillaume Apollinaire, *Alcools, Le Pont Mirabeau*.



Edition Billaud, Paris  
1 - CHUIGNES (Somme). — Gros canon abandonné par les Allemands. - Big gun let loose by the Germans  
Cl. R. Lefong, 87, Rue Miramont, Amiens

336



Canon de 380 mm capturé par les Australiens près de Chuignes et destiné au bombardement d'Amiens  
380 mm gun captured by the Australians near Chuignes destined to bombard Amiens

335

Ces deux cartes postales semblablement cadrées représentent la même chose... et sont pourtant bien différentes. Il s'agit, nous dit la légende, d'un **canon de 380 mm [!!] destiné au bombardement d'Amiens**. On peut apprécier le contraste entre la gueule noire du canon, et l'autre d'où émerge un soldat rigolard. Capturé par les Australiens, le monstre est devenu un terrain de jeux.

(Impressionnant !... Et encore les *Pariser Kanonen*, affublés à tort par les nôtres du petit nom de « Grosse Bertha », et capables de semer la mort à 120km de distance, étaient-ils deux ou trois fois plus longs que ceux qu'on voit ici, pour un calibre identique. Le canon français de 75 mm, fierté française, était révolutionnaire pour l'époque – très mobile, adapté à la guerre de mouvement. D'ailleurs ne confondons pas la Grosse Bertha, sortie des usines Krupp et baptisée du prénom de l'héritière, mais plutôt râblée et à canon assez court, avec le *Ferngeschütz* ou *Pariser Kanon*. La Grosse Bertha a pu être qualifiée d'arme psychologique, ce qui ne l'a pas empêchée de faire plusieurs centaines de morts dans la région parisienne.)

En 1917 il va y avoir du neuf, les choses vont enfin cesser de se répéter à l'identique. Deux nouveautés importantes dans la vie du soldat Jeanjean : une naissance en juin, et quelques mois plus tard la fin des servitudes épouvantables. Et comme pour annoncer ces changements, la période à venir se distingue agréablement, marquée par un plaisir qu'on peut attribuer, entre autres choses, au retour à son pays d'origine. D'ailleurs la datation redevient plus claire.

À Beauvais Simon avait eu chaud. Résigné à être renvoyé au casse-pipes, il y a échappé in extremis et obtenu une permission au mois d'octobre. Après quoi nous l'avons perdu de

vue, pour le retrouver en Moselle à la Saint-Sylvestre, encore en vadrouille et toujours autant *transbabuté* : *Nous avons quitté la Somme et en passant par Saint Denis-Pantin, nous voilà presque en face de Metz. Vous pensez le cafard que j'ai eu à passer si près de vous*, écrit-il aux tantes le 31 décembre 1916 (365). À proximité de Metz, le cafard se dissipe un peu. Le mal du pays s'estompe à retrouver celui de ses origines : *...cela nous a changé de la Somme. Nous avons été reçus comme jamais depuis la guerre. Le patron nous a offert le vin blanc en arrivant, de ce petit vin blanc de la mère Mery, vous vous rappelez ! Ah, le petit vin blanc !... le parler traînant de par là, ...une jolie église dans un village bien propre, des maisons en pierre – alors que là-bas c'[était] en torchis, en terre et en lattes* (366). Bref, la vie retrouve ses couleurs. On peut bien coucher sur la paille (364), attraper des *totos*, la bête noire des poilus, qui l'obligent à se changer des pieds à la tête (461)... *le temps a l'air malgré la canonnade épouvantable de se remettre, et il fait beau aujourd'hui* (371).

Pour l'heure, les Jeanjean sont bien vivants. Attendez vous à savoir qu'un heureux événement, comme on dit, se prépare dans le ventre de Blanche.

Le petit deuxième arrivera à la date prévue, en juillet. Le compte à rebours permet de supposer, sans risquer de se tromper, qu'il fut conçu lors de la permission de la mi-octobre 1916, et le résultat ne semble pas les avoir surpris. Quelques cartes précédentes, parfois, ont promis de ces étreintes – dans des cartes qualifiées de « particulières » (74), destinées à Blanche exclusivement. *Gare, quand je vais revenir en permission. Je suis capable de te manger... de baiser [sic] mon petit loup adoré*, écrivait-il déjà de La Bourboule (62).

(Mais cela ne s'égare jamais bien loin. La doxa catholique désapprouve les débordements de la libido. Pas de changement depuis l'encyclique *Arcanum divinae* du pape Léon XIII sur le mariage chrétien en 1880. Ensuite ce sera Pie XI, *Casti connubii* (Chaste union) en 1930. Amour d'accord, plaisir dehors ! Et qu'en savons-nous d'ailleurs, de leur plaisir, laissons-le leur, et tenons-nous en au résultat.)

La préparation de la naissance est l'objet exclusif d'une carte double envoyée d'Abbeville le 6 juin : *Tu me dis ne pas savoir où mettre notre héritier et que tu es bien embarrassée. Cherche autour de toi. Vois les sœurs, mais tâche que ce soit dans la rue des Pyrénées ou au-delà car de l'autre côté il n'y a pas assez bon air...* Simon espère pouvoir obtenir les permissions les plus favorables, *sans amputer les trois ou quatre jours pour la naissance de mon fils... Espérons-le du moins, pas de fille cette fois !* (398-409)

## Bons baisers de la Somme

Les courriers du printemps 17 sont envoyés d'Abbeville. Et l'on commence par s'étonner, après un dur séjour de Simon Jeanjean dans le Nord, suivi d'un autre plus agréable en Moselle, de le retrouver là. Cela ira mieux que la première fois, bien qu'il se retrouve une fois de plus à l'hôpital. Nous serions bien en peine de savoir, à la lecture de sa seule correspondance, comment il y arriva. Les dernières cartes de la partie précédente (représentant Blénod-lès-Toul en Meurthe-et-Moselle) témoignent de la dégradation de son état de santé. Rhumatisme et albumine, c'est son lot (373). La toute dernière (370), encore pleine d'incertitude, est datée du jeudi 24 mai, soit la veille de son évacuation vers l'hôpital d'Abbeville. Je tiens d'une source extérieure, le service des archives médicales et hospitalières des armées (SAMHA, situé à Limoges<sup>8</sup>), que Simon Jeanjean fut admis à l'hôpital d'évacuation de Prouilly (Marne) le 25 mai 1917<sup>9</sup>, sans qu'en soit précisée la cause exacte. Celle-ci, en revanche, figure dans son livret individuel : *bronchite et fatigue générale*.

Le chapitre « Abbeville » de la correspondance Jeanjean, très vivant, est un de mes préférés. Cette ville lui plaît. Il l'avait visitée déjà lors de son service militaire, et il y reviendra :

<sup>8</sup> SAMHA, 23 rue de Châteauroux, 87100 Limoges.

<sup>9</sup> Cette hospitalisation, allez savoir pourquoi est la seule enregistrée par le SAMHA concernant Simon Jeanjean.

il choisira la Somme, après la guerre, comme lieu de vacances en famille. L'hôpital ne lui pèse pas trop cette fois. Il a trouvé un « truc » pour sortir en ville l'après-midi, c'est d'aller *aux patates* le matin (421, 416). Mais même à l'intérieur des murs de l'hôpital<sup>10</sup>, le séjour a ses charmes qu'il évoque allègrement. On apprend par exemple dans la double-carte suivante, entre autres choses pas trop tristes, que les rapports entre les infirmières et leurs patients pouvaient être pour le moins rapprochés, ce qu'il signifie par une gaillarde périphrase de parigot :

*Dimanche 27 mai 1917 [jour de la Pentecôte] – Ma chère Blanchette, – Alors me voilà installé pas mal ici, assez libre quoique ne pouvant pas sortir. Mais il y a un beau parc où on peut se promener et s'asseoir. Hier il y est venu une musique militaire (territoriaux) qui est épatante. Ici les infirmiers sont tous remplacés par des femmes, même les coiffeurs. Et c'est assez pittoresque, ces dames et demoiselles parlant "poilu" aussi bien que nous dans les tranchées ! sans la crainte de voir leur perm supprimée (pour eux) et de perdre leur place (elles), cela ferait je crois une belle succursale de la rue Blondel<sup>11</sup>. En tout cas on ne s'y ennue pas. Il y a aussi une bibliothèque assez bien pourvue. Tu penses si je vais y puiser. Le ... / ... (414)*

*.../... Major a l'air très chic, et très dévoué. Il m'a mis au grand régime et quinquina. Le temps est beau, le soleil brille, et on entend pas le canon. Les rues sont pavées et il n'y a pas d'eau et pas de boyaux. Mais il y a au bout une perm, et c'est le plus intéressant surtout qu'elle ne retire pas celle du front, à prendre un mois après. Bref le moral est bon, on tiendra – ici les poilus ne se sauvent pas quand on joue la Marseillaise. Ils sont partis (sans refuser de marcher) écouter la musique plus mélodieuse que celle des mitrailleuses. Cela va mieux ici que là-bas. Sans autre, embrasse bien ma petite poupée chérie pour moi. Je t'embrasse, ma chère Blanchette, mille fois de tout cœur. – Ton mari qui t'aime.*

*S. Jeanjean, 51e d'Inf. Hop. Temp. n°80, salle 31, Abbeville, Somme. (413)*

C'est particulièrement dense. Les nouvelles d'intérêt privé s'entremêlent avec un reportage d'actualité très vivant : loisirs, ambiance à l'hôpital, souvenir des tranchées. Notons aussi une allusion claire aux faits de rébellion qui défrayaient alors la chronique, et qu'il se permet d'épingler comme en passant, évoquant ceux qui se sauvent au son de la Marseillaise, qui refusent de marcher, et qu'il n'approuve manifestement pas.

Ce chapitre est d'ailleurs un de ceux où les sujets photographiés au recto des cartes sont les plus attrayants, le plus souvent commentés. *Hier j'ai été faire encore un tour. J'ai visité les deux musées de la ville, où il y a de belles choses, entre autres des tapisseries du pays, et de beaux meubles merveilleusement sculptés et quelques beaux tableaux* (401). Il y a de belles églises aussi et de nombreux sujets mis en valeur dans l'album.

Je les ai visités à mon tour bien des années plus tard, et confrontés avec les cartes. Mais je dois avouer qu'à Abbeville, ce pèlerinage sur les traces du poilu ne m'a pas apporté grand-chose. La vision en taille réelle n'augmente ni la connaissance, ni le plaisir, parfois même elle déçoit. Le plaisir, au moins dans l'album Jeanjean, reste associé à la découverte et à la première lecture. Ah, la première fois ! Ce sera toujours la meilleure.

<sup>10</sup> Carte du 9 juin 1917 : *Je t'envoie une carte représentant la façade de l'hôpital où je suis* (422). La légende nous apprend qu'il s'agit d'une ancienne manufacture de tapis.

<sup>11</sup> Façon entendue d'évoquer un quartier de prostitution (ainsi à Limoges parlerait-on du Champ de Juillet).



Parfois aussi on reste bredouille. Ainsi, **La statue de Saint Gengonef, patron des maris trompés** (407), est introuvable à l'église Saint Vulfran, d'où elle a sans doute été enlevée<sup>12</sup>. Je l'imagine polychrome, datant du XVIe ou XVIIe siècle. Qu'aurait ajouté sa vue en grandeur nature au commentaire malicieux de Simon, à ses promesses coquines destinées à sa petite femme ? Carte *Assez curieuse*, écrit-il. *Ce n'est que pour cela que je te l'envoie, avec l'espoir que tu la recevras, en même temps que les mille baisers que je tiens en réserve, pour te les poser partout où tu sais bien.* Le « saint », sur la carte, a l'habit d'un bon bourgeois mais l'œil perdu au loin, aveugle aux attentions de sa femme qui, si je ne me trompe, lui a préparé un bain de pieds. Mais j'y pense, Simon lui-même ne parle que de la photo. A-t-il seulement vu l'original en pied ?

(On a vite fait de se tromper. Ce n'est pas un bain de pieds que nous voyons sur cet ensemble sculpté, une des nombreuses représentations du très célèbre Gengonef, alias Gengoulf, alias Gangolph, patron des cocus. Lequel commença, nous apprend Wikipedia, par exister réellement, naissant d'abord à Varennes-sur-Amance, près de Langres, en 702, d'une famille de riches propriétaires terriens, puis menant une vie des plus pieuses et dévouées aux pauvres, et plus tard des plus braves en tant que l'un des principaux barons de Bourgogne, participant activement aux guerres menées par Pépin le Bref entre 715 et 768. Sa bravoure lui fit octroyer les plus hautes dignités militaires, ce qui à quoi le prédestinait son nom issu du germanique *Gangulf*, qui pourrait être une inversion de *Wolfgang* si je comprends bien. Et sa sainteté lui valut de mériter de Dieu « le don de guérir des gouttes, de préserver les moutons de la clavelée et autres maladies auxquelles ces doux animaux sont trop souvent sujets, et de rendre la vue aux aveugles et de faire marcher les paralytiques, tout en guérissant le mal de dents, mais – dérapage de la sainte légende – ses parents voulurent en faire un militaire et, qui plus est, le marier ». Gangolf se maria vers l'âge de 20 ans, il épousa Ganéa une jeune fille de haute lignée, mais celle-ci était fort volage, libertine impudique et tout ce qui s'ensuit. Il s'ensuit qu'il fit retraite, Gangolf ou Gengonef ou Gengoulf, dans un ermitage près d'Avallon, où il mena une vie d'austérité, offrant toute sa fortune aux pauvres, et où

<sup>12</sup> *Wanted* : statue de St Gengonef. Je n'ai pas réussi à savoir ce qu'elle était devenue.

l'amant de sa femme, qui était prêtre, vint le surprendre nuitamment et le tua d'un coup d'épée. L'épouse, avant la mort du saint, alors qu'elle était enceinte de son amant, se serait prêtée à une épreuve censée prouver sa fidélité en se baignant dans une fontaine<sup>13</sup>, en déclarant : Je jure que je suis restée fidèle à mes serments et, si j'ai menti, que mon bras reste dans l'eau. Et son bras se détacha de son corps, évidemment. Et ce n'est pas du tout un bain de pieds qu'elle prépare à son mari qui la laisse faire, bien fait pour elle.)

D'autres sujets sont plus sérieux. Citons deux bas-reliefs commémoratifs. Leur découverte en taille réelle, loin de combler mon attente les a réduites à ce qu'elles sont, perdues dans leur contexte urbain et non plus isolées en gros plan. Les commémorations, une fois passée l'inauguration solennelle, sont souvent vouées à voir leurs monuments se fondre de moins en moins visibles dans le décor, et, sauf exception occasionnelle, retourner à l'oubli.

Premièrement : le bas-relief de Ringois. Le marin Enguerrand Ringois, citoyen d'Abbeville, suspecté d'insurrection et de pillage sur les côtes anglaises, fut emprisonné à Douvres en 1368. Ayant persisté et refusé de reconnaître comme suzerain le roi Edouard III, il fut condamné à mort. Une rue d'Abbeville porte son nom. Un bas-relief de bronze représentant sa comparution et son refus a été apposé en 1887 sur la façade d'entrée du beffroi. La scène, mouvementée, peut faire penser à une station du Chemin de croix. Mais placée au-dessus de la porte du beffroi elle n'est guère visible d'en bas. On doit donc (et ainsi en est-il des vitraux de nos cathédrales, hors de portée de nos yeux comme s'ils étaient uniquement destinés à ceux de Dieu) revenir à la carte postale pour en observer les détails : le juge ou l'officier anglais assis face à Ringois entouré de soudards armés de hallebardes et le harcelant brutalement. Notable, en l'occurrence, est le commentaire qu'en donne Simon Jeanjean au verso, en relation avec un concert auquel il vient d'assister :

*Tu as dû recevoir le programme que je t'ai envoyé : à l'orchestre tu as vu un morceau en l'honneur de Jeanne d'arc. Et chose assez amusante l'orchestre était composé de civils et de soldats anglais ! C'est comme le bas-relief que je t'envoie, qui a été élevé à Ringois, bourgeois d'Abbeville qui fut précipité du haut de la tour de Douvres, parce qu'il ne voulait pas reconnaître la suprématie anglaise ! Et au pied de ce bas-relief sont garées les autos anglaises. L'histoire a de ces bizarreries !... (412)*

Bien vu. Le touriste à nouveau se mue en reporter, et le reportage est vivant. Comment les ennemis héréditaires pourraient-ils devenir des alliés ? Non que cette présence des Anglais dans la Somme le dérange, le soldat Jeanjean. Mais dans son esprit ils sont toujours ces conquérants abusifs que Jeanne la Pucelle, louée soit-elle, taquina bien plus sérieusement que Ringois. Les hasards de la vie, et ses engagements personnels, l'amèneront à mettre de l'eau dans ce vin-là.

(On voit se multiplier les exemples de liens positifs, privilégiés, de la famille Jeanjean avec la Grande-Bretagne, depuis les origines ancestrales de Simon, avouant qu'il avait *du sang anglais dans les veines*<sup>14</sup>, jusqu'à l'Agence Cook où Monique et Geneviève furent recrutées et travaillèrent jusqu'à leur retraite, en passant par une nouvelle fraternisation de guerre, bien plus imprévisible encore et que nous découvrirons en son temps. Même clin d'œil ironique de l'histoire.)

<sup>13</sup> Fontaine située à Saint-Guengoux-en-Morvan, un des nombreux lieux de la dévotion gangolfienne. Rien n'empêche, ensuite d'ajouter le nom d'Arnolphe à la liste des variantes de Gengolf, patron des cocus, ce n'est pas Molière qui s'y opposerait. Cela pourrait même nous ramener à la jeunesse de Simon Jeanjean, lequel fréquenta, à Metz, la maîtrise de la *Domschule Sanct Arnulfi* depuis le mois d'octobre 1898 jusqu'à Pâques 1902, ainsi qu'en atteste un certificat élogieux (2019).

<sup>14</sup> Cf. supra, chapitre I.

## Histoires de processions

Ensuite, nous avons cherché le *monument du chevalier de La Barre*, beaucoup moins visible dans son coin de square que ne le promettait le cadrage de la photographie ancienne (430). Le monument, et la légende de l'autre carte postale en plan rapproché (429), rappelle que François-Jean Lefebvre de La Barre fut *supplicié à Abbeville le 1er juillet 1766, à l'âge de 19 ans, pour avoir omis de saluer une procession*. L'histoire, plus précisément, dit que le jeune de La Barre paya de sa vie, premièrement la dégradation d'une statue du Christ qui ornait alors le pont d'Abbeville, dégradation qu'on prétendit volontaire alors qu'elle fut sans doute accidentelle et sans aucun lien avec son passage en ce lieu, deuxièmement la découverte par la maréchaussée, chez lui, de livres interdits, dont le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ainsi que quelques ouvrages lestes. Mais ce qui lui fut reproché plus que tout, c'est, suite à une dénonciation délibérément calomnieuse, une attitude irrespectueuse qu'il aurait affichée, avec quelques compagnons, en refusant de se découvrir et peut-être même – effet mensonger de la rumeur qui ne sait aller qu'en enfant – en se livrant à quelques quolibets odieux au passage d'une procession religieuse. Sacrilège ! Sacrilège ! Cela méritait-il le supplice pour le faire avouer, et la mort ? Voltaire le conteste hautement dans plusieurs écrits célèbres. Premièrement, la *Relation de la mort du chevalier de La Barre à Monsieur le marquis de Beccaria*<sup>15</sup>, par M. Cassen (pseud. de Voltaire). Deuxièmement, l'article « Torture » de l'édition de 1769 du *Dictionnaire philosophique*, où Voltaire fait le récit du martyr très digne, héroïque, du chevalier de La Barre : « Lorsque le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit et d'une grande **espérance**, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville (...) ordonnèrent, non seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu ; mais ils l'appliquèrent encore à la torture pour savoir combien de chansons il avait chantées, et combien de processions il avait vues passer, le chapeau sur la tête. »

Le monument du Chevalier de La Barre fut édifié le 7 juillet 1907, dans les années suivant la loi de séparation de l'Église et de l'État. La présence de ces deux cartes du monument dans l'album – vierges de toute écriture et donc ajoutées plus tard par Jeanjean – n'en sont pas moins riches de sens. À un premier niveau, le supplice du Chevalier de La Barre avait toute raison d'interpeller la curiosité de notre infatigable autodidacte. À un second niveau, le catholique intransigeant, n'est nullement un « libre-penseur », bien plutôt pourfendeur de francs-maçons. Enfin, en troisième analyse, le bas-relief de La Barre comme celui de Ringois commémore un acte de rébellion, disons de *résistance*. La place peu reluisante du fait religieux a lieu de s'effacer, dans le cas de la Barre, derrière la lutte contre l'oppression, la bêtise et le mensonge. Comment ne pas associer, en anticipant de plus de vingt ans, ces deux symboles à une deuxième période de la vie de Jeanjean, engagé dans la Résistance à Paris sous l'Occupation au péril de sa vie et de la tranquillité de sa famille ?

Le mot « procession » nous amène maintenant à tout autre chose (la transition vaut ce qu'elle vaut, c'est même plutôt un télescopage). En ce printemps 1917, Simon Jeanjean – le bon catholique, et le bon papa – a une obsession qui se manifeste au fil des courriers, et qui va l'emporter sur tout le reste : se peut-il que cette année encore, il soit empêché d'assister à... la procession de la Fête-Dieu ? ! Il n'arrive pas à s'y faire. Il voudrait tellement la voir à cette occasion, sa petite chérie Denise. Il n'en a que pour elle. Il paraît qu'elle se fait chiper ses affaires à l'école. *J'espère qu'elle ne se laisse pas battre, au moins ?* (372). Or deux ans auparavant déjà, Blanche et les tantes lui avaient envoyé des fleurs de la procession qu'il avait *mises avec*

<sup>15</sup> Cesare Beccaria, auteur du célèbre *Des délits et des peines* (*Dei Delitti e delle pene*) paru en 1764.

*la photo* (186). C'était à Nazaire. Il avait mis les fleurs dans son portefeuille où elles sont restées, conservées sur son cœur et jusqu'à nous dans le portefeuille du poilu comme on l'a vu, et y ajouta un mot écrit de la main de Denise<sup>16</sup>. Ce mot ne saurait être antérieur à 1917, Denise a 4 ans et demi. Cela lui fend le cœur de ne pas pouvoir assister à la procession, avec sa petite Denise fièrement costumée pour la circonstance, de devoir se contenter de l'imaginer dans sa tête, nouvelle écolière avec son cartable ou petite mariée du Christ (ce qu'elle sera plus tard, bien assez tôt) défilant en robe blanche. Zut et re-zut, c'est vraiment la tuile. Il en parle beaucoup plus que de la naissance prochaine. La Fête-Dieu ou fête du saint-sacrement, à l'opposé diamétral de la libre-pensée du Chevalier de la Barre, proclame une piété traditionaliste. L'idée de la procession prend la tête du bon papa voyant passer les jours sans que son état lui permette d'espérer une permission pour le 8 juin (408, 422, 425) ... *Je suis trop énervé pour mettre une idée devant l'autre*. C'est incroyable, à la fin, que Blanche ne puisse obtenir le fameux *certificat* en vue de la décrocher, cette permission. Elle viendra cette permission, enfin, comme nous l'apprend le livret militaire (2601). Mais seulement le 17 juin, trop tard pour la procession. C'est remis à plus tard, une fois de plus, comme pour les fêtes de Noël. Et trop tôt pour assister à la naissance du deuxième enfant<sup>17</sup>. La naissance est pour la mi-juillet. Pour la procession, on attendra l'année prochaine.

### Madeleine...

L'héritier attendu naquit le 18 juillet 1917. Ce fut une héritière qu'on prénomma Madeleine. Le silence de Simon Jeanjean dans ses cartes postales suivantes est sans doute à la mesure de sa déception. Coïncidence ironique : la première carte (291) envoyée de Troyes à la fin du mois de juin représente l'église Sainte Madeleine. En effet après Abbeville et sa permission le voici à Troyes. Dans l'attente, étant guéri, d'un sort incertain, encore et toujours. Ce n'est pas du sexe de l'enfant qu'on s'inquiète ici, mais de savoir si l'état de santé du papa, si ses rechutes répétées à la fin des fins ne vont pas enfin lui valoir une exemption amplement justifiée. Donc il attend. Envoie des cartes représentant les églises de Troyes. Les deux premières de cette période (291 et 302), présentent un pointillé de découpage sur un des petits côtés et font partie d'un ensemble (édité par les *Magasins réunis de Troyes*), probablement d'une dizaine de cartes vendues ensemble, mais ce sont les deux seules de cette série. Sainte Madeleine donc, St Pantaléon, St Urbain, la très pittoresque ruelle des chats, l'Hôtel de Vauluisant, l'Hôtel de ville, les grilles de l'Hôtel-Dieu, la cathédrale, le portail de la cathédrale, l'intérieur de la cathédrale, qui fait penser, écrit-il à ses tantes, à celui de la cathédrale de Metz (296). Heureusement il a le plaisir d'y rencontrer « Monsieur Mauchant », un ami du Cercle de Ménilmontant. Et rendons grâce, une fois de plus, au Cercle St Rémy. Car Monsieur Mauchant ne se contente pas de tenir amicalement compagnie à notre Jeanjean esseulé en lui faisant visiter la ville. Il lui procure des fournitures neuves – des *bouseaux de cavalerie* que Simon pourra porter en guise de guêtres (293), et use de son influence - étant gradé probablement – pour retarder son départ vers son cantonnement (291, 293, 296, 302).

Mais revenons à Madeleine. Bien sûr le papa fut déçu. Une fille, encore, une deuxième fille ! ...Et il en aura quatre ! Comment pourrions-nous nous empêcher d'y penser déjà ? Après Denise, née en 1913 et Madeleine cette année, viendra Geneviève en 1920, dernier coup du sort après lequel le papa Jeanjean renonce définitivement à tout espoir de perpétuer son nom, et à voir enfin un petit mâle montrer dans ce gynécée le bout de son... nez. Geneviève aurait dû être la dernière, et on en serait resté là. Mais non, il y aura encore

<sup>16</sup> Cf. *supra*

<sup>17</sup> Même page du livret individuel : Permission du 17 au 28 juin 1917 à titre de convalescence. Puis du 21 au 26 juillet à titre exceptionnel.



Monique, la petite dernière, qui fut un « accident », comme elles me l'ont raconté. Mais voilà que je suis reparti à parler de Geneviève et Monique, au lieu de Madeleine... Madeleine est la seule que je n'ai jamais connue. Même Denise, il m'est arrivée de la croiser à Lardy, dans ses vieux jours. Alors que d'elle, Madeleine, malade et dont la vie prit fin l'année où débuta la mienne, je n'ai que le souvenir affligé transmis par mes marraines.

Revenons à juillet 1917. La guerre s'éternise, et pas de garçon à l'horizon. Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur. Pauvre Madeleine, à peine apparue, je parle déjà d'elle comme d'une mauvaise fortune. Bien sûr, elle sera très vite à son tour la petite chérie de son bon cœur. La mauvaise fortune sera pour elle. Bigleuse comme son père, ce n'est pas encore trop grave. Mais la gentille Madeleine n'a pas la santé. Maladie pulmonaire, complications cardiaques, diagnostics hésitants, elle sera plus ou moins bien soignée. Tel est son mauvais sort. Vacherie initiale de la guerre ? Mauvais hasard des gènes ? Son histoire tracée à grands traits par ses sœurs cadettes dans l'interview est celle d'une mauvaise chance : *A ce moment-là, on ne savait pas que les rhumatismes articulaires donnaient des maladies de cœur... Mais depuis on le sait. Les gamins, on les arrête. Ils restent allongés pendant des mois.* Madeleine, elle, n'est pas restée couchée. On pense que son cœur en a fait les frais. On a eu beau l'envoyer dans le midi plusieurs fois, au soleil et au grand air, apparemment c'était trop tard. *Insuffisance mitrale*, tel est le diagnostic<sup>18</sup>. On en mourait. Elle en mourut, en 1950, l'année de ma naissance. Pauvre Madeleine. Geneviève se souvient que pendant la guerre (la Seconde) *elle allait faire la queue, à cinq heures du matin, devant la charcuterie ou la boucherie, pour avoir un os, pour mettre dans la soupe.* Denise étant partie, entrée dans les ordres et sortie de la famille, c'était au tour de Madeleine de jouer le rôle de l'aînée. Elle aurait dû rester couchée, se soigner, cela ne serait pas arrivé. À la fin, sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Elle ne sortait plus guère. Pourtant, *le dernier jour, elle était sortie, le jour où elle a eu sa crise.* Souvenir affreux, Geneviève dans l'interview ne veut même pas en parler. Plus tard, la médecine aurait pu la sauver. *Trois mois après sa mort, on a entendu une émission à la radio... où ils faisaient la première opération pour ça. C'était trois mois après.*



(1004)

---

<sup>18</sup> L'insuffisance mitrale – ou fuite mitrale ou régurgitation mitrale – est une des maladies les plus fréquentes parmi les pathologies des valves cardiaques chez l'homme et quelques autres espèces animales. Dans le passé, l'insuffisance mitrale était souvent la conséquence d'une infection à streptocoques, dans le cadre d'un rhumatisme articulaire aigu, maladie devenue rare dans les pays développés suite à l'utilisation des antibiotiques. Si les formes légères sont en général sans conséquence, les formes sévères nécessitent un examen approfondi, voire, de nos jours, une opération chirurgicale.

Pauvre **Madeleine**. Pour en revenir à ce 18 juillet 1917, et aux années suivantes, Madeleine est accueillie avec amour. Elle aura droit, comme ses sœurs, à une belle photo prise en studio, dès qu'elle pourra se tenir assise sur cette belle fourrure où il était de tradition de faire figurer les nouveaux nés. Elle aura près d'un an. Ne souffrira encore d'aucune pathologie susceptible d'inquiéter ses parents. Pour l'instant c'est un bonheur, tout simplement.

## On dit qu'un bonheur n'arrive jamais seul

Pour la naissance de sa fille, advenue le 18 juillet 1917, Simon Jeanjean bénéficia d'une permission exceptionnelle du 21 au 26 juillet. Comme nous l'avons vu, il stationnait alors au dépôt arrière de Troyes. Nouveau blanc dans la correspondance lors de la permission et pendant quelques semaines.

Nous le retrouvons ensuite à Bar-le-Duc. Bar-le-Duc, c'est au moins la deuxième fois qu'il s'y trouve. Comme à Abbeville, et ailleurs sans doute. Que d'allées et venues. Pourtant cette fois il y a du nouveau, les choses vont arrêter de se répéter. Et à Bar-le-Duc, le 1er septembre, c'est enfin la grande joie :

*Samedi 1er septembre 1917*

*Ma chère Blanchette, Mes chères tantes, – Ça y est, on sort de la commission. Copie de la décision : inapte définitivement armes combattantes par la commission de réforme de Bar-le-duc du 1er septembre 1917. Je suis proposé pour passer dans le train<sup>19</sup>. Quand je suis sorti j'étais comme fou. J'aurai voulu embrasser tout le monde ! Fini les tranchées, les chutes dans les trous d'obus. Fini de se perdre et d'errer seul, des nuits entières dans les boyaux. Vous pensez si je suis heureux. Je ne vais plus être ni fantassin ni artilleur. C'est presque plus avantageux qu'auxiliaire car dans ce cas il y a des tas de contre-visites, tandis que comme cela c'est définitif. Cela a bien marché jusqu'au bout. J'ai encore passé devant un oculiste, mais très chic. Puis après la commission, colonel, commandant, deux majors. Un moment je croyais être boulé. Le major s'étonnait que j'aie mis trois ans ../... (435)*

*.../...à m'apercevoir que je n'y voyais rien. Heureusement j'avais prévu la question. Je lui ai répondu que ce n'était pas moi qui faisais la demande, mais mon commandant de compagnie. Cela l'a cloué, et il n'a plus rien objecté. Vous pensez si je suis content (...) Plus grand-chose. Nous repartirons ce soir ou demain, pour rejoindre le régiment. Sans autre, embrassez bien fort mes deux petites poupées chéries pour moi. Comme j'aurais été heureux de les embrasser ce matin. Je vous embrasse toutes de tout cœur, et mille et mille fois. – Votre affectionné – Simon*

*NB. J'avais gardé mon mouchoir bleu, quoique sale, la tante Pauline ayant fini par me persuader qu'il me porterait bonheur ! (432)*

Versé dans le Train, Simon Jeanjean ne sera pas inactif, ni renvoyé dans ses foyers. Du moins est-il dispensé du Front, et employé à la juste mesure de ses compétences. *Finis les tranchées, les chutes dans les trous d'obus. Fini de se perdre et d'errer seul, des nuits entières dans les boyaux.* Finies les attentes incertaines sous la menace d'y retourner, d'y avoir faim, froid, peur, n'y voyant goutte, avec les douleurs, le rhumatisme généralisé, les faiblesses dues à l'albumine, l'ennui mortel. *Le major s'étonnait que j'aie mis trois ans à m'apercevoir que je n'y voyais rien.* Ça c'est la meilleure, comme si on ne le savait pas qu'il était myope comme une taupe. Enfin c'est fini, "F. I. ni, fini !" il n'y retournera plus. Ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Le soldat Jeanjean est enfin réformé, l'Ange de la mort prend ses distances.

<sup>19</sup> Le Train = administration des troupes.

Au fait, cela explique pourquoi le mini-carnet s'arrête à ce point. D'abord j'avais oublié le titre de ces deux petites pages, posé d'une écriture fine en tête de la première : *Guerre 1914 – 15 – 16*. Il apparaît maintenant, à la relecture de cette suite impressionnante de déplacements militaires, que la plupart des lieux évoqués, stations brèves à l'exception des pauses pour raisons médicales, furent marqués par les combats et par l'incertitude mortelle du lendemain. Ce n'est plus le cas à partir des trois dernières lignes : *Picardie, Paris (perm) et Repos*. Repos, en effet, et bien gagné c'est un euphémisme. Ici s'arrête la liste de la *Guerre*, c'est-à-dire de l'incertitude mortelle. On pourrait d'ailleurs ajouter ici un récapitulatif de ce à quoi il a survécu, finalement : Bataille des Frontières, de Verdun, des Épargés...

On dit qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Simon est papa pour la deuxième fois, et il est enfin réformé.

## Chapitre VIII – Simon chez les Boches

Où notre héros, enfin réformé comme il se doit, mais non pas libéré des obligations militaires, voit enfin s'achever le conflit dans la liesse, mais se verra envoyé à nouveau vers l'est, plus loin que jamais. Hébergé et nourri chez l'ennemi héréditaire, il va bien falloir qu'il boive du vin boche, et qu'il mette un peu d'eau dans le sien. Jusqu'au retour enfin dans ses foyers.

### Au service du Train

Éloigné du front et affecté à la 7<sup>ème</sup> compagnie du Train, Simon Jeanjean est maintenant chargé d'un service régulier, adapté à ses compétences en gestion et comptabilité. Il travaille en équipe, avec Gobert et Catelain, enfin des collègues permanents, bons camarades avec qui il sympathise. Gobert en permission pourra passer chez Jeanjean et donner à Simon des nouvelles de sa famille (543). Catelain lui enverra une carte amicale (609). Cela le change des aléas permanents des années précédentes, navettes injustifiées et autres stupidités de la vie militaire. Mais il lui faudra encore patienter bien des jours, des semaines et des mois. Avançons donc déjà en 1917-18 – même si cette « avancée » dans le temps ne le rapproche pas de Paris et du retour à la maison.

Pour commencer, des nouvelles de Tourniéroix. On trouve dans les archives une lettre (2202-2203) datée du 23 février 1918, à l'en-tête de l'*Hôpital complémentaire n° 49 du Mas-Loubier à Limoges (12<sup>e</sup> Région militaire)*. Le Mas Loubier était, il n'y a pas si longtemps, un lieu-dit campagnard au nord de la ville. Le nom reste celui d'une rue et d'un mail, c'est à dire d'une place-promenade bordée d'arbres, au sein d'un quartier périphérique actuellement peuplé et mélangé, connu pour être notamment celui du commissariat central, du charmant parc Victor-Thuillat, et de deux complexes administratifs relevant principalement de la Gendarmerie nationale et de la Poste. J'imagine assez bien un hôpital complémentaire installé dans l'un ou l'autre de ces ensembles. La suite de l'en-tête est au nom de l'expéditeur de la lettre : *Officier d'administration de 1<sup>ère</sup> classe L. Tourniéroix [sic], Gestionnaire de l'Hôpital*. Et voici ce qu'il écrit :

*Mon cher Simon, – Excusez-moi de n'avoir pas répondu à votre aimable lettre de 8bre [octobre] dernier je crois. – L'hôpital a été pris complètement par les Américains à la date du 31 Xbre [décembre] dernier. Dans le remue-ménage et les tracas de la passation du matériel et des services, j'ai été fort occupé de la [mot illisible] de tout. A mon dernier voyage en mission à Paris, j'ai dit à M. Faure de vous faire verser une petite gratification, il s'est acquitté de la commission et je suis heureux d'avoir pu vous faire plaisir car malgré les remontrances que je vous ai faites parfois et qui étaient dans l'intérêt commun, j'ai gardé de vous le meilleur souvenir et vous avez toute mon estime. – Comme vous le dites espérons qu'après la guerre et la victoire nous travaillerons à nouveau en bonne collaboration et que les résultats de nos efforts rattraperont les mauvais jours. (...) – En ce qui me concerne, je suis détaché au S<sup>ce</sup> Santé américain, ma tâche est agréable. – Bien cordiale poignée de main – [signature : Tourniéroix] – Détaché Base Hospital [sic] – 39 A.E.F. Américain – Limoges*

Ce document est le seul en notre possession où le travail de Simon Jeanjean ne soit pas l'objet de louanges sans réserve. Ce qui ne va pas jusqu'à le priver de la gratification demandée.

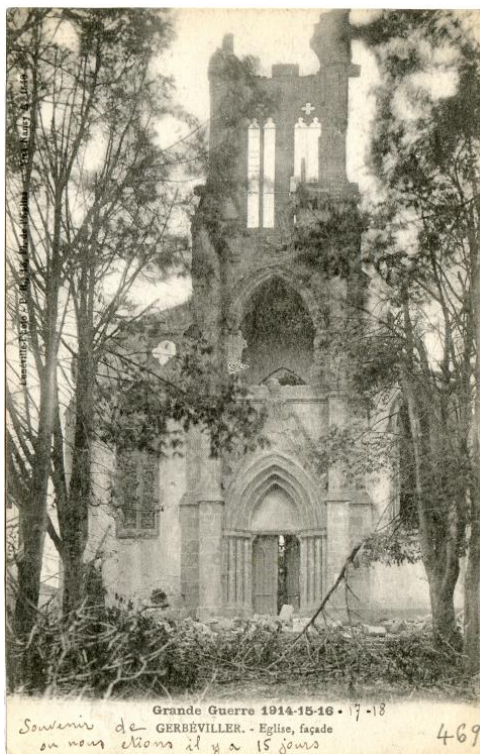
Ensuite les cartes sont rares, et encore, certaines que j'ai mises là pourraient être de l'année précédente. On va donc être obligé de survoler les premiers mois, jusqu'à la fin de

l'été 18. Cela commence par deux très succinctes (comme s'il en avait assez d'écrire) timbrées de Moselle et de l'Oise : l'une en janvier postée de Bar-le-Duc (encore !), l'autre en avril de Troissereux (Oise) suivie de quelques autres de Grandvilliers. Toujours en Picardie donc (encore la Picardie), où il semble avoir enduré quelque temps la chaleur de l'été. Les cartes maintenant sont écrites à la plume. Puis on revient en Lorraine. C'est l'automne. Vient une série de cartes montrant Gerbéviller, petite localité au sud de Lunéville, particulièrement touchée par les bombardements au cours des mois et années précédents (463, 464, 471). La série est consacrée à « la guerre en Lorraine ».

Nous savons que Jeanjean séjourna à Gerbéviller mais il est probable que certaines de ces cartes furent envoyées d'ailleurs, ce qui n'aide pas à préciser son parcours. Dans une de ces cartes (n° 471) il évoque la possibilité d'*aller faire un petit tour sur l'esplanade*. Serait-ce Nancy ? (mais cette ville ne figure pas dans l'album – omission possible venant d'un Messin).

## L'armistice

Au fil des jours commence à émerger l'espoir d'une issue favorable de la guerre : *On parle en ce moment beaucoup d'occupation du territoire boche* (470)... Et quelques jours plus tard : *Que d'événements, comme cela se précipite, voilà le Guillaume dégommé, ainsi que son fils. Dimanche prochain, de gré ou de force, nous serons sûrement en Alsace, sinon en Prusse* (471)... Dimanche prochain, qu'est-ce à dire ? Les cartes de Gerbéviller ne sont pas datées. Nous en saurons un peu plus en novembre, rétrospectivement, à la lecture d'une carte postée de Saint-Clément, non loin de là, et représentant **la façade de l'église de Gerbéviller en ruines** (469).



Sous la photo, à la suite de la légende, *Grande guerre 1914-15-16*, Simon Jeanjean a ajouté les chiffres suivants ...17-18 ; et à la suite du mot *Gerbéviller*, il a ajouté : *où nous étions il y a 15 jours*. Mais là n'est pas le plus important, car l'envoi est daté du... 11 novembre. Le texte est empreint d'une certaine solennité :

*Saint-Clément, le lundi 11 novembre 1918, 1560<sup>ème</sup> et dernier jour de la guerre  
 Ma chère Blanchette, – Mes chères tantes, – Mes petites chéries, – Quelle joie cette nuit quand nous avons appris que tout était fini et avec quel plaisir nous avons entendu les cloches sonner la victoire et la fin de la guerre. Ce devait être un beau coup d'œil à Paris quand on a annoncé la nouvelle. Il paraît qu'ils acceptent des conditions très dures dont pour commencer l'abandon de l'Alsace-Lorraine et des 5 milliards de 70. C'est une date à retenir. Espérons que notre joie ne sera pas assombrie par une trop longue séparation. Et dans cet espoir, je vous embrasse toutes mille fois de tout cœur – Simon.*

Joie immense, la guerre est finie. Et les cloches sonnent sonnent, et déjà ce 11/11 est inoubliable. Pourtant sous la plume de Jeanjean l'enthousiasme est tout sauf béat. Ce n'est pas le genre de gars à s'emballer comme ça. Reste à gérer la démobilisation, les conséquences diverses, travail énorme pour les administratifs du Train. Il le disait déjà quelques jours avant l'Armistice : *Ce qui jette une ombre dans le tableau c'est que cela n'est pas la démobilisation immédiate* (471). Même ton mitigé les jours suivants. La lassitude l'emporte, l'exaspération de devoir retourner à des corvées sans fin, tempérée heureusement par le spectacle d'une liesse populaire inouïe, avec l'émotion de se trouver aux premières loges en cet extraordinaire moment historique. D'abord en Lorraine, puis en Alsace. Les images photographiques le disputent aux textes, avec les descriptions des villes pavoisées. Lunéville d'abord, avec l'inévitable cour du château, mais aussi (car la mode, sur les cartes postales, est maintenant aux images de propagande, donc de ruines) *une partie de la ville vue par un trou d'obus* (480), ou encore *la Sous-Préfecture incendiée par les obus allemands le 25 août 1914* (481). Ces dernières images sont envoyées de Langatte, vers le 15-18 novembre. À Langatte l'accueil des vainqueurs, délirant, est improvisé : *Il faut voir les drapeaux ! Des ceintures de flanelle rouge, des culottes de toile bleue et du blanc, parfois avec des coutures, mais il y en a, et là où il n'y en a pas en étoffe, ils en ont mis en papier. Aux fenêtres des bouquets, des fleurs, des branches de sapin...* (*ibid.*). De là il s'attend à gagner Bitche ; ce sera Sarrebourg (479). *Nous avons traversé hier Sarrebourg magnifiquement décoré et Pfalsbourg [sic<sup>1</sup>] où c'était on ne peut pas expliquer comment d'une porte à l'autre de la ville les rues étaient plantées de sapins, la place était une véritable forêt, église, mairie, école, tout décoré, et le soir nous avons couché dans des lits !* (474). Il y a bien longtemps que cela ne lui est pas arrivé de coucher dans un vrai lit, même depuis qu'il a déposé les armes. Ensuite, étape de plusieurs jours à Niederbronn, avant Wissembourg et le départ prévu pour la... « *Bochie* » comme il dit (489). Partout c'est un accueil enthousiaste de la part des Alsaciens, réception avec le maréchal Pétain à Niederbronn, *décorations, illuminations* (477, 487), etc. Expérience pittoresque aussi, avec ces gens en grand costume. Côté album, ça ne fait pas de mal de voir un ou deux minois avenants mettre un peu de fraîcheur au milieu des décombres. Ainsi, à Wissembourg, *'nous sommes arrivés cet après-midi au milieu d'une gravure d'un Erckmann-Chatrion illustré* (494) : des gens très accueillants, pleins d'attention et qui ne parlent pas français. Comme quoi, cela est possible, de se montrer plein d'attention alors qu'on ne parle pas français (ou sans doute est-on d'autant plus attentionné qu'on ne parle pas la même langue).

<sup>1</sup> Orthographe indécise, entre *Phalsbourg* (fr.) et *Pfalzburg* (all.).



(494)

Voici donc Jeanjean, Lorrain germanophobe, en pays germanophone. La langue allemande ne serait donc plus synonyme d'oppression mais d'amitié et de rencontre. *Les gens où nous sommes sont très gentils, et je me remets à parler allemand avec eux. On est bien mieux reçu qu'en France et c'est dommage qu'on ne se comprend pas* (480). Et notre Simon de se remettre à cette langue pratiquée jadis bon gré mal gré. *Il ne faut pas que j'oublie de te recommander de m'envoyer par retour mon dictionnaire franco-allemand, que tu trouveras dans la bibliothèque au dessus du bureau, il me sera très utile (ibid.)*. Et de se faire envoyer non seulement le dictionnaire, mais une grammaire aussi, tant qu'on y est. Pas sûr que ces livres lui aient servi à grand-chose : quelques jours plus tard il faisait déjà fonction d'interprète et s'en félicitait : *Comme je fais le cantonnement en qualité d'interprète j'ai toujours un bon lit* (488). Il aurait été dommage qu'il ne mette pas à profit cette compétence utile. Il avait étudié l'allemand et même en allemand jusqu'au brevet. J'ai peut-être surestimé, sur la foi d'une légende familiale tenace, la prétendue phobie de Simon Jeanjean pour l'allemand. D'après Geneviève et Monique, lui comme ses tantes refusait de le parler. *À Paris, l'allemand, c'était... niet!* En fait c'est un souvenir de la période ultérieure, et d'une position bien explicable en 39-45. Pour revenir à 14-18, nous savons que dès juillet 1915, à Verdun, il avait déjà passé un examen pour être interprète, afin d'échapper si possible aux marches et aux corvées (227). Son travail, ensuite, dut consister à communiquer avec les prisonniers et peut-être à contribuer à leur extorquer des informations. C'était à Contrexéville, quand il avait les pieds gelés. Mais fut-il recalé à cet examen, ou empêché pour cause d'invalidité et d'hospitalisation ? Je ne sais, toujours est-il qu'il n'en a plus été question. Il aura fallu cette période en Alsace, puis en Rhénanie pour lui donner l'occasion à nouveau d'utiliser sa seconde langue.

## Vivement la fin !

L'armistice est une chose. En finir avec la guerre sera une autre affaire. Simon Jeanjean, en fait, doit maintenant se préparer à s'éloigner encore. À continuer de compter les jours et à passer, pour la cinquième fois consécutive, les fêtes de fin d'année loin de sa petite famille. Épuisé de lassitude, plus que jamais : *Vivement la fin !* écrit-il dans une carte envoyée de Niederbronn (Alsace) le 28 novembre 1918. *Ce que je commence à en avoir soupé du métier ! Quand on pense qu'il y en a qui vont rempiler !* (489) Car si les armes se sont tues, les soldats du rang et leurs familles n'en ont pas fini pour autant. Non, décidément ce n'est pas une vie, ce n'est pas un métier de se faire trimbaler sans fin loin des siens aux ordres d'une grande autorité muette. Le 11 novembre, loin de sonner pour lui le signal enfin du retour à la normale – gagner son pain en échange d'un travail productif, retrouver sa femme et ses filles tous les soirs en rentrant du travail, vaquer le dimanche – ne sera que le début d'un nouvel éloignement, avec un tas de pain sur la planche, du pain administratif, hommes et armes à comptabiliser, à n'en plus finir. Quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Alors il compte les jours, comme ses cartes et courriers qu'il classe minutieusement et qu'il connaît bien. Voici ce qu'il écrivait en ce temps-là pour la fête de sa tante – et nous pouvons en profiter pour vérifier nos hypothèses précédentes sur son itinéraire :

*Samedi 6 décembre – Ma chère Lucie,  
Cette fois c'est bien la dernière que je viens te souhaiter ta fête<sup>2</sup> loin de vous ! La première fois, te rappelles tu, c'était en gare de Noisy-le-sec. La deuxième fois nous étions dans la Meuse au repos. La troisième fois nous étions dans la Somme, puis après encore dans la Meuse. Et cette fois, la bonne, nous voilà en Bavière...*

Bavière ? vous avez dit Bavière, pourquoi pas en Pologne ? À moins que le mot « Bavière » ne désignât la Rhénanie-Palatinat, ou qu'il s'agît là d'une dénomination plus ou moins familière pour désigner l'Allemagne entière. Quoi qu'il en soit, cette fois c'est gagné, beau cadeau de fête pour l'aînée des tantes-marraines :

*... C'est nous qu'on salue maintenant dans la rue et il faut voir les courbettes que me font les gros commissaires et les grands fonctionnaires quand je viens leur transmettre un ordre puisque je parle allemand ! Voilà la belle revanche... (497)*

Quel plaisir, après des années de colonisation allemande, de cette amertume ressassée, de voir enfin les rôles s'inverser. Cette boucle-là, du moins, semble bouclée. Et nous pourrions citer nombre de phrases de ces jours-là pareillement triomphales, comme s'il se pinçait pour y croire. *Nous l'avons eu votre Rhin allemand ! C'est le moment de le chanter. Des fenêtres qui se trouvent devant ma table je le vois couler et j'aperçois l'autre rive, la rive boche !* (528), écrivait-il un ou deux jours plus tôt en arrivant à Speyer – qu'il appelle Spire (comme on dit Trèves, Ratisbonne, Londres ou La Haye), s'appropriant la ville avec son nom. Quant au « Rhin allemand », c'est un poème d'Alfred de Musset, que Simon Jeanjean connaissait bien. Peut-être mis en chanson, on le trouve recopié dans un de ses carnets de chants – celui-ci en 1903 – entre autres nombreux textes soigneusement recopiés à la main. *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand, // Il a tenu dans notre verre. // Un couplet qu'on s'en va chantant // Efface-t-il la trace altière // Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?* Telle est la première de six strophes commençant toutes par ce même vers, et qui, si elles ne sont pas du meilleur Musset, disent bien un état d'esprit triomphal au regard de longs siècles d'une lourde histoire. La jubilation

<sup>2</sup>La sainte Lucie se fête le 13 décembre



de la revanche devait lui mettre du baume au cœur en ces jours-là, en dépit de la servitude sans fin du métier :

*Lundi [Speyer (Spire), le 23 décembre 1918] – Ma chère Blanchette – Tu parles d'un cafard ! Pas de lettre aujourd'hui, et le spectacle du départ des premiers hommes libérés. Il y a un joli boulot à accomplir ! Heureusement qu'ils ne s'en vont pas tous à la fois. Comme R A T et assimilés il y en a 140 à la compagnie, cela peut vous donner un aperçu du boulot à faire ! Je me demande si le jour de Noël on pourra sortir !... (530)*

On comprend ce cafard : Simon s'apprête à passer Noël loin des siens pour la cinquième fois consécutive. Le gros « boulot à accomplir », c'est de gérer le retour des RAT, ou Réserve de l'Armée Territoriale. Ceux-ci, nés entre 1869 et 1874, donc âgés de 40 à 45 ans en 14, étaient les plus âgés des territoriaux (à savoir les RIT, Régiments d'Infanterie Territoriale, où furent versés – il fallait bien – l'ensemble des hommes considérés comme trop âgés et trop peu entraînés pour intégrer un régiment de 1<sup>ère</sup> ligne). Drôle de métier, qui consiste à rester là pour compter ceux qui partent, sous une pression permanente qui ne lui laisse aucun répit ou presque. Lui, Jeanjean, trouve au moins quelque dérivatif dans ses missions occasionnelles d'interprète : un tailleur, un fermier avec lesquels il engage conversation (519)... Mais le leitmotiv obstiné, c'est ce travail énorme. Et parallèlement l'attente inquiète de toutes directives ou rumeurs de directives pouvant émerger de la gabegie ambiante et qui pourraient lui donner une idée du temps qui lui reste à tirer, sans compter une permission intermédiaire, dernier acompte avant la « quille ». Cela doit être plus facile pour le « petit bleu » qui travaille avec eux, Gobert, Catelain et Jeanjean. C'est de leur âge, aux bleus, de « faire le Jacques » à l'exercice (522). Ainsi balance le discours de Simon au sujet de la bleusaille : tantôt expéditif sans aucune considération, tantôt reconnaissant pour leur gaîté, leur courage et leur gentillesse. Du moins les voyait-il ainsi quatre ans plus tôt à Saint-Nazaire, avec bonhomie (133). Mais c'est fini maintenant, il a 32 ans, la coupe est pleine. Qu'on le passe enfin en territorial si cela peut hâter sa libération, qu'on en finisse avec ce boulot, qu'il puisse revenir (avant Pâques, pas à la Trinité) et qu'on n'en parle plus.

*Vivement qu'on soit enfin ensemble et espérons que c'est la dernière fois et que pour Pâques nous serons ensemble. Car cette fois c'est officiel, le nombre d'enfants compte et me met territorial. Cela peut être intéressant si il se passe un certain temps entre la libération de la réserve et des territoriaux !... (530, suite)*

Donc le moral est en berne. Le ciel est gris, le Rhin est moche, la haine du Boche reste vive ; cette défaite est encore bien en-dessous des châtiments qu'ils méritent, ces barbares<sup>3</sup>.

*...[Spire, le 27 décembre] Aujourd'hui un copain en achetant des cartes postales est tombé sur une représentant (...) un village qui brûle ainsi que l'église et en avant des soldats boches trinquant ensemble avec cette inscription : heureuse fête de l'an ! J'aurais bien voulu en avoir une mais le copain y tenait. Cette carte dépeint bien le boche ! Et c'est malheureux de voir comment on les traite ! Défense de coucher chez eux. Défense de leur faire quoi que ce soit. Et comme disait un copain qui revenait de Lille faut-il que nous soyons c..., en ce moment ils ne disent trop rien, dans un mois il nous bousculeront dans les rues, car il croiront qu'on n'ose pas leur faire ce qu'ils nous*

<sup>3</sup> Bruno Cabanes, dans *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français, (1918-1920)*, Le Seuil, 2004 (l'univers historique), p. 58 et suiv., constate cette recrudescence du sentiment anti-allemand à la fin de la guerre : *Ce que montrent les correspondances du 11 novembre, c'est une incontestable quête de sens, les combattants cherchant la signification profonde d'un conflit qui jusqu'à la dernière heure a entraîné de lourdes pertes. (...) Les Allemands sont alors désignés comme des "barbares", des "vampires", des "bandits", etc.*

*ont fait. Quant à l'histoire... / ... qu'ils crevaient de faim. Cette blague. Ils manquaient peut-être de pain... mais il n'en mangent pas, cela ne les a donc pas beaucoup privé et il faut voir les grosses balles des gosses et contempler la taille et le reste... des femmes, pour voir qu'ils n'ont pas jeûné !... (527-519).*

Du moins a-t-il l'assurance de retrouver un chez-soi et une famille qui l'attend pour son retour. Pas comme Gobert son collègue, qui *n'a pas n'a pas retrouvé grand-chose chez lui*, à Stenay dans la Meuse, où il retourne en permission le 14 décembre (524, 521, 544). Après Noël, la Saint-Sylvestre a été bien morne, en l'absence de Gobert, pas encore rentré, et de Catelain qui vient de partir en permission à son tour. Jeanjean, lui, ronge son frein...

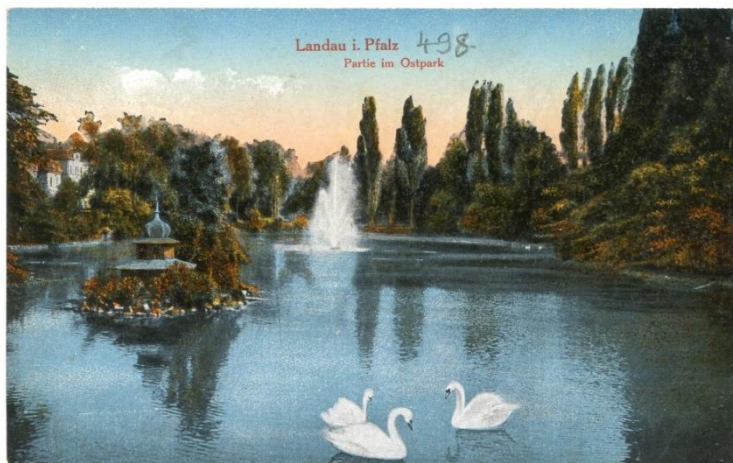
## Tourisme et rencontres en terre « boche »

Si on lui avait dit qu'il finirait la guerre du côté allemand... c'est un comble. Enfin, même chez eux, il y a des lieux à visiter et à montrer sur des cartes postales. De quoi mettre un peu d'eau dans son vin du Rhin : *J'ai été ce matin à la messe à la cathédrale ci-dessous (Spire). Comme monument extérieurement cela ressemble autant à une caserne qu'à une église. Intérieurement c'est assez joli, de belles peintures et un chœur superbe* (509). Nourri de préjugés anti-teutons, il reste peu enclin à apprécier les charmes illustrés par les cartes de cette belle région du Palatinat, surtout lorsque ses monuments célèbrent des gloires nationales ennemies. Ainsi d'un mémorial à la gloire de Bismarck et de Moltke (544), qu'il s'abstient de commenter...

Les cartes postales allemandes sont d'ailleurs assez différentes des françaises vues jusque là. Photographies retouchées ou carrément dessinées, parfois en couleurs, de Spire (où il est arrivé en début décembre), Landau, Maikammer. Certaines cartes (525, 526, 553...) sont des dessins. L'un représente la synagogue de Spire, un autre un bateau à vapeur sur le Rhin, un autre encore l'hôtel « *Zum goldenen Schaf* » (*Au Mouton d'or*, traduction ajoutée au crayon) à Edenkoben. La légende, parfois au verso (507), peut comporter une mention utile de la date d'édition – ce qui ne se fait pas du côté français. Certaines cartes, enfin, affectent des formats particuliers (554, ovale), etc. Tout cela, sauf exception, ne l'inspire pas particulièrement, du moins pour l'instant. Tout de même, quelques mentions manuscrites témoignent d'une curiosité intacte.



(553)



(498)

Les us et coutumes locaux sont évoqués avec un enthousiasme mesuré, même s'il est heureux de parler allemand et même de pouvoir s'y perfectionner, ce qui facilite évidemment la communication. *Hier j'ai reçu le dictionnaire dont je te remercie beaucoup, il m'a été bien utile. Car nous voilà en pleine Bochie. Pas plus mal, pour cela. Un lit ! Système du pays par exemple, sans draps ni couvertures, mais avec des édredons maousses. On s'en arrange tout de même !* (498) Les contacts restent contraints. Il est vrai que les gens du pays, s'ils se montrent plutôt aimables et même aux petits soins, n'ont aucune raison d'exulter à la différence des Alsaciens. Mais lui n'a pas changé, il sait encore prendre la vie du bon côté, il y aura encore des moments agréables. Il va s'habituer, même aux couettes. Et il faut reconnaître qu'on y dort très bien :

*Vous parlez de bons plumards. On enfonce dedans comme dans de la plume, et soit la peur soit autres sentiments, les boches nous reçoivent certes mieux que les Français ! A Maikammer dont vous avez dû recevoir des cartes, le soir, il a fallu boire du vin blanc du pays dans ces grandes bouteilles à cul allongé et qui est fameux (...) Et le matin en .../... partant, café au lait et confiture raisin et pommes, et comme ils trouvaient qu'on n'en mangeait pas assez, ils nous ont forcé à mettre le reste de la corbeille dans nos poches. Ce qui est très chic aussi, c'est le coup du Mark. Hier je vais acheter ces cartes et je donne une pièce de 40 sous. Embarrassée, la bonne femme téléphone à la banque et après réponse me rend un billet boche de deux marks. Cinquante sous et j'avais pour quatre-vingt pfennigs de cartes ! (...) A part cela rien de bien neuf. Embrasse bien, ma chère Blanchette, les tantes et mes deux petites chéries pour moi. Je t'embrasse, ma chère femme, mille fois de tout cœur. – Ton mari qui t'aime. – Simon.*

*Toujours un boulot monstre. Heureusement que c'est fini de rouler !* (503-523).

Fini de rouler ? Espérons-le. Après une nouvelle vadrouille en Alsace et en Palatinat, par Landau et Maikammer, l'étape à Spire même surchargée de travail lui a permis de se poser – un mois, du 6 décembre au 5 janvier. Ensuite ce sera Rhodt, deux jours à peine, puis trois semaines à Edenkoben suivies d'une permission de 20 jours en fin janvier. En attendant, patience, patience... Au total le stage allemand va durer plus de deux mois, au long desquels sa qualité d'interprète lui aura donné mille occasions de frayer avec les gens.

Il en parle d'abord avec une méfiance bourrue. Les hôtes ne l'intéressent pas, englobés sous un « ils » d'où aucune figure n'émerge : *...ils nous ont forcé à mettre le reste de la corbeille dans nos poches.* C'était le 7 décembre, à Spire. Un peu plus tard le ton s'adoucit. Parti à la recherche de patates, *après avoir en vain fait le tour de la ville, où tout est réquisitionné par la municipalité,* il est

aidé par une jeune *Gretchen* (*c'est son nom*, précise-t-il) qui l'emmène dans la campagne où ils finissent par en trouver pour pas cher. Brève idylle ? N'exagérons pas. Mais lui-même s'en étonne et s'en amuse : *Si il y a deux ou trois ans on m'avait annoncé que je ferais une promenade sur les bords du Rhin, en compagnie d'une jeune Gretchen, j'aurais pensé que l'autre se payait une tranche de ma tête !* (524-518)

Il y aura d'autres occasions de se frotter. Comment des gens qui parlent la même langue, bon gré mal gré, ne se rapprocheraient-ils pas ? Se frotter, c'est bien le mot pour une autre confrontation, quelques jours plus tard, qu'il raconte avec une brièveté saisissante. C'était à Rhodt, probablement le 6 janvier. Simon est sur le point d'aller se coucher, avec le plaisir de se retrouver bientôt seul sous la couette dans une maison accueillante, quand *la jeune femme de la maison, une veuve d'un officier boche tué à la guerre, [l']appelle*. Ils sont plusieurs qui l'attendent, le reçoivent *chez eux*, et engagent avec lui une longue discussion qu'il résume rapidement mais qui dura *jusqu'à... une heure du matin*. La façon dont il raconte la suite est assez étonnante, venant d'un voyageur reçu par des hôtes. On s'attendrait à ce qu'il se comporte avec une respectueuse réserve et gratitude, notamment envers une veuve, si l'on oubliait qu'il s'agit d'un Lorrain revanchard hébergé par des Allemands : *...Je leur en ai dit de toutes les couleurs sans qu'ils se fâchent, un peu énervé par le vin blanc qu'ils m'offraient de la façon la plus aimable (mode du pays)...* L'entrée en matière est pour le moins directe, peu à son avantage à première vue. Et cela se poursuit sur le même mode, lui décidément énervé, face à eux calmes et aimables. La découverte, ensuite, d'une coutume nouvelle pour lui n'amène pas la moindre indulgence de sa part, au contraire, sa dent reste dure, comme s'il se défendait de toute sympathie. C'est d'ailleurs une anecdote amusante :

*...Le premier verre que cette dame me verse... elle y boit une gorgée et me tend le verre. Je me dis... tiens elle veut me montrer qu'elle ne veut pas m'empoisonner. Mais après je.../...*  
*.../... m'aperçois qu'il n'y avait qu'un verre sur la table et qu'il faisait le tour en revenant toujours devant l'invité, moi en l'espèce ! Pour des gens dont on vante l'hygiène, drôle d'habitude ! Bref on a discuté tout le temps sur la guerre, son frère défendant furieusement quoique poliment les boches, mais elle reconnaissant assez souvent que ce n'étaient pas tous des petits saints. En tout cas il nous reçoivent pas mal, mais il faut reconnaître qu'ils ont eu une peur terrible des français, croyant qu'on allait leur faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes en France, c'est ce qui a dû les apprivoiser* (460-491).

## « Apprivoiser »

Apprivoiser, le mot peut sembler insultant. La première des deux cartes postales au verso desquelles est racontée cette soirée – à l'encre bleue, mais d'une écriture hachée, comme énervée encore – a d'ailleurs sans doute été choisie à dessein : non pas une vue sereine de la Rhénanie, mais une carte des étapes précédentes qu'il avait gardée sous le coude, représentant, vision d'apocalypse, une église affreusement détruite avec le soleil douchant les décombres à travers le toit écroulé : Grande Guerre 1914-1917 – Bataille de la Marne, 6 au Septembre [sic] 1914 – Pargny-sur-Saulx – Intérieur de l'Eglise / A. Humbert, photo édit., St-Dizier.

Trois jours plus tard à Edenkoben, Jeanjean n'eut pas les mêmes raisons de s'énerver. Sur une carte écrite tranquillement sur son lieu de travail – en descendant du cinéma, explique-t-il, car nous avons le foyer du soldat au dessus du bureau, et il n'y a pas trop loin à aller – il évoque la charmante hospitalité de ses nouveaux hôtes : Il y a une petite fille de trois ans qui m'a pris en amitié et elle a voulu à tout prix me montrer son arbre de Noël et ses livres d'images. De quoi le consoler un peu de son Noël raté. Car il l'a peut-être oublié, mais il avait le moral si bas quinze jours avant, à Spire, que même les jouets achetés à ses filles pour leur

noël lui avaient semblé laids (533). Alors qu'aujourd'hui à Edenkoben, tout est gentillesse et tranquillité :

*Les bonnes gens m'ont offert du vin blanc mais cette fois chacun avait son verre et des petits gâteaux qu'ils avaient fait pour Noël, entre autres ces petits à l'anis comme les tantes en faisaient à Metz; Bref je ne suis pas mal tombé. Ils ont même eu l'attention d'enlever.../... une statue de la Germanie qui trônait dans ma chambre quand j'ai été la reconnaître et l'ont remplacée par une cuvette, chose bien plus utile, et ils m'ont offert de me laver mon linge car je leur demandais une blanchisseuse. Vous voyez que je n'ai pas à me plaindre cette fois encore ! (555-556)*

Dans la même carte il dit sa joie d'avoir appris que Madeleine s'est lâchée et qu'elle marche. Encore un heureux événement auquel il n'aura pas assisté. A cette époque Madeleine est « diable ». *C'est qu'elle se porte bien, dit-il<sup>4</sup>, et c'est déjà un résultat qu'elle marche et trotte bien (559).* Et les nouvelles s'entrecroisent : ...à part cela *toujours la même vie, beaucoup de boulot, le soir je vais bavarder un peu avec mes propriétaires qui m'offrent le vin blanc, puis je vais lire un peu au lit et le matin le bonhomme me réveille et... on remet cela ! (ibid.)*

Bref, il s'adapte, et nous le voyons au fil des courriers s'appivoiser – renvoyons-lui son expression – à ce pays peuplés de gens qui gagnent à être connus. Il apprécie les conditions de sa vie en Allemagne au point d'écrire, le 13 janvier, qu'il préfère rester là que de retourner en France, où l'on était moins bien traité ! (553-554) Parallèlement, la pression du travail semble se relâcher, ou même si ce n'est pas le cas, il semble reprendre goût et curiosité à visiter le pays. Une série de deux cartes, non datées mais envoyées probablement le 12 janvier, retient notre attention. Toutes deux représentent un monument en mémoire de la victoire allemande de 1870 (*Sieges- und Friedensdenkmal / Monument de la victoire et de la paix*). Nous sommes donc ramenés, symétriquement, aux souvenirs de 70 vus du côté français à Sedan ou à Verdun. La première des deux cartes est une vue extérieure – la seconde une vue de l'intérieur – du monument, un arc de triomphe situé en hauteur au flanc d'une colline des environs d'Edenkoben ; deux escaliers mènent au monument situé sur une sorte d'esplanade au sommet de la colline, avec une statue équestre fièrement campée devant l'entrée. Et voici son commentaire, plus empreint de pitié que de triomphalisme vengeur :

*...Aujourd'hui après-midi j'ai été faire un petit tour dans les montagnes, visiter le monument que je vous envoie, **monument à la gloire de la victoire et de la paix de 70** ! Pauvre monument. C'est un peu comme le gouvernement qui l'a élevé, la mosaïque s'effrite, elle représentait précisément la mosaïque d'états qu'était l'Allemagne. Au centre tu peux voir le vieux Guillaume et le cavalier à cheval tenant le rameau d'olivier qui symbolise la paix. Comme tu le vois il est peu vêtu, est-ce pour représenter le sort de l'Allemagne quand ils auront tout payé ? (563-564)*

Curieuse métaphore que celle-ci, voyant, dans cette allégorie personnalisée de la paix, un Kaiser ou un pays « à poil » ! Ces deux cartes ont d'ailleurs été classées dans l'album à la fin de la section allemande, avant le retour en France.

---

<sup>4</sup> Est-ce pour se rassurer ? Les Jeanjean ont-ils déjà des raisons de s'inquiéter pour la santé de Madeleine ?



(563)

Il est d'ailleurs bien temps, car... les cartes postales viennent à manquer ! Heureusement qu'il a des réserves ! *Plus de cartes de Bochie, je t'envoie des de Lunéville*, écrit-il en post-scriptum d'une des dernières (483).

Plus sérieusement la séparation a trop duré, il n'en peut plus de ne participer à la vraie vie que par voie épistolaire. Une inondation violente, en deux vagues, a encore frappé le grand Est et Paris. Moins catastrophique que celle de 1910 mais tout de même, pourvu qu'Antoinette ne soit pas envahie une fois encore (557). Et puis il y a les morts, les blessés. Mauvaises nouvelles de la belle-famille, je veux dire de la famille recomposée de son père. Mauvaises, même s'il en parle avec un détachement ironique : L'opération de Julie n'a pas réussi et elle a perdu l'œil et a depuis de la sciatique. Louise et la petite ont eu la grippe, Lucien a été tué le mois d'août dernier et Édouard est dans les tanks, mais en ce moment à l'hôpital, il a reçu de l'année dernière une balle dans les .../... parties, et on n'avait pas pu l'extraire à ce moment-là. Il a été opéré le 1er janvier et cela va mieux maintenant. Vous voyez que comme floquée de nouvelles... il y en a (561-540).

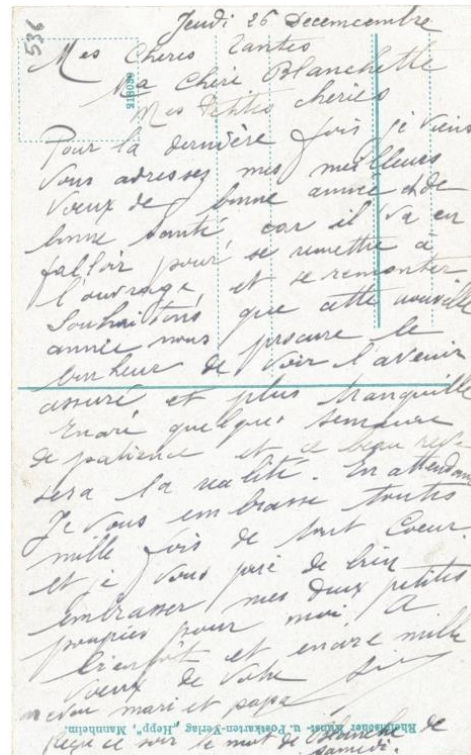
(Lucien, Louise... nous les connaissons bien mal. Louise est la femme d'Édouard. Lucien, sauf erreur, est le petit-fils de Julie femme de Lucien l'ancien, le père de Simon. D'où le ton obstinément grincheux – ici plutôt distant, comme indifférent à cette « floquée de nouvelles » – de Simon à l'égard de cette cellule familiale. Ils étaient pourtant très proches, notamment Édouard, son demi-frère, qui lui écrivait fidèlement. Du jeune Lucien – le « petit Lucien », le même sans doute que, plus tard, le bébé Denise le prenant pour Simon appelait « papa soldat » à cause de l'uniforme (64) – nous reste à la fin le souvenir d'une carte d'Amiens<sup>5</sup>, remontant au début de la guerre et disant, aux tantes de Simon assurément, qu'il appelait « Chères cousines », recevez de Lucien qui vous aime quoique négligent pour écrire mille bons baisers. La carte (600) représentait l'Ange pleureur. Je n'en sais pas plus. Adieu Lucien.)

## Le retour

La fin de la séparation n'en finit pas de s'approcher. C'est une carte de vœux, cette année encore, qui a marqué la Saint-Sylvestre : *Souhaitons que cette nouvelle année nous procure le bonheur*

<sup>5</sup> Cf. Supra, chapitre VII.

de voir l'avenir assuré des plus tranquilles. **Encore quelques semaines de patience et ce beau rêve sera la réalité (536).**



(536)

Fin janvier Dix-neuf : dernière perm avant la quille ! Celle-ci, comme les précédentes, aura été attendue, préparée, savourée d'avance : plus de deux semaines en famille ! Et comme toujours il aura lanterné jusqu'au dernier moment dans l'incertitude du jour et de l'heure du départ, conditionné par le retour de son collègue Catelain (558 et suiv.). Mais pour la première fois nous le voyons surmonter assez sereinement son impatience ; car c'est sûr cette fois, sûr de sûr, bientôt la quille ! Il le sait avant de quitter l'Allemagne : *Le 19 mars au plus tard je plaque le métier (545).*

Enfin, il lui reste moins d'un mois à tirer lorsqu'il reprend le collier pour la dernière fois. Nous sommes à la mi-février. Les premières cartes, semble-t-il, sont de Breteuil (Oise) où le travail à nouveau ne manque pas, notamment pour mettre *un peu d'ordre... dans les paperasses où ils s'étaient littéralement noyés (558)*, comme il l'écrit le 25 février. « Ils », c'est-à-dire une équipe de bleus qu'il encadre à nouveau, ce que nous comprenons d'après une autre carte à Blanche : *Tu peux être tranquille je ne me casse rien. Je ne fais que ce qui m'intéresse. Mais les pauvres gosses quel gâchis ils ont (sic) et il leur faut trois fois plus de temps. Enfin cela vient tout doucement...* (633). Simon apparaît ici, à l'âge canonique de trente-deux ans, comme un vieux routier expérimenté de la comptabilité, dans un rôle d'expert, formateur et sauveteur d'organisation en péril. D'ailleurs l'armée française n'est pas la seule à compter sur lui. À Paris aussi il est attendu, non seulement chez Tourniéroux mais aussi, à titre bénévole, au Cercle Saint Rémy de Ménilmontant ce qui l'irrite singulièrement : *Bertrand peut être tranquille ce n'est pas moi qui l'aiderai à remonter le cercle, j'ai d'autres chats à fouetter et pour les remerciements qu'on en a ! Je sors d'en prendre ! C'est tout de même curieux comme les gens deviennent aimables quand ils ont besoin de vous ! (ibid.).* Mais

il a beau ronchonner, nous savons qu'il se laissera fléchir et reprendra du service, notamment au Cercle où il n'est pas près de raccrocher.

À Breteuil il a retrouvé Catelain pour quelques jours (624) mais pas Gobert qu'il a laissé lors d'un repas d'adieu à Edenkoben (483). Mais ils restent en contact. On les imagine bien se retrouver périodiquement après guerre, pour cultiver cette amitié en anciens non-combattants. Le ras-le-bol de la vie militaire est désormais incurable et définitif, ras-le-bol de la séparation, ras-le-bol d'attendre le courrier, ce qu'il exprime franchement, tout en continuant de gérer et de commenter les petites misères à sa manière habituelle :

*Aujourd'hui comme de juste pas de lettre. Cela avait trop bien marché hier. Aussi, je viens te demander un petit mandat que je ne sois pas complètement fauchmann [sic] quand je déguerpirai d'ici. Ce matin j'ai envoyé un petit colis rue Ménilmontant. Il faudra l'ouvrir en arrivant que cela ne s'abîme pas davantage. Ce qui m'embête c'est de ne pas avoir de godasses, il n'y en a plus et celles que j'ai prennent l'eau.. [etc.] (625)*

Commence alors un lancinant compte à rebours. *Douze demain matin*, écrit-il le lundi 3 mars (627), ce qui porterait la date de retour au 15 du même mois, puis au 16 d'après ce qu'il écrit le surlendemain (634). Et ainsi de suite chaque jour, compte tenu d'un ultime passage à Compiègne, le 15 mars, qui apparemment ne rimait à rien – *faire un tour à Compiègne. Quoi y fiche bon sang ?* (628) Mais quand il n'y en a plus, il y en a encore, comme on l'a déjà dit, et il lui faudra encore une bonne semaine de plus jusqu'au retour qui, à en croire la dernière carte (597), la seule enfin définitivement sûre, n'aura lieu que le... dimanche 23 mars. C'est plus que laborieux.

Et de notre côté aussi, quel puzzle ! Les premières cartes de cette période sont, disais-je, de Breteuil. Mais comment être sûr de quoi que ce soit, sans date ni tampon sur ces cartes. Il y eut probablement un passage par Amiens, très bref et probablement frustrant. Le nombre élevé de cartes consacré à cette ville nous l'avait fait prendre pour une étape à part entière. Or ce passage éclair à Amiens est à placer avant Breteuil. Il n'a dû y passer que quelques heures, à Amiens, juste le temps d'y faire ample moisson de cartes postales : une soixantaine dans l'album dont une dizaine seulement figurent dans la correspondance. Or celles-ci ont probablement toutes été envoyées ensuite depuis d'autres lieux d'expédition. Les fausses pistes abondent.

Il l'avait attendue, cette visite d'Amiens. Il voulait la voir cette fameuse cathédrale. La plus haute de France avant Beauvais, éternelle survivante des ambitions aériennes de ses constructeurs *A.M.D.G.*<sup>6</sup> (excès attestés par quelques fissures notoires) autant que des intempéries et des guerres ultérieures. La vit-il seulement ? Les deux missives suivantes permettent d'en douter. Au mieux la vit-il largement masquée par les **impressionnantes protections anti-bombardements** – à l'intérieur et à l'extérieur – représentées sur les deux cartes (595-582) où il raconte son aventure. Date approximative, 22 février :

*Breteuil, samedi – Ma chère Blanchette, Mes chères tantes, – Vous devez croire que j'ai été victime d'un tamponnement que je ne vous ai pas écrit plus tôt ! Non, heureusement je ne suis que victime de la bêtise militaire. Pour faire cent km à peine, on a mis deux jours, voilà tout. Cinq heures de poireau à Vaire-Torcy, de là on part pour Orry-la-ville, encore deux heures, là enfin ils m'envoient à Plouzel près d'Amiens où l'on arrive vers minuit ! et à la gare ils nous envoient chercher des numéros dans un pays inconnu pour y coucher ! Et cela tombait comme si on les jetait ! Bref on passe une nuit sur du fumier, heureusement que le matin j'ai pu m'en sauver, ils ne voulaient pas me laisser partir, mais j'ai réussi à leur .../ ...*

<sup>6</sup> *A.M.D.G = Ad Majorem Dei Gloriam*



.../... persuader où trouver ma compagnie. Je pars donc pour Amiens. Où j'avais passé cinq ou six fois sans pouvoir visiter. Je vais donc pouvoir admirer la cathédrale et vous pouvez juger si c'est joli par les deux cartes ! À l'intérieur c'est pareil, tous les monuments sont sous sac ! Bref. Je fais un tour dans Amiens assez abîmé mais encore habitable, puis je reprends le train pour Breteuil où j'ai retrouvé la compagnie et le bureau dans un joli gâchis... Et comme il n'y a rien pour coucher j'ai cherché une chambre pour 15 jours qu'il me reste à faire, autant les passer dans un lit ! pour 20 sous par jour. Sur ce je vais aller m'y mettre. À demain la suite....



(595)

Grosse déception, donc. Le courrier suivant, envoyé de Breteuil le lendemain, revient sur ce sujet. *Et voici ce que j'aurais voulu voir !* écrit-il. La carte (581) représente la façade de la cathédrale, photographiée quelques mois ou années plus tôt sans sa muraille de sacs de sable. *Comme vous le voyez il y a de la différence ! Enfin, c'est la guerre... ou cela l'était il n'y a pas bien longtemps. Et il reste encore bien des traces. Tous les pays où nous avons logé on y est passé en chemin de fer, hier, que de ruines !* Plusieurs autres cartes envoyées de Breteuil les jours suivants représentent la pauvre Amiens pilonnée par les bombardements : la façade du théâtre, la bibliothèque municipale, les nouvelles galeries, la maison Deherny en face du Palais de justice. Amiens est un des lieux les plus représentés dans l'album.

Et toujours ce travail énorme à fournir au service du Train. Le 27 février Catelain s'en va. C'est la même pagaille partout (581), affectant aussi bien les déplacements et l'hébergement des troupes que l'administration. *Le bureau dans un joli gâchis*, et les pauvres petits bleus submergés par la paperasse. Nous ne savons pas combien ils étaient avec Simon, partis de Paris à moisir d'abord à Vaire, Torcy puis à Orry-la-Ville, à arriver à Amiens vers minuit et à s'y trouver coincés. Nombreux probablement, et qui n'arrivèrent à Breteuil que... le samedi suivant ! *Aujourd'hui sont rentrés les copains qui venaient par la route ! Tu parles d'une balade qu'ils ont fait mais ils ont vu du pays et ne s'en plaignent pas, mais par contre comme il fallait les attendre pour mettre la comptabilité à jour [il y a du] boulot* (636).

On ne comprend pas tout. Le seul point évident, c'est, une fois de plus, une désorganisation impressionnante. Jeanjean noyé jusqu'au cou dans des casse-tête logistiques dont, noyé jusque-là dans tout autre chose, il n'avait ressenti que les effets exécutoires. Plus que jamais, heure après heure, il compte en ces derniers jours le temps de plus en plus ténu qui reste. Breteuil, le 6 mars : *Et ce n'est plus que du huit demain matin le neuvième à Compiègne et le*

*dixième à Panam. Cela fait plaisir et pourtant c'est bizarre on ne peut pas s'accoutumer à cette idée mais on s'accoutumera vite à la vie civile (634).*

Drôle de phrase. On voit bien qu'il y a là quelque chose d'impensable, pour le soldat Jeanjean, plongé dans la guerre depuis si longtemps. Revenir à la vie d'avant ? Revenir habiter parmi les siens, retrouver la liberté d'aller et de venir, reprendre en main cette vie dite normale mais qui ne l'est plus à présent, depuis le temps qu'on a été plongé dans la tourmente ! Comment cela pourrait-il être comme avant. Pourtant il sait bien que c'est ce qu'il va faire. Et qu'il va pouvoir enfin se remettre à vivre.

## Chapitre IX – Revivre

*Brave soldat revient de guerre... Mais nous ne sommes pas dans une chanson. Aussi boiteux que soit son corps blessé de toutes parts, notre homme a les deux pieds sur terre, et pas dans le même sabot. Retour définitif à Belleville-Ménilmontant. Recommence alors la vraie vie, liberté et fraternité. Jeanjean reprend sa place et continue de lire les journaux. Et la petite famille s'agrandit.*

### Sortir de la guerre (refermer l'album)

Sortir de la guerre, revenir à la vie civile, enfin ! ...Plus de quatre ans de séparation, de blessures, de vie nomade, de vie entre hommes, d'inconfort, de tumulte pour les soldats à côtoyer la mort, d'absence de femmes pour ces hommes, d'absence d'hommes pour les femmes, vie suspendue et tous ces morts à pleurer, tous ces morts, ces amochés. Une catastrophe pareille, est-ce qu'on peut en revenir, dans quel état en revient-on ? La question se pose, s'agissant des deux conflits dits mondiaux qui auront marqué le XX<sup>e</sup> Siècle. Les historiens se sont demandé, à la lecture des témoignages, des correspondances, de la littérature, comment avait pu se passer ce qu'ils ont appelé le « retour à l'intime »<sup>1</sup>. Ils ont décrit la sortie de guerre, la « victoire endeuillée » de 1918<sup>2</sup>, la culpabilité des survivants, la vie ravagée de ceux qui en sont revenus sans pouvoir en réchapper vraiment, des tranchées, plus tard des camps de la mort, du Vietnam, d'Irak. Gueules cassées, dans leur chair parfois, dans leurs nerfs toujours probablement.

Certains ne s'en sont jamais remis. Tel Aurélien, le héros éponyme du roman d'Aragon<sup>3</sup>. « Elle [la guerre] l'avait pris avant qu'il eût vécu..., (...) l'avait enlevé à la caserne et le rendait à la vie après ces années interminables dans le provisoire, l'habitude du provisoire. » Il ne s'en remettait pas ; bien plus tard encore il n'arrivait pas à s'y faire, incapable de construire une vie normale. *Cela faisait bientôt trois ans qu'il était libre, qu'on ne lui demandait plus rien, qu'il n'avait qu'à se débrouiller, qu'on ne lui préparait plus sa pitance tous les jours avec celle d'autres gens, moyennant quoi il ne saluait plus personne (...) Il se reprenait à regretter la guerre. Enfin, pas la guerre. Le temps de la guerre. Il ne s'en était jamais remis. Il n'avait jamais retrouvé le rythme de la vie*<sup>4</sup>.

Regretter la guerre, c'est un comble, ne pas pouvoir se remettre à autre chose. Tel fut, semble-t-il, le lot d'un certain nombre des revenants. Démobilisés, déboussolés nos ex-poilus, jusqu'à une véritable incapacité conjugale, familiale et sociale. Simon Jeanjean, s'il ne s'y laissa pas aller – et on ne voit pas qu'il se soit jamais laissé aller – avait bien pressenti ce gouffre tout en l'anticipant avec lucidité : *...c'est bizarre on ne peut pas s'accoutumer à cette idée mais on s'accoutumera vite* (634). On a pu voir là, chez certains, l'effet d'une addiction paradoxale, au sein même des combats et des tranchées, à l'expérience radicale que put représenter la montée au front et le voisinage avec la mort. Ainsi de Pierre Teilhard de Chardin, dans un article intitulé... « La nostalgie du front », publié en 1917 dans la revue *Études*, va très loin dans le développement de ce qu'il appelle *l'incontestable sentiment de nostalgie – nonobstant toutes les horreurs contemplées ou vécues – par l'homme qui se voit privé, après l'avoir goûtée en plénitude, de l'exaltation*

<sup>1</sup> *Retour à l'intime : au sortir de la guerre*, sous la dir. de Bruno Cabanes et Guillaume Piketty, Tallandier, 2009, 316 p.

<sup>2</sup> Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Le Seuil, 2004 (L'univers historique), 549 p.

<sup>3</sup> Louis Aragon, *Aurélien*, (Gallimard 1944), Ed du Livre de poche, 1964. 704 p.

<sup>4</sup> Op cit, p. 9.

*puissante versée à l'âme par la vie du front*<sup>5</sup>. Le mot « addiction » n'est pas tiré de cet article et ne risquait pas de s'y trouver<sup>6</sup>, mais je le maintiens.

Simon Jeanjean, lui, ne mange pas de ce pain-là. Si la vie au grand air, les « copains » comme il disait, la découverte de lieux nouveaux – ses filles après lui en feront l'expérience à travers le scoutisme – lui étaient importants et même indispensables, nous le connaissons assez pour voir que sa religion à lui avait peu de rapport avec le romantisme d'un Aurélien ou le mysticisme d'un Teilhard, encore moins avec cette nostalgie. Remettons donc les pieds sur terre. Revenons à Simon, et avec lui à la vie civile. Il n'a pas eu la gueule cassée. Déjà myope comme une taupe avant de partir à la guerre, pareillement myope en revint, perclus de rhumatismes, avec en sa jambe le souvenir d'une mauvaise balle, et s'aidant d'une canne pour se déplacer. Mais toujours la tête sur les épaules. On l'a vu, toutes ces années, garder en main sans jamais faillir la défense de ses droits et le respect de ses devoirs, toujours soucieux de pallier son absence à Paris en bon père de famille. Rien moins que romantique, c'est un costaud. Que la Grande guerre l'ait marqué à jamais, que les souvenirs du front l'aient hanté, c'est certain et c'était inévitable. Il les partageait avec ses copains les anciens combattants, qu'il revoyait régulièrement comme ses filles nous l'ont dit, même si elles n'en connaissaient pas tous les détails, Monique eut pour parrain le fils de Crinon – ce Crinon, on s'en souvient, qui le guidait dans les tranchées au crépuscule<sup>7</sup>. Et Jeanjean faisait honneur aux réunions d'anciens combattants, comme à sa propre médaille de la victoire et à son ruban de blessé de guerre (2604). Reprendre le collier en 1919, le collier de la vie d'avant, cela semblait inimaginable et pourtant ça y était. Se remettre au boulot, à la vraie vie qu'il n'avait jamais négligée, cela allait se faire tout naturellement.

Pour Jeanjean la vie reprend son cours ordinaire. Pour le lecteur des archives bien au contraire, cela se termine. C'était si dense, revécu jour après jour, parfois heure après heure à travers les cartes postales. Il va falloir changer de rythme, enjamber parfois des mois et des années entières, renoncer à toute continuité. Accrocher notre histoire à quelques images, à quelques thèmes significatifs. L'album de cartes postales était si détaillé, les cartes si bien écrites, quelle chance de pouvoir les citer au jour le jour. Mais refermons l'album. L'Histoire ne s'arrête pas. Bientôt viendront les Années folles, le seront-elles pour les Jeanjean ? Viendra la crise de 29, la montée du fascisme, les ligues (en sera-t-il, Jeanjean ?), le Front populaire, la folie nazie... Refermons l'album, replaçons-le dans les rayonnages entre l'album ancien de Metz et les huit albums ultérieurs contenant les photos de famille, de vacances, de fêtes, de gens dans des lieux, connus ou inconnus les gens autant que les lieux, et il faudra bien nous contenter en guise de légendes de quelques maigres indications manuscrites laissées là pour mémoire. Et puis j'explorerai les collections de livres, les coupures de journaux, courriers administratifs, les quelques suites de courriers spécifiques et autres pièces jugées mémorables, d'où ressortent les faits saillants de l'histoire des Jeanjean et du monde. Mais peu de choses, hélas, de la vie quotidienne que personne, sauf à tenir un journal ou à envoyer des cartes postales jour après jour, ne note ou ne photographie systématiquement (avant *Facebook*, du moins). Nous avons fait un premier inventaire incomplet, peut-être définitif, qui le sait ? de ces archives familiales jadis triées et classées par Simon, puis pieusement conservées mais oubliées par ses filles, là-haut dans le grenier où elles ne mettaient plus les pieds, leurs jambes refusant l'escalier. Archives : archipel lacunaire au milieu d'un océan d'oubli.

<sup>5</sup> Pierre T. de C., La nostalgie du front, *Études*, t. 153, novembre 1917, p. 458-467, note 1.

<sup>6</sup> Il apparaît en 1979 selon le Petit Robert.

<sup>7</sup> Deux cartes dans l'album, écrites à Simon dans les années 20, sont signées Crinon (45 et 336).

## Les Becs Visseaux



Tout de suite Simon a repris son poste, chez Tourniéroux. **Le contrat de travail** daté du 19 mai (2204) consacre sa promotion au rang de directeur commercial, sous l'entête triomphal de la *Société des Becs Visseaux* de Lyon (sous-entête *L. Tourniéroux & Cie*). Ladite société, créée par Jacques Visseaux (1872-1952) fabriquait un système d'éclairage au gaz (d'où les « becs ») utilisant des manchons de soie, dont elle avait l'exclusivité, et qu'elle commercialisait par l'entremise de Tourniéroux en Seine et Seine-et-Oise. Elle était alors en pleine prospérité, sa nouvelle usine lyonnaise s'étendant sur 5 hectares. Par la suite, la SBV se consacra à la fabrication de lampes électriques à filament étiré, technique née avant la guerre. Ce qui nous écarte de l'image passéiste que j'avais conçu de cette société d'après son seul nom. *Exit* le Bec Visseaux, place à l'électricité. Leur slogan : « *Les petites Visseaux font les grandes lumières !* »<sup>8</sup> Dès lors, Tourniéroux sera « marié » avec les Becs Visseaux. Et Simon restera marié avec Tourniéroux, aussi fidèlement qu'avec sa Blanchette.

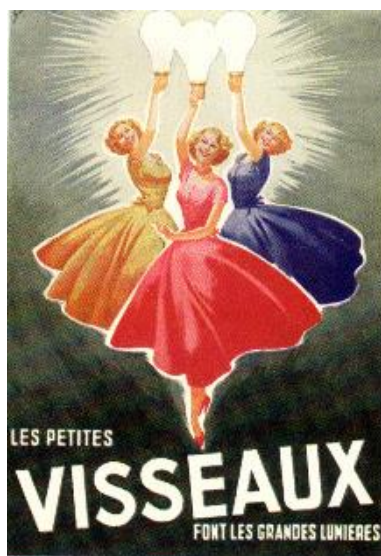
Enfin non, pas exactement. Car la raison sociale *Tourniéroux & Cie* disparaît en 1930 lors du départ à la retraite du patron fondateur, Léonard Tourniéroux. D'où démission symbolique de Simon Jeanjean qui avait gravi les échelons depuis son poste de départ de magasinier-expéditionnaire, en passant par celui de caissier débiteur puis de représentant, jusqu'à celui de directeur commercial, donc, à son retour en 1919. L'adresse de la société Tourniéroux était au 24 rue des Petites Écuries – Paris 10<sup>ème</sup>. Celle de la SBV (Société des Becs Visseaux à Paris), sera 118 Faubourg Saint-Martin, ce qui ne fait pas une grande différence – une station de métro, si je ne me trompe.

<sup>8</sup> Au sujet des Becs Visseaux, nous avons consulté le site <http://www.visseaux.org/visseaux.htm> – blog de la petite fille de Jacques Visseaux. *Il ne reste rien, peut-on lire en conclusion, de l'entreprise de mon arrière-grand-père, si ce n'est, dans la tête des plus vieux Lyonnais, quelques souvenirs de slogans et d'images... Il semble en effet que mon arrière-grand-père ait en cela atteint son but, celui de faire connaître son entreprise par une publicité avant-gardiste... puisque son souvenir reste encore présent quelque part.*

Le patron de la SBV à Paris s'appelait Alfred Lucas. Les relations furent suffisamment amicales pour que Lucas fit don à Jeanjean, pour son album, de quelques cartes postales signées notamment de sa main (diminutif « Fred ») et de celle de sa femme, datant notamment des années de guerre et qui se sont retrouvées dans l'album (292, 374, 375, 394, 395, 611). Il avait une écriture distinguée et une fille qu'il appelait « ma poupée (374). Fut blessé et passa par le Dépôt d'éclopés de Vitry-le-François (292). Passa enfin la main à un nommé Lenormand. Les « Becs Visseaux » (dénomination ringarde à la longue) ne sont plus ce qu'ils étaient, comme en témoigne la lettre recommandée, en date du 26 mai 1951, signifiant à Simon Jeanjean la suppression de son poste et son licenciement.

Je note qu' en tête de ce courrier (2240), la mention *SBV – Société anonyme pour la vente et l'entretien du Bec intensif Visseaux* est complétée par : *Fournitures générales en gros pour électriciens, bazars, marchands de couleurs*. Il y a aussi un cartouche précisant que l'entreprise appartient à la *Fédération des grossistes de matériel électrique*. Comme ses filles nous l'avaient dit, la Société des Becs Visseaux faisait « *des ampoules, des lampes, des trucs électriques* ». C'était vague, mais suffisant pour nous donner à concevoir une évolution logique depuis les origines. Un autre entête, sur un bordereau de la même année, décline les spécialités suivantes : *Lampes électriques, T.S.F., appareillage*. Dès 1927, ne voulant pas être en reste avec le développement de la T.S.F.<sup>9</sup>, Visseaux avait adjoint à ses ateliers une usine de lampes de radio.

(Et il me plaît, soit dit entre parenthèses, que cette société d'abord diffusée et distribuée à Paris par un limougeaud, ait connu une évolution parallèle à celle d'une autre, certes beaucoup plus importante qui a son berceau à Limoges : Legrand S.A., spécialiste mondial des infrastructures électriques et numériques du bâtiment, est née en 1904 d'une entreprise de porcelaine montée par l'aïeul, Frédéric Legrand, lequel développa en parallèle dans les années 20 une activité d'accessoires électriques en porcelaine, meilleur isolant connu de l'époque.)



*Illustration copiée sur internet<sup>10</sup>*

<sup>9</sup> T.S.F. = *Transmission Sans Fil*. Au départ c'était du morse qui voyageait ainsi. Pour le numérique on dit aujourd'hui *Wi-fi*, terme construit à l'imitation de Hi-Fi, pour *Wireless Fidelity*. En anglais, forcément.

<sup>10</sup> Avec l'aimable autorisation d'Emmanuelle Visseaux-Cart-Tanneur, arrière-petite-fille du fondateur Jacques Visseaux et auteur du site relatant notamment la « saga » Visseaux : <https://www.visseaux.org/visseaux.htm>

Simon Jeanjean avait le titre de directeur et bénéficia à ce titre d'une retraite assurée par la CIRCIA, Caisse Interprofessionnelle de Retraite des Cadres de l'Industrie et Assimilés. Il mit fin ainsi, le 30 septembre 1951 exactement, à quarante six-ans de bons et loyaux services.

Je l'imagine pendant toutes ces années (je l'imagine maintenant, moi qui suis né l'année d'avant sa retraite, m'approchant aujourd'hui à mon tour de son âge ultime et parcourant sa vie), je l'imagine prenant le métro à la station Gambetta, direction Pont de Levallois, changeant à République, direction Pantin pour descendre à Château d'eau et enfin remonter quelques mètres de la rue du Château d'eau puis celle des Petites Écuries jusqu'au numéro 24, chez Tourniéroux ; puis à partir de 1930 emprunter la rue du Château d'eau dans l'autre sens pour rejoindre la rue du Faubourg Saint-Martin qui s'appelait alors plus simplement Faubourg Saint-Martin, jusqu'au numéro 118 ; à moins qu'il ne préférât descendre une station plus loin, Gare de l'Est. Ou prendre le bus. Et je ne suppose pas, même si la pointe du 20<sup>ème</sup> arrondissement touche celle du 10<sup>ème</sup> à Belleville (et cela fait tout de même une belle trotte), qu'il y allât jamais à pied avec sa canne, car son état physique général, ne serait-ce que celui de sa jambe gauche, devait l'en empêcher. Je l'ai toujours connu s'aidant d'une canne pour se déplacer. Il se peut aussi que la ligne 3, comme on l'appelle maintenant, et qui traverse la moitié nord de Paris de l'est au nord-ouest en faisant des vagues, ne s'appelât pas à l'époque « Gallieni-Pont de Levallois-Bécon » (de même que la ligne 5 a été prolongée de la Porte de Pantin à « Bobigny-Pablo Picasso ») ; il se peut qu'il en fût autrement que je ne l'imagine, car Paris change<sup>11</sup>. Et encore n'imaginé-je là que le début d'une journée de travail. Que faisait-il ensuite ? Répondre au téléphone ? Superviser directement le travail de ses collaborateurs ? Dans son propre bureau ou le partageant avec d'autres ? Repas de midi au réfectoire ou tiré du sac ou quoi d'autre ? Sans parler des troubles divers, travaux, déménagement(s), Front Populaire, guerre et occupation, et sans journal écrit pour les distinguer, ne serait-ce qu'un mot de temps en temps sur une lettre ou une carte postale, pour rapporter une rencontre, parler de la pluie, de la grippe espagnole ou de la compote de pommes, alors il faudra un peu d'imagination.

## L'engagement syndical

J'ai parlé du travail et du métro. Mais il serait dommage de laisser croire par là qu'une journée-type se réduisit pour Simon Jeanjean uniquement à l'affligeant « métro-boulot-dodo ». Ce serait ignorer ses nombreuses activités et affiliations. J'ai déjà parlé du Cercle St Rémy de Ménilmontant, et laissé supposer de multiples activités amicales et sociales. Il faut revenir au moins ici, en marge et en complément de la vie professionnelle, sur son engagement militant – religieux, syndical et politique. Sur la religion et la politique on aura amplement de quoi dire ensuite. Mais du travail au syndicat il n'y a qu'un pas – même si entre les Beccs Visseaux et la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) n'apparaît aucun rapport direct à la lecture des archives : nulle trace d'action syndicale de Jeanjean au sein de l'entreprise Tourniéroux-SBV. Il est à croire qu'il dissociait clairement les deux domaines, et que, en bon chrétien et en bon syndicaliste, il veillait naturellement à l'application du droit social dans son milieu professionnel. Pas de trace non plus, en cette sortie de guerre, d'engagement politique ni d'appartenance à un parti. Cela viendra très vite. Bien des manifestations de ses convictions très tranchées, de son sens civique toujours actif, des allusions à ses abonnements et lectures, nous laissent à penser qu'il y vint très tôt, sans doute dès avant 14. Nous avons vu où allaient les sympathies du jeune homme, clairement du côté de la vieille droite catholique, nationaliste, revancharde, cocardière, volontiers

---

<sup>11</sup> *Paris change, mais rien dans ma mélancolie / N'a bougé...* (Baudelaire, *Le Cygne*)

antisémite et antimaçonnique... Il y a lieu de supposer qu'il n'en resta pas là, nous en reparlerons.

Sa pratique syndicale<sup>12</sup> est d'abord celle d'un militant engagé au niveau de sa section locale, l'union locale CFTC du 20ème arrondissement, 2 rue Henri Chevreau. Il a très certainement adhéré à la CFTC dès les débuts de celle-ci en 1919, à la suite du Syndicat des Employés. Les archives conservent de nombreux documents attestant de son activité en tant que trésorier de la section CFTC – notamment un cahier comptable relevant les versements de cotisations des membres de la section – et de son adhésion au syndicat jusqu'à la fin. Le dernier document syndical date du 18 octobre 1963 (2228-2229).

(Les vendredi et samedi 6 et 7 novembre 1964 se tint le congrès extraordinaire au cours duquel la tendance de gauche « reconstruction », marxiste et autogestionnaire, née à la Libération et devenue majoritaire dès 1961 au sein de la CFTC, transforma la CFTC en CFDT, syndicat laïc. Simon Jeanjean était décédé le mercredi précédent, 4 novembre, à l'âge de 78 ans. Ses filles Monique et Geneviève adhéreront logiquement à la CFDT)

### Le 19 mars 1919...

Le 19 mars 1919, Simon Jeanjean rentre à la maison en permission définitive. Les Jeanjean habitent au 46 Villa Faucheur, 1 rue des Envierges Paris 20<sup>e</sup> (adresse à deux niveaux : le 1 rue des Envierges est la « Villa Faucheur », et celle-ci ouvre vers un ensemble de petits appartements). Permission définitive, fin de la séparation et cessation des courriers, cartes postales réduites à l'état de souvenirs classés. Contentons-nous, pour le retour du soldat Jeanjean, de cette introduction circonstancielle : *le 19 mars 1919, Villa Faucheur Paris 20<sup>ème</sup>*.

La date d'abord, inoubliable. *Dix-neuf mars dix-neuf-cent-dix-neuf* vaut bien *Quinze-cent-quinze-bataille-de-Marignan*. Comment, le narrateur de cette histoire – moi-même Jean Péchenart, ne vous déplaît – pourrait-il se retenir de ramener sa fraise comme on dit vulgairement, ou plutôt d'ajouter sa cerise sur le gâteau ? Car justement le 19 mars, c'est mon anniversaire ! Né un 19 mars, jour de la Saint Joseph – d'où mon troisième prénom à l'état-civil – de l'an 1950, trente-et-un ans tout juste après le retour du soldat Jeanjean, père de ma marraine (laquelle va venir au monde à peine moins d'un an après ledit retour), comment pourrais-je ne pas relever cette nouvelle coïncidence ?

Simon Jeanjean adore les fêtes. Se retrouver en nombre et partager avec des copains, c'est ce qu'il aimait à l'armée. Complexe de fils unique, peut-être. Non, pas un fêtard au sens de boire et ripailler sans mesure, son plaisir c'est se trouver en compagnie, nombreuse de préférence, et célébrer la vie, chanter jouer boire et manger. On se souvient, dans ses cartes postales, avec quel luxe de détails il pouvait décrire la nourriture, casse-croûte ou menus divers et variés. On se souvient du drame que c'était de ne pas pouvoir assister à la fête de Noël, à la procession de la Fête-Dieu ou à la « Fête de Ménilmontant » (326)<sup>13</sup>. Les anniversaires, avec gâteau et cadeaux, faisaient évidemment partie de ces réjouissances à ne pas manquer.

Cette date du 19 mars 19 sera évidemment un anniversaire à célébrer par la suite. Imaginons Jeanjean, arrivé le matin même à la Gare du Nord, et retrouvant les siens. La joie est grande. *N, I, Ni, fini* – enfin c'était fini ! Ils (elles) ont fêté l'événement sans doute, à midi, avec Blanche et les tantes qui ont préparé quelques bons petits plats et acheté un gâteau car

<sup>12</sup> Sur ce point voir plus haut : chapitre III, *Syndicaliste et militant associatif*.

<sup>13</sup> À propos de rassemblements, il y a eu aussi cette carte, en début 1916, où il s'étonnait en ces termes : '*Comment se fait-il que vous n'ayez pas été le 14 jusqu'à la Place de la République voir les Russes, Anglais et Belges ? Ce n'était pourtant pas loin*'. On sent une frustration et une colère, sans doute injuste, envers sa femme et ses tantes qui avaient peut-être autre chose à faire que de... (mais au fait, de quoi s'agissait-il?)



il adore ça (ses filles me l'ont dit, c'est pour cela qu'on l'appelait papa-gâteau). Et puis il a ouvert son courrier, avec plaisir, comme un cadeau, et mis de côté pour le soir les journaux auxquels il est abonné. Il a pris *La Libre Parole*, a parcouru les titres. Que disait le journal, le 19 mars 19 ?

Je choisis *La Libre Parole*, dont j'aime le titre autant que je déteste le sous-titre, *La France aux Français*, suivi d'un point d'exclamation. Dans le numéro daté du 19 mars 1919<sup>14</sup>, le sous-titre est imprimé en petits caractères, à la suite du nom du fondateur : Édouard Drumont. Je me souviens du rôle moteur qu'ils jouèrent, Drumont et son journal, au moment de l'Affaire Dreyfus en 1894. Je constate que la une du journal n'a guère changé de forme depuis ses origines. L'auteur de *La France juive* est mort en 1917, mais pas l'antisémitisme. La LP, par ailleurs, se réclame du « socialisme ». Simon, lecteur fidèle, y était sans doute abonné. Il devait en avoir accumulé des kilos de *La Libre Parole*, un numéro par jour, deux à six pages par numéro. Nous n'en avons trouvé aucun exemplaire dans ses archives, à la différence d'autres titres d'époques plus récentes. Postulons qu'à la date dont nous parlons ses opinions sont restées les mêmes, à droite toute, catholique intégriste – il le sera encore – disant et répétant ce que la majorité disait alors : *l'Allemagne paiera !* Simon Jeanjean lisait *La Libre Parole*, je peux bien la lire après lui, comme j'avais lu *La Porteuse de pain*.



Six colonnes, c'est le calibre habituel. Deux grandes pages pour cette édition du 19 mars 19, soit une feuille recto-verso, d'autres jours il y avait quatre pages. De toutes façons il y a de quoi lire. Les gens savent lire, ils sont demandeurs. La presse d'opinion est alors au plus haut – une quarantaine de quotidiens à Paris. Celui-ci coûte dix centimes (un kilo de pain en coûte cinquante). En général, on commence par lire les titres ainsi que certaines rubriques choisies, quitte à y revenir plus tard pour s'informer plus avant...

<sup>14</sup> Lu dans *Gallica*, base de données en ligne de la BNF.

## Lecture du journal

On commence en haut à gauche, et ensuite on navigue. La première rubrique, sur deux colonnes, s'intitule *Choses d'autrefois !* (avec un point d'exclamation). Deux colonnes pour le premier article, c'est assez logique ; ce qui me surprend un peu plus, c'est de trouver en tête une histoire du passé. L'article, signé du sénateur de la Manche, commence par cette phrase : *Je crois bien être le seul survivant des « otages » de la Commune de 1871 – en tout cas des officiers qui partagèrent la captivité du général Chanzy, à la prison de la Santé !...* Bref, passons. Balayons d'un œil agile les colonnes de bas en haut et de gauche à droite. C'est un peu comme un puzzle, l'œil lecteur en a l'habitude. En bas à gauche, encore un titre costaud, la LP ne mâche pas ses mots : *Les instituteurs bolcheviks : un scandale qui n'a que trop duré*. L'affaire semble compliquée. Les derniers mots de l'article, en bas de la page, ne font pas dans la dentelle : *Est-ce que ce scandale va durer ?... Comment se fait-il que le corps même des instituteurs ne proteste pas contre l'attitude de ces étranges collègues et ne réclame pas leur révocation ?* Voilà un ton musclé qui n'est pas pour déplaire à Simon Jeanjean, il lui arrivera de s'exprimer lui-même de la sorte dans des courriers polémiques... Ensuite sur la même ligne, 2e colonne, se trouve le *Billet du matin : contre la censure*. La lutte contre la censure (« Anastasie ») est un des « fondamentaux » de la presse d'opinion de droite comme de gauche (voir *Le Canard enchaîné*). Lecture rapide :

*(...) Les lecteurs de la LP lisent de temps à autre des articles tronqués, dont une partie... est remplacée ou par des blancs ou par la mention « X lignes censurées ». Notre excellent collaborateur « Le Renseigné » est la victime ordinaire de ces amputations. Quelles thèses exorbitantes soutenons-nous donc ? Nul besoin de préciser de quelles thèses il s'agit, c'est implicitement le règlement du conflit. (...) Nous ne devons pas être en posture humiliée devant les plénipotentiaires du monde. Nous avons le droit de formuler nos conditions dans leur forme définitive, non seulement parce que la France, qui n'avait pas voulu la guerre, n'obéit nullement à des appétits désordonnés, mais à la fois parce que les sacrifices consentis par nous l'emportent sans comparaison possible sur ceux de tous nos Alliés et parce que nous demeurons la sentinelle avancée du monde civilisé contre la barbarie allemande. Rien d'étonnant, l'ennemi n° 1 est bien toujours le même, et cela n'est pas près de changer. (...) Que nous réclamions la sécurité sur le Rhin, le versement d'une indemnité de dix milliards [etc. etc.], ce n'est pas seulement notre droit, c'est notre devoir (...) La péroraison est majestueuse : Est-ce que, si le gouvernement conserve encore quelque bon sens, il n'aperçoit pas que nos plénipotentiaires auraient grand bénéfice à s'appuyer sur les manifestations non équivoques de l'opinion publique, dans les Chambres et dans la Presse ?*

Le « Billet du matin » nous ramène à l'actualité la plus brûlante : la Conférence de Paris. Le titre ne le disait pas mais ce n'est pas une surprise. On n'en lira pas beaucoup plus dans un premier temps. Juste un coup d'œil sur les titres suivants : *Échos : La grande Association catholique des Chevaliers de Colomb collabore très étroitement avec le gouvernement à la reprise de la vie économique... Menus propos... Le mystère de Fresnes... Pour nos soldats* (suite de brèves qu'on trouve dans chaque numéro)... Tiens, sur deux colonnes en haut à droite, encore un titre accrocheur : *Comment un syndicat allemand utilise les produits volés en Belgique et en France ...* Décidément on peut compter sur les Boches pour... Dommage que les braves gens d'outre-Rhin (ils existent, Simon les a rencontrés) restent invisibles...

L'article suivant n'est pas un *scoop* pour Simon Jeanjean : *Une confédération internationale basée sur les principes chrétiens*. Il s'agit d'établir une coordination entre les mouvements syndicaux des pays adhérents. Le siège sera à Bruxelles. Vient ensuite un article à nouveau très critique sur le traitement des affaires internationales (ce qui n'incline pas à l'optimisme) : *Autour de la*

*Conférence : La Ligue des Nations ne sera-t-elle qu'une plaisanterie ?*. Là encore, un coup d'œil rapide jusqu'à la conclusion : ...*Nous acceptons la réalité de la Société des Nations à condition qu'elle soit une force sérieuse et vivante. Nous ne voulons même pas le mot de Ligue des Nations si ce mot ne désigne que le vide.* Signé : *Le Renseigné*.

Je ne regrette pas ma lecture. J'aime à lire ainsi en quelque sorte par-dessus son épaule, à revenir à ce 19 mars d'il y a un siècle. Le journal du jour, aussi partial soit-il, nous y ramène au plus près. Et je ne suis pas fâché, après tout, d'affiner un peu l'opinion simpliste qui était la mienne au sujet de cet organe de presse. J'apprécie, même si je ne la partage pas, cette conviction forte qui l'anime et qui se fait rare aujourd'hui. Je constate que tous les articles exprimant un point de vue sont signés, soit d'un nom complet, soit d'initiales probablement transparentes. Je constate qu'on trouve là non seulement une phraséologie univoque, mais aussi un suivi sérieux de l'actualité politique. Ainsi de la rubrique suivante, la dernière de la première page et débordant sur la deuxième, intitulée *À la Chambre* et pourvue ensuite d'intertitres indiquant les sujets. C'est bref mais informatif...

(...Pincez-moi, je rêve ! Suis-je en train de faire l'éloge de ce torchon anti-républicain ?...)

Tournons la page. *À la Chambre* est logiquement suivi de *Au Sénat*. Ensuite c'est un vrai capharnaüm : encarts publicitaires, culture, sports, courtes dépêches alternent avec les articles succédant à ceux de la première page, sans oublier, en pied de page et sur toute la largeur, le feuilleton à suivre. Tout cela, mis bout à bout, donne un inventaire à la Prévert où l'œil exercé du lecteur Jeanjean (même avec binocles) slalome habilement, prélevant en vitesse ce qui l'intéresse.

[*Au Sénat, Le travail de nuit des boulangers* (« comme l'a dit Lacordaire il y a des cas où c'est la liberté qui opprime, et c'est la loi qui affranchit »)... *Informations parlementaires : l'enquête sur la métallurgie...* *Pour rester JEUNE, crème Simon, chaque jour sur la peau mouillée...* *La Conférence de la paix : M. Lloyd George retenu par ses collègues – Revendications féminines* (tiens, il faudra lire cela de plus près)... *Le Roi George reçoit les syndicalistes Thomas et Brownlie...* *Le gouvernement d'Alsace-Lorraine : M. Jonnart n'est pas encore nommé...* *La guerre au Bolchévisme : victorieuse offensive lithuanienne – Victoire des volontaires russes – La mobilisation en Sibérie* (j'imagine des correspondants à la Jules Verne, tels Alcide Jolivet et Harry Blount dans Michel Strogoff, téléphonant tous les jours)... *A la Haute Cour : M. Caillaux dit tout le bien qu'il a fait à la France !...* *Les expositions...* *La canonisation de Jeanne d'Arc...* *Le comte Della Torre adhère au Congrès des syndicats chrétiens* (bis, déjà vu en page une)... *L'impôt sur le revenu...* *Suites de bronchites...* *Les sports : cyclisme* (les Six heures de Bruxelles)... *Bulletin financier* (valeurs boursières totalement incertaines)... *Démobilisation* (annonce commerciale)... *Spectacles : ce qui se joue dans les grandes salles parisiennes...* *Crédit commercial de France...* *Jouvence de l'Abbé Soury...* *Gouttes de Colonies de Chandron...* *Pour nos jardins* (2 col.)... *Vente de produits chimiques et pharmaceutiques...*]

Puis Simon laisse le journal de côté. Ce sera un plaisir, ce soir, à la veillée, lorsque les filles seront couchées, de le reprendre tranquillement pour compléter sa lecture, puis de bouquiner encore un petit moment, s'il n'est pas trop fatigué. Il lira de plus près ce qu'il n'a fait que parcourir, et puis le feuilleton bien sûr. En ce moment c'est *Par l'épouvante !* de L. Gastine. Il savourera alors pleinement le plaisir d'être enfin là, rentré chez lui, Villa Faucheur...

## Villa Faucheur



C'est un bel endroit la Villa Faucheur, un quartier dans le quartier. On y entre en passant sous un grand portail, avec arc en plein cintre, ouvrant sur une impasse. Les enfants peuvent jouer dans la rue intérieure. Les gens s'y croisent, on cause, on se connaît. Jadis c'était le village de Belleville (« belle vue »). C'est un lieu pittoresque, où plus tard viendront s'installer les artistes. On y tournera des films. *J'ai promené mon regard sur les devantures allumées, le bistrot de Nadine accolé à la Villa Faucheur, la Villa Castel un peu plus loin, visible dans le film<sup>15</sup> de François Truffaut*, écrira Robert Bober, dans *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*<sup>16</sup>. Du temps des Jeanjean il y avait des vignes sur le coteau exposés plein sud, au bord des rues Piat et des Envierges. Balcon avec vue sur Paris, point culminant comme Montmartre. C'est bourré de populo, Belleville, de gens venus d'un peu partout...

Quelles transformations n'a-t-il pas connues ce village, puis ce quartier de Belleville-Ménilmontant ? *Après l'époque des monastères (qui cultivaient les vignes) est venue l'époque des guinguettes* – où l'on buvait le pinard local, mais aussi tout ce qu'on voulait d'autre – *puis celle de la Commune, et enfin maintenant celle des immigrés. Et depuis l'émigration s'est diversifiée, le quartier accueille des artistes et toutes sortes de populations mélangées. Cela lui donne aujourd'hui son image de ville cosmopolite où ces différentes personnes forment des tribus selon leurs cultures.* Telle est la conclusion récapitulative d'un article sur Belleville paru en 2007 dans la revue *Sociétés*<sup>17</sup>. J'y découvre un nouvel aspect qui m'avait échappé du monde où vécurent les Jeanjean. Réfugiés venus chercher asile une quinzaine d'années plus tôt (on peut le dire comme ça), Simon avec ses tantes à la suite de son père ont atterri là où il fallait bien, faute de ressources, parmi des milliers d'autres dans leur cas, dans les mêmes quartiers populaires, déshérités, surpeuplés, et dans les mêmes conditions précaires. À la date où nous sommes, en mars 1919, les Jeanjean devront attendre encore pour être enfin relogés, comme bien d'autres dans leur cas, dans un logement plus vaste. Et encore, si ce n'était que le nombre de pièces. Pour tout dire, l'ancien

<sup>15</sup> *Jules et Jim*.

<sup>16</sup> Robert Bober, *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, P.O.L., 2010, 288 p. Citation p. 107.

<sup>17</sup> Tania da Rocha Pitta, Belleville, un quartier divers, *Sociétés*, n°97, 2007-3, p. 39-52.

village viticole, juste à côté sur l'emplacement du futur parc de Belleville<sup>18</sup>, était alors notoirement insalubre, et tout le voisinage était dans un triste état.

Il se trouve justement que ce sujet est abordé dans *la Libre Parole* de ce 19 mars. Revenons-y avec lui. La journée a passé à toute vitesse chez les Jeanjean, en petites retrouvailles, fragments de projets et menus ajustements pour les jours à venir. La nuit est tombée, le quartier a trouvé un semblant de calme, Simon reprend sa lecture à la lueur d'une lampe Visseaux...

Après lecture rapide de l'article concernant « *Les instituteurs bolcheviks* » – titre qui pue à plein nez la chasse aux sorcières, et c'est en effet bien la cas<sup>19</sup> – gageons que Simon Jeanjean se sera informé sur les débats de l'Assemblée Nationale, dans la rubrique intitulée « *À la Chambre* ». Il s'y mène alors un débat qui, entre autres populations parisiennes précaires requérant une action de l'État, concerne de près la famille Jeanjean. La question annoncée par le titre est celle des « fortifications de Paris » (couramment nommées les « fortifs ») – débat ardu et encore loin d'aboutir si l'on en croit ce bref rapport :

*Au cours de sa séance du matin la Chambre a continué la discussion du projet relatif au déclassement et à la démolition des fortifications de Paris. M. l'abbé Lemire intervint longuement, mais vainement, pour réclamer le maintien aux zoniers des emplacements qu'ils occupent, et la non-rétrocession à la Ville de terrains qui sont la propriété de l'État ...*

On a un peu oublié l'abbé Lemire. Plus près de nous on se souvient, siégeant à l'Assemblée nationale, de l'abbé Pierre bien sûr, ou du chanoine Kir. L'abbé Lemire était député du Nord depuis 1893 et maire d'Hazebrouck depuis 1914. On le voit, au cours de cette séance du 18 mars, mouiller sa chemise ou plutôt sa soutane une fois de plus au service des plus pauvres, prêtant sa voix à ceux qui n'en ont pas. Cette fois c'étaient les malheureux habitants de la « Zone », appelés ici les *zoniers*. La Zone a compté jusqu'à 30 000 habitants – des multitudes de familles laissées pour compte, sans éducation, abandonnées aux affres de la pauvreté, maladie et délinquance. Maintenant on parle des *zonards*, oubliant un peu cette Zone-là, en bordure de Paris, occupée par des bidonvilles avant la lettre (on disait des *taudis*) comme on en voit souvent aux abords des grandes métropoles.

Il y a urgence, en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, à rénover cette zone qui jouxte notamment Belleville, et à mettre en œuvre un plan de relogement des populations habitant les quartiers insalubres. Les Jeanjean en font partie, ils sont éligibles pour être relogés. Ils ne sont pas des zonards, ils n'habitent pas un taudis, mais leur quartier est concerné.

La Zone était située, à peu de choses près, sur l'emplacement anciennement occupé par les bastions de l'enceinte fortifiée construite par Thiers en 1844 – plus précisément sur une bande de terre de 250 mètres en avant des bastions, zone classée et donc non constructible. D'où le *projet relatif au déclassement et à la démolition* des « fortifs » évoqué dans la *Libre Parole*. Pour en revenir au débat, on voit l'abbé Lemire *réclamer le maintien aux zoniers des emplacements qu'ils occupent*. Il s'agit d'une mesure immédiate (régularisation d'un état de fait), ne préjugant en rien de la politique future d'assainissement et de relogement. Encore un mois, et les

---

<sup>18</sup> Rappel : le Parc de Belleville fut aménagé dans les années 80, soixante ans plus tard.

<sup>19</sup> L'auteur de l'article prend prétexte de l'*Affaire Cottin* pour lâcher ses chiens. L'intérêt reste vif dans l'opinion depuis la tentative d'assassinat de Georges Clémenceau, président du Conseil, par le jeune anarchiste Émile Cottin. C'était un mois plus tôt exactement, le 19 février 1919. L'enquête visant à déterminer, comme il se fait toujours en pareil cas, si Cottin avait agi seul ou en lien avec une organisation terroriste, et de quelle ampleur, avait déterminé la perquisition chez l'instituteur Loriot, déchaînant une généralisation un peu facile et une diatribe contre cette engeance des instituteurs extrémistes, prétendus dangereux pour nos chères têtes blondes.

fortifications de Paris seront déclassées par la loi du 19 avril 1919<sup>20</sup> pour être démolies peu après (par la suite, c'est sur ces terrains, intégrés entre-temps à la ville de Paris, que sera construit le boulevard périphérique).

On parlait alors d'état « pré-social » pour qualifier les zonards. Plus tard on les appellera le « quart-monde ». Louis-Ferdinand Céline, dans *Voyage au bout de la nuit*, voit dans la Zone, en 1920, *cette espèce de village qui n'arrive jamais à se dégager tout à fait de la boue, coincé dans les ordures et bordé de sentiers où les petites filles trop éveillées et morveuses, le long des palissades, fuient l'école pour attraper d'un satyre à l'autre vingt sous, des frites et la blennorragie*<sup>21</sup>. La misère y est si grande, dépourvus comme ils sont, les zonards, a priori de tout – non seulement de richesse et de biens matériels, mais tout autant ou plus encore des autres biens nécessaires, éducation, moralité, culture et sociabilité – que leur relogement même ne se fera jamais simplement.

Enfin, d'une façon ou d'une autre les choses sont en train de bouger du côté de Belleville et de Ménilmontant. Grâce en soient rendues à l'infatigable Abbé Lemire et aux artisans convaincus de cette politique sociale. Ce n'est pas à eux qu'on ira reprocher les retards pris et les erreurs commises par la suite. Plutôt aux bourgeois craintifs et béni-oui-oui qui n'ont cessé de dire non-non, ainsi qu'à ses collègues de l'Église. La palme à l'évêque de Lille, qui non content de refuser à l'abbé l'autorisation de se présenter aux élections en 1913 – suite à quoi Lemire se trouva interdit de messe et de sacrements – fit interdiction aux prêtres de donner l'absolution aux lecteurs du *Cri des Flandres*, le journal créé pour soutenir son action. Comme s'il était en son pouvoir, au petit évêque de Lille, d'envoyer les gens en enfer ou au paradis. Jules Lemire fut d'ailleurs réintégré ensuite dans les ordres et renommé abbé, à la demande du pape Benoît XV ; l'évêque de Lille a dû en avaler sa mitre. Au demeurant l'abbé Lemire reste aux yeux de la postérité l'auteur d'une œuvre sociale et parlementaire importante. Père des Jardins ouvriers, à travers la *Ligue française du coin de terre et du foyer* qu'il fonda en 1896, maire de Hazebrouck élu en 1914 (puis réparateur, en mieux, des destructions de la guerre), il fut l'initiateur de bien des réformes durables (du moins on l'espère) – repos hebdomadaire dominical, allocations familiales, réglementation de la durée du temps de travail, notamment du travail de nuit – et artisan de la création d'un ministère du travail.

Mais il se fait tard à la Villa Faucheur. Blanche est allée se coucher. Vivement qu'on trouve de quoi se loger ailleurs, pense Simon. Surtout si la famille vient à s'agrandir, un petit frère ça ne ferait pas de mal (...ou même une petite sœur). Il plie le journal, le pose sur la pile en cours, éteint la lampe. Demain sera un autre jour comme on dit. Et commencera une nouvelle vie...

### **+ Geneviève, + Monique = la famille est au complet**

C'est moins d'un an plus tard, deux semaines avant le dix-neuf mars, qu'arriva un des événements les plus considérables de cette histoire. Je veux parler de la naissance de ma marraine :

*Mme et M. Blanche et Simon Jeanjean, demeurant au 46 Villa Faucheur, 1 rue des Envierges, Paris XXe, Melles Marie-Denise et Madeleine Jeanjean (et adjoignons-leur, car elles le méritent bien :) Melles Célestine, Christine [ou Lucie] et Christine [ou Pauline] Jeanjean*

<sup>20</sup> Un décret sur la zone de servitude militaire du 19 mars 1925 prévoit le rattachement à Paris des territoires de l'ancienne zone *non edificandi*. Cette annexion est réalisée en trois étapes : secteurs de Boulogne, Issy-les-Moulineaux, Malakoff, Vanves, Montrouge et Gentilly en 1925 (décrets du 3 avril 1925), secteurs d'Ivry-sur-Seine, de Neuilly-sur-Seine, du Kremlin-Bicêtre, de Charenton-le-Pont et de Saint-Mandé en 1929 (décrets du 18 avril 1929) et secteurs de Levallois-Perret, Clichy, Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin, Le Pré-Saint-Gervais, Les Lilas, Bagnolet et Montreuil en 1930 (décrets du 27 juillet 1930).

<sup>21</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard (Folio), p. 422.

*ont le plaisir de vous annoncer la naissance, le 2 mars 1920, de leur fille, sœur et petite-nièce GENEVIÈVE.*

(Une fille, encore, la troisième. On imagine la déception de Simon. Déception ou résignation fataliste, à la longue il a fini par s'y faire. Et puis non, résignation non plus, ce n'est pas son genre, de se résigner à quoi que ce soit. Alors ce fut bien du bonheur, tant qu'à faire, de voir arriver cette troisième qui jouera avec les deux autres, qu'elles auront plaisir à pouponner. Une bande de filles, ce n'est pas mal non plus.)

Et avançons maintenant, passons quatre années encore.

*Enfin voilà*, dit Monique dans l'interview, *Ginette est née en 20, moi je suis née en 24... Y a rien de spécial entre deux...* Rien de plus à dire : Monique va naître en 1924, le 14 février, et la petite tribu sera au complet. On aura la photo définitive, celle qui trônait au salon, à Lardy, derrière les deux vieilles dames, auprès de celle des deux parents âgés et face à la télé. La légende prétend que Monique aurait été une « erreur », qu'elle n'était pas prévue. Ce sont elles qui le disent, Monique et Geneviève, dans l'interview. Admettons que Monique ait été une sorte d'ajout, de *post-scriptum* accidentel... qu'importe, sans elle l'équipe n'aurait pas été complète. La photo n'existerait pas, les Jeanjean ne seraient pas ce qu'elles furent. Très belle photo où l'on voit **les quatre filles du soldat Jeanjean en ordre croissant de taille, de gauche à droite**, en forme de flûte de Pan ou à la façon des Dalton dans les albums de Lucky Luke. (1407).



La photo a été prise en 1925 ou 26. Un beau matin les Jeanjean ont fait ce qui ne se fait plus beaucoup de nos jours : ils ont coiffé les filles, ont habillé les grandes de jolies robes, les ont aidées à se pomponner, à se coiffer, et tout le monde s'est rendu au studio Lenoir, 11 rue Piat, à deux pas de la Villa Faucheur. Ainsi faisait-on dans les familles. Rares étaient les particuliers qui avaient des appareils-photo, cela ne leur serait même pas venu à l'idée de rivaliser avec les professionnels. On prenait rendez-vous avec eux comme avec les médecins. Les Jeanjean l'ont fait souvent. Les filles ont toutes été fixées sur pellicule dès qu'elles ont pu se tenir assises ; le photographe les faisait trôner sur une peau de mouton, c'était l'unique photo qu'on avait du bébé. Certaines ont été insérées dans l'album noir, côtoyant de belles photos à monture cartonnée faites à Metz. Il y a eu aussi Mulot, le photographe du mariage en 1912, « *le photographe de la Bastille* ». Et puis il y a les photos-cartes, nombreuses, à croire

que Simon en faisait faire à chaque permission. La plus photographiée est Denise, la première.

Le studio Lenoir était à deux pas de la Villa Faucheur, la rue Piat donnant dans la rue des Envierges.<sup>22</sup> Il-elles y sont allé.e.s ensemble, tous les six. Bien habillées comme de juste, elles se sont mises en ligne, suivant les instructions, devant le décor en carton et le rideau, face à l'appareil à soufflet monté sur son trépied. Le photographe leur a tout expliqué, leur a demandé de regarder sa main droite, là, levée sur le côté (ou, peut-être, de regarder leur papa, posté à l'endroit *ad hoc*, coucou les filles), et surtout de ne plus bouger dès qu'il le leur demanderait. Puis il s'est caché sous le drap noir et a dit Attention ne bougez plus. Il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois, la petite Monique ne tenait pas en place, sa maman a dû lui courir après trois ou quatre fois pour essayer de la remettre dans le cadre en espérant qu'elle s'y tienne au moins quelques secondes. Il y a un autre essai moins flatteur (5122) où Madeleine louche visiblement. C'était autre chose qu'un simple Photomaton.

(J'imagine très bien cette scène. Elle se relie dans ma mémoire à une autre, beaucoup plus récente. Nous sommes en 2008. Je suis venu passer le week-end de la Toussaint à Lardy chez Monique et Geneviève, âgées de 84 et 88 ans. J'y ai retrouvé Magali. Nous passons quelques moments agréables avec ces deux vieilles dames flageolantes qui ne savent plus quel jour on est. La plus fatiguée est Monique, elle se déplace avec l'aide d'un déambulateur, seule sa voix est restée haute et claire. Elles ne sortent plus de la maison. Mais elles ont fait une exception cette fois. Monique tenait absolument à faire mettre à jour sa carte d'identité pour pouvoir voter. Il fallait donc trouver un photomaton pour obtenir une photo récente. Ce fut une expédition épique, principalement pour Monique. J'ai raconté ce week-end mémorable dans une sorte de nouvelle intitulée *Les Dernières des Jeanjean*.<sup>23</sup>)

On peut remercier M. Lenoir pour cette très belle photo. On y lit chacune des filles Jeanjean comme à livre ouvert. Denise à droite, le regard assuré, grande sœur heureuse et fière à sa place d'aînée. Madeleine à ses côtés, toute douceur, en retrait. Et les deux autres que je connais et reconnais bien ici, Geneviève et Monique.

Monique, avec sa bouille ronde et ses cheveux bouclés, c'est un beau bébé. Ses parents en sont tellement fiers qu'ils l'ont présentée – et elle a sans doute été primée – à un concours du plus beau bébé, comme le laisse entendre la photo de groupe légendée « **Dispensaire Marguerite Marie – concours, juillet 1925** » (1438). C'est en 1925, en effet, qu'eut lieu le premier concours *Bébé Cadum*. Des quatre filles, c'est elle Monique qui ressemble le plus à Simon qui déjà ne ressemblait à personne de connu dans sa famille (et donc sans doute à sa mère inconnue). Elle ne tient pas en place, Monique, toujours en activité, déjà toute petite et cela ne changera pas ensuite, avec cette voix de mezzo-soprano qu'elle avait, sonore et ronde comme elle. Erreur imprévue c'est possible, les parents n'ont pas caché qu'ils ne s'attendaient pas à cette grossesse et à cette naissance-là, c'était la fable de la famille. Ce qui est certain c'est que son père était en adoration devant elle. *T'étais la chouchoute !*, dit Ginette dans l'interview. On ne sera pas étonné de voir le papa toujours attentif derrière elle, quand elle sera grande, l'assistant lors de ses premiers démêlés professionnels.

<sup>22</sup> Il y a encore un studio Lenoir de nos jours, rue du Faubourg St Denis, c'est sans doute la même famille.

<sup>23</sup> Texte à paraître dans les *Cahiers Robert Margerit*, n° XXVI, 2022.

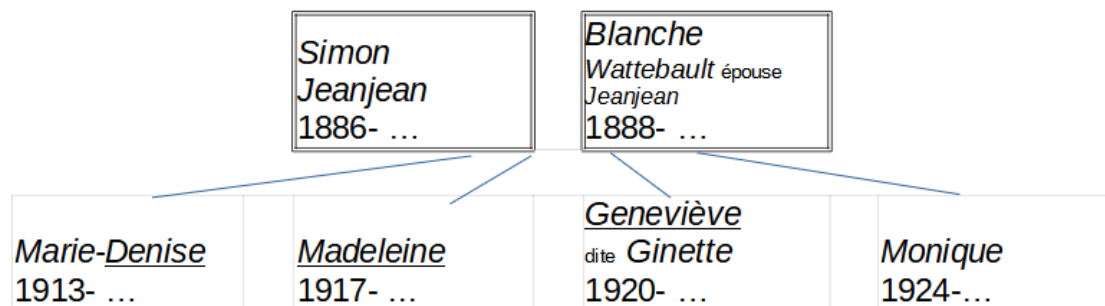




(1438)

Geneviève, maintenant. Pour parler d'elle, ma marraine, les mots qui me viennent d'abord à l'esprit sont ceux-là même par lesquels elle évoquait son père : « C'était quelqu'un ! ». Voyez ce regard, cette petite moue, ce léger retrait à la différence des deux aînées qui se prêtent au jeu de la photo sans réserve. Voyez-la, avec son nœud sur la tête. On lui a peut-être demandé de l'enlever, mais vous pouvez toujours essayer de la contraindre celle-là, ou de venir marcher sur ses plates-bandes. Je n'aurais pas soupçonné ce trait de caractère, c'est elle qui me l'a avoué au fil de ses récits familiaux, exemples à l'appui. Moi j'étais plutôt sensible à sa gentillesse, à ses attentions. À sa voix feutrée, chantante, ce « allôôô » montant, en réponse aux appels téléphoniques, et plus tard aussi à quelques défaillances, à une santé fragile dont j'avais une vague idée, qui lui avait fait prendre une retraite un peu anticipée. Elles ont vite fait équipe toutes les deux, avec sa petite sœur, formant tandem au sein de la famille. Les deux autres étaient un peu plus loin, ce qui s'est confirmé quand elles sont sorties du jeu, peu à peu puis prou, l'une pour raison de santé, l'autre cessant de fréquenter le monde. La famille Jeanjean, pour moi, outre les parents que je n'ai pas connus très longtemps, c'était *Monique-et-Geneviève*. Différentes et complémentaires, elles assumaient des rôles bien établis au sein de leur ménage à deux. Monique avait la voix la plus haute. Mais l'aînée, « la chef », c'était toujours Ginette. On n'aurait pas supposé pareille allégeance de la cadette, à en juger d'après son air décidé, ses manières énergiques. Mais c'était Geneviève qui conduisait la voiture. Monique avait passé le permis mais elle ne s'en servait plus. En bonnes parisiennes, elles prenaient les transports en commun pour la vie courante, et sortaient la voiture au moment des vacances (garée où, au fait ? Je ne sais plus). Mais je me souviens que par la suite en des temps plus récents c'était elle seule qui conduisait. Elle n'avait jamais eu d'accident, et en était assez fière. Les parents, eux, n'avaient pas le permis. Je me demande comment on avait bien pu s'organiser pour le voyage en Ardèche, en cinquante-six ou cinquante-sept. On l'a fait en voiture, j'en suis sûr, c'est Geneviève qui conduisait et les parents étaient du voyage. Nous avons fait étape en route, quelque part à mi-chemin. Mais à cinq dans la voiture cela aurait fait beaucoup, Monique ne devait pas être avec nous. Le tandem n'était pas permanent heureusement. Reste la voiture, que Geneviève aimait tant conduire. La voiture symbole, qu'on le veuille ou non, d'indépendance et de liberté.

Mais je m'égarer un peu. Revenons aux années 20. La famille est au complet, et vogue la galère, ainsi soit-il.



## Chapitre X – 140 Ménilmontant – besoin de vacances !

---

*Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni la paix, ni la garantie à aucun moment d'un avenir radieux, tel qu'en semblait promettre à ses locataires la magnifique Cité Bonnier, avec ses centaines de jolis logements sociaux et sa magnifique architecture. Non, cela n'aura rien d'un long fleuve tranquille. Heureusement qu'il y a les vacances, moments épanouis de vie familiale et sociale. Continuons de feuilleter les albums, et de les confronter avec le récit des deux vieilles dames.*

### La Cité Bonnier

Avec Monique en plus, c'était vraiment trop serré à la Villa Faucheur. Geneviève avait ce souvenir de sa petite enfance : *On était quatre dans ce petit logement. La cuisine, c'était un petit boyau comme chez Fernande... moi, je jouais sous la table de la salle à manger. Je m'en souviens. Il n'y avait pas d'autre place pour jouer.* Fernande était leur grande amie, ma mère aussi (elles se sont connues en 39, toutes les quatre, on y reviendra). L'appartement qu'habitait Fernande à Saint-Mandé était effectivement minuscule, on ne pouvait s'y croiser sans frotter. Mais Fernande vivait seule, alors que les Jeanjean étaient quatre avec leurs parents, soit six en tout dans le petit appartement de la Villa Faucheur, dont le bébé Monique pendant deux ans à partir de sa naissance. Dans la suite de l'interview, les deux vieilles dames ont évoqué le souvenir du logement suivant, le *140 Ménilmontant* comme elles disaient, haut lieu de la légende (c'est le cas de le dire car ils habitaient au quatrième étage – sans ascenseur évidemment<sup>1</sup>).

Le déménagement eut lieu en 1926, dès la mise en service de la Cité Bonnier, remarquable ensemble immobilier dont la construction dura de 1922 à 1928. Situé, donc, au 140 rue de Ménilmontant – une même entrée et adresse postale pour 584 logements – ce sera le plus grand ensemble d'Habitations à Bon Marché (HBM) de l'Entre-deux-guerres. Le dossier de demande de relogement des Jeanjean avait dû être déposé à l'OHBM suffisamment à l'avance, dès que cela fut possible. Le quartier, certes pittoresque, mais soumis à un afflux migratoire plus ou moins contrôlé, était en grande partie réputé insalubre. De même en était-il à coup sûr des coteaux proches (qui furent carrément rasés, puis remplacés beaucoup plus tard par le Parc de Belleville).

Les HBM avaient été créées par loi Siegfried du 1<sup>er</sup> décembre 1894, qui destinait ces habitations *salubres et à bon marché... à des personnes n'étant propriétaires d'aucune maison, notamment à des ouvriers et employés vivant principalement de leurs salaires*<sup>2</sup>. Cette définition devait rester en l'état jusqu'aux années quatre-vingt. Au départ l'objectif était de loger des *salariés* et des *familles*. Les Jeanjean remplissaient ces deux conditions. Il importait en première urgence de reloger toutes les populations dont les habitations devaient être démolies pour cause d'insalubrité. À Paris, c'était le cas évidemment pour plusieurs catégories sociales, dont les habitants de la Zone. Les fortifs, déclassés et démolies à partir de 1919, laissèrent souvent place à des HBM construites en briques rouges, destinées aux populations les plus sensibles. On verra plus concrètement comment la cohabitation avec celles-ci fut vécue par les Jeanjean.

---

<sup>1</sup> Des ascenseurs dans des HBM ? Cela ne serait venu à l'idée de personne à l'époque. Par la suite, récemment, ceux-ci ont été ajoutés, le plus souvent en extérieur.

<sup>2</sup> Patrick Kamoun, Un siècle d'habitat à « bon marché », *Informations sociales*, 2007/5, n°141, pages 14-23.



*Les HBM Rue de Ménilmontant - ©paris-promeneurs<sup>3</sup>*

Quoi qu'il en soit, **la cité du 140 rue de Ménilmontant** a fière allure. Sa mise en œuvre a été confiée à Louis Bonnier (1856-1946), architecte voyer de la Ville de Paris depuis 1884, responsable à ce titre, de la mise en place d'une réglementation pour le logement social, et superviseur en 1912 du premier concours d'HBM de la Ville de Paris. Son œuvre le rattache d'abord clairement à l'Art Nouveau. Bernard Marrey, auteur d'une monographie sur Louis Bonnier, le caractérise en ces termes : *Fortement influencé par l'architecture anglaise et flamande, son style allie au rationalisme constructif un dosage savant de pragmatisme quasi rustique et d'imagination pleine de fantaisie*. Pour la fantaisie, on peut préciser que Bonnier était peintre et aurait aimé en faire carrière mais qu'il préféra embrasser celle d'architecte. Il y excelle d'ailleurs de façon audacieuse et originale. Le *rationalisme constructif* consiste à *débarrasser l'architecture de tous les modèles culturels et n'accepter pour ornement que ce qui souligne la structure de l'édifice et en facilite la compréhension*<sup>4</sup>. Cette caractéristique s'applique aussi bien à l'Art Nouveau qu'on a qualifié aussi de « style nouille », qu'à l'Art Déco qui s'est épanoui ensuite dans les années Vingt. Si la piscine de la Butte aux Cailles, réalisée en 1924 par Louis Bonnier, témoigne bien de cette transition, le « Cent-Quarante », avec sa décoration à figures géométriques, sa sobriété, et sa fonctionnalité, verse clairement du côté de l'Art Déco.

La cité est construite sur une parcelle de 12 000 m<sup>2</sup> de fort dénivelé. Elle compte une trentaine de bâtiments, disposés en peigne pour faciliter la circulation de l'air, le long de la rue de Ménilmontant. Les logements sont chauffés et pourvus de l'eau courante. Pas d'ascenseurs. C'est un très bel ouvrage, construit en briques agencées en motifs, frises décoratives, jeux d'arcs et de volumes variés, sur un soubassement de pierre meulière qui résistera à l'épreuve du temps. Trop beau pour ce standing ? Certains n'ont pas manqué de le dire, et de fait, le confort intérieur, aussi bien conçus que fussent les appartements, n'égale pas le chic donné à voir aux passants. Les passants ne peuvent d'ailleurs que passer, les bâtiments étant enclos de murs et fermés par une grille offrant un accès unique, laissant à franchir ensuite plusieurs centaines de mètres à l'intérieur des grilles pour accéder à certains logements. En 1927, le premier bilan du Conseil municipal sera très critique sur ce point.

<sup>3</sup> Photo et informations tirées de : <http://www.paris-promeneurs.com/Architecture-moderne/Les-HBM-de-la-rue-de-Menilmontant>

<sup>4</sup> Bernard Marrey, *Louis Bonnier : 1856-1946*, Bruxelles, Mardaga, Institut français d'architecture (coll. Architectes), 1988.

D'après le site internet « Paris Promeneurs », *c'est un signal d'alarme qui n'empêchera pourtant pas les architectes et urbanistes de réaliser pendant les Trente Glorieuses de grands ensembles avec les problèmes de sécurité et de ghettoïsation bien connus aujourd'hui.*

Erreur fondatrice, malheureusement, et qui se renouvellera au fil de plans d'urbanisme visant à loger les populations ouvrières fréquemment issues de l'immigration. Loger, intégrer, ou caser dans des cages à lapins ? On a vu de tout, marquant durablement le paysage urbain et la société. Du pire et du meilleur aussi. Citons à titre d'exemple dans les années 20 et 30, les formes diverses que prirent les HBM, notamment les cités-jardins lancées par Henri Sellier en Île-de-France, s'inspirant des théories d'Ebenezer Howard, à l'origine de belles réalisations. En 1950 les HBM deviendront HLM, continuant d'empiler les pauvres à la verticale autour des grandes villes. Aujourd'hui, en 2020, le 140-Ménilmontant n'a pas cessé d'être un problème. Un nouveau plan de travaux est lancé par Paris-Habitat, *en partenariat avec les différents services de la ville de Paris, et la mairie du 20<sup>e</sup>, visant à mieux intégrer la résidence du 140 Ménilmontant au quartier...*<sup>5</sup>

Au reste, nous allons voir comment l'expérience du Cent-quarante fut vécue par la famille Jeanjean. Monique et Geneviève en avaient un souvenir très vif. 1926 à 1936, c'étaient les années de leur prime jeunesse. Elles le racontent très bien dans l'interview.

## Une certaine violence

*Mais alors il y avait un peu de tout hein dans ce... comme population. Parce que... ils avaient vidé ce qu'on appelait la ceinture de Paris, les... c'était genre bidonvilles quoi, qu'il y avait autour de Paris, et alors ils avaient vidé tout ça, et mis dans ces maisons-là. Alors tu vois, on a rencontré des gens bien, sympa, mais y avait quand même... Je cite les termes de l'interview. C'est Geneviève qui parle. Les mots lui manquent. Ce qui ressort vivement, c'est l'inconfort, bien sûr, mais aussi la promiscuité, cette difficulté qu'il y avait à cohabiter avec toute une violence inhérente à la grande pauvreté, qui collait à la peau des gens venus de la Zone.*

Et puis le gigantisme de l'ensemble, ce fameux 140 ...*Nous on était au numéro trente... l'escalier trente (appartement n°335)... tu vois le nombre de bâtiments...* Monique : – *Pour entrer dans ce... dans cette... il fallait faire un grand parcours dans la...* Geneviève : – *Oui ; Pour arriver à la rue de Ménilmontant il y avait au moins cent mètres. C'étaient des grands bâtiments... remarque, au point de vue construction c'était bien, tu vois ce que je veux dire, la construction elle-même. Je suis sûre que c'est encore en bien meilleur état que ce qu'ils ont fait en soixante.* On peut le confirmer et le répéter, ce sont de très beaux bâtiments.

Cela dit, elles avaient quelque fierté à évoquer les détails de la vie matérielle, pour elles c'étaient de forts souvenirs. Les Jeanjean, donc, habitaient au numéro 30, 4<sup>ème</sup> étage, un logement proportionné aux besoins d'une famille avec quatre enfants : deux chambres, celle des parents et celle des filles où il y avait même une armoire en plus des deux lits biplaces. Pas de table (mais *il y avait quand même la place pour la voiture de ta poupée !* dit Geneviève à Monique en riant). Pour l'eau courante, minimum vital. *Il y avait les waters, mais il n'y avait pas de robinet dans les waters, ...il y avait uniquement l'évier de la cuisine. Ils avaient acheté un tub, tu sais, qu'on faisait chauffer sur le gaz, et puis le collier autour du cou, pour nousoucher.* Le tub, je connais en effet, c'étaient les cuvettes et les baignoires en zinc de l'époque. J'ai le souvenir d'une baignoire de ce type, que nous utilisons 30 ans plus tard dans ma propre famille, cette année

---

<sup>5</sup> <https://www.parishabitat.fr/Pages/rehabilitation-le-renouveau-du-140-menilmontant.aspx...> Le programme s'articule autour de 3 axes : l'amélioration de la lisibilité de la résidence et la qualité de service ; le traitement des pieds d'immeubles et y développer des activités économiques, culturelles et associatives ; l'aménagement des espaces publics pour que chacun puisse se les réapproprier. Phase chantier : 2021 à 2023. Il y a aussi, entre autres, un projet de rénovation des ascenseurs. Mais je ne sais pas quand ces ascenseurs ont été installés.

où nous avons dû « camper » à Aubergenville dans l'attente d'une habitation en construction, et je ne peux m'empêcher d'établir un parallèle entre ces deux situations familiales – une baignoire taille enfant, mais il y en avait aussi pour les adultes. Pas de changement, ou si peu, depuis la baignoire où Marat prenait son bain quand il fut poignardé par Charlotte Corday. En revanche pour le « collier autour du cou », là je ne vois pas. Comment cela pouvait-il fonctionner, en l'absence d'eau chaude au robinet de la cuisine ? Elle précise : *Il y avait un tuyau qui jetait l'eau chaude, et puis on avait l'eau qui nous descendait dessus, voilà.* Il devait donc y avoir un premier récipient en amont, probablement posé sur la cuisinière, avec une réserve d'eau chaude maintenue à la température voulue.

Les filles allaient à l'école à plus d'un kilomètre de là, en bas de la rue de Ménilmontant. Elles le racontent dans l'interview :

*G. – Papa a eu la bonne idée de nous envoyer... il ne voulait pas qu'on aille à l'école qui était à côté... M. – Il y avait une école qui était mieux. Il connaissait la directrice, et donc il fallait qu'on aille là, parce que l'école qui était en face du 140 Ménilmontant était mal famée. G. – Bien sûr, y avait tous les gosses du 140. M. – Alors du coup, on partait toutes les trois, toutes les quatre<sup>6</sup>, en courant, toujours, parce qu'on était en retard, pour faire notre voyage... G. – C'était loin, on mettait bien vingt minutes pour y aller. M. – On déjeunait là-bas, on amenait la gamelle... G. – Au début on a mangé à la cantine, et puis après j'ai dit « Moi je mange plus à la cantine ». Maman nous faisait des gamelles. Elle nous les remplissait trop, et ça débordait, quand la cantinière faisait (...on l'appelait la cantinière) ...faisait chauffer ça débordait. « Dites à votre mère d'en mettre moins ça déborde ! ».*

C'est drôle, ces petites choses dont on se souvient. Changements liés souvent à des caprices d'enfant, c'est du moins ainsi que les parents les perçoivent, cela peut occasionner quelques affrontements, et souvent des changements de parcours dont on se souvient. *Moi je ne mange plus à la cantine.* Ça c'est bien Ginette : pas question de cantine, pas de colonies de vacances, en voilà une qui sait ce qu'elle ne veut pas. *J'ai toujours été difficile pour manger. Ça a commencé de bonne heure. Tu sais les haricots, avec les germes, ça me faisait penser à des asticots et alors ça m'éccœurtrait. Enfin, il ne me faut pas grand chose, tu me diras...*

Les voisins ? Il y avait de tout, comme elles disent. Geneviève raconte une histoire qui l'a frappée : Il y avait des demi-toits au quatrième étage, qui coupaient la façade, on les voyait par la fenêtre *On a vu des gosses se sauver par le demi-toit parce que leur père les battait. Et les gosses se sauvaient par le toit... un toit qui était large de cinquante centimètres.* Cette histoire emblématique du mauvais voisinage occupe une place de choix dans la légende familiale et a dû être abondamment racontée depuis ce temps. C'est là plus qu'une goutte d'eau (ou de Pernod, l'absinthe étant interdite par la loi) qui a fait déborder le vase de colère de Simon Jeanjean. Ils furent plusieurs voisins à s'émouvoir de telles scènes récurrentes liées à l'alcoolisme, et c'est lui qui leur servit de porte-parole auprès de la direction de l'OHBM. Il y a là quelques courriers qui valent la peine d'être cités.

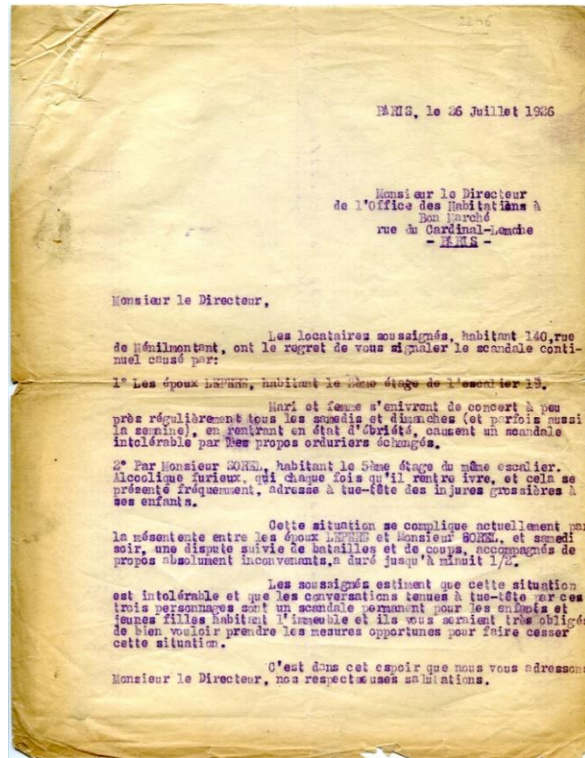
## Jeanjean prend la plume

Jeanjean prend la plume, ou plus précisément la machine à écrire. La lettre suivante (2208) nous apparaît sous forme de copie dactylographiée sur papier-pelure, sans signature. C'est l'exemplaire qu'il a conservé, parmi tant d'autres que nous pourrions lire ensuite. Faisons

---

<sup>6</sup> On peut relever l'hésitation, sans surinterpréter ce lapsus assez courant, qui peut simplement consister à dénombrer les autres en omettant de se compter soi-même. Considérons que les quatre filles Jeanjean, au moins à une certaine époque, allaient à l'école ensemble.

connaissance ici avec un Jeanjean écrivant, non pas des courriers privés, mais des documents destinés à des institutions ; il ne mâche pas ses mots. Nous en reverrons bien d'autres, plus tard, relevant du champ syndical ou politique, où il fait preuve de la même précision et de la même fermeté. La machine à écrire sera d'un usage constant, dont subsistent ce papier usé, ces caractères de couleur bleue souvent noyée, parfois illisibles.



(2208)

*Paris, le 26 juillet 1926 – Monsieur le Directeur de l'Office des Habitations à Bon Marché --  
rue du Cardinal-Lemoine - PARIS -*

*Monsieur le Directeur, - Les locataires soussignés, habitant 140, rue de Ménilmontant, ont le regret de vous signaler le scandale continué causé par :*

*1° Les époux LEPERE, habitant le 2<sup>ème</sup> étage de l'escalier 19 : Mari et femme s'enivrent de concert à peu près régulièrement tous les samedis et dimanches (et parfois aussi la semaine), en rentrant en état d'ébriété, causent un scandale intolérable par les propos orduriers échangés.*

*2° Par Monsieur SOREL, habitant le 5<sup>ème</sup> étage du même escalier : Alcoolique furieux qui, chaque fois qu'il rentre ivre, et cela se présente fréquemment, adresse à tue-tête des injures grossières à ses enfants.*

*Cette situation se complique actuellement par la mésentente entre les époux LEPERE et Monsieur SOREL, et samedi soir, une dispute suivie de batailles et de coups, accompagnés de propos absolument inconvenants, a duré jusqu'à minuit et demi. – Les soussignés estiment que cette situation est intolérable et que les conversations tenues à tue-tête par ces trois personnages sont un scandale permanent pour les enfants et jeunes filles habitant l'immeuble et ils vous seraient très obligés de bien vouloir prendre les mesures opportunes pour faire cesser cette situation.*

*C'est dans cet espoir que nous vous adressons, Monsieur le Directeur, nos respectueuses salutations.*

Cette copie non signée ne nous donne aucune idée du nombre de noms que pouvait compter ce collectif de locataires. Sans doute le rédacteur Jeanjean fit-il du porte-à-porte pour les recueillir, ou s'adressa-t-il à des voisins qu'il connaissait déjà d'une façon ou d'une autre. Il n'est pas étonnant, en tout état de cause, que Monique et Geneviève, alors âgées respectivement de deux et six ans, n'aient pas eu connaissance de cette démarche. Dans tous les cas les Jeanjean, à peine arrivés au Cent-quarante et confrontés à cela, n'ont pas dû être, comme on dit, déçus du voyage. Et ce n'était pas fini. Le courrier suivant (2209) concerne l'histoire racontée dans interview par les deux sœurs, soixante-dix ans plus tard et rapportée plus haut.

*PARIS, le 30 Mars 1927 – Monsieur le Directeur de l'OFFICE DES HABITATIONS à BON MARCHE*

*Monsieur le Directeur –<sup>7</sup>Une fois de plus, les locataires soussignés ont le regret de vous signaler le scandale que cause Monsieur SOREL, escalier 19 - 5<sup>ème</sup> étage, et le danger que courent les locataires, du fait de ce Monsieur. – Ses crises de folie venant à la suite de l'ivresse, qui ne se produisaient il y a encore quelque temps, [que] en moyenne une fois par semaine, surviennent actuellement 3 ou 4 fois par semaine. – Hier, une nouvelle crise provoqua un scandale intolérable vers 22 h 30. Des cris et des appels "au secours" retentirent et l'on put apercevoir cet énergumène poursuivant ses enfants en chemise, à travers le logement. Rentré ivre, il les avait réveillés, les frappait et les poursuivait. – Pour échapper à sa brutalité, un de ses fils passa par la fenêtre d'une chambre et s'aidant de l'avant-toit qui surplombe le 4<sup>ème</sup> étage, s'échappa en rentrant par la fenêtre des W.C. et put sortir du logement. – Un enfant de 13 à 14 ans, moins grand, sortit également sur cet avant-toit, mais en raison de sa taille, ne pouvant prendre le même chemin, dut séjourner sur ce toit pendant un temps assez long. – Une petite fille s'apprêtait à suivre l'exemple de ses frères, et ce ne fut que sur les conseils des voisins qu'elle rentra dans la chambre. – À ce moment, l'éclairage du logement s'éteignit et des projectiles de toutes sortes ; bouteilles, etc... passant par les fenêtres, s'abattirent dans la cour, risquant de blesser les locataires. – Entendant les protestations de ce[s] dernier[s], SOREL rétablit la lumière et armé d'un couteau, menaça "de descendre ceux qui n'étaient pas contents" ; le tout, accompagné d'injures les plus ordurières. .../ ...*

*[page suivante] Ce scandale ne cessa qu'à l'arrivée des agents. SOREL étant descendu, fut appréhendé, mais à l'heure actuelle, est déjà relâché. – Cette situation ne pouvant se prolonger plus longtemps, ces scènes continuelles bouleversant femmes et enfants, qui sont réveillés, comme dit plus haut, plusieurs fois par semaine, nous vous serions très obligés, Monsieur le Directeur, d'agir en provoquant l'internement de ce fou, ou en lui appliquant le règlement qui prévoit le renvoi des locataires reconnus en état d'ivresse. – Dans cet espoir, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.*

On imagine mieux, à cette lecture, les avant-toits dont parlait Geneviève, par où l'enfant, tel James Bond – mais nous sommes plutôt dans Zola – était passé d'une fenêtre à l'autre. On les voit distinctement ces avant-toit, sur place ou sur les photos, comme une marche séparant le quatrième du cinquième étage, et marquant un changement de couleur de la brique, jaune en-dessous et rouge ensuite. Et c'est assez effrayant.

J'ai évoqué Zola. J'aurais pu dire Céline. Il y a dans *Voyage au bout de la nuit* une page atroce et sordide :

*...Cent ivrognes mâles et femelles peuplent ces briques et farcissent l'écho de leurs querelles (...), après les déjeuners du samedi surtout. C'est le moment intense dans la vie des familles. Avec la*

<sup>7</sup> Tiret = passage à la ligne dans l'original.



*gueule on se défê et des verres plein le nez (...) C'est au troisième que ça se passait, dans la maison de l'autre côté. Je ne pouvais rien voir mais j'entendais bien (...) Quand ils étaient seuls le père et la mère (...) ils se disputaient d'abord longtemps et puis survenait un long silence. On en avait après la petite fille d'abord, on la faisait venir. Elle le savait (...) Ils l'attachaient d'abord, c'était long à l'attacher, comme pour une opération. Ça les excitait. « Petite charogne » qu'il jurait lui. « Ah ! la petite salope ! » qu'elle faisait la mère (...) « T'auras beau faire petite vache, t'y couperas pas. Va ! T'y couperas pas ! » qu'elle reprenait la mère... tout excitée. « Tais-toi maman, que répondait la petite doucement. Tais-toi maman ! Bats-moi maman ! Mais tais-toi maman ! (...) Et ça dure et ça dure, et ça dure, et c'est de pire en pire. Car ils sont excités, ces deux-là, et il leur faut aller jusqu'au bout. C'est ainsi qu'ils faisaient l'amour tous les deux que m'a expliqué leur concierge, dans la cuisine ça se passait contre l'évier. Autrement, ils n'y arrivaient pas.<sup>8</sup>*

Comme on le voit bien, les brutalités des voisins du 140 passaient les bornes du supportable aux yeux de Jeanjean et aux oreilles de ses filles. Dix ans plus tard, en guise de lettre d'adieu, il adressera un courrier bien frappé à la direction de l'OHBM, en réponse à une réclamation suite à l'état des lieux. J'aimerais pouvoir le citer en entier mais il tient sur deux pleines pages serrées en interligne simple. En voici quelques extraits significatifs : (2212-2213)

*Paris le 7 Décembre 1936 – Monsieur le Directeur des Habitations à Bon Marché de la Ville de Paris – 49, rue du Cardinal Lemoine – PARIS*

*Monsieur, – Je reçois en date du 30 Novembre, une lettre du chef du recouvrement de l'Office me réclamant 94,51F pour diverses dégradations constatées dans le logement que j'occupais, 140, rue de Ménilmontant, ce, en vertu de l'engagement de locations signé en 1925. Cet engagement (...) s'il comportait pour moi des devoirs... m'assurait certains droits dont je n'ai pu bénéficier du fait de l'incurie de votre administration.*

*Prenons au hasard quelques articles du règlement.*

*Article 3: "L'ivresse est un cas de renvoi immédiat" mais... pendant les dix années où j'ai habité l'immeuble il ne se passait pas de semaine où plusieurs fois nous [n'] étions réveillés par les invectives de ménages de pochards se querellant en des termes à faire rougir un sapeur, tant pis si les enfants entendaient et retenaient. – Article 4: "Les locataires devront veiller à ce que les enfants ne salissent pas les escaliers, ne crayonnent pas sur les murs, ne fassent ni dessins ni inscriptions" mais... l'escalier 18 lavés [sic] le jeudi matin, étaient avant le soir même souillés de toutes façons d'urine, de crottes, soient par les chiens [sic], (interdit par l'article 7). Il y avait même un chien de garde, qui (...) Quant aux murs des escaliers, repeints et nettoyés une seule fois en dix ans, ils étaient couverts d'inscriptions injurieuses et ordurières de papillons, ces derniers collés même sur les portes palières, et les lumières manquant presque continuellement à un étage ou à un autre, on rapportait .../...*

*(page suivante) le soir chez soi, des souvenirs lesquels parait-il portent bonheur, mais ne font pas celui de la ménagère. Qu'a fait l'Office, qui "devait tenir rigoureusement la main à l'observation des prescriptions de l'article 4 " ? – On me facture une indemnité pour trou de verrou à la porte palière. Cet appareil aurait-il été nécessaire si on avait été assuré de sa tranquillité (...) – Faut-il parler de l'article 8 ?<sup>9</sup> (...) – Est-il nécessaire de s'étendre plus longtemps, si les concierges ont transmis à l'office toutes les réclamations qu'ils reçoivent d'une partie des locataires, vous savez*

<sup>8</sup> L.F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard (Folio), p.337-339.

<sup>9</sup> Article concernant la consommation d'eau : devenue excessive du fait de lavages nécessités par l'état lamentable des parties communes, etc.

*aussi bien que moi que "loin de jouir des logements en bon père de famille", l'autre partie des habitants s'y comportent comme des barbares en pays conquis. —*

L'exaspération est sensible, sous une telle accumulation de griefs, que j'ai dû renoncer à les citer tous. Et la conclusion est claire et nette :

*Loin de vous devoir ce que vous me réclamez, j'estime que je serais en droit de réclamer à l'office des dommages intérêts pour troubles de jouissance du fait de la négligence de vos services à appliquer des prescriptions édictées par vous et jamais observées, c'est pour toutes ces raisons que je me suis vu dans l'obligation de quitter le logement et c'est pour toutes ces raisons que j'ai le regret de vous déclarer que je refuse net de payer quoi que ce soit. — Recevez, Monsieur le Directeur, mes respectueuses salutations. — M. JEANJEAN — 21, Rue de la Chine — PARIS*

On peut supposer que les services de l'Office n'ont pas insisté dans leur réclamation. La description faite par Simon Jeanjean de cette petite ville dans la ville, de ses miasmes, esclandres et vices plus ou moins cachés, laisse comprendre qu'il ait voulu y soustraire ses petites chéries. Elles en avaient évidemment moins vu que leur père. Ce qu'elles en avaient retenu, c'est que cela devenait vraiment trop difficile. Quand Geneviève revenait des « guides » (branche féminine des scouts de France) dans les années trente, elle ne pouvait plus faire tout le parcours depuis la grille jusqu'au numéro 30 sans se faire embêter à cause de son uniforme. En fait, il a bien dû ronger son frein et se ronger les ongles, le père Jeanjean, dans l'attente d'une nouvelle solution de logement. Dix ans au 140 Ménilmontant, quelle purge !

### « Laissez venir à moi les petits gâteaux »

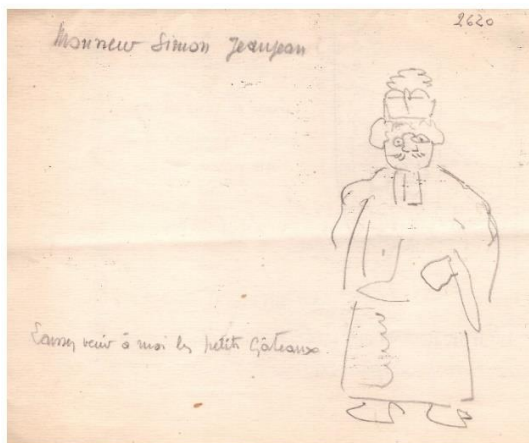
Il fallait que la vie au 140 fût vraiment dure, me dis-je, moi qui ai connu le très modeste 21 rue de la Chine, pour qu'ils l'aient définitivement préféré et y aient passé le restant de leurs jours. Je veux parler au moins de Simon et de Blanche. Quelle désillusion ce dut être, après la Villa Faucheur, que cette merveilleuse Cité Bonnier dont on attendait tant mais qui leur fut un enfer, à fuir à tout prix. Alors que les filles, quant à elles, n'avaient pas que de mauvais souvenirs du 140, loin s'en faut, bien au contraire cela devait avoir son charme.

(Ici s'impose une comparaison avec le destin de ma propre famille. Souvenir d'une semblable galère. Mon père, reçu à l'agrégation de lettres classiques en 1956, est nommé au Lycée Hoche à Versailles, où je serai élève deux ans plus tard. Mes parents ont six enfants. Premier fils après deux sœurs j'avais alors six ans. La construction d'une maison à Vauhallan, Seine-et-Oise<sup>10</sup>, confiée à la Société « Terre et famille », a pris du retard. Nous sommes logés provisoirement dans un lieu pittoresque et totalement inconfortable, au deuxième étage du château d'Acosta, situé sur la commune d'Aubergenville au milieu d'un grand parc, quel beau terrain de jeux. Mais il n'y avait pas l'eau courante, il fallait monter les seaux à la main, corvée pour notre père. Et la galère ne s'arrête pas là... Notre installation dans la nouvelle maison, l'année suivante, se solda par une Bérésina désespérante. Dépression nerveuse pour ma mère, fusil meurtrier que d'urgence on dut changer d'épaule. D'où la solution de remplacement deux ans plus tard enfin, au Chesnay près de Versailles. Je pourrais m'étendre encore sur ce genre de coïncidence ou de comparaison<sup>11</sup>, mais fermons cette parenthèse, revenons aux Jeanjean, un quart de siècle plus tôt au 140 Ménilmontant.)

<sup>10</sup> La commune de Vauhallan, limitrophe de Saclay, est en partie rurale. L'autre partie héberge le CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique). Cette partie du département de "Seine-et-Oise" a été renommée Yvelines (conservant le numéro 78).

<sup>11</sup> Coïncidence *géographique* : la commune d'Aubergenville jouxte celle de Bazemont, où vivaient les braves cousins cités à plusieurs reprises par Simon dans ses courriers de guerre. Coïncidence *thématique* : la proximité des bonnes

J'ai demandé à Geneviève et Monique si elles se souvenaient de gens avec lesquels leur famille aurait noué des relations de bon voisinage. Oui, tout de même, une histoire leur revient : *...On avait eu un lapin, qu'on avait gagné à la loterie, qu'on avait gardé huit jours, pour l'engraisser, et puis au bout de huit jours, il faisait tellement de crottes dans la maison, qu'on a dit « Bon, on s'en débarrasse ». Le voisin il a dit « Je vais vous le tuer ». Il l'a tué mais il l'a mangé aussi !... Elles rient. Les Jeanjean n'auraient pas pu manger leur animal de compagnie... Arthur qu'il s'appelait ! Ah c'est vrai, je me rappelle maintenant. C'est Arthur qu'on l'avait appelé...* Ainsi se déroulent les anecdotes sur ces années d'enfance, les attendrissements sur le papa formidable. Dans la partie 12 de l'interview nous compulsions des photos et images diverses de la famille. *Ah mon papa, il était bien mon papa*, dit Ginette rêveuse en regardant le dessin de Losdat (1400). Puis, s'arrêtant sur une des photos de classe de Denise (1437) : *C'était la première de la classe... Imagine-toi qu'elle était dans une école libre. Et puis... jamais elle était première. Parce qu'il y avait une chouchoute, toujours la même* (rires de Monique). *Tu te rappelles... Eh bien papa il l'a changée d'école* (re-rires)... Il aura sans cesse cette vigilance attentive de papa-poule. On peut comprendre, réciproquement, leur adoration pour lui. D'où un ensemble de faits dont elles ont conservé le souvenir et qu'elles égrènent au fil de l'interview. C'est toujours de lui qu'il s'agit, ou des parents, entité bicéphale. Rarement de leur mère seule (effacement de la mère, de la femme, ombragée par le monument paternel, je l'avoue pareillement pour ma part, comme une maladie du souvenir – mais je me soigne... l'histoire des Jeanjean me fera retrouver un peu de ma mère)...



Suivons le fil. **Il aimait les gâteaux.** Le dimanche, en revenant de la messe, il passait par la pâtisserie. Tout le monde savait qu'il aimait les gâteaux. Au verso d'un menu – *repas de communion solennelle de Geneviève Jeanjean et Françoise Dubreuil, le 7 mai 1931 (2620)* – une main habile l'a gentiment caricaturé au crayon, bien reconnaissable avec ses lunettes, sa coiffure et ses moustaches, et habillé d'une curieuse robe de magistrat ou de chanoine. En plus de son nom on peut lire la mention : **«Laissez venir à moi les petits gâteaux».**

(Je n'ai pas compris qui était cette Françoise Dubreuil. Une cousine sans doute. Les deux familles sont associées sur certains faire-part, comme elles le sont pour ce repas chez Bernard, 29 place de la Madeleine. Au menu : *Crème souveraine – Suprême de turbot maison – Cœur de filet de bœuf sauce Madère – Pommes noisette – Poularde rôtie – Salade de saison – Fromages – Glace vanille-fraise – Gaufrettes – Café – Liqueurs + Beaujolais – Vouvray – St Julien – Champagne.*)

---

sœurs. Pour les Jeanjean on les a retrouvées et retrouvera à chaque étape de leur vie. Pour les Péchenart, je note la présence, sur la commune de Vauhalla, du Couvent de Limon, dont je ne garde pas que de bons souvenirs. Je ne saurais affirmer que le choix de Vauhalla par mes parents ait été indépendant de la proximité des bonnes sœurs.

Le dimanche il rentrait tard, alors les gâteaux c'était un peu pour se faire pardonner. Après la messe, disent-elles, *il avait une permanence pour les gens qui ne pouvaient pas aller faire leurs remboursements à la Sécurité sociale. Alors il leur prenait leurs dossiers, et puis lui, il faisait les démarches, et le dimanche d'après...* Il tenait donc une sorte de bureau d'aide sociale, dans un cadre confessionnel probablement puisque c'était le dimanche (Blanche, elle, n'avait rien d'une grenouille de bénitier, ses filles m'ont fait comprendre qu'elle se fichait un peu de la religion, alors que lui n'aurait jamais raté la messe).

Il aimait les animaux, aussi. Il aurait bien gardé le lapin Arthur, mais il n'y avait pas assez de place. Il aurait beaucoup aimé avoir un chien. Plus tard, rue de la Chine, il eut un poisson nommé Théophile, qu'il venait saluer tous les matins. Et plus tard encore il a eu au moins un chat. Il a classé dans ses archives, entre autres *Renseignements utiles*, deux feuilles manuscrites recto et verso, concernant les soins aux chats : "Propreté" – *Coucher et séjour ...planche sur laquelle on a cloué un vieux tapis pour aiguiser leurs griffes... ne pas changer leur place ni leur coin, ils n'admettent pas le changement...* "Soins" – *sevrage fin de la 4<sup>ème</sup> semaine (c'était sûrement un tout petit chaton)... pas d'eau dans le lait... au début il lèche l'extrémité pour petit à petit achever le contenu de la cuillère... – "hygiène", "yeux", "oreilles", "griffes" – ne jamais les couper, l'habituer à utiliser la planche – et ainsi de suite. Il devait être en adoration devant son petit chat comme il l'avait été devant ses filles. Je me dis que ma marraine Geneviève avait quelque chose d'un chat, ma sœur Anne-Josèphe aussi. Ne jamais leur couper les griffes...*

Il aimait les gâteaux, les animaux. Et la lecture bien sûr. Et aussi les vacances, les voyages, mais cela allait sans dire pour elles, comme pour tout ce dont elles avaient hérité et qui détermina en partie leur vie : amitié, sociabilité, croyances, scoutisme. On l'a vu, Simon Jeanjean, visiter la France en 14-18 et en faire un album, et on les verra en faire autant, dès les albums de vacances de cette nouvelle période. Car les Jeanjean, si leurs revenus modestes leur donnaient droit aux logements sociaux, n'ont pas attendu le Front populaire et les congés payés (1936) pour partir en vacances. Je dis « les Jeanjean », mais sans doute faut-il imputer principalement au chef de famille, Simon, cette exigence culturelle. D'où un certain malaise au 140. On conçoit le décalage par rapport à certains de leurs voisins immédiats venus de la Zone et qui, eux, pouvaient se trouver mieux entre ces murs. Alors que pour les Jeanjean, cet air-là fut vite irrespirable. On ne s'étonnera pas que Simon Jeanjean, après avoir retourné ses cartes postales et fait de ses misères de guerre un album touristique, n'ait eu de cesse de quitter Paris avec femme et filles, et de prendre ses photos lui-même.



## Besoin de vacances – les albums de famille

*...Au septième jour Dieu conclut l'ouvrage qu'il avait fait. Et au septième jour il chôma, après tout l'ouvrage qu'il avait fait (Livre de la Genèse, II, 2).*

La première semaine du monde, dans la Bible, pose à la fois le principe du travail, du mérite et du droit de jouir des fruits de son travail, ce qui s'appelle aussi liberté et refus de l'aliénation. Extrêmement catholique (c'est incroyable, toutes les bondieuseries qu'on peut trouver dans ses archives) et très engagé politiquement, Simon Jeanjean milite et militera *pour l'instauration d'une démocratie politique, économique et sociale, garantissant le respect des droits de la personne et les libertés des citoyens en assurant la primauté du travail sur le capital, et du mérite sur la fortune et la naissance*. Cette profession de foi est tirée des statuts du MRP (Mouvement Républicain Populaire)<sup>12</sup>, parti démocrate-chrétien auquel il adhérera dès sa fondation en 1944, après le PDP (Parti Démocrate Populaire) au sein duquel il aura œuvré très activement de 1928 à 1940. Primauté du travail sur le capital, primauté du mérite sur la fortune et la naissance, tels sont les principes de base, s'ajoutant à la lutte contre la pauvreté, sans quoi pas de charité même bien ordonnée. Et j'ajoute ici, puisque l'on parle de mérite, l'indispensable compensation promise à la sueur du front ou aux dépens du corps et des neurones, à savoir le repos du travailleur, c'est-à-dire les vacances, les loisirs et la culture qui sont le propre de l'homme. Il y a là, à nouveau, une valeur commune à nos deux familles, et à bien d'autres adhérant notamment aux valeurs de gauche. Le droit aux vacances – ainsi que la pratique du plein-air, *Mens sana in corpore sano*, décliné sous toutes ses formes à droite comme à gauche. – se traduira en mesures politiques fortes dans les prochaines décennies. Et c'est tout naturellement que notre Jeanjean verra dans le scoutisme – un peu tard pour son usage personnel, et hors de portée de ses muscles fatigués – un des cadres les plus favorables à l'éducation de ses filles, comme il l'a été pour mes parents, puis pour notre famille.

Revenons comme promis aux albums de photos. Dès les années vingt, ceux des Jeanjean nous donnent à voir ces rendez-vous familiers au grand air, au bord de la mer et à la montagne.

(Plus tard j'y aurai ma place, à partir des années 50. Ma marraine m'emmènera en vacances. J'ai toujours en mémoire la découverte émerveillée de la chaîne du Mont-Blanc au petit matin, à l'arrivée en gare de Saint-Gervais. C'était après une nuit en wagons-lits, prélude à une semaine de vacances à Saint-Nicolas-de-Véroce où m'emmenait ma marraine. Ai-je dit – on le redira, de toutes façons – que Monique et Geneviève avaient été, pour la plus grande part de leur vie professionnelle, employées chez Cook & Sons, agence de tourisme et de vacances ? Elles disaient les « Wagons-lits-Cook », formant comme une seule syllabe – *Vagonlicouck* – à mon oreille d'enfant.)

Les albums se suivent en ordre chronologique, au nombre de six. Les prochains risquent de faire pâle figure à côté des deux anciens, le magnifique album noir des débuts avec son fermoir métallique, et le fameux album rouge où se trouvaient les cartes postales du poilu. Il y aura encore des photos-cartes, mais de moins en moins. Ce seront pour l'essentiel des flopées de petits tirages en noir et blanc – format le plus courant : 8 x 6 cm – bordés d'une marge blanche à bordure droite ou crénelée, collés directement ou fixées avec des coins sur les pages cartonnées en format paysage.

On y voit des groupes posant pour la postérité, ou plus rarement quelques instantanés. La qualité est médiocre, il faut bien le dire, l'album pour nous n'est le plus souvent qu'un document pour mémoire, de peu de valeur esthétique mais tirant tout son intérêt des légendes, lorsqu'il y en a : quelques mots ajoutés à la main sur les bordures blanches, à l'encre bleue généralement, de la main de Simon Jeanjean, et indiquant le lieu et la date. *Ils étaient fortiches, les parents, pour les photos*, dit Geneviève au cours de l'interview, à un moment où nous les regardions ensemble. J'essaie d'imaginer le photographe en action derrière l'appareil, je suppose que c'était Simon la plupart du temps. Je me demande avec quel appareil, à quel

<sup>12</sup> Statuts énoncés sur chacune des nombreuses cartes d'adhésion figurant dans les archives.

moment l'acquisition en fut faite (après la guerre sans doute, pour les premières vacances en famille). Un Kodak à soufflet ? Je me souviens de cet appareil, mon père en avait un au début, il fallait le manipuler avec soin, surtout en repliant le soufflet pour refermer la boîte.

## Fort-Mahon



C'est en 1924, quelques mois après la naissance de Monique, que les Jeanjean prennent leurs premières vacances à la mer. De cette année-là datent les premières images évoquant la région d'élection, au bord de la Manche, sous la forme de quelques photos-cartes isolées avant même le premier album. Sur la première (1044) on voit un **groupe sur les marches d'une P'église**. On peut reconnaître toute la famille Jeanjean parmi les autres, les parents portant les deux petites, Simon coiffé d'un canotier, Monique drapée de blanc comme un trésor au bras de sa mère, et les deux grandes devant. La carte est envoyée aux tantes, 116 rue de Ménilmontant : *Sortie de la Grand messe d'Ault le dimanche 3 août 1924, Tout le monde va bien sauf le temps qui n'est pas beau. On sort tout de même.* Suit une autre carte du 10 août de la même année (1043), photo d'un **groupe sur la plage** – il y en aura bien d'autres, des photos de groupes. Sur cette dernière on peut reconnaître Denise et Simon, mais ni Madeleine, ni Ginette qui n'avait que quatre ans. C'est la toute première trace de vacances à la mer de la famille Jeanjean.



Ault-Onival est situé au sud de la Baie de Somme, à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Abbeville. Les Jeanjean n'avaient pas encore d'appareil-photo – d'où les photos-cartes – et n'avaient pas encore opté pour Fort-Mahon, situé au nord de l'autre côté de la baie. Les cartes suivantes d'Ault-Onival sont datées de 1926. Rien pour 1925.

L'album suivant – n° 3 – commence en 1927. La première photo (5201) porte la légende *Fort-Mahon 1927*. C'est la seule pour cette année-là. On y voit un groupe de huit filles, de 10 à 15 ans environ, toutes debout et regardant l'objectif, devant une maisonnette ou un abri construit en briques en partie gauche, une ouverture sur jardin arboré en partie droite, et entourant un grand château de sable de forme conique, chef-d'œuvre constituant manifestement l'objet commémoré. Le château est surmonté d'une figurine et orné d'une sorte de croix ou de fleur à 4 pétales surmontant deux chiffres ou lettres majuscules, de grande taille et faites de sortes de cailloux blancs mais peu lisibles.

Fort-Mahon-Plage, situé juste au-dessus de la Baie de Somme dans le Marquenterre, offre notamment une très jolie plage en pente douce, que desservait alors un tramway depuis Abbeville, bien utile à la famille Jeanjean. Car ni Blanche ni Simon, mal-voyant, n'ont jamais eu le permis de conduire. Le tramway traversait les villes et sillonnait les campagnes. Celui de Fort-Mahon devait arriver d'Abbeville-centre. Il devait être bondé lors des vacances et des week-ends pour permettre aux urbains d'aller à la plage<sup>13</sup>. Comment les Jeanjean ont-ils trouvé Fort-Mahon et l'ont-ils choisi comme lieu de vacances régulier ? La commune de Fort-Mahon ne se détache qu'en 1923 de sa voisine Quend. Ils l'ont pour ainsi dire inaugurée. On n'est d'ailleurs pas étonné de voir Simon revenir à proximité d'Abbeville, lui qui déjà en 1917 avait eu un tel plaisir à y retrouver des souvenirs de 1907, dix ans plus tôt (417). Il parlait d'une excursion « avec le Père Marot » (*père* signifiant prêtre ou abbé sans doute) du Cercle St Rémy de Ménilmontant. Et maintenant nous sommes en 1927, encore dix ans de passés. Décidément il s'y trouve bien, dans la Somme. Fort-Mahon sera le rendez-vous estival régulier des Jeanjean, de 1926 à 1933.

Les archives donnent quelques aperçus complémentaires. Deux feuilles extraites de l'*Écho de Fort-Mahon* (2739, 3664) retracent les étapes de la construction de l'église. L'abbé Blanchard, curé de Fort-Mahon, dans un de ses discours, fait état du besoin d'un lieu de culte propre à accueillir la masse des estivants, laïcs comme prêtres venant non seulement de la région environnante, mais de Paris et au-delà, comme en témoignent les dons et contributions diverses. Il revient sur le succès récent de cette belle côte et de ses plages, sur cette hausse inouïe de la population estivale. Sur les fêtes religieuses aussi – *telles que la Bénédiction de la mer, les Soirées de bienfaisance, Théâtre de verdure, journées eucharistiques et mariales, etc* – organisées pour l'édification des âmes des fidèles et surtout pour celle des murs de l'église.

Les fêtes, il y en avait de toutes sortes. Jeanjean, on le sait, est l'homme des rassemblements et des fêtes récréatives. Élevé en fils unique il s'épanouit dans les réunions. Que ce soit à Fort-Mahon ou ailleurs, les menus et les programmes de soirées festives, banquets, arbres de Noël, kermesses..., sont les documents les plus abondants des archives.

Chaque année une soirée récréative était donnée chez les Jeanjean à l'intention des voisins : « *M..., vous êtes invité... à assister à la séance en plein air donnée par la célèbre troupe "Nos Tiots chez moi" qui aura lieu le samedi 7 septembre dans le parc attenant au chalet Nos Tiots.* » La maison, appelée *Nos Tiots* (c'est-à-dire « Nos petiots ») et même *Nos Tiots chez moi* (5218) était située sur l'avenue menant à la plage. Au programme, chansons et récitations lors des deux premières parties, suivies d'une saynète comme morceau final. Il y eut trois invitations de ce type. Les séances avaient lieu à la fin des vacances, cela devait bien les occuper pendant les journées et même les semaines précédentes. Titres des saynètes par exemple : *Nous n'irons*

<sup>13</sup> Pareillement celui d'Oradour-sur-Glane et autres lieux permettait de se mettre au vert depuis Limoges.

*plus au bois* (avec 9 personnages dont Le Petit Poucet, la Mère l'Oye, la Fantaisie, la Science, etc.), *Les Sœurs de Cendrillon* (5 personnages), et *D'un mal peut sortir un bien*. Ce dernier titre met en scène les personnages d'Agnès de France, fille de Louis VI, de Dame Adélaïde sa gouvernante, Dame Bertrand dame de compagnie, Hugonne, chambrière, Brigitte, petite paysanne, Martine sa grand-mère et Jude, homme d'armes. Ils sont interprétés par : Andrée Fontaine, Renée Sueur, Lucienne Hotton, Ginette Jeanjean, Odette Hotton, Madeleine Jeanjean et Eugène Fontaine. Les noms des familles amies reviendront de ci de là dans les archives. Ce sont sans doute eux, les Hotton Sueur et Fontaine, que l'on voit sur quelques photos prises lors des repas ou en groupe à l'extérieur de la maison (il n'y a pas de photos d'intérieur). Les gosses sont toujours photographiés ensemble. Peu ou pas de sorties touristiques « sérieuses » apparemment, priorité aux jeux et aux loisirs d'enfants. Et puis les filles auront des amoureux, notamment Ginette, aux dires de sa sœur. Du moins à l'époque de ce vert paradis.

Nous avons tous peu ou prou des souvenirs de telles représentations privées, données par les enfants à leurs parents ou mobilisant les familles entières. Un vague rideau, deux ou trois éléments de décor suffisaient<sup>14</sup>. Les quatre filles du Docteur March, dès le deuxième chapitre du roman du même nom – publié en 1868 – montent un spectacle pour la fête de Noël. Aucun homme n'y est admis ; le seul homme de la maison, le Pasteur March, est à la guerre, bientôt malade et hospitalisé. Tous les rôles masculins sont donc joués par elles, chacune en endossant plusieurs. J'ai dit aucun homme, mais cela ne durera pas. Dès le chapitre suivant arrivera le jeune Teddy dans la famille et avec lui la mixité dans leur vie<sup>15</sup>. La mixité, il y en eut aussi à Fort-Mahon chez les Jeanjean. Mais sans doute moins ensuite, au point que leur histoire, celle que je raconte ici, pourrait apparaître parfois comme l'opposé même de celle que raconte Louisa-May Alcott – mais n'anticipons pas.

Ce premier album de vacances, je l'appelle l'album du bonheur. Dans les années trente les Jeanjean privilégient les bords de mer à Fort-Mahon et ailleurs. Ils ont leur cabine sur la plage (« *notre cabine penchée* », 5215), participent aux fêtes locales comme je l'ai déjà dit. À deux reprises sont évoquées des fêtes ou exhibitions aériennes, en 1928 et 1933. Celle de 1928 donne lieu à une photographie assez remarquable (1457) montrant un groupe très nombreux, du genre « cherchez Charlie », pris en plongée sur une plage et entourant de toutes parts un petit avion, posé sur la plage. **L'avion, vu de face et de haut**, appartient à l'*Aéro-club de l'Aisne* ainsi qu'il est écrit à l'avant, autour de l'axe de l'hélice. Et l'on se demande comment il a bien pu atterrir sur le sable fin, et encore plus comment il pourra décoller. Celui qui ne décollera jamais, en revanche, c'est le **château de sable en forme d'avion** construit sur la plage de Fort-Mahon (1056) : cabine au centre avec trou pour le pilote, les deux ailes très larges, comme deux digues issues du centre et largement étendues de chaque côté, devant le groupe des auteurs du chef d'œuvre, parents et enfants au grand soleil.

<sup>14</sup> Ou, plus rarement, un vrai petit théâtre comme celui de George Sand à Nohant.

<sup>15</sup> Notamment dans celle de Jo, la farouchement indépendante à qui Simone de Beauvoir, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, déclarera s'être « *identifi[ée] passionnément* ».





Au fil de l'album ensuite, on pourra glaner quelques images significatives, reconnaître une telle ou un tel. Pour le reste les références nous manquent, les souvenirs sont partis, enterrés avec eux, il faudra se contenter du peu qui se laisse comprendre. Les vacances à la mer étant apparues en 1924, l'album commence à Fort-Mahon en 1927 et 29 (5201 – 5202), puis se poursuit à Trégastel en 1930 (5203 à 5210). On y retrouve les sœurs à cornette. Ensuite c'est à nouveau Fort-Mahon – Baie d'Authie, Dunes de Quend, etc. –, 1931 (5211 à 18). Puis Ars, Bonsecours, Nevers, Liège, Paray-le-Monial, Rouen (5219 à 5231)... CFTC, Boissy, 1932 (5232 et 5233) et Fort-Mahon (5234 à 5237). Tout cela en 1932. À Fort-Mahon on ne voit pas Denise. On peut supposer qu'elle participait au même moment à l'expédition précédente en divers lieux saints, que je qualifierai de pèlerinage touristique, en compagnie de jeunes filles coiffées comme elle de bérets blancs. Les deux photos familiales de Boissy confirment que la CFTC organisait des journées récréatives avec femmes et enfants. Ensuite en 1933, les photos sont très nombreuses : Lourdes – grotte, basilique, évêché, Cirque de Gavarnie, Dax, etc. (Pâques, 5238 à 5255). Je vois intercalée aussi une photo de Denise en manteau élégant à Croissy. On reverra souvent ce nom de Croissy sur les légendes de photos avec sœurs à cornettes. Il s'agit de la « *Chapelle de l'orphelinat des Sœurs-de-la-Providence-de-l'Ordre-de-Saint-Vincent-de-Paul* », à Croissy-sur-Seine (78). C'est juste l'année de ses vingt ans, à Denise. Elle n'était sans doute pas en famille, pour cette expédition pieuse à Lourdes, ni le plus souvent pour les autres. Sur les photos suivantes en revanche – toujours datées de 1933 – figurent bien les quatre filles avec les parents, à Fontainebleau, Chantilly et Orléans (5256 à 5268).

Passons sur tous ces moments dont le seul point commun est d'être des vacances. En sorte qu'on n'y voit jamais Paris – pas plus que dans l'album du poilu. Raison de plus pour

relever une exception, à propos d'une « *kermesse du 119 (1935)* », légende qu'on peut compléter sans hésitation : 119 rue de Ménilmontant, chez les sœurs de SVP, toujours elles.

Simon est toujours corpulent, cheveux en bataille et appuyé sur une canne. En 1935 on passe de la mer à la montagne. Est-ce déjà en raison de la santé de Madeleine ? Geneviève aussi, qui m'a dit avoir « viré sa cuti », d'où des séjours en altitude. C'est alors Annecy, Veyrier-du-Lac, les Gorges du Fier, Saint-Gervais-les-Bains. Grande Chartreuse, Col des Aravis, Mer de Glace, le funiculaire... toujours la famille et des groupes de filles. Photos nombreuses de promenades et activités quotidiennes. Nombreuses, mais muettes. Muettes comme la douleur et comme la consternation. Car je sais ce qui se prépare pour la famille Jeanjean (à suivre).

Les dates manquent sur les dernières photos. Fin du premier album. Le suivant, en 1936, commence par un retour dans le Nord sur les lieux de la guerre – Tahure, Laon, Reims, Les Épargnes, Verdun, Douaumont – puis dans l'Est, un sacré voyage, à en juger par le nombre des étapes. Simon a cinquante ans, il semble vieux déjà, toujours mal-voyant, toujours boiteux. Les filles n'ont pas accompagné leurs parents. Fin de l'album du bonheur.

## Scoutisme

Ensuite viendront les « guides » : trois albums après ce dernier qu'on reprendra plus tard si nécessaire. Non, pas les guides touristiques, ni les guides de haute montagne. Je veux parler des « Guides de France », guides au féminin, du mouvement des Scouts et des Guides de France, où Ginette, avant Monique, s'est trouvée embarquée. *Embarquée*, c'est le mot employé par Monique dans l'interview. Ginette y est entrée en 1934, elle avait quatorze ans, ensuite elles ont été guides ensemble, et ensuite encore guides aînées, comme ma mère et comme Fernande, elles l'ont été toute leur vie en fait. Et moi aussi j'ai été scout – « louveteau » d'abord, puis scout – et je ne peux pas prétendre que cela soit sans importance. Embarqué là-dedans par mes parents qui eux-mêmes étaient scouts quand ils se sont connus. Et cela voudrait dire non seulement que je suis fils de scouts mais fils du scoutisme, n'exagérons pas. Côté Jeanjean, j'imagine a priori que le papa Simon a dû suivre de près les débuts du mouvement scout, fondé au début du siècle par Robert Baden-Powell (1857-1941), son succès en Angleterre comme une traînée de poudre, les valeurs d'entraide, la participation à la guerre contre les Allemands en quatorze, la version catholique en France dans les années Vingt, le camping, tout ça, un peu tard pour lui mais pas pour ses filles.

Je vais parler des scouts et des guides de France<sup>16</sup> puisque c'est là que nous avons été « embarqués ». C'était notre destin d'enfants de familles catholiques. Il aurait pu en être autrement si – avec ce genre de *si* on mettrait Paris en bouteille, mais supposons – par exemple si nos parents avaient été protestants et eussent adhéré au mouvement des éclaireurs de France. Les éclaireurs – et éclaireuses, dans la foulée – sont nés à peu près en même temps que les scouts<sup>17</sup>. Tout en développant pour l'essentiel des valeurs proches de celles des scouts, les « éclés » ont privilégié d'emblée la liberté de penser et la laïcité, dans un esprit d'ouverture qui les amena assez vite à la mixité. Tout le contraire des scouts catholiques, cernés par les soutanes. *Laïcité* était le maître mot de mon père, pourtant émoulu du scoutisme catho. Et une génération plus tard, c'est chez les éclés que mon fils aîné a trouvé son compte pendant quelques années en tant que responsable aîné, j'en suis ravi. Cernés par les soutanes, tel fut notre lot dans ces années-là, mais le mouvement était encore vivant. Aujourd'hui ils semblent bien dépassés, ces scouts intégristes habillés à l'ancienne, avec foulard, fanion et uniforme,

<sup>16</sup> Voir à ce sujet : Yves Combeau, *Toujours prêts : histoire du scoutisme catholique en France*, éd du Cerf, 2021.

<sup>17</sup> Voir à ce sujet : Yvon Bastide, *100 ans de laïcité dans le scoutisme et l'éducation populaire : 1911-2011*, EEDF / Accent du sud, 2011.

comme fossilisés. Ils me font penser aux Le Quesnoy, la famille bourgeoise ridicule de *La vie est un long fleuve tranquille*<sup>18</sup>, ou encore à ces membres d'associations nostalgiques des campagnes de Napoléon qui se réunissent pour des rallyes, coiffés de bicornes et le sabre à la main. Où se croient-ils, et à quoi croient-ils encore ?

L'uniforme des scouts, dès les années trente et plus encore lorsque je l'ai porté, pouvait bien en agacer certains tout autant qu'il me hérissait aujourd'hui, ou provoquer leurs quolibets : ceux des gens du 140, par exemple, au grand dam de la pauvre Ginette qui devait traverser seule – Monique étant encore trop jeune pour aller chez les guides – le long chemin d'accès de la grille à l'escalier. Ou à l'opposé ceux des Laurent, la tante Jeanne et son mari. Les vieilles dames n'ont pas oublié le jour où ceux-ci avaient invité les Jeanjean, et où elles, les filles, qui devaient se rendre à une réunion, s'étaient présentées en costume de guides au lieu de leur petite robe de dimanche. *Mais quand on est arrivées, tu sais*, raconte Geneviève, *il a fallu aller se mettre en dimanche. Nous on voulait pas rater notre réunion. On a été à notre réunion, et on n'est venues qu'après. Oh, ça n'a pas plu hein !* (ironique, puis dans un grand rire) *On a été supprimé(e)s de l'héritage !* Elle a la dent très dure pour ces bourgeois guindés ; je pense que cette anecdote y est pour beaucoup.

Le mot *Scout* en anglais signifie à peu de choses près *éclaircur*. *To scout*, aller en reconnaissance, c'est à la fois un nom et un verbe – un substantif verbal – un petit signifiant multi-carte et monosyllabique bien commode, comme il s'en trouve en anglais beaucoup plus qu'en français. Ensuite les adaptations françaises ne sont jamais des traductions littérales. Le plus fort, ce sera de choisir le nom de « jeannettes » à partir de 1927 pour désigner la branche cadette des guides de France. Sainte patronne : Jeanne d'Arc, la bouteuse des Anglais hors de France. Les marraines m'ont parlé des fêtes de Jeanne d'Arc, grands rassemblements pour les guides. Cela ne me rappelait rien en tant que scout. C'était Saint Georges, le saint patron des scouts de France, d'ailleurs je ne m'en souvenais pas non plus. Encore un saint guerrier, Saint Georges, représenté à cheval brandissant une lance. On fait flèche de tout bois chez les scouts de France, l'imagerie chevaleresque le dispute à celle des Indiens d'Amérique, on se donne des « totems » (Bison assis, Pigeon vert... Hamster jovial ?), on fait des jeux de pistes comme les Indiens, du feu sans allumettes, on couche sous la tente, on prend le vent au doigt mouillé. Et j'allais oublier Kipling, le livre de la Jungle, tous ces noms d'animaux chez les louveteaux, les apprentis scouts par où j'ai commencé dès que nous sommes arrivés de Vauhallan au Chesnay en 1959. J'avais 9-10 ans, cela n'a pas traîné. La cheftaine s'appelait Agnès mais on disait Akéla. On connaissait les personnages du Livre de la Jungle, l'ours Baloo, Baghera la panthère, et puis Ricki-Tiki-Tawi, la mangouste, quel nom ! Le groupe s'appelait une meute, ce qui n'empêchait pas de passer des diplômes – secouriste, cycliste, cuisinier – qu'on cousait ou faisait coudre par sa maman sur la manche de sa chemise. Ensuite ç'a été les scouts. *Scouts toujours*, criait le chef... *prêts !*, répondions-nous tous en chœur, lors des rassemblements. J'étais dans la patrouille des « cerfs ». Chaque été il y avait un camp. Je me souviens de marches harassantes en Dordogne, sous un soleil de plomb, puis d'un rassemblement avec d'autres troupes à Gourdon dans le Lot. On marchait sur des chemins ou le long de la route pendant des kilomètres. On nous envoyait seuls pendant plusieurs jours, avec une mission à remplir, de vraies expéditions-survie. Inimaginable, aujourd'hui, qu'on puisse lâcher ainsi des ados dans la nature. J'ai beaucoup aimé le camping. On dormait sous des tentes canadiennes, une par patrouille, on se lavait au torrent, on se réunissait le soir à la veillée autour du feu de camp, on chantait. Je me demande si ce n'est pas à Gourdon que j'ai fait ma « promesse ». C'est un souvenir confus, pas très agréable. Je ne la sentais pas, la promesse. Comme si on m'avait demandé d'entrer dans les ordres ou de me marier. À douze-

<sup>18</sup> Film de Étienne Chatiliez (1988) *Le pompon pour le prêtre* interprété par Patrick Bouchitey, et pour les parents par Hélène Vincent et André Wilms.

treize ans on est trop jeune. C'est comme pour la communion solennelle. On parle de rites de passage, d'étapes à franchir dans la vie, dans la société... mais qu'est-ce que vous voulez qu'on promette ?

Ginette raconte ensuite, dans l'interview, comment cela s'était passé pour elle. C'était en 1934-35, dit-elle, elle avait 14 ou 15 ans (c'était donc, pour en revenir aux albums de vacances, là où nous en sommes arrivés – après les années de vacances à Fort-Mahon – et où l'on « passe de la mer à la montagne»). En fait ce n'est pas leur père, selon elle, qui les avait amenées aux guides. Plus tard, certes, les parents les y ont toujours encouragées, accompagnées quand il le fallait, mais au départ, dit Geneviève, *c'est Denise qui a insisté : Denise a dit à Renée Scherler – une « grande amie » à elle, qui est devenue religieuse ensuite – : « Il faut absolument que Ginette rentre aux guides, ça l'occupera, ça lui changera les idées... enfin ça lui fera du bien »*. Renée Scherler était probablement enseignante – ou peut-être une camarade de classe – de Denise à l'école Sainte Marguerite-Marie – et peut-être aussi aux « bernadettes »<sup>19</sup>. Son nom figure sur le programme d'une des fêtes de fin d'année de cette école. Est-ce Denise qui a parlé à Renée Scherler de faire entrer Ginette aux guides, ou l'inverse ? Denise se faisait du souci pour sa sœur.

(Je ne pouvais pas ne pas relever cette phrase... lui *changer les idées*, pourquoi ? Je lui ai donc demandé de préciser. C'est Monique qui a répondu : *Ginette elle participe à toutes les misères du monde alors... de toutes façons tu la connais*. La fragilité de ma marraine se dévoile de plus en plus. Force et fragilité, douceur et originalité... avec au fond cette résistance incroyable qui l'aura maintenue en vie si longtemps, elle la dernière des Jeanjean.)

La santé avant tout, comme on dit. Ensuite la jeune Ginette a l'air en forme, sur les photos avec les guides. La première date de 1934, effectivement. Je me suis plongé dans les albums mais c'est un peu confus à partir des guides. En effet les photos concernant les activités des guides n'ont pas été rangées à leur place chronologique à la suite des autres. Il faut laisser de côté l'album n° 4, celui qui commence en 1936 avec le pèlerinage de guerre, on y reviendra plus tard. En revanche le suivant, l'album n° 5 (oui, n° 5 déjà, si l'on remonte au n° 1, l'album noir à fermoir, le compte est bon), l'album n° 5 est consacré aux guides. On y voit Geneviève et Monique avec leurs copines en jupe et uniforme sombre, chapeau ou béret sur la tête, une cape au début, elles s'en souviennent encore, et au cou un foulard ou une cravate, ça dépend des fois, je ne vais pas entrer dans les détails. Je ne sais pas où elles se réunissaient, probablement dans le 20<sup>ème</sup>. Il y a quelques photos de réunions, notamment des photos-cartes (1021 à 1026<sup>20</sup>) où on les reconnaît parfois, Geneviève et Monique. Ainsi sur celle-ci prise sans doute dans leur local parisien, où l'on reconnaît **Geneviève au centre d'un groupe de guides (1023) :**



<sup>19</sup> Cf. infra.

<sup>20</sup> Cartes postales trouvées en dehors des albums.

Les photos concernant les guides sont généralement prises en extérieur, hors des murs et hors de Paris. Cela commence, dans l'album 5, à la Pointe du Raz en 1935. Ensuite la chronologie est plus ou moins respectée, les dates ni les lieux ne sont pas toujours notés. Un des premiers est Boussy<sup>21</sup> (6510 à 6515, année 1936) et il reviendra à plusieurs reprises. Cela ne m'étonne pas, il s'agit de Boussy-Saint-Antoine dont les marraines m'ont parlé, à propos d'une certaine cheftaine Moré qui avait eu de l'importance dans leur vie et qui était une amie. On peut reconnaître la cheftaine Moré sur les photos. Elle avait une propriété à Boussy où les guides venaient souvent en week-end pour leurs activités de plein-air et sans doute pour y planter leur tente au bord de l'Yerres. Ensuite les lieux évoqués se multiplient pour les guides comme pour les vacances familiales. On voit des jeunes filles, tantôt en liberté, tantôt guindées au garde-à-vous pour tel ou tel cérémonial. Fernand et ma mère y apparaissent à l'approche de 1950, année des 30 ans de ma marraine et de ma naissance. Il doit y avoir un moment où les sœurs, ensemble ou successivement, sont passées des guides aux « guides aînées », comme les scouts passaient aux « routiers ». C'est en tant que guides aînées qu'elles ont rencontré Fernand et ma mère, et en tant que guides aînées qu'a subsisté ensuite un groupe d'amies fidèles...

Cependant il me reste, avant de refermer les albums de vacances et d'en finir avec les histoires de scouts, une petite chose à raconter. Sur le dernier album des guides (album n° 7), je tombe sur une série légendée « Marolles », datée de 1947 et 1948. Je le connais, ce Marolles. J'y ai campé moi aussi lorsque j'étais louveteau. Mais les deux « marraines » ne m'en ont rien dit. Pourtant Marolles-en-Hurepoix est tout près de Lardy. À Marolles, j'aurais été bien incapable de retrouver ce lieu où je me souvenais nettement avoir fait un camp de Pâques. C'était une propriété appartenant à quelque bourgeois bienfaiteur du mouvement. Tiens, autre chose : de l'autre côté de Lardy, en suivant la vallée de la Juine en direction d'Étréchy, le premier village est Chamarande. Et le château de Chamarande fut de 1922 à 1951 le haut lieu de formation des scouts et guides de France (il appartient désormais au Département de l'Essonne dont il abrite les Archives Départementales, ainsi qu'un centre d'art contemporain). Tous les scouts ont entendu parler de Chamarande. Enfin voilà, moi je me souvenais surtout d'un camp de Pâques à Marolles. Il gelait et je me revois cassant la glace pour la toilette du matin à la fontaine. Nous étions des petits louveteaux de 10-11 ans, ce que je n'arrive pas à imaginer. Nos souvenirs sont sans âge, nous ne nous y revoyons jamais tels que nous étions dans l'enfance, mais tels que nous sommes, avec le cerveau d'aujourd'hui dans un corps sans âge. Je me souviens de ce camp là, et d'une autre fois aussi où nous étions allés à Marolles en vélo. C'est un souvenir très net. Nous avions dû prendre la journée, encadrés par nos chefs et cheftaines (*Akéla*), pour relier Le Chesnay à Marolles-en-Hurepoix. Il faisait beau, et nous étions passés par la vallée de Chevreuse. C'est tout ce qu'il en reste.

Encore un souvenir de Ginette : *Nos parents ils venaient toujours, toujours. Chaque fois, quand la cheftaine invitait les parents, nos parents étaient là. Du reste elle les appréciait bien nos parents...* Cela ne nous étonne pas : les parents Jeanjean ont toujours été très proches de leurs filles, toujours partants pour assister à leurs activités si on les y invite. Je suppose qu'ils devaient toujours répondre présents pour les réunions parents-professeurs, s'il y en avait. Et bien sûr pour les fêtes de fin d'année des écoles comme pour les fêtes scout.

(Il y a tout un tas de programmes de fêtes scout dans les archives – oui, un tas, souvent sans dates – dont un certain nombre données à Boussy-Saint-Antoine, haut-lieu du scoutisme en Île-de-France. Les troupes numérotées – notamment la 21<sup>ème</sup> Paris, ainsi que la 17<sup>ème</sup>, groupe de N.D. de Lourdes qui était probablement la leur, située dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement – s'y entre-invitent, scouts, guides, guides-aînées et routiers – ces derniers notamment, au

---

<sup>21</sup> Boussy, à ne pas confondre avec Boissy où s'est vue une journée de la CFTC, ni avec Croissy (voir plus haut).

sein desquels se constitua en 1929 la troupe des Comédiens routiers<sup>22</sup>. On cite Baden-Powell : *Rire peu prouve peu de santé. Riez tant que vous pourrez, cela fait du bien. Toutes les fois que vous pouvez faire de bons rires, allez-y, et faites rire les autres autant qu'il vous sera possible, cela leur fera du bien.*<sup>23</sup> Il avait bien raison Baden-Powell. Ce n'est pas la mixité pour autant, et pas vraiment les années folles. De fait, scouts et guides, puis routiers et guides aînées se rencontraient dans de telles occasions – les uns sur scène, les autres dans la salle ou inversement – mais ne se produisaient pas ni ne vivaient ensemble.)

On voit assez souvent les parents sur des photos des albums consacrés aux guides. Sur une de ces photos, vers le début de l'album 5 (6520) ils sont en compagnie des deux cadettes, assis sur un talus d'herbe, Monique entre les genoux de son père. La photo, probablement prise à Boussy, est datée de 1936. Les filles ont 12 et 16 ans. Mais il n'y a ni Madeleine, ni Denise.

L'absence de Madeleine (déjà bien malade) ne nous surprend pas. Elle peut avoir autre chose à faire, à 19 ans, que d'accompagner ses parents lors d'une journée avec les guides.



(6520)

Quant à Denise, elle n'était plus là. Elle était partie au début de l'année, et c'est incontestablement ce qui est arrivé de plus dur pour la famille Jeanjean en cette année 1936.

---

<sup>22</sup> Voir à ce sujet : Hubert Gignoux, *Histoire d'une famille théâtrale (Jacques Copeau, Léon Chancerel, les Comédiens routiers, La Décentralisation dramatique)*, Lausanne, L'aire / ANRAT, 1984.

<sup>23</sup> Programme imprimé de la Séance récréative annuelle des Scouts de France de la 17<sup>e</sup> Paris, samedi 24 et dimanche 25 février (année non précisée), 109 rue Pelleport Paris 20<sup>e</sup>.

## Chapitre XI – Travail patrie etc.

Où l'on verra sous quelles formes et sous quelles bannières un employé parisien, Simon Jeanjean – devenu rapidement, il est vrai, sous-directeur de la petite entreprise Tournieroux – s'engagea dans des responsabilités de tous ordres, syndicales d'abord, puis politiques, sans jamais cesser de veiller à l'éducation de ses filles. Et l'on verra progressivement ses positions, jadis farouchement conservatrices et nationalistes, se nuancer de plus en plus au sein d'un parti modéré.

### Le mouvement syndical

Les vacances, aussi importantes soient-elles – et de plus en plus dans notre société dite des loisirs – font figure de parenthèses, pour le père Jeanjean comme pour ses filles. C'est un peu dommage pour notre collection de photos, prises dans des moments où le travail s'arrête. Revenons au travail. Simon Jeanjean, comptable, était un col blanc. Il avait adhéré dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle au Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie (SECI), un des premiers syndicats créés après la loi du 21 mars 1884 relative à la création des syndicats professionnels. C'était un syndicat chrétien. Et dans la foulée, suite à la loi de 1884, se créèrent des fédérations réunissant des branches diverses, des ouvriers, des employés et toutes sortes de travailleurs. Le syndicalisme monte en puissance en même temps que l'industrie, on est bien loin des lampes à huile des premiers réverbères, même si Jeanjean en est encore aux Becs Visseaux, qui d'ailleurs évoluent eux aussi.

Dès septembre 1895, des délégués de vingt-six fédérations d'industrie ou de métier, de dix-huit Bourses du travail et de cent vingt-six chambres syndicales isolées, ont tenu congrès à Limoges et il en est résulté la création de la Confédération Générale du Travail (CGT). On peut y revenir brièvement, même si Simon Jeanjean en 1895 n'avait que 9 ans et vivait en Lorraine allemande. Si l'on en croit le compte rendu du congrès<sup>1</sup>, 1662 organisations ouvrières y furent représentées, corporations et fédérations venues des principaux bassins industriels du pays et notamment des provinces. Parmi les plus nombreuses figuraient celles de Limoges et de la Haute Vienne – porcelainiers, gantiers, métiers du bâtiment et autres

(mais aussi en quantité impressionnante ceux de la métallurgie ardennaise de Sedan, Mohon, Charleville-Mézières, et Braux, pour ne citer que ces lieux de mes origines. Et même ceux de Thilay, dans la vallée de la Semoy où mes parents ont fini leur vie, vallée désormais fort paisible mais alors bourdonnante de métallurgie, et où circulait le petit train industriel Decauville. La voie ferrée a aujourd'hui disparu, laissant place à un joli sentier de randonnée – fin de la parenthèse).

L'objet du Congrès était dès l'origine – je cite le préambule, page 4 – «*de montrer aux classes dirigeantes que les ouvriers sont dignes et capables de prendre en mains la direction des affaires qui sont gérées depuis si longtemps par la classe bourgeoise au détriment de la classe laborieuse*», ou encore – pour aller plus loin, page 16 – de *préparer l'avènement de la République du travail contre la rapacité capitaliste* – avènement final que d'autres qualifiaient de dictature du prolétariat. La visée est donc révolutionnaire, et le congrès en vient naturellement à aborder les conditions d'organisation d'une grève générale, première étape en vue d'une révolution anticapitaliste. L'organisation de la grève générale sera un des objets principaux de la confédération issue de ces débats. Il est souhaité aussi par une fraction importante que *les éléments constituant la Confédération Générale du Travail* [se tiennent] *en dehors de toutes les écoles politiques* (page 53). Ce point restera la pierre d'achoppement centrale des mouvements syndicaux. Il est dit aussi que *le prolétariat devrait être*

<sup>1</sup> Septième Congrès national corporatif, tenu à Limoges du 23 au 28 septembre 1895. 116 pages.

*organisé non seulement au point de vue national, mais international* (page 71). Toutes questions qui allaient devenir primordiales dès le tournant du siècle suivant.

(La question des grèves était d'ailleurs d'une brûlante actualité à Limoges au moment du Congrès. Moins de trois mois plus tôt, une cinquantaine d'ouvrières – syndiquées – étaient entrées en rébellion contre les abus caractérisés de la direction de leur entreprise, l'usine de lingerie féminine Clément. Il y régnait une discipline de fer et surtout une certaine conception de la religion prônée par le haut clergé catholique. Chaque jour, les ouvrières devaient s'agenouiller pour réciter les trois prières obligatoires, chaque dimanche elles devaient assister à la messe, et encore communier trois fois par an. Cela n'aurait pas gêné un Jeanjean à titre personnel, mais sur le plan politique c'est autre chose. Excommunication des récalcitrantes, remplacement par des religieuses... la grève dura trois mois et n'était pas terminée lors du Congrès qui ne manqua pas d'apporter son soutien aux grévistes. En vain. Cette première grève de femmes fut un échec. Mais la route était tracée<sup>2</sup>.)

## La CFTC

La Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (CFTC) – première confédération concurrente de la CGT – quant à elle, est née en 1919, en référence à la Doctrine Sociale de l'Église, énoncée dans l'Encyclique *Rerum Novarum* du Pape Léon XIII (1891). Son mot d'ordre : la paix sociale. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, et bien des feux ont brûlé en Russie. La CFTC, comme Simon Jeanjean, était avant tout chrétienne, plus précisément catholique, se démarquant fortement en cela de la CGT. Elle engloba naturellement le Syndicat des Employés (SECI), syndicat catholique auquel adhérait Simon Jeanjean – lui-même farouchement anti-communiste, patriote, comme on l'a vu, et pas du tout internationaliste.

La première et la seule mention qui soit faite du Syndicat des Employés dans sa correspondance professionnelle se trouve dans une réponse que lui avait adressée Léonard Tourniéroux en 1909, au moment de le réembaucher à la suite de son service militaire. Tourniéroux connaissait bien Simon puisqu'il l'avait employé précédemment de 1905 à 1907, et manifestement il ne demandait pas mieux que de continuer. Au demeurant cette réponse (il nous manque la lettre de Simon), adressée à Simon à la caserne de Laon, est sur certains points un peu déroutante :

*Paris, le 25 Août 1909 – Monsieur, – En réponse à votre estimée du 23 courant, nous devons vous communiquer que nous sommes toujours dans les mêmes dispositions à votre égard mais à notre avis, ceci ne peut vous empêcher de vous faire inscrire au Syndicat des Employés car, par son entremise, vous pourriez peut-être trouver une situation plus enviable que dans notre maison, car comme vous le savez, les conditions de débuts que nous vous pourrions vous offrir seront raisonnables, mais modestes. – Nous avons eu entre-temps, la douleur de perdre Mr Eugène que nous avons enterré il y a 8 jours et vous savez que nous perdons en lui un bon collaborateur. – Nous aurions l'intention de vous réserver une partie de son travail et vous seriez chargé de facturer et de vérifier toutes les marchandises sortant de nos magasins.*

*Nous vous serions obligés de nous dire le plus tôt possible si les conditions de la situation que nous vous laissons entrevoir seraient susceptibles de vous convenir et aussi de nous communiquer la date*

---

<sup>2</sup> En janvier 1896, les décalqueuses sur porcelaines de l'usine Haviland, après quatre jours de grève, obtiendront la satisfaction de leurs revendications. En attendant les grandes grèves et les émeutes de 1905, toujours à Limoges.



*exacte de votre libération. – Au plaisir de vous lire, nous vous prions d'agréer, Monsieur, nos civilités empressées – [signé :] L. Tourniéroux (2200)*

Le moins qu'on puisse dire c'est que l'on était loin de l'affrontement évoqué plus haut entre monde ouvrier et patronat capitaliste. Tourniéroux, patron d'une petite PME, sollicite presque timidement les services de Jeanjean, sous-entendant que celui-ci pourrait facilement trouver mieux. Quant à l'allusion au Syndicat des Employés, elle semble supposer soit que Simon n'y était pas encore inscrit puisque Tourniéroux lui dit qu'il peut le faire, soit que cette inscription ne vaudrait pas adhésion au syndicat, mais bien plutôt sur une liste de recherche d'emploi. Le SECI tiendrait alors lieu d'agence de placement... ou alors quoi d'autre ? (Simon aurait-il visé un emploi permanent au sein même du syndicat ?) Ou encore, la lettre de Tourniéroux répondrait-elle, entre autres choses, à une demande d'autorisation de se syndiquer ? Ce qui relèverait d'un droit syndical encore balbutiant. Tout cela reste d'ailleurs bien paradoxal, puisque c'est le demandeur, Simon, qui semble avoir tout pouvoir de décision, ne laissant à Tourniéroux que l'espoir que celle-ci soit positive, et qu'il veuille bien croire à ses civilités... empressées !

Ouvriers, employés, même combat, dira-t-on plus tard. Je ne sais si notre Simon pouvait épouser ce slogan. Cadre il était, c'est-à-dire chef investi d'une autorité, au moins autant qu'employé de base. Il n'est rien moins qu'un « invisible », comme on dit maintenant. Il prend la parole, prend la plume, ne se gêne jamais pour interpeller ses adversaires, que ce soit le directeur des HBM, tel curé de gauche ou l'institutrice de sa fille au sujet du dernier bulletin scolaire.

Les filles, elles, sont entrées tôt dans le monde du travail. Denise comme comptable et sténodactylo avait sa carte du SECI, et toutes elles exercèrent ce métier à un moment ou à un autre, à l'exception de Madeleine qui était femme de ménage. Geneviève sera apprentie dès 14 ans dans une fabrique de vêtements puis « manutentionnaire » à 17 ans (comme en témoigne son Livret de travail des enfants dans l'industrie) avant de devenir couturière – ce fut son premier métier – comme ses grand-tantes, et comme sa mère à l'occasion l'avait été pendant la guerre.

Je la revois Ginette, dans les derniers temps de sa vie alors que Monique n'était déjà plus là<sup>3</sup>, entonner avec une fausse grandiloquence *Debouout, classe ouvriè-ère...* Elle avait plus de 90 ans, et bien du mal à se lever, mais elle n'avait pas oublié *Jeunesse nouvelle*, le chant de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne, mouvement né en 1937).

Pour les Jeanjean, le Syndicat touche l'église. Le journal du SECI *L'Employé*<sup>4</sup>, informe ses lecteurs dans chaque numéro, sur les heures et lieux des permanences hebdomadaires. On peut lire dans ses colonnes qu'en 1932 les permanences syndicales du SECI-CFTC-section du 20<sup>ème</sup> arrondissement se tenaient à ND de Lourdes, 130 rue Pelleport, le jeudi de 21 à 22 heures, et au 4 rue d'Eupatoria, le mercredi aux mêmes heures. Cela ne devrait pas nous étonner ; l'adresse du 4 rue d'Eupatoria est aussi celle du Cercle Saint Rémy de Ménilmontant, comme probablement de nombreuses autres associations ou groupes confessionnels. Simon Jeanjean, en militant syndical assidu qu'il était, s'y rendait régulièrement, et pas seulement le dimanche après la messe comme s'en souvenaient ses filles.

Je parcours la presse syndicale conservée par Simon Jeanjean. *Nous ne sommes pas d'accord !*, dit la CFTC en très gros titre à la une du *Magazine du travail*, édition spéciale de *Syndicalisme*, numéro 711 du 24 janvier 1959. *Les capitaux n'ont pas de patrie ; c'est cependant devant leur diktat*

<sup>3</sup> Cf. infra, chap. 21.

<sup>4</sup> Curieusement, il n'y a qu'un exemplaire de *L'Employé* dans le Fonds Jeanjean. Voir aussi Gallica, qui en donne à lire une sélection.

que la nation capitule. Ainsi s'insurge le Secrétaire Général. Son éditorial traite de la politique de la Sécurité sociale. *Capitiaux sans patrie... diktat... nation...* il y a de ces invariants du capitalisme, et donc des luttes syndicales – dans les années 30-40 et plus tard. *Nous ne sommes pas d'accord... Tout est en progrès, sauf ceux qui en sont les artisans...* Une maman : « Je soignerai moi-même mon enfant sans le concours d'un médecin »... Les encadrés imbriqués de tailles différentes en noir et blanc sur papier pauvre, les polices de caractères variées et criardes, les titres choc ou sarcastiques, tout cela, qui ne se voit plus guère aujourd'hui que dans *Le Canard Enchaîné*, convient parfaitement à notre Jeanjean-le-battant (et vient contredire, je l'avoue, une idée molle que je me faisais de la CFTC. Venu naturellement à la CFDT dans les années 70, je ne pouvais considérer le syndicat d'avant la scission autrement que comme un corps vieilli et à bout de souffle, sans chercher plus loin ni plus tôt. Ce qui était un peu court, je le reconnais).

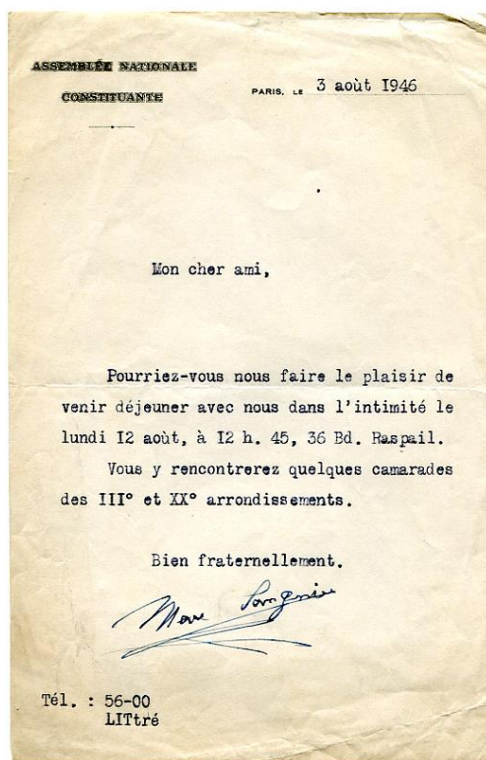
Poursuivant ma lecture du *Magazine du travail*, je ne suis guère étonné de tomber sur une réponse à une lettre ouverte de la CGT signée de son secrétaire général Benoît Frachon. C'est d'ailleurs un journal complet. Il y a des mots croisés (avec les solutions). Une présentation du *Vieil homme et la mer*, film de John Sturgess qui vient de sortir, avec Spencer Tracy dans le rôle du vieil homme. Critique mitigée à propos de ce « fort consciencieux réalisateur américain » qui fait ce qu'il peut pour adapter Hemingway, et de son film « qui manque parfois d'audace ». Je ne vais pas détailler tous les articles. Je regarde à tout hasard les photos, au cas où j'y retrouverais Jeanjean. Mais je m'égare, c'est un numéro daté de 59, il y a plus de 7 ans qu'il est à la retraite. Je ne peux pas m'empêcher de lire toutes ces choses qu'il a écrites, recopiées ou simplement lues, ce lecteur boulimique, et qu'il a gardées.

En revanche, je vois, en page 6, que *la Fédération du vêtement a tenu son congrès à Bierville*. Elle est chez elle à Bierville, la CFTC. Suivons ce fil. Je me souviens que le nom de *Boissy* (Boissy-la-Rivière, dans l'Essonne, où se trouve Bierville) est apparu dans l'album Jeanjean à côté de Fort-Mahon, de Lourdes et des Bernadettes dont Denise faisait partie. On y voit les Jeanjean en famille, tous les six, les parents et les filles (5232 et 5233). Je n'avais pas fait le rapprochement. Or le château de Bierville appartenait depuis 1921 à Marc Sangnier.

## Marc Sangnier - Bierville

Marc Sangnier (1873-1950), journaliste créateur du *Sillon* et pacifiste notoire, fut un des principaux promoteurs du catholicisme social. Le *Sillon* fut non seulement un journal, mais dès 1894 un lieu de réflexion politique, dans l'esprit du « Ralliement » des catholiques au régime républicain prôné par le pape Léon XIII et de son encyclique *Rerum Novarum* – ligne fondatrice de la CFTC. *Sillon* fertile donc, pour Jeanjean, que ce vaste mouvement d'éducation populaire qui, réunissant la jeunesse ouvrière et les fils de notables (on n'est vraiment pas dans la lutte des classes) entreprend de réconcilier les classes laborieuses avec l'Église et la République. Sangnier, mobilisé en 14, au front avec le grade de lieutenant, sera élu en 1919 comme député à la Chambre Bleu-horizon, puis se consacrera ensuite avec ardeur à la cause pacifiste. Mais son option en faveur du rapprochement franco-allemand lui coûtera la réélection. Je ne pense pas d'ailleurs, qu'un tel rapprochement ait jamais pu emporter l'adhésion de cet anti-boche de Jeanjean, mais elle n'aurait pas suffi à l'éloigner de Sangnier. On retrouve ensuite Marc Sangnier comme défenseur des objecteurs de conscience, puis à l'origine des Auberges de Jeunesse (la première fut à Bierville), de la cause des femmes, etc.

Je relève dans les archives **une invitation personnelle** (2218) adressée par Marc Sangnier à Simon Jeanjean pour un « déjeuner... dans l'intimité » au 36 boulevard Raspail qui était le siège du *Sillon*. C'était en 1946. « Vous y rencontrerez quelques camarades des III<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements ». La lettre était adressée à « Mon cher ami », et signée « Bien fraternellement, Marc Sangnier »



À la mort de Marc Sangnier en 1950 le château de Bierville sera légué à la CFTC.

Bierville, voilà un nouveau lieu à porter sur la carte de France des Jeanjean. Ce nom réapparaît à intervalles réguliers dans les albums de photos, accolé ou non à celui de Boissy-la-Rivière, village où se trouve le château de Bierville. Ce nom ne me rappelait aucun souvenir particulier. Situé dans l'Essonne, je ne savais pas au bord de quelle rivière il était situé. C'est à une dizaine de kilomètres au sud d'Étampes, le long d'une rivière en effet. La route, sur la carte, est marquée d'un liseré vert signalant une vallée agréable, et... « Bon sang mais c'est bien sûr ! » comme disait le commissaire Bourrel<sup>5</sup>... j'ai très bien connu cette route dans une vie antérieure. Étant professeur à Pithiviers, et habitant un morne village beauceron du nom prédestiné de Guignonville, je me rendais à Paris chaque semaine. Il fallait prendre le train à Étampes et c'était mon chemin. Ce ne serait encore rien, mais il se trouve que la charmante rivière qui distingue ce Boissy-là de tous les autres Boissy de France n'est autre que la Juine. La Juine prend sa source à proximité d'Autruy-sur-Juine dans le département du Loiret, entaillant la Beauce qui laisse place alors aux ondulations de l'Île-de-France, passe par Boissy où est le château de Sangnier et de la CFTC, longe ensuite Étampes et la Nationale 20 qui joint Limoges à Paris, puis s'en va, à Chamarande, traverser le parc du château où se réunissaient les Scouts de France, avant, toujours vers le nord, de rafraîchir le fond du jardin de Geneviève et Monique Jeanjean à Lardy, de traverser Bouray et cetera et et cetera, et enfin, plus au nord encore, de s'aller jeter dans l'Essonne. L'Essonne et Lardy, dernier pays des Jeanjean.

(Je pourrais naviguer au fil de cette eau, de la Juine à la Seine jusqu'au Pont Mirabeau, filer cette espèce de métaphore des temps et des lieux, de digression en digression. Du Prix Goncourt décroché en 1945 par Jean-Louis Bory pour *Mon village à l'heure allemande*, village qui était bien Méréville, à deux pas du château de Bierville qui appartenait à Marc Sangnier lequel s'était battu pour le rapprochement franco-allemand, je pourrais venir en Beauce où

<sup>5</sup> Pour les plus jeunes : le commissaire Bourrel connut ses heures de gloire dans la série télévisée « Les Cinq dernières minutes » de 1958 à 1973 (56 épisodes, dont 51 en noir et blanc).

j'ai vu quelle chape de silence occultait encore l'histoire du Camp de transit de Pithiviers comme de celui de Beaune-la-Rolande, à deux pas du maquis de la forêt d'Orléans. Mais c'est assez. Par le train de banlieue qui ne s'appelait pas encore RER, mais que déjà Simon Jeanjean prenait à la Gare d'Austerlitz, on pouvait aller à Étampes, à Boissy-la-Rivière et au château de Bierville. À partir d'Étampes ce train n'existe plus depuis belle lurette, ni vers Boissy ni vers Pithiviers. Revenons à la CFTC.)

À la fin, tout en bas de la dernière page du magazine de la CFTC, un petit encadré conseille : *Ne jette pas ton journal... passe-le à ton voisin !* Aimable recommandation... même à la relire plus d'un demi-siècle plus tard. J'aime cette idée de lecture en commun, j'aime les livres que m'ont passé mes amis. J'aime la lecture à voix haute. Je repense aux vieilles tantes, pendant la guerre, se regroupant avec Blanche entre dames Jeanjean pour lire ensemble les cartes postales du poilu. Et de l'autre côté, je vois ces boîtes à livres où les gens déposent leurs bouquins, dans ma ville aujourd'hui. Ils ne savent pas qui les liront. Et je suis là, à relire des journaux du passé, et c'est comme s'ils avaient été imprimés ce matin.

D'ailleurs ce n'est pas dans le syndicat mais bien plutôt dans la politique, que Jeanjean s'exprima le plus, dans les rangs de la Démocratie chrétienne. Très motivé par la question sociale et par la défense des droits des classes les moins favorisées – y compris pour lui-même et pour sa famille – il ne fait cependant pas partie du prolétariat, mais de la catégorie intermédiaire, celle des cadres. Ce n'est pas toujours une position simple pour un militant syndical, vis-à-vis de ses collègues, qui le rangent du côté des patrons. Membre d'une équipe de direction, je suppose qu'il savait où était sa juste place en tant que syndiqué. Un peu plus tard il aurait peut-être pris sa carte à la CFE-CGC. Mais ne refaisons pas l'histoire, son C à lui c'était Chrétien avant tout, pas Cadre.



(1460)

## Catholique d'abord – ce que nous dit le Fonds Jeanjean

Avant de suivre le parcours de Simon Jeanjean en politique, j'ai essayé de comprendre où allaient ses sympathies, à partir de celles qu'on lui connaît déjà. On a vu son affection pour *La Libre Parole*, on se souvient de tous ces trucs de droite et même d'extrême droite qu'il trimbalait dans ses bagages et dans son cœur, et qu'on retrouve dans ses archives. Son terreau d'origine, on l'a vu – incontestable et définitivement déterminant – c'est la Lorraine ultra-catholique, ultra-française et ultra-revancharde. Le plus saillant, c'est la croyance au Dieu des bons chrétiens et à ses saints. Tous les membres de la famille sont titulaires d'une « carte de catholicité », et lui-même fut toujours le pratiquant le plus assidu. De cette tradition ultra-catholique sa bibliothèque témoigne clairement.

Il y a notamment dans les archives un curieux document de quatre pages, manuscrit d'une main juvénile (2612), qui commence par ces mots : *Oraisons écrites de la main de Dieu. Ces Oraisons ont été trouvées au Saint Sépulcre en la ville de Jérusalem enveloppées dans un linge blanc. Elles sont d'une si grande vertu que quiconque les portera sur soi ne tombera dans les mains du démon*, etc.<sup>6</sup>. Un exemple parmi d'autres de piété naïve, quelque peu obscurantiste. La génération suivante n'en sera pas exempte, mais se caractérise surtout – au moins chez Simon, puis chez sa fille Denise – par une foi puissante, une étude assidue et une adhésion aux valeurs chrétiennes et mariales traditionnelles. Le livre *Manuel officiel de la Légion de Marie*, publié en 1939 avec l'approbation du pape Pie XI (3646) en est un exemple éloquent parmi d'autres. *La Légion de Marie*, comme on peut le lire d'entrée, est une association de catholiques qui, sous l'approbation de l'Église et le puissant commandement de Marie Immaculée... se sont constitués en Légion, pour « servir » dans la guerre que l'Église ne cesse de livrer au monde, au démon et aux puissances du mal. On peut supposer que cette phraséologie guerrière eut ses adeptes chez les Jeanjean. Le livre a été lu de près, coché au crayon de ci de là avec application. Mais je ne pense pas que ces annotations touffues soient dues à Simon, ce n'était pas dans sa manière.

Nous voici ramenés à la Bibliothèque de Simon Jeanjean et à son cahier portant ce titre<sup>7</sup>. Celui-ci nous a semblé représentatif d'une lecture passe-temps susceptible d'occuper non seulement les « veillées des chaumières », mais les longues journées d'hôpital et de convalescence. La revue portant ce titre y tenait une bonne place (entre *Lacretelle* et *Daphné du Maurier*), puis quelques pages plus loin *L'Ouvrier* et *Le Petit Écho de la Mode*. Mais la lecture documentaire – et de réflexion la plus sérieuse – n'était nullement exclue et nous intéresse au premier chef<sup>8</sup>.

Ainsi, sur la question d'Alsace-Lorraine, y a-t-il un ensemble de documents – livres, coupures de journaux et plaquettes – exprimant le refus ou la résistance des Alsaciens-Lorrains à l'annexion allemande<sup>9</sup>. Et puis, tous ces trucs qu'il recopiait et classait, les partitions, les carnets de chants, les vitupérations contre les ennemis de la France, les déclamations à la Déroulède. Sa bibliothèque accueille d'ailleurs des documents diamétralement opposés sur le plan idéologique, comme peut l'être *Le Pacifisme d'action* de

<sup>6</sup> Ce texte superstitieux et exalté a dû être recopié d'un feuillet publié à Paris chez Mourgues Frères, référencé dans le *Courrier de la Librairie* en 1858. Il est très probablement de la main de Lucien Jeanjean, père de Simon, plus fragile que son fils sur le plan moral et intellectuel, et qui jadis n'avait pas dû ménager ses efforts pour décrocher le 1<sup>er</sup> prix de lecture et d'instruction religieuse à l'école primaire de Pontiffroy (2024). Comme quoi on peut commencer par avoir été un bon élève au catéchisme avant de faire peu ou prou la honte de sa famille, et de s'engager dans la Légion pour d'obscures raisons.

<sup>7</sup> Cf. supra, chapitre 6

<sup>8</sup> Les livres, plaquettes et revues (ou coupures de journaux sélectionnées par SJ) font l'objet de la section n° 3000 et suivants de notre inventaire.

<sup>9</sup> *Alsaciens-Lorrains nos frères !* 1917 (3626), *Petite histoire de l'Alsace-Lorraine*, 1918 (3622), *La Question d'Alsace-Lorraine*, 1918 (3623), *Comment nos frères d'Alsace-Lorraine ont agi depuis 1971*, 1918 (3624), *Comment l'Alsace et la Lorraine ont protesté*, s.d. (3625).

Marc Sangnier (3602)<sup>10</sup> avec quelques pamphlets totalement partiaux, tel *Les auteurs du crime de 1914* (3635)<sup>11</sup>. Plus tard on trouvera une anthologie de la propagande pétainiste à laquelle il n'est pas suspect d'avoir adhéré.

J'ai sous les yeux, tiré de sa bibliothèque, *La Vie et la mort de Déroulède*, des frères Tharaud (3640)<sup>12</sup>. Je lis à la page 15 une phrase où Jeanjean devait bien se retrouver : « *Désormais, l'internationalisme ouvrier, né du sentiment d'une commune misère, et l'antipatriotisme bourgeois, qui sacrifierait volontiers le pays à ses rancunes, se confondirent pour lui dans le même dégoût...* » Ce dégoût chez certains a pu aller jusqu'à la haine. Mais je n'imagine pas que cette passion négative ait jamais possédé Simon Jeanjean. Viscéralement opposé à l'internationale capitaliste tout autant qu'à l'internationale communiste et pareillement à la franc-maçonnerie, fut-il également antisémite ? Dans sa jeunesse, oui. Il ne fait aucun doute que certains documents acquis par abonnement dans les années 1900 soient représentatifs de ce genre d'opinions nationalistes, et qu'elles fussent les siennes. Mais pour d'autres documents ce n'est évidemment pas le cas. Ainsi l'odieuse plaquette intitulée *Un Bon Français* (3600)<sup>13</sup>, évidemment exemplaire, n'illustre en aucun cas sa propre « opinion ».



<sup>10</sup> Publié en 1935 aux éditions Foyers de la Paix (c'est-à-dire chez l'auteur, 34 Bd Raspail).

<sup>11</sup> Textes réunis par J-L. Bonnet, Librairie H. Floury, 1922.

<sup>12</sup> Jérôme et Jean Tharaud, *La Vie et la mort de Déroulède*, Plon, s.d. [1914] (coll. Figures et souvenirs).

<sup>13</sup> Illustration : 1ère et dernière page. *Un Bon français* désigne évidemment « le Juif » par antiphrase



Déroulède appartient au siècle d'avant, il s'est battu en duel contre Clémenceau et contre Jaurès, et lègue à la postérité une image définitivement surannée. J'ai essayé de lire, également tiré de la bibliothèque Jeanjean, *Les Chants du soldat* qui fut son recueil le plus lu. C'est dans une jolie édition dorée sur tranches (3669)<sup>14</sup>, mais Dieu que ces vers sont mauvais. Dès la première page et le premier quatrain...

*Oui, France, on t'a vaincue, on t'a réduite même  
Et comme il n'a pas eu pour preuve le succès  
À ton courage encore on jette l'anathème  
Et les Français s'en vont rabaissant les Français...*

...cela vous tombe des mains.

Or les choix politiques de Simon Jeanjean, son engagement aussi massif que modéré quant au fond, n'auront rien à voir avec de telles érucations ou de tels trémolos.

## Le Parti Démocrate Populaire (PDP)

En 1928, Simon Jeanjean rejoint le PDP. Depuis deux ans la famille Jeanjean avait emménagé au 140 Ménilmontant, ce qui n'était pas aussi rose que la couleur des briques. Mais tout ce petit monde allait plutôt bien. La petite dernière, Monique, avait quatre ans, l'aînée Denise en avait quinze. Denise avait traversé les années de guerre, elle se débrouillait bien maintenant, surtout pour les tâches ménagères et pour s'occuper des autres. Elle s'occupait des ses sœurs comme une petite maman – la petite poupée Monique et les deux autres, Ginette qui avait son petit caractère quelquefois, et la gentille Mado qui a toujours fait tout ce qu'elle pouvait, et dont la santé n'était déjà pas très brillante. Ce qui devait bien soulager leur maman.

<sup>14</sup> Paul Déroulède, *Chants du Soldat*, cent-quarante-et-unième édition, Calmann-Lévy, 1892 (Ouvrage couronné par l'Académie française – 1ère éd. 1872).

Car Blanche, figurez-vous, n'a jamais vraiment cessé de travailler. Rendons justice à Blanchette Jeanjean. On a parlé de sa famille un peu fantasque, ces tontons bourgeois qui ne se mouchaient pas du coude. On a parlé de ses chapeaux. On la voit sur les photos mais on n'en parle guère. Les filles nous disent « Ah notre papa c'était quelqu'un ! » ce qui est indéniable. Elles nous disent « les parents »... alors que d'elle, Blanche, on n'a vu jusque là que les petites remontrances qu'il lui faisait par correspondance. Alors que cela ne devait pas être pas facile tous les jours avec la tante aînée Lucie qui n'avait pas l'air commode et qui du reste était déjà bien âgée. Puis Simon est revenu, grand soulagement. Et puis la vie a repris. Blanche n'a jamais coupé les ponts avec son travail de dactylo. Son employeur G. Leblanc, de l'Office Commercial Laurent-Roux, l'a eue dans ses bureaux, comme le dit son certificat (2015) du 16 août 1910 au 31 octobre 1924. Ensuite elle ne s'est arrêtée que deux ans d'exercer son métier, jusqu'au 23 novembre 1926, date à laquelle elle entre chez Stendhal-Publicité, rue Stendhal dans le XXème, où elle travaille à nouveau comme dactylo jusqu'en 1938 (2016). Il fallait cela pour subvenir aux besoins de la tribu.

Donc la vie suit son cours. Les filles poussent, se débrouillent assez bien sous la houlette de leur mère, de Denise en nounou d'intérim avec peut-être de temps à autre l'assistance de la tante Pauline ; c'est la seule dont Ginette et Monique se souviendront, les deux autres ne sont plus là. Denise sait ce qu'elle veut, elle part souvent avec les « Bernadettes » à Croissy, à Lourdes ou ailleurs. Elle commence à mener sa barque, mais on peut toujours compter sur elle. Simon, lui, va pouvoir en faire de plus en plus à l'extérieur. Il ne se contente pas de mettre son bulletin dans l'urne aux élections prud'homales ou municipales. Il prend sa carte au PDP, petit parti démocrate chrétien fondé en 1924. Le PDP est le premier rassemblement d'envergure, sur le plan politique et non confessionnel, de la démocratie chrétienne. Il représente la tendance avancée du catholicisme social français, tout en incarnant l'idéologie du centrisme, mais se démarquant fortement de la vieille droite catholique. Voici ce qu'en dit son texte de présentation (dans un tract imprimé, édité probablement dès 1924) sous le sous-titre « *Son opportunité* » :

*Pendant les vingt années qui ont précédé la guerre, toute une élite d'écrivains, d'orateurs et de militants remarquables a travaillé avec courage et ténacité à ruiner le sophisme qui associait l'idée de respect des convictions religieuses à celles de réaction politique et de conservatisme social. On peut dire qu'ils y ont réussi et que les esprits sont aujourd'hui préparés à accueillir le Parti Démocrate Populaire (2652).*

Voilà où se reconnaît Simon Jeanjean.



(5516)



Et il ne s'y met pas à moitié. En 1928 il participe à la constitution de la section du 20<sup>ème</sup> arrondissement, dite aussi « 20<sup>ème</sup> section » du PDP (2654)<sup>15</sup>. Et pour plus de dix ans, il assistera aux réunions et contribuera activement à l'organisation de nombreuses manifestations. Trésorier de la section, il tient ses comptes dans un joli petit carnet *L'Inimitable*, marque déposée, imprimé chez D.K. à Belleville (2683), margé en rouge, dont il renforcera la reliure de chatterton et qu'il remplit au jour le jour lors des réunions. Ensuite tout a été soigneusement reporté sur des tableaux synthétiques de plus grand format, lignés à la main, et permettant un suivi complet sur toutes les années (2684). Les lignes concernant les sortants sont rayées et suivies d'une observation explicative, « décédé », « parti sans adresse », etc. C'est le cas de « Melle Jeanjean » qui a cotisé en 34 et 35 – commentaire : « déménagé ». Il s'agit de Denise bien sûr, qui avait alors 21 et 22 ans (à suivre). En revanche « Mme Jeanjean » (Blanche) a fidèlement versé sa cotisation sans faillir. On voit revenir aussi, de 1928 à 1945, les noms d'Alphonse Juge, président de la section, de Robinet ou de Thévenard – nom que je retrouve par ailleurs dans un dossier intitulé « familles amies ». Je retrouverai aussi le nom de Hotton – une des familles qui se retrouvaient chaque année avec les Jeanjean à Fort-Mahon – dans les listes de participants aux soirées récréatives proposées par le PDP.

On peut gager, connaissant les positions politiques de Simon, son sens de la justice, son impatience face au désordre établi, qu'il attend d'un tel parti des prises de position vigoureuses. Il ne manque pas d'exprimer ses critiques à chaque fois qu'il le juge nécessaire. Le fait-il en public lors des réunions publiques, devant des auditoires importants ? Peut-être, mais ce n'est pas un grand orateur, il n'aime pas se mettre en avant, cela se saurait. En petit comité certainement, en des termes qu'il réitère parfois par écrit dans des courriers dont il a conservé les doubles. Le premier de ceux-ci, daté du 31 décembre 1935 (2328), est adressé à Raymond Laurent, Secrétaire Général du PDP. On y retrouve le vigoureux style Jeanjean, efficace et sans fioritures. Pour ma part, je reconnais les caractères parfois un peu irréguliers de sa machine à écrire, j'en imagine les crépitements dans la nuit du 140 rue de Ménilmontant, je l'imagine lui, toujours aussi handicapé des yeux, rajustant ses lunettes, recopiant sans doute un brouillon manuscrit et bataillant avec la machine, dans l'urgence d'exprimer ce qu'il a à dire. (Et le destinataire – Secrétaire Général du PDP, Conseiller municipal de Paris et Conseiller général de la Seine – dans son bureau de la rue Palatine, comment réagit-il à cette lecture, avec le sourire, la grimace ou avec la plus grande attention ?) :

*Cher Monsieur, écrit Simon, – M'entretenant dimanche avec Juge [Alphonse Juge, Président de la Section du XXème] des motifs de la crise dont souffre actuellement la 20<sup>e</sup> Section, Juge m'a mis en rapport avec vous à propos d'un des griefs mis en avant...*

La suite est un peu longuette, mais rend bien compte de la façon dont Jeanjean, militant de base exigeant, s'implique dans le jeu politique. Jeu, ou plutôt métier. Comme pour celui de soldat jadis au service militaire, on ne va pas lui reprocher de le faire sérieusement, que ce soit en professionnel ou comme lui en amateur éclairé, prenant sur son temps libre. Au demeurant, les remarques impliquant Juge ou Robinet ne mettaient pas en danger leur bonne amitié ou camaraderie qu'on peut apprécier par ailleurs.

*...La conversation, du fait de l'endroit où elle se tenait, ayant été quelque peu décousue, je crois devoir vous mettre au courant des raisons qui ont provoqué l'intervention de Robinet à la dernière réunion de la Section. – Comme je l'ai dit à Juge, je regrette que Robinet soit intervenu au cours d'une réunion de Section où il n'y avait pas que des militants, mais (...) je suis d'accord avec lui*

<sup>15</sup> Réunion du 27 mars à la Brasserie alsacienne, 93 avenue Gambetta.

*quant au fond. – La 20<sup>e</sup> Section n'est pas la seule à souffrir de ce malaise, et de nombreuses conversations avec des militants du Parti d'un peu partout m'ont permis de le constater...*

S'ensuit une litanie de... pas moins de sept « griefs », développés sur une page et demie bien serrée :

- *Manque de directives et de consignes : il faut attendre 8 jours, quelquefois quinze, la parution du Petit Démocrate pour connaître la ligne de conduite de nos dirigeants...*
- *Manque d'initiative et d'allant du groupe parlementaire qui perd trop d'occasions d'intervenir...*
- *Manque de publicité. Dans toutes les circonstances, nous avons des communiqués de tous les autres groupes, dont certains moins importants que le nôtre, les Communistes par exemple... (...)*
- *Abstention du Parti... alors que (c'est un comble) nous voyons le parti communiste (bis) lancer des appels, tel celui à la Jeunesse, s'adressant aux groupements catholiques, etc.*

Le grief suivant nous ramène à la CFTC, en cohérence avec son engagement syndical :

- *Initiatives malheureuses de certains de nos parlementaires. Exemple : au cours des dernières élections prud'homales... (...) Je n'ignore pas que les membres du Parti sont intervenus à la demande des syndicats chrétiens. Inversement, dans tous les problèmes touchant aux questions sociales, avant d'intervenir, le parti ne pourrait-il pas se mettre d'accord avec la CFTC ?*

« Initiatives malheureuses... » Les élus de l'Assemblée ne sont pas épargnés. Et cela se poursuit sur le même ton. Franche déception de Simon Jeanjean au regard de plusieurs éléments du programme du PDP qui à son avis se font attendre, notamment sur le *salairé vital*. Le Parti devrait s'opposer beaucoup plus nettement qu'il ne le fait aux récents *décrets-lois*. Les reproches se font plus nets, les élus du PDP ayant voté avec la droite à mauvais escient.

La suite est de plus en plus précise et pressante pour réclamer une reprise de cap vers la gauche. Les « *petits* » sont touchés de plein fouet par la baisse des salaires, alors que *le haut personnel n'est touché que dans son superflu*. De plus, suite aux décrets-lois Doumergue et Laval sur les traitements des non-fonctionnaires, le problème s'étend à l'ensemble des travailleurs, *les patrons s'étant basés sur l'exemple de l'État pour agir de même*. Sous couvert de ne pas vouloir *faire de démagogie*, le Parti lui semble s'enfermer dans une position impopulaire – *une autre démagogie qui tend à dresser l'opinion contre les fonctionnaires*.

*...Le parti démocrate n'est-il pas également populaire ? Et les travailleurs qui ne se laissent pas embrigader par les partis révolutionnaires mais ont adhéré au PDP ont le droit de lui demander de ne pas abandonner leurs intérêts.*

Un dernier grief, enfin, tout aussi lucide : *propagande insuffisante*. Le mot « propagande », un peu dévoyé à présent par l'usage excessif et mensonger qu'en ont fait certains régimes autoritaires, est employé ici avec pertinence : *Notre mouvement raisonnable ne provoque pas l'enthousiasme... Le Parti (...) ne sait pas dégager le mot d'ordre, la formule qui attirent les masses*. La question est intéressante : une doctrine modérée peut-elle s'exprimer dans des termes percutants ? Et peut-elle s'en passer ? Simon Jeanjean, par ailleurs imbu de quelques opinions bien tranchées, semble regretter que *Le Petit Démocrate* frappe moins fort que *La Libre Parole*... ce en quoi il fait preuve d'un certain sens de la communication – ou de la *com* telle qu'on l'entend aujourd'hui (laquelle n'est ni plus ni moins que de la propagande).

La réponse de Raymond Laurent (2329) vient sans tarder puisqu'elle est datée du 3 janvier (1936, une grande année commence). L'entrée en matière, à première vue parfaitement sympathique, peut apparaître comme une *captatio benevolentiae* à la Cicéron :

*Mon cher ami – J'ai bien reçu votre lettre du 31 décembre, et je vous remercie de l'amicale franchise avec laquelle vous me faites part de vos observations...*

En effet la suite est moins encourageante : ...*Il ne m'est malheureusement pas possible de répondre en détail à chacune d'elles...* Et voilà, on pouvait s'y attendre ! Ces mots à première vue n'excitent d'abord que ma méfiance, celle d'un déçu de la politique (nous le sommes tous peu ou prou en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle) s'attendant à une volée de langue de bois. Et de fait, Laurent commence par « botter en touche » – *il me semble que je puis faire valoir une considération qui, à mon sens, s'applique à toutes [vos observations]...* – et continue en donneur de leçon – *...c'est qu'il y a fatalement un décalage entre l'idéal qu'on se propose et ce que, dans la réalité quotidienne, il est effectivement possible d'accomplir* – leçon qui se permet même de sortir du terrain politique pour s'étendre *dans tous les champs de l'activité humaine et jusque dans notre propre vie au jour le jour.*

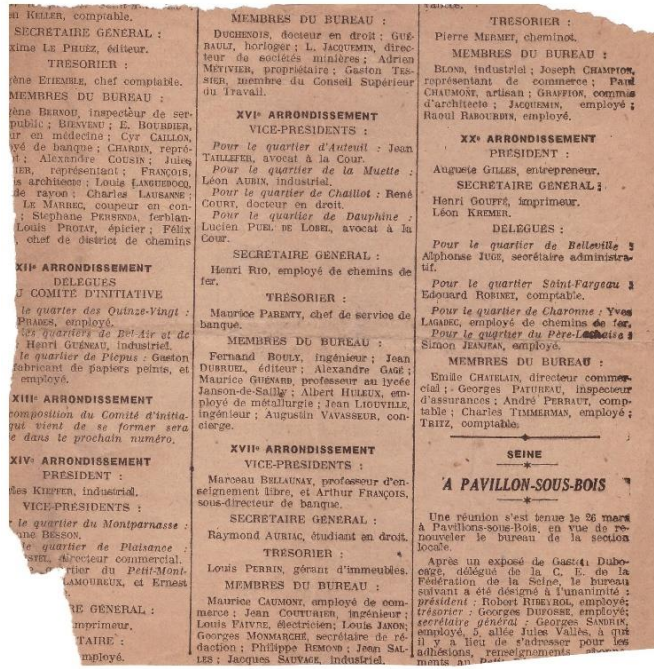
J'ai commencé, lisant cette réponse, par la trouver un brin méprisante. À la place de Simon Jeanjean je n'aimerais pas qu'on me parle comme à un poussin de la dernière couvée. C'est un peu la sempiternelle réponse du vieux routier expérimenté au jeune idéaliste (refrain connu – mais on ne devrait jamais éteindre les ardeurs juvéniles). Quoique... sur Jeanjean et Laurent je peux me tromper. D'accord, Simon n'est plus un gamin, mais son interlocuteur n'est pas le premier pitre venu ; on peut supposer entre eux l'existence d'une estime réciproque. Raymond Laurent (ou Jean Raymond-Laurent, 1890-1969), cofondateur du PDP, est lui aussi un ancien de 14, dans l'infanterie où il a été blessé et médaillé, suite à bien des combats<sup>16</sup>. Très actif également à la CFTC. Il a été un compagnon de route de Marc Sangnier au Sillon, avec Robert Cornilleau (1888-1942) que Simon Jeanjean semble tenir en pareille estime, si j'en juge par le nombre d'articles de Cornilleau conservés par lui. Il y aura notamment, soigneusement découpée dans *Le Petit Démocrate* de juillet 1937 à juillet 1938, la *Chronique de l'Après-guerre : de Clémenceau à Léon Blum* (46 épisodes signés Cornilleau), beau travail d'histoire récente et même immédiate. Tous trois sont de la même génération.

Tout cela pour dire que Raymond-Laurent a toute autorité pour parler et trancher au nom du PDP. La suite du courrier va dans le sens d'une défense et illustration du Parti, tendant à tempérer les critiques émises par Jeanjean : *Ne croyez-vous pas que, si l'on considère les autres formations politiques, on constate que le décalage dont je viens de parler y est incomparablement plus marqué qu'au PDP ?* Les faiblesses sont indéniables – moyens matériels insuffisants, pas de grand orateur à la Chambre – mais nécessitent d'autant plus de dynamisme à la base... *Je suis persuadé que vous le pensez comme moi, ainsi que notre ami Robinet et les membres de la 20<sup>e</sup> section.*

Quant à l'action réelle du PDP, on ne peut que s'en remettre au jugement de l'histoire. Il y a dans nos archives **une coupure de journal (tirée du *Petit Démocrate*, assurément)**, certes sans date, et sans aucune mention ajoutée, mais où je trouve deux sujets d'intérêt (2685) :

---

<sup>16</sup> Lors de la Seconde Guerre mondiale, Raymond-Laurent semblera d'abord suivre le régime de Vichy, donnant des conférences sur la famille et recevant la Francisque. Néanmoins, il s'engagera parallèlement dans la Résistance en participant au Groupe de la rue de Lille, fondera avec Emmanuel Mounier *Temps Nouveau* (1940-1941) et prendra une place importante au sein de la presse clandestine à Lyon. On peut dire, sans déflorer les chapitres suivants, que Simon Jeanjean à son niveau suivit une trajectoire comparable (à suivre).



- d'un côté (recto) : la composition de l'équipe dirigeante de la 20<sup>e</sup> section de Paris, où Simon Jeanjean, employé, figure en tant que délégué pour le quartier du Père-Lachaise ;



- de l'autre (verso) : un entrefilet hélas tronqué, intitulé *L'hommage d'adversaire[s] ?*, petit couplet d'autosatisfaction probablement justifiée :

*L'ardente campagne menée par les candidats démocrates populaires dans une quarantaine de circonscriptions force l'attention de nos adversaires. L'Enchaîné, organe communiste du Nord, écrit : « Il faut reconnaître que le PDP fait actuellement preuve d'une grande activité. Il organise*

*quantité de conférences et possède un journal qui – pourquoi le nier ? – s’infiltré dans de nombreux milieux ouvriers ».*

*À l’autre bout du pays, La Dépêche de Toulouse, dans un article de pronostics sur ce que sera la nouvelle Chambre, nous consacre ces lignes : « On signale sur certains points du territoire quelques succès possibles des démocrates populaires. Fort peu nombreux, ils s’étaient dénommés, au début de la treizième législature, démocrates chrétiens. Seraient-ils, sous leur masque actuel, appelés par l’Église à former l’équivalent de ce parti catholique du centre qui existe dans d’autres pays ? Quelques-uns s’en défendent fort et assurent se voir comme l’aile modérée d’une majorité de gauche. La possibilité de leur adhésion sans réserve au principe de la laïcité ne rencontre pourtant que scepticisme...*

Ensuite la feuille est déchirée. Le rédacteur y réaffirme notamment le principe de laïcité. Mais l’essentiel a été dit, concernant la *grande activité* du PDP. Je ne peux pas ne pas rapprocher l’appréciation favorable émise par *L’Enchaîné* du Nord et du Pas-de-Calais, organe du Parti communiste, des hommages rendus en creux à ce dernier par Jeanjean dans le courrier précédemment cité (2328), le jugeant plus efficace que le PDP. Quelle surprise, de le voir, lui Jeanjean, l’anti-communiste de toujours, prendre en exemple ce *petit parti* ? Petit parti deviendra grand, puis s’effondrera avec son monstrueux grand frère soviétique, le Vatican de l’Est. À chacun son Église, à chacun son terreau nourricier. Appréciations au passage ces éléments de reconnaissance réciproque entre adversaires non dépourvus de quelques points communs. Et venons-en aux activités du PDP, souvent familiales, ce qui nous ramènera à la famille Jeanjean.

## **Convivialité avant tout**

Car les familles ne sont pas oubliées. Chaque année, au mois de janvier, il y a une soirée familiale avec arbre de Noël et autres douceurs pour les plus jeunes. Nous pouvons suivre tout cela en détail dans l’enveloppe PDP des archives : dépenses, déclarations à la SACEM pour les droits d’auteurs de musique, noms des participants, suivis avec soin par le trésorier Jeanjean. Ainsi s’enchaînent soirées familiales, sorties, banquets (avec menus alléchants), et autres activités politiques ou récréatives. Les programmes de soirées récréatives sont d’ailleurs la catégorie de documents la plus nombreuse dans nos archives, avec les menus gastronomiques.

(Plus tard les Jeanjean déjà bien âgés auront la télévision, comme tout le monde. Finies les soirées à l’extérieur, finies depuis longtemps les veillées à la campagne, et les chansons en chœur, et bientôt s’éteindra de même le cinéma. Vive le confort, vive l’abondance et chacun chez soi !)



P.D.P. Forêt Sénart 1933



P.D.P. forêt Sénart 1933

Des sorties aussi, en famille, comme celle-ci, **le 28 mai 1933, en forêt de Sénart**. Sortie mémorable comme on va le voir. À en croire le cahier de comptes, il y avait 12 familles, 40 participants. Des enfants aussi, mais je ne reconnais que Simon sur la photo de groupe figurant dans l'album. La 20<sup>e</sup> section du PDP a affrété un bus urbain à plateforme, devant lequel le groupe pose fièrement pour une première photo (5269). Le bus est derrière eux comme un abri protecteur. Sur la seconde (5270) c'est l'affolement. Le chauffeur a dû vouloir s'arrêter sur le bas-côté pour une raison imprévue – une envie pressante d'un des enfants ? allez savoir – et voilà le bus dans le fossé, penchant dangereusement et probablement embourbé. Les hommes prennent le parti (démocratique) de s'affairer autour de la roue arrière pour essayer de l'en sortir ; un autre, en pantalon de golf (populaire), passe en courant au premier plan. Pendant ce temps les gamins attendent non loin de là dans la forêt. Ils posent dans une trouée de lumière, sur une autre photo mais elle est floue.

De *Grandes réunions* privées sont annoncées par voie de tracts imprimés, proposant des conférences-débats avec des têtes du parti : Georges Bidault, membre du Conseil national (2662), Raymond Laurent, Secrétaire Général, Robert Cornilleau (2671), directeur du *Petit Démocrate*, le journal du parti, etc. C'est très ouvert : « Venez et amenez-nous des amis », est-il dit dans l'invitation. « Les dames sont invitées », ce qui ne nous change guère du Cercle, où ces dames n'ont pas leur place tous les jours. En tous cas, il n'y en a guère en tête d'affiche, sauf exception confirmant la règle.

Mais ne nous gaussons pas trop. Il y a là aussi un vrai sujet de préoccupation et d'action. Une de ces réunions, en décembre 1933 (2665<sup>bis</sup>) est consacrée au thème de la participation des femmes à la démocratie et à la politique. Elle est animée par une femme – Mme Peyrolles, avocat à la Cour – et destinée aux femmes. Il existe une Fédération nationale Féminine dont nous pouvons lire la Motion, prononcée au congrès d'Arras en 1936 (2673). Dans ce document,

*Les Femmes démocrates populaires (...) constatent avec regret qu'aucun progrès notable n'a été accompli dans les domaines qui attirent plus particulièrement leur attention... En guise de péroraison, Elles rappellent que leur Parti, défenseur de la famille, respectueux de la personne humaine, soucieux enfin au plus haut point d'assurer la paix à l'intérieur et à l'extérieur, n'a cessé de proclamer la nécessité des réformes nécessaires, les dangers de la politique des deux Blocs<sup>17</sup>, et de travailler à assurer par tous les moyens la solution pacifique des conflits internationaux...*

Mesdames les Démocrates Populaires font confiance à leur parti pour mener à bien son programme par tous les moyens démocratiques en son pouvoir, c'est-à-dire au sein de toutes les instances électives nationales et locales.

Les réunions se tiennent notamment dans des cafés. Le Café Pelard, rue Pelleport, les voit souvent. Nous pouvons suivre quelques épisodes des riches heures de la 20<sup>e</sup> section du PDP à travers les archives Jeanjean. La première grosse affaire, pour Jeanjean, est la campagne électorale d'Armand Lanote aux élections municipales complémentaires, en octobre 1930. Elle donne lieu, entre autres documents, à une assez jolie plaquette (2658). Après une présentation assez lyrique du village de Belleville – *Belleville, autrefois village coquet ! Belleville, maintenant quartier déshérité de Paris ! Belleville, cité du travail... à l'esprit frondeur, mais tout de dévouement !...* – les programmes des partis en présence sont résumés du point de vue du PDP, c'est de bonne guerre : Le PC *veut l'anarchie, la lutte des classes et la révolution sanglante* ; la SFIO, *révolutionnaire par sa doctrine, bourgeois par sa politique quotidienne, trompe la classe ouvrière* ; le Parti socialiste français *est une ombre de parti, sans doctrine ni troupe, un quarteron d'ambitieux* ; alors que le PDP, lui, est un parti *nouveau, ardent, organisé, il a une doctrine, ses troupes et ses chefs se recrutent parmi le peuple... c'est le parti qui monte*. Les adhésions à la candidature sont reçues à la permanence, 288 rue des Pyrénées.

Ensuite, en 1932, c'est la campagne d'Édouard Robinet (*employé syndiqué*, comme le précédent et comme Simon Jeanjean), cette fois pour les élections législatives, au titre de la *Concentration républicaine de Belleville Saint-Fargeau* (2661). Les frais afférents à la campagne Robinet font l'objet d'une comptabilité propre comme il se doit, et d'un ensemble de contributions individuelles. Je ne sais pas si le camarade Robinet a été élu. Toujours est-il qu'un banquet amical est organisé par le Comité de Concentration Républicaine, *pour [le] remercier de la belle et courageuse campagne qu'il a menée* (donc il a dû être battu). C'est au Café Pelard, le 28 mai, avec la participation de Raymond Laurent. Le menu, comme d'ordinaire, est joint, avec la liste des participants. Il y a trois Jeanjean, M. Mme et Melle (Denise), les Thévenard, en tout 37 personnes payantes, et 20 invités dont les Juge, les Robinet et le

---

<sup>17</sup> Il peut sembler étonnant de voir apparaître dès cette date l'appellation de « politique des Blocs », préexistant contre toute attente à la Guerre froide et même à la Seconde Guerre mondiale. En fait, on a pu constater l'existence des deux blocs, Est contre Ouest, ou URSS (et même Russie) contre États-Unis, dès le XIX<sup>e</sup> siècle avec Tocqueville (*De la Démocratie en Amérique*, Ier livre, 1836), ou à tout le moins dès 1917 : *Le point de départ du système bipolaire peut bien entendu être daté de la Révolution bolchevique en Russie, qui, en donnant naissance à un modèle de société alternatif et à une nouvelle forme d'État, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes (URSS), a jeté les bases de la compétition entre 'monde capitaliste' et monde communiste* (G. Grand, P. Grosser, *La mise en place du système bipolaire*, in *Les Relations internationales depuis 1945*, Hachette-éducation, 2000 (coll. Crescendo), p. 8.). En tout état de cause il y a là une vision dualiste des réalités géopolitiques (donc simpliste et qui ne saurait rendre compte de la complexité des enjeux et des alliances à venir).

Secrétaire Général. Vient ensuite, pour l'année 1933, outre la *Grande réunion privée* avec Georges Bidault en février, la promenade familiale en Forêt de Sénart en mai. On y retrouve les Juge, les Robinet, les Thévenard, tout un groupe amical. C'est le bus qui a coûté le plus cher (et en plus il s'est mis dans le fossé). Juge a payé le champagne.

Il y aura encore des banquets, des soirées familiales, des kermesses aussi, il faut bien remplir les caisses. Mais surtout, à la fin de cette année 1933, c'est le Congrès de Limoges, les vendredi 17, samedi 18 et dimanche 19 novembre. Limoges la Rouge, mais aussi la ville de Saint-Martial et des Ostensions, peut bien accueillir un congrès chrétien-démocrate. Simon Jeanjean y représente la 20<sup>e</sup> section de Paris. Peut-être en aura-t-il profité pour rendre visite à Tourniéroux, si celui-ci est revenu à Limoges pour sa retraite.

Ce 9<sup>ème</sup> Congrès annuel du PDP donne lieu à une « Déclaration » de 7 pages. L'exemplaire conservé dans les archives est annoté et complété au crayon de sa main, ce qui semble indiquer qu'il s'agit encore d'un brouillon et que Simon Jeanjean a pu participer à sa rédaction. Une des préoccupations majeures en est la politique extérieure et la menace hitlérienne, décrite en des termes qui peuvent trouver un écho encore vif de nos jours. En voici le dernier paragraphe :

*En cette période de désarroi où les vieux partis se disloquent, où les vieilles idéologies craquent de toutes parts, où les régimes s'effondrent, où les hommes sont inclinés à n'attendre lâchement le salut de l'on ne sait quelle dictature, où la jeunesse enfin... aspire à une rénovation profonde de la société mais se refuse à servir un idéal étriqué et à masquer des faillites trop évidentes, le PDP unanime fait sien le manifeste de ses jeunes... : « La démocratie, c'est-à-dire la confiance dans le peuple, le respect de la dignité humaine, l'acceptation de la discipline même rigoureuse, mais [aussi] la haine du joug, même capitonné, tout cela n'est pas près de vieillir, et nous attendons sans angoisse par-delà les tourmentes passagères le verdict de l'événement ». (2665)*

C'est dit en 1933. Bientôt nous serons en 1936. Quel sera le « verdict de l'événement » ? Pour la famille Jeanjean et pour le PDP, 1936 commence gentiment par une soirée familiale le 15 janvier (2672), avec arbre de Noël et jeux pour les enfants, poésie par G. Marec « le poète du Parti », piano-jazz par M. Vilbois des Cabarets Montmartrois, Melle Yvonne Escalle des Concerts Parisiens, et « Plaisir d'humour », un sketch de Gaston Secrétan...

Une année importante commence. La suite au prochain chapitre.



## Chapitre XII – Le jour des crêpes 1936

*Que peut ressentir un fervent catholique comme notre Simon, habité par une foi profonde, bien au-dessus de toute autre conviction, lorsque sa fille aînée, qui fut d'abord sa fille unique et qu'il commença par chérir comme telle, d'abord lui annonce son vœu d'entrer dans les ordres, c'est-à-dire de se retirer du monde et de sa famille, puis met ce vœu à exécution ? C'est ce que l'on apprendra ici, et qui eut lieu en 1936, année d'ailleurs gravée dans la mémoire nationale.*

### Une décision mûrement réfléchie

*C'était le jour des crêpes, le 2 février. J'ai été l'accompagner avec papa...  
On s'était battus. Papa l'avait fait attendre un an, je crois.*

C'est Ginette qui raconte, avec émotion. Monique l'écoute. Elles ont reconstitué pour moi le parcours scolaire de Denise jusqu'au cours complémentaire et au brevet. Se souviennent (difficilement) qu'après le brevet leur sœur aînée a étudié dans une autre école, et qu'ensuite elle a fait deux ans, n'a pas atteint la troisième année (le brevet supérieur), mais que cela lui a tout de même permis ensuite d'enseigner et de devenir infirmière. Elles en arrivent maintenant au moment terrible où Denise les quitte définitivement, le 2 février 1936. C'était le jour des crêpes. Un jour qui aurait dû être gai...

Elle avait annoncé sa décision l'année précédente, à la fin des vacances d'été qu'ils avaient passées ensemble à Annecy. Elles se souviennent même du moment précis, *c'était juste après la visite de l'église, là...* Elles ont oublié le nom de l'église, c'était probablement la basilique de la Visitation qui domine Annecy, représentée dans l'album n° 3 (5417 à 5421) ce qui permet d'imaginer la scène. Je remonte à ces vacances d'été dans les Alpes. On y voit un groupe tantôt assez nombreux, jusqu'à une dizaine de personnes, tantôt réduit à la seule famille Jeanjean, où manquent parfois Madeleine et Geneviève. C'est elle, Geneviève, cette grande fille en robe légère à fleurs. Elle avait 15 ans, son père 49, Denise 22. On les voit en toutes sortes d'endroits, Annecy, Aix-les-bains, la Grande Chartreuse, « sur notre terrasse à Veyrier-du-Lac »...



Sur un des clichés (5433), ils sont **en excursion à la Mer de glace**, se tenant par la main et grimant péniblement. Ils avaient pris le petit train à crémaillère, et ont fait un pique-nique sur le même chemin comme on le voit sur deux photos voisines. Je m'arrête sur celle-ci : les Parisiens, mal équipés pour la montagne et surpris par les conditions naturelles (ce qui n'est pas très « scout »), tirent à hue et à dia, le père en avant avec sa canne, Ginette en arrière, les deux filles en escarpins et socquettes blanches. Elle est parfaite cette photo. Prise à la sauvette et pourtant tout y est. Une sorte de panique, le brouillard, un mouvement vers le haut, le père avec sa tête qui sort du cadre, les deux parents solides, en noir et en parallèle, un autre mouvement en sens inverse, de Ginette bien sûr, toujours à rebours, qui part en sens inverse alors que Monique entre ses parents s'efforce d'aider au mouvement. C'est à se demander même s'ils n'ont pas posé exprès pour la photo, pour s'en amuser. C'était Madeleine si je ne me trompe, qui prenait la photo... ou peut-être Denise, les suivant en contrebas sur le chemin. J'y vois quant à moi, d'un tout autre point de vue, confusion et tiraillement sous un ciel couvert.

Ils avaient dû prendre une location à Veyrier. Et ce furent donc leurs dernières vacances ensemble, puisque jamais Denise ne revint les voir à la maison, sinon très tardivement rue de la Chine après la mort de sa mère. *Elle ne mangeait jamais devant nous. Même un bonbon bein... Elle était stricte au point de vue...* Mais bon, comme dit Monique, *elle a fait ce qu'elle devait faire*. « Ce qu'elle devait faire », chacun l'entendra à son gré, comme une remarque résignée, à la Jacques-le-Fataliste, ou comme acquiescement à une vocation transcendante. Appel de Dieu, disent les croyants...

De toutes façons la chose était prévisible. De longue date déjà, disons depuis l'âge de 16-17 ans, Denise appartenait aux « bernadettes »<sup>1</sup>, une organisation, comment dire ? ...parareligieuse – comme on dit paramilitaire – de jeunes filles se destinant à entrer dans les ordres. On les a vues sans cesse, les bernadettes, avec leur béret blanc. À Trégastel d'abord – à moins qu'il n'y eût que des Jeanjean à Trégastel ; comme toutes les filles portaient ce même genre de chapeau blanc, on s'y perd un peu – puis de pèlerinage en pèlerinage, en 1932 à Ars, Rouen-Bonsecours, Liège, Paray-le-Monial et autres lieux (5219 à 5231)... puis à Pâques 1933, à Lourdes et autour, Cirque de Gavarnie, Dax, etc. (5238 à 5255) – c'est-à-dire sur les terres de leur sainte patronne, dans sa grotte, dans la prairie où Bernadette gardait ses moutons, assise sur l'herbe sanctificatrice. Enfin à Pouy, bien sûr, près de Dax, où est né Saint Vincent de Paul. Non loin de Lourdes, ça tombe bien.

## Les bernadettes

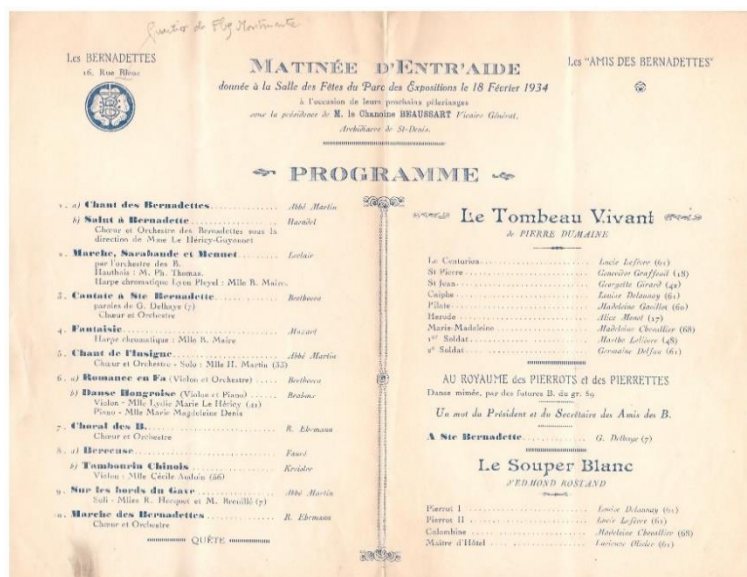
Les bernadettes ne sont jamais désignées explicitement dans les légendes des photos, tout au plus par la lettre B. : *les B. au Mt St Michel 1934 Pâques, les B au gr. 38 à Ozoir ascension 1935*, etc. Curieux effacement. Comme si elles étaient déjà un peu retirées du monde, à l'instar de leur patronne, la petite Soubirous : ne disait-elle pas qu'elle aurait voulu être un balai qu'on range dans le placard ? On la comprend d'ailleurs, elle, l'obscur bergère propulsée d'un seul coup sous les projecteurs, au sommet du hit-parade des croyances mariales.

Et si ce n'était que cela... Revenant sur les albums et les archives, on ne cesse en ces années trente de croiser les bernadettes. Non seulement chez les sœurs de Croissy-sur-Seine, mais à tout bout de champ à travers des excursions, pèlerinages touristiques ou voyages d'études pour jeunes nonnes en apprentissage, appelons cela comme nous pouvons.

---

<sup>1</sup> Avec une initiale en minuscule, comme "guides" ou "jeannettes", en dépit de l'homonymie avec le prénom et de la référence transparente à Bernadette Soubirous (Sainte).

Tout d'abord, ce beau programme imprimé à l'en-tête des « Bernadettes, 16 rue Bleue » et des « Amis des bernadettes ». Il s'agit d'une *Matinée d'entraide donnée... le 18 février 1934 à l'occasion de leurs prochains pèlerinages sous la présidence de M. Le chanoine Beaussart...* (2627).



Nous sommes en 1934, l'année précédant l'annonce par Denise à ses parents de sa décision finale. L'objet principal de la soirée si je comprends bien, est de financer les pèlerinages des bernadettes. Une quête est prévue à l'entracte, solution simple et lucrative. La première partie, concert musical varié avec solistes (hautbois, harpe, chant...) s'ouvre sur un *Chant des Bernadettes* et se termine par une *Marche des B...* pour chœur et orchestre ! Les bernadettes n'ont peur de rien. Il y a même une *Cantate à Sainte Bernadette* – paroles composées par une valeureuse B. sur une musique de Beethoven. Il s'en serait retourné dans sa tombe, Ludwig Van, s'il n'était encore plus sourd mort que vivant. En seconde partie, deux pièces de théâtre, de Pierre Dumaine et Edmond Rostand. Le lieu est la salle des fêtes du Parc des expositions, excusez du peu, et je suppose que le public – amis, familles, prêtres – est venu d'un peu partout, comme les B. Les groupes sont désignés par les chiffres entre parenthèses auprès des noms des interprètes. Le public, forcément acquis, a dû applaudir à tout rompre, et réclamer des bis à n'en plus finir.

S'ensuit un dernier pèlerinage, en Italie, qui eut lieu l'été suivant et auquel est consacré un album entier du fonds Jeanjean<sup>2</sup>. Un bel album, solide et à peine usé celui-là, avec feuilles intercalaires translucides. Présentation très soignée, photos standard d'abord, puis cartes postales assorties, pour la plupart, de légendes soigneusement dactylographiées et collées. Au début on voit Denise et les bernadettes jusqu'à la neuvième page, à partir de laquelle il n'y a plus que des monuments et des paysages sans intérêt pour nous. L'objet du voyage était à la fois touristique et officiel. Après être passées par Milan et Venise, elles se rendirent à Florence puis Assise en « *réception chez le Podestat* » (6917), avec accueil en fanfare, façon Renaissance), puis furent reçues à Rome (1471) en « *audience à Castel Gandolfo* », par le pape ou au moins par le Nonce apostolique. C'est ensuite une collection d'illustrations – petites photos et cartes postales techniquement parfaites – classiques et purement informatives, bref un simple livre d'images, au demeurant surabondantes, en sorte que certaines ont été collées directement sur les intercalaires.

<sup>2</sup> Album n°8 venant à la suite de celui des « guides ».



N° 1471 (très grand format 49 x 16 cm – coupée en deux)

La carte n° 7083<sup>3</sup> était décollée, et écrite au verso. C'est une carte d'Assise, représentant la *Basilica S. Francesco veduta della Rocca*. Elle a été envoyée par Denise à ses parents à Fort-Mahon, le 5 octobre 1934 :

*Chers tous, nous voici à Assise (...) – Notre couvent domine un peu la ville et nous découvrons de fort belles choses. On y est bien nourri comme d'ailleurs aussi à Florence, Venise etc. C'est la 1<sup>ère</sup> journée aujourd'hui mercredi que nous ne prenons pas le train c'est bien reposant. Mais par contre nous descendons et grimpons tout le temps. Ce matin nous avons été aussi à St Damien 1<sup>er</sup> couvent des Clarisses – c'est primitif mais beau (...) – Amusez-vous et ayez aussi chaud que nous ici – Denise.*

*Écrivez-moi à Rome, on y est demain.*

La dernière phrase laisse à penser qu'elle devait y rester quelque temps, à Rome, et que la poste faisait diligence. Ce qui nous confirme l'absence de Denise à Fort-Mahon en 1934. Je ne peux m'empêcher de comparer – ou d'opposer – cette carte à celles que son père pouvait rédiger pendant la guerre. Aucune urgence ici. Denise consent à parler de la nourriture mais s'intéresse peu à ce qu'il y a dans son assiette. Elle ressemblait pourtant beaucoup à son père, s'intéressant à toutes sortes de choses, et était supposée devenir une excellente mère de famille, comme elle avait été une grande sœur attentive. Elle avait pris sa carte du PDP cette année-là, comme papa et maman. Était-ce pour donner le change ? N'ayons pas ces pensées péjoratives. De toutes façons ce sera la dernière fois (les sœurs, à la différence des chanoines et des curés, ne peuvent pas faire de politique).

Et on s'en tiendra là pour les bernadettes. J'y vois une sorte de fan-club de Jésus et de Sainte Bernadette Soubirous... mais pas encore « novices ». Le noviciat : dans la fonction publique on appelle cela un stage, un an à l'essai avant la titularisation ; les fonctionnaires commencent par être « stagiaires » (mais ce n'est pas encore un engagement pas encore pour la vie). Les sœurs de SVP, si je ne me trompe, faisaient leur noviciat à la Maison mère, 140 rue du Bac à Paris. Il est possible que je me trompe, qu'il y ait eu plusieurs lieux de noviciat, ou encore que Denise Jeanjean n'ait pas été précisément sœur de SVP ou Fille-de-la-charité. Ce qui constituerait une variante notable dans l'histoire des Jeanjean. Car Denise fera son noviciat non pas rue du Bac mais à l'Hay-les-Roses.

<sup>3</sup> N°183 de l'album n°8.

<sup>4</sup> Ici quelques mots sur Assise, mais arrachés avec la colle et donc illisibles.

## La séparation

Ce que je sais, que m'a raconté Geneviève, c'est qu'elle l'accompagna avec son père directement à l'Hôpital Saint-Michel en ce 2 février 36 de triste mémoire, le jour « des crêpes », c'est-à-dire de la Chandeleur (fête des chandelles). Ils la quittent à l'Hôpital Saint-Michel, et elle entrera au noviciat de l'Haÿ-les-roses.

Je ne connais la « carrière » de Denise que par la narration de ses sœurs dans l'interview. Elle avait obtenu son brevet supérieur, ce qui lui a permis d'exercer les fonctions d'institutrice tout en préparant – au prix d'un gros travail qui en dit long sur sa motivation – le diplôme d'infirmière. C'était ce qu'elle voulait faire, et c'est ce qu'elle a fait. Elle aimait beaucoup s'occuper des gens, aller les voir chez eux, elle devait donc être infirmière libérale. C'est une drôle de démarche, de se cloîtrer chez les sœurs pour pouvoir s'occuper des pauvres gens à l'extérieur. Mais comme disait Monique, elle a fait « ce qu'elle devait faire ». Elle allait voir les gens chez eux... à l'exception de ses propres parents, suivant les vœux qu'elle avait prononcés. Et c'en fut fini de Denise chez les Jeanjean. Elle quittait sa famille pour une autre. N'est-ce pas ce que font tous les adultes, de quitter leurs parents et de s'en aller ailleurs ? Au fait, j'ai su, mais oublié quel nouveau nom elle avait pris en tant que religieuse. Sœur Marie-Quelque-chose...

(C'est incroyable ces enfants qui quittent tout, qui répondent à l'appel du Prophète. Que les enfants quittent leurs parents et même s'en arrachent, rien à redire, c'est dans l'ordre des choses et même écrit dès le début : *l'homme quittera son père et sa mère...* – dit le livre de la Genèse<sup>5</sup> – *...et s'attachera à sa femme et ils deviendront une seule chair*, d'accord, pas de problème, on est dans le sociobiologique le plus consensuel. Ensuite les propos se durcissent, dans les évangiles. Avec Jésus, plus besoin de femme, surtout plus de sexe, tu fais ton salut en quittant tes parents, en rompant avec tout le monde, *...Et quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle*<sup>6</sup>. Radicalisation complète : tu dois tout quitter pour faire ton salut. Opposition totale avec la famille, avec Travail-Famille-Patrie (TFP). Tout quitter, partir *on the road*, encore cela peut aller, il faut bien que jeunesse se passe, mais entrer en religion... les musulmans appellent cela *djihad* qui signifie abnégation, lutte ou résistance. L'abnégation, passe encore, mais que sa fille quitte tout, même pour la vie éternelle, comment pourrait-il l'accepter, Simon Jeanjean ? Simon fils unique, rêvant à de grandes maisons pleines de petits enfants. Denise a tellement suivi son papa à la messe, tellement adhéré à tout ça, à TFP, au PDP, voilà qu'elle a basculé de l'autre côté. Bien fait pour lui ? Les enfants n'en ont rien à faire de leurs parents. Les enfants aiment la vie, les douceurs et les câlins. Ils grandissent comme ils peuvent. Pour certains la vie est trop difficile, ce n'est pas un cadeau, alors ils font ce qu'ils ont à faire, ils s'en vont, ils se tirent, ils se tirent une balle dans la peau quelquefois, et de toutes façons dans la peau de leurs parents. Il faut bien vivre, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.)

Et puis ensuite... *elle ne venait jamais rue de la Chine*. On la voyait à l'extérieur, raconte Geneviève dans l'interview,

*une fois par mois à peu près. Mais... on ne l'a jamais ratée. Et quand maman était malade (elle ne pouvait pas bien se déplacer), [Denise] venait chez les sœurs, rue de Ménilmontant, pour que maman puisse la voir. Et puis fut un temps, maman était partie<sup>7</sup>, et papa était souffrant... on (qui ?) lui a donné la permission de monter à la maison... Elle n'était jamais venue rue de la*

<sup>5</sup> Genèse, chapitre 2, verset 24.

<sup>6</sup> Mathieu, chapitre 19 verset 29.

<sup>7</sup> Partie entre guillemets : Blanche Jeanjean est décédée en août 1962.

*Chine !... Elle ne mangeait jamais devant nous... pas le droit. Et alors papa lui a dit : – On fait un thé ? Denise lui répond : – Eh bien oui !... Papa était... heureux ... Tu te rappelles ? (Monique acquiesce).*

C'est incroyable, cette séparation. L'album 3 se termine sur quelques photos prises à l'Hay-les-roses en 36. Curieuses photos tristounettes (5508 à 5515). On y voit **Denise novice habillée en noir**, jupe courte, bas noirs et chapelet au côté sur un pas de porte, avec un grand sourire épanoui (5511) ; deuxièmement **les parents et les filles, Geneviève et Monique** (5510), attablés à l'extérieur sous un parasol (la photo est prise par Denise) ; troisièmement **les mêmes, posant comme des piquets** dans plusieurs endroits, dont un espace herbeux (5513).





## Homme gisant dans l'herbe

Et puis il y a une quatrième photo de ce même espace, avec quelqu'un gisant en vrac au milieu des herbes hautes, c'est Simon Jeanjean, avec le nez enfoncé dans le bras et caché dans les herbes. La photographe a peut-être trouvé drôle de lui voler cette image, mais ce n'est pas drôle, on se dit qu'il était saoul de fatigue. Et de tristesse aussi, peut-être. Denise est la seule à avoir le sourire, sur ces photos, les autres ont l'air perdu. En visite mais pas chez eux, et les yeux dans le vague.

Homme gisant dans l'herbe. Comme tombé là, peut-être mort. Photo quasi-abstraite. Il y a l'herbe haute, dérangée au premier plan par ce corps à demi-enfoui, veston froissé, une oreille, une main émergeant à droite, et au-delà c'est un champ d'herbe jusqu'au fond flou, quelques maisons et apparemment un horizon urbain. Paris. L'homme est-il mort ? Du dormeur du val, Rimbaud nous fait d'abord croire qu'il respire, jouissant d'un doux printemps florissant. De celui-ci au contraire on pourrait croire qu'il est mort, à s'en tenir à cette image en noir et blanc ou plutôt en gris dégradé du noir complet du bas au blanc vide en haut se confondant avec le cadre.

Arrivé à ce point je me souviens de la phrase de ma marraine, au début de l'interview, *La race des Jeanjean s'éteint*. Et maintenant les Jeanjean sont morts. Il est mort, elles sont mortes. Et je me demandais en étudiant leur histoire, Qui a tué les Jeanjean ? Qui a tué ces gens si vivants, qui a privé ce patriarche de tout espoir d'une descendance ? On répondra la guerre, les blessures, la maladie. On dira Dieu l'a voulu, comme disent ceux qui croient au ciel, Dieu a donné et puis Dieu a repris. Et disent ceux qui n'y croient pas : c'est la religion qui a volé la première fille, la maladie la deuxième, et les deux autres ont été les dernières des Jeanjean.



(5509)

Pâle dans son lit vert, il dort. On dirait qu'il est mort, dans son lit vert en noir et blanc. Je songe en regardant cette photo. La seule où il est couché. Une des seules où il ne soit pas tourné vers l'objectif, où il ne sache pas qu'on est en train de capter son image, où il n'en soit pas maître, avec ses cheveux en pétard son corps massif ses yeux bigleux, et pour mieux y voir, la tête en arrière et le front haut. Debout avec sa femme, avec ses filles ou au milieu d'un groupe, assis devant un repas, un banquet, un verre, tous ces bons souvenirs d'eux qui pour nous se perdent dans la nuit du temps.

C'est forcément lui, Simon Jeanjean, qui est sur cette photo. Et si on me disait que ce n'est pas lui, ou qu'il n'était pas couché mais en train de se tordre de rire en se roulant dans l'herbe, ou seulement qu'il n'était pas triste, je ne le croirais pas. Je songe en regardant cette photo. Les sœurs cadettes m'ont raconté la catastrophe. Je ne m'y attendais pas. Je pensais qu'il aurait dû s'en réjouir, de sa fille nonne. Même ma mère osait dire ça, qu'elle aurait aimé avoir un fils prêtre. Qu'un de ses fils devienne un prêtre, non mais franchement... Donner son enfant à Dieu, je croyais naïvement que cela pouvait être une joie. Ma mère avait déjà une sœur nonne, pourquoi pas une fille, ou un fils prêtre ? Alors que Jeanjean non, c'est un des pires malheurs qui lui soient arrivés.

### **Des « événements un peu troubles »**

Je ne m'y attendais pas. Mais elles ont tellement insisté, ses filles, sur cette tristesse affreuse, que je m'en suis persuadé au point d'en exagérer l'importance. J'en viendrais presque à placer toute l'année 36 sous le signe du jour des crêpes, ou plutôt... du crêpe des jours, de la couleur de la robe de Denise. Du coup je peins Trente-six en noir. Je parcours les archives, j'écoute l'interview et je me demande pourquoi on y trouve si peu de choses sur les mouvements sociaux de 36, sur le Front Populaire. Je pourrais me contenter de remarquer que le PDP, parti centriste, ne faisait pas partie de la coalition de gauche (à la différence des



Radicaux ou de la *Jeune République* de Marc Sangnier). Je pourrais m'en tenir à la seule phrase de Geneviève évoquant cette période. Phrase particulièrement vague, dont l'objet n'est d'ailleurs que d'expliquer le déménagement vers la rue de la Chine : *Papa en 36 il a dit, comme les événements étaient un peu troubles, en 36 il a dit : On déménage. Parce que pour les filles c'est pas bon.* Et voilà tout 36 ramené à des « événements un peu troubles », et à la prise de voile de Denise.

Ai-je bien compris ? Les sœurs Jeanjean, longtemps après ces années-là, m'ont dit leur histoire et leur vérité. Elles ont condensé, ainsi en va-t-il des souvenirs, les choses se collent, se touchent, se mélangent. Je n'ai pas pensé que la syntaxe ça trompe, pas pensé que « en 36 » était l'année du déménagement, mais pas forcément celle de la décision de déménager, que celui-ci n'avait pas pu se faire en un coup de cuiller à pot comme les crêpes. Les *événements un peu troubles* n'étaient peut-être pas ceux de 36, qui correspondent mal à ce qualificatif. Mai-juin 36, c'était l'ébullition heureuse, les « grèves de la joie », comme disait Simone Weil<sup>8</sup>. Alors que des « événements troubles », il y en avait eu bien assez dans les années précédentes (on pense plutôt à février 34), et il y en aurait encore. Mais bon, j'en étais resté là, aux événements troubles de 36, invention historique de Geneviève Jeanjean. Et au grand malheur de Simon Jeanjean. Comme si lui-même était resté couché dans l'herbe, et qu'il eût sombré dans la dépression, ce qui l'eût détourné d'une actualité pressante, laquelle par conséquent lui eût échappé. J'avais cru, à voir le visage défait de Jeanjean sur certaines photos, s'amaigrissant, ses cheveux blanchissant – ce qui en 36 ne va pas tarder à venir – pouvoir en inférer un drame taraudant, qui ne pouvait être que celui que je connaissais et que m'avaient raconté ses filles longtemps après. Telle était ma théorie passagère et friable. Pure fiction romanesque.

(Pure projection, aurait pu dire le Docteur Freud, venant de moi dont les tendances dépressives n'ont rien à faire ici... ni Freud d'ailleurs. Pourtant ce n'est pas de moi seulement qu'il s'agit. Ma mère Blanchette Péchenart, au printemps 1968, s'impliqua si ardemment à l'exaltation ambiante, et sans doute aussi s'inquiéta tant pour ses enfants, que son esprit s'en fut battre la campagne. C'était plus grave et plus spectaculaire encore qu'à Vauhallaan, quand dépression et solitude lui avaient rendu la vie impossible, en suite de quoi nous avions déménagé au Chesnay<sup>9</sup>. La dépression, savez-vous, est une vraie maladie. L'oiseau de l'âme y laisse des plumes à tout jamais. Ma sœur, encore plus tard, y a laissé la vie. Ma mère, en 68, perdit carrément les pédales, à un point tel qu'il fallut l'interner dans une « maison de repos » médicalisée où elle put, sinon revenir au calme, du moins apaiser ce délire où elle restait perchée. Je relève donc au passage cette erreur qui fut sans doute la mienne, de rapprocher de la sorte les « événements » de mai 36 avec ceux de mai 68, d'imaginer qu'ils eussent pu avoir cet effet à l'identique. Bref, laissons là cette idée selon laquelle Simon Jeanjean serait tombé et resté vautré dans un trou d'où il n'aurait pas été fichu de sortir pour vivre les événements de 36.)

Simon Jeanjean n'avait rien d'un dépressif, il avait bien d'autres problèmes à régler et de médicaments à prendre. Il n'est pas mort, ni en quatorze, ni en trente-six. Seulement épuisé, cette fois par la bataille contre la décision de sa fille. Bataille perdue. Quand il se relèvera, son empreinte restera marquée dans l'herbe comme fait celle d'un chevreuil passager, marquée juste un petit moment pour disparaître ensuite. Il reprendra le train et le métro, avec les filles qui lui restent, laissant l'aînée à l'Hay-les-roses et à cette vie qu'elle a choisi. Une tristesse de plus, raison de plus pour vivre.

<sup>8</sup> Simone Weil : la philosophe (1909-1943), à ne pas confondre avec Simone Veil, sa presque homonyme (1927-2017) qui aujourd'hui pourrait faire oublier la première.

<sup>9</sup> Cf. Chapitre précédent.

## Voyage au Mont Sainte-Odile

L'album n° 3 (*album du bonheur*) se termine à l'Hay-les-Roses, quelques mois après ce jour mémorable de la Chandeleur 1936 où Denise a cessé de faire partie de la petite famille Jeanjean pour entrer dans une autre. Le suivant commence à Coucy-le-Château et à Soissons, dans l'Aisne donc. C'est le début d'un voyage touristique fait par Simon et Blanche dans le Nord et dans l'Est. Je ne vois les filles sur aucune photo. On peut supposer que Monique et Geneviève étaient en camp de guides ; et Madeleine je ne sais pas, peut-être en cure quelque part au grand air, peut-être en famille, avec son parrain, l'oncle Henri Laurent...

Les photos sont nombreuses de ce voyage. Soissons... Tahure... Laon (où Simon a fait son service militaire)... Reims, la cathédrale... Est-ce un voyage organisé ? C'est bien possible. En train peut-être. J'ai retrouvé des formulaires SNCF de demande de billets annuels, signés d'Alfred Lucas, le patron de la SBV. Les Épargnes... Douaumont... Tranchée des baïonnettes... Verdun, monument aux morts... C'est donc justement en cette année 36 que l'ancien combattant fait son pèlerinage. Il est membre de l'Union Nationale des Combattants (UNC) au moins de 1922 à 1934, comme l'atteste sa **carte de membre** (2031-2032).



C'est sans doute un voyage organisé – par l'UNC, pourquoi pas ? – auquel il participe avec Blanche. Il y a des photos de *Domrémy, la fontaine* (probablement celle de l'Arbre des Fées, la fontaine guérisseuse, il y a une plaque)... *Metz* (seulement deux photos. Simon n'aura pas eu le temps de s'y attarder pour montrer à Blanche les lieux de sa prime jeunesse)... *Luxembourg*... *Turckheim* (tiens ! Un autocar. Mais toujours pas de groupe. Les photos représentent souvent Blanche seule, avec son chapeau, quelquefois Simon, ou les lieux inanimés)... *Sainte-Odile*... *La Schlucht*... *Gerardmer*...



Nous voici dans les Vosges. **Arrêt au Mont Sainte-Odile**, haut-lieu de pèlerinage (5627). Ici fut fondé le monastère de Hohenburg, par Odile, abbesse mérovingienne du même nom. Odile de Hohenburg, « fille de la lumière » si l'on en croit une étymologie hasardeuse du nom Odile, est la sainte patronne de l'Alsace. On lui a ensuite fait dire de bien drôles de choses, dans un curieux document intitulé « Prédiction de Sainte-Odile ». *Écoute o mon frère car j'ai vu la terreur des forêts et des montagnes...* La prédiction a été recopiée par Simon Jeanjean sur sa machine à écrire – sous le titre « Prédilection » suite à un drôle de *lapsus digiti* – et conservée sur papier pelure, quasiment illisible en son état présent (2637)...

*L'épouvante a glacé les peuples. Il est venu le temps où la Germanie sera appelée la nation la plus belliqueuse de la terre...*

Se déroule ensuite une longue prophétie effrayante. Le texte en question fut publié en 1916 par un journaliste nommé Stoffler qui le prétendait « très connu en Alsace », déjà du temps de Francis Bacon et de Mabillon, biographes anciens de la sainte.

*Elle est arrivée l'époque où surgira de son sein le guerrier terrible qui entreprendra la guerre du monde et que les peuples en armes appelleront l'Antéchrist, celui qui sera maudit par les mères pleurant, comme Rachel, leurs enfants, et ne voulant pas être consolées...*

C'est évidemment une vaste supercherie, mais on croit n'importe quoi quand on a envie de croire<sup>10</sup>, jusqu'à la virginité perpétuelle de Marie. Quant à Simon Jeanjean, je suppose qu'il s'en délecte sans souci d'authenticité. Drapée de majesté pseudo-biblique et conforme *grosso modo* aux développements en cours de l'histoire, la prédiction doit flatter sa détestation des Boches.

*Vingt peuples divers combattront dans cette guerre. Le conquérant partira des rives du Danube... La guerre qu'il entreprendra sera la plus effroyable que les humains auront jamais subie. Ses armes seront flamboyantes et les casques de ses soldats seront hérissés de pointes... La suite donne espoir, promettant la victoire des forces alliées, le pays du conquérant sera envahi de toutes parts, ex omnibus partibus... La région de Lutèce sera sauvée elle-même à cause de ses montagnes*

<sup>10</sup> Voir site internet <Nostradamusmichel.com>

*bénies et de ses femmes dévotes (! ? !). Mais attention, Malheur pourtant encore à ceux qui ne craindront pas l'Antéchrist ! Car il suscitera de nouveaux meurtres !...*

Qu'on se le dise. Je ne sais pas à quelle époque Simon se procura ce texte ; il l'a classé avec d'autres discours de propagande afférents aux horreurs hitlériennes et à l'Occupation. De toutes façons, ils n'ont pas dû y rester bien longtemps les parents Jeanjean, au Mont Sainte-Odile<sup>11</sup>. Car le périple ne s'arrête pas là. Ensuite ce sera le château du Haut-Königsburg, Ribeauvillé, Mulhouse. Le classement n'est probablement pas chronologique. Ensuite de nombreuses photos, dont une série acquise dans le commerce, évoquent le site du Hartmannvillierskopf et le Grand Ballon. Et ainsi de suite de sommet en sommet, jusqu'à Belfort et Besançon, fin de la série.

Les photos suivantes, datées de septembre 1936, me font penser que les Jeanjean n'ont pas lésiné sur les vacances cette année-là. La suite est en compagnie des filles. Nous sommes maintenant à Jougue dans le Jura, dans la région frontalière de la Jougenaz (autrement orthographiée Jougna), plus précisément au lieu-dit La Ferrière. Ils ont dû prendre une location dans un lieu d'hébergement collectif, car les photos évoquent des lieux familiers sans autre localisation : *En barque sur l'étang, le grand château, le ping-pong, la maison du garde, la grotte, la tonnelle, Café de la douane...* Il y a aussi un grand portique où deux filles s'en donnent à cœur joie sur des balançoires – Monique et Geneviève, bien sûr. Et encore, deux vues prises à l'intérieur en contre-jour (mais toujours pas de photos d'intérieur, tout est pris en lumière naturelle) : *à la fenêtre du dortoir, et à la fenêtre de la salle à manger*. Sur d'autres photos apparaissent des amis qui étaient là en vacances avec eux. Sur d'autres encore ils visitent des sites divers – Saut du Doubs, Neufchâtel, Interlaken – on ne reste pas à la maison les deux pieds dans le même sabot. La Ferrière a remplacé Fort-Mahon, dont la dernière édition remonte à 34, et en 35 nous avons vu les vacances dans les Alpes. Je me souviens que Geneviève m'avait expliqué cela : pour des raisons de santé – pour Madeleine, sûrement, et puis pour elle-même qui avait « viré sa cuti » – ils n'allaient plus à la mer mais à la montagne, en altitude. La Ferrière sera leur nouveau lieu de vacances pour quelques années encore.

Nous voilà bien loin des « événements ». La seule mention qui en soit faite par Simon se trouve dans la conclusion d'un long courrier adressé ultérieurement au PDP et écrit à la va-vite, dicté par un certain emportement. On y voit à quel point il fut peu solidaire du Front Populaire, en raison non pas de ce que le peuple de gauche considère et célèbre à juste titre comme des acquis sociaux définitifs – les congés payés, la réduction du temps de travail, les conventions collectives – mais plutôt de son échec économique. Il s'agit d'une note envoyée au PDP le 15 mai 1939 (2333). L'échec était alors patent, Blum ayant démissionné, Daladier échouant ensuite à son tour, à « remettre la France au travail », et les priorités politiques déjà se déplaçant sous la pression de l'extérieur. Simon Jeanjean exprime vigoureusement un point de vue documenté sur les récents décrets-lois gouvernementaux, *point de départ*, écrit-il, *[de] toute une campagne de réaction sociale*. Voici la conclusion de cette note :

*Les statistiques truquées sur le chômage ne trompent personne, il suffit d'interroger autour de soi pour se rendre compte que les affaires sont dans le marasme. Les bruits de guerre, Hitler et Mussolini ne sont pas les seuls coupables. – Il ne faudrait pas que la défense nationale serve de prétexte à une politique de lutte de classe, de la classe dirigeante contre la classe ouvrière qui est également la grande consommatrice des mesures qui frappent trop durement cette masse tue en même*

<sup>11</sup> Post-scriptum au sujet du Mont Sainte-Odile : Bien des années plus tard, ce lieu béni fut cependant victime, en 1992, du *crash* d'un Airbus sur ses flancs, lors d'une manœuvre d'atterrissage à l'approche de Strasbourg.

*temps le commerce, l'industrie, augmente le chômage et nous conduira à un deuxième « Mai 1936 »...[sic]<sup>12</sup>*

Mai 1936, il ne le porte décidément pas dans son cœur. Et encore moins la lutte des classes. Pas question, pour Jeanjean et pour les Démocrates populaires, de mettre en opposition la classe dirigeante contre la masse populaire. Pas question d'aller aux affrontements violents, selon eux fauteurs d'anarchie. Pour la plupart des catholiques, le fond du cœur est anti-communiste. C'est le seul point, dirait-on, sur lequel ils ne peuvent pas transiger. Rien, dans les archives de Simon Jeanjean, ne semble permettre de relativiser ce clivage, quoi qu'il en ait été par ailleurs dans les faits. Et que sa fille Ginette, devenue une très vieille dame, ait pu évoquer le Printemps 36, vu au prisme de sa lointaine adolescence, seulement comme « des événements un peu troubles », on peut le croire de toutes façons.

### **Rue de la Chine (je me souviens)**

D'où le déménagement vers la rue de la Chine. Il fallait faire quelque chose, quitter enfin l'affreux Cent-quarante, trop agressif pour les enfants, depuis le début et surtout dans ces années 30, comme un vase de désagréments s'emplantant d'eaux troubles, et la goutte du Printemps 36 l'a fait déborder. Ce sera un petit appartement, au 21 rue de la Chine, 3<sup>ème</sup> étage. On dira « rue de la Chine » simplement, comme on disait « 140 Ménilmontant ». Finie la promiscuité, les hurlements, la saleté, le voisinage sordide, les parents au moins ont dû s'en trouver bien soulagés. Pour le reste, la rue de la Chine est à deux pas, à une ou deux stations de métro près. La vie quotidienne des Jeanjean n'en fut pas chamboulée. Pour ce qui est de l'espace habitable, je ne suis pas sûr qu'ils y aient vraiment gagné au change. Plus confortable certes que celui du 140, le nouvel appartement était plutôt exigu. On peut même se demander si la famille aurait pu y loger durablement avec Denise dans le cas où elle eût continué de vivre avec eux.



*21 r de la Chine, vue récente*

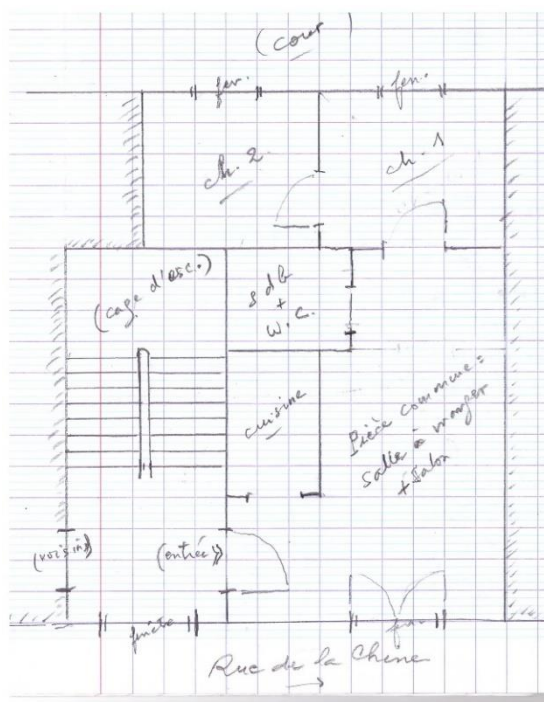
*(Appartement Jeanjean : 3<sup>e</sup> étage, fenêtre au-dessus du lampadaire)*

---

<sup>12</sup> La phrase est reproduite sans correction. J'ai renoncé à corriger la syntaxe un peu anarchique.

J'ai un souvenir net de la rue de la Chine. C'est là que s'est fixée, en ma mémoire d'enfant, une certaine image de la famille Jeanjean, celle des parents et des deux filles, tels que je les connus dans les années cinquante et au début des années soixante, autour de mes dix ans. J'aimais bien ces brefs séjours où sans doute j'étais le roi. Je n'appréciais pas spécialement l'odeur de tabac et de renfermé qui imprégnait les murs mais j'ai aimé la retrouver à Lardy bien des années après chez les deux vieilles dames – telle quelle, en fidèle petite-madeleine-de-Proust. Le vieux monsieur bénin en charentaises qu'était alors Simon Jeanjean, myope comme une taupe ou pire encore, m'y accueillait gentiment. Je le revois lisant son journal, avec une loupe ; on se demande bien ce qui aurait pu l'empêcher de lire le journal. Il était âgé, fatigué, je ne voyais que ses charentaises et je me faisais une idée totalement erronée du monde des Jeanjean, ne le jugeant qu'à l'aune de ces critères-là – odeur, charentaises, exigüité – par opposition à ma très-généreuse, très-rayonnante famille où la circulation était incessante. L'appartement était au troisième étage. On y entrait, si je m'en souviens bien, en laissant sur la gauche une cuisine toute petite où l'on pouvait tout juste prendre un petit déjeuner à deux, et ensuite cela donnait dans le salon-salle-à-manger qui n'était vraiment pas bien grand non plus. Au sol un beau plancher méritait qu'on se déchausse et qu'on utilise des patins – je m'y amusais bien à l'âge que j'avais et ça faisait sourire le vieux monsieur. À droite une fenêtre ouvrait sur la rue et à gauche au fond on accédait aux deux chambres – celle des parents en face, à gauche celle des filles (ou l'inverse, je ne sais plus), chambre où j'ai dû loger avec elles alors, c'est incroyable, lorsqu'elles avaient déjà trente ans passés – et à la petite salle de bains. Je n'étais pas bien grand non plus et pourtant cela me semblait minuscule. Il y avait aussi, classiquement, une ou peut-être deux fenêtres au fond donnant sur la cour, qui devaient permettre d'apporter un minimum d'air frais et, de temps en temps, de chasser un peu l'odeur de tabac froid. Car ils fumaient toujours autant, les parents, autant l'un que l'autre. Ils avaient la cigarette au bec en quasi-permanence, comme l'eut ensuite ma marraine, Ginette, jusqu'aux approches de la fin – à la différence de Monique qui arrêta de fumer assez tôt, et ensuite elle se contenta d'inhaler passivement la fumée rejetée par sa sœur ; en revanche je ne sais plus si les deux sœurs fumaient à la maison avec leurs parents, du temps de la rue de la Chine. Dans la salle à manger étaient les deux armoires-bibliothèques jumelles, blanches, à ouvertures grillagées, et dans la chambre l'armoire à glace, tous meubles qui se sont retrouvés ensuite, bien plus tard, dans le grenier de Lardy (et les autres meubles où étaient-ils, la table des vieilles couturières et autres *impedimenta* venus de Metz ? Ce n'est pas possible, il devait y avoir une cave, rue de la Chine, pour loger tout cela). Je vais essayer de dessiner **le plan**. C'est approximatif ; par exemple je ne sais plus si les toilettes (salles de bains et W.C.) donnaient sur la salle à manger ou sur les chambres...

J'y ai été hébergé souvent, surtout du temps où nous habitions à Aubergenville et à Vauhallan. Ma marraine a dû être contente lorsque nous avons quitté les Ardennes pour la région parisienne. Dès le premier été – j'avais 6 ans – il y a eu les vacances en Ardèche. Ensuite je ne sais plus comment s'organisaient les déplacements de Seine-et-Oise à Paris. Les parents ne lésinaient pas sur les voyages, je suppose qu'ils m'amenaient en voiture – la Simca Deluxe, puis la petite Opel Record – et que ma marraine me ramenait avec la 2CV. Ensuite cela a été plus facile, du temps du Chesnay, par les gares Versailles-rive-droite et Saint-Lazare.



Je ne peux m'en remettre qu'à mes propres souvenirs pour évoquer la Rue de la Chine. Je pourrais y aller de ma petite série de « Je me souviens », à la façon de Georges Perec<sup>13</sup>. Je me souviens de Simon Jeanjean, de son œil bigleux derrière ses lunettes, tout là-haut au sommet de son grand corps qui me semblait immense, de sa crinière blanche et hirsute, auréole en bataille, de son visage empâté à la Michel Simon, je me souviens de sa femme, la mère de ma marraine, de ses lunettes aussi et de sa clope accrochée au milieu du bec (mais je ne sais plus comment je l'appelais, pas Blanche en tout cas et encore moins Blanchette, réservé ma mère). Je me souviens du Métro Pelleport, comme une descente aux enfers, ou remontée dans l'autre sens, vers le jour, avec ses escaliers infinis que nous prenions quand l'ascenseur était bondé ou en panne. Je me souviens de *DUBO... DUBON... DUBONNET* peint en grandes lettres noires sur les flancs des boyaux souterrains et défilant sous mes yeux à la lumière du métro qui passait, je me souviens des entrelacs ornant les portières, des sièges en bois ciré et de l'odeur du métro d'alors. Je me souviens du Gaumont-Palace de la Place Clichy, où ma marraine m'emmena voir *La conquête de l'ouest* en cinémascope, et *Sous le plus grand chapiteau du monde*, et puis un film sur Madère avec des traîneaux en osier descendant à toute vitesse, comme si c'était nous qui descendions à toute vitesse et ça faisait un peu mal au cœur.

Mais n'allons pas trop vite, nous sommes en 36. Ginette a 16 ans, Monique 12, et les parents sont tels qu'on les voit sur les photos. Blanche est encore cette femme peu souriante apparemment, un peu dans les nuages et attentive à la fois, porteuse encore d'un peu de cette distinction Wattebauld dont on aime à se gausser, et non pas la gentille petite pomme fripée qu'elle sera dans ses dernières années, les seules où je l'ai connue, et tracassée sans doute, je le sais maintenant, par une douloureuse maladie des os. Mais en 36 pas encore, ni dans les années suivantes. Les deux parents travaillent encore et s'activent sans cesse. Ils ont perdu une fille. En novembre 36 Simon part quelques jours à Arras pour le Congrès du PDP. On n'en a pas fini avec les « événements troubles ». Il doit passer des heures, parfois, sur sa machine à écrire, le soir après le travail quand il n'est pas parti en réunion. Sauf problèmes de santé (l'albumine, les yeux, sa jambe)... et sauf le dimanche.

<sup>13</sup> Georges Perec, *Je me souviens*, Hachette, 1978.

## Chapitre XIII – Nuages noirs

*Les affaires de famille l'ayant emporté tout au long de l'année passée – Trente-six – revenons-en à la météorologie géopolitique. Il le faut bien, en cette période de montée des fanatismes et des périls subséquents. Quelques pages choisies des archives entassées par Simon Jeanjean, membre très actif du Parti Démocrate Populaire, nous en fourniront la matière, survolant les quelques années menant inéluctablement à ce que nous savons qui va suivre.*

### Fascismes

Trente-six fut une année extraordinaire. Trente-six, année des grèves, des manifestations, année d'affrontements, de liesses, Trente-six année du Front Populaire, des congés payés, a laissé son empreinte et occupe une place à part dans les manuels d'histoire. Pourtant dans la mémoire de Simon Jeanjean comme dans celle de sa femme et de ses filles, cette année-là semble avoir revêtu des couleurs – ou une noirceur – singulièrement différente. Mais la vie continue, Jeanjean a poursuivi ses activités, la famille a quitté l'affreux Cent-quarante, c'est au moins cela de pris, passons à autre chose.

Cependant, un rouleau compresseur menaçant continue d'avancer. Après 36 on aimerait pouvoir annoncer quelque embellie, que sais-je ? une découverte, un accord inattendu, l'éviction décisive d'un dictateur. Mais on sait bien que non, cela n'arrivera pas. Année après année l'on suit la montée inéluctable de l'hitlérisme – phénomène inquiétant où Simon Jeanjean doit trouver de quoi ranimer son anti-germanisme. On sait bien ce qui se joue en Europe, le vent qui se lève, cet orage qui s'annonce et qui va éclater.

Montée du fascisme, ou des fascismes. En 36 c'était déjà cuit. Il y a eu en France, au temps dont nous parlons ici, de vrais groupements fascistes, dont le principal fut le PPF, le Parti Populaire Français<sup>1</sup>. Tout le monde se dit « populaire », le PPF, le PDP où est Jeanjean, bientôt le MRP où il sera, ensuite le RPR, le « Popu »<sup>2</sup>... heureusement tout le monde n'est pas fasciste. Le drame, c'est quand ils prennent le pouvoir, comme il advient en Europe ici et là – ici en Allemagne et là en Italie, et ce n'est qu'un début.

On a bien essayé de s'y opposer. Les antifascistes ont tenté de se serrer les coudes. Il y a eu l'appel de Thorez, cette « main tendue » des communistes, le 17 avril 36, à l'approche des élections législatives : *Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes des laïques, parce que tu es notre frère. [...] Nous te tendons la main, volontaire national, ancien combattant devenu Croix-de-Feu, parce que tu es un fils de notre peuple. [...] Nous sommes les partisans du plus pur et du plus noble idéal que puissent se proposer les hommes...* Magnifique, non ? Mais qu'a répondu le PDP, qu'en a pensé Simon Jeanjean ? Je ne sais. Adhésion, abstention ou refus de principe (ou grande fatigue dépressive, comme je l'ai cru un moment) ? Sur ce point nos archives se taisent, même si elles sont riches en tracts issus de la gauche, avec lesquels il était probablement d'accord.

Même silence des papiers Jeanjean au sujet de la guerre civile espagnole. Simon, que je sache, ne fait pas partie de ces catholiques qui, en cette même année 36, s'opposent à la hiérarchie de l'Église ont soutenu la République espagnole et les prêtres basques, contre Franco, ses alliés, Hitler, Mussolini, l'épiscopat espagnol et le Vatican, rejoignant *de facto* les communistes. Trop papiste, peut-être, notre Jeanjean n'est pas Bernanos. Quant au PDP il a pu rester divisé sur ce point...

<sup>1</sup> Parti politique d'inspiration fasciste (1936-1945) fondé et dirigé par Jacques Doriot.

<sup>2</sup> *Le Populaire du Centre*, journal régional d'obédience d'abord socialiste.



## Positions des chrétiens-démocrates

Divisé, le PDP ? Si l'on s'en tient à la lecture des archives cela n'apparaît nullement. Dans le 20<sup>ème</sup>, le Parti continue gentiment d'organiser des débats et des soirées récréatives. Les Chrétiens-démocrates sont-ils des optimistes béats ? Du moins ne sont-ils pas inactifs. En 1933 – année décisive, outre-Rhin, de l'ascension hitlérienne – ils ont lancé un journal quotidien intitulé *L'Aube*. C'est un journal du matin, mais ce n'est pas la seule raison du nom. Rédacteur en chef : Francisque Gay, puis Georges Bidault à partir de 1934. Il y a aussi Gaston Tessier, Secrétaire Général de la CFDC, entre autres ténors de la démocratie chrétienne. *L'Aube* aurait pu s'appeler *l'Aurore* si le titre n'était déjà pris. (Célèbre, depuis 1897 avec l'Affaire Dreyfus, il avait disparu en 1914, mais nous savons qu'il renaîtra en 1943. Jeanjean, ce lecteur boulimique de la presse et du reste, le lira régulièrement ; il en a gardé une collection complète des années 44 et 45). Et puis « l'aube », c'est aussi la robe immaculée des enfants de Marie. *L'Aube*, un nouveau titre à lire pour Simon Jeanjean.

Sa bibliothèque comporte trois ouvrages intéressants en rapport avec ce mouvement de pensée et avec cette période. Le premier de Marc Sangnier intitulé *Le Pacifisme d'action*, a été publié en 1935 (3602)<sup>3</sup>. Trois chapitres ont été cochés de la main de Simon dans la table des matières. Le premier, chapitre XVI, propose de distinguer *Deux races d'hommes* (c'est le titre du chapitre) en cette période de menace guerrière inéluctable – car *la catastrophe*, je cite, *ne s'est pas brusquement arrêtée le jour de l'armistice : elle se prolonge, rebondissant sans cesse, sur tous les terrains, comme une blessure gangrenée, et dont la pourriture se propage...*, étendant la menace d'une contagion que rien n'arrête. Face à cela, donc, les uns *examinent avec intérêt le processus de cette décomposition*, sans intervenir ; les autres doivent se regrouper et agir, et tel est le sujet du livre. Le second, chapitre XXX, *À propos de la grande imploration catholique de Lourdes* [mai 1935], comporte une expression soulignée au crayon et cochée d'une croix en marge : *Pourquoi les travailleurs de tous les pays n'imposeraient-ils pas aux gouvernements hésitants (...) un impérieux mot d'ordre de désarmement... ?* L'expression *travailleurs de tous les pays* est soulignée. Peut-on voir, dans ce coup de crayon, une marque de sympathie de Jeanjean pour le communisme internationaliste ? Non, plutôt un signe d'agacement, si ce n'est de colère. Dans un troisième chapitre coché et annoté, chapitre XXXI, *Le pacte militaire franco-soviétique* est examiné honnêtement, puis mis radicalement en doute, et les communistes français, enfin, renvoyés dos à dos – leur ressemblant à s'y méprendre – avec *ces catholiques nationalistes qui, sans oser condamner les paroles pacifistes des papes, n'en continuent pas moins à persévérer dans l'attitude la plus opposée*. Quoi qu'il en soit, et quelle que fût la sympathie de Jeanjean pour Sangnier, c'est malheureusement l'attitude pacifiste qui sera bientôt mise en face des réalités, et en échec.

Le deuxième livre est un mémoire confidentiel signé de Francisque Gay, intitulé *Pour en finir avec la légende "Rouges-chrétiens"* (3603), publié en 1937. Je ne sais pas si l'on peut dire « publié » puisqu'il était *strictement confidentiel*, comme le dit le sous-titre – mais il y a prescription maintenant – et comme il est redit en majuscules rouges en tête d'un document envoyé aux adhérents pour le présenter, signé de l'auteur et qui se trouvait inséré dans l'ouvrage :

*Il m'est apparu que l'objection la plus fréquente, la plus insidieuse, celle surtout qui a la plus manifestement contrarié notre développement, parce qu'elle émeut quelques-uns de nos amis, c'est, sous des formes diverses mais au fond identiques, l'accusation de « gauchite ». On nous croit atteints d'une sorte de malade propension à tout excuser chez des hommes de gauche et au contraire à méconnaître et à déprécier tout ce qui peut se faire de bien à droite (...) Bien vite, il m'a fallu*

<sup>3</sup> Marc Sangnier, *Le Pacifisme d'action*, quatrième édition, Foyer de la Paix, 1936, 256 p. Sans surprise, l'adresse de cet éditeur est 34 boulevard Raspail, comme aussi du Sillon et des autres publications de Sangnier

*constater que c'était toute la vieille querelle cherchée à ceux qu'on appelle « rouges chrétiens » qu'il fallait vider...*

Entreprise ambitieuse, et qui a dû lui valoir quelques nuits blanches, ce livre abondant<sup>4</sup> – assorti d'un index détaillé où ne figurent même pas les contributions maison, jugées connues *a priori* – devait initialement se résumer à une note d'une soixantaine de pages. « Gauchite », écrit-il, comme bronchite : dangereuse maladie inflammatoire. Autrement dit : non, la démocratie chrétienne ne saurait se situer à gauche, quelles que soient ses sympathies. L'introduction consiste même en un *Plaidoyer pour un journal démocrate d'inspiration chrétienne qui a obtenu la sympathie des gauches...* sympathie forcément suspecte puisqu'elle mérite ce plaidoyer<sup>5</sup>. Mais ce néologisme est resté sans avenir. Une génération plus tard – celle de la CFDT et du PSU, du pape Jean XXIII et des prêtres ouvriers – ce « complexe » droitier aura disparu : pour Jacques Péchenart, mon père, les valeurs chrétiennes seront à l'inverse implicitement de gauche, opposées à la vieille droite et à ce que l'on qualifiera de « désordre établi ». Justice, égalité, fraternité, tout cela se trouve, pour un chrétien de gauche, inscrit dans le texte même de la doxa évangélique. Mon père s'insurgera plutôt contre ce que l'on qualifiera d'anticommunisme primaire. Ce qui, dans les années trente, eût été simplement inimaginable pour un Simon Jeanjean.

En ce temps-là, c'est-à-dire après 36 (et nous en viendrons en son temps au troisième document, l'*Almanach de l'Aube 1939*), la participation de Jeanjean à la vie politique semble plus active que jamais. Et ce dans le cadre de la 20<sup>ème</sup> section du PDP, certes, en tant que secrétaire ou trésorier faisant jour après jour son travail de fourmi, mais aussi à travers ses prises de position, avec une autorité qui dépasse nettement ce cadre. Le ton de ses courriers, rédigés notamment à destination des députés représentant le parti à l'Assemblée Nationale, se fait de plus en plus mordant. Et il y a de quoi mordre, face à un gouvernement défaillant et aux décrets-lois pris en 39, *point de départ*, écrit-il, *à toute une campagne de réaction sociale ; face à une campagne de presse souvent perfide et mensongère ayant pour but de dresser une partie de l'opinion contre les travailleurs, ou face au ton désobligeant employé par le ministre et à la phrase stupide relative aux deux dimanches*. Ainsi s'exprime-t-il dans la « note envoyée au PDP le 15 mai 1939 » (2336)<sup>6</sup>. Il faut avouer que la gabegie règne ; la guerre menace, il le sait bien. Le temps de travail est réduit mais le chômage augmente ! Il se bat avant tout pour les acquis sociaux – redevables au Front Populaire, au fait, n'en déplaît à Jeanjean qui n'en garde que les mauvais souvenirs. Et il y aurait de quoi dire sur la phrase de Paul Reynaud tendant à lui imputer toutes les difficultés du moment. Sans rien ignorer des effets catastrophiques de la politique menée par le gouvernement sur les nécessités (évidentes) de la Défense Nationale, Simon Jeanjean ne cesse de pester contre l'absurdité de ces décrets-lois *qui sous prétexte d'opérer un redressement sont un retour offensif du libéralisme, principal auteur de la crise économique*.<sup>7</sup>

(D'autres iront plus loin et remarqueront que c'est le Front populaire, contrairement à ce que dit la droite, qui a relancé l'armement en France, devant le péril fasciste allemand et

<sup>4</sup> Francisque Gay, *Pour en finir avec la légende « Rouges-chrétiens », mémoire confidentiel*, 2-3, Éditions de « L'Aube », 1937, 287 p.

<sup>5</sup> On a déjà cité plus haut un exemple d'appréciation laudative du PDP de la part du PC. J'enfonce ici le clou avec une citation de Georges Charensol, présentant *L'Aube* à sa création en 1932, dans les colonnes des *Nouvelles littéraires* : *...Ni le PDP, ni la Jeune République, ni le Groupe Pernot, ni les Syndicats chrétiens n'ont, à Paris, de quotidien correspondant à leur programme de progrès social et d'entente internationale. Ceux que l'on considère comme les chefs politiques des catholiques n'ont pas tous, il faut bien le dire, qualité pour parler en leur nom. Alors que la fermeté des convictions religieuses de M. Francisque Gay et la dignité de sa vie ne sont assurément pas discutables, il n'est pas certain qu'on puisse en dire autant de tous les leaders nationalistes. Aussi, quand M. Gay présente dans L'Aube des solutions qui peuvent paraître à certains révolutionnaires, est-il assez fondé à soutenir que c'est lui, catholique militant, qui est dans la véritable tradition chrétienne.* (Gay, *op. cit.* p.14)

<sup>6</sup> « Note » déjà citée au chapitre précédent.

<sup>7</sup> *Ibid.*

italien. Les difficultés sont plus financières qu'économiques. Le « mur de l'argent », une fois de plus ! Le gouvernement de Léon Blum n'a duré qu'un an, après quoi les cabinets Chautemps, Daladier et Reynaud se sont ingénies à rassurer les milieux financiers sans rien résoudre sur le plan économique, mais en laissant les fascistes gagner du terrain.)

Jeanjean fait d'ailleurs mentir, en ce qui le concerne, le tableau (justement pessimiste) que brossera Henri Amouroux dans la partie préliminaire de sa *Grande histoire des Français sous l'Occupation* :

*La France de 39 compte donc des pro- et des anti-italiens, des pro- et des antiallemands, des pro- et des antisoviétiques, des pro- et des antirépublicains espagnols, des pro- et des antifranquistes qui s'injurient et s'opposent au cours de défilés et de meetings dans lesquels, faisant passer au second plan les problèmes français, peut-être trop terre-à-terre, ils prennent l'habitude de se passionner pour les causes étrangères...<sup>8</sup>*

Terre-à-terre ? Disons plutôt les pieds sur terre. L'expertise de Simon Jeanjean, de fait, se limite actuellement aux sujets intérieurs, touchant le monde du travail. Il reste d'ailleurs profondément antiallemand et antisoviétique, et plus que jamais depuis le pacte signé le 23 août 39 entre les deux puissances de l'Est. Mais je l'imagine assez mal se mêler aux manifestations violentes, ne serait-ce que pour des raisons de santé. Il se déplace toujours avec une canne, respire mal et ne voit pas très clair. En septembre 1938 il doit démissionner de la fonction de trésorier qu'il occupait depuis 30 ans au Cercle Saint Rémy de Ménilmontant (2214) : *J'espérais qu'après les vacances, mon état de santé me permettrait de revenir plus fréquemment aux réunions que des indispositions successives m'avaient obligées de désertier l'année dernière. — J'ai le regret de constater qu'il n'en est rien et que les devoirs professionnels m'obligent d'éviter toute fatigue supplémentaire le soir...*

Sont à signaler d'ailleurs, comme seule trace de l'actualité internationale dans l'album Jeanjean, deux photos (5906 et 5907) commémorant la visite du roi d'Angleterre à Paris, du 19 au 22 juillet 1938. Deux photos qui ne diraient rien sans leur légende manuscrite, puisqu'elles représentent le Champ de Mars et la Place de la Concorde pavoisés, mais quasiment vides.

## L'Almanach de l'Aube 1939

Au mois de novembre 1938, Simon passe deux week-ends successifs en congrès. D'abord le 2<sup>e</sup> Congrès national de *l'Aube*, du 11 au 13 novembre ; puis le 15<sup>e</sup> congrès annuel du PDP, les 19 et 20 novembre, qui a lieu cette année-là à **St-Étienne** (2323). Arrêtons-nous sur le Congrès de *l'Aube*, ou plutôt sur **l'Almanach de l'Aube 1939**, tiré de la bibliothèque Jeanjean (3601). Publié à l'occasion dudit Congrès, il est sous-titré *Histoire de l'Europe depuis le Traité de Versailles*, et illustré d'une église au clocher surmonté d'une croix, vue en contre-jour sur un fond de soleil levant. Ensuite, la page de titre est dédicacée : *Pour M. Jeanjean, bien amical hommage, un soir de Congrès, le 12 novembre 1938, Bidault.*

---

<sup>8</sup> Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'Occupation*, tome I, *Le peuple du désastre, 1939-1940*, Robert Laffont, 1976 (France-Loisirs), p. 29-30. On peut ajouter que cette « habitude de se passionner pour les causes étrangères » se manifestera de façon assez constante, au moins jusqu'aux années 60 et 70 à propos de la Guerre du Vietnam. « Habitude » pointée ici de façon quelque peu péjorative pour les Français de l'Entre-deux-guerres. On peut à l'inverse regretter, aujourd'hui, qu'elle se soit considérablement perdue au profit de questions étroitement alimentaires. Autres temps, autres mœurs, et autres données socio-économiques.

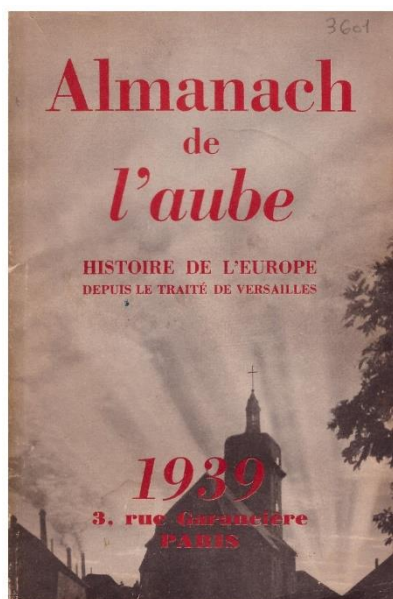


TABLE DES MATIÈRES			
PAGES	PAGES		
1938 en quelques dates . . . . .	2	Comment vivre-nous dans cet art, par A. LÉVYVALE . . . . .	163
Calendrier . . . . .	3	Cela qui se penche sur la misère, par J. ANCELET-HUSTACHE . . . . .	168
Histoire de l'Europe depuis le traité de Versailles, par P. MARTHELOT . . . . .	27	Le double, nouvelle, par Joseph FALLET . . . . .	169
Vieilles aux musées de l'Académie, par Jean RICHARD . . . . .	60	Campag familial, par Paul ANCELET-HUSTACHE . . . . .	177
Comment on fait un journal, par Jean MORENVAL . . . . .	75	Le cousin, conte, par Marg. GÉROUSE . . . . .	182
La tâche de votre génération, par Georges FROUJON . . . . .	70	Unions départementales offitices à la C. F. T. C. . . . .	187
Pour la conquête, textes . . . . .	81	Quelques prix pour les familles nombreuses . . . . .	189
La pellicule et le paysan, nouvelle, par J. ANCELET-HUSTACHE . . . . .	80	Grandes œuvres nationales catholiques . . . . .	190
Petite histoire du contrat de travail, par Pierre COUVAL . . . . .	92	Secrétariats sociaux . . . . .	191
Le défilé . . . . .	98		
La liberté syndicale, interview, par Jacques FERRIER . . . . .	99		
Celui qui traitait Briand de traître à la patrie, par J. ANCELET-HUSTACHE . . . . .	104		
Petit Dictionnaire de philosophie politique, par Etienne BOWEN . . . . .	105		
Celui qui ne fait pas de politique, par J. ANCELET-HUSTACHE . . . . .	120		
Maman, nouvelle, par Céline LIOTTE . . . . .	121		
Comment se pose le problème paysan, par A. COUVEUR . . . . .	124		
De quel vivre-nous, par M. FINLET . . . . .	132		
Voyage étonnant autour des Alpes concertés, par P. L. FALAZIE . . . . .	143		
Souvenirs de Grigore LEXOS . . . . .	147		
Pour parler de Cinéma, par Jean MORENVAL . . . . .	156		
Celui qui n'a pas laissé rééditer le feu sacré, par J. ANCELET-HUSTACHE . . . . .	159		
Proque non diffusés sur la radio, par Jean MORENVAL . . . . .	190		

PORTRAITS EXPRESS	
1.	— Jeanne Ancelet-Hustache
2.	— Jean Soutairol
3.	— Louis Terrenoire
4.	— Paul Archambault
5.	— Georges Vrandis
6.	— Georges Bidault
7.	— Jean Morenval
8.	— Gaston Tessier
9.	— Françoise Gay
10.	— Maurice Brilliant
11.	— Pierre-Louis Falaise
12.	— Jacques Madaule.

4277 — Imp. S. I. L. L. C., 41, Rue du Metz, Lille, 11-38

Georges Bidault, alors rédacteur en chef de *l'Aube*, fait autorité par ses éditoriaux. Au reste, c'est un almanach comme on en voit d'autres, offrant d'abord quelques informations pratiques et susceptible (tel est son objectif) d'intéresser un vaste public. D'abord, une page sur « 1938 en quelques dates » (dont les démissions successives du Cabinet Chautemps, la constitution et démission du Cabinet Blum etc., l'*Anschluss* en mars, le voyage d'Hitler en Italie en mai, le voyage des souverains anglais en France, puis l'appel du Pape Pie XI contre le racisme en juillet<sup>9</sup>, le discours d'Hitler à Nüremberg en septembre, l'occupation des Sudètes en octobre), page suivie du calendrier de l'année 1939 – un mois par page avec fêtes et saints – émaillé de morale quotidienne sous forme d'encadrés (les souhaits, la solitude, la paix, l'amitié, etc.), puis d'une partie plus pratique comme il se doit dans un almanach, intitulée « pour la maison » et également échelonnée au fil des mois de l'année. Les textes, attrayants, sont d'une grande variété encadrant l'*Histoire de l'Europe* annoncée en titre, partie la plus consistante.

## Petite parenthèse personnelle

Deux noms au moins, au vu du sommaire et du feuilletage, éveillent en moi un écho personnel. Celui d'Emmanuel Mounier dont la philosophie « personnaliste », je m'en souviens bien, me sert de référence<sup>10</sup> lorsque j'avais 20 ans et que je me tentais de me situer tout en me demandant ce que fichtre je pourrais bien faire de ma vie. Mais plus vivement encore, parce que remontant d'une enfance plus lointaine, le nom de l'auteur de nombreux textes brefs, contes et nouvelles insérés au fil de cet *Almanach de l'Aube*, disposés çà et là à la façon de morceaux de piment doux : Jeanne Ancelet-Hustache. Ce nom, si l'on s'en tient à Wikipédia, est celui d'une « germaniste française, traductrice et spécialiste de la mystique rhénane », et d'ailleurs enseignante. Il y a effectivement dans le Fonds Jeanjean, de la même Jeanne Ancelet-Hustache, une biographie de Sainte Élisabeth de Hongrie publiée aux

<sup>9</sup> Pie XI, lors de la visite d'Hitler à Rome, s'était retiré ostensiblement dans sa résidence de Castel Gandolfo afin d'éviter de le rencontrer. Ce qui ne sera pas du tout la politique de son successeur Pie XII, lequel parviendra inversement toujours à éviter de condamner les pires crimes nazis.

<sup>10</sup> Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, PUF, 1949 (Que sais-je ?). Curieusement je revois ce *Que-sais-je* entre mes mains, je me souviens d'avoir adhéré d'une façon ou d'une autre à cette philosophie. Je ne saurais dire mieux que « d'une façon ou d'une autre », car cette « façon » à présent m'échappe totalement.

Éditions Franciscaines en 1947, et dédiée à l'intention de Monique Jeanjean (3657). Dédicace amicale, évidemment liée à la camaraderie politique entre Jeanjean et Jeanne Ancelet-Hustache. Bientôt la toute jeune Monique militera activement au MRP. Mais ce n'est pas en tant que militante démocrate-chrétienne que Jeanne Ancelet-Hustache reste dans les mémoires.

Dans la mienne en revanche – je veux dire dans ma mémoire – ce nom reste associé au titre d'un roman pour enfants que j'avais lu, quelque chose comme... *Le Miracle des loups*<sup>11</sup> ?... *La Terre aux loups*<sup>12</sup> ? J'ai eu du mal à retrouver le titre de ce roman, dont j'avais d'ailleurs tout oublié. C'était *La Tour aux loups*<sup>13</sup>. Je me le suis procuré. L'ai relu. Et l'ai trouvé plutôt mauvais. L'histoire est vaguement située *dans une petite principauté quelque part en Europe, au temps de François Ier et de Charles-Quint*<sup>14</sup>. Il y a un méchant seigneur, le Duc des Monts-Fumants, et un brave jeune seigneur du territoire voisin des Sans-Reproche, que le méchant duc fait prisonnier au cours d'une bataille, et qu'il enferme dans la Tour-aux-Loups. Prisonnier, voilà qui est bien peu reluisant, comment avais-je pu m'attacher à un tel héros ? Des prisonniers de guerre, il y en aura des milliers pris par les Allemands en quarante, mais le rapprochement ne s'impose en rien dans cette histoire de principautés rivales écrite longtemps après la guerre, ni avec celle-ci ni avec quoi que ce soit ; on est juste un peu déçu que ce présumé héros sans reproche se laisse ainsi capturer. Bref, plaisir nul à cette relecture ; et je ne suis pas sûr d'en avoir éprouvé beaucoup plus à le lire lorsque j'étais enfant. Tout était dans le titre, dans ces loups prometteurs d'effroi – une promesse c'est déjà ça – accolés à ce drôle de nom au goût de crème au chocolat, Ancelet-Hustache, avec l'aura d'enfance dont ils restaient porteurs. Quoi qu'il en soit, merci à l'*Almanach* pour cette madeleine minuscule venue de cet âge de ma vie où je dessinais avec passion, reproduisant avec soin des tableaux représentant des chevaliers et autres héros des temps anciens – comme Simon Jeanjean semble l'avoir fait, probablement au même âge. Ainsi de ce **hussard ferraillant**, dont j'aimerais savoir d'où il l'a tiré. (1468)



Ancelet-Hustache avec Mounier se rapprochent étrangement ici, venus de deux compartiments éloignés de ma mémoire, comme une carpe avec un lapin. Pour Jeanne Ancelet-Hustache, je dois avouer que les quelques contes et nouvelles qu'on trouve semés

<sup>11</sup> Film d'aventures historique de André Hunebelle, avec – notamment – Jean Marais et Jean-Louis Barrault dans le rôle de Louis XI (1961).

<sup>12</sup> Roman de Robert Margerit.

<sup>13</sup> Jeanne Ancelet-Hustache (1891-1983), *La Tour aux loups*, Desclée de Brouwer, 1961 (coll. Belle humeur, à partir de 8 ans)

<sup>14</sup> Information tirée de la quatrième de couverture et confirmée uniquement par les costumes des personnages d'après les illustrations.

dans l'*Almanach de l'Aube* par sa plume me déçoivent moins que sa *Tour aux loups*. Quant à Emmanuel Mounier, une lecture un peu plus approfondie s'impose.

### **Quand l'Aube cite Mein Kampf**

C'est seulement à la page 81 que l'*Almanach de l'Aube* présente le thème de son 2<sup>ème</sup> Congrès : « La Conquête de l'opinion ». Viennent ensuite, pour amorcer le débat, *quelques textes empruntés aux sources les plus diverses, et où sont définis quelques-uns des modes essentiels de la conquête*. Les plus diverses, on peut le dire en effet. Ces sources sont classées en deux catégories :

D'un côté, sous le titre *Autour de chez nous*, quelques auteurs – philosophes, journalistes – proches de l'*Aube*, je pourrais même dire « maison » : Jacques Maritain, Francisque Gay et Emmanuel Mounier. Je cite une partie du texte de Mounier<sup>15</sup> :

*Le critère de l'homme d'action est la sagacité avec laquelle il saisit l'occasion, distingue au premier coup d'œil la campagne symbolique qui frappera les imaginations, ou la campagne particulièrement provocante, qui sera la plus susceptible d'amener les indifférents à l'inquiétude et à l'examen de conscience politique.*

Mots énergiques, porteurs d'une pensée pragmatique et sans complexe... mais qui paraissent bien vains aujourd'hui, s'agissant de ces années désastreuses. Où étaient-ils, ces « hommes d'action » dotés de la « sagacité » voulue, et capables de mener la « campagne provocante » susceptible d'assurer la « conquête » ? En 39 ils ont brillé par leur absence (et arrivé à ce point, la mystérieuse sympathie qu'avait pu jadis m'inspirer Mounier et son personnalisme – que j'idéalisais, je crois, un peu comme on s'identifie à un jeune héros, façon Gérard Philippe en costume de Rodrigue ou en Fanfan la Tulipe – de floue qu'elle était sans doute déjà, se dissout totalement.)

En deuxième lieu, sous le titre « De l'autre côté » (page 84), sont convoqués deux dirigeants autrement efficaces, inaccessibles quant à eux à *l'inquiétude et à l'examen de conscience politique* prônés par Mounier : Goebbels en premier lieu – pour qui (je cite) *on est propagandiste ou on ne l'est pas. Les meilleurs orateurs sont les meilleurs « tambourinaires »* – et deuxièmement... Hitler. Ce dernier, dans un extrait de *Mein Kampf*, développe des considérations analogues, faisant la part entre « organisation » et « propagande ». Je ne pensais pas citer *Mein Kampf*. Encore moins tirer cette citation de l'*Almanach de l'Aube*, publié par les démocrates chrétiens. Il est intéressant et tragique à la fois de revenir à ce moment où une fraction modérée et éclairée de l'opinion, dans le contexte d'impuissance politique et d'aveuglement où était la France marchant vers un des pires guépriers de son histoire, pouvait ainsi structurer sa réflexion sur le thème de la propagande, proposant une opposition, voire tout bonnement une comparaison – simple juxtaposition de textes équivalents, mais le parallèle est sidérant – entre les pensées d'un Maritain ou d'un Mounier et les théories délirantes de celui dont on ne semblait pas mesurer le projet alors même qu'il s'exprimait ouvertement :

*...Le (...) devoir de la propagande est de désagréger l'état de choses actuel et de le faire pénétrer par la nouvelle doctrine, tandis que le devoir de l'organisation doit être le combat pour la puissance, pour faire définitivement triompher la doctrine... etc. etc. (ibid., p. 85).*

<sup>15</sup> Texte emprunté par l'*Almanach de l'Aube* à la revue *Esprit* – dont Mounier était alors le rédacteur en chef – en son numéro daté du 1<sup>er</sup> octobre 1938

Le combat pour la puissance, tel est l'unique programme, avec pour corollaire l'élimination de tout ce qui s'y oppose ou déplaît. La guerre allemande se prépare, la France se voile la face. *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*<sup>16</sup>...

## Vacances encore

Cela dit, on ne voit rien de sombre dans l'album de photos de la famille. Pas de place pour les nuages noirs, il faut du soleil aux photos. Vacances à la Ferrière dans le Jura, une nouvelle fois en 36, puis une troisième en 37, le grand air est bon pour les bronches des filles, surtout de Ginette. Tablées joyeuses de gens qu'on reconnaît d'une photo à l'autre mais que je ne connais pas. Balades au Col de la Faucille, à Vallorbe, à Nyon, au zoo de Berne. Cela doit reposer Simon de son travail, de ses soucis et des angoisses distillées par les journaux.

Les Jeanjean ne s'attardent pas entre les quatre murs de leur petit appartement de la rue de la Chine quand sonne l'heure des vacances, on les comprend. Les filles partant régulièrement avec les guides, les parents se débrouillent pour prendre leurs congés dans les périodes estivales restantes, afin de les passer avec elles. Madeleine, je ne sais pas très bien où elle est, on ne la voit guère sur ces photos-là. Il n'y en a que pour les deux plus jeunes ; je vois déjà le couple qu'elles formeront plus tard, **les deux sœurs** à la vie à la mort (5894). « Mes marraines », déjà inséparables...



La Ferrière 1938

Et je continue de parcourir les albums qui sont décidément très nourris, avec quelques bonnes photos et beaucoup de médiocres. En 1937 l'été commence par le Congrès de la CFTC, les 26 et 27 juin au Parc des Princes (5710 à 5712) : toute une théorie de prêtres en tenue de cérémonie – aube blanche en haut, soutane en bas, comme les enfants de chœur – cierges et tout le tralala, défile au milieu de l'immense stade-vélodrome. Ensuite c'est la Suisse comme je l'ai dit, puis – le même été ? c'est incroyable – la Côte d'azur : Avignon, Tarascon, Nîmes, Montpellier, Arles, Marseille, Cannes où ils vont à la plage, Simon avec son maillot de bain noir couvrant le torse, puis en promenade en calèche, ou à la « Villa Nadège », sur le

---

<sup>16</sup> Tel est le titre, en version française, du beau roman de Colum Mc Cann *Let The Great World Spin* (2009), emprunté au poème *Locksley Hall*, de Tennysson.

passage du Tour de France (c'est ce que disent les légendes écrites en marge des photos), enfin à Monaco et à Nice. Tout cela en 1937.



Je date à tout hasard de la même année la jolie photo-carte d'**une promenade en bus à toit ouvrant sur la corniche**, avec panorama imprenable sur la ville et la mer (1060), photo si léchée qu'on dirait presque un décor artificiel. On y reconnaît bien les Jeanjean au centre de la photo, Simon auprès de Blanche avec son chapeau, et Geneviève au-dessus d'eux. Elle est sombre, Ginette, sur les photos de cette époque, déjà grande avec un corps de femme, en chaussettes à carreaux, habillée d'une façon stricte et qui la vieillit, l'air souvent renfrogné.

C'est l'âge ingrat, me dis-je. D'ailleurs je n'affirme rien, c'est un roman que je me fais sur ma marraine, quand elle était jeune. La jeune femme ou jeune fille qui apparaît sur la droite, au bord d'une autre **photo prise à Vallorbe** (5721), avec son visage à moitié caché mais l'œil vif, c'est bien elle encore – habillée cette fois d'une robe claire à fleurs – de loin la plus jeune de ce groupe par ailleurs composé d'inconnus, cette jeune fille qui regarde le photographe et qui semble dire Je suis bien là, ne vous occupez pas de moi. Âge ingrat ? N'exagérons pas, en 37 elle avait 17 ans.)



Nice, c'était un pèlerinage pour Simon, sur les lieux de sa première convalescence de guerre. C'était aussi devenu un lieu familier pour lui, comme il l'était déjà pour Blanche, car les Laurent (Henri et sa femme la tante Jeanne, sœur de Blanche) y avaient une maison, à Cimiez. Henri Laurent – qui avait été quelque chose comme attaché d'ambassade à Bangkok (1408 et 1409) – devait être à la retraite. On le voit d'ailleurs plusieurs fois sur des photos



prises en Bretagne, toujours tiré à quatre épingles. Il était le parrain de Madeleine, et à ce titre ne se contenta pas de la tenir sur les fonts baptismaux. J'ai déjà parlé des Laurent, du mauvais souvenir qu'en avaient mes vieilles marraines, surtout de la tante « Jeâanne » – mais que son mari appelait « Janot » comme je l'apprends par ailleurs et comme on le verra. Car j'ai maintenant connaissance d'un épisode difficile de la vie Madeleine, et douloureux pour les Laurent, secret de famille tapi dans les archives et que les deux cadettes, bien jeunes à cette époque, ignoraient à coup sûr et ne risquaient donc pas de me raconter. Gardons-le pour le prochain chapitre. Geneviève et Monique m'ont dit ce qu'elles savaient : que les Laurent avaient d'abord habité la Bretagne – un des berceaux, avec les Ardennes, de la famille Stef-Wattebault – ; qu'ils avaient aussi un pied-à-terre à Paris (ce qu'elles ne risquaient pas d'oublier, au moins depuis ce jour où il leur avait fallu « se mettre en dimanche » de préférence à leur uniforme de guides, et que j'ai raconté plus haut<sup>17</sup>) ; et enfin qu'ils avaient quitté la Bretagne pour s'installer à Nice. Geneviève le racontait d'une façon expéditive : *Ils ont quitté la Bretagne, ils ont mis la grand-mère dans une maison de retraite, à Noyal-sur-Vilaine<sup>18</sup>, et eux ils sont partis s'installer à Nice.* Tel était leur souvenir, chargé d'un blâme à peine sous-entendu, mais sans doute exagéré.

Sans doute exagéré, ce blâme, cette antipathie des Jeanjean vis-à-vis des Laurent. Je veux dire principalement des deux dernières nées des Jeanjean vis-à-vis d'un snobisme au nez pincé définitivement attribué aux Laurent – principalement à Jeanne – ; exagéré, cet écart social présumé à leurs yeux définitif et irréconciliable, entre leur simplicité revendiquée de filles de la JOC, filles d'un vaillant travailleur immigré lorrain devenu un gars de Ménilmontant, et le berceau doré des autres – adversaires de classe – nécessairement prédestinés à la « haute » ; je dis bien présumé à leurs yeux, oubliant l'étroite proximité originelle de leur mère Blanche née à Paris 20<sup>e</sup>, plus parigote encore que Simon, avec sa sœur, à moins que Jeanne ne fût sa demi-sœur, et alors ? Que sais-je, au fait, de la fortune de la famille Jeanjean, descendant de ces gens bien vêtus qu'on a vus dans le bel album noir estampé d'or et à fermoir d'argent ? Que sais-je d'autre que les galères traversées, les tantes couturières, la dépossession de l'héritage Vendeuil<sup>19</sup>, la promiscuité endurée au 140 Ménilmontant ? À l'étroit dans leur trop peu de place de la Rue de la Chine, mais aussi en vacances et voyageant sans cesse – il leur fallait tout de même de belles bottes de sept lieues – et ce dès avant les Congés payés.

Quoi qu'il en soit, le feuilletage de cet album plein d'insouciance m'inspire, à la longue, la même impression que nous avaient donné les cartes postales touristiques de l'album du poilu. Côté face, sur les photos, c'était la Belle Époque, *versus* (au verso) les soucis quotidiens et la Guerre. Même chose à présent : d'un côté les soubresauts de la vie politique et de la société française ; la montée des fascismes et la Guerre d'Espagne ; la Nuit des longs couteaux, l'avènement et le culte du Führer, la législation anti-juifs, la nazification de la société allemande et bientôt un expansionnisme galopant dont les premiers actes vont finir par mettre le feu aux poudres. De l'autre côté sur les photos des vacances en famille, c'est le Jura, la Suisse, la Côte d'azur : Avignon, Tarascon, Nîmes, Montpellier, Arles, Marseille, Cannes, Monaco et Nice avec bains de mer et balades en calèche. Deux lignes parallèles qui par définition ne se rejoignent jamais sinon à l'infini, disent les géomètres. Jamais, vraiment ?

Mais les familles aussi traversent des orages. Il n'en est pas une qui un jour ou l'autre ne soit meurtrie, pas une qui n'ait son enfant malade, son enfant souffrant, oublié dans son coin

<sup>17</sup> Cf. *supra*, chapitre 10, dernière partie *Scoutisme*.

<sup>18</sup> La grand-mère, Blanche Wattebault, finira effectivement sa vie à Noyal-sur-Vilaine, où elle sera enterrée en 1946. Il y a une photo de sa tombe, commentée en légende (5125).

<sup>19</sup> Cf. *supra*, chapitre 1.

ou se manifestant soudain par ses cris interminables, contre quoi ses parents ne savent plus quoi faire.

## Chapitre XIV – « Drôle de guerre »

*Les parents n'en finissent jamais de se faire du souci pour leurs enfants. Après l'aînée Denise, c'est au tour de Madeleine d'échapper au contrôle. Pauvre Madeleine, elle n'a pas tiré une bonne carte. On ne se serait pas douté de ce qu'ici nous allons lire. Une drôle de guerre pas vraiment drôle gisait au fond des archives, à l'insu de la mémoire officielle des Jeanjean. Nouveau chapitre familial, en forme de roman par lettres.*

### Lettres oubliées

Dans les familles aussi il y a de drôles de guerres. Ne connaissant d'abord l'histoire des Jeanjean qu'à travers les dires de mes informatrices, les deux filles cadettes et dernières survivantes, je ne connaissais de leur sœur Madeleine que sa maladie ; je ne connaissais que son portrait, que cette image de douceur ou de faiblesse qui se laissait voir sur les photos, avec le regard d'une personne âgée ou d'une à qui vivre demande un effort. Il y a **cette photo où on la voit aux côtés de Denise**, qui semble la soutenir, lui prêter vie et existence (5126). C'était juste après la Grande guerre, avant Geneviève et Monique.



Pauvre Madeleine, on l'oublierait facilement. Il n'a guère été question d'elle depuis sa naissance en 1917. C'était au chapitre 7. Les cartes postales évoquaient la mort, Simon attendait un « héritier », puis finissait par obtenir la reconnaissance de ses maladies anciennes ou récemment acquises. La naissance de Madeleine n'occupait pas beaucoup de place. Savaient-ils déjà, les parents, qu'elle ne vivrait pas longtemps ? Marquée par une sorte de malédiction, et ce dès sa naissance. Rien n'avait filtré, à la lecture des cartes postales, d'une inquiétude particulière que ses parents eussent pu nourrir à son sujet. C'est seulement bien

plus tard que je m'en suis avisé à la lecture d'un *Certificat d'ondoïement* (2038) daté du 20 juillet 1917 – trois jours après sa naissance – et établi conjointement par le Diocèse de Paris et par l'Hôpital Tenon (où elle décédera 33 ans plus tard, en 1950). Pourquoi cet « ondoïement » ? L'ondoïement – je ne le savais pas – est une cérémonie simplifiée du baptême utilisée en cas de risque imminent de décès, ou par précaution quand on veut retarder la cérémonie du baptême pour une raison quelconque.

J'en étais resté, concernant la santé de Madeleine, aux approximations de Geneviève et Monique évoquant, bien des années plus tard, les *rhumatismes articulaires* [qui] *donnaient des maladies de cœur*, et la fatale déficience valvulaire. Je savais l'immense pitié que leur inspirait la destinée de leur sœur, son mal à vivre. Tout ce qu'elles avaient à ajouter, c'est qu'elle était très courageuse. Elles se souviennent qu'elle sortait pour aller faire la queue dès cinq heures du matin pendant la guerre, devant la charcuterie ou la boucherie, mais qu'elle n'avait pas le droit de faire trop d'efforts. Qu'auraient-elles pu dire d'autre ? Je savais d'ailleurs, par ses bulletins scolaires, qu'elle n'avait guère brillé à l'école ; par ses certificats de travail, qu'elle avait travaillé comme femme de ménage ; par une carte, glissée dans un *Manuel des Enfants de Marie immaculée* hérité de sa maman Blanche (3668)<sup>1</sup> – entre autres traces de foi et de pratique religieuse – qu'elle se rendit à Lourdes aux moins en 1931, 32 et 33. On aurait cru Madeleine sans reproche, sage comme une image. Cependant **une image pieuse**, entre autres nombreuses<sup>2</sup> insérées dans ledit Manuel (3668)<sup>3</sup>, ornée notamment de deux brins de muguet, porte au verso la mention manuscrite suivante : *Madeleine ne doit pas se laisser vivre, mais s'oublier et penser aux autres* – signé *Sr B, 13 Xbre 1931*.



C'était encore bien peu. En revanche, il se trouvait dans les archives, à l'insu évidemment des sœurs cadettes, une chemise intitulée « Madeleine à Cimiez » (mention manuscrite), réunissant quelques lettres qui complétèrent de façon inattendue le portrait psychologique de la deuxième des filles Jeanjean.

<sup>1</sup> Cf. Supra, chapitre 3, section *Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul*.

<sup>2</sup> Pas moins de 14 images, festival d'esthétique sulpicienne, dédiées à la Vierge Marie, au Cœur de Jésus, à la Bienheureuse Catherine Labouré (Fille de la Charité ou sœur de SVP), à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus (*apprenez-nous à communier dignement*), à Ste Odile protectrice de l'Alsace et miraculée (*ô Dieu qui avez rendu la vie à la bienheureuse vierge Odile qui était née aveugle...*), et bien sûr, en moult exemplaires à Ste Bernadette de Lourdes (*Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre*).

<sup>3</sup> Le numéro est celui du livre, où les images sont maintenues à la place où elles ont été trouvées.

(Pareillement, plus tard, seront lues d'autres lettres secrètes, également bouleversantes, concernant Monique cette fois, et qui nous apprendront ce qu'aurait pu être sa vie – et peut-être l'avenir de la famille Jeanjean, fût-ce sous un autre nom – si certain projet avait pu être mené à son terme. Les lettres de Cimiez sont datées de 1939, celles de Monique pour l'essentiel de 1953. J'aurais l'impression en les ouvrant ici de commettre un larcin coupable en brisant un secret qui ne m'appartient pas, si les archives Jeanjean ne m'avaient été données sans réserve pour servir à publier entièrement l'histoire de la famille, et si leur premier détenteur et légataire, Simon Jeanjean, ne les eût conservées avec autant de soin et transmises à ses filles... à tout hasard. Comme une bouteille à la mer, que nous n'avons plus qu'à boire jusqu'à la lie.)

## Nice, Cimiez, le 23/4/39

*Chers parents,*

*Vous l'avez bien deviné, c'est la question de l'argent qui m'empêchait de venir à Paris. J'ai bien 2000 F sur mon livret caisse d'épargne mais je ne veux pas y toucher. Aussi je vous remercie bien affectueusement de bien vouloir me payer le voyage de Paris et je suis bien contente des quelques semaines que je passerai avec vous.*

*Parrain pense que le mieux serait que je parte vers la fin de mai, pour m'arrêter au retour à Montélimar où ils seront déjà arrivés à la campagne.*

*J'ai été à la gare, le voyage coûte de Nice à Paris 352 F et le retour à Montélimar 218 F. Cela fait le même prix, mais comme ça je peux rester plus longtemps avec vous qu'avec le retour qui est 13 jours (sic). L'aller et retour à Nice, qui est de 560 F. Je suis bien contente d'être avec vous tous depuis le temps qu'on ne s'est vues avec maman... (2321)*

On se demandait où elle était passée, Mado, absente des photos de vacances. Réponse : à Nice, d'où elle écrit à ses parents. Elle est chez son oncle et parrain Henri Laurent, l'ancien officier ou diplomate de Thaïlande, époux de la tante Jeanne. On a déjà parlé des Laurent que Geneviève et Monique n'aimaient pas. Blanche étant, si je ne m'abuse, plus jeune que sa sœur Jeanne, on peut penser que l'oncle Henri était en retraite, et avait pris Madeleine en charge depuis quelques mois voire quelques années. Pourquoi ne vivait-elle pas avec ses parents ? Ils travaillaient, n'avaient peut-être pas assez de temps pour s'occuper d'elle. Denise avait quitté le toit familial, et il ne restait plus que les deux petites à la maison (si du moins elles étaient à la maison en 39 – c'est une autre histoire). Madeleine avait alors 21 ans, bientôt 22, mais il fallait s'occuper d'elle apparemment. Il semble que son parrain ait pris le relais... ce qui nous le fait voir sous un nouveau jour.

La lettre commence par « la question de l'argent ». Madeleine, depuis Nice, envisage de rendre visite à ses parents au mois de mai, pour s'arrêter, écrit-elle, au retour à Montélimar où les Laurent seront déjà arrivés. Ils ont donc, en plus de Nice et de Paris, une maison de campagne dans la Drôme, sans compter la Bretagne, ni les vacances dans le Vercors dont il sera question ensuite. Bref, on n'a que l'embarras du choix. Cimiez est une colline très chic dominant Nice. La famille Laurent y habite **une imposante demeure (5920)**, photographiée à plusieurs reprises sur les albums. **Une photo prise sur le balcon (5914)** réunit Madeleine, bien reconnaissable à sa bouille et à ses lunettes aussi rondes l'une que les autres. Son oncle

et parrain Henri et la grand-mère sont debout derrière elle. Et la tante Jeanne ne peut être que cette femme mince et pâle aux cheveux blancs, assise au milieu<sup>4</sup>.



Maison de famille ? Ce n'est pas impossible. Déjà en 1910, Blanche Jeanjean avait reçu deux cartes postales de Nice (24 et 29). Issue d'une famille fortunée, elle aurait donc épousé avec Simon un milieu sensiblement plus modeste. Cette question, posée précédemment, reste ouverte. Mais trêve d'hypothèses, l'épisode qui se prépare nous éclairera, entre les lignes, sur les relations qu'entretenaient ces Laurent avec les Jeanjean. Les personnages principaux seront Henri et Jeanne, et puis la grand-mère, Blanche Stef-Wattebault, que Madeleine appelle Mémée, et qui n'est donc pas encore définitivement placée en maison de vieux en Bretagne comme nous l'ont dit ses petites filles dans l'interview, en 2006, à un âge où elles auraient pu l'être à leur tour. Âgées respectivement de 15 et 19 ans en 1939, elles n'auront rien connu de l'orage familial qui se prépare ici s'ajoutant à celui qui n'en finissait pas de menacer l'Europe. Pour l'instant la guerre n'a pas encore éclaté, Madeleine se plaît chez son parrain Henri Laurent. Elle s'ennuie tout de même, *depuis le temps qu'on ne s'est vues avec maman* ; se fait un plaisir d'aller voir ses parents avant de retourner à Montélimar et à Nice. Et elle pense à ses sœurs, les deux petites, avec bienveillance, elle évoque des souvenirs communs :

*...Je vois que Monique a fait de belles promenades avec sa cheftaine et que l'auto qui s'est trouvée embourbée a fait peut-être rappeler le souvenir de l'excursion en autobus avec le Parti Démocrate Populaire dans la forêt de Sénart qui était embourbé... Moi j'y ai pensé tout de suite en lisant la lettre de Ginette. Je vois que ce camp s'était très bien passé et je comprends bien Ginette qui n'a pas pu faire ses allumettes faute de four mais le prochain coup si elle veut des idées de cuisine et*

<sup>4</sup> Jeanne a bien changé. La personne qui se tient debout à gauche pourrait être Mme Septier, qui interviendra ensuite dans l'histoire. C'est du moins ainsi que je l'imagine. Ou alors c'est l'autre, assise à droite. En tout état de cause cette photo (5914) prise à Nice a été envoyée rue de la Chine puisqu'elle se trouve dans l'album.

*aussi si elle recommence le restaurant parisien elle n'aurait qu'à faire une quiche lorraine... puis le suprême au café fait avec les biscuits Brun qui est simple à faire et comme je vous ai laissé la recette voilà des idées culinaires toutes trouvées pour la prochaine fois, ou bien une salade de fruits qui est très bon et sain en même temps.*

On se souvient du bus embourbé lors de l'excursion en Forêt de Sénart, vu en photos (5269-5270)<sup>5</sup>. C'était en 33. Six ans déjà. Maintenant les mois passent. Sa famille lui manque mais elle est courageuse. On a dû lui dire que c'était la meilleure solution, elle s'y conforme. Et puis franchement, c'est plutôt la belle vie. Bien nourrie, choyée, ne manquant pas de distractions ni de joies, les unes d'adulte, les autres à la joie du grand bébé qu'elle semble être restée à vingt ans passés. D'ailleurs toujours prête, en aînée responsable et en adulte, ce qu'elle est objectivement, à prodiguer des conseils.

*...Moi pour les fêtes de Pâques je suis allée le dimanche chez des amis de bridge où nous avons rapporté un canard en peluche rempli de chocolats que nous avaient offert ces amis à Mémée et que Mémée m'a fait cadeau ensuite, puis le lundi je suis allée à la bataille de fleurs par une belle journée chaude qui dure encore maintenant et j'ai bataillé avec plein d'ardeur, aussi quand je suis rentrée j'étais morte de fatigue... Puis vendredi je suis allée au cinéma avec Mémée Parrain j'ai vu un très beau film qu'il vous faut aller voir qui s'appelle Les trois de Saint-Cyr qui est très émouvant. Puis je retourne demain lundi voir la citadelle qui paraît bien que je vous dirai ça la prochaine fois.*

*Les Trois de Saint-Cyr*, film de Jean-Paul Paulin, est sorti en février 1939, avec Roland Toutain dans le rôle principal, à la gloire de la prestigieuse école militaire de Saint-Cyr, exaltant les vertus patriotiques de ce corps d'élite. On y entend d'entrée retentir leur curieux chant *Le Pékin de babut* : « *Trois Saint-cyriens sont sortis de l'enfer // Un soir par la fenêtre // Et l'on dit que Monsieur Lucifer // N'en était plus le maître* ». Ce fut un grand succès durant toute cette année 39 (il était temps). Il y a aussi au générique Jean Chevrier et Jean Parédès, dont on se souvient encore, et Hélène Perdrière dont je ne me souviens pas. Henri Amouroux<sup>6</sup> nous rappelle qu'elle se fit remarquer, au cours de cette même année 1939 dans un restaurant de Bagnères-de-Bigorre, en se plantant devant Jacques Duclos pour faire le salut hitlérien. Curieuse provocation qui lui valut en réponse une gifle de Maï Politzer, proche du dirigeant communiste... *Et l'on dit que Monsieur Lucifer n'en était plus le maître.*

*...J'espère que Ginette a réussi son examen de sténographie et qu'elle est contente. Je vois que vous allez tous bien, que le travail marche malgré tous ces événements qui par le fait nous voyons une époque bien troublée que pense papa de la réponse de Hitler au président Roosevelt serait-elle favorable ? Voilà ici tout le monde va bien. Mémée est très contente de pouvoir pas aller à Vichy cette année et qu'elle est très bien le climat de Nice nous est très favorable nous réussit admirablement on est heureux.*

*J'espère que Denise allait bien et qu'elle était toujours contente de vous revoir. Je vous embrasse bien affectueusement ainsi que Mémée et parrain qui vous embrassent tous. Et à bientôt – Mado*

## Complications...

Jusque là tout va bien mais cela ne va pas durer. La guerre est déclarée en septembre. Peu après arrive une brève lettre d'Henri Laurent, en déplacement dans le Vercors cette fois,

<sup>5</sup> Voir chapitre 11 (« Convivialité avant tout »)

<sup>6</sup> Op. Cit., vol. I, page 132.

à Autrans, et toujours avec Madeleine bien sûr. *Dans l'angoisse générale de cette horreur devant la catastrophe, je n'ai pas besoin de vous dire que nous pensons affectueusement à vous tous.* Dans la perspective de regagner Nice, et compte tenu de la nouvelle situation, ils vont avoir besoin de toutes sortes de permis, notamment d'un extrait d'acte de naissance pour Mado... *Je compte sur vous et vous remercie. Janot et moi vous embrassons – Henri.* (2322)

Horreur devant la catastrophe ? On pouvait s'y attendre pourtant. En avril Hitler a violé les accords de Munich en envahissant la Bohême-Moravie. Franco a gagné la guerre civile (la France avait déjà reconnu son gouvernement en dépêchant auprès de lui son ambassadeur, le maréchal Pétain). Les négociations franco-anglo-soviétiques restent au point mort, mais en août l'Allemagne et l'URSS signent un pacte de non-agression et se partagent secrètement la Pologne – laquelle est envahie par les Allemands le 1<sup>er</sup> septembre. D'où la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne le 3 – sans aucune offensive : les troupes restent calées derrière la ligne Maginot. Notre ami Paul Reynaud, de sa voix claironnante, déclare à la même époque : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ! » Comme toujours on n'imagine pas que cela puisse durer. Madeleine va bien, et les événements vont bientôt se tasser. Mais qui peut prétendre savoir quoi que ce soit de ce qui va se passer ? Je me souviens des éditoriaux de Geneviève Tabouis, cinq à dix ans plus tard, donnant chaque jour sur Radio-Luxembourg, de sa voix de vieille dame, entre paysanne chafouine et prof d'université sûre de son autorité, les *Dernières nouvelles de demain*. Son éditorial commençait invariablement par les mots « Attendez-vous à savoir... », puis dévoilait les dernières décisions des grands de ce monde, « Adénoère » ou « Ézènoère »<sup>7</sup>. Pour le gamin que j'étais, elle semblait avoir accès aux mystères du futur à la façon d'une astrologue ; je ne croyais pas à l'astrologie, alors qu'elle, on pouvait lui faire confiance puisque mon père l'écoutait à la radio. Je ne sais d'ailleurs d'où venait cette confiance accordée à Geneviève Tabouis jusque dans les années 60. Elle était loin de l'avoir toujours méritée. Au début de la guerre, rappelle Henri Amouroux<sup>8</sup>, *elle multiplie [dans L'Œuvre] des articles que les événements ridiculiserait si les lecteurs avaient le sens du ridicule.*<sup>9</sup> Les journaux, rappelle-t-il, rivalisaient alors en ce que l'on n'appelait pas encore les *fake news*.

Mais bon, à part cela Madeleine va bien, on voudrait croire que les événements vont bientôt se tasser. Quelle illusion ! La lettre suivante (2323), extraordinairement longue – 11 pages –, émaillée de ratures, toute de syntaxe improvisée, de plus en plus torrentueuse mais fort précise, me rappelle un peu celles qu'au même âge, mais soixante ans plus tôt, envoyait à ses parents son grand-père Lucien légionnaire en Algérie. Si l'orthographe reste correcte dans l'ensemble, et la langue assez riche, cela va devenir une sorte de logorrhée (ou graphorrhée) impressionnante...

*Nice Cimiez le 29/12/39 – Chers parents – C'est par un temps gris, où nous voyons tomber de la neige, où il y avait des années qu'il n'en avait pas tombé comme aujourd'hui et c'est une amie qui habite près de la maison qui l'a dit à Parrain, ce matin en allant de donner des nouvelles de Mémée qui est [malade] depuis dimanche ou plutôt cela a commencé lundi très fort parce qu'elle était sortie en tailleur et une fourrure autour du cou et comme ils étaient allés à Cap-Ferrat avec M<sup>me</sup> Septier avec la voiture, et comme le temps [?] ou tout au moins il ne pleuvait plus, alors ils étaient sortis et en descendant de voiture comme au Cap-Ferrat il faisait plus frais, elle a senti qu'elle avait eu froid et c'était passé en marchant..., puis en rentrant à la [page 2] maison qu'elle a senti par commencer par un peu tousser et l'on lui a demandé si elle avait pas froid elle disait*

<sup>7</sup> Adenauer, Eisenhower.

<sup>8</sup> Op. cit., p. 203

<sup>9</sup> Exemple, le 14 septembre : *L'état-major allemand commencerait à comprendre que la situation est pire qu'à la fin de la dernière guerre...* (ibid.).



*que non sauf elle nous a dit que l'incident du Cap-Ferrat où elle se disait qu'elle aurait pu prendre un manteau parce que elle avait senti le froid et lendemain lundi sa voix avait été un peu prise elle avait pu sortir mais elle a toussé chez l'ami où Parrain avait été ce matin et qui m'a offert un paquet de chocolats pour mon Noël et je n'ai pas eu le temps encore de la remercier elle était venue l'autre soir passer un moment parce qu'elle [est] seule dans sa grande maison... et qu'elle aime bien bavarder avec nous et moi je l'estime beaucoup. Donc je reviens pour Mémée et la nuit de lundi à mardi [ça] avait empiré, ... et comme elle avait mal dormi alors depuis mardi elle est prise d'un peu de bronchite où elle garde la chambre mais elle fait peine à l'entendre tousser surtout [p.3] quand elle a parlé un peu beaucoup la toux la prend et comme elle ne sait pas cracher alors c'est encore plus lamentable on croirait qu'elle va étouffer c'est comme papa enfin aujourd'hui elle va un peu mieux mais pour terminer son année elle a terminé bien mal et c'est de sa faute.*

« On croirait qu'elle va étouffer c'est comme papa »... Ce devait être fréquent pour Simon Jeanjean, qui au surplus a toujours fumé comme un sapeur. Mais ce n'était pas « de sa faute », à la différence de Mémée qui l'a bien mérité. Cela dit, la grand-mère, comme son gendre, semble avoir été une personne énergique. On le voit mal sur les photos, mais elle souffrait d'un handicap moteur affectant un bras, blessé ou atrophié, au dire de ses dernières petites filles Jeanjean.

Celles-ci, en septembre 39, étaient aux Sables d'Olonne. J'aurais pu me douter qu'elles s'étaient éloignées au moins à partir de la rentrée scolaire, laquelle n'avait pas eu lieu pour cause de guerre. J'avais gardé en tête le repère « 1940 » – l' Exode – comme date approximative de la rencontre des sœurs Jeanjean avec Fernande et avec ma mère aux Sables, date-clé de cette histoire évidemment, et nous allons y venir. Or, il faut remonter d'un an. *Les parents nous ont expédiées en colonie de vacances*, dit Monique dans l'interview, et ensuite, à la rentrée, elle a repris l'école aux Sables d'Olonne et préparé le brevet en 39-40. C'était donc à partir de 1939. La famille, à l'heure où nous sommes – précisément le 29 décembre 1939 – est donc éclatée en trois endroits éloignés (je ne parle pas de Denise, n'ayant aucune idée de la façon dont son ordre a été amené à gérer cette crise). Ainsi peut-on les suivre, les un(e)s et les autres, au fil de ce courrier. On y vérifie, comme nous l'avaient dit Geneviève et Monique, que les parents les avaient rejointes aux Sables d'Olonne pour les vacances de Noël, après les y avoir accompagnées l'été passé.

*...Donc que je pense que votre séjour aux Sables a été bon et que le temps vous a favorisés et [que vous avez] pu sortir un peu que c'est pas comme ici il pleut et aujourd'hui tombe de la neige, et que vous avez trouvé les petites en bonne santé, si elles sont bien installées, et les progrès de Monique pour son étude qui je crois en pratiquera en rentrant à Paris quand la guerre sera terminée, et que Ginette a pris de bonnes résolutions et qu'elles vous ont peut-être montré la lettre que j'avais envoyée en les secouant un peu j'espère qu'elles m'en voudront pas et qu'elles m'écriront une lettre plus longue que la carte et d'ailleurs je vais leur envoyer une carte-mandat de 50 F pour leurs étrennes et qui je leur dirai que les 50 F serviront à acheter un couvre-pied pour le lit de leur chambre et qu'elles m'avaient demandé à y participer je leur aurais bien envoyé autre chose mais comme elles n'ont rien dit comme je l'avais demandé et comme c'est la guerre alors j'ai [p.4] pensé à envoyer un mandat-carte que si elles veulent le garder soit d'une part acheter la spécialité de bonbons qu'il y a sans doute là-bas ou comme voudront les garder pour le couvre-pied ou s'acheter des choses utiles qu'elles ont envie...*

Cela manque de points et de virgules, respirons un peu. Elle a de l'aplomb cette Mado, elle compte son argent, celui de ses sœurs dont elle est très proche – Monique toujours volontaire pour les études, pour le travail, pour tout, beaucoup plus que l'aînée Ginette – elle-même, Madeleine, se posant en aînée de substitution...

*Quant à vous mon cher papa et ma chère maman je vous envoie cette humble boîte de chocolats que vous me direz si ils vous ont fait plaisir et si ils ont été bons et que la boîte dans laquelle elle enveloppait servira peut-être soit pour papa pour ranger ses journaux ou ses outils ou autres soit pour maman à y mettre des lainages fragiles dans son armoire enfin vous me direz à quoi elle aura servi, et que j'aurais bien voulu vous envoyer autre chose plus utile qui vous aurait peut-être aussi fait plaisir mais Mémée s'y est opposée elle m'a dit que l'on était en guerre et qu'il fallait maintenant quoi faire le nécessaire et que cela ne ressemblait plus maintenant qu'au temps de paix alors dites moi vite si les chocolats vous ont plu et si mon désir de Jour de l'An10 n'est pas trop coûteux pour vous je serais bien ennuyée si cela vous coûtait beaucoup parce que le sac me serait bien utile ou sinon envoyez-moi l'argent ce que vous voudrez et je l'achèterai ici dans les magasins sans que cela vous contrarie...*

C'est drôle de la voir faire la grande, la gentille qui pense à tous, et juste après s'inquiéter des étrennes ou de l'argent que ses parents voudront bien lui envoyer. Nouvelle pause avant d'affronter la suite – le déclenchement des hostilités?... – qui est évidemment le sujet principal de sa lettre (...mais Monsieur Lucifer n'en était plus le maître).

...Donc lundi de Noël je suis allée au cinéma [p.5] payé par Mme Septier qui a été si gentille pour moi et qui est repartie ce soir au train de 5h48... et qui m'a donné 50 F pour mon Jour de l'an et pour ces trois semaines qu'elle a passées ici puis un joli sweater de laine bleu clair à manches qu'elle m'a donné pour mon Noël et que j'aime beaucoup... et que vous verrez quand j'irai vous voir vous voyez comme elle est très gentille et très affectueuse, et très sympathique malgré que je lui ai montré mon mauvais caractère à cause de Mémée par 3 fois et qu'elle a su me montrer et me dire qu'il fallait pas que j'agisse comme j'ai agi elle avait raison mais Mémée m'avait fait tellement en colère et que Parrain lui donnait raison alors ça a éclaté d'abord je n'ai pas eu de Noël<sup>10</sup> cette année comme les autres années j'en avais à cause que j'avais répondu, [j'avais] jeté les clés à la figure de Parrain parce que je demandais de l'argent à Mémée et qu'elle n'avait pas voulu me donner et que j'ai menacé d'aller au bureau et lui prendre de l'argent dans le tiroir ce que j'avais fait mais j'ai cédé parce que Mme Septier me l'a dit [p.6] et j'ai remis et sans autre que j'ai eu simplement dix francs et que j'avais besoin de plus et aussi que j'avais menacé de me jeter par la fenêtre ou à la mer pour les faire peur enfin j'ai dit ce que je pensais aussi de la lettre que je vous ai envoyée au mois d'avril et pour lequel j'ai été vous voir à Paris mais rassurez-vous quand Mémée m'a mise

<sup>10</sup> « Jour de l'An » = étrennes, par métonymie.

<sup>11</sup> C'est elle qui souligne.

*en colère je leur ai dit tout ce que j'ai sur le cœur aussi que pour vous je m'en cache pas de leur dire, je n'ai pas peur d'eux aussi m'ont dit que si je n'étais pas contente ici que je pouvais rentrer à la maison et cela Parrain me l'a dit par deux fois, l'autre fois quand il allait à Paris, et la seconde fois ce soir avec Mme Septier mais moi j'ai dit non je ne voulais pas être à votre charge et que la vie est si dure maintenant et qu'eux ils pouvaient bien faire ça je ne leur [ai] pas dit et je ne leur dirai jamais c'est pourquoi enfin Mme Septier me faisait chaque fois un petit sermon et m'a recommandé d'être sage et gentille avec eux qu'ils vont s'occuper de moi comme j'avais dit dans la lettre et qu'à chaque scène cela mettait [p.7] Mémée et Parrain malades et qu'à la dernière scène celle de l'argent que j'ai rendu malade Parrain qui a eu de la fièvre nerveuse pendant quelques jours et que maintenant il reprenait la résistance parce que cela lui donnait une fièvre fébrile ou nerveuse parce qu'il il y a quelques années il a eu de la neurasthénie pendant des mois il lui en reste maintenant un peu quand déclenche une scène entre moi et Mémée. Enfin patience j'espère que j'aurai du Jour de l'An cette semaine cela ira un peu meilleur mais ne vous en faites pas pour moi et pas un mot dans les lettres que je recevrai.*

Ça alors, quel festival... Ne vous en faites pas pour moi, c'est facile à dire. Quelle confusion, quelle peine à la lire pour ses parents (quoique... ils doivent bien s'y s'attendre un peu). Entre les préconisations tranchantes de l'adulte qu'elle est et dont elle entend jouer le rôle, et les délires de l'enfant perturbée qu'elle est, au fond, restée ou devenue, il y aurait de quoi sourire mais c'est un peu violent. Une enfant manipulatrice terrorisant son entourage – elle n'a pas une seconde envie de se jeter par la fenêtre – et qui le raconte ainsi d'un trait sans une once de vergogne. Pas de déclaration de guerre, c'est parti tout seul et cela va continuer de même. Quant aux décisions qui pourraient sembler s'imposer, non, pas question de changer quoi que ce soit, elle s'en tiendra à la voie choisie (car elle est courageuse Madeleine, en effet !). Quelle que soit son envie de retourner chez papa et maman, elle ne veut pas être à leur charge, ses oncle et tante ont largement les moyens de l'entretenir. Bien plus important pour elle est de savoir ce qu'elle va pouvoir s'offrir ou continuer de recevoir en cadeau à l'occasion des fêtes. Et bien sûr, qu'on n'en reparle plus – *pas un mot dans les lettres que je recevrai* – il ne s'est rien passé du tout, qu'on se le dise.

Bref, elle avait un problème, Madeleine. Je n'en reviens pas (et je laisse aux psychiatres le soin d'un diagnostic plus précis). Mais ce n'est pas fini, continuons la lecture. Ensuite la page 7, à la différence des autres écrites sur des feuillets doubles, est au verso d'une **carte postale tirée d'une série éditée par la Ligue nationale contre le taudis et décorée par Poulbot**. Un joli dessin en couleurs représente un enfant de la ville, habillé très proprement d'une chemisette à col blanc sous son pull, avec chaussettes et souliers de cuir. – *Y en a de l'eau chez vous !* dit le petit Parisien, pataugeant dans la cour de la ferme. – *C'est pas de l'eau, c'est du purin*, répond gentiment le petit paysan, tenant sa petite sœur par la main au milieu de la basse-cour. La scène est d'actualité, dans ces années de guerre. Madeleine la Parisienne doit l'avoir choisie sciemment.



même et Parrain malgaches et qui a  
 le dinaire seine celle de l'argent  
 j'ai rendu malade Parrain qui a eu  
 de la fièvre pendant quelques jours  
 et qui maintenant il reprend la  
 vie normale parce que là lui donnait  
 une fièvre forte parce que il  
 est quelques années et a eu de la  
 rage au début pendant des mois  
 et ça rest maintenant une pla  
 que blanche une scène entre moi  
 et Parrain. enfin Parrain n'est pas  
 plus au jour de l'an avec Parrain  
 et moi un peu meilleure mais ne  
 plus pas pour moi et pas un mot dans  
 les lettres que je reçois. j'ai reçu par  
 moi par une amie charmante  
 le Noël un petit sac marron en  
 velours avec un petit tampon  
 comme dit sans parce qu'il se ferme  
 à l'ouverture et est de couleur  
 et dans la remon un sac de couleur  
 j'avais une des bonnes très bon bolle  
 et est marie hier après midi, qui durait

Quatre pages encore. S'ensuit sans transition une histoire riche en rebondissements épuisants, témoignant des atteroiements de l'administration militaire en temps de guerre, autour du mariage d'une certaine Colette, qui est probablement la bonne, employée de la maison Laurent. Là encore, j'ai du mal à couper quoi que ce soit. La lecture en vaut la peine.

*...Colette s'est mariée hier après-midi, qui devait [p.8] déjà se marier le 9, mais comme son fiancé était parti en Champagne près du front et que le gouvernement avait autorisé une permission de 3 jours ou attendre la fin de la guerre pour se marier alors son fiancé qui avait déjà pris 10 jours de permission, revenait pour 3 jours et se marier, donc le samedi Colette n'est pas venue et son fiancé qui devait arriver la veille et que tout était préparé que son beau-frère à Colette faisait le repas du soir car ils se mariaient l'après-midi, et alors il n'est pas venu et l'après-midi vers le soir après tant attendu sa sœur est venue avec son fils et la bonne pour savoir ce qu'il fallait faire et notre Colette qui n'avait pas voulu monter pleurait il a fallu que j'aille la chercher et Parrain et Mémée l'ont rassurée en lui disant que peut-être il avait raté la correspondance et ils se marieraient le lundi et va te faire fiche rien n'est venu, le lendemain je suis allée voir si il était arrivé de la veille ou au matin et peut-être une lettre qui arriverait lui disant qu'il arriverait plus tard dans la semaine, mais rien n'est venu alors Colette avait envoyé un télégramme en réponse payée au commandant pour savoir des nouvelles, étant donné que la famille était inquiète puis les jours sont passés et le mardi soir elle reçoit une [lettre] [p.9] de son fiancé lui disant que le commandant avait refusé au moment de partir de signer la feuille de permission, et lui disant aussi si un commandant avait le droit de refuser une permission alors après toutes les démarches faites à l'état-major militaire et à L'Éclaireur de Nice et aussi par une amie de Colette dont les patrons qui habitent la Promenade connaissent le général de la division du fiancé ce qui a simplifié et avant qu'on en parle aux patrons de cette amie l'état-major avait répondu qu'il n'avait pas le droit de la donner et les patrons de l'amie de Colette ont envoyé une lettre au général qui lui ont dit qu'il fallait attendre une huitaine à 10 jours pour la réponse et en effet elle a eu son télégramme du commandant que j'ai vu et cela fait... Colette est allée refaire la demande en mariage à la mairie et à l'église et hier après-midi Colette se mariait et aujourd'hui ce matin elle est venue présenter son mari qui est très gentil un peu timide et qui à eux deux feront un beau couple, mais pour notre Colette ce sera une date qui lui rappellera toute sa vie celle du 9 décembre... enfin tout est bien qui finit bien la voilà mariée, et moi je lui ai fait cadeau d'un service à déjeuner pour le matin et pour son Jour de l'An un service de verres pour commencer à entrer en ménage et Mémée et Parrain lui ont donné 300 F de cadeau*

*elle s'est achetée des draps. Je vais souvent la voir la semaine en remontant des courses et le dimanche après-midi où l'on va soit à la foire puisqu'il y a la foire en ce moment, ou à la [p.10] boîte à musique avec d'autres amis de Colette je fais connaissance.*

Madeleine doit très bien s'entendre avec Colette. Complicité de classe – Madeleine a été femme de ménage elle aussi. Elle suit de près les mésaventures de Colette, au moins autant que la famille Laurent qui s'y trouve associée. On se demande d'ailleurs – on aimerait savoir – s'il y a le moindre rapport entre cette histoire et la drôle de guerre qu'elle a déclarée et qui ne risque pas de s'arrêter là. Mais n'en parlons plus pour cette fois, place aux loisirs divers et aux vœux (à suivre).

*...Donc maintenant je vous parle de la cérémonie de jeudi dernier aux Clarisses qui a été une très belle cérémonie où j'avais bien chanté et aux côtés de la sœur Emmanuelle qui m'entraînait au chant grégorien et la cérémonie a duré de 9 H est terminée à 11 H 1/2 c'est pour dire cela a été très long a cause que l'on chante les litanies en latin puis aussi le sermon fait par un dominicain qui avait dit des choses très belles on aurait dit que c'était lui qui faisait les vœux puis après je suis allée dans une salle pour pouvoir les voir à travers une fenêtre grillagée, et dont j'ai reçu une image d'une sœur mais vraiment c'était très joli et je me suis plu beaucoup à cette cérémonie.*

*Je dois vous dire aussi qu'ici nous manquons de café aussi et c'est un mal à en trouver une demi-livre et que quand on en trouve c'est par demi-livres que l'on en donne, alors il n'y a pas qu'à Paris qu'il n'y a pas de café et maintenant c'est peut-être aussi peu partout et l'huile en avait ici c'est l'huile d'arachide qui commence à se faire désirer et bientôt ce sera le sucre parce qu'en Angleterre on a lu dans les journaux que l'on commençait à n'en avoir que par cent grammes par personne alors bientôt ce sera nous alors tâchez de faire des provisions de café.*

*Voilà mes biens chers parents dimanche je vais avec Colette promener et lundi je vais au cinéma payé par Mémée voir 'Tric-Trac tiré de la pièce de Édouard Bourdet avec Arletty Michel Simon Fernandel qui seront très amusants et lundi [p.11] dernier j'avais vu comme film Elle et Lui avec Charles Boyer et Irène Dunne qui était très bien et bien joué allez le voir si vous avez l'occasion et aussi allez voir Circonstances atténuantes qui est très gai et amusant avec Michel Simon et Arletty et Andrex qui sont admirables. Voilà je suis dans mon lit en train de terminer cette longue lettre qui vous fera très plaisir et surtout pas un mot de ce que je vous ai dit je me défends quand ça éclate mais surtout ne le dites pas aux petites et si vous voulez me dire quelque chose écrivez à la poste restante de la rue Hôtel des Postes parce que maintenant j'ai ma carte d'identité qui est faite et que j'ai toujours sur moi.*

*Voilà il est neuf heures je termine encore une fois c'est très longue au moins vous aurez pu lire jusqu'au bout et je viens aussi en l'Année de 1940 qui va commencer bientôt je viens vous souhaiter une bonne et heureuse et année où la guerre sera bientôt terminée j'espère et une bonne santé pour tous les deux et que les petites reviennent bien vite auprès de vous, une bonne santé pour Papa qui les douleurs ou la grippe ne viendra pas et la bonne marche dans sa maison<sup>12</sup> et pour maman une bonne santé, l'estomac doit aller mieux et va retrouver une place bientôt où chercher du travail pour travailler chez elle, et je vous embrasse bien affectueusement, ainsi que Mémée et Parrain qui vous souhaitent une bonne santé et heureuse année de santé et travail. Tâchez de bien terminer l'année.*

*Mado*

---

<sup>12</sup> La maison = l'entreprise, le travail.

## Une décision s'impose

La version du parrain n'est pas différente de celle la filleule, quant au déroulement des faits. Du moins apporte-t-elle quelques précisions, et surtout confirme-t-elle que la situation n'est plus tenable. Il va falloir faire quelque chose. La lettre d'Henri Laurent (2324), datée initialement du même jour que celle de Madeleine, et complétée ensuite, a dû arriver quelques jours après. Il n'y a « que » six (longues) pages. On y retrouve, dans leur contexte, les incidents déjà connus, y compris l'histoire des fiançailles de Colette, concomitante avec les sorties blessantes de Madeleine, sans qu'on puisse déceler de lien de cause à effet. Son émotion en empathie avec Colette, l'échauffement provoqué à la longue par les rebondissements répétitifs de cette histoire (kafkaïenne ou courtelinesque) de mariage reporté, a pu réveiller une hostilité paradoxale vis-à-vis de ses tuteurs et parents par intérim.

*29 décembre 1939 – Mon cher Simon*

*Je regrette bien vivement, croyez le bien, de devoir vous écrire aujourd'hui cette lettre ; j'ai même retardé pour le faire, de façon que, vous arrivant après le 1<sup>er</sup> janvier, elle ne trouble pas le voyage que vous faisiez auprès de vos enfants, ni les fêtes de fin d'année. – Vous avez déjà compris qu'il s'agit de Madeleine. En effet, nous devons nous en séparer. Ce n'est qu'après avoir beaucoup patienté que j'en ai pris la décision, après mûres réflexions, mais désormais irrévocable. – Nous avons déjà été sur le point de le faire, après nos vacances à Autrans, où elle avait fait des scènes impossibles. Mais elle était encore jeune & l'on pouvait espérer que, le temps passant, elle s'amenderait. C'est ce qui a semblé se produire pendant quelques mois & nous nous en étions réjouis, car nous avons de l'attachement pour ce gros bébé & nous étions heureux de la voir se transformer, devenir la jeune fille que vous avez certainement pu apprécier ; nous pensions aussi assurer son bonheur, compagne attentive de nos vieux jours qui vont venir, sûre d'un présent agréable & d'un avenir en somme très enviable.*

*Elle vient de détruire et de rendre impossible tout cela. Que s'est-il passé ? Il nous est impossible de nous en rendre compte. C'est une évolution intellectuelle & de caractère (ce n'est absolument que cela) dont nous ne pouvons nous expliquer les causes. Cela a commencé il y a deux à trois mois, au moment où notre jeune domestique Colette s'est fiancée & s'est occupée de son mariage. Depuis la vie est devenue pour nous véritablement [p.2] un enfer. Elle s'est révélée indocile, impertinente, faisant des scènes violentes à tout propos. Nous avons essayé, en vain, de lui donner un dérivatif vers des associations de jeunes filles, puisqu'il semblait qu'il ne lui suffisait plus, comme auparavant, de partager intimement notre vie. Rien n'y a fait & cela a été de mal en pis. Les scènes ont redoublé, hurlant, se roulant par terre, se précipitant à chaque instant pour, disait-elle, se jeter par la fenêtre, mêlant notre domestique et la concierge à des histoires mensongères, faisant alterner vis-à-vis de Janot<sup>13</sup> les manifestations d'affection excessive avec des injures & des menaces, "tu me payeras cela", "on me maltraite, je l'ai déjà écrit à mes parents, je vais aller prévenir le commissaire de police". Quant à moi, il y a quelques jours, elle m'a jeté, à trois mètres de distance, un trousseau de clés dans la figure.*

*Ces dispositions d'esprit, sur lesquelles nous n'avons plus aucune prise, empoisonnent notre existence & par l'exaspération nerveuse & tendue où elles nous font vivre sans arrêt ont une action néfaste tant sur la santé toujours chancelante de Janot que sur la mienne propre, ce qui vous indique le point auquel on en est arrivé.*

<sup>13</sup> Janot = surnom usuel attribué à Jeanne (par son mari exclusivement).

*C'est pourquoi j'ai pris la décision, que je vous confirme irrévocable, que je vous disais au début, de nous séparer de Madeleine.*

Viennent ensuite les propositions attendues. Madeleine, on s'en doute, ne pourra pas rester bien longtemps chez les Laurent à Cimiez. Mais comment faire, puisqu'elle se refuse à les quitter ?

*Je lui ai, à diverses reprises, proposé de vous rejoindre – quand je suis allé auprès de ma tante mi-décembre, je lui ai demandé si elle voulait venir avec moi – puis suggéré de regagner Paris avec notre amie Mme Septier. Elle ne veut rien entendre comprenant que c'est une séparation qu'elle n'accepte pas. [p.3] Cette situation ne peut se prolonger et je lui ai, quant à moi, fixé un terme, le 10 à 15 janvier au plus tard, jour auquel, d'une façon ou d'une autre, Madeleine aura quitté mon foyer. Après réflexion, & autant pour nous faciliter cette liquidation pénible, que pour épargner, dans la mesure du possible, cette enfant, je ne vois de réellement satisfaisant qu'un appel, que vous lui feriez, de venir à Paris sous un prétexte plausible. Vous pourriez en trouver un : maladie, un mariage – j'avais pensé que vous pourriez lui dire que Denise, désignée pour la province ou l'étranger, désire la voir avant de partir. Petit mensonge qui, fait de bonne intention, ne chargerait pas vos consciences.*

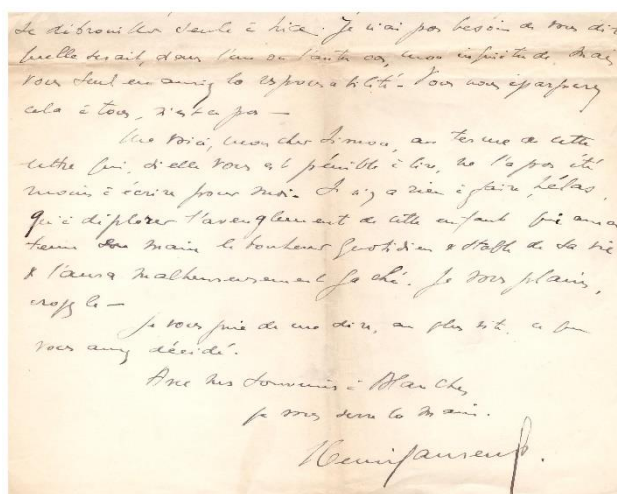
*Si ceci n'a pas votre approbation, je vous proposerais une autre solution, moins satisfaisante. Vous-même, mon cher Simon, si vous pouvez quitter quelques heures le fardeau de vos affaires, ou, à votre défaut, Blanche, viendrait chercher Madeleine ici, en arrivant à l'improviste, sans la prévenir d'avance pour éviter les scènes pénibles préliminaires. Le coup serait plus rude pour elle, mais vous seriez là, l'un ou l'autre, pour le lui amortir dans la mesure du possible. Et cela ne sera pas commode, je vous prie de le croire. Dans ce cas, sous un prétexte ou un autre, Janot s'éloignerait de Nice quelques jours pour s'épargner le pénible du départ. Blanche ou vous descendriez chez moi les 24 ou 48 heures que vous passeriez à Nice & dans ce cas, comme dans celui du départ de Mado seule sous le prétexte choisi par vous, vous me permettez de garder à ma charge les frais du voyage, les siens comme les vôtres.*

*Je ne doute pas que vous n'adoptiez l'une ou l'autre de ces solutions, la première de préférence à la [p.4] seconde. Je dois, cependant, prévoir le cas où vous vous méprendriez sur la gravité de la situation et sur l'irrévocabilité dûment pesée de ma décision et où vous croiriez devoir discuter celle-ci. Si je vous écris, mon cher Simon, aujourd'hui, c'est après avoir supporté au-delà de la patience ordinaire ; ma propre fille, agissant comme agit Madeleine, depuis ces derniers mois, aurait déjà, depuis longtemps, quitté la maison. Si vous ne la rappelez pas ou ne venez pas la chercher comme je vous le demande, avant le 10-15 janvier, quoi qu'il arrive, malgré les scènes scandaleuse et pénibles que je prévois dans ce cas, Madeleine ne verra pas la fin de la journée du 16 janvier sous mon toit. Je la mettrais dans le train, si elle y consent, ce dont je doute ; ou je la laisserais se débrouiller seule à Nice. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle serait dans l'un ou l'autre cas, mon inquiétude, mais vous seul en auriez la responsabilité. Vous nous épargnerez cela à tous, n'est-ce pas –*

*Me voici, mon cher Simon, au terme de cette lettre qui, si elle vous est pénible à lire, ne l'a pas été moins à écrire pour moi. Il n'y a rien à faire, hélas, qu'à déplorer l'avenglement de cette enfant qui aura tenu en main le bonheur quotidien & stable de sa vie et l'aura malheureusement gâché. Je vous plains, croyez-le.*

*Je vous prie de me dire au plus vite ce que vous aurez décidé.*

*Avec mes souvenirs à Blanche, je vous serre la main. – Henri Laurent.*



Eux aussi, les deux beaux-frères, se « serrent la main ». Pas sûr que ce soit avec la même franche cordialité qu'entre copains de régiment ou camarades de parti. Il y a d'ailleurs une feuille ajoutée ensuite, une sorte de post-scriptum pour enfoncer le clou :

*Samedi 30 – Mon cher Simon, ma lettre rédigée et sous enveloppe attendait la date où je la mettrais à la poste pour qu'elle ne vous arrive qu'après les fêtes. Ceci m'est une occasion de vous confirmer tout ce que je vous ai écrit. Une nouvelle scène, ce matin, montre une fois de plus, qu'il n'y a rien à faire, que les dispositions même empirent. Sur un refus de Janot de lui avancer 50 F dont elle estimait que Mado n'avait pas besoin, Mado a fait une scène de violence indescriptible, hurlement, tentative de venir prendre cet argent dans mon tiroir (sous mes yeux), fenêtre de la salle à manger ouverte avec mise en scène ordinaire, elle a jeté verres, assiettes, à la volée sur la table, lancé d'abord un bouchon à la figure de Janot, puis lui a donné une gifle !<sup>14</sup>, quant à moi, elle m'a tambouriné l'épaule avec des fourchettes et cuillères qu'elle avait à un moment en main. Rien à faire, la coupe déborde. Veuillez bien me dire, de toute urgence, la solution que vous adoptez, de celles que je vous ai dites plus haut.*

*Cordialement, – Henri.*

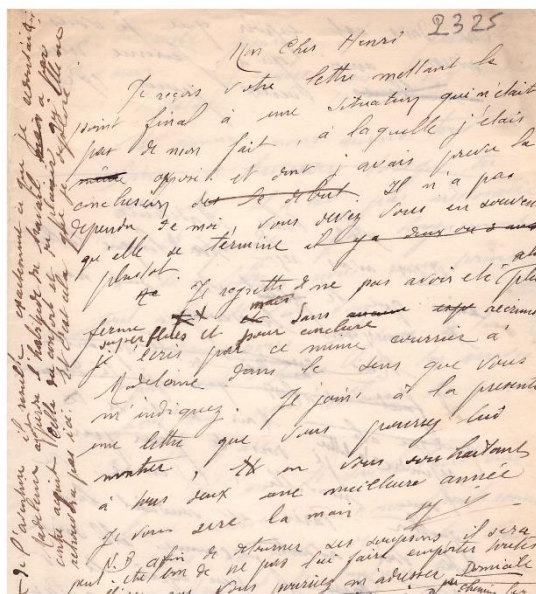
## Négociations

La réponse de Simon n'a pas dû traîner. Nous n'en avons que le brouillon (2325), où la date (1<sup>er</sup> ou 2 janvier 1940) ne figure pas. Manuscrit à la hâte et raturé, celui-ci n'en va pas moins droit au fait. Et nous permet de remonter aux origines de ce drame domestique. Les écarts de comportement de Madeleine ne devaient pas être une nouveauté. On est en droit, cependant, de voir dans cette curieuse situation – Madeleine vivant sous le toit de cette « famille-bis » depuis un certain temps, et c'était sans doute une habitude – la réponse à une demande forte des Laurent. Manque d'enfants ? Les marraines ne nous ont pas fait état de cousins du côté de la branche Laurent. Si tel était le cas, Blanche pouvait difficilement s'opposer sur ce point à sa sœur aînée. Tout cela, que nous soupçonnons, doit être présent

<sup>14</sup> Souligné dans la lettre.



dans leur mémoire commune. Dès lors le style de Simon est non seulement rapide, mais clairement sec. Il y a trois lettres sous un même pli, on verra pourquoi.



[Première lettre]

*Mon cher Henri,*

*Je reçois votre lettre mettant le point final à une situation qui n'était pas de mon fait, à laquelle j'étais opposé et dont j'avais prévu la conclusion dès le début. Il n'a pas dépendu de moi, vous devez vous en souvenir, qu'elle se termine plus tôt.*

*Je regrette de ne pas avoir été alors plus ferme. \**

*<<sup>15</sup> \* de l'aventure il résulte exactement ce que je redoutais : Madeleine a perdu l'habitude du travail mais a par contre acquis celle du confort et du plaisir qu'elle ne retrouvera pas ici. Et c'est cela que je déplore. >*

*Sans récriminations superflues et pour conclure, j'écris par ce même courrier à Madeleine dans le sens que vous m'indiquez. Je joins à la présente une lettre que vous pourrez lui montrer.*

*En vous souhaitant à tous deux une meilleure année,  
Je vous serre la main, – Simon*

*N.B. Afin de détourner ses soupçons, il sera peut-être bon de ne pas lui faire emporter toutes ses affaires, que vous pourriez m'adresser à domicile par chemin de fer.*

*– éviter aussi que Madeleine écrive à Denise.*

La dernière mention (jetée sur le papier et restant à rédiger) fait partie d'un ensemble de précautions à prendre afin d'éviter d'envenimer les choses. Celle-ci à l'égard de Denise, soit par souci de la maintenir à l'écart afin de la préserver, de même que les deux petites, soit afin

<sup>15</sup> Ajouté en marge, à la verticale.

d'éviter un effet néfaste de la complicité existant entre les deux aînées, peu disposées, l'une comme l'autre, à s'en laisser conter. Il faut savoir secrets garder. Et nous touchons ici à un secret de famille. Secret que ne semblent pas avoir soupçonné les deux cadettes, sur le handicap non seulement physique (malédiction notoire), mais mental aussi – par ailleurs ou par conséquent – dont souffrait la pauvre Madeleine.

La lettre suivante est faussement adressée à tous, et composée de deux, dont la première enrobée de faux-semblants à l'usage de Madeleine chargée de la transmettre à Henri. La troisième et dernière contient le pieux mensonge proposé par Henri, à charge ensuite pour les parents Jeanjean de s'en débrouiller avec Madeleine et Denise :

[Deuxième lettre]

*Mon cher Henri, – Comme Madeleine va vous le dire en vous en donnant les raisons, je désirerais beaucoup qu'elle puisse passer quelque temps avec nous. J'ose espérer que vous ne vous y opposerez pas, et qu'au contraire vous lui faciliterez ce voyage. – C'est dans cet espoir que je vous adresse ainsi qu'à Jeanne mes vœux pour 1940.*

[Troisième lettre]

*Ma chère Madeleine, – Nous avons reçu ta longue lettre ainsi que le colis dont nous te remercions beaucoup. – Mais avant de répondre à ta lettre, je dois te faire part d'une nouvelle. Denise va quitter Paris et voudrait bien te voir avant, comme elle doit partir peu après le 15, il faudrait que tu sois à Paris pour aller la voir le dimanche 14. Et d'autre part maman en revenant des Sables a le cafard, elle s'ennuie après ses gosses, et ta présence de quelque temps avec elle lui fera du bien.*

*J'écris donc par ce même courrier à ton oncle pour qu'il te permette de venir, j'espère qu'il n'y mettra pas d'obstacles...*

« J'espère qu'il n'y mettra pas d'obstacles ». C'est gentiment perfide et manipulateur (pour la bonne cause, certes). On peut y lire à la fois : à l'intention de Madeleine, un premier argument consistant à placer clairement la proposition sous la garantie de l'autorité paternelle, tout en retirant toute responsabilité à Henri ; à l'intention d'Henri, juste une petite décharge électrique agaçante, le présentant à demi-mot comme celui qui met les bâtons dans les roues ; enfin, pour Madeleine – dans l'hypothèse, crédible puisque venant de papa, où Henri serait contre – une occasion de plus de faire quelque chose de désagréable à son parrain !

*...Et comme nous aurons tout le loisir de bavarder lorsque tu seras là, il n'est pas nécessaire de répondre plus longuement à ta lettre, nous nous dirons tout cela de vive voix. – Écris-nous le jour de ton départ et l'heure de ton arrivée pour que nous allions te prendre à la gare.*

*Et en te souhaitant une bonne année, nous t'embrassons tous deux de tout cœur en attendant le bonheur de te voir.*

## Enfin le dénouement

C'est d'abord un télégramme d'Henri Laurent reçu le 4 janvier 1940 par les Jeanjean (2326) :

*MADELEINE CONSENT PARTIR PRÉTEXTE DÉPENSE – ARRIVERA SAMEDI HUIT HEURES – LAURENT.*

« Prétexte dépense » ? Qu'est-ce à dire exactement ? Peu importe, c'est le résultat qui compte. Les choses n'ont pas traîné. Elles seront commentées ensuite de façon moins lapidaire par une nouvelle lettre de Cimiez en date du 13 janvier (2327), une semaine donc

après le retour de Madeleine à Paris. Cette lettre, venant d'Henri, vise principalement à éliminer tout regret concernant la solution choisie, sans se désintéresser pour autant de la suite. Peut-être froissé du ton sec adopté par son beau-frère, il lui faut répondre à une suspicion à peine voilée d'avoir gâté Madeleine en sorte qu'elle pouvait avoir – écrivait Simon – *perdu l'habitude du travail mais ... par contre acquis celle du confort et du plaisir* – confort et plaisir propres à la vie à Nice, bien différente de celle avec ses parents dans le petit appartement de la Rue de la Chine.

*Samedi 13 janvier 1940 – Je vous remercie bien sincèrement, mon cher Simon, vous & Blanche, d'avoir facilité, dans toute la mesure où cela est possible, la liquidation de cette situation qui ne pouvait durer. Je ne sais si Madeleine vous a dit la dernière scène qui provoqua chez elle le sentiment qu'elle avait à s'éloigner, & motiva ainsi mon télégramme vous annonçant son départ. Elle exigea comme un droit, de lire une lettre reçue de Geo. Devant mon refus...*

(Une lettre de Geo... Geo Chardonay, on s'en souvient, était le fils de Marguerite, sœur de Jeanne et de Blanche – donc le cousin de Madeleine tout autant qu'il était le neveu de Jeanne et d'Henri. C'était un garçon sympathique et souriant comme ses moustaches à crocs remontants, du genre aimable à tous, de ces gens qu'on a toujours plaisir à voir. Il y a une lettre de jeunesse semblant indiquer qu'il était très proche d'une des filles Jeanjean, peut-être Ginette. Henri Laurent, définitivement excédé, n'a rien voulu savoir du sentiment d'injustice où son refus pouvait mettre sa filleule. Question de territoire familial : pourquoi ce cher Geo leur serait-il plus cher à eux qu'à elle, pourquoi écrirait-il à qui que ce soit de préférence à sa cousine Mado ? Henri a sans doute manqué de tact en l'excluant à cette occasion, même si la lettre du cher Geo ne la concernait pas directement. Mais la coupe était pleine, le mal était déjà largement fait. Ainsi fut-il.)

*...Devant mon refus, & comme j'allais en brûler les morceaux elle s'élança sur moi, me gifla & me martela les tibias à coups de pied. Son repentir d'ailleurs n'est que de surface, puisqu'au cours des jours plus calmes qui suivirent sa décision, elle s'obstina malgré nos paroles & nos signes à rester présente à un thé où nous recevions deux amies : toujours son "droit". Je ne sais d'où cela lui poussa dans la tête<sup>16</sup>. Enfin c'est fini. & je dois avouer que nous respirons. Je souhaite de tout cœur que le coup ne sera pas trop rude. Votre affection le lui adoucira. Il ne faut pas croire, mon cher ami, que si nous avons entouré Mado d'affection, nous lui avons donné des tendances dont elle pourrait souffrir maintenant. Nous avons toujours tenu à ce qu'elle comprenne bien que, pour tous, le travail est une nécessité, & nous nous sommes efforcés – avec succès jusqu'à ces derniers mois – à lui donner l'habitude du travail régulier, de l'ordre & de l'économie, puisqu'elle avait son petit budget personnel ; pour ses habitudes acquises de travail, d'ordre et d'économie, je suis persuadé qu'elle peut dès maintenant soutenir la comparaison avec ses plus jeunes sœurs et que nous la rendons plus armée que si elle était restée avec vous qui ne pouviez, comme nous, vous occuper uniquement d'elle.*

*Janot vient d'avoir une seconde rechute de sa bronchite et est bien fatiguée. J'ai expédié les affaires par postal domicile.*

[la fin au verso :] *hier matin – Nous vous remercions de vos bons vœux. Espérons que l'année 1940 verra la fin de cette calamité. – Nos bonnes amitiés à tous. – Henri Laurent.*

<sup>16</sup> Nouvel incident où l'on peut voir conjointement : d'une part, un souci des formes propre à l'éducation bourgeoise des Laurent bien plus qu'aux habitudes des Jeanjean, et aussi, concernant le « droit » revendiqué par Madeleine, juste après l'incident de la lettre, un certain manque de psychologie de la part du tonton et parrain.

*Enfin c'est fini.* Dure chose assurément que l'éducation des filles, et celle-ci n'était pas la plus facile. Il est probable que cette question dut occuper les soirées des Jeanjean au retour des Sables d'Olonne. J'imagine Blanche inquiète et désolée, partageant les souffrances de sa fille, plus sans doute que celles de sa sœur, Simon tout autant effrayé par l'état mental de Mado que remonté contre les Laurent, ces grands bourgeois qui pour le moins l'agacent. Cette animosité, qui se transmet à ses filles, était-elle réciproque ? Intervint-elle, de façon plus ou moins consciente, dans la considération que Madeleine elle-même, aussi immature qu'elle fût, pouvait avoir pour eux, et dans l'attitude qu'elle adopta à leur égard ? Poser la question, c'est déjà y répondre en quelque part. Crève-cœur pour Blanche, sans doute, que ce décalage existant entre la vie Jeanjean et la plupart des gens de sa famille d'origine. Ce ne fut sûrement pas la seule tempête à laquelle Blanche et Simon – venus de ces deux horizons différents et les abordant de façon décalée, peut-être conflictuelle – durent faire face. *Tous ceux d'entre nous qui ont des enfants ont constaté qu'il est difficile pour un père et une mère d'être, dans le gouvernement d'une famille, toujours d'accord.* Telle est la première phrase d'un article recopié sur la machine à écrire de Simon Jeanjean, sous le titre *Le front des parents* et la signature d'André Maurois (2609)<sup>17</sup>. S'ensuivent quelques règles simples, soigneusement recopiées, sans doute d'une revue politique ou syndicale. Les parents n'ont pas la science infuse, ils se sentent toujours démunis face aux crises que leur font parfois, plus ou moins cruellement, traverser leurs enfants.

On espère que Denise aura joué le jeu, qu'elle se sera trouvée là au retour de sa sœur, comme promis. Je ne pense pas qu'ensuite Madeleine soit restée avec ses sœurs et parents dans les quelques mètres carrés de la rue de la Chine, l'histoire ne le dit pas (pas plus qu'elle ne parle de Pauline, la dernière tante lorraine. Peut-être logèrent-elles ensemble, Madeleine et Pauline, rue de Ménilmontant). Pauvre Madeleine...

---

<sup>17</sup> Commentaire d'un livre d'André Berge, fondateur en 1929 de l'association *L'École des parents* dont les Jeanjean furent des adhérents de la première heure.

## Chapitre XV – Une amitié née aux Sables

---

Où advient au soleil d'un bel été, cependant que s'annoncent des temps épouvantables, la rencontre attendue de Geneviève et Monique Jeanjean avec quelques autres jeunes filles – prélude à une grande amitié et à une « grande famille ». L'on y fera connaissance avec Fernande, l'irremplaçable, et surtout avec une lumineuse Blanchette, deuxième du nom dans cette histoire mais du ventre de laquelle (sine qua non), quelques années plus tard je sortirai.

### Une rencontre décisive

Et maintenant Mesdames Messieurs, attendez-vous à savoir... – comme disait Geneviève Tabouis en introduction de ses « Dernières nouvelles de demain »<sup>1</sup> – attendez-vous à ce qu'on n'en reste pas à cette drôle de guerre. Attendez-vous à savoir – d'ailleurs vous le savez déjà très bien – que ce n'était qu'un début, que les vrais ennuis n'avaient pas encore commencé. Vous Gaulois insouciant, qui dites ne craindre qu'une chose c'est que le ciel vous tombe sur la tête, vous savez déjà que c'est cela qui va vous arriver. C'est arrivé dès l'aube, le 10 Mai 1940. Les Stukas au ciel, les Panzer sur la terre, partout ailleurs que sur la ligne Maginot vous sont tombés dessus. Et vous serez terrorisés, perdus sur les routes de l'exode<sup>2</sup> : zone plus ou moins libre côté sud *versus* zone occupée – dont Paris – côté nord. Exit la Ligne Maginot, bonjour la Ligne de démarcation. Bien des réjouissances seront remises à plus tard, deux olympiades annulées (la dernière restant celle de Berlin, en 1936), trois années sans prix Nobel, scolarités perturbées ou bien pire, vies dévastées ou fauchées, déportations en masse et génocides épouvantables.

Pour ce qui est de mettre les gosses à l'abri vous savez déjà que les Jeanjean ont anticipé. Les gosses, c'est une façon de parler, Monique aura 16 ans le 4 février, Ginette 20 ans le 2 mars. Dès l'été 39, alors que Madeleine était à Nice chez son parrain Henri, elles ont été envoyées en colonie de vacances aux Sables d'Olonne. J'ai dit « colonie de vacances », c'est l'expression qu'a employée Geneviève pour me le raconter, confirmée par Monique dans l'interview. Cela aurait pu être un mauvais souvenir pour la grande sœur qui était « contre », comme elle dit. *Je veux bien y rester quinze jours, mais pas plus...*

Mais vous saurez – et même vous savez déjà – que c'est alors, en 1939, aux Sables d'Olonne, qu'eut lieu la rencontre initiale et décisive entre les sœurs Jeanjean et ma mère Blanchette Cointre, accompagnée de Fernande Castagnet qui était déjà son amie depuis l'âge de treize ans. Deux fois deux quatre, Fernande et Blanchette entrent en scène. Ici commence cette grande amitié.

La première fois, c'était en jouant à la balle au prisonnier. Vous souvenez-vous de la balle au prisonnier ? Oui sûrement, si vous avez grandi au siècle dernier. On pouvait y jouer à l'école dans les cours de récréation. Moi au lycée je me souviens plutôt des billes sous le préau, ou du football : on balisait les buts avec deux pull-overs, pour le reste il suffisait d'avoir un ballon. Même chose pour la balle au prisonnier (ou ballon prisonnier), qui reste pour moi un souvenir de vacances et de plage. *On avait la passion de la balle au prisonnier !* dit Ginette. Un ballon, deux équipes, tirées au sort selon quelques coutumes en vigueur (pied dessus l'emporte et choisit). Le terrain, rectangulaire, séparé en deux par une ligne médiane sans filet, comporte une zone libre, de part et d'autre de la ligne médiane, et une prison de chaque

---

<sup>1</sup> Voir au chapitre précédent ce qu'en dit Henri Amoureux.

<sup>2</sup> On voudrait l'écrire avec une majuscule. Mais, outre que cet exode mémorable est loin d'être le seul à avoir marqué l'histoire (bien des guerres s'en déshonorent), ce fut un nom propre dès le deuxième livre de la Bible.

côté derrière les lignes arrières. Tu es fait prisonnier si le ballon te touche et touche le sol ensuite (mais pas si un « ennemi » l'attrape), et tu n'as plus alors qu'à passer de l'autre côté, en sorte que l'équipe adverse se trouve prise en tenaille, à charge pour toi de te libérer en récupérant la balle et en faisant un prisonnier depuis l'arrière. C'est le seul jeu de balle ou de ballon, à ma connaissance, consistant à viser le corps de l'adversaire et à le frapper suffisamment fort pour le faire prisonnier. D'où l'importance du choix du ballon, ni trop léger ni trop dur.

Le lieu en question, situé à La Chaume – quartier singulier et plaisant en forme de péninsule séparée du centre-ville des Sables d'Olonne par un chenal – était apparemment une colonie de vacances relevant du diocèse de Paris, réservée aux jeunes Parisiennes. Ma mère, Blanche Coindre – que tout le monde a toujours appelée Blanchette – habitait avec ses parents rue Henri Becque, Paris 13<sup>ème</sup>. Elle connaissait déjà Fernande, avec laquelle elle avait en commun le scoutisme ainsi que des origines du Sud-Ouest, puisque les parents de ma mère venaient des Pyrénées, et ceux de Fernande des Landes<sup>3</sup>. La colonie dont nous parlons n'était pas un camp scout. Ginette et Monique en ont fait un à Orbec dans le Calvados, quelques mois plus tôt (6539 à 6542). Il y avait quelques guides à la Chaume, comme il est noté au verso d'une **photo représentant l'ensemble du groupe** (5969), soit une bonne soixantaine de personnes, jeunes filles habillées de couleurs claires et femmes de service habillées de blanc entourant, tache noire au centre, un prêtre désigné comme le curé de Charonne<sup>4</sup> et qui faisait sans doute fonction de directeur.



<sup>3</sup> Les Landes semblent un pays lointain et exotique vu du Limousin où je me trouve actuellement. Ce grand écart n'a pas empêché de réunir récemment ces deux pays au sein d'une même administration régionale, la « Nouvelle Aquitaine ».

<sup>4</sup> J'apprends au passage, à propos du curé de Charonne, que les circonscriptions paroissiales étaient calquées (sans doute le sont-elles encore, comme les diocèses) sur un découpage territorial ancien puisque Charonne, comme Belleville ou Ménilmontant, était une des anciennes communes ou villages constituant la grande ville de Paris.

Les annotations manuscrites au verso, très sélectives, reliées par une flèche à l'emplacement de chaque personne sur la photo, pointent quelques personnes et caractéristiques mémorables : *Melle Madeleine... Odette... Fernande (†)... Blanchette (†)... Melle Marie... Mme Arnault (mère de Melle Marie)... Sans soin... Janine (†)... tête de cochon... Gisèle Pérote, clown de la chambrée... Abbé Charmusy, curé à Charonne.*

Trois noms – dont ceux de Fernande et Blanchette – sont suivis entre parenthèses de la croix potencée des scouts (†) les désignant comme guides. Un point commun parmi d'autres qui les a rapprochées à la vie à la mort, au sein des « guides aînées » ensuite, puis d'un groupe d'anciennes très fidèle. D'autres sobriquets, plus ou moins aimables, n'ont rien à voir avec des totems scouts. Tout de même, quelle étrange affaire, que toutes ces femmes plus ou moins jeunes (Monique avec ses seize ans doit être la benjamine), regroupées autour de ce vieux bonhomme à lunettes, en soutane noire, elles presque toutes vêtues de couleurs claires à l'exception de la vieille dame. L'album est plein de ces assemblées de filles et de dames, des bernadettes, des guides, des jeunes femmes connues ou inconnues, presque toujours entre elles ou avec un homme qui est soit Simon Jeanjean soit un abbé en soutane. Pas de mixité. Elles, les deux sœurs Jeanjean, se plaignaient d'en avoir cruellement manqué, de mixité. Mais il y avait de la joie. Imaginons ces jeunes filles – au moins une partie d'entre elles, les plus énergiques, les « fans » de plein air et d'exercice physique – se livrant une guerre sans merci à coups de ballon, de rires et de cris. C'était le bon temps, ces beaux jours aux Sables d'Olonne.

(*Les Beaux jours*, ce sera le titre d'un joli film<sup>5</sup> que j'ai vu à la télévision à Lardy, en compagnie de Geneviève et Monique, dans la période où je les interviewais sur leur vie passée. Elles venaient d'évoquer les Sables d'Olonne ; le rapprochement s'est imposé, bien que le film fût censé se passer quelques années plus tôt, vers 36. Il traitait des débuts des congés payés. On y voyait deux jeunes femmes profitant de cette aubaine pour partir en vacances sans leurs maris, retenus paradoxalement sur leurs lieux de travail au prétexte de priorités militantes. Parties d'une ville du Nord, elles s'y rendaient en vélo. C'était donc plus près de Fort-Mahon que des Sables d'Olonne. Et puis *Les Beaux Jours* nous amènent aux *Jours heureux*, qui sera le titre – ce n'est pas par hasard – dans quelques années du Programme du CNR / Conseil National de la Résistance<sup>6</sup>.)

La plus jolie est Blanchette, n'est-ce pas ? Ma propre mère, sans nulle vanité. Attitude réservée, toute en finesse, un Tanagra, ovale parfait du visage et toujours cette coiffure relevée en couronne au-dessus de la tête. Elle semble fragile alors qu'elle devait savoir courir, attraper les ballons et surtout les lancer vigoureusement. Je suppose que les copines devaient être contentes de faire partie de son équipe. Car elle fut, entre autres choses, monitrice d'éducation physique. On la voit sur une photo, dans ces mêmes années quarante, en compagnie de quelques vigoureuses camarades sportives, en uniforme, montrant de longues jambes bien galbées et un corps délié, en compagnie de deux jeunes hommes semblablement musclés (c'est là qu'elle aurait dû amener Monique et Geneviève). Elle n'en était pas moins fragile, effectivement. Sa mère – ma Mamie Cointre que j'ai peu connue, dont je garde un souvenir très vague – s'inquiétera, au dire de la légende familiale, de voir Blanchette enchaîner les maternités (à raison d'une tous les deux ans de 1946 à 56, soit un total de quatre filles et deux garçons), eu égard à des problèmes de santé antécédents. Elle avait été opérée à la gorge, ce dont il lui restait une cicatrice. Née le 3 février 1921, dernière de trois enfants – un frère aîné Roger qui fera carrière dans la police, et une sœur Lucienne qui fera la sienne dans la

<sup>5</sup> *Les Beaux jours*, téléfilm de Jean-Pierre Sinapi, avec Clotilde Courau, diffusé pour la 1ère fois le 27 septembre 2003.

<sup>6</sup> *Les Jours heureux* : au moins dans une de ses versions, le Programme du CNR, en mai 44, portera ce titre prometteur, inspiré du film éponyme réalisé en 1941 par Jean de Marguenat, lui-même tiré d'une pièce de théâtre de Claude-André Puget qui eut un grand succès en 1938.

religion, dans l'Orne et en Angleterre sous le nom de Sœur Reine – ma mère Blanchette était une femme douce, attentive aux autres et très aimée à juste titre de ses nombreuses amies. Elle pratiqua et même enseigna non seulement la gymnastique mais aussi la dactylo, dans les temps où cela lui fut possible avant et après nous, ses six enfants à nourrir et à élever, changer les couches, soigner, conduire à l'école et tout ce qui s'ensuit d'inévitable dans ce métier tuant de mère de famille nombreuse, « sans profession » comme on dit, et comme je l'écrivais régulièrement sur les fiches demandées par les profs avant d'en faire remplir à mon tour, plus tard encore, par mes élèves à la rentrée des classes.

Fernande, moins gracieuse de visage, était d'ailleurs une personne extraordinaire. Ma mère et elle se connaissaient déjà. Quant à leur présence aux Sables, j'imagine que leurs parents comme les Jeanjean voulurent les mettre à l'abri. Pour ce qui est des Jeanjean, Geneviève et Monique nous ont dit dans l'interview que leurs parents les avaient amenées aux Sables, et même qu'ils y étaient restés pendant un mois. Madeleine, dans sa lettre datée du 29 décembre, fait allusion à un « séjour aux Sables » assez récent<sup>7</sup>. Sachant avec quel dévouement Blanche et Simon suivirent et accompagnèrent toujours leurs deux filles cadettes<sup>8</sup>, depuis les camps de guides jusqu'à des périodes beaucoup plus tardives dont il sera question par la suite – c'étaient vraiment de bons parents – on peut être sûr qu'ils vinrent les voir le plus souvent possible. Mais était-ce possible en ces circonstances ?...

### Et puis, « la guerre étant finie »...

Geneviève et Monique sont restées aux Sables d'Olonne pendant au moins une année scolaire tout entière. Fernande et Blanchette-ma-mère, elles, sont rentrées à Paris dès la fin du séjour en 39, mais Monique et Ginette, elles, sont bien restées aux Sables. Je ne sais pas comment Ginette l'a supporté. Monique nous a dit qu'elle y avait préparé le brevet. C'est tout ce que j'en sais. Quant aux voyages et aux visites de leurs parents, leur témoignage tardif<sup>9</sup> est très confus. Selon Geneviève, leur père avait bénéficié des services du chauffeur de sa « maison », c'est-à-dire de l'entreprise où il travaillait, la SBV / Société des Becs Visseaux. Le chauffeur les avait déposés aux Sables, puis continué son chemin vers le sud. Un souvenir aussi précis est nécessairement exact, mais nous ne savons pas de quel voyage il s'agit : premier ou second voyage en 39, ou en 40 au moment de l'exode ? C'est plus probablement ce dernier. **Le sauf-conduit – *Reisererlaubnis*** – du Préfet de la Vendée que nous retrouvons dans les archives (2027), aux termes duquel Simon Jeanjean fut « autorisé à retourner à son domicile pour y reprendre son travail » – *berechtigt zu seinen Wohnort zurückkehren um seine Arbeit aufzunehmen* – en passant par Nantes, Orléans et Étampes<sup>10</sup>, est daté du 23 juillet 1940 (avec le ticket de gasoil afférent utilisé le 3 août de la même année).

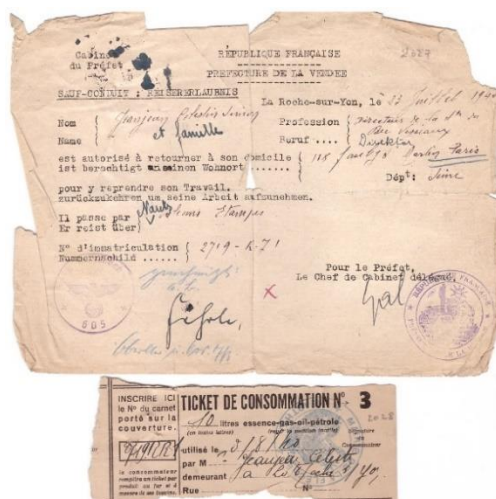
<sup>7</sup> « Donc que je pense que votre séjour aux Sables a été bon et que le temps vous a favorisés... ». Cf. chapitre précédent (2323).

<sup>8</sup> Et les autres aussi : Denise avec les Bernadettes, etc., comme on le voit sur les photos des albums.

<sup>9</sup> Interview, chapitre 16 – *Vacances 39 : Les Sables d'Olonne*.

<sup>10</sup> Ce parcours inattendu s'explique par le fait qu'il reste en zone occupée, ne pouvant passer la ligne de démarcation.





Les sœurs Jeanjean ne semblent pas avoir connu les affres de l'exode ; du moins n'en font-elles aucune mention. Dira-t-on que c'est une lacune de leur histoire ? Bien plutôt je porterai à l'actif de leurs parents d'avoir su les en préserver. Bien d'autres, à cette époque, y furent contraints dans une réelle urgence. Ainsi ma grande famille Péchenart connut-elle (antérieurement à la rencontre de mes parents) une aventure mouvementée à la façon d'un *road-movie* inscrit dans nos annales, sous la houlette d'Élisabeth, dite aussi « Tante Bébeth », la sœur aînée de mon père. Veuve depuis 38, professeur de maths-techno en section d'apprentissage, et mère de 4 enfants, elle prit alors en charge une partie de la famille Péchenart – ma grand-mère, plusieurs cousins et tantes – lors de l'**Exode** en juin et juillet 40. Elle a raconté depuis par écrit, à la demande de ses petits-enfants, entre autres souvenirs de sa vie, comment elle emmena ce groupe improvisé depuis Le Mans, via Angers, Poitiers et Limoges, à **St-Junien-la-Brégère (Creuse)** où une autre de mes tantes avait loué **une maison qui jouxte l'église** et où ils vécurent avec quelques autres, durant plus d'un mois, une cohabitation inoubliable.



*St-Junien-la-Brégère, 2018*

Bientôt, « la guerre étant finie »<sup>11</sup> – j'emprunte cette expression au témoignage de ma tante - on rentra chez soi autant que possible. Les hommes jeunes – notamment mon père qui faisait son service militaire (?) quelque part en France, et mes oncles Antonin et Remi, mais pas Simon Jeanjean, réformé et déjà trop âgé – avaient été mobilisés ou faits prisonniers. Les parents Jeanjean ont regagné Paris à la fin de chaque période de vacances, et les enfants aussi, au bout d'un an. Surtout pour Ginette qui ne supportait pas les colonies de vacances,

<sup>11</sup> ...ou du moins réputée finie en juin 40, suite à l'armistice signée à Rethondes : le 22 juin 1940, entre Hitler et Maréchal Pétain, dans le même wagon (*bis repetita non placent*) où avait été signée celle du 11 novembre 1918.

une année c'était bien suffisant. Elle disait même (ce sont ses mots dans l'interview) qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait fait sans Fernande et Blanchette, si elle ne les avait pas rencontrées – si Fernande n'était pas venue vers elles, Geneviève et Monique, et ne les avait intégrées à leur groupe. Mais elles sont tout de même restées jusqu'à l'été suivant à la Chaume, alors que les deux autres, Fernande et Blanchette, avaient regagné Paris dès le mois de novembre. Mais le contact était pris, elles ne se quitteraient plus.

Une nouvelle tranche d'histoire commençait, période détestable qui prétendait n'être plus la guerre et pourtant si, une autre guerre commençait, de plusieurs années, très occupées aussi mais d'une autre manière. Les marraines m'ont raconté leurs inquiétudes au sujet de leur vieille tante Pauline, à qui le joug allemand – qu'elle avait fui jadis en quittant la Lorraine annexée pour la France – était absolument insupportable. Pauline, la plus jeune des trois tantes, est décédée en 42. Il fallait éviter qu'elle n'exprimât trop fort sa détestation des Boches, ou des « chleux » (terme employé plus tard par mes deux vieilles marraines dans l'interview – sans doute le plus odieux aux oreilles racistes des nazis, « chleuh » désignant d'origine une langue berbère). Il fallait donc surveiller la tante Pauline, et Madeleine aussi, comme le lait sur le feu, lorsqu'elles sortaient pour faire les courses.

Les deux plus jeunes, à leur retour dans la capitale, ont poursuivi ou repris leurs activités. Monique, la plus appliquée, la moins rebelle, a continué sa scolarité. Elle dit avoir aussi travaillé comme sténodactylo. Il y a dans les archives un livret scolaire du Centre d'enseignement par correspondance de l'Université de Paris concernant l'année 1941-42 où elle était en classe de seconde. Elle est ensuite recrutée comme institutrice dans une école libre, par l'intermédiaire (raconte Geneviève) *d'un prêtre, à la paroisse, qui passait par là, et qui a demandé à papa : Votre fille ne pourrait pas être institutrice ?* C'était dans une école libre – l'École Gerson dans le 16<sup>e</sup> arrondissement – pour s'occuper des petits de 5-7 ans. On y reviendra. Monique dit avoir fait la classe pendant 5 ou 6 ans, et cela se terminera en 1947 ou 48. Elle aurait donc commencé très jeune, à 18 ou 19 ans. Quant à Geneviève, moins armée en diplômes, moins brillante scolairement, elle dit avoir fait à nouveau de la couture, et elle a travaillé à *l'Initiative*. *Je faisais un peu de tout, raconte-t-elle, j'aidais, j'étais dans l'intendance, des choses comme ça...*

## Les beaux jours de *l'Initiative*

L'Initiative est un lieu important de l'histoire commune des Jeanjean et de ma mère. L'association nommée *L'Initiative* fut fondée en 1918 sous l'impulsion d'un prêtre et de quatre demoiselles fondatrices, qui s'engagèrent à développer l'esprit d'initiative parmi les jeunes ouvrières en partageant leur vie, dans l'esprit de Saint François d'Assise. Elle s'implanta d'abord dans plusieurs lieux de l'Est parisien, notamment dans le Vingtième (rue des Haies dès 1920, rue des Rigoles en 44, etc.). D'autres demoiselles – dont les nôtres – les ont suivies à travers tout le XX<sup>e</sup> siècle. La mission de l'Initiative – sensiblement différente de celle de l'Ouvroir où Blanche et les tantes ont travaillé dans les années 14-18 – consiste à occuper les jeunes filles sans famille durant leurs congés, en leur offrant des activités multiples, professionnelles et de vacances. Pendant la Seconde guerre mondiale, un hébergement d'enfants est assuré dans le Loiret, au château de Malesherbes. L'Initiative occupera aussi un établissement légué par les Filles de la Charité (Sœurs de SVP) au 18-24 rue Bouret dans le 19<sup>ème</sup>.

Le site internet de l'Initiative<sup>12</sup> où sont glanées ces quelques informations propose un diaporama de photos plus ou moins anciennes qui me semblent étrangement familières. La première représente classiquement – après les photos de classes ou de colonie de vacances –

<sup>12</sup> Source : <https://www.associationlinitiative.fr/l-association-l-initiative/>

une équipe de femmes disposées sur trois rangs, entourant un prêtre assis au centre, en l'occurrence, l'abbé Fourneret, vicaire de Saint-Pierre du Gros-Cailou dans le 7<sup>e</sup> arrondissement, fondateur de l'Initiative. La seconde, et quelques-unes ensuite, montre des jeunes filles en chapeau blanc, très semblables à ce qui m'avait semblé être l'uniforme des bernadettes en vacances, mais apparemment cet attribut est un peu plus commun. Enfin un lieu de vacances, vu de haut en plongée, comporte quelques bâtiments bas, de couleur blanche, couverts de tuiles romaines, avec la mer en arrière plan, semblables exactement à ceux de la Chaume : vus plus haut que sur la photo de groupe de l'album Jeanjean (5969), mais identiques, oui, en tous points. Validons cette découverte : nos dames, mère et marraines, se sont connues dans un lieu de vacances appartenant à l'Initiative. Ce qui simplifie le scénario. Il est également possible que Monique et Geneviève fussent les seules à y être venues – et restées un an plein pour échapper à des dangers pressants à Paris – contrairement aux autres, venues là pour une période de vacances normale dans le cadre de l'Initiative, et retournées ensuite à leur vie ordinaire (même si les circonstances ne l'étaient pas). Mes marraines, elles, ont vraisemblablement découvert l'Initiative à La Chaume et ensuite à Paris.

Ce n'est pas tout. Ma sœur me signale, sur la photo du groupe présentée plus haut, la présence aux côtés de ma mère, juste devant la statue de la vierge à l'enfant, de Monique Lasserre dont je me souviens bien et que je reconnais parfaitement, avec cet énorme sourire animant cette grande bouche d'où émanait une parole vigoureuse. Mon autre sœur – Emmanuelle la benjamine, qu'on appelle Manou – y reconnaît aussi sa marraine, la grande Yvonne Jacquesson – un bon mètre quatre-vingt d'énergie bienveillante. Cette dernière est décédée en 2021 à l'âge de 100 ans tout rond, 25 ans après ma mère qui était née la même année qu'elle. On les voit toutes les deux sur une photo donnée par Yvonne, prise à La Chaume au même endroit que celle de l'album. La Chaume était décidément un haut lieu de l'Initiative et de leur histoire commune. Yvonne Jacquesson avait fait un dossier<sup>13</sup>, composé uniquement de nombreuses photographies de petit format et de textes, manuscrits au feutre épais, en lettres cursives franches et sans complexes, légendes explicatives ou commentaires, émaillés de points d'exclamation comme des slogans amicaux. *Devant la chapelle... devant la vierge de l'Angélu... les Marais poitevins... avant 39 à la Chaume, la joie était de mise, les activités très nombreuses... on ne s'ennuyait jamais. J'aime beaucoup l'une de ces photos* – définitivement floue et prise un peu de travers, sur cet exemplaire photocopié – où deux équipes de jeunes filles en robes claires se font face, jouant au volley-ball dirait-on, plutôt qu'au ballon prisonnier...



<sup>13</sup> Sobrement intitulé « *L'Initiative* », celui-ci ne fait pas partie du Fonds Jeanjean. Il n'est donc pas numéroté.

*Avant 39 la joie était de mise...* Ensuite viendront les années noires. Ma marraine n'oubliera jamais cette horreur, l'étoile jaune apparue du jour au lendemain sur le vêtement des jeunes filles juives à l'*Initiative*. Horreur inoubliable. Il n'en est pas question dans l'interview, mais je me souviens de ce 11 novembre où, devant la télévision transmettant les célébrations du souvenir<sup>14</sup>, de fil en aiguille lui en revinrent d'autres à l'esprit, dont celui-ci, de sinistre mémoire. Du moins la période de la Guerre et de l'Occupation fut-elle au départ de cette grande amitié – disons fraternité ou plutôt sororité – entre les Jeanjean, ma mère et les autres dont nous parlons.

Le groupe des amies – guides aînées et autres – accueillera quelques pupilles de cette institution. Ces « filles de l'Initiative » feront partie de la grande famille où se croisent entre autres les Péchenart et les Jeanjean. Éliane A\*\*\*, qui aimait tellement ma maman, est restée une amie de notre famille ; la douce Suzanne S\*\*\*, qui avait le dos bossu et un si beau regard limpide, fera encore partie dans les dernières années, du groupe avec lequel ma mère veuve partira en vacances en compagnie de ses amies, Geneviève et Monique, « Pigeon » et Fernande bien sûr.

Ensuite, à partir des années cinquante, un groupe d'amis – mixte celui-là, certaines des amies guides ayant fondé des familles et eu des enfants – allait se former, que j'ai bien connu et au sein duquel nous, Jeanjean, Péchenart et autres, allions faire route ensemble quelques années plus tard, groupe issu en droite ligne du noyau d'amies avec un e (les femmes étant dotées non seulement de cette lettre de plus à l'écrit, mais de mille vertus et attributions vitales dont les hommes sont le plus souvent dépourvus). Et à ce point, il convient de donner à Fernande la place qui est la sienne.

## Fernande, rassembleuse

Au sein, en tête et à l'origine du groupe s'est trouvée en effet cette personne remarquable du nom de Fernande Castagnet (1920 – 2002). « Remarquable », je ne sais pas si ce mot est le meilleur pour la qualifier. C'était plutôt quelqu'un pour qui chacun des autres était remarquable, comment dire ? Comment faisait-elle ? Comme un aimant, en toute simplicité et sans jamais s'imposer, autour de qui on se regroupait. C'est tout naturellement, de par la grande amitié de Blanchette et Fernande, que celle-ci sera tout naturellement la marraine de ma sœur Marie, première née de la famille. Marie, à ce titre, en sait plus que moi et remédie à mes lacunes. Ainsi, je me souviens de « Pontonx », village des Landes, et village de Fernande... Non, en fait je ne me souviens que de ce drôle de nom, Pontonx (prononcer le 'x' à la fin, ça fait '-onx', y a-t-il un seul autre 'onx' dans la langue française ?)<sup>15</sup>, associé aux Landes et à cette constellation de souvenirs. Fernande avait perdu son père quand elle était adolescente. Sa mère, Odette, était couturière. Ma sœur l'avait bien connue, elle se souvient du village de Pontonx, de ses odeurs, des tomates crues et des poivrons, des voisines, du fronton de pelote basque et de l'Adour bordée de sable noir sur lequel les oies venaient fienter... Elle se souvient de différents presbytères où Odette avait habité, accompagnant l'abbé D\*\*\* comme bonne à tout faire, et que l'abbé appelait Odette « Maman ». Ce sont les souvenirs de ma sœur, et j'en avais ouï-dire, de Pontonx et de Lévigacq. Quant aux prêtres catholiques... j'ai eu droit aux cantiques, aux psalmodies, aux rituels, à l'amitié des hommes en noir proches de ma famille (le père K\*\*\* qui jouait du violon, le père J\*\*\* bien sûr chez qui nous allions en vacances dans le Tarn, Émile B\*\*\* et son histoire de « J'ai-j'té-du-bois-

<sup>14</sup> Moment évoqué dans "*Les dernières des Jeanjean*", *loc. cit.* (Cahiers Margerit, tome XXVI, 2022).

<sup>15</sup> L'étymologie n'y est pour rien. Le nom de Pontonx vient probablement du latin « pontones » : un pont de bateau établi sur l'Adour servait à passer le fleuve. Il y eut également autrefois un port batelier qui assurait le trafic fluvial entre le port de Mont-de-Marsan et le port de Bayonne.

dans-la-rivière »<sup>16</sup>), j'en ai connu quelques-uns, amis de nos parents et convives agréables, j'ai connu quelques aumôniers remarquables. Mais du moins ai-je échappé à l'intimité des presbytères. Pour le reste, je garde de Lévignacq le souvenir d'une église au clocher en pointe et tordu, et vaguement celui d'un ruisseau nommé Vignac. Le nom de Lévignacq reste présent dans la petite chanson intérieure des Landes, comme ensuite il deviendra un lieu important pour le groupe d'amis en question, et restera définitivement gravé dans leur souvenir et jusque dans la nécrologie de la famille Jeanjean (à suivre).

Marie raconte Fernande, elle témoigne des « amitiés indestructibles » qui se sont formées au sein des mouvements de jeunesse – « Chantiers de Jeunesse... prise en charge des pupilles de l'Initiative... Sables d'Olonne » – vague légende familiale noyée dans un flou artistique. « Mais le plus fort attachement, ajoute-t-elle, a été le leur, "jusqu'à la mort, et par-delà". Fernande fait partie de notre famille... Comme Monique et Geneviève, dirais-je. Mais Fernande, de combien de familles ne faisait-elle pas partie, à combien d'âmes en peine ne fut-elle pas secourable ?

Geneviève, Monique, Micheline, Fernande... ces quatre-là figurent sur une **photo de l'album Jeanjean (5982), prise à Malesherbes en 1943**. Il s'agit probablement du Centre de vacances de l'Initiative. Elles sont comme empilées au flanc d'un rocher, Ginette en haut et Fernande en bas auprès d'une jeune femme en bas à gauche que je ne reconnais pas. Fernande est encore à cet âge où l'on montre ses jambes. Comme on l'a dit, n'ayant pas rencontré l'âme sœur – ni le corps frère, si je peux me permettre cette formulation moins chaste (sans pour autant aller jusqu'aux « pensées » de Georges Brassens<sup>17</sup>) – elle n'eut pas d'enfants. Mais elle ne cessa jamais, dit ma sœur, de s'occuper de ceux des autres. « Il lui fallait des enfants dans sa vie, les faire naître, les choyer, les voir grandir, rire de leurs bêtises »...



Fernande était infirmière. Marie eut l'occasion de l'accompagner sur son lieu de travail, à la clinique Jacquemont dans le 17<sup>ème</sup>. La « bande » d'amis très solide s'est constituée ensuite,

<sup>16</sup> Comme toutes les corporations et la plupart des groupes humains, les prêtres ont leurs « histoires drôles ». Dans celle-ci (*J'ai-j'té-du-bois-dans-la-rivière*), les gosses du village, à confesse, s'accusent tous, l'un après l'autre, de ce péché très vénial – c'est une histoire à répétitions, qu'on fait durer autant qu'on veut. Arrive le dernier, un petit gamin chétif et tout penaud... – Tu ne vas pas me dire que toi aussi (...) - Non mon père, Dubois c'est moi. Haha.

<sup>17</sup> Brassens dont la chanson *Fernande* a rendu ce prénom de définitivement peu portable.

dans les années cinquante, principalement autour de Fernande et du scoutisme. Tous ces amis-là – les guides aînées, les maris, les enfants et quelques autres – se retrouveront régulièrement et partiront ensemble en vacances, en camping au bord de la mer ou ailleurs. Il y avait les J\*\*\*, famille nombreuse avec enfants bruns à peau mate auxquels s'ajouta une fratrie d'enfants blonds adoptés ou pris en charge en famille d'accueil, qui habitait une grande maison à Frépillon, dans l'Oise. Et puis les R\*\*\*, dits « les Pigeon », du nom totémique de leur mère. Elle s'appelait Lucienne, mais le scoutisme avait laissé sa marque, on continuait de l'appeler Pigeon comme du temps des guides. Je suppose que son bon caractère, sa naïveté peut-être, lui ont valu cet honneur particulier. Marie nous rappelle (elle doit le tenir de sa marraine) que Blanchette était « Grillon souriant », et Fernande « Chatte fidèle ». Tout le monde ne peut pas s'appeler « Nuage rouge » ou « Bison assis »<sup>18</sup>. Pour elles, ces vacances joyeuses, ces retrouvailles périodiques seront la suite de leurs années scouts. Pour nous les enfants, ce sera un début, plein de soleil et de rires. J'ai toujours aimé ça. Tous ces amis sont passés un jour ou l'autre dans le minuscule appartement qu'habitait Fernande, 27 rue Allard à St-Mandé, en bordure immédiate de la Zone puis du boulevard périphérique. Les R\*\*\* (Pigeon) étaient ses voisins, ainsi que... ma tante Élisabeth (Tante Bébeth) dans un beau pavillon ancien avec jardin qu'elle trouva par l'entremise de Fernande, après la guerre, pour y loger avec ses enfants. Grande famille...

Mais revenons à Simon et aux Jeanjean. Nous arrivons à un moment fort de leur histoire. De cette contribution à la Résistance, je ne sais que ce que Monique et Geneviève m'en ont raconté, et non par les archives bien sûr, toute trace écrite étant proscrite en cette matière, tout message à brûler ou avaler immédiatement comme il en est au cinéma, dans les films évoquant les héros de la Résistance. On verra comment Simon Jeanjean, décidément inapte à toute action armée, en mauvaise santé, âgé de 54 ans en 1940, sut agir secrètement, sous une autre forme mais non sans risque. Les activités précédentes sont d'ailleurs interrompues, puisque les partis politiques, à quelques exceptions près, sont interdits<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> Bison assis = *Sitting Bull*.

<sup>19</sup> Le PDP tiendra son dernier congrès le 24 novembre 1944, ratifiant son entrée dans le MRP, constitué dans la foulée. La plupart des membres du PDP, dont Georges Bidault et Jean Raymond-Laurent, s'y retrouveront ainsi que Simon Jeanjean (mais pas Alphonse Juge qui contribuera à la fondation du Parti démocrate, adhérent au Rassemblement des gauches républicaines).

## Chapitre XVI – Épluchures de Pétain

*Nous sommes en guerre, les armes crachent. Armes de poudre et aussi de papier, propagande contre propagande. À Vichy un ministère dit de l'information éditera une quantité de papier considérable, qu'on ne s'étonne pas de trouver bien représentée dans le fonds Jeanjean. Omniprésence du Maréchal et du programme de Vichy. Scoutisme aussi, et Chantiers de jeunesse, un maillon important de ma propre « préhistoire ».*

### Presse et propagande de tous bords

Revenons aux archives Jeanjean. Il s'y trouve un ensemble abondant de documents de ces années-là, tracts, brochures, coupures de presse, soigneusement classés, constituant une anthologie instructive de la propagande de tous bords. Les coupures de presse sont les pièces les plus intéressantes, en tant qu'elles furent par lui soigneusement découpées et donc sélectionnées. Ainsi, par exemple, de cet extrait du quotidien *Les Nouveaux temps* paru le 6 mai 1943. La date a été ajoutée au crayon gras, avec le titre du journal, au verso de l'article soigneusement découpé aux ciseaux. Celui-ci, sous le titre *Le partage du pouvoir* (sous-titre : *Révolution nationale*), est signé par Jean Luchaire. Lisons :

*Certes, le Dr Goebbels le rappelait très opportunément il y a quelques semaines, national-socialisme et fascisme "ne sont pas des articles d'exportation". Et ceci est d'ailleurs démontré par le fait que ces deux formes d'organisation politico-sociale sont loin d'être identiques, tout en appartenant à la même famille et tout en coopérant très étroitement depuis longtemps. Tout grand État européen associé ou s'associant avec l'Axe peut donc lui aussi, selon ses propres traditions et selon surtout ses propres particularités psychologiques nationales, s'organiser à sa manière. Et l'Espagne du Caudillo nous en a donné un brillant exemple... (3609)*

Surprenant ! Que le Docteur Goebbels puisse se prononcer « très opportunément » quant à la future organisation politico-sociale de la France, en comparaison avec celles de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, et tout naturellement ensuite de l'Espagne franquiste... cela paraît violent. C'est probablement un éditorial de première page. Jean Luchaire était le rédacteur en chef de ce journal notoirement collaborationniste. *Les Nouveaux temps* a les honneurs d'un dossier consacré par Jeanjean au régime de Vichy, sous la forme d'une chemise cartonnée regroupant quatre sous-chemises de papier kraft : [1] *Vichy – Charte du travail – La révolution nationale et l'Ordre nouveau* ; [2] *L'Allemagne et les Alliés* ; [3] *La Relève* ; [4] *L'Église et l'Ordre Nouveau*. On trouve en effet pas moins de cinq coupures tirées des *Nouveaux temps* en tête de la première partie, puis deux numéros complets ensuite. La *Révolution nationale* en vue d'un *Ordre nouveau* (ou de « nouveaux temps » pour reprendre le titre du journal), la *Charte du travail* (loi du 4 octobre 1941 relative à l'organisation sociale des professions, épluchée en détail par Simon Jeanjean dans *La Vie industrielle*), ou encore *La Relève* (relève ou remplacement des travailleurs allemands éloignés par la guerre, par des volontaires français envoyés en Allemagne), tels sont les mots à l'ordre du jour, véhiculés par la propagande officielle et qui se trouvent rassemblés ensuite. Autre extrait :

*La révolution nationale signifie la volonté de renaître affirmée soudain du fond de notre être un jour d'épouvante et de remords. Elle marque la résolution ardente de rassembler tous les éléments du passé et du présent qui sont sains et de bonne volonté pour faire un État fort, de recomposer l'âme nationale dissoute par la discorde des partis et de lui rendre la confiance aigüe et lucide des*

*grandes générations privilégiées de notre histoire qui furent souvent des générations de lendemain de guerre civile ou de guerre étrangère (3614).*

C'est beau comme du Pétain. D'ailleurs c'est du Pétain : discours prononcé le 8 juillet 1941, cité dans la brochure *Qu'est-ce que la Révolution nationale* éditée par le Secrétariat général de la Jeunesse – Direction de la Propagande, page 3. Quand ce n'est pas Pétain qui s'adresse aux Français dans ces termes pompeux, ce sont ses sbires, ses ministres ou ses secrétariats qui citent les messages du Maréchal, et ainsi va-t-on de message en message, mis en scène et en pages par la Propagande du régime...

Si la presse de collaboration n'obtient pas une audience énorme, elle fut au moins épluchée attentivement par Simon Jeanjean. J'ai d'abord eu un peu de mal à comprendre la logique de sa sélection. Il y a quelques torchons odieux – comme la plaquette antisémite *Un bon français* déjà citée plus haut (3600), ou encore comme l'article intitulé *Épluchures de mandarins* (3613) tiré de *Je suis partout*, consacré à la culture et à l'éducation des jeunes sous Vichy, notamment aux Chantiers de Jeunesse, et signé Jean Servièr<sup>1</sup>, pour ne citer que ceux-ci – qui le firent sans doute hurler, mais aussi quelques autres dont je ne peux m'empêcher de penser qu'ils aient recueilli au moins partiellement son approbation. Ainsi de Guy Crouzet déplorant – dans un article des *Nouveaux Temps*, encore, daté du 16 juillet 43 (3607) – que l'on vît *l'injustice sociale se faire d'année en année, de mois en mois, de jour en jour plus scandaleuse*, ou encore que, *alors que nous avons besoin d'hommes neufs, on [ait] récupéré les plus funestes ganaches civiles et militaires aux leviers de commande de la régénération française*. Cette prose lui ressemble assez, à Jeanjean. On voit, dans ces temps plus que troubles, aussi bien des vestes qui se retournent que des prises de positions à première vue choquantes, mais qui ne font que refléter, pour certaines d'entre elles, simplement la dérive d'esprits déboussolés faisant de mauvais choix au regard de l'histoire. Ainsi de Jean Luchaire, justement, qui fut d'abord pacifiste et socialiste, proche d'Otto Abetz puis collaborationniste décidé, finalement fusillé en février 46 au Fort de Châtillon. Ou encore de Georges Suarez, rédacteur en chef de *Aujourd'hui* (3003 et autres), ami de Joseph Kessel et de Robert Desnos, mais fusillé, lui, dès 44 au Fort de Montrouge...

Que peuvent nous dire ces archives au sujet de Simon Jeanjean ? Quoi d'autre que ce qui s'y raconte ? On ne peut prétendre en extraire une image de ses positions politiques. Une fois de plus je me demande comment il pouvait lire un aussi grand nombre de journaux quotidiens ou hebdomadaires, et les dépouiller ainsi à la façon d'un documentaliste (*Les Nouveaux Temps, Aujourd'hui, Au pilori, Je suis partout, La Vie industrielle, La Vie économique et financière, L'Aurore, L'Œuvre, Paris-soir*, etc.). Y était-il abonné ? Les recevait-il au titre de son appartenance politique antérieure ? L'un et l'autre sans doute. Ainsi, cette lettre personnelle datée d'octobre 41, émanant du Secrétariat National Corporatif du PPF de Jacques Doriot (un des rares partis politiques autorisés de 1940 à 1944) :

*Monsieur, – Nous avons l'honneur de vous adresser inclus une brochure éditée (...) à l'intention des Travailleurs français (...) Cette brochure n'a pas la prétention de traiter à fond les questions sociale et économique. Elle n'est qu'une brochure de vulgarisation destinée à faire connaître en quelques brefs paragraphes, la doctrine sociale du PPF. – Cette brochure sera diffusée très largement, le personnel de votre entreprise la connaîtra, nous avons tenu à ce que vous-même ne l'ignoriez pas... (2352).*

La dernière phrase citée semble indiquer que cette lettre fut adressée à la Société des Becs Visseaux, ou à lui-même en tant que sous-directeur. Il faut croire que le PPF ne lésinait pas sur la communication pour « arroser » de la sorte toutes les entreprises de France et de

<sup>1</sup> Pseudonyme de Robert Brasillach.



Navarre, ou au moins de Paris ou des grandes villes. Il ne nous reste d'ailleurs que la lettre, mais non pas la brochure en question.

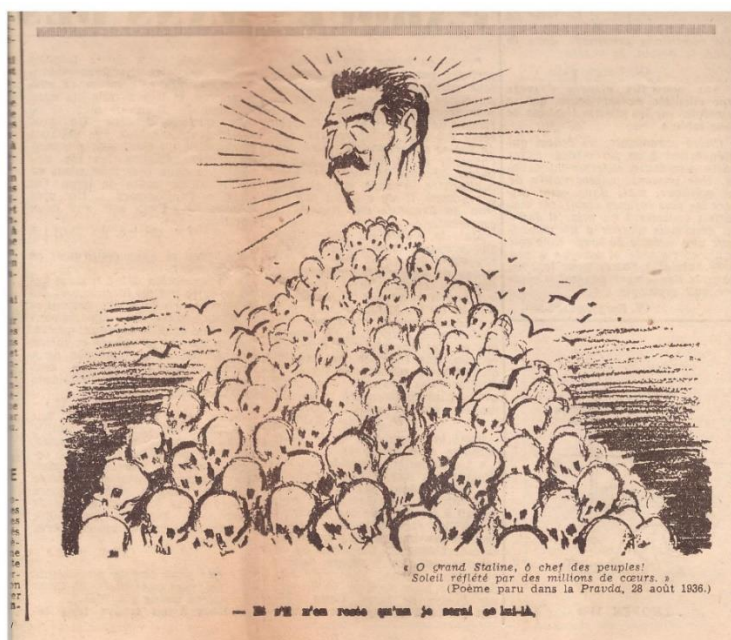
## Un affligeant festival de papier

Deux documents enfin, entre autres, attirent mon attention. Le premier est un numéro spécial de *Au pilori (hebdomadaire de combat pour la défense des intérêts français)* (3002), paru le 4 mai 1944 et consacré à Édouard Drumont pour le centenaire de sa naissance. Dois-je y voir l'indice d'un attachement persistant de Simon Jeanjean pour le fondateur, jadis, de *La Libre Parole* ("Drumont socialiste", comme le rappelle le titre central à la une de ce numéro spécial), ou, au contraire, d'une répulsion grandissante envers son antisémitisme outrancier ? La plupart des lois anti-juives avaient été votées dès 1940, et le port de l'étoile jaune rendu obligatoire en mai 42.

Un encart à droite du titre affiche en gros caractère cette citation de Drumont : « Chaque fois qu'un Juif se convertit, il y a un chrétien de plus, mais il n'y a pas un Juif de moins ». Je ne sais que penser de la présence de ce journal ici, bien que, à le comparer aux documents clandestins qu'il a collationnés par ailleurs et qu'on verra ensuite, sûrement plus représentatifs de ses idées, je pencherais plutôt pour la répulsion, voire l'horreur.

L'autre document, également de grand format, sur feuillet double, est aussi un numéro spécial. Il s'agit d'un pastiche de *L'Humanité*, intitulé *L'Humanité sans roubles*, clairement édité à des fins de propagande anti-communiste (3611). D'entrée, en première colonne à la une, un éditorial de présentation est adressé « Aux travailleurs français » : *Travailleurs de France, c'est à vous que nous nous adressons* (on ne cesse, décidément, de s'adresser aux travailleurs de France). *Nous vous demandons de lire avec la plus grande attention ce numéro spécial consacré au communisme ou plus exactement à ce qu'il est devenu en Russie et en France...* Le ton est plus sérieux que le titre « sans roubles » ne le laissait prévoir. Les titres à la une, ensuite, sont jetés en caractères de grosseur graduées :

*Sur l'ordre de l'étranger – LES STALINIENS ONT TRAHI – la France et le socialisme – ILS DOIVENT PAYER ! // Voici l'acte d'accusation :... ..*



Une caricature, en pied de page à la une de cette *Humanité sans roubles*, juche **la tête de Staline rayonnant au sommet d'une montagne de têtes de morts**. Cette image, si elle reste horrifiante, ne nous surprend plus aujourd'hui, après révélation du Goulag, de l'Holodomor et autres massacres ou éliminations dues à ce régime. Elle est assortie d'un poème paru, lit-on, dans la Pravda en 1936 – *O grand Staline, ô chef des peuples ! Soleil reflété par des millions de cœurs* – ainsi que de la légende : *S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là...* Staline qui, tout le premier, a plus contribué que toute propagande de droite à l'anticommunisme et à la destruction des espoirs qu'avait pu inspirer aux gens de gauche la révolution prolétarienne soviétique.

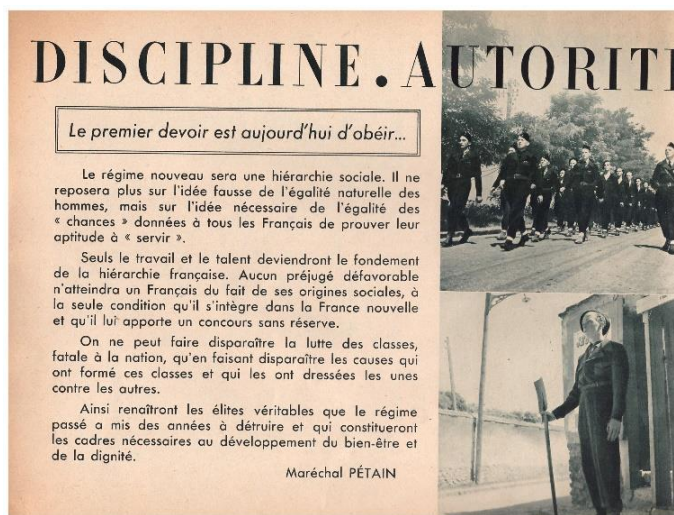
On sait d'ailleurs que ce document est édité par la Jeunesse Française d'Outre-Mer (JFOM) en juillet 1942. L'opération, montée par le Secrétaire d'État à la Propagande, est subventionnée par l'État français. Propagande, on en verra ensuite issue d'un autre bord, utilisant des ressorts comparables. L'important est d'occuper le terrain. Simon Jeanjean possède une riche collection de ces documents de propagande, largement distribués



(3618)

Mais finissons-en ici avec cette accumulation de propagande officielle du régime de Vichy, confiée à la voix défaillante mais omniprésente du vieux Maréchal, Henri Philippe Bénoni Omer Pétain (84 ans en 1940), lequel occupe une place symbolique quelque peu envahissante. Tout est à sa botte alors qu'il commence à ne plus tenir debout et que le pays est au fond du trou. Le vieil homme adresse aux forces vives de la jeunesse et des travailleurs un discours en boucle. *Le présent est sombre mais l'avenir sera clair si vous savez vous montrer dignes de votre destin... Vous apprendrez à préférer aux plaisirs faciles les joies des difficultés surmontées... Seul le don de soi donne un sens à la vie individuelle... Le premier devoir est aujourd'hui d'obéir...* etcetera et blablabla (3615<sup>2</sup>). C'est un affligeant festival de papier.

<sup>2</sup> Plaquette intitulée *Jeunes de France*, éditée par le Secrétariat national de la Jeunesse, 1941, 32 pages.



(3615)



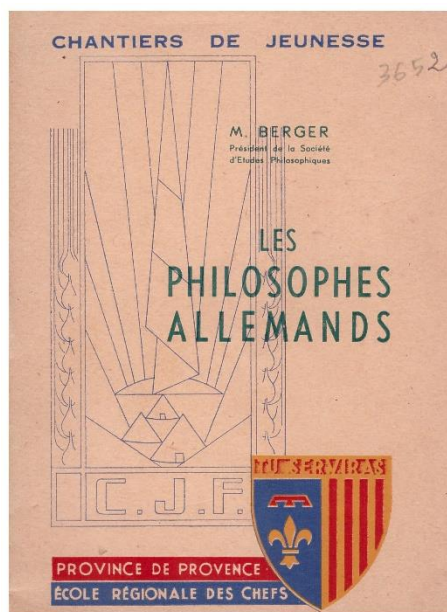
## Quand le Fonds Jeanjean me parle de mon père

Je feuillette cette littérature fascisante – on n'ira pas jusqu'à dire fasciste<sup>3</sup> – et j'y fais sans cesse de nouvelles découvertes, parfois émouvantes. Ainsi suis-je tombé inopinément sur un détail qui m'a mis la puce à l'oreille et qui, depuis, n'a cessé de me démanger. J'aurais pu ne jamais le voir. J'étais passé à côté en raison d'un petit lapsus du classement. Était-ce le choix de Simon Jeanjean, si les trois ou quatre documents dont je vais parler maintenant n'étaient pas rangés au même endroit que les précédents ? Leur accordait-il une considération particulière ? Se sont-ils trouvés séparés des autres dès l'origine ou lorsque je les ai trouvés, ou de mon fait lors des transports ?...

Je me demandais ce que les Chantiers de la Jeunesse Française (CJF) avaient représenté pour mes parents. Je me demandais en quoi avait consisté le service militaire de mon père, chef scout et intellectuel de 21 ans, mobilisé en 40. J'avais appris ensuite, grâce au récit de

<sup>3</sup> On peut discuter sur ce qualificatif. Voir par exemple : Alain-Gérard Slama, *Vichy était-il fasciste ? Vingtième siècle*, 1986, 11, p. 41-54

ma Tante Élisabeth<sup>4</sup>, que son petit frère Jacques – né en août 18 et donc âgé de 21 ans en juin 40 – avait fait son service militaire en Vendée (ou du moins qu'il l'avait commencé ; il n'avait donc pas été mobilisé) lorsque survint la Débâcle. Cela déjà me semblait mystérieux, comme l'est globalement à mes yeux l'histoire de mes parents à cette époque, vu qu'ils ne nous l'ont jamais racontée. Nous savions vaguement, mes frères et sœurs et moi, que nos parents avaient appartenu aux C.J.F. Nous savions aussi que notre père avait séjourné au Lavandou. Légende floue, sans nulle consistance, que ce nom de « Lavandou » planté là dans le flou de son histoire. J'imaginai un massif du Lavandou, j'aurais aimé que la montagne du Lavandou fût un haut lieu de la Résistance comme le plateau des Glières ou le Mont Gargan. Mais non, le Lavandou n'est pas un massif, c'est un petit port de la Côte d'Azur adossé au massif des Maures et apprécié des artistes – Renoir, Matisse, Cocteau et Radiguet<sup>5</sup> dans les années 20, Utrillo jusqu'en 1940 et j'en passe. Je séparais, dans la vie de mon père, les Chantiers de jeunesse et le service militaire. Je mettais les C.J.F, maudits de l'histoire, dans le même sac que le Maréchal. Les résistants d'un côté, les collabos de l'autre. Et du côté des collabos, toutes les institutions nées sous Vichy, dont les C.J.F, c'était facile. Mais je ne pouvais pas m'en tenir là. Comme Régis Jauffret dans *Papa*<sup>6</sup>, il fallait que je me fasse une idée de ce qu'avait fait mon père dans ces années-là. Pourquoi imaginer là un secret inviolable ? Il y avait tant de choses que nous ne savions pas, que nous ne leur avions pas demandé de nous raconter. Je ne cessais de me poser la question, de me presser le citron comme on dit, comme si la réponse pouvait jaillir de moi...



(3652)

Il a fallu le Fonds Jeanjean, ces **quatre petits livrets édités par les Chantiers de Jeunesse**, pour que cela m'apparaisse. Que faisaient-ils entre les mains de Simon Jeanjean, ces bouquins minuscules, franchement je me le demande encore. Il y en a quatre (3652 à

<sup>4</sup> Voir plus haut dans le précédent chapitre, l'évocation de l'Exode.

<sup>5</sup> Jean Cocteau situe au Lavandou son roman *Thomas l'imposteur*, et Radiguet *Le Bal du Comte d'Orgel*.

<sup>6</sup> Régis Jauffret, *Papa*, Grasset 2020, 200 pages.

3655)<sup>7</sup>, présentés sous une même image de couverture, ornée du sigle des CJF d'une part – affreusement rigide, fascistoïde, déprimant, constitué de lignes droites comme des éclats de verre coupant, en toile de fond sur toute la hauteur en partie gauche – et d'autre part, en partie basse et en couleur, des armes et de la devise (*Tu serviras*) de la Province de Provence – École régionale des chefs, dont nous apprenons l'existence. Les trois premiers de ces quatre livrets portent en avant-titre la précision suivante : *Conférence faite à l'École des Chefs de la Province de Provence – Le Lavandou*.

Il y avait donc au Lavandou une « École régionale des chefs » des Chantiers de Jeunesse. Les chefs, cela éveille un certain écho. D'un côté l'éloge des chefs, de la gagne, de la réussite et de la hiérarchie des individus (des « premiers de cordée », appelés à diriger). De l'autre, mon père chef scout, mon père dont je savais que d'une façon ou d'une autre il avait fait un stage au Lavandou. C'était donc cela. Mon père avait été responsable départemental des scouts dans les Ardennes, puis régional en région parisienne, comme en atteste une carte conservée dans nos maigres archives (maigres, c'est le moins que l'on puisse dire, au regard de celles conservées par Simon Jeanjean). Jacques Péchenart était entré chez les Scouts de France en 32, c'est-à-dire à l'âge de treize ou quatorze ans, en qualité de CP (chef de patrouille ?). C'est-ce que nous indique cette **carte de scout**<sup>8</sup> datée d'octobre datée d'octobre 1944. En 44 il avait 26 ans, et était sans nul doute déjà fiancé avec ma mère qu'il épousa l'année suivante. Mais n'anticipons pas.

ETAPS	DATES	SIGNATURES DU S. A.
Entré aux Scouts de France		
à	13.32	
en qualité	CP.	
de		
Promesse Scout		
le	30 mai 1933	

**LETTRE DE NOMINATION**

Extrait de la délibération de la  
séance du Conseil d'Administration de l'Association  
en date du **19 Octobre 1944**

Le Conseil d'Administration des SCOUTS de FRANCE

nomme M. Jacques  
**PECHENART**  
demeurant à Paris  
rue de TOCQUEVILLE  
n° 9 - 27<sup>e</sup> Division  
Commissaire aux Renseignements  
de la Province  
de Ste Genevieve  
et lui donne pour deux an-  
nées à compter de la date  
de la présente nomination, les  
fonctions, définies à l'article 13 des Statuts et les  
Règlements de l'Association.



Paris, le **22 Octobre 1944**

Le Président de l'Association, Le Secrétaire Administratif:  
Chef Scout

P. Ruard

Le Commissaire de Province : *[Signature]* Le Titulaire : *[Signature]*

Cl. J. Péchenart

Je me suis penché sur l'histoire des Chantiers de Jeunesse. En juin 40 Pétain baisse les bras, alors que De Gaulle lève les siens et lance son appel depuis Londres (d'autres dont Daladier et Mendès-France, tentent de former un gouvernement de résistance au Maroc). Que va-t-on faire des jeunes récemment incorporés et maintenant démobilisés et errant en zone libre ? Pour mon père âgé de 21 ans – alors que ses sœurs tentaient de mettre leur couvée à l'abri en zone libre, que ses frères étaient exilés en captivité – pour mon père le service militaire interrompu allait se prolonger de droit et de fait dans les CJF. En juillet le

<sup>7</sup> Édités par les CJF, 12 x 16 cm, s.d. : *Les Philosophes allemands* : conférence faite à l'École des chefs de la province de Provence, Le Lavandou, par M. Berger, 24 p. ; *L'Esprit de la révolution allemande...*, par le même, 20 p. ; *Individualisme totalitarisme et bien commun*, par M. Trotabas, 32 p. ; *La Famille : paroles officielles et mesures législatives sur le plan politique*, 32 p.

<sup>8</sup> Avec une faute d'orthographe sur le nom, écrit ici «Péchenard».

Général de La Porte du Theil, un ancien scout, propose la création de groupements de jeunesse en zone Sud – puisque les Allemands les interdisent en zone Nord (car les nazis se méfient des scouts). Il s'agit de donner aux jeunes, en pleine nature et loin des villes, une formation morale et virile, toutes classes confondues, sur la base d'un système mi-civil, mi-militaire. Les CJF sont donc un compromis, susceptible de se traduire par des actions très diverses. De la Porte du Theil n'est pas un collabo. Encore moins le sera le Lieutenant Van Hecke, d'abord chef du groupement 22 des CJF dans le Puy-de-Dôme, puis nommé en 41 commissaire régional pour l'AFN (Afrique du Nord). Deux ans plus tard les Chantiers de Jeunesse d'AFN passeront à la résistance active. Un peu plus tard encore (en fin 42), Van Hecke sera déclaré traître à la Patrie par la radio de Vichy (et je ne sais pas où se trouvait alors son fils Pierre qui était alors âgé de 11 ans, le futur acteur Pierre Vaneck). Et un an plus tard encore les Allemands exigeront le renvoi du général de La Porte du Theil, qui sera ensuite arrêté par la Gestapo et interné en Autriche.

Alors, les CJF dans la Résistance ? Il ne faudrait peut-être pas exagérer. On va dire que je m'ingénie à les réhabiliter à tout prix. Sans doute, comme l'avoue Régis Jauffret lui-même, tout en traçant un portrait bien peu aimable de son *Papa* à lui – dont le passé trouble sous Vichy l'a amené à enquêter à son sujet – aimerions-nous tous pouvoir nous targuer d'un *Mon-Père-Ce-Héros...* Je me contenterai d'imaginer le mien, jeune appelé de 22 ans et quelques, assistant aux conférences faites à l'École des chefs du Lavandou. Ou plutôt, j'ose espérer qu'il put y échapper.

La première conférence, sur *Les Philosophes allemands* (2652), est donnée par un certain M. Berger. C'est d'une concision extraordinaire, ou plutôt scandaleusement expéditif. En première partie (je résume) : « Les caractères essentiels de la philosophie allemande ». C'est une philosophie de l'action, à l'opposé de la mentalité latine ou de la pensée cartésienne, identifiant le verbe à l'action. Primat à la volonté et nullement à l'intelligence. Figure majeure : Richard Wagner ; prévalence de l'action et du mouvement, goût du malheur, démesure. Mon père détestait Wagner. Seconde partie intitulée « Les philosophes et les systèmes » : Luther (irrationalisme, romantisme, germanisme), puis Leibniz (encore un peu cartésien), enfin les « phares » allemands : Kant, Fichte, Hegel, Marx (qui s'est « complu dans le vertige de la catastrophe »), Schopenhauer (volonté qui renonce au lieu d'être une volonté qui triomphe)... pour aboutir enfin à Nietzsche : se durcir, renoncer à l'amour du prochain, précipiter la destruction de ce qui est faible et préparer l'avènement du surhomme. La conférence suivante du même Berger, *L'Esprit de la révolution allemande* (2653), suite directe de la précédente, est consacrée au National-socialisme, lequel se réclame de Nietzsche. Les mots-clés sont tirés de *Mein Kampf* : idéal héroïque, mépris de la jouissance, apologie de la guerre ; l'inégalité est non seulement un fait mais un bien ; supériorité de l'aryen (soldat) ; mépris du juif (commerçant) ; l'individu véritable c'est le peuple, réalité biologique, etc. Tout cela préparant l'entrée du prophète Hitler, l'Antéchrist. En conclusion une citation de Goebbels, encore lui : « Le National-socialisme, c'est un romantisme d'acier ». Je passe, ensuite, sur une troisième conférence, *Individualisme, totalitarisme et bien-commun* (2654) due à un certain M. Trotabas, qui va d'Aristote au Maréchal Pétain en passant par Saint Thomas d'Aquin ; et pareillement sur le quatrième livret, qui n'est pas une conférence (2655), mais un simple recueil de préconisations du Maréchal consacré à *La famille*.

Au demeurant finissons-en ici avec la question posée au sujet de mon père – où, mais où diable était Jacques Péchenart dans ces années-là, que diable faisait-il ? Que faisait-il alors que les autres... Question où je me suis un peu englué. Après tout le mystère n'est pas si grand. Mon père, admettons-le, était scout et chrétien jusqu'au bout des ongles. Admettons que les scouts avaient un côté militaire, que Jacques était plus jeune que ses frères Antonin et Remi (plus jeune que Jeanjean ne l'était en quatorze), tous ayant déjà accompli leur service

national au moment de la mobilisation – à laquelle il aurait donc échappé, restant en caserne en tant qu'EOR<sup>9</sup> en Vendée, puis je ne sais où et comment le saurais-je, avant d'être appelé au Lavandou, à l'école des chefs. Admettons qu'il reste là comme un silence – une image qui ne colle guère, à première vue, avec celle du battant, du militant PSU qu'il serait plus tard. Un silence, mais sûrement pas une honte.

Une question, certes moins importante à mes yeux, reste troublante : à quel titre les quatre petites brochures provençales vinrent-elles entre les mains de Simon Jeanjean ? Collectionneur impénitent, se pourrait-il qu'il ait parlé du Lavandou avec mon père qui lui ne l'était pas, collectionneur, et qui les lui aurait données ? Plus vraisemblablement, elles ont dû être diffusées en assez grand nombre pour lui être venues entre les mains. Elles étaient gratuites, comme toutes les autres relevant de la propagande pétainiste, et Jeanjean attrapait tout ce qui passait. Pas plus que des autres documents nous ne pouvons savoir en détail quel cas il en fit et ce qu'il en pensa.

---

<sup>9</sup> Élève Officier de Réserve.

## Chapitre XVII – Résistance

*Non, Pétain n'est pas ce bénin "maréchal de France" qu'on voudrait nous faire passer pour une nouvelle Jeanne d'Arc – autant dire une vessie pour une lanterne. Bien loin de là, rien de plus urgent que de s'opposer à lui, suiveur et outil de l'Allemagne nazie. Jeanjean, non content de relayer une information de résistance, sans hésiter participe à l'action secrète, on va voir comme. Suivons-le jusqu'à la Libération.*

### Résister à Pétain et à sa propagande

Face à cette capitulation de la pensée, à cette phraséologie suspecte, face aux faisceaux, aux uniformes noirs, une lutte se mène, active par les armes (à l'extérieur sur quelques fronts, à l'intérieur dans la clandestinité et les maquis), passive dans la vie quotidienne, par tous les moyens, en s'appuyant sur des réseaux préexistants. La résistance passive fait l'objet de toute une propagande clandestine. Ainsi se trouve-t-il dans le Fonds Jeanjean, à côté de la propagande vichyste et des coupures de journaux collaborationnistes, collationnés sans plus de commentaire, un deuxième ensemble de documents relevant sans ambiguïté de la Résistance. Ceux-ci – les uns diffusés à titre de contre-propagande pour le grand public, les autres d'information destinée en interne aux réseaux résistants – se trouvaient dispersés dans plusieurs dossiers.

Pour commencer, sous le titre « *Le cas Pétain* », un long texte de trois pages serrées, daté d'avril 1942 (2629), lève toute ambiguïté quant au respect que pourrait encore avoir notre Jeanjean pour la personnalité et quant aux motivations politiques du vieux maréchal. Le texte est malheureusement très peu lisible – recopié d'après un original ou des copies précédentes dont la source n'est pas citée – sur un papier pelure jauni, usé et déchiré sur les bords, en caractères d'un bleu très pâlisant, bref, complètement délabré à la façon de la « Prédiction de Sainte-Odile » déjà citée (2637). L'introduction annonce clairement l'idée générale :

*Si certains Français collaborent avec l'envahisseur et tendent ainsi à retarder la libération de la Patrie, c'est parce qu'ils ont gardé leur confiance en PÉTAÏN. « Puisque le Maréchal ordonne la collaboration, c'est qu'il n'y a pas d'autre attitude possible : le vainqueur de Verdun est un pur et grand soldat, il est un homme fort et éclairé, suivons-le sans discuter. » – Or, il y a erreur sur la personne. PÉTAÏN n'est rien de tout cela...*

S'ensuit un règlement de comptes impitoyable, tirant à boulets rouges sur la statue officielle du Maréchal, méthodiquement dégommée et déboulonnée. L'argumentaire historique remonte à 14-18 : *Son rôle à Verdun ne fut pas ce qu'en dit la légende* – ici quelques références aux *Mémoires du Maréchal Joffre* – et encore moins ensuite, lors de l'offensive allemande sur Amiens, où il « abandonna l'armée anglaise », avant de demander un armistice, ce que faisant « nous aurions perdu la guerre ». Jusqu'à la période récente, il n'y a rien à sauver : *Défaitiste en temps de paix comme en temps de guerre, Pétain reculait devant l'effort des dépenses d'armement...* Ensuite, *l'officier « républicain » de 1914, devenu Maréchal de France, se tourne vers les partis d'extrême-droite dont le but essentiel était de renverser la République par tous les moyens...* Dès 1935, *les aspirations de PÉTAÏN au pouvoir personnel avaient pris une forme concrète, jusqu'à annoncer, au moment de l'armistice, que la France avait à s'intégrer dans l'ordre nouveau européen, c'est-à-dire à se soumettre à la volonté hitlérienne. Ainsi, du moins, mettait-il fin à l'indépendance millénaire de la France et inaugurerait-il du même coup son règne personnel.* Enfin, en bas de la troisième page, la conclusion finale est renforcée par des majuscules urgentes, destinées à frapper les esprits :



*Pétainistes français, songez donc que l'Allemagne mène une propagande effrénée en faveur de la personne, "défjée", du maréchal : ce seul fait doit ébranler votre confiance en lui – Avril 1942 – Faites connaître ces documents, répandez la vérité.*

L'objectif du texte est bien de convaincre les pétainistes, ou du moins les hésitants et les plus honnêtes de ceux-ci, accessibles à une analyse historique et politique détaillée.

## Résister à l'occupant

Ce document (2629) est le seul du corpus à procéder de la sorte. Dans les autres, la propagande s'emploie moins à persuader qu'à affirmer une position en sorte de défier et de ridiculiser l'ennemi, en séduisant les lecteurs par l'humour ou tout simplement par la qualité littéraire et l'attrait du texte proposé.

Tel sont les *Conseils à l'occupé* (2641), 33 paragraphes numérotés recopiés par Jeanjean sur quatre pages dactylographiées. Aussi sérieux dans le fond – et utiles aux familles – que plaisants dans la forme, ils ont été imprimés dès l'été 40 par le journaliste socialiste Jean Texcier, frappé, paraît-il, par l'inconscience des Parisiens face aux occupants allemands<sup>1</sup>, et semblent avoir généreusement circulé. Introduction et premier conseil :

*1. Les camelots leur offrent des plans de Paris et des manuels de conversation ; les cars déversent leurs vagues incessantes devant Notre-Dame et le Panthéon ; pas un qui n'ait, vissé dans l'œil, son petit appareil photographique. Ne te fais pourtant aucune illusion : CE NE SONT PAS DES TOURISTES.*

Qu'on se le tienne pour dit. La suite, sur le même ton plaisant, à la fois civil et familier, ne négligera aucun détail pour que soit évitée toute complicité malvenue avec l'occupant.

*2. Ils sont vainqueurs. Sois correct avec eux. Mais ne va pas, pour te faire bien voir, au devant de leurs désirs. Pas de précipitation. Ils ne t'en sauraient, au surplus, aucun gré.*

Ainsi se poursuit ce « petit manuel de dignité » qui fut peut-être la première de cette série de brochures clandestines, ou articles de journaux clandestins – que Jeanjean devait faire circuler et dont il ne gardait que des copies.

Viennent ensuite quelques jeux littéraires, souvent plus brefs, et moins riches d'enseignement : un acrostiche sur le nom de Hitler (2630), une sorte de poème sur des lettres de l'alphabet – *la France ABC, la République DCD, la gloire FAC*, etc. (2631) – ou encore, plus subtil, ce poème en vers brisés :

*Aimons et admirons – Le Chancelier HITLER  
L'éternelle ANGLETERRE – est indigne de vivre  
Maudissons, écrasons – ce peuple d'outremer  
Le NAZI sur la terre - sera seul à survivre...  
Soyons donc le soutien – du FÜHRER ALLEMAND  
De ces navigateurs – soit la race maudite  
À eux seuls appartient – ce juste châtiment  
La palme des vainqueurs – répond au vrai mérite. (2632)*

---

<sup>1</sup> Voir Cécile Vast, " Conseils à l'occupé ", in *Dictionnaire historique de la Résistance*, sous la direction de François Marcot, Robert Laffont, 2006.

Celui-ci, comme on le voit, se donne à lire de deux façons différentes. Une première lecture linéaire semble à première vue épouser la propagande officielle, glorifiant l'Allemagne nazie tout en maudissant l'Angleterre. Alors que la seconde, le séparant en deux colonnes, dit exactement l'inverse<sup>2</sup>.

Mon beau-père Michel, décédé en 2019, était très amateur de ce genre de petits jeux. Il les goûtait fort, et avait notamment composé un acrostiche xénophobe et plus précisément anti-européen en 6 vers dont les premières lettres composaient le mot « F.R.A.N.C.E », auquel il tenait et qu'il avait affiché, avec une collection de francs (pièces de monnaie antérieures à l'euro) dans son salon puis dans sa chambre à l'EHPAD de Puy-Gibault à Loches. Étant moi-même un incorrigible amateur de jeux de mots en tous genres, je suis étonné de retrouver ce type de textes, à côté d'autres beaucoup plus graves, dans la collection de textes antiallemands de Simon Jeanjean.

Au passage, on peut noter que le mot « Boche » tombe un peu en désuétude. Je retrouve d'ailleurs, après tout, dans ce goût pour les jeux de mots et pour certaines plaisanteries sans prétention, une certaine simplicité de Simon Jeanjean, amateur de spectacles populaires et de gaudrioles bon enfant (mon père aussi, prof de lettres exigeant, ne se refusait jamais un bon calembour, bien fait comme le calendos). Recopiés à la main sur des supports variés, les documents de cette sorte forment un ensemble abondant mais le plus souvent informe. Je me suis d'ailleurs borné à quelques exemples et suis loin de les avoir tous cités. Il y en a une bonne vingtaine. On y trouve aussi des « chaînes », courriers à réexpédier à de nombreuses personnes ou tracts à faire circuler d'urgence. L'un de ces derniers, par exemple (2636), de la « Légion française en France », invite ses lecteurs à soustraire les pièces de nickel retirées de la circulation par les Allemands pour alimenter leur machine de guerre. Ou encore quelques pastiches, fausses recettes, fausses circulaires ou courriers administratifs divers attribués au gouvernement ou à l'administration allemande et visant à les ridiculiser.

## Information clandestine

Les autres documents clandestins du Fonds Jeanjean sont plus sérieux, porteurs d'informations sur une réalité terrible. Ils nous ramènent à cette guerre niée par le régime de Vichy mais qui n'a jamais cessé, et au vrai visage de l'ennemi tueur. Ce visage apparaîtra sans masque en 1944, année des pires massacres parmi la population, en représailles à des actions de résistance. Deux exemples, datés d'avril et mai 44. Le premier (2638) relate une tuerie ordonnée par un officier allemand, suite à une explosion au passage du train sur la ligne Lille-Tournai, sans aucune victime. Le rapport donne la liste des 21 agents SNCF exécutés à cette occasion. Le second, plus terrible, donne une idée à la fois de la fureur allemande face à une résistance soutenue par une part de plus en plus importante de la population, et de la sauvagerie avec laquelle elle s'exerce. Le document, de 4 pages, intitulé « *Pâques de sang à St-Claude* », émane d'un groupe de prêtres et aumôniers appelant à l'insurrection nationale et à ce que l'Église s'y joigne sans réserve au nom de l'évangile – supplique adressée aux évêques de France (2640).

Or depuis longtemps déjà les évêques se sont exprimés contre les crimes perpétrés par les nazis contre les Juifs, au nom de la doctrine chrétienne – doctrine de miséricorde qui devrait balayer toute possibilité d'antisémitisme de la part des Chrétiens –, invitant les fidèles et tous les honnêtes gens à ouvrir les yeux face à cette folie génocidaire. La *Déclaration publique de l'évêque de Montauban sur les persécutions des Juifs en France* (2642), datée du 26 août 1942 – « *Je fais entendre la protestation indignée de la conscience chrétienne et je proclame que tous les hommes aryens et*

<sup>2</sup> Exercice virtuose qu'illustra George Sand, dans une célèbre lettre à Alfred de Musset, fort sage à première vue, mais parfaitement coquine si on omettait une ligne sur deux.

*non aryens sont frères* » – est un acte de résistance mais n'a plus rien de clandestin. Même remarque sur la lettre pastorale de M<sup>gr</sup> Laliège évêque de Toulouse (2643), lue le dimanche 6 septembre 1942 dans toutes les églises du diocèse et accompagnée d'une présentation signée d'un *Groupe de catholiques*, appelant à la diffuser très largement, notamment à Paris :

*Mes bien chers frères, - Il y a une morale chrétienne, il y a une morale humaine qui impose des devoirs et reconnaît des droits (...) – Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle ! – Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe-t-il plus ? (...) – France, patrie bien-aimée, France, qui portes dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine, France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces erreurs...*

Je ne m'étendrai pas sur la dernière affirmation qui me semble à la fois contestable et sujette à des interprétations diverses, encore moins sur le mot « *erreurs* », incroyablement faible en conclusion. Tous ces textes, les uns comme les autres, ont dû être recopiés par Simon Jeanjean à des fins de large diffusion sous le manteau. Ils sont tantôt reproduits à la machine à écrire sur papier pelure avec copie carbone, tantôt manuscrits. La plupart des documents cités laissent d'ailleurs peu de doutes quant aux sympathies de Simon Jeanjean pour la Résistance, passive autant qu'active, fût-elle armée.

## **Pacifiste ?... sûrement pas**

« *Passant, regarde...* » Le document suivant est une affiche de format moyen, type A3 (3301)<sup>3</sup>, en très mauvais état, mais très frappant comme on va le voir. Édité à une date incertaine dans le cadre d'une propagande pacifiste, il m'avait d'abord paru aussi difficile à intégrer à ce récit qu'à interpréter. Mais il ne laisse finalement, à l'analyse, aucun doute sur ce qu'un Simon Jeanjean pouvait en penser. Jeanjean, n'en déplaise au camarade Marc Sangnier<sup>4</sup>, et aussi forte que fût sa sympathie et son admiration pour lui, ne souscrit pas aux idées professées par les groupes pacifistes. Ancien combattant, il est membre de l'Union Nationale des Combattants (UNC), comme l'atteste sa carte de membre (2031-2032)<sup>5</sup>, tamponnée et attestant du versement de sa cotisation, au moins de 1922 à 1934. Ici le choc des photos – images prises après une bataille de 14-18, sur les chemins d'une campagne dévastée, de corps de soldats horriblement mutilés et entassés – se trouve renforcé par le texte, en caractères de couleur rouge. Les deux premiers mots, « *Passant, regarde...* », en caractères de très grande taille, visent à interpeller le lecteur (c'est-à-dire le passant, effectivement, si l'affiche se trouve placardée dans la rue, auquel cas on frémit un peu à la pensée que ces passants puissent être des enfants, tant l'image principale et même l'ensemble du tableau exhibé sur ces trois photographies successives est insoutenable). *Passant, regarde ce que tu reverras... si tu votes pour le parti des armements et son candidat le colonel d'état-major Fabry*. Il s'agit donc d'une campagne électorale – laquelle ? – de la *Ligue des Anciens Combattants pacifistes* – dont j'ignore a priori l'obédience exacte, datant nécessairement de l'Entre-deux-guerres, sans autre précision. Elle

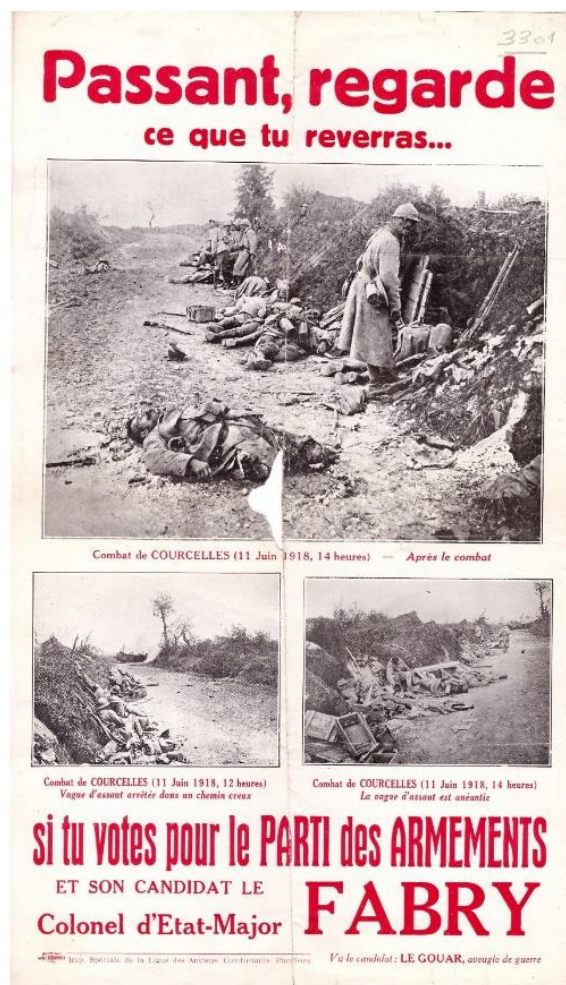
---

<sup>3</sup> 22 x 38 cm.

<sup>4</sup> Voir plus haut, notamment à propos de la CFTC (Bierville) et du livre *Le Pacifisme d'action* (3602).

<sup>5</sup> L'UNC, fondée sous l'égide du révérend père Brottier et sous le parrainage de Clémenceau, s'attache à *défendre les intérêts matériels et moraux du monde combattant, et pour transmettre aux jeunes générations la mémoire des anciens qui se sont battus pour la défense des valeurs qui ont fait la grandeur et la gloire de la France*. Source : site internet de l'UNC - <https://www.unc.fr/presentation/1-unc/fondateurs-et-historique>

nous ramène à la première guerre mondiale, durant laquelle de telles images furent évidemment censurées et contraires absolument à toute propagande de l'époque<sup>6</sup>.



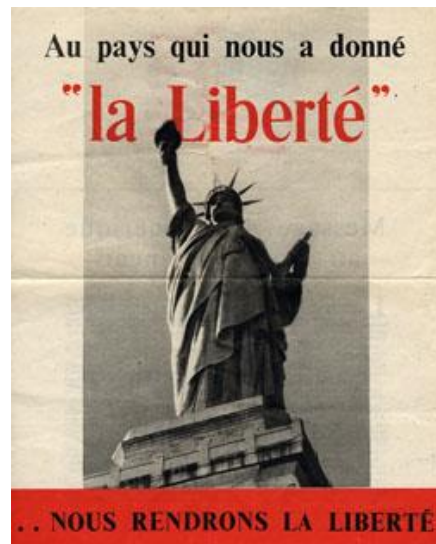
On ne peut, à cette lecture, que concevoir une idée diabolique de ce Colonel Fabry. Qu'avait-il bien pu faire ou dire pour encourir une telle vindicte de la part d'une formation pacifiste ? Jean Fabry (1876-1968) fut, entre autres responsabilités politiques, électives et ministérielles, représentant de la France à la Commission des armements (en remplacement de René Viviani) de la Société des Nations de 1922 à 1924, et par la suite membre de la délégation française à la Conférence pour la réduction et la limitation des armements à Genève en 1932. Ce qui ne cadre pas vraiment avec le « Parti des armements » mis en cause ici. Par la suite il votera les pleins pouvoirs à Pétain dont il chantera les louanges dans les colonnes de *Gringoire*. Cela dit, il semble avoir toujours défendu un pacifisme d'ancien combattant, de droite certes – comme Jeanjean en somme – mais particulièrement hostile au Parti Communiste qu'il abhorre, et qui le combat alors violemment<sup>7</sup>. La Ligue des Anciens Combattants Pacifistes, auteur de l'affiche et supporter du candidat Le Guoar (aveugle de guerre), devait donc être d'obédience communiste. CQFD. En tout état de cause, le texte de l'affiche semble plutôt diffamatoire.

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, chapitre 7, notamment la partie intitulée *L'ange de la mort*.

<sup>7</sup> À ce sujet, voir Georges Vidal, *La Grande illusion ? Le Parti communiste français et la Défense nationale à l'époque du Front populaire, 1934-1939*, Presses universitaires de Lyon, 2006, p. 160-161.

Il est certain en tout cas que Jeanjean, si l'image ne pouvait que l'émouvoir en le ramenant aux pires expériences de sa vie antérieure, n'y a sûrement pas prêté foi. Nous l'avons connu passionnément revanchard en quatorze. Il a sans doute évolué sur ce point. Jusqu'à quel point ? Rien ne permet de le préciser. Et la question du pacifisme est trop vaste pour qu'on aille plus loin ici que ce qui en a déjà été dit, illustré par ce « Passant, regarde... » conservé dans ses archives.

Revenons à la propagande propre à la Résistance. Pour clôturer ce feuilletage, un dernier document, d'une tout autre sorte que les précédents puisque touchant à la dimension internationale du conflit, nous servira de transition vers la suite. Il y figure en double exemplaire, recopié à la main par ailleurs, avec un croquis reproduisant les illustrations. Ce **tract américain** – portant le texte *Message de l'Amérique au peuple français*, au verso d'une photo de la statue de la Liberté, accompagné de la légende : *Au pays qui nous a donné "la Liberté"... nous rendrons LA LIBERTÉ<sup>8</sup>* – fut diffusé par avion en janvier-février 1942, notamment sur Paris. (2639).



Ces avions qui diffusent des tracts, des tracts qui disent *Aujourd'hui nous sommes à nouveau vos alliés*, ces avions, ces pilotes américains, anglais, australiens, survolant la France, nous amènent tout naturellement à la partie suivante de notre histoire...

### Action clandestine

Nous ne sommes pas dans un film comique, mais bien toujours dans l'histoire de la famille Jeanjean. Pourtant, l'épisode suivant rappelle le début de *La Grande vadrouille*. Le scénario du film de Gérard Oury (1966), avec Bourvil et Louis de Funès, louange à eux, est directement tiré de faits analogues à ceux dont nous allons parler : en 1942, pendant l'Occupation, un bombardier de la Royal Air Force embarquant cinq hommes d'équipage est abattu au-dessus de Paris par la *Flak*<sup>9</sup>, lors d'un retour de raid aérien. Ses occupants sautent en parachute. Deux sont faits prisonniers, les trois autres parviennent à échapper aux Allemands. Le premier, sir Reginald Brook (alias « Big Moustache »), atterrit dans le zoo de Vincennes, au beau milieu du bassin des phoques ; le second, Peter Cunningham, sur la

<sup>8</sup> On remarque le passage, d'une subtilité toute américaine, du mot Liberté encadré de guillemets (merci à Bartholdy) à la Liberté majuscule.

<sup>9</sup> FLAK = FliegerAbwehrKanone, canon antiaérien.

nacelle d'un peintre en bâtiment, Augustin Bouvet, et le dernier, Alan MacIntosh, sur le toit de l'opéra Garnier avant de se réfugier dans la loge d'un chef d'orchestre acariâtre, Stanislas Lefort. Les rôles d'Augustin et de Stanislas sont interprétés par qui vous savez (à suivre)...

Chez les Jeanjean l'histoire commence avec le premier souvenir – inoubliable, sans doute – des deux jeunes guides de France devenues de vieilles dames. Elles n'ont jamais su, et nous ne saurons jamais, comment ces étrangers tombés du ciel se sont retrouvés hébergés chez elles, au 21 rue de la Chine, et encore moins à quel genre de vadrouille cela a pu les mener ensuite. Leur père, lui, aurait pu nous raconter l'histoire dans sa totalité – tenants et aboutissants – puisqu'il faisait nécessairement partie d'un réseau clandestin responsable de l'organisation des passages, et qu'il a revu Tony, son ami anglais, plus d'une fois par la suite. Alors que pour elles, cela commence comme ceci, probablement en 1942 : Elles étaient (je cite) *monitrices dans la colonie que les demoiselles de l'Initiative tenaient à Malesherbes*. (Les « demoiselles de l'Initiative », comme on l'a vu, étaient aux commandes depuis 1918 et devaient y être encore dans les années '40°

*Il y avait Madeleine avec nous, on était toutes les trois, et bon, on rentre à la maison. Il y avait six... Anglais, euh, Canadiens, Australiens... Ils étaient six. On les avait débarqués à la maison, parce que c'étaient des aviateurs qui étaient tombés en Belgique et qu'on rapatriait en Espagne pour rentrer en Angleterre. C'était une chaîne. Et là, il y avait ces six gars, d'un seul coup, qui sont tombés à la maison. Et comme nous on savait pas que papa s'était engagé dans cette histoire-là...*

Effectivement l'affaire était délicate. On suppose que Simon Jeanjean s'était bien gardé de prévenir ses filles à l'avance, de crainte de fuites éventuelles – ou avait reçu l'ordre de s'en abstenir. *C'était une chaîne*, comme l'explique Geneviève, une chaîne dont chaque maillon, a priori, n'a connaissance ni du précédent ni du suivant. On imagine l'effet que cela a dû leur faire, aux trois filles en rentrant chez elles, de voir ces six hommes, les uns debout, les autres assis – car il n'y avait pas beaucoup de place, ni de chaises – et dont la plupart, vraisemblablement, ne parlaient pas un mot de français. Ils se sont présentés, peut-être, et les ont saluées, les uns de façon sympathique, les autres avec la plus grande réserve...

*On n'avait que deux chambres... et puis bon, ça s'est passé comme ça, ils ont couché par terre, on a mis des matelas. Il y en avait partout, on a dédoublé tous les lits. Et puis nous on a récupéré notre chambre toutes les trois, et puis voilà !*

À vrai dire, j'ai un peu de mal à imaginer le tableau. Dans mon souvenir du 21 rue de la Chine, il n'y avait que le salon-salle à manger et deux chambres : celle des parents, et celle de Geneviève-et-Monique, dans laquelle je fus hébergé à mon tour, dix ou quinze ans plus tard, lorsque je venais rue de la Chine<sup>10</sup>. Il y avait trois lits dans cette chambre, où j'apprends que Madeleine aussi logeait avec ses sœurs (c'est donc dans le lit de Madeleine que j'ai dormi par la suite ; je ne pense pas qu'elles me l'aient dit). Trois lits dédoublés, cela fait trois matelas supplémentaires, qui ont dû être placés dans la pièce commune, ainsi que le matelas des parents qui eux aussi ont dû coucher sur leur sommier. Et encore il manquait une place. Ils ont dû soit se serrer à deux sur un même matelas monoplace, soit se relayer ou laisser un des hommes coucher à même le sol. Et puis il a bien fallu les nourrir et vivre tous ensemble deux ou trois jours.

Mais ils ne sont pas restés longtemps. *Ça ne pouvait pas durer*, dit Geneviève. *Ça a commencé comme ça, et puis après il y en avait de temps en temps un autre qui venait...* Ils ont donc continué de

<sup>10</sup> Cf. supra, chapitre 12 : *Rue de la Chine (mon souvenir)*, avec photo de la façade et plan de l'appartement.

se succéder au 21 rue de la Chine. La mission de Simon devait consister au moins à assurer leur transfert en vue de les exfiltrer vers l'étranger. Les filles les voyaient passer. Les parents avaient bien dû leur donner les quelques explications indispensables. D'autant plus qu'elles furent amenées elles-mêmes à guider ces messieurs dans les rues de Paris pour rejoindre discrètement le contact suivant. Je suppose que des jeunes filles n'attiraient pas trop les soupçons, alors que leur père avait intérêt à ne pas trop se montrer, devant d'ailleurs rester à la maison pour assurer le contact, si du moins je comprends bien les explications suivantes :

*Lui, quand il était à la maison, on l'appelait... Nous, on l'amenait. Et puis un jour, on était avertis... Celui qui était à la maison, on devait le conduire Square Tenon (en bas de la rue de la Chine il y a l'Hôpital Tenon, et en face [de] l'Hôpital Tenon, entre l'Hôpital Tenon et la mairie, il y a un square). Alors on nous a dit « Vous emmenez untel au square ». Alors nous, on partait devant, il devait nous suivre. On ne devait pas marcher ensemble. Il nous a suivies, on a fait le tour du square, et puis tout d'un coup on n'a plus vu personne, il avait disparu dans la nature...*

Je transcris tant bien que mal leur explication un peu décousue. Par exemple, qu'ont-elles voulu dire par *on l'appelait* ? Il n'y avait pas le téléphone, rue de la Chine. Alors comment était assuré ce contact permanent ? Je ne sais pas, et elles n'auraient sûrement pas pu me l'expliquer. Pour leur part elles avaient consigne de se poster à un moment et à un endroit précis, à l'entrée du métro ou du square (*tu sais, là où on vendait des bonbons*<sup>11</sup>), mais sans rien savoir de la personne qui devait les attendre ni du signe de reconnaissance convenu à l'avance. *Celui qui devait le récupérer connaissait le gars qu'on avait gardé... Et là, le gars faisait signe, comme ça, admettons* (ce que disant, elle a dû faire de la main et du visage un geste que j'ai oublié et que le magnétophone n'a pas enregistré). Nous avons tous vu des scènes de ce genre dans des films<sup>12</sup> (mais nous voilà loin de *La grande vadrouille*), comme des tours de passe-passe, effectués en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Ensuite, il y en a un qui est resté plus longtemps que les autres. Un Anglais, prénommé Tony, et qui parlait un peu le français. Non seulement il est resté un certain temps chez les Jeanjean, mais il leur est resté fidèle par la suite. Ils se sont revus et sont restés amis. Elles m'ont raconté cela tout simplement. *Il fallait faire ça...* Et Denise n'était pas au courant, elle n'en sut jamais rien tant que dura cette opération.

*Et à Madeleine on lui disait : Surtout ne dis rien, hein, surtout n'en parle pas ! Ce qui était en effet à craindre, la connaissant, parce que c'est vrai, c'est vite fait hein ! Même Madame Robson n'était pas au courant. Plusieurs fois elle est montée à la maison – on était en train de dîner... Lui il partait avec son assiette et son verre, dans la chambre des parents, et puis nous on continuait. Elle restait, comme ça. Et puis après il se dégageait... Et puis quand on partait, fallait pas qu'il tire la chaîne des toilettes...*

Elles se souvenaient notamment d'une fois où ils étaient partis « chez Denise » (Denise, de par ses vœux religieux, n'était pas autorisée à venir les voir, en revanche c'étaient eux qui pouvaient la rencontrer au parloir), alors on avait dit à Tony : *Surtout vous ne bougez pas, vous n'allez pas aux waters... Il y avait des rideaux aux fenêtres, mais il ne devait pas s'en approcher. Et même Mme Robson qui venait souvent, elle ne l'a jamais su...*

Madame Robson habitait au rez-de-chaussée. Elle et son mari avaient sympathisé avec les Jeanjean. Lui avait un poste important à l'Agence Cook à Paris, dont les bureaux étaient

<sup>11</sup> Elle devait m'acheter des bons à cet endroit quand j'étais petit. Mais à vrai dire je n'en ai aucun souvenir.

<sup>12</sup> Exemple : le téléfilm d'Alain Talma (2013) tiré de *Alias Caracalla*, de Daniel Cordier, Gallimard, 2009 (coll. Témoins), 732 p.

situés Place de la Madeleine. Mme Robson était seule à ce moment-là, son mari était mobilisé comme les autres, elle devait s'ennuyer un peu. Quant à Tony Reynolds, il a su retrouver l'adresse des Jeanjean...

J'ai dit que je n'avais aucune autre précision sur l'identité des autres aviateurs hébergés. Ce n'est pas tout à fait exact. Nous avons un document de la main de Simon Jeanjean, un peu plus précis puisqu'il s'agit d'une réponse (2340) à une demande de renseignements, datée du 5 février 1946, assortie d'un questionnaire émanant du Bureau de Recherche sur l'Aide Apportée aux Évadés Alliés (BRAAEA), Section britannique (2339)<sup>13</sup>. Mais cette réponse est principalement un aveu d'ignorance. Elle se présente pour nous sous la forme d'un brouillon manuscrit et quelque peu raturé, daté du « 6/2 » [1946, donc]. Je la cite :

*En réponse à votre aimable lettre du 5 courant je vous retourne ci-joint le questionnaire d'identité. Il m'est par contre difficile de donner les renseignements demandés par l'état [ou État] des militaires alliés aidés, car pendant l'Occupation la consigne était de [...] ne pas demander de noms ni de renseignements, et surtout de ne pas garder ces renseignements par écrit. Je ne puis donc vous fournir que les indications suivantes. Par Mademoiselle Lamblin (actuellement député MRP), 1 Place Painlevé Paris Vème, j'ai été mis en rapport avec Monsieur Pierre Gimbreière [...] que je ne connaissais alors que sous le nom de Pierre. – Il m'a amené en septembre 1943 un Canadien qui est resté 3 jours et un Néo-Zélandais qui est resté quinze jours environ. Après ce fut un Anglais qui a séjourné 15 jours lui aussi, puis un [autre] Anglais resté lui aussi 15 jours. Comme ce dernier est venu me voir courant janvier de cette année, je puis vous donner son nom : A. [Antony] Reynolds, 30 Corporation Terrace, Higham Terrers, Northants. – Enfin au début de 1944 est venu un Néo-Zélandais qui est resté trois semaines. – À cela se résument les renseignements que je puis vous fournir. – Recevez Messieurs mes meilleurs sentiments. (2340)*

On en sait donc un peu plus, notamment sur la période où eurent lieu ces hébergements clandestins : à partir de septembre 1943 et en 44. Mais rien sur la scène initiale racontée par les deux filles – retrouvant à leur retour l'appartement rempli d'aviateurs étrangers – ce qui doit avoir eu lieu un peu plus tôt en 43 et que Simon Jeanjean n'a pas jugé utile de mentionner. En revanche ç'a été le début d'une amitié durable entre Tony et Simon, entre les Jeanjean et les Reynolds.

*Et à la fin de la guerre, raconte Ginette, il est venu nous voir avec sa femme. Il nous avait avertis, on leur avait réservé une chambre d'hôtel en face – parce qu'il y avait un petit hôtel justement en face de chez nous – et puis, eh bien voilà, on leur a fait visiter Paris. Ils étaient venus à l'occasion d'une fête célébrant la victoire et la Libération. C'était une cérémonie formidable, aux Invalides, avec illuminations et reconstitutions etc., et justement il y avait Joyce et Tony qui étaient là pour cette fête.*

## Célébrations

La cérémonie aux Invalides mentionnée par Geneviève fut de grande ampleur. Elle eut lieu les 10 et 11 novembre 1945, consistant notamment à amener jusqu'aux Invalides les dépouilles de trois résistants, pour être ensuite transportées à l'Étoile, sous escorte d'une garde d'honneur dont Simon Jeanjean faisait partie. Je l'apprends par un courrier d'Henri

<sup>13</sup> Un autre questionnaire semblable (n°2341) lui a été envoyé par les Américains au mois de juin de la même année, auquel il a répondu de même immédiatement (mention manuscrite) mais je n'ai pas retrouvé cette réponse.



Sinjon<sup>14</sup> à Simon, lui transmettant une lettre de Gaston Tessier, secrétaire général de la CFTC et membre du CNR (2328), destinée à régler les détails de la cérémonie et du cortège. Gaston Tessier, rappelons-le, fit partie du CNR dès l'origine et participa notamment à la réunion clandestine initiale de 18 responsables d'organisations clandestines représentatives, organisée par Jean Moulin au 48 rue du Four à Paris, le 27 mai 1943 – Jean Moulin qui fut arrêté par la Gestapo le 21 juin suivant à Caluire, puis torturé à mort. Gaston Tessier lors de cette réunion, représentait les Démocrates Chrétiens avec Georges Bidault, qui succéda ensuite à Jean Moulin à la tête du CNR. Celui-ci, dans les mois suivants, rédigea son fameux programme, intitulé plus tard « Les Jours heureux », fondateur de nombre d'acquis sociaux dont la France lui sera redevable pour longtemps<sup>15</sup>.

Le courrier transmis par Sinjon demande de prévoir, pour la nuit du 10 au 11 novembre, 36 résistants pour assurer la garde à tour de rôle. Simon fut un des trois membres de cette garde désignés au titre de la CFTC. Il a conservé pieusement son brassard bleu (2686), fermé d'une épingle à nourrice, orné d'un petit drapeau bleu-blanc-rouge, et affichant en lettres dorées (tracées à la main et à présent bien passées) « CFTC, Comité de Résistance – Syndicalistes Chrétiens » ; et puis sa carte de service avec, collé au dos, le programme précis et l'**itinéraire du cortège** de ces 10 et 11 novembre 1945 (2025). L'autre carte (2026) est un **laissez-passer** du Comité de Résistance des Syndicats Chrétiens (CRSC).

Cérémonies	Date	Itinéraires	Heures limite d'arrivée
Nation	10/11	Voitures: Cours de Vincennes.	16 h.40
Danfert-Rochereau	10/11	Voit. Rue Danfert-Poché retu	18 h.
Porte Dauphine	10/11	Voit. Bd. Amiral Bruix, Bd. Lannes	17 h.
Invalides	10/11	Voit. Bd. La Tour Maubourg-Av. de Tourville-Place Vauban.	18 h.30
		Piétons: Av. de Preteuil.	18 h.15
Etoile	11/11	Voit: AV. Iéna ou Avenue Hoche	9 h.40
		Piétons: Av. Marceau ou Friedland (selon la tribune ou l'enceinte):	9 h.25
Mont-Valérien	11/11	Voitures et Piétons. Carrefour des patriotes fustillés	19 h.10



Le laissez-passer est orné de la Croix de Lorraine. Celle-ci, riche d'une longue histoire en héraldique, d'abord nommée Croix d'Anjou, est alors chargée d'un sens triomphal. Elle a été adoptée en 1940 par De Gaulle comme symbole de la France libre, en opposition à la croix gammée. Que ce symbole s'appelle croix de Lorraine ne pouvait pas déplaire à notre Messin d'origine.

<sup>14</sup> Henri Sinjon (1901-1981) : adhéra au syndicat CFTC des employés du commerce et de l'industrie (SECI) en novembre 1916. Il fut secrétaire du SECI de septembre 1922 à 1927, puis secrétaire administratif de l'Union des syndicats chrétiens d'ouvriers de la région parisienne de 1927 au 30 août 1939. Mobilisé en septembre 1939, il entra dans la clandestinité et fut secrétaire du Comité de liaison des syndicats chrétiens de la région parisienne. Membre du secrétariat de l'Union régionale parisienne des syndicats chrétiens, il en devint le secrétaire général d'octobre 1944 à 1963.

<sup>15</sup> Voir : *Les Jours heureux : le programme du Conseil national de la Résistance de mars 1944 : comment il a été écrit et mis en œuvre, et comment Sarkozy accélère sa démolition*, La Découverte, 2010 (Cahiers libres). 200p.

(À signaler à ce propos, dans le Fonds Jeanjean, la présence d'une curiosité : la partition d'un chant intitulé justement *La Croix de Lorraine* (3491)<sup>16</sup>, paroles et musique de Marcel Poimboeuf. *Avec la rose, avec le boux – Avec le gui celtique – Voici l'emblème de chez nous – Tout simple et magnifique – Il fait briller aux yeux de tous – L'amour vainqueur des haines – Voici l'emblème de chez nous – C'est la croix de Lorraine.* Le refrain vaut ce qu'il vaut ; ensuite le premier couplet fera rimer *malgré l'effroi des geôles* avec *De Gaulle*. Une dédicace couvre le titre : *À Madame et à Simon Jeanjean, hommage respectueux et fraternel d'un vieux militant, Marcel Poimboeuf.* Un vieux militant, c'est le moins qu'on puisse dire : cette corde de compositeur – fût ce en amateur occasionnel – est à ajouter à l'arc de Marcel Poimboeuf (1889-1974), surtout connu pour son action militante au sein de la CFTC, et pour sa carrière politique en tant qu'élu au titre du MRP. C'était effectivement un vieux compagnon de route de notre Jeanjean.<sup>17</sup>)

Sur la photo du laissez-passer le visage de Simon Jeanjean, apparemment épuisé, est quasiment méconnaissable, on dirait une tête de momie Jivaro. On se dit qu'il était vraiment temps que cela s'arrête, ce long tunnel d'angoisse et d'insomnies – sans compter la sous-alimentation, le rationnement qui va durer quelques années encore – aggravant sa santé déjà précaire, qu'il n'a pas dû avoir le temps de soigner autant que d'ordinaire. Simon Jeanjean n'en demeurera pas moins très occupé – même si l'occupation perd son O majuscule – dès la Libération de Paris en août 44 et au-delà, par l'énorme chantier politique qui s'ouvrira alors aux militants politiques et aux hommes de bonne volonté. Ses archives en témoignent. Elles n'ont rien dit, et pour cause, de ses activités clandestines en lien avec le CNR. La première invitation officielle que j'y trouve, émanant de ce dernier, concerne une réunion au Palais de Chaillot le mardi 12 septembre 1944 à 16 heures, au cours de laquelle le Général De Gaulle, Président du Gouvernement Provisoire de la République, prit la parole (2687). Il y en aura bien d'autres.

Je remarque d'ailleurs que son nom sur certaines enveloppes est écrit avec un tiret, « Jean-Jean ». Faut-il voir là simplement une erreur d'orthographe imputable aux expéditeurs, ou un changement intentionnel ? Réponse à cette question dans un autre document des archives, conservé entre autres imprimés (journaux, plaquettes) concernant la Libération de Paris. Celui-ci (3612), imprimé sur une feuille recto-verso de très grand format, a été publié en 1954 sous le titre *Dixième anniversaire 1944-1954*, sous-titre *Feuille spéciale éditée par le Comité Local de Libération du 20<sup>e</sup> Arrondissement et les Organisations participant aux Cérémonies du X<sup>ème</sup> anniversaire.* On y trouve en bonne place la liste et une photo des membres dudit CLL. Les uns sont nommés avec leur nom et prénom, d'autres avec l'initiale du prénom, d'autres enfin par leur nom seul<sup>18</sup>. Parmi eux se trouve un certain « Jean-Jean », bien reconnaissable sur la photo. Il y a aussi un « Jean-Jacques ». Comme un nom de guerre, ou un pseudonyme d'acteur.

<sup>16</sup> Édité par C. Vaubeillon dans la collection "Le Bon répertoire" (s.d.).

<sup>17</sup> Adhérent dès 1906 au SECI (comme Jeanjean), Marcel Poimboeuf participe en 1919 à la création de la CFTC. Se rend à Londres en avril 43 pour représenter le syndicalisme chrétien auprès du CNF. Participe à la Conférence de Brazzaville, puis siège à l'Assemblée consultative provisoire à Alger puis à Paris, au titre de la CFTC. Défend l'option travailliste lors la constitution du MRP. Élu député des Vosges en 1945 puis réélu en 46.

<sup>18</sup> COMITÉ LOCAL DE LIBÉRATION DU XX<sup>e</sup> / en août 1944

*Président* : Raymond BOSSUS // *Vice-Président* : Xavier PÉLADAN // *Secrétaire* : Emmanuel GUILLAUME // *Trésorier* : G. CITERNE. /

*Membres* : E. FLEURY, *Conseiller Municipal de Paris* ; CHAPEAU Louise ; JEAN-JACQUES ; R. COLAS ; PORTUY ; DUSUAU ; J. CAILLARD ; E. SAINT-BASTIEN ; L. KUENY ; CHERRIÈRE ; Tard ; H. DILLOT ; **JEAN-JEAN** ; ROBINET ; A. BOUST ; LEGUET ; G. SACLIER ; Simone BOISSON ; TISSOT

représentant les organisations suivantes :

*Parti Communiste, Libération-Nord, Front National, Parti Socialiste S.F.I.O., Assistance Française, M.N.P.G., Résistance, Défense de la France, M.L.N., Alliance Démocratique, Comité Populaire, Ceux de la Libération, Forces Unies de la Jeunesse, Ceux de la Résistance, C.F.T.C., Démocrates Chrétiens, C.G.T., Parti Radical-Socialiste, F.T.P, Union des Femmes Françaises, O.C.M.*

## La Libération, travail intense

Les CLL, comités locaux du CNR, ont déployé une grande activité au moment de la Libération. En témoigne une grande quantité de documents conservés dans les archives Jeanjean, comptes rendus de réunions et documents imprimés de toutes sortes, témoignant d'une liberté retrouvée de réunion, de parole et d'écriture, et d'un travail intense. Cette période se trouve retracée par des documents contenus dans deux chemises des archives. L'une, intitulée *Comité de Libération du 20<sup>o</sup>*, contient différentes pièces imprimées ou dactylographiées, annonces d'événements, tracts ou affiches et surtout comptes rendus de réunions, témoignant du travail en question et de la part qu'il y prit lui-même en tant que secrétaire dudit CLL.

L'autre chemise s'intitule simplement *Libération de Paris*. On y retrouve, comme pour certaines périodes précédentes, les journaux conservés par Simon, constituant sa sélection personnelle. Je suppose que celle-ci n'a pas été faite au hasard. On y retrouve nombre de ces titres qui proliféraient sous le manteau dans les années précédentes. Des journaux édités dans l'urgence pour organiser l'action, et aussi pour prôner la résistance, pour éviter de s'endormir, c'était encore de la propagande. On résistait en se cachant, tout en faisant savoir et en essayant de convaincre. Résister, refuser<sup>19</sup>. On aimerait en tirer le meilleur, faire honneur à ce mausolée de papier. Hélas, ces pauvres journaux se cassent aux plis, se répandent en fragments jaunis très salissants. Le plus fréquemment utilisé est *l'Aube*, cela ne nous étonne pas, mais quelques autres titres sont également convoqués. Le premier est la *France libre* (« toujours à l'avant-garde du progrès social ») du mardi 22 août 44, qui titre à la une : *Le peuple de Paris, impassible, poursuit sa libération*, et un peu plus bas *La Résistance prend le pouvoir*. À la même date, *Franc-Tireur*, « fondé en 1941 – a paru clandestinement pendant 3 ans malgré Hitler et Pétain », ajoute que « De Gaulle avait raison », et détaille, photos et commentaires à l'appui, *les Deux Glorieuses d'août 1944*, à peine terminées et déjà entrées dans la légende. *Car nous l'avons retrouvé, Paris lumière du monde, capitale de la liberté que l'ennemi et les traîtres ont vainement voulu souiller. Ce jour de gloire, attendu dans la nuit de quatre ans par des millions de Français, par tous les hommes libres de l'univers, est arrivé...* Mercredi 23 août, à la une de *l'Aube*, *La Lutte continue !... Les Parisiens défendent leur Hôtel de ville, et Paris sur le point d'être encerclée par les troupes alliées ; mais déjà s'annonce (ça n'a pas traîné et ce ne sera pas une mince affaire) Le Châtiment des traîtres : La nation sera conviée dans les prétoires, nous déclare le Secrétaire Général à la Justice...* car il y a déjà un Secrétariat général à la Justice au Gouvernement Provisoire constitué par le Général De Gaulle.

Autres journaux conservés – en plus de *l'Aube* – pour ces journées héroïques d'août 44 : *L'Humanité* du mercredi 23 – « Tout Paris aux barricades ! ». *Défense de la France* (ancien organe clandestin de la Résistance, le plus gros tirage, paraît-il de la presse clandestine sous Vichy) du vendredi 25, *Carrefour* du samedi 26 (n° 1), avec le long éditorial de François Mauriac *Servir la France ressuscitée*. *Le Figaro* du lundi 28. *L'Homme libre* (organe du Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés) du mercredi 6 septembre. *Combat* (qu'on ne présente plus) du mardi 12 septembre, avec le début d'une série d'articles de Georges Bernanos. Enfin *Le Populaire*<sup>20</sup>, organe central du Parti Socialiste S.F.I.O., dirigé par Léon Blum (alors déporté en Allemagne). C'est dire, une fois de plus, l'éclectisme et la curiosité de notre Simon Jeanjean.

À cette série de journaux d'août-septembre 44 s'en ajoute une autre, sous la même chemise « Libération de Paris », qui pourrait paraître hors-sujet mais qui lui tenait évidemment à cœur. Cette série nous amène à mai 1945, c'est-à-dire la fin effective de la

<sup>19</sup> Voir Nicole Arnold, « Résister » : un refus qui affirme. *Mots*, n° 45, décembre 1995, p. 23-44.

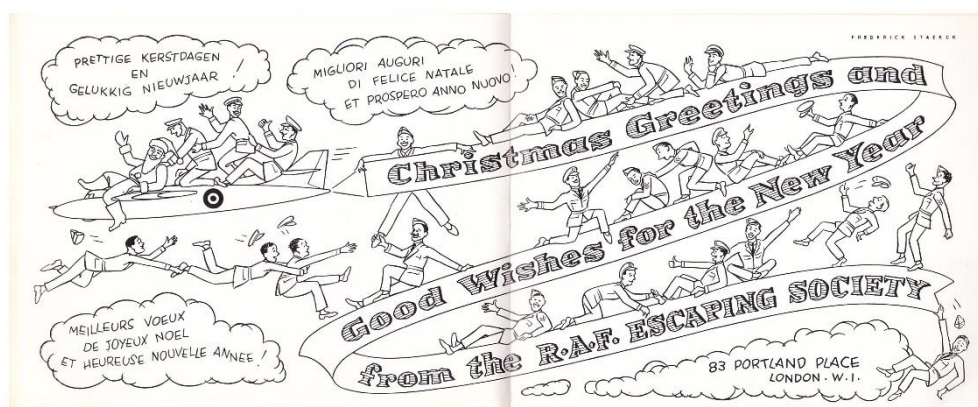
<sup>20</sup> Ou encore *Populaire de Paris* (par opposition au *Populaire du Centre*, publié à Limoges, lequel avait été interdit de janvier 1941 à juin 1944, et remplacé par *L'Appel du Centre* contrôlé directement par Vichy).

guerre en Europe et à la mort d'Hitler, *L'Aube* du 8 mai publiant en première page un article de Marc Sangnier sous le titre « *Il faut maintenant gagner la paix* ».

## Camaraderie et reconnaissance

Avant de gagner la paix, c'est-à-dire de se mettre au travail pour tenter démocratiquement (ce qui ne sera pas un petit travail), de reconstituer un État français, il va bien falloir faire le tri. Juger les traîtres et honorer les justes, faire acte de reconnaissance. Mesurer l'ampleur du désastre, panser les plaies, enterrer les morts, accueillir le retour des prisonniers, saluer le mérite en coordination avec les Alliés. On l'a fait aux Invalides les 10 et 11 novembre 45, et un certain nombre d'autres fois. Le 2 septembre 1944, Georges Bidault envoie une lettre de remerciements à « Jean-Jean » au nom du CNR, pour (je cite) *le courageux concours que vous lui avez apporté pendant la période de clandestinité, en mettant à sa disposition les locaux indispensables à ses délibérations* (ce qu'on apprend ici) - ...*aide précieuse, à une époque où elle exposait votre liberté et celle des vôtres...* (2342). Le 25 mai 45, inauguration d'une plaque commémorative de la première réunion clandestine du CNR, 48 rue du Four, Paris 6<sup>e</sup>, en présence du Général De Gaulle, Président du Gouvernement Provisoire (2688). Le vendredi 6 septembre 1946, grande *Cérémonie de reconnaissance aux Parisiens*, au Cinéma Gaumont-Palace, au cours de laquelle est remis un diplôme accordé aux Parisiens ayant participé à l'hébergement et à l'évasion de soldats et d'aviateurs alliés pendant l'occupation allemande (2689).

La distinction principale reste la Médaille de la Résistance, accordée à Jeanjean Célestin Simon Pierre par décret du Ministère de la Guerre en date du 31 mars 1947. Les archives conservent une série de lettres de félicitations à ce sujet dont certaines bien émouvantes.



Les témoignages de reconnaissance les plus appuyés et les plus fidèles lui viennent... d'Outre-Manche. Ce qui, si l'on veut bien se souvenir de ses commentaires mitigés envers la Perfide Albion lors de la Première Guerre mondiale, ne manque pas de sel. La *R.A.F. Escaping Society* lui enverra sans faillir ses *Sincere Good Wishes for Christmas and the New Year* (traduits dans plusieurs langues, mais pas en allemand) ponctuellement jusque dans les années soixante, sous forme de cartes conventionnelles ou humoristiques. Ce qui nous vaut au passage une nouvelle (n-ième) version du nom de Jeanjean, à répétition sur les enveloppes : « *Jena-Jean* », ce qui, j'imagine, devait se prononcer (pardon pour la transcription phonétique)... *Djena-Djinn*.

Les premières de ces cartes sont pourvues de la signature personnelle de Tony Reynolds. Le contact était pris. Les Jeanjean ont revu Tony et sa femme Joyce, puis leurs fils Bruce et Peter, qu'ils ont vus grandir. Ils sont allés leur rendre visite chez eux en Angleterre, dans le Northamptonshire (ou Northants), à Cambridge Wells ou à Westgate-on-Sea, notamment en

1954. Les traces de cette amitié – photos, cartes postales – sont nombreuses. Des cartes de bons vœux de Noël et de fin d'année ont été envoyées non seulement à Simon mais même à ses filles après son décès. J'ai eu l'occasion d'en voir arriver une, encore en 2008, en relevant le courrier à Lardy. Geneviève et Monique avaient déjà bien décliné, et je ne sais plus qui en étaient les signataires – Bruce ou Peter Reynolds, sans doute, les fils de Tony, qui doivent avoir à peu près le même âge que moi.



(6264)

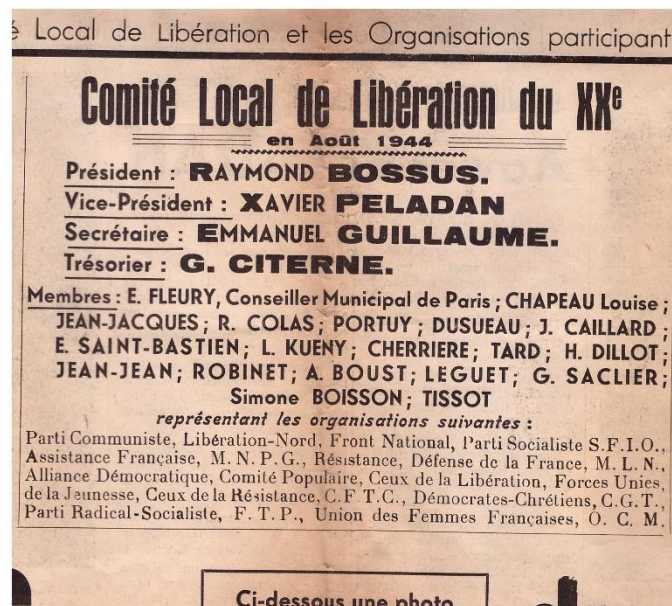
(Contemplant la photo de Tony et de Joyce avec leurs deux petits garçons, je me souviens que Geneviève appelait ma femme "Joyce", pour "Joss" qui est son diminutif d'usage. Elle était consciente de cette déformation issue du nom de l'amie anglaise, mais elle y persistait avec joie... c'est le cas de le dire.)

## Chapitre XVIII – Gagner la paix ?

*Avec la Libération cesse enfin la censure. Jeanjean contribuant aux affaires publiques avec la générosité qu'on lui connaît – en premier lieu toujours au niveau local, au CLL du 20<sup>ème</sup> arrondissement –, ses archives offrent une documentation copieuse, issue de son action au sein des diverses instances mises en place lors de cette bouillonnante période où tout est à (re)construire.*

### Du pain sur la planche

Tout le monde semble d'accord, à la Libération, sur l'énormité du travail à fournir. Certains, comme Simon Jeanjean, s'y attellent sans ménager leurs efforts, dont témoignent les nombreux documents de ses archives : invitations, courriers, comptes rendus de réunions, affiches ou prospectus, il y a de quoi faire. N'étant ni historien ni archiviste, je me sens d'abord dépassé par cette surabondance. Je me demande si je ne devrais pas me contenter de citer quelques pièces après tirage au sort, en les jetant dans l'escalier puis les ramassant au hasard afin de les classer suivant l'ordre d'atterrissage, comme on disait que faisait de nos jours tel prof réputé injuste quand j'étais lycéen. Mais je suis bien trop respectueux des vénérables papiers Jeanjean pour les traiter de la sorte. Tout le monde semble d'accord, ai-je dit, c'est ma première impression à les parcourir. D'accord sur l'énormité, certes, mais quant à accorder les différents violons sur les méthodes, les priorités, les personnes, ce sera une autre affaire. Tout a été détruit, tout est à refaire. Les quelques années qui viennent, pour Jeanjean, seront principalement placées sous le signe du Comité Local de Libération (CLL), comité émanant du CNR, lequel a toute légitimité en cette sortie de guerre, pour tisser un réseau démocratique chargé de cette espèce de révolution, en parallèle et en concertation plus ou moins harmonieuse avec le Gouvernement provisoire du Général De Gaulle.



(3622, extrait)

Le document cité plus haut (3622)<sup>1</sup>, énonçant la composition du CLL-20 en 1944, outre qu'il fut publié dix ans après, à l'occasion bienveillante du dixième anniversaire de la libération de Paris, laisse apercevoir la gageure que c'était, à travers la liste des organisations participantes, unies par le projet mais divergeant sur les méthodes et sur les formes. Le Parti Communiste y est cité en premier, comme le nom du président de droit : Raymond Bossus, maire du 20<sup>ème</sup> arrondissement et membre du PCF. Je ne l'ai pas dit, mais depuis quelque temps le Fonds Jeanjean est plein de documents émanant du Parti Communiste. Jeanjean a été le secrétaire du CLL au moins en 1947 (année pour laquelle nous avons les doubles de tous ses comptes rendus et courriers), travaillant à ce titre main dans la main avec le président, qu'il fût ou non d'accord avec ses positions. Quant aux missions incombant au CNR, au CPL<sup>2</sup> et aux CLL, elles sont effectivement énormes. Je les trouve premièrement détaillées dans un tract du PCF (2706) en mars 1944, c'est-à-dire au moment où cette union s'est faite, et visant à diffuser largement le programme de la Résistance, jusque là clandestin et inconnu de la grande masse des Français. Deuxièmement résumées en une phrase que j'extraits d'une affiche (3300)<sup>3</sup> éditée par la République Française, adressée au Peuple de Paris et intitulée *Union pour la Libération* – comme quoi la Libération, acquise certes pour Paris au 24 août 1944 mais loin de s'être faite en un jour, restait à concevoir encore comme une œuvre de longue haleine :

*Faisons bloc d'un seul cœur autour du Gouvernement provisoire de la République Française groupé par le Général De Gaulle, qui achèvera de chasser les Allemands de notre sol, éliminera les collaborateurs, résoudra les problèmes urgents de ravitaillement et préparera un état de choses où le peuple de France pourra librement manifester sa volonté.*

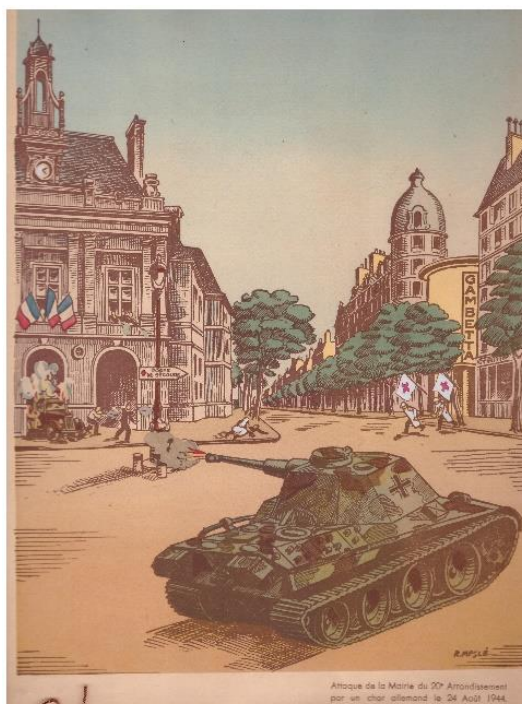
Avant même la remise en marche de l'économie, il faut commencer par donner à manger à tout le monde. Pendant plusieurs années encore le rationnement va s'imposer. Parallèlement il va incomber aux instances provisoirement en place de préparer, par toutes voies démocratiques, l'avènement d'une nouvelle république. Ce qui ne pourra se faire qu'à condition d'en finir avec ce qu'il faut bien appeler la guerre civile opposant depuis plusieurs années les résistants aux collaborateurs – envahisseurs, Milice, délateurs, profiteurs – lesquels vont à présent être pourchassés et « éliminés ». L'épuration commence, il s'agit de la contrôler. Pourtant, ce qui occupe le plus de place dans les comptes rendus du CLL, c'est, à l'opposé de l'épuration, l'hommage rendu aux héros et aux victimes, ainsi que l'aide apportée aux prisonniers et aux familles – alors que l'on est loin encore d'avoir pu mesurer l'ampleur de l'extermination mise en œuvre dans les camps de la mort. Inaugurations de plaques, cérémonies commémoratives, manifestations artistiques se succèdent, replongeant leurs participants au cœur des événements récents et faisant entrer ceux-ci de plain-pied dans la légende. Je relève cette illustration en couleurs montrant l'attaque de la mairie du 20<sup>ème</sup> par un char allemand le 24 août 1944, en couverture du programme d'une Manifestation artistique qui fut donnée au profit de la Caisse de secours du Comité de la Croix Rouge française du 20<sup>ème</sup> arrondissement, le 20 mars 1945 (2698) :

---

<sup>1</sup> Cf. chapitre précédent.

<sup>2</sup> Comité Parisien de Libération.

<sup>3</sup> Appel signé de nombreux élus et autres notables issus de la société civile (Science, Culture et Enseignement, Barreau, etc.)



**L'invitation, splendide**<sup>4</sup>, est en deux exemplaires, l'un destiné à Blanche, employée au Comité de la Croix-Rouge du 20<sup>e</sup> arrondissement, l'autre à son conjoint. On y voit le char en premier plan, gros scarabée vert, tirant vers la mairie devant laquelle une automobile est en flammes et des volontaires tiraillent au pistolet (contre qui ? Je me le demande), pendant que les brancardiers en blouse blanche s'affairent en traversant la rue pour porter secours aux blessés. Derrière eux s'ouvre la rue Gambetta bordée d'arbres et s'affiche la haute enseigne verticale du cinéma du même nom. C'est comme une gravure sur bois à l'ancienne, de facture naïve, façon image d'Épinal.

## Actions de grâces

Mais – on y revient toujours – plus que démocrate Simon Jeanjean est chrétien. Avant tout il est catholique, très pratiquant. C'est de cela, plus encore que de tout le reste, que ses archives témoignent, entre autres célébrations de la Libération, ou « actions de grâce » :

- une messe du souvenir, célébrée à la mémoire des combattants du 20<sup>ème</sup>, à l'initiative de MM. Les Curés dudit arrondissement, en l'église Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant, en présence de tout le beau linge du diocèse, de la municipalité, des états-majors des FFI, de la CFTC et j'en passe, le dimanche 3 septembre – mais en quelle année ? ces articles ponctuels comme les tracts et les prospectus (cette fois c'est un "prière d'insérer" préparé de la main de Simon pour les journaux) ne jugent jamais utile de mentionner l'année... disons 1944 ou 45 (2696)...
- une audition de musique sacrée donnée en la même église le samedi 8 mai 1948 et organisée par le « Comité du Monument du 20<sup>ème</sup> Morts pour la France » (2694) ;
- la grande prière et messe célébrée sur l'esplanade du Palais de Chaillot, samedi 7 juillet 1945, comme nous l'apprend le texte complet imprimé sous le titre *Combattants, Mutilés, Familles en deuil, Déportés, Prisonniers, Sinistrés et Réfugiés* (2693, 4 pages) –

<sup>4</sup> Plaquette numérotée, tirée sur Canson Montgolfier grand format, gravure exécutée au pochoir en 12 teintes.



lesquels, les croyants n'en doutent pas, auront tiré même bénéfique de leurs prières que des aides recueillies par la quête. *Si le grain de blé ne tombe et ne meurt, il ne portera pas de fruit*, tels sont les premiers mots du psalmiste. C'est une belle idée poétique. Et consolante, dans une certaine mesure (ceux de l'autre bord sont moins résignés, qui parlent de lutte finale et de succès pour demain). Suivront, scandées par des répons en chœur, toutes prières en latin et en français. Prions pour :

*...les officiers et les soldats de la Métropole et de l'Empire tombés au champ d'honneur...  
 (– SEIGNEUR, QU'ILS REPOSENT EN PAIX !, répond la foule) ; ... .. ceux des premiers  
 chocs, couchés depuis plus de cinq années déjà dans les forêts de Sarre et de Lorraine...  
 (– SEIGNEUR, QU'ILS REPOSENT EN PAIX !) ; ... .. les morts du Tchad, et puis ceux de  
 Tunis et d'Italie. Tombes de la plus douloureuse des batailles de France de l'Argonne à  
 Dunkerque, jusqu'à ces derniers fortins de la ligne Maginot, qui devinrent à leur tour des tombes...  
 (– SEIGNEUR, QU'ILS REPOSENT EN PAIX !) ; ... .. Marins de chez nous tombés  
 obscurément à leur poste, aviateurs jamais revenus, maquisards disparus..., et toute l'armée des  
 résistants... (– SEIGNEUR, QU'ILS REPOSENT EN PAIX !) ;... .. Ils sont morts en soldats  
 aussi, ceux des Oflags, des Stalags et des Kommandos...*

Et ainsi de suite. On aurait pu ajouter les victimes d'Oradour-sur-Glane, sur quoi Jeanjean garde quantité de documents effrayants, etc.<sup>5</sup> Et le psalmiste de répéter « *Si le grain ne meurt...* » etc. Et les choristes de chanter *Vois les martyrs qui dans l'Arène – Ont su verser leur sang pour Toi – Premier maillon, divine chaîne – Qui nous unit tous à la Croix*, et dix autres couplets de la même eau, sur les martyrs des barricades, de la déportation *affamés près des barbelés*, qui ont donné leur vie pour la France. La mise en scène est précise, les allocutions, les psalmodies et les chants se succèdent, l'esplanade est remplie d'une foule nombreuse, qui à la fin se retire en défilant devant la croix.

(Toutes ces réunions d'un peuple croyant, chantant et proclamant, cette « communion » mimant l'unanimité sainte entre les « fidèles », centrée sur la consommation d'une pastille de pain comprimé censée contenir le corps de leur dieu unique et prétendu bénin... Toutes ces célébrations triomphales avec prêtres en dentelles sous chasubles dorées, chants en latin, prônes lénifiants... Je revois leur défilé sur cette photo d'un congrès CFTC au Parc des Princes (5710). Je repense à ces Fêtes-Dieu de 14-18 où Jeanjean éloigné se désolait de ne pas être présent avec sa petite fille, celle de juin 17 dont il a conservé le souvenir fleur séchée dans le portefeuille du poilu. Tous ces machins, ces messes encore où parfois il me faut aller pour accompagner les deuils, tout cela qui me donne des boutons et pourtant... Pourtant j'ai continué d'adhérer à quelques-unes de ces belles phrases, à penser que *Si le grain ne meurt*, oui c'est sûr, comment porterait-il du fruit ? Que *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort*. Que *Qui veut sauver sa vie la perdra*, ces paradoxes validés par la vie. Et il m'est arrivé, voyant prier des croyants – non, pas chrétiens, les pâmoisons grandiloquentes de Sainte Thérèse d'Avila me feraient bien rire si elles n'étaient sublimement peintes –, il m'est arrivé, voyant prier des croyants du monde asiatique [plus c'est loin, plus c'est beau] – beauté de leur visage recueilli, tourné vers l'intérieur, semblable à celui de leur bouddha parfait – d'envier leur ferveur, leur concentration, priant à fond. Ainsi faisait mon père sans nul souci du regard des autres, et ainsi sans doute aussi le Père Jeanjean, cette autre grenouille de bénitier. Il m'est arrivé, j'avoue, de regretter la mort de Dieu, de regretter l'absence de cet Autre à qui parler, et même de tous ces rendez-vous fervents comme il en était du théâtre antique. Mais la messe, non, jamais, qui sans le latin selon Brassens n'est plus rien. Saine dérision.)

<sup>5</sup> Il y a aussi, concernant les prisonniers des Stalag, un beau livret de dessins exécutés en captivité par A. Frémaux (3621), dessins qui firent l'objet de plusieurs expositions dans les mêmes années.

## Comités, Congrès, États Généraux

Revenons à l'activité politique. Les 9 et 10 décembre 1944, Simon Jeanjean participe au Congrès national des CLL en tant que délégué de la CFTC. Le congrès a été préparé en amont dans les Comités. Le CLL du 20<sup>ème</sup> arrondissement, en intrication étroite avec les commissions du Conseil municipal, s'est d'abord mis résolument au travail. Il a constitué (comme tous les autres CLL, je suppose) une série de onze commissions de travail<sup>6</sup> où les organisations politiques et syndicales sont représentées paritairement. Blanche Jeanjean est membre de la onzième commission municipale (répartition textile) au titre de la CFTC d'après une liste du 28 septembre 44, (2694). Ainsi participe-t-elle discrètement comme on peut le voir par ailleurs. À un autre niveau, le CLL adopte, en sa réunion du 1<sup>er</sup> octobre, une *résolution* ambitieuse, dictée par des principes humanistes d'une grande ampleur. Je cite largement la partie positive de ce compte rendu (2695) :

*...rétablir la France dans sa puissance, tout en assurant une complète démocratie, la liberté de pensée, de la presse, d'association, l'égalité de tous les citoyens devant la loi, l'instauration d'une véritable démocratie sociale, impliquant l'éviction des grandes féodalités économiques et financières de la direction de l'économie, le retour à la Nation des grands moyens de production..., le droit d'accès aux fonctions de direction et d'administration pour les ouvriers possédant les qualifications nécessaires et la participation des travailleurs à la direction de l'économie..., le réajustement des salaires, la sécurité de l'emploi, une retraite permettant aux vieux travailleurs de finir dignement leurs jours et la possibilité pour les enfants d'accéder à la culture la plus développée quelle que soit la fortune de leurs parents.*

Tout est dit, et l'on ne peut que regretter la dilution progressive ensuite, dans ce pays, de la plupart de ces principes de liberté, de démocratie et de solidarité sociale. Dix-sept résolutions seront adoptées au congrès deux mois plus tard, présentées en 32 pages dans un livret imprimé (3620), détaillant les orientations prises dans les différents domaines. Notamment : Affaires militaires, Reprise économique, Sinistrés, Anciens combattants, Ravitaillement, Épuration politique, Épuration administrative, Chantage allemand, États Généraux, Jeunesse, Affaires sociales. Précision sur le « chantage allemand » : celui-ci concerne une *menace publiée par les autorités allemandes contre les prisonniers et déportés français* – encore détenus à cette date – *afin d'empêcher le juste châtement des traîtres* – lequel reste décidément une priorité. Quant aux États Généraux de la Renaissance Française, c'est un processus déjà enclenché dans certains CLL, sous forme d'assemblées patriotiques préparatoires impliquant toutes les couches de la population.

Mais l'unité n'est pas acquise. Le 29 décembre, Simon Jeanjean, qui n'agit pas à la légère, écrit à J. Dumas à la CFTC pour solliciter un avis sur l'attitude à adopter quant à la participation du syndicat aux États Généraux (2357), suite à l'insistance pressante de la municipalité (communiste, précise-t-il entre parenthèses) à ce sujet. La réponse de Dumas, le 3 janvier suivant, va dans le sens d'une révision des positions précédentes, rappelant qu'au départ (je cite), *la constitution des États Généraux avait pour but essentiel une propagande pour le Parti Communiste. Or, le ralliement des CDL<sup>7</sup>, la participation active aux États Généraux, a changé cet esprit, et maintenant nous croyons pouvoir affirmer que les États Généraux seront essentiellement des rassemblements patriotiques afin d'étudier en commun les différentes idées ou suggestions qui pourront y être émises en vue*

<sup>6</sup> 1) Œuvres, patronage, cantines ; 2) Ravitaillement ; 3) Hygiène et santé publique ; 4) Rénovation économique (Travail / chômage) ; 5) Vieux travailleurs ; 6) Prisonniers et anciens combattants ; 7) Déportés et prisonniers civils ; 8) Sécurité et milice patriotique ; 9) Jeunesse Sports etc. ; 10) Logements ; 11) Répartition textile.

<sup>7</sup> Comités Départementaux de Libération.

*d'apporter notre contribution au Gouvernement...* (2358). Fin de l'épisode ? Pas vraiment. Le 26 mai suivant (1945 donc), un nouveau courrier signé Jeanjean et adressé au même Dumas, nous apprend que l'entente – on ne s'en étonnera pas – est décidément loin d'être parfaite ou même cordiale. Je le cite intégralement :

*Cher camarade – Me conformant à la décision du Bureau Confédéral de janvier, et devant l'insistance des Communistes, je déclarai devoir m'abstenir de toute participation aux États Généraux. Et ce, d'accord avec mon camarade du MRP. – Sur un ton agressif (c'est la première fois qu'il se livrait à une certaine violence verbale), Bossus nous déclara que nous rompions l'unité de la Résistance, insinuant qu'il ne voyait plus ce que nous pouvions faire au CLL, et prétendant que le CNR et le CPL<sup>8</sup> avai[en]t approuvé à l'unanimité le programme réduit à quatre points des États Généraux. – Nous avons maintenu nos positions tout en réservant nos positions à venir, en attendant des instructions de nos organisations. C'est cette nouvelle position que je serais heureux de connaître, et s'il est vrai que les États Généraux ont été acceptés à l'unanimité au CNR et au CPL, je serais désireux d'avoir de nouvelles instructions. – Dans cette attente, recevez, cher camarade, l'assurance de mon entier dévouement. (2359)*

J'ignore quelle fut la réponse et quelle position prit finalement Simon Jeanjean. Des États Généraux il n'y a aucune autre trace dans ses papiers. Et un certain trouble s'installe, au moins à la CFTC, si l'on en croit un billet hâtif de Dumas (2360) daté du 8 mars 1946. Tant de temps passé sans que l'on ait pu s'accorder ? Celui-ci fait part à son correspondant – qu'il tutoie cette fois, dans ce courrier sans caractère officiel – des dispositions prises lors du dernier Bureau confédéral : *Abstention à l'égard des "Comités de la Renaissance" dans la R.P. [ ? ] – Pour les provinces œuvrer pour le maintien des CDL et CLL sur plan esprit de la résistance. – Je dois t'informer de la décision du CPL : vote majoritaire pour le maintien du CPL sans transformation en Comité de la Renaissance, libre aux organisations d'y adhérer. – La CFTC n'adhèrera pas.* Ce qui nous donne une idée des points à l'ordre du jour et des écueils rencontrés.

Arrivé à ce point, je dis « pouce ! » – dépassé par cette documentation brute à propos des États Généraux, des Comités de la Renaissance française et autres avatars politiques visant à fonder une nouvelle république. Ainsi, en conclusion d'une « Résolution finale adoptée à la réunion des délégués aux États Généraux de la Seine le 22 décembre 45 » (2707), *Les Délégués mandatent le Comité Parisien de la Renaissance Française pour mobiliser la population de Paris en vue d'assurer une Constitution Démocratique sans limitation aucune de la souveraineté du peuple.* Il ne semble pas que Simon Jeanjean fût un de ces Délégués. Les États Généraux s'étaient bien réunis, si je ne m'abuse, en juillet 1945, et avaient émis de nouvelles résolutions d'où devaient sortir enfin, suivant le programme du CNR, quelques conquêtes sociales remarquables dont l'une au moins, la Sécurité Sociale, est à louer pour les siècles des siècles... « pourvu que Dieu lui prête vie ». Mais de ce projet aux actes, que de discours, que de motions et de résolutions. Pouce ! Je m'y perds un peu.

Par exemple, comment faut-il interpréter les quelques courriers adressés par Raymond Bossus, maire communiste du 20<sup>e</sup> arrondissement, à celui qu'il appelle « Monsieur le Secrétaire et cher ami » ? (2361 et 2362). Comment interpréter cette adresse ? Est-ce par ces mots que lui, président du CLL, s'adresse à son propre secrétaire ? Ces courriers datent de juillet et septembre 45. Simon Jeanjean (« Jean-Jean ») est-il à cette époque, secrétaire du Comité dépendant du Conseil municipal de l'arrondissement<sup>9</sup> ? Je ne crois pas. Pas plus que

<sup>8</sup> Sur le CPL, voir Charles Riondet, *Le Comité parisien de la Libération, 1943-1945*, Presses Universitaires de Rennes, 2017. Consultable en ligne : <https://books.openedition.org/pur/153460>

<sup>9</sup> De même, le CPL dépend – plus ou moins – de la Préfecture de Paris comme le montre l'en-tête. Le CNR dépend sans doute, quant à lui, plus ou moins du gouvernement de ce qui n'est pas encore la République Française, celle-ci restant à reconstruire.

je ne crois que Simon Jeanjean soit le « cher ami » de Raymond Bossus. Je crois même qu'il ne l'appelle ainsi que parce qu'il ne l'est pas justement, et qu'il convient d'en rajouter. Les grands médecins se donnent du cher ami. Il a pu m'arriver, portant le titre de conservateur de bibliothèque – « leur » bibliothèque – et même parfois la cravate (j'avais fait du théâtre, me plaisant aux rôles de composition), que certains d'entre eux me passassent la main dans le dos et me gratifiassent de cet affectueux qualificatif. Bref, je ne pense pas que Bossus fût l'ami de Jeanjean à cette époque, alors même qu'il lui arriva de hausser le ton en réunion comme il l'a raconté plus haut. Autre interprétation : ces deux courriers dont je parle – l'un portant convocation à une réunion du CLL en vue d'organiser un défilé du souvenir à la mémoire des morts du 20<sup>e</sup> tombés un an plus tôt pendant la semaine insurrectionnelle du 18 au 25 août 44, l'autre en vue de constituer le fameux Comité de la Renaissance Française du 20<sup>e</sup> – devaient être adressés à Jeanjean non pas en tant que secrétaire du CLL, mais que mandaté par la section CFIC dont il était alors le secrétaire, siégeant à ce titre au sein du Comité (CQFD).

## Les casquettes du père Jeanjean

Secrétaire du CLL, Simon le sera, c'est certain, mais quelques années plus tard, sous la présidence du nouveau maire Ch. Le Cour. D'où les nombreux documents – courriers et comptes rendus de réunions – qui se trouvent conservés de cette période de 1946-47. Les objets de ces convocations, actions et réunions consisteront alors notamment : d'abord en octobre 46 (2348), en la préparation du référendum du 13 octobre *en vue d'assurer la plus large majorité en faveur de la Constitution démocratique et républicaine* ; ensuite en avril 47, dans un ensemble de mesures à prendre (2349) *devant les prétentions au pouvoir personnel du Général De Gaulle* (qui a quitté le pouvoir mais espère revenir rapidement pour établir un régime présidentiel), *devant les agissements et l'activité des factieux du 20<sup>e</sup>*, enfin dans la création d'un Comité de vigilance républicaine (2347) en vue de faire pièce à tout « *complot contre la République et la Constitution* » – comité qui n'est pas sans rappeler les Gardes Patriotiques organisées en 1944 en liaison notamment avec les FFI (2705).

Comme quoi décidément, *gagner la paix* n'est pas une mince affaire. D'où le point d'interrogation que j'ajoute à ces mots en titre du présent chapitre, emprunté initialement à un article de Marc Sangnier publié dans *l'Aube* du 8 mai 45<sup>10</sup>. Gagner la paix ? Il y a encore loin de la coupe aux lèvres. À propos de Sangnier, c'est aussi par les mots « *Mon cher ami* » qu'il s'adresse à Simon dans l'invitation qu'il lui fait (2218) à venir rencontrer quelques camarades dans ses locaux du Boulevard Raspail. Cela pourrait sembler tout aussi formel, mais la conclusion, *bien fraternellement*, paraît autrement chaleureuse. La politique, qu'elle soit aux mains de professionnels à plein temps ou de travailleurs plus ou moins déchargés de leurs obligations professionnelles, est un vrai métier comme l'allumage des réverbères ou la vente des becs de gaz.

Comités, commissions, postes de conseillers, les casquettes ont tendance à se multiplier sur la tête de Simon Jeanjean, même si je ne vois pas qu'il ait jamais brigué un mandat électif. Siégeant au CLL au titre du syndicat, il n'abandonne pas – ou plutôt il reprend, après quelques années d'interruption forcée – ses activités politiques au grand jour. Fini le PDP, il a adhéré naturellement au Mouvement Républicain Populaire (MRP), constitué lors du Congrès constitutif de novembre 44.

(C'est à ce titre, je suppose, que le Conseil Municipal de Paris l'élima *en qualité de suppléant en vue de l'élection des Conseillers de la République de la Seine*, comme l'en informe un courrier (2226)

---

<sup>10</sup> Cité au chapitre précédent.

daté du 18 octobre 1948 lui demandant une réponse rapide. Rien d'autre à ce sujet ; on ne connaît pas sa réponse.)

Dans le 20<sup>e</sup> arrondissement, le MRP avait été précédé par un « Mouvement Républicain de Libération » (MRL ? Ce sigle ne s'imposera pas) dont la première réunion, suivie de bien d'autres, se tint le 9 septembre à l'instigation du camarade Robinet, constituant un bureau provisoire dont la présidence fut assurée par Jeanjean. Ce MRL-MRP n'avait pas ménagé ses efforts, à en juger par une liasse de comptes rendus manuscrits du président (2760). Jeanjean reste à ce poste, au moins jusqu'au Comité Directeur du 5 mai 1946 du MRP – 20<sup>e</sup> section (2761), tenant soigneusement à jour le cahier des adhésions (numéro – nom – prénom – adresse - profession – cotisation – date) de 1944 à 1950 (2759).

Le MRP ne sera certes pas le grand parti unique issu de la Résistance rêvé par Pierre Brossolette et par Jean Moulin, ni un parti travailliste. Il se posera, face notamment au PCF et à la SFIO, comme le nouveau mouvement démocrate-chrétien à l'instar du PDP d'avant la guerre, mais beaucoup plus important et puissant. Emmené par Georges Bidault, il arrive en deuxième position aux élections constituantes-législatives du 21 octobre 1945, derrière le PCF. Rien à voir, donc, avec le petit PDP d'avant-guerre, comme n'ont rien à voir les années d'après-guerre avec les années folles, ni les impératifs de cette reconstruction riche en soubresauts révolutionnaires avec, rappelez-vous, les successions de soirées festives, de banquets, de sorties à la campagne, organisées par le PDP qui se targuait de cette convivialité familiale, l'érigeant même en élément significatif de son programme d'action. Mais nous n'en sommes plus là. On trouvera à ce sujet, bien des années plus tard en 1961, une synthèse historique sur les origines du MRP – remontant au Sillon, puis aux années 20 – dans un document intitulé *Le MRP cet inconnu* (3663) sous la plume de Raymond Laurent. Il y mettra notamment l'accent sur cette dimension amicale.

Y eut-il un banquet au deuxième congrès national du MRP, du 13 au 16 décembre 1945 ? Je n'en vois pas trace. Sans doute n'était-ce pas envisageable en cette période encore de rationnement, et peut-être s'y sera-t-on contenté de sandwiches. Le document de 24 pages grand format publié à cette occasion (2709) est exempt de toute préoccupation gastronomique, même s'il se consacre au premier chef à la situation économique et sociale, titrant en page 2 « La France a faim ». Rationnement sur le pain, sur l'alimentation, sur le textile, pour des années encore. Simon Jeanjean en a gardé quelques exemplaires dans ses archives. Exemple : cette **carte de tickets pour les articles de ménage en fer**, datée de 1947 (2029).



Au fait, je n'aurai garde d'oublier que juste après ce congrès, eut lieu un autre événement où furent invitées Geneviève et Monique Jeanjean : le mariage, en la majestueuse église Saint Augustin dans le 8<sup>ème</sup> arr<sup>t</sup>, de leur amie Blanche Cointre (ma mère, dite Blanchette comme la leur), avec un drôle de chef scout très gentil, pas très grand mais sûrement un type formidable

pour qu'elle en soit si gravement amoureuse, un futur professeur de lettres nommé Jacques Péchenart qu'elle aurait rencontré aux Chantiers de Jeunesse. Ce qui nous ramène à nos ouailles – du latin *ovis*, nom générique du genre féminin –, celles de la famille Jeanjean, désormais rapprochée de la famille Péchenart.

### La vie continue (le scoutisme etc.)

Car la vie continue et même reprend si tant est qu'elle se soit interrompue. Je veux parler du quotidien, des loisirs et de la vie familiale. Pour les loisirs, l'album de photos traverse une période de vaches maigres : les lieux représentés, après les Sables d'Olonne en 39-40, sont tous situés à proximité de Paris – Quincy, Malesherbes, deux petites pages. Aucune photo de 44 à 46. Ensuite c'est Bierville – le château légué par Sangnier à la CFTC, situé à Boissy-la-Rivière – à travers une série de photos prises en 1947. Il faut attendre 1948 pour reprendre enfin le large dans le Cantal et à Rocamadour, et en d'autres lieux les années suivantes. Quant aux albums des guides, constitués par Geneviève et Monique, c'est parfois compliqué en raison d'un classement fantaisiste ou par trop implicite. On peut cependant dire que les activités reprennent pleinement en 1945 avec un pèlerinage à Chartres et un camp d'été, situé à Trizay en Charente-Maritime. On y reconnaît Fernande, alors que les Jeanjean et elles n'appartenaient pas à la même compagnie de guides avant la guerre. Il s'agit donc d'une formation nouvelle, probablement celle des guides aînées, moins nombreuses et adultes. Et on les verra s'activant encore, jusqu'à 1948 – avec jupe et cravate d'uniforme, en camp fixe ou itinérant, à vélo, vers Rouen, vers le Chemin des Dames, à Marolles (près de Brétigny où j'ai campé aussi, à moins que ce ne soit Marolles-sur-Seine ou Marolles-en-Brie, mais la probabilité est forte pour que ce soit bien Marolles-en-Hurepoix, et que ma destinée de petit louveteau ait croisé là celle de mes marraines guides aînées) – s'activant dans les années d'après-guerre comme pour rattraper les années perdues.



En 1945 encore, une page entière est consacrée au *mariage de Janine* qui appartenait de toute évidence au mouvement scout (6659). C'était le 24 décembre (le surlendemain, donc, du mariage de mes parents) comme je l'apprends par une mention manuscrite au dos de la photo, dédiée à la « cheftaine Jeanjean ». Espérons que son mari en faisait partie aussi, des scouts, sinon il aurait pu se sentir gêné de la haie d'honneur et du martial salut qui encadra leur sortie de l'église. Les guides d'un côté, les scouts de l'autre, franchement, ça vous a quand même quelque chose de mussolinien, je vois mal mes parents se faire saluer de la sorte (mais je peux me tromper).

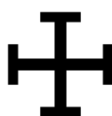
La « cheftaine Jeanjean »... était-ce Monique ou Geneviève ? Elles avaient alors 21 et 25 ans. Les guides aînées avaient vocation à encadrer les plus jeunes. Je pencherais donc ici pour Geneviève, d'abord en raison de son âge, tel qu'elle ait pu être précédemment la cheftaine d'une jeune femme en âge de se marier. Par ailleurs, quel que fût le caractère de Monique, je ne serais pas étonné que Ginette, de par son droit d'aînesse acquis à tout jamais, l'ait emporté à cette occasion sur sa jeune sœur, chacune mettant ses œufs dans son propre panier, complémentaire de l'autre comme il se fait au sein d'un couple (le leur, aux deux sœurs, n'était pas encore définitif, loin s'en faut, mais on parlait déjà, c'est certain, de « Monique-et-Geneviève » avec un tiret, considérées en privé comme inséparables).

De la même époque date justement un courrier de Simon Jeanjean, daté du 25 novembre 45, adressé au curé d'une paroisse inconnue où il avait assisté à la messe le dimanche précédent, et dont l'objet de départ est le mouvement scout (2216-2217) :

*Monsieur le Curé, – Ayant, par hasard, assisté à la messe de 9 heures dimanche dernier à votre paroisse, j'en suis sorti passablement étonné, voire scandalisé, du sermon que j'y ai entendu, et vous me permettez de m'en expliquer...*

Très en colère, notre Simon, comme s'il n'était pas déjà suffisamment occupé, s'est fendu de deux pages bien serrées pour dire sa façon de penser à ce curé de gauche. *Tout d'abord, vos critiques contre le mouvement scout...* Ces critiques, sous-entendues mais on peut les deviner – comme toujours dans ce fonds Jeanjean où l'on a les questions mais pas les réponses, ou inversement –, pourraient se résumer dans l'impression que nous a faite la photo du mariage de Janine, où le salut scout, bras tendu, faisait furieusement penser au salut fasciste. Ce qui n'est pas du goût de Jeanjean, mais alors pas du tout.

*Vraiment, au lieu de vous attaquer (...) à des jeunes gens, qui ne pouvaient vous répondre, n'aurait-il pas été plus logique de vous adresser à leurs aumôniers voire à l'autorité diocésaine, qui vous donneraient certainement des renseignements qui semblent vous manquer sur ce mouvement (...)* Quant à la croix scoute, elle n'est pas la croix gammée, comme vous l'avez prétendu (répétant une perfidie communiste destinée à déconsidérer un mouvement catholique) mais la croix potencée de Jérusalem. Et vos diatribes ne contribuent certainement pas à attirer les jeunes dans votre paroisse.



*L'objet du litige*

(De mon côté j'essaie de comprendre les relations, les différences, les compatibilités et parentés entre les Scouts de France, mouvement préexistant fondé par Baden-Powell à l'orée du XX<sup>ème</sup> (siècle), et les Chantiers de Jeunesse de Pétain et du Général de La Porte du Theil. Ce sont eux, je suppose, que ce prêtre avait surtout dans le collimateur.)

Pour le Curé X ce n'est pas fini. La riposte de Jeanjean porte ensuite sur la question sensible de la liberté de l'enseignement. *Vous prétendez que ceux que les catholiques ont envoyé à la Constituante pour défendre la liberté de l'Enseignement ont failli à leur tâche. Que faites-vous des interventions de Henri Teitgen, et de Maurice Schumann ? Ignorez-vous que les anticléricaux avaient la majorité à l'assemblée ? Dans ce cas, veuillez prendre connaissance...* La fin de la lettre, appuyée sur une citation qui se veut imparable, vise à mettre KO son adversaire. Ce qui ne sera sûrement pas le cas. Enfin rien n'empêche de penser que le curé X aura lu cette réponse en chaire le dimanche

suis. Ce que je sais, c'est que sur cette question au moins de l'école libre, Jeanjean le Lorrain – sans doute partisan du Concordat – n'aurait pas été d'accord avec mon laïcard de père.

On n'est d'ailleurs pas au bout des démêlés avec les prêtres, ni avec l'enseignement libre. Quelques mois plus tard, Simon Jeanjean aura l'occasion de reprendre la plume à titre privé. Et sur un sujet qui plus encore lui tiendra à cœur, puisqu'il s'agira d'assister sa fille Monique dans la défense de ses droits. Monique qui très tôt a pris sa carte de la CFTC, puis du MRP où elle militera activement.

### Jeanjean contre Gerson, 20<sup>ème</sup> contre 16<sup>ème</sup>

Au fait, où en sont les Jeanjean à la fin de la guerre, reprenant leur parcours interrompu peu ou prou ? Je ne parle pas de Denise, qui d'ailleurs ne s'appelle plus Denise mais Marguerite-Marie, maintenant qu'elle a quitté jusqu'à son prénom et qu'elle vit sa vie cloîtrée (au moins en partie, mais sans lien autre avec la famille qu'une visite mensuelle, si je ne m'abuse, au parloir, comme il se fait en prison). Les parents ont poursuivi leur travail, gagnant leur vie et souvent celle de leurs filles plus ou moins autonomes. Simon est toujours directeur commercial de la SBV, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1951. Blanche comme dactylo travaille au Comité de la Croix-Rouge du 20<sup>e</sup> arrondissement, mais cela ne durera pas, elle sera remerciée, dans les deux sens du terme, à la date du 1<sup>er</sup> novembre 46, suite à restrictions budgétaires (2244). Je n'ai aucun certificat de travail ultérieur, mais il faudra bien aussi, je suppose, qu'elle continue d'assurer l'intendance quotidienne. Madeleine, revenue vivre dans le giron familial, fait quelques ménages par ci par là. Elle a vingt-huit ans en 1945, mais en paraît dix ou vingt de plus sur quelques photos de l'album, toujours avec ses lunettes rondes cerclées d'écaïlle. Son handicap lui donne droit à des séjours dans le midi où elle devait se rendre dès que le temps était trop froid et surtout humide, c'est-à-dire d'octobre à février-mars. Ginette aussi, d'ailleurs, partit en cure assez souvent pour soigner sa santé au soleil ; elles ont dû y aller ensemble avec Madeleine, quelquefois. Geneviève, d'ailleurs, faisait de la couture, et travaillait par ailleurs régulièrement dans le cadre de l'Initiative, où elle était bonne à tout faire et encadrait probablement aussi les jeunes apprenties comme l'ont fait aussi ma mère et Fernande. *Payée par l'État*, précise-t-elle, *c'était vraiment un organisme d'État...*

Monique, enfin, a été recrutée, dès 1942 ou 43 malgré son jeune âge – elle avait moins de vingt ans, mais il faut croire que ses capacités intellectuelles et humaines le permettaient – comme institutrice à l'école Gerson, 31 rue de la Pompe dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Ce fut au départ un arrangement à l'amiable, obtenu à la faveur d'une rencontre impromptue dans le cadre de la paroisse. Il faudrait parfois se méfier des arrangements à l'amiable. Je ne suis pas sûr qu'elle ait été embauchée directement à Gerson, plutôt d'abord dans une autre école, sans doute dans le 20<sup>e</sup> par l'intermédiaire d'un prêtre rencontré un beau dimanche après la messe. Mais qu'importe, c'est surtout de Gerson qu'elle m'a parlé. Du nom de Gerson (Jean de Gerson, 1363-1421, théologien humaniste, prédicateur et homme politique né dans les Ardennes), Monique n'avait aucune raison de se méfier, moins en tout cas que du très bourgeois « 16<sup>e</sup> », de ses pompes et de ses ouailles. Quant à l'établissement catholique en question, sa devise *Sursum corda* (Haut les cœurs !) lui convenait à priori car elle n'a jamais manqué de courage. Il lui en fallait pour s'occuper de ces filles et fils de bourgeois, aussi jeunes fussent-ils, dans ces temps difficiles. Elle en garde quelques bons souvenirs du point de vue strictement pédagogique, car elle aimait s'occuper des enfants, et aurait sans doute aimé en avoir. Mais l'interview dit autre chose : *L'école Gerson, c'est réputé*, affirme Geneviève. Monique ajoute :



*C'était une école où les gosses payaient assez cher, mais nous on n'était pas beaucoup payé. Et puis c'était la guerre, et alors je donnais des leçons supplémentaires... à un gamin, à qui on a apporté une assiette de petits sandwiches... Il a mangé ça devant moi, quel culot ! il m'en a même pas offert... Et Geneviève, qui connaît l'histoire comme si c'était la sienne, d'ajouter : Elle avait même des élèves qui faisaient des échanges, alors il y en avait un qui échangeait les petites cuillers... les petites cuillers en argent, il lui avait échangé pour je ne sais quoi, une babiole tu sais ! (elles rient). Mais j'aimais bien, quand même, dit Monique...*



*Photo de classe. Monique, École Gerson (1446)*

Ce qu'elle apprécia nettement moins, c'est le comportement de la direction à son égard. Une femme, vous pensez ! et une gamine en plus, de 17, 18 ans à peine, du moins à ses débuts, jusqu'à 22-23 ans à la fin... *Et imagine-toi que... ah, ils étaient gentils à cette école-là...* (Ginette prend le relais, coupant court à cette ironie amère : ) *Mais un jour Monique dit « Quand même je ne gagne pas beaucoup, vous savez, 5000 francs par mois ». On lui répond : « Vous vivez chez vos parents, vous avez bien assez » Enfin bref, c'était une fille à papa, elle avait assez pour acheter... sa poudre de riz ! ». Ils devaient en parler en famille, en rentrant le soir à la maison. Et la moutarde au nez de son père devait commencer à monter sérieusement...*

Les choses s'enveniment à la fin de l'année scolaire 1946-47. Le directeur ayant opposé, à une demande d'augmentation ou de changement de service, son refus sous la forme d'un bref billet manuscrit (2219-2220), elle lui présente sa démission. S'ensuit un échange de plusieurs courriers, d'abord manuscrits de la part de l'école (je n'ai pas les doubles des lettres de Monique), puis enfin dactylographié, daté du 12 septembre 47, nouvelle fin de non-recevoir. Elle se trouve licenciée sèchement dans les pires conditions. À ce point, le 26 septembre, Papa Simon prend la plume (ou plutôt se met au clavier) et monte au créneau en son nom propre et en tant que père de famille (2224-2225) :

*Ma fille Monique me communique la lettre de Monsieur l'Econome du 12 courant. – C'est sur mes instances qu'elle a dû donner sa démission. Il ne m'est plus possible de boucler mon budget et par conséquent de me contenter d'un salaire aussi faible. – J'ai eu 4 enfants, l'aînée est religieuse, la deuxième, malade ne peut pas travailler. Et les faibles économies que j'avais pu faire ont été englouties pendant la guerre. Je ne peux plus conserver plus longtemps une fille de 23 ans au trois-quarts à ma charge. Il faut qu'elle se suffise. J'ai 62 ans et ne pourrai pas toujours l'entretenir...*

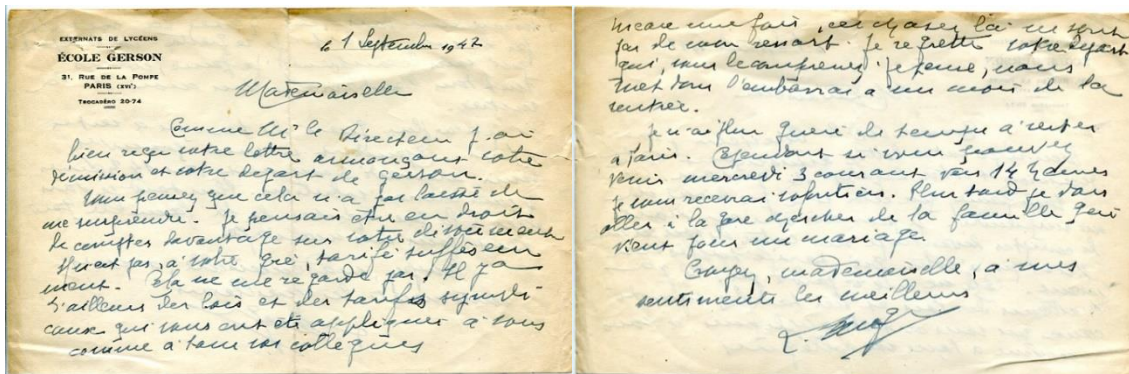
Il est fatigué, Jeanjean, cette fois on le voit courber l'échine. *À la fin de l'année scolaire Monique a essayé de vous expliquer sa situation. S'est-elle mal expliquée ?...* Il y va en douceur, mais c'est plutôt eux, les Gerson, qui n'ont rien écouté. Le paragraphe suivant de sa lettre vise à montrer l'insuffisance objective du salaire accordé à Monique. Puis, enfin et déjà de guerre lasse – car j'ai l'impression qu'il n'y croit pas, que c'est peine perdue, seulement écrit pour mémoire (et il aurait dû envoyer sa lettre au *Canard enchaîné*) – en vient à la question du préavis :

*Monsieur l'Econome dit dans sa réponse qu'il aurait fallu vous prévenir un mois avant la fin de l'année scolaire. Permettez-moi de vous rappeler qu'en 1944, ce n'est ni 3, ni 1 mois à l'avance, mais le jour même de la rentrée que Monique a été prévenue et qu'il lui a été signifié que vous vous priviez de ses services.*

On voit ici que l'emploi de Monique à Gerson fut interrompu en 1944-45. Et effectivement nous avons dans les archives deux photos de l'école Lacordaire. Il y eut donc deux périodes de travail à Gerson...

*Or, vous n'ignorez pas qu'il est difficile à une institutrice de trouver un emploi à cette époque où toutes les écoles sont pourvues. Et pendant l'année scolaire 1944-45, Monique n'a trouvé que des remplacements et a perdu en 1945 la plus grande partie de sa rémunération de vacances. – Le dommage subi par Monique à cette époque est donc autrement important que celui d'un préavis peut-être tardif mais qui vous a certainement suffi pour pourvoir à son remplacement.*

Et toc, l'argument fait mouche. Mais Gerson s'en tamponne le saint siège. C'est le pot de terre contre le pot de fer, le 20<sup>ème</sup> contre le 16<sup>ème</sup>. Est contre Ouest parisien, gilet jaune contre soutane avec complet veston etc., ainsi qu'il en est et sera pour les siècles des siècles. Du moins l'aura-t-il écrit, et – notons-le au passage – n'aura-t-il fait agir aucun piston politique à l'appui de sa démarche.



2221-2222 : Réaction de X, de l'école Gerson, à l'annonce de la démission de Monique Jeanjean : "Cela ne me regarde pas"...

(Gardons une dent bien dure contre l'école Gerson. Car il semble qu'elle soit, entre autres du même acabit, hier comme aujourd'hui coutumière de ce genre de comportements. Gerson, le lycée catholique ultra devenu intouchable. Ainsi titrait le journal *Libération* le 4 septembre 2014<sup>11</sup>. La direction de cet établissement du 16<sup>e</sup> arrondissement parisien impose une ligne de plus en plus réactionnaire. Sans que les instances catholiques ni l'Éducation nationale ne réagissent. Une conférence

<sup>11</sup> [https://www.liberation.fr/societe/2014/09/04/gerson-le-lycee-catholique-ultra-devenu-intouchable\\_1092908](https://www.liberation.fr/societe/2014/09/04/gerson-le-lycee-catholique-ultra-devenu-intouchable_1092908) (consulté en mai 2022)

anti-avortement dénonçant les « semi-meurtrières » qui prennent la pilule, notamment, est suivie d'une inspection... sans suite. Or la radicalisation idéologique et confessionnelle serait bien plus avancée que ce qui émerge en surface. Gerson – triant ses élèves d'après des critères religieux et sociologiques et multipliant les pratiques de harcèlement discriminatoire – cédait en outre, à en croire quelques exemples précis fournis dans ce reportage, au communautarisme le plus outrancier. L'établissement, en cela, contrevenait à la loi de 1959 selon laquelle un établissement sous contrat doit être ouvert à tous. Mais aux yeux du Ministère, *la situation à Gerson n'est pas si grave. Il existe d'autres établissements où la situation est plus préoccupante en terme de dérive communautariste, notamment des lycées juifs ou musulmans.* Un autre interlocuteur évoquait ensuite ce collège parisien catholique et sous contrat, où la note de « vie de classe » était conditionnée à la présence des élèves, pendant une nuit entière, à une séance d'adoration du Saint-Sacrement. On se croirait revenu à l'époque – 1895, souvenez-vous – où la patronne des usines Clément de Limoges trouvait normal d'obliger ses ouvrières à mettre tous les jours la main au bénitier. Ce qui nous ramène au sujet précédent.)

## Tournons la page

Heureusement il y aura un joker. Monique, qui devait avoir de bons atouts professionnels, obtint très rapidement ce qui devait être son emploi définitif. Pour la date précise, il vaut mieux ne pas s'en remettre à l'interview : Geneviève – censée détenir la clé des souvenirs – dit que sa sœur avait alors « 20, 21 ans », ce qui nous ramènerait à la fin de la guerre. Nous dirons deux ans plus tard, au moins à la fin de l'année 47 après l'affaire Gerson. C'est à cette date que Monique fut recrutée, comme on le sait déjà, à l'agence de tourisme Thomas Cook. Le siège à Paris était situé place de la Madeleine. Geneviève l'y rejoindra en 50.

C'est Monsieur Robson, racontent-elles, qui les y avait fait entrer. Les Robson étaient des voisins des Jeanjean au 21 rue de la Chine, ils habitaient au rez-de-chaussée. Lui avait été prisonnier, déporté en camp, pendant toute la guerre. Quant à sa femme, m'ont-elles expliqué, elle avait pu rentrer après quelques mois. Arlette Robson était seule et s'ennuyait ferme. Ainsi l'avons-nous déjà vue en 1943, au moment des hébergements clandestins, et il fallait faire attention, car elle montait souvent à l'improviste. Tout cela se sera expliqué ensuite ; les implications des uns et des autres pendant cette période les auront rapprochés et même probablement liés d'amitié. Je vois d'ici une rencontre des Robson avec Tony Reynolds, au cours de laquelle ils auront pu revivre ces heures mémorables où Tony se précipitait dans les coulisses à l'entrée en scène de Mme Robson ou de qui que ce soit d'autre, et où il rongait son frein, évitant de tousser ou seulement de respirer trop fort, alors que lui parvenaient des bribes de conversation à travers la porte.

Robson, chef du personnel, était bien placé pour faire entrer Monique à l'agence Cook. Ce qui me trouble, c'est qu'elles persistent, Ginette et Monique, à faire remonter tout cela à 44 ou 45, ce qui est simplement inconciliable avec les dates des courriers, nécessairement antérieurs, échangés avec l'école Gerson – même à considérer que le recrutement, peut-être inopiné, de Monique chez Cook, ait été le vrai motif de sa démission. Ce qui ne change rien au fait qu'elle était effectivement exploitée de façon abusive depuis un certain temps à Gerson. Mais bon, avec Cook tout allait changer. Les chefs étaient anglais, le personnel français, l'entreprise dynamique et le travail ne manquait pas. Monique fut d'abord sténodactylo, puis monta en grade assez rapidement.

À suivre.

## Chapitre XIX – 1950, des couronnes et des couleuvres

---

*Où l'on verra, si l'on ne le savait déjà, en quoi cet an de grâce 1950, non content de marquer incontestablement le mitan du siècle, revêt en outre une importance particulière. Ce qu'étant dit, le présent chapitre sera fait de contrastes, porteur en ces années-là du meilleur comme du pire (nouvelle histoire secrète, nouveau roman par lettres – une désolante histoire d'amour).*

### Que du bonheur ?

Le milieu du siècle vaut bien qu'on marque un temps d'arrêt. C'est un repère solide. À le considérer par le petit bout de la lorgnette, c'est tout premièrement l'année où je suis né. Le 19 mars 1950, très tôt dans la matinée, Chemin de Saint-Bernard à Sedan, Ardennes. Mon père, prof de lettres, avait été nommé à Charleville-Mézières, dans ses terres d'origine, juste après son mariage en 1945. Pourquoi Sedan précisément, je n'en sais rien. Marie ma sœur aînée y naquit l'année suivante, puis Claire en 48, et ainsi de suite.

Pour ma marraine – coïncidence heureuse – la date de ma naissance reste associée précisément à celle de l'annonce de son recrutement comme sténodactylo chez Cook où Monique l'avait précédée quelques années plus tôt. Enfin un emploi fixe. C'est encore Monsieur Robson, le voisin anglais de la rue de la Chine, qui a été le bon ange. Jusque là elle faisait de la couture à domicile. Son seul local, explique-t-elle dans l'interview, pour la confection et pour recevoir les clients, était la chambre qu'elle partageait avec Monique et Madeleine – enfin non, peut-être pas avec Madeleine qui était vraiment très malade, mais de toutes façons ça n'allait plus. Il en aura vu, ce petit appartement de la rue de la Chine, avant que je ne le connaisse et ne contribue à mon tour à le surpeupler. Ils ont dû en parler entre eux, les Robson, il fallait faire quelque chose pour Ginette. Chez Cook elle fut employée à la comptabilité. « *Et alors tu sais, me raconte-t-elle, annonçant le point fort de l'histoire, ...je l'ai su quand tu es né !* » Trop de bonheur c'était, de se voir annoncer la naissance du filleul attendu, et le même jour d'apprendre qu'elle allait pouvoir entrer chez Cook après sa frangine.

(Deux bonheurs en un seul, à la hauteur de ces belles années cinquante où j'eus la chance de venir au monde. C'est vrai, j'aurais pu ne pas exister, l'ovulation aurait pu ne pas avoir lieu. Et en plus j'arrivais au meilleur moment, après trois guerres dont deux dites mondiales, et il n'allait plus y en avoir pendant un bon moment, de ces guerres à domicile, les suivantes resteraient gentiment à l'écart, pas moins terribles mais nous épargnant, nous fichant plus ou moins la paix, et l'économie se remettant à flot en ces années qu'on appellera les Trente glorieuses avec un T majuscule.)

Monique de son côté avait pris du galon. « *J'étais au comptoir, les gens venaient, ils voulaient aller à Pétaouchnock, je leur organisais leur voyage, c'était mon boulot. Il fallait réserver des hôtels... Sa hantise, intervient Ginette, toujours compatissante, c'est quand les gens changeaient d'avis, " Ah ben finalement j'y vais pas ", alors bon, elle avait réservé pour 30, il n'en fallait plus que 29, les billets d'avions et tout le reste... elle se cassait la tête...* » Partie en stage de trois mois en Angleterre au bout de quelques semaines comme sténodactylo, Monique en était revenue avec une bonne maîtrise de l'anglais, suffisante pour lui permettre dans un premier temps de répondre au téléphone, ensuite d'accompagner des voyages, puis d'accéder au poste de *chef de service des groupes et séminaires*. Son plus beau souvenir : l'Afrique du Sud.



Je me souviens du **bureau, place de la Madeleine (1467)**, à l'angle du boulevard de la Madeleine et de la rue Royale, elles avaient dû m'y emmener. Ensuite ç'a été rue de Rome. Elles racontent, sans s'attarder aucunement sur tout ce que je devine en parcourant les archives, des cartes postales reçues de pays lointains, quelques échos de groupes ravis, quelques Messieurs que Monique a dû côtoyer dont certains, peut-être ont tenté leur chance auprès de cette belle femme pleine de vie. Elles me racontent leur carrière, cette histoire commune d'elles deux qui ne se sont jamais guère éloignées l'une de l'autre. Restent surtout les souvenirs communs.

*M. : – Et Nénette, on a eu la chance de faire une croisière, à nous deux.*

*G. : – Ah oui... Non, moi j'ai payé à moitié...*

*M. : – Moi c'était gratuit. Alors c'était agréable quand même. On a été aux Canaries. Madère...*

*G. : – Oui, Madère avant. Oh... oh Madère !...<sup>1</sup>*

Ainsi se déroule dans l'interview leur carrière chez Cook, en résumé rapide jusqu'à la retraite. Monique ne se souvient plus très bien, alors elle demande à sa sœur : « *J'ai quitté en quelle année, 84 ?* » (Ginette la chef opine du chef). 84, cela lui ferait 40 ans de carrière, si leur compte est bon, mais on a vu que non, elle n'a pas pu commencer en 44. Bref. Ginette, elle, aura travaillé nettement moins longtemps, ayant commencé plus tard et terminé plus tôt pour cause de maladie. Maladie ? J'ai compris qu'il s'agissait d'une dépression. Mais nous n'en avons pas vraiment parlé.

## La mort de Madeleine

Mais je n'oublie pas que cette année-là, où je naquis et où ma marraine débuta chez Cook, fut aussi celle où mourut Madeleine. Le 19 novembre 1950. Madeleine avait vécu 33 ans. L'âge du Christ, paraît-il, et l'âge qu'avait Simon au retour de la Grande guerre. Il semble que sa maladie se soit aggravée à ce moment-là, jusqu'à une attaque fatale. On devine, à lire certaines phrases des courriers reçus à cette occasion, que ce ne fut pas complètement inattendu. Mais nous ne saurons pas tout. Geneviève en parle dans l'interview, dominée par l'émotion et le regret. Comme si on avait pu l'éviter. On a souvent du mal à ne pas se

---

<sup>1</sup> C'est un souvenir qu'elle m'a fait partager, m'emmenant voir un film au cinéma, riche en couleurs (locales) et en sensations fortes, à bord des fameux traîneaux d'osier dévalant les pentes à toute allure.

reprocher la mort de nos proches. Mais elle préfère ne pas en parler. « *Le dernier jour, elle était sortie, le jour où elle a eu sa crise... Oh, ne parlons plus de ça, tiens !* » – semblant supposer que cela aurait pu ne pas arriver si elle n'était pas sortie.

Il y a dans les archives un abondant dossier sur la mort de Madeleine. Cela commence par le faire-part (2714) :

Vous êtes prié d'assister au Convoi, Service et Inhumation de Mademoiselle Madeleine JEANJEAN, décédée, munie des sacrements de l'Église, le 19 novembre 1950, à l'âge de 33 ans à Paris.

*Qui auront lieu le Mercredi 22 courant. Le service religieux sera célébré en l'église N.-D de Lourdes, 128 rue Pelleport, sa paroisse. De Profundis ! On se réunira 47 Rue Pelleport, Paris-20<sup>ème</sup>, à 10 heures 30. – L'inhumation aura lieu au cimetière de Belleville dans le caveau de famille.*

J'abrège. L'invitation émane, en plus des parents et des trois sœurs<sup>2</sup>, de M. et M<sup>me</sup> Édouard Jeanjean ce qui ne nous surprend pas bien que nous l'ayons un peu oublié, le demi-frère, depuis le temps que les archives n'en disaient rien, ils ne devaient pas se voir bien souvent Simon et lui (c'est dommage, on aurait aimé savoir ce qu'il devenait, Édouard, dans sa maturité). De M. et M<sup>me</sup> Henri Laurent aussi, bien sûr, le parrain de Madeleine et la tante Jeanne. Et puis il y a aussi d'autres membres de la famille dont il faut bien avouer que nous ne savons pas grand-chose, notamment M. et M<sup>me</sup> Georges Chardonney (le cousin Geo, déjà rencontré dans ces pages, qui fut si proche des filles Jeanjean quand ils étaient enfants). Et encore Mademoiselle Nicole Guillot, autre cousine qui épousera Raymond Bauer et sera la mère de Magali, chère Magali, la plus fidèle parente de mes marraines, ses regrettées « mamies » comme elle les appelle encore.

Un avis de décès a d'ailleurs été publié dans *l'Aube*. Au milieu des cartes et des lettres de condoléances à n'en plus finir, des manifestations de sympathie – générant une liste pour les remerciements qui s'élève à 150 noms, dont certains que nous connaissons, souvenez-vous : Fernande Castagnet, Melle Pénard (la fameuse cheftaine Pénard des guides aînées, Dieu sait si j'en ai entendu parler), Thomas Cook & Sons, L'Initiative, Crinon, Les Amis de Bierville, les Sœurs de Saint Vincent de Paul, Juge, Lucas, l'Aube, famille Hotton, Raymond-Laurent, Reynolds, Robinet, Robson, Henri Sinjon, etc. Sans compter le bureau de tabac, le fleuriste... Je suis bien loin de 150. Que d'inconnus, que de relations de toutes parts ! Au milieu de toutes ces lettres, de ce déferlement de foi en une vie *post-mortem* – occasion, heureusement pour certains de reprendre contact, de donner des nouvelles, de faire part de leur changement de situation ou d'adresse, ou tout simplement de faire acte de présence amicale, cela ne peut pas faire de mal – je tombe en arrêt sur cette perle : *Elle a dû entrevoir une vie meilleure et en bonne chrétienne qu'elle était, elle a dû faire volontiers le sacrifice de sa vie*. Qui peut écrire des insanités pareilles ?

Il y a aussi le brouillon d'un début de lettre, manuscrite, probablement antérieure au décès de Madeleine. Je ne reconnais pas l'écriture de Simon, mais la lettre commence par le mot « Papa » raturé, il s'agit donc sans doute de Geneviève ou Monique. Cette lettre était adressée à Denise à qui l'on expliquait pourquoi, après avoir fait *toutes les démarches possibles*, on avait dû se résoudre à un hôpital laïque : « *Dans les maisons de sœurs on ne prend que les vieillards bien portants. Si elle ne peut guérir nous la ferons sortir de là. J'ai oublié de te dire que c'était l'Hôpital Tenon.* » La suite manque. Je ne sais pas pourquoi cette lettre se trouve au milieu du dossier

<sup>2</sup>Dont « Mme Denise JEANJEAN, en religion Sœur Marguerite-Marie des Sœurs de la Charité ».

en question. L'hôpital Tenon, situé juste en bas de la rue de la Chine, était l'hôpital de référence pour la famille Jeanjean. C'est là que Madeleine avait reçu l'ondoiement (2038), deux jours après sa naissance en 1917, et c'est là qu'elle exhale son dernier souffle. *Exit* Madeleine, *Requiescat in pace*.

## Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent...

*Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent  
Passent sous le ciel bleu  
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent  
Je le sais, ô mon Dieu !*

C'est à la dix-huitième strophe du long poème *À Villequier*<sup>3</sup>. Vingt-deux autres encore vont suivre. Comment finir de ressasser la mort de sa fille ? Victor Hugo n'y parvient pas. Il prétend en avoir fini. *Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure – Je sors, pâle et vainqueur*, écrit-il d'abord. L'homme ne peut qu'accepter l'inexorable loi. Mais rien à faire. Au bout de quarante strophes le poème prend fin, mais lui n'en finira jamais. Jamais il ne viendra à bout de son chagrin.

Blanche Jeanjean non plus, semble-t-il, pareillement ne put venir à bout de la mort de sa fille. Du chagrin de leur père Geneviève et Monique ne m'ont rien dit, mais leur mère... Comme elle a dû pleurer. S'en est-elle jamais remise ? Ce *Manuel des Enfants de Marie*, que Blanche avait reçu jadis des Sœurs de SVP, Filles de la Charité de N-D de la Croix de Ménilmontant (3668)... elle avait dû le donner à Madeleine, dont le nom figure à l'intérieur à plusieurs reprises. Ou peut-être le petit livre était-il toujours entre les mains de la maman accompagnant sa fille. Cela l'a-t-il aidée ? Mais pour Madeleine il n'y eut pas de miracle.

Peut-être faut-il que le chagrin choisisse une victime d'élection. Dans la famille Jeanjean il a choisi la mère. Dans la mienne, un quart de siècle plus tard, il choisira le père. Dois-je en parler ? J'ai bien peur, si j'ouvre la bonde, que cela ne déborde et nous éloigne un peu de notre sujet. Mais non, c'est bien le même sujet :

Dans notre famille comme dans celle des Jeanjean il y aura, comment dire ? Un maillon faible ? Une porte marquée d'une croix par l'ange de la mort ? Ne comparons pas. Mal disposée au moule Péchenart, ma sœur Anne-Josèphe a eu en partage la singularité et le fardeau d'une différence. Née en 52, deux ans après moi, belle comme tout, tapant dans l'œil aux mecs, malheureuse le plus souvent, elle aura tenté d'échapper à tout ça. Que faut-il incriminer, « tout ça », ou le déficit en lithium, la dépression, l'impuissance des médecins psychiatres ? D'ailleurs faut-il incriminer ? Elle aura tout essayé – fichant le camp à l'étranger, essayant ci ou ça, se maquillant d'abord, se peignant les ongles, c'était son genre à elle, pas celui de la famille (plus tard elle se serait percé la peau c'est sûr, et tatouée), puis vers la fin se maquillant de moins en moins, mauvais signe – elle aura tout essayé pour y échapper. Jusqu'à (je résume) décider d'y mettre fin définitive, en 1978, en ajoutant cette fois, à la différence des tentatives précédentes, tout ce qu'il fallait d'alcool et de médicaments ensemble pour qu'enfin « tout ça » s'arrête, là-bas, au Pouget dans l'Hérault, où elle vivait en ce temps-là, et où son corps repose à présent définitivement.

Pour notre père quelle souffrance, pour notre papa-silence, quelle culpabilité de n'avoir jamais trouvé les mots qu'il aurait fallu dire. Après la mort d'Anne-Josèphe une foule de paroles s'échangèrent, psychodrame familial, déplorant le silence du père comme s'il n'était pas suffisant de déplorer notre sœur suicidée. Et ensuite il ne pensait plus qu'à ça. À sa petite fille chérie qui avait tant souffert. Il était à la retraite, il peignait des tableaux la représentant,

---

<sup>3</sup> Victor Hugo, *Les Contemplations*.

reproduisant les paroles qui (je ne sais plus d'où) venaient d'elle, et que nous avons fait apposer sur sa tombe : *Ô Dieu lointain prends en pitié celle qui est pauvre et unique.*

Et puis il a écrit dans un cahier. Tous les jours il y écrivait à sa fille, sa petite chérie. On a cru qu'il était vivant encore, comme avant, mais sa seule conversation ininterrompue était dans ces pages avec sa fille morte, une sorte de journal, adressé à elle seule. Il l'a fait en cachette de Blanchette, sa femme. Elle supportait mal de le voir s'y ensevelir, trouvait qu'il n'était pas raisonnable, pensait qu'Anne-Josèphe avait fait ce qu'elle avait à faire, qu'elle avait enfin la paix. Mais rien à faire, il n'était pas d'accord. J'ai essayé de lire ce journal où il s'accuse, se traite de salaud, redit sans cesse comme un refrain *Ô Dieu lointain prends en pitié celle qui est pauvre et unique*, cette phrase qui venait d'elle, et puis des mots tirés du Roi des Aulnes ...*das ächzende Kind* etc – des fragments de poèmes de sa plume, tout cela que j'ai essayé de lire, que j'avais renoncé à lire il y a des années – j'avais rangé le cahier, c'était trop lourd – et j'ai essayé à nouveau mais rien n'a changé les larmes m'étouffent – jour après jour il revient à ce rendez-vous permanent avec elle, on voit bien qu'il n'y a plus que cela qui compte, il dit qu'il *prie comme un abruti, ne sachant plus à qui [il s']adresse*, il revient à *l'horrible Thoronet*, je ne comprends pas d'abord comment il peut parler ainsi de l'endroit dont la paix, dont la beauté sublime, dont l'acoustique sublime<sup>4</sup>... et puis je comprends qu'ils l'avaient visité ensemble un jour avec Anne-Josèphe et qu'elle était trop, trop malheureuse – c'est elle sans doute qui a dit ça, *l'horrible Thoronet*, comme elle avait écrit aussi dans ses graffiti désespérés qu'il cite, *Mon père me manque si dur* – et qu'il n'a rien su faire pour elle, et il est là à revivre tant et tant de moments de la vie de sa fille, à lui écrire *Ma chérie, Mon petit poulet, Ma Minette, Ma Reine*, à lui raconter les jours qui passent, notre vie, le lycée où il a parlé aux élèves du poème *Enfance* de Rimbaud – *C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers*<sup>5</sup> –, parlé avec insistance des chers disparus qu'on voit apparaître et se profiler en esprit sur les décors où nous les voyions jadis, aux élèves qui devaient le trouver fatigué, lui le super-prof, et puis les jours passent et il continue son cahier mais il a pris sa retraite, il n'habite plus à Versailles mais il continue de s'y adresser à elle seule, à lui dire combien il l'aime et qu'il aurait dû non seulement l'aimer mais le lui dire et le lui redire, à lui demander pardon, à revivre année après année ces derniers jours de la vie d'Anne-Josèphe où il se reproche de ne pas être venu la sauver, à lui souhaiter son anniversaire le 19 janvier 79 où elle aurait eu 27 ans, alors qu'elle ne les aura jamais, puis tous les ans et jusqu'à la dernière page où il a encore écrit : « 19/01/83 – Trente & un ans ». Alors qu'elle n'a jamais eu plus de 26 ans. Fin du cahier. Et il est mort trois mois plus tard.

Il souffrait d'angine de poitrine. Angine, comme angoisse, ça serre, et un jour, paf, le cœur cède. Il a tenu cinq ans, jour pour jour, et il est mort, le même jour qu'elle, à Thilay dans les Ardennes où mes parents avaient choisi de retourner lorsqu'il a pris sa retraite. Il est mort dans les bras de Blanchette. D'insuffisance cardiaque, et mort de la mort de sa fille. Priait-il encore ? De nous ses enfants, il n'en est plus un seul qui y croie encore à ce dieu, on ne lui cause plus. Notre mère, elle, a vécu dix bonnes années encore, conduisant sa voiture et voyageant pour venir nous voir, les uns et les autres, au Chesnay, en Auvergne et ailleurs, là où nous habitons.

Voilà, c'est dit, pardon pour la digression.

## Trouver chaussure à son pied ?

Revenons aux Jeanjean et aux années cinquante. Je ne puis m'empêcher, après ces tristes moments, de me mettre un peu à la place de Simon Jeanjean. Il reste trois filles dont l'une est « casée », c'est le moins qu'on puisse dire (ne disons pas recluse, mais cloîtrée oui, ou

<sup>4</sup> Abbaye cistercienne du Thoronet (Var).

<sup>5</sup> Arthur Rimbaud, *Illuminations*, *Enfance*, II.



soustraite). Et les deux autres alors ? Enfin, de Monique ou Ginette, il va bien y en avoir une pour trouver chaussure à son pied !... J'avoue, quant à moi, que cette envie m'a parfois turlupiné d'essayer d'en savoir un peu plus sur la vie sentimentale, voire amoureuse – d'abord présente, puis passée – de ces deux demoiselles-là. J'y ai parfois rêvé rétrospectivement, en lisant quelques lettres bien tendres dans les archives, datant de leur prime adolescence<sup>6</sup>. Pour le reste il était écrit, apparemment, que cela resterait leur secret.

Laquelle, alors, des deux cadettes, va faire mentir ce satané destin ? On pourrait les confronter comme au début d'un match. Nous sommes en 1950. **D'abord, Geneviève dite Ginette, 30 ans** en 1950 (1454), ma marraine depuis ce 19 mars, promise à un poste de dactylo (comptable, ou quelque chose comme ça) à l'Agence Thomas Cook (dite aussi, parfois, « Wagons Lits Cook »). Fut-elle jamais frustrée de rester célibataire ? Pas grièvement, dit-elle. Quand j'ai évoqué cette question avec elle, dans le cadre de notre enquête biographique, elle m'a laissé entendre assez nettement que – contrairement à sa sœur sans doute – elle n'était pas douée pour faire une épouse. Trop indépendante, cabocharde, mauvaise élève, assez peu encline à s'engager sérieusement, même si, elle y insistait toujours, elle regrettait fortement l'absence de mixité qui avait marqué leur adolescence. Elle ne fut pas la seule de sa classe d'âge, loin s'en faut, à avoir vécu cela, et à s'être fait une raison. Voyez avec Fernande, toutes ces filles qui le restèrent...



<sup>6</sup> En fait, la seule « fleurette » (*flirt*) un peu sérieuse qui s'y trouve concerne... Denise ! C'est d'abord une belle lettre, soigneusement calligraphiée, datée du 14 mai 1928 (2245). Denise avait 15 ans. «*Ma petite chérie, écrit son jeune amoureux, Me voici bien seul maintenant, je ne puis te parler et être à côté de toi. Comme ils ont passé vite ces trois jours, attendus depuis je ne sais combien de temps... Toutes mes pensées s'envolent vers toi ainsi qu'une fumée légère... Te rappelles-tu comme c'était bon d'aller se promener ensemble... Mais ces jours passaient trop vite malgré qu'on les prolongeât jusqu'à quatre heures du matin, certains soirs (...). J'espère ardemment pouvoir aller te retrouver à la mer avec tes mignonnes saurettes...* Signé : Ton petit Jo qui t'aime beaucoup !» Il y a d'ailleurs, dans le même petit dossier intitulé « Enfants », un drôle de dessin humoristique signé G.C comme Geo Chardonay (autre donc que « Jo ») Et au dos ces quelques mots, d'une écriture toute différente de celle de la lettre précédente : «*Un cousin affectueux qui n'oublie pas sa petite Ginette et qui l'embrasse de tout son cœur*». Ces petites choses ont été jugées dignes d'être conservées.



**Ensuite Monique, 26 ans cette année (1956).** Physiquement, elle ressemble beaucoup à son père. Signe particulier : chevelure blonde volontiers frisée ou bouclée, visage rond et formes généreuses. Physique avenant donc, depuis son plus jeune âge (finaliste, on s'en souvient, au concours du plus beau bébé Cadum). Déjà chargée d'un poste à responsabilité chez Cook, impliquée dans l'organisation et l'accompagnement de voyages lointains. Nous la savons volontaire, enjouée et apparemment sans complexes, rêvant et peut-être même se préparant à fonder un foyer.

Toutes deux sont d'ailleurs engagée dans toutes sortes de groupes et associations, dont le MRP et la CFTC (puis à la CFDT dans quelques années), Monique en vraie militante avec plus de constance que Ginette. Monique par ailleurs, semble avoir eu une vie professionnelle beaucoup plus mobile et rayonnante que sa grande sœur qui restera cantonnée dans les bureaux.

Je n'étais pas censé savoir ce que je vais raconter maintenant. Car elles ne m'en ont rien dit, même si elles se sont confiées à moi à ce sujet. Ce sujet douloureux n'a jamais été abordé avec Monique. Ma marraine en revanche, m'a touché un mot du grand malheur de sa sœurette. C'était au téléphone, je m'en souviens bien. Elle a tenu à ce que je connaisse cet épisode cruel. Elle aurait bien voulu que Monique vienne à en parler d'elle même, puisqu'avec l'interview l'heure était aux confidences. Que cela sorte, que Monique ne reste pas avec cela sur le cœur, bouclé à double tour. Mais cela n'est pas venu. Ginette m'a seulement dit qu'il y avait eu un homme, une promesse, des fiançailles. Et que cela n'avait pas marché, et que pour Monique ç'avait été affreux. Mais elle n'a pas tout dit. Ne m'a rien dit, en fait, de ce que j'ai trouvé dans les archives, cette liasse de lettres et ces papiers, conservés par leur père, je suppose. Elles devaient bien se douter que c'était là. Elles l'avaient su, mais le temps avait tout effacé. Sauf l'inquiétude de Ginette pour sa sœur qui avait été si malheureuse, et ce silence devenu trop lourd.

Unies comme elles étaient, laquelle des deux a eu l'idée de s'adresser « *Au Seuil des Foyers* » ? Je pencherais pour Monique. Vivant ensemble, chez leurs parents, il n'est pas exclu que ce sujet ait été mis sur la table, comme il en est dans les familles de tous les sujets intéressant la vie et la santé des uns et des autres. Ce que je vois, c'est qu'il ne restait qu'elles deux à la maison. Il a fallu quelques mois, quelques années après la mort de Madeleine. Et elles s'y sont mises ensemble. Les formulaires ne sont pas datés, mais ont été remplis en parallèle. C'eût été fortiche, que toutes deux fissent bonne pioche et dégottassent l'âme sœur.

Encor eût-il fallu qu'à l'hameçon ça morde juste en même temps, ce qui est rarissime, tous les pêcheurs vous le diront. Mais l'une était sans doute plus motivée ou mieux placée que l'autre, et c'est elle qui s'est lancée dans l'aventure.

Il existait alors, préfigurant les sites de rencontre, toutes sortes d'agences matrimoniales d'obédiences diverses. La méthode en vaut une autre pour trouver un mari et fonder un foyer. Le 24 janvier 1951, Monique ou Geneviève, je ne sais, recevait une réponse de l'association catholique « Au Seuil des Foyers », qu'elle avait contactée, l'invitant à s'inscrire moyennant la somme de 1000F, à envoyer une photo et à suivre les instructions. Le prospectus est patriotique et touchant (2711) :

*Le sort de la Patrie est entre les mains des jeunes foyers français. Plus ils seront nombreux et chrétiens, plus son relèvement sera sûr. Favoriser leur création doit être au premier plan des préoccupations des catholiques. – Encouragés par ceux qui ont la charge de la vie chrétienne en France, émus d'autre part par le sort de beaucoup de jeunes filles de grande valeur morale qui, le plus souvent à cause de leur réserve et de leur délicatesse, ne courent pas après les jeunes gens et ne fréquentent pas les milieux où l'on s'amuse, nous avons fondé « Au Seuil des Foyers »...*

Les réponses au questionnaire d'inscription – celle de Monique dactylographiée, remplie à la main (2712) ; celle de Geneviève, manuscrite (2710) – sont par ailleurs personnelles et donc différentes, mais elles y ont évidemment travaillé ensemble. Incertaines quant à la date d'arrivée de leur père à Paris, qu'elles situent toutes deux en 1906 (et non pas en 1904 comme nous l'avons vu), elles sont plus précises sur ses activités présentes, que nous découvrons : *Mon père a quitté son travail depuis un an et pour augmenter sa petite retraite, travaille l'après-midi à la Mutuelle des Avoués dont les locaux sont au Palais de Justice.* Pour le reste, toutes deux souhaitent fonder un foyer chrétien et avoir des enfants. À la dernière question « Quelles sont vos préférences ? » Geneviève répond : *Je souhaite rester près de Paris – ou à Paris – pour mes parents. Je ne suis pas une intellectuelle mais j'aime beaucoup lire et avoir l'esprit ouvert aux choses sociales et politiques.* Et Monique : *Bien qu'ayant toujours habité Paris, j'accepterais avec plaisir la vie en province et même à la campagne, mais mes connaissances agricoles sont plutôt nulles. J'aime me tenir au courant de tout mais je ne sors pas beaucoup. J'aime surtout la vie familiale et la campagne.* On ne peut pas dire qu'elles se mettent spécialement en valeur.

L'histoire ne dit pas si Geneviève reçut des propositions de « Au seuil des Foyers ». La seule réponse en notre possession est adressée à Monique. Elle est datée du 19 février 1953 – date curieusement postérieure au premier courrier du potentiel fiançable. C'est d'ailleurs une copie manuscrite d'une écriture très brouillonne, indigne d'un secrétariat (2363). Les renseignements sont les suivants :

*Monsieur François-Xavier L\*\*\* de V\*\*\*, taille 1m 76, né le 4 janvier 1929<sup>7</sup>. Études secondaires jusqu'en 5<sup>ème</sup>. Sous-officier Cavalerie. Père ingénieur mécanicien, mort pour la France. Mère institutrice libre, 9 frères et 2 sœurs... Références : M. le Curé de Vieille-Église Pas-de-Calais.*

Ce qui vient ensuite, si j'ai d'abord été gêné de le dévoiler, c'est pour Monique qui jamais, semble-t-il, n'en parla à quiconque, préférant l'enfouir au plus secret d'elle-même. Jamais je n'aurais osé lui en parler. Mais à présent (à titre posthume) cette réticence cède la place et s'inverse en devoir, rejoignant la promesse faite aux sœurs de raconter l'histoire de leur famille.

---

<sup>7</sup> Plus jeune que Monique, née en 1924

Les lettres de cette série ne figurent pas à l'inventaire, pas plus que les suivantes, afin de préserver le secret sur la famille L\*\*\* de V\*\*\* (dont le nom et les prénoms n'apparaissent pas ici). Elles ne sont donc pas référencées.

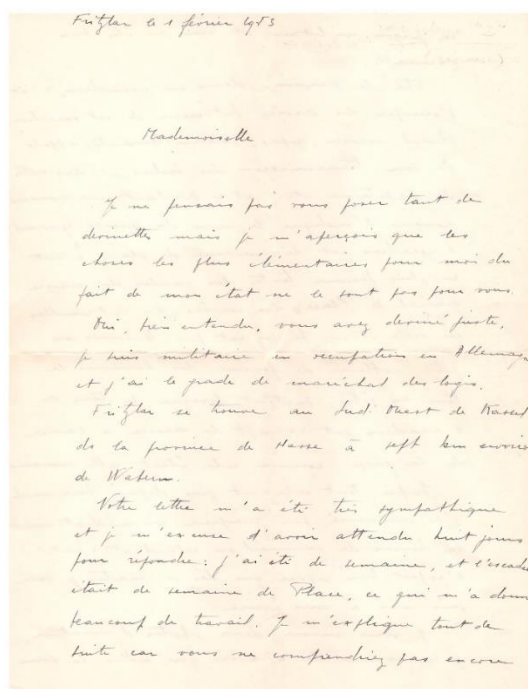
## Fiançailles épistolaires

*Fritzlar, le 1<sup>er</sup> février 1953,*

*Mademoiselle,*

*Je ne pensais pas vous poser tant de devinettes, mais je m'aperçois que les choses les plus élémentaires pour moi du fait de mon état ne le sont pas pour vous. — Oui, bien entendu, vous avez deviné juste, je suis militaire en occupation en Allemagne et j'ai le grade de Maréchal des logis. — Fritzlar se trouve au sud-ouest de Kassel dans la province de Hesse à sept km environ de Watern.*

*Votre lettre m'a été très sympathique et je m'excuse d'avoir attendu huit jours pour répondre...*



Ainsi commence **la première lettre conservée**. Elle sera suivie d'une trentaine d'autres en moins d'une année, soit une lettre par semaine en période normale, c'est-à-dire en dehors des temps de rencontres ou d'interruptions accidentelles. Des lettres longues en général – un à trois feuillets format A4 – rédigées fort correctement et d'une écriture très lisible sans ratures. Ce n'est pas la première puisqu'elle répond à une précédente. Je ne puis m'empêcher, pour ma part, de trouver ce militaire un peu raide dans ses bottes, et de craindre qu'il manque un peu de fantaisie. Il va ensuite procéder à une docte description des servitudes militaires présentées comme des grandeurs : « être de semaine dans un escadron », « de semaine de place », et autres définitions tout aussi passionnantes. Deux photos, dit-il – mais elles ont disparu – étaient jointes à cet envoi, l'une d'Indochine où il était précédemment en campagne, l'autre plus récente prise sur une plage bretonne, où *vous pourrez voir que comme vous j'ai un air insolent de santé que rien n'a pu entamer*. Enfin la lettre en vient à une présentation plus instructive : ses goûts – le sport, le plein-air, qu'il aime autant que Monique – et surtout ses motivations pour le mariage.

Je ne vais pas citer toutes les lettres, il y en a des pages et des pages. Les premières sont envoyées rue de la Chine, puis chez Cook place de la Madeleine. D'abord, faire connaissance. Lui se destinait à l'agriculture mais la guerre en a décidé autrement, il a maintenant bientôt sept ans de service. Il tient des propos modérés sur la guerre d'Indochine et sur les Annamites. *Ce qui est certain pour moi c'est que j'ai trouvé là-bas des races très sympathiques avec lesquelles je m'entendais fort bien en faisant mon devoir de soldat français.* Plus concrètement il dit être *susceptible de retourner là-bas mais dans un avenir lointain.* Monique, de toutes façons, peut se préparer à l'idée de devenir une femme de militaire en garnison. *Ne vous inquiétez pas, la situation des femmes de sous-officiers en Allemagne est assez intéressante.* Il lui présente ses frères et sœurs, les uns mariés et parents, les autres non, dispersés sur le territoire. Famille très catholique évidemment. Lui-même a été scout de France. Son premier totem était *Escargot à roulettes* mais cela ne lui convenait pas ; il fut nommé *Ours flegmatique*, ce qui n'était guère mieux vu son caractère enjoué, mais bon.

D'ailleurs catholique avant tout, conformément à l'esprit « Seuil des Foyers », il n'oublie pas la dimension militaire. « SACRIFICE... VERTU DU SOLDAT », tel est le titre d'un texte imprimé qu'il lui envoie, tiré d'un document religieux d'origine inconnue (bref extrait préluant à une pleine page de soumission dévote) :

*Vous savez, Seigneur, que notre vocation de soldat n'a pas de sens si elle n'est d'abord la vocation de sacrifice... Il n'est que de nous regarder vivre. Trop souvent séparés de nos foyers, tiraillés entre cette constante disponibilité qui nous est demandée et nos devoirs les plus impérieux d'époux et de père, imposant à nos femmes la vie la plus rude : le nomadisme et la solitude (...) Vous savez que nous ne faisons presque jamais ce que nous voulons, etc.*

Ils se sont rencontrés une première fois à Paris à l'occasion d'une permission. *Lors de notre entrevue, j'ai pu vous paraître un peu froid ou trop réservé. Je n'ai simplement pas voulu vous laisser croire que je désirais forcer votre décision, mais il me semble que continuant à correspondre il serait tout naturel que nous nous tutoyions...* Le gaillard semble décidé à rester aux commandes, tout en décrivant son idéal de vie conjugale comme parfaitement égalitaire. Se dit d'ailleurs enchanté du premier contact avec les parents Jeanjean. Il faudra envisager un déplacement officiel à Vieille-Église, ou de sa mère à Paris. Quant au tutoiement, Monique a dû le juger prématuré. Ils ne l'adopteront – du moins lui, puisque nous n'avons pas les lettres d'elle, mais la réciprocité ne fait aucun doute – ainsi que des formules enfin moins polies et plus amoureuses, qu'à partir de leur rencontre suivante. Mais celle-ci va se faire attendre.

(Tutoyer, vouvoyer, la belle affaire. On n'en finit pas d'épiloguer sur ce que cela induit ou suppose en français. Pas grand-chose, en fait. Je me souviens, parce que ma mère nous l'a raconté, qu'elle et mon père se sont donné du « vous » jusqu'au jour même de leur mariage en 45. En témoignent quelques belles lettres qu'il lui avait écrites et qu'elle a conservées, seule trace qui nous reste de cette préhistoire familiale. C'est très mignon.)

Je passe sur la narration du retour de François-Xavier de Paris à Fritzlar, en scooter s'il vous plaît, son « engin » comme il dit, ou sa « monture », qu'il bichonne amoureusement. Le trajet passe par Metz, ville qui leur servira ensuite de point de rendez-vous lorsqu'il le faudra. C'est une véritable expédition, qu'il termine fourbu et gelé après s'être arrêté tous les 25 km pour battre la semelle, mais il aime ça.

Sur un point au moins ces lettres me rappellent celles du soldat Jeanjean en 14-18. Je veux parler de la difficulté d'obtenir une permission, ou seulement de s'aventurer à prévoir quand cela sera possible. Le soldat L\*\*\* de V\*\*\*, bien que déplorant les privilèges constamment accordés à ses collègues mariés – et aspirant à entrer au plus vite dans cette catégorie – semble cependant s'y résigner avec une abnégation dont Monique pourrait venir

à se lasser. Car les promesses de permissions s'apparentent le plus souvent à un supplice de Tantale.

En avril, les lettres se font cependant plus précises quant aux projets de congés et de vacances communes pour l'été. La permission d'été est d'abord prévue pour début juin. On opte pour le Pays basque, chez le frère aîné. *Votre sœur pourrait nous accompagner. Toutes considérations sur la morale mise à part* (que diable entend-il par là, le F-X. ?) *elle ne s'ennuierait pas du tout.* Mais cela ne va pas aller comme une lettre à la poste. F-X. doit passer un « Brevet d'armes premier degré » (BPA) prévu – ? première nouvelle ! – pour la première quinzaine de juin. Pas question de le manquer, les impératifs militaires avant tout. Et ce qui risque bien d'arriver, c'est que les deux sœurs se pointent à Biarritz je ne sais combien de temps avant le valeureux soldat qu'on attendra comme le Messie. Elles connaîtront déjà son frère Michel et sa famille bien mieux que lui. Ce nonobstant il y croit mordicus, à leur projet de mariage. Il le répète à l'envi, et ça y est, Monique le suit sans réserve.

Encore un paragraphe extrait du courrier suivant. On y voit le réalisme de ce François-Xavier qui a l'air de bien se connaître – ce en quoi il ressemble un peu à Simon Jeanjean. De quoi inspirer confiance à Monique :

*J'en reviens au sujet de ma future carrière. Je crois que nous pourrons y penser sitôt mariés, rien n'empêchera. Mais je suis un peu sceptique sur une décision prise plusieurs années à l'avance ; j'ai déjà fait tant de projets que je n'ai pu réaliser. "Fais ce que dois, advienne que pourra" est un peu ma devise...*

Bon d'accord, advienne que pourra. Je trouve seulement qu'il y revient souvent, à sa carrière, plus qu'à celle de Monique dont il n'est guère question. Une exception cependant : sachant qu'elle est candidate aux élections municipales, il en demande tout de même des nouvelles en post-scriptum... avec un brin d'ironie proche de la condescendance :

*Tâchez par la suite d'aller jusqu'à la députation, et une fois à la chambre prenez le balai, il y en a un bon coup à donner !*

Cependant les jours passent, et s'approchent ceux où ils pourront se retrouver à Biarritz. Plaisir anticipé des balades le long de la côte. Il mettra le scooter aux bagages pour gagner du temps. . Pour le reste c'est un récit continu, où les sujets s'enchaînent. Frankenberg, ce village qu'il a récemment visité, où la plupart des noms de famille sont français, et où certains anciens parlent encore un patois hérité de l'époque de la révocation de l'Édit de Nantes. Les danses de salon qu'elle voudrait bien qu'il lui enseigne (car elle voit bien qu'il ne dédaigne pas certains amusements dont elle est peu coutumière). Les films qu'il a vus récemment : « *Brelan d'as* », « *Il est minuit Docteur Schweitzer* », qui selon lui offre une image contestable de la vie dans la brousse. La Guerre d'Indochine, mal menée par un gouvernement velléitaire – *Je deviens de plus en plus anti-républicain* (qu'en aura pensé Monique ?). Et, toujours, sa conception de la vie et ses projets. À la fin du mois de mai, il part pour Stetten passer son Brevet d'armes. Très nerveux, mais il sera reçu comme il l'a toujours été à ses examens. C'est dans le Haut Danube, un endroit délicieux, que n'est-elle là à ses côtés ! D'ailleurs, il n'est pas impossible que le succès au Brevet d'armes se traduise par une mutation. Quelle vie passionnante (à suivre).

(À propos de la guerre d'Indochine, on sait que la direction du MRP, le parti de Monique et des Jeanjean, en fit son cheval de bataille, ce qui déclencha une guerre en son sein, lui aliénant nombre de syndicalistes et d'intellectuels catholiques. Alors que le partenaire socialiste au sein de la majorité n'a cessé de déplorer la rupture des contacts avec Hô Chi Minh en 1946 et de critiquer la réinstallation au pouvoir de Bao Daï, ces réticences troublent les militants MRP de la fédération de la Seine. Le parti qui l'emporte est celui, belliciste, du

très catholique Thierry d'Argenlieu, anticommuniste avant tout, à l'opposé du Général Leclerc qui redoutant l'enlèvement dans la guerre, insistait pour que fût recherchée une solution politique. Trois députés, dont l'abbé Pierre, ont critiqué la dérive droite et guerrière du MRP et quittent le parti en 1950... alors que les Jeanjean ont encore leur carte jusque dans les années 60. Monique y est fortement impliquée. Elle était au **Congrès du MRP à Lyon en 1951** comme nous l'indique une photo [1463]. Et en cette année 1953 elle se présente aux élections municipales).



La lettre suivante est envoyée à une nouvelle adresse, Villa Siminxar à Biarritz, où Ginette et Monique ont dû arriver ensemble, chez le frère de François-Xavier. Et comme on pouvait le craindre, non seulement le séjour à Stetten a duré plus longtemps que prévu, mais de retour à Fritslar il va lui falloir assurer la permanence en l'absence du chef de peloton. Rien à faire, comme il insistait il s'est fait rabrouer et même traiter de paresseux. Total : un bon mois de retard. Les deux sœurs vont avoir le temps de faire ample connaissance avec le frère, sa femme et ses deux enfants. Elles découvriront en Michel – qui lui aussi est militaire, et qui a servi en Indochine – un être plutôt sympathique et enclin à la blague, relativisant le portrait que FX a cru bon de tracer de lui dans sa lettre.

*De toutes façons ne craignez rien pour vous, vous êtes d'un parti qu'il tolère encore et vos idées sur la religion vous feront sûrement estimer de lui. Mais faites semblant un peu d'avoir des idées communistes, vous verrez... son poil se hérissier à vue d'œil, vous n'aurez que le temps de vous rétracter avant qu'il ne fasse un malheur. En rentrant d'Indochine, mon cher tendre frère voulait fusiller lui-même tous les communistes français ou prétendus français...*

## Déception ?

Ensuite les choses s'éternisent un peu. On imagine aisément la déception de Monique qui l'attend à Biarritz avec Ginette depuis le début du mois de juin. Il en sera encore, dans sa lettre du 16, à promettre de tâcher de venir le 10 juillet à Paris, où elles seront déjà rentrées. Vacances ratées décidément. Il enverra même encore une lettre rue de la Chine avant qu'ils ne se voient à Paris. Ce qui n'était pas prévu, c'est que ces curieuses vacances auront permis à Geneviève, plus encore qu'à Monique, probablement dépitée et stressée par l'absence de son quasi-fiancé, de nouer amitié avec Michel et Françoise, ainsi qu'avec leurs tout jeunes enfants. Dans une lettre de Michel, reçue en septembre par les deux sœurs, on apprend que le petit Jean-François parle d'elles et réclame souvent la chanson de Ginette, demandant quand vous

reviendrez. *Ginette a vraiment fait sa conquête et je crois que c'est réciproque.* J'en témoigne à mon tour, ma marraine avait de l'amour à revendre pour les enfants et pour les gens.

Grosse déception pour Monique, certes. Mais comme dit son amoureux, Fais ce que dois et advienne que pourra, on ne va pas se laisser décourager pour si peu. La pièce suivante du dossier est un télégramme daté du 17 juillet, annonçant son retour sans encombres à Fritzlar. « *Bien arrivé – François-Xavier* ». Sans encombres, ou presque. En scooter comme la fois précédente, du moins n'aura-t-il pas eu trop froid. Ni trop chaud d'ailleurs car il a plu tout le temps, et il est arrivé à bon port malgré une crevasse à l'avant. Ces détails sont donnés dans le courrier daté du 19, gonflé d'optimisme. *Je nage à certains moments dans une douce euphorie rien qu'à la pensée que nous serons mariés au mois d'octobre.* Car les choses enfin se précisent, malgré tout. Le reste de la lettre est consacrée aux papiers et informations qu'il faudra réunir, bulletin de naissance, extrait de casier judiciaire, certificat de domicile légalisé, circonférence annulaire gauche première phalange. Un pas a été franchi, d'autant plus décisif, dirait-on, même s'il a fallu reculer (pour mieux sauter, forcément). Et puis ça y est, au fait, ils se tutoient. Cap sur le mariage au mois d'octobre. *Passé le bonjour à tes parents et à Ginette pour moi. Et pour toi, mes plus tendres baisers.*

Pour la suite je résume à grands pas. Lettre du 26 juillet : *J'étais si impatient de te lire que j'ai dû payer une amende car il est interdit de lire à table... S'agissant des formalités à accomplir : Pour les papiers ce n'est pas la faute du régiment, c'est l'administration qui est lente... Ne t'inquiète pas pour la bague de fiançailles, envoie-moi ton tour de doigt, tu discuteras après. De toutes façons il faut bien que je prévoie les anneaux de mariage ; à moins que tu n'y tiennes pas non plus... Enfin : J'ai lu les journaux également au sujet de la rotation accélérée des cadres pour l'Indochine. Pour le moment nous n'avons aucun changement, et ne te fais aucun souci pour nous, mon tour de départ n'est pas près de revenir encore. Nous voilà rassurés.*

(Et Monique n'aura eu garde de négliger ce post-scriptum – qui n'est pas sans me rappeler certains rappels impatients faits par un certain Simon Jeanjean à sa femme Blanche en 14-18 : « *N'oublie pas la recommandation que je t'ai faite au sujet de l'adresse : S.P. 78.217, c'est tout. Merci* »)

Que dire ensuite ? FX est très occupé par des manœuvres dont l'objet principal si j'ai bien compris, est le rodage des chars AMX, ainsi qu'à l'instruction des nouveaux pilotes. Le courrier suivant est largement consacré à un glossaire militaire à l'attention de Monique, visant à combler les lacunes de la future Madame L\*\*\* de V\*\*\* : « Régiment », « Escadron », « Peloton », « Groupe » et grades des différents officiers et sous-officiers avec le nombre de chevrons afférents de leurs insignes, se trouvent dûment définis. C'est très intéressant. On sent d'ailleurs la pression de la famille, c'est-à-dire de la mère de FX qui est très inquiète. Sa sœur Lucienne qu'il appelle Lulu est d'ailleurs en relation à Paris avec Monique. Une permission est à nouveau reportée, mais ils pourront peut-être se voir à Metz. Pour le reste, les détails du mariage, restaurant, invitations, sont déjà abordés. Mais ce ne sera pas avant le mois de janvier, date préférée par Madame Mère.

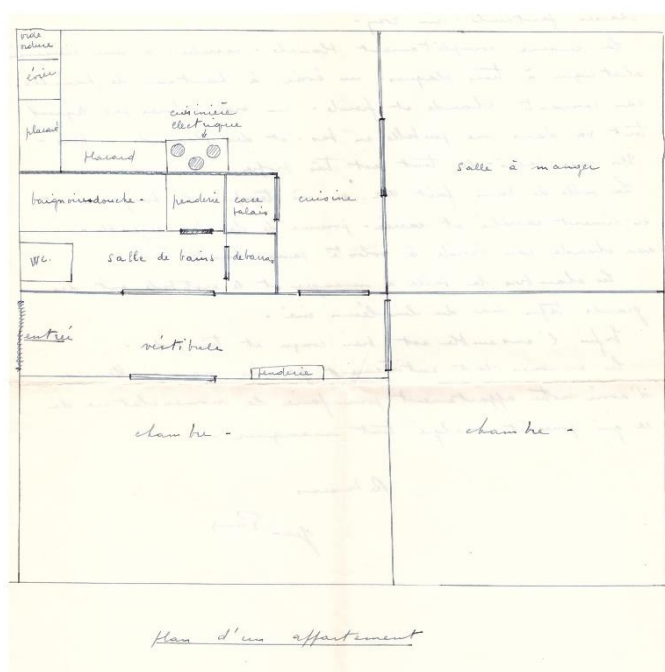
Il y a ensuite un temps mort dans les courriers, dû, comme nous l'apprendrons sans tarder, à un mouvement de grève mémorable qui dura tout le mois d'août. Celui-ci, amorcé aux PTT, toucha principalement la fonction publique, suite aux mesures annoncées par le gouvernement Laniel. Il fallait renflouer les finances, durement sollicitées par les guerres de décolonisation. Pendant les congés, les gens sont en vacances... – croyait-il que ses décrets-lois allaient passer comme une lettre à la poste ? En fait non, c'est raté. Le moment était plutôt mal choisi pour faire avaler une nouvelle couleuvre à des fonctionnaires dont le niveau de vie jusqu'en 1956 n'aura pas rejoint celui de 1930, restant fort inférieur à celui de 1936.

La première lettre suivante est datée du 6 septembre. Elle commence par un nouveau report : toujours pas de permission, ni de voyage à Metz. En revanche, les projets vont



toujours bon train. Et pour continuer sur le terrain politico-social, nous retrouvons notre François-Xavier plein d'humour, toujours prêt à moquer gentiment sa « Monique chérie » : *Maintenant ne t'inquiète pas pour les formalités de gendarmerie... Tu ne risques pas de te voir refuser quoi que ce soit ; surtout, bonne "républicaine", tu ne peux que favoriser les choses et ma carrière ! (...)* J'ai d'ailleurs souvent constaté que pour ma part étant royaliste, je suis souvent plus démocrate que beaucoup de républicains qui ne pensent en fait qu'à se défendre eux-mêmes en soutenant le régime, plus que le bas peuple dont ils se soucient fort peu... Royaliste donc, on l'avait compris ; et l'on peut apprécier cette expression de « bas peuple » qu'il utilise, du haut de son nom à particule, même désargenté – et même s'il s'empresse d'ajouter qu'en fait, *nous nous rencontrons sur ces sujets-là comme sur tous les autres*. Il faut bien que l'accord se fasse, coûte que coûte, sur le projet de mariage, objet de leur rencontre organisée par l'agence.

Et le projet ne cesse de se préciser. Le troisième feuillet de cette longue lettre est consacré au **plan de l'appartement** réglementairement dévolu aux sous-officiers mariés, auquel ils auront droit dans quelques mois. Il y aura deux étages à monter, un de moins qu'au 21 rue de la Chine.



Juste avant celle-ci, Monique a reçu une lettre de Vieille-Église. La future belle-mère s'y confond en éloges pour celle qu'elle accueille à bras grands ouverts dans sa famille, déplorant un peu d'avoir si peu de nouvelles de son fils chéri qui semble, dit-elle, avoir perdu l'habitude de lui écrire ; mais s'en remet par ailleurs aux éloges unanimes des autres frères et sœurs, et se réjouit donc sans réserve. Cela va même plus loin, et je ne peux pas ne pas citer le paragraphe qui suit :

*Mais si Michel et Bernard, dans une délicate attention, réservent à François-Xavier le soin de me faire votre éloge, ils modulent à l'égard de Mademoiselle Ginette un chant de si glorieuse conquête que j'en suis presque au regret de n'avoir plus un autre grand garçon qui me donnerait l'occasion de l'adopter comme fille en même temps que son inséparable sœur.*

Inséparable, c'est bien le mot. À cette lettre s'en ajoute d'ailleurs une autre de Biarritz, le 14 septembre, longue lettre dactylographiée par Michel, avec un mot manuscrit de sa

femme Françoise, adressée conjointement aux deux sœurs pour leur donner des nouvelles des uns et des autres. Autant dire qu'elles sont d'ores et déjà entrées dans la famille.

Alors, qu'a-t-il bien pu se passer pour que cela ne puisse aboutir ? La lettre du 16 septembre suivant déborde d'amour. *Ma chérie – Dix jours sans t'écrire, tu dois trouver le temps long...* Le jeune homme ne s'est jamais si bien senti. Lisant la dernière lettre de Monique, en pleines manœuvres, il arborait un tel sourire que son pilote (de char) en a fait la remarque à la cantonade. *Si tu me voyais dans ces moments là, tu ne douterais pas que je t'aime...* *Tout en toi me plaît, ta simplicité, ta discrétion, comme ta confiance ou ton désir de plaire, en passant par ta volonté,* etc. etc., ça n'en finirait pas. Et de poursuivre sur le travail quotidien du peloton AMX, sur ses mésaventures, deux poulies de tension cassées ; une mise aux arrêts malvenue, infligée pour une broutille par un supérieur à l'encontre d'un des soldats doué de mille qualités ; le travail de comptabilité auto qui ne lui plaît guère. Franchement, rien qui puisse laisser prévoir un revirement, ni dans cette lettre, ni dans la suivante, faite de menus propos sur ses activités et sur les jours qui passent, la remerciant pour ses encouragements, et regrettant même les raisons qui lui ont fait retarder le mariage...

Or ce sera la dernière à tout jamais que Monique recevra de lui.

La suivante de sa main conservée dans ce dossier n'est pas adressée à Monique, mais à sa sœur Lucienne, le 18 octobre 1953. Parisienne, Lucienne était en contact régulier avec Monique, c'est elle qui lui aura fait passer la lettre de son frère. Lequel s'y révèle en sa toute lâcheté. Qu'on en juge : après une entrée en matière plutôt sèche avouant son silence – *Chère Lulu – J'ai reçu ta lettre ainsi que beaucoup d'autres que j'ai laissées sans réponse ces temps-ci* – suivie de quelques propos d'importance secondaire, c'est seulement à la fin qu'il en vient là où le bât blesse, sans autre forme de procès, et l'on tombe de haut :

*Une autre nouvelle qui motivait mon silence : je retournerai sans doute en Indochine au mois de janvier. Je compte venir bientôt en permission et m'expliquer sur ce point avec Monique. Je ne sais comment le lui écrire. J'espérais me marier enfin, mais je n'ai pas assez d'argent. Si l'occupation se terminait l'année prochaine, je ne sais vraiment comment je m'en tirerais avec femme et peut-être enfants (...) – Si tu le peux, touches-en deux mots à Monique. Je suis très ennuyé, surtout pour elle qui ne mérite sûrement pas que nous retardions encore – François-Xavier.*

Finalement, si je me trouve gêné, plus que d'avoir trahi ce secret de Monique, c'est devant la veulerie de cet homme-là, tartuffe imbu soi-disant d'esprit de sacrifice et de vertu du soldat.

## Fin de l'épisode

Et ce sera tout. On ne saura rien de plus. Monique a-t-elle eu droit à plus d'explications ? Son futur – qui ne l'était déjà plus – l'a-t-il rencontrée comme il prétendait le faire, et comme il eût été correct de le faire ? La suite nous en laisse douter. J'avais trouvé ce monsieur « Escargot à roulettes », à lire ses courriers précédents – alors que s'y affirmait un amour, un respect de plus en plus grand pour elle et un besoin de la voir et de partager sa vie – de plus en plus autoritaire et satisfait de lui-même. *Si l'Armée est en général toute de droiture*, écrivait-il dans une de ses dernières lettres, *la brutalité y étouffe un peu la délicatesse du sentiment*. De fait, on n'aurait pas pu craindre de revirement plus brutal. Quant à la droiture, proclamée ici et célébrée dans les mêmes jours par Madame Mère dans sa lettre, où se loge-t-elle ? Comment peut-il penser que son retour en Indochine puisse se solder par un simple retard apporté au projet de mariage ? *J'espérais me marier enfin*, écrit-il. Combien y eut-il d'autres tentatives ? Le dossier ne le dit pas. Monique a dû relire les lettres et les relire encore, le dépit amoureux le disputant au besoin d'y trouver des indices précurseurs de cette trahison. Que d'efforts

n'avait-elle pas dû faire, déjà, pour accepter l'idée de devenir Mme L\*\*\* de V\*\*\* femme de militaire, et de le rejoindre en garnison en Allemagne ? Peut-être même conçut-elle l'idée de le suivre jusqu'au Sud-Est asiatique plutôt que de l'attendre telle Pénélope jusqu'à la Saint-Glinglin. On ne le saura pas. Les projets sèchement se sont arrêtés là. Et nous savons, Ginette me l'a dit, que sa sœur sombra alors dans le chagrin le plus noir – mais qu'on n'en reparla jamais.

Rien de plus. Le même dossier comporte seulement, après celles-ci, quelques lettres d'une autre écriture, signées d'un nom illisible, et appelant Monique « Chère grande amie » ou « Monique chère » (2407 et 2408). Une relation de travail sans doute. Ce ne fut pas la seule, à en juger par quelques photos témoignant d'une certaine jovialité – notamment à l'occasion d'un voyage anglais. *Aujourd'hui je revis, une semaine en arrière, un voyage que je sais maintenant inoubliable, et ceci grâce à votre présence, si ce n'est pas une déclaration !...* Et un peu plus loin : *Que le taxi est triste le soir dans la nuit et dans la solitude ! C'est dans les mêmes jours que la déconvenue FX, et il y aura trois autres lettres du même, de Belfast et de Lyon. Quatre lettres en tout, espacées dans le temps jusqu'en 1955 et 56. Plus léger que le prétendant militaire, celui-ci conclut sa dernière lettre (la dernière du dossier, postée de Lyon en janvier 56, pour les vœux) par ces mots :*

*Monique, – je ne veux pas faire de projets pour 1957, je formule pour moi un seul souhait : venir vous embrasser à Paris. Pour vous mes vœux les plus affectueux et complets. Si vous voulez me faire plaisir, envoyez-moi un petit mot. – Votre ami – X.<sup>8</sup>*

N'ayant en main que les lettres reçues, on ne sait pas si Monique y répondit. Trop honnête sans doute, étant promise à l'autre – ou trop amoureuse encore – pour donner quelque espoir à cet autre prétendant.

En revanche, quelques mois auparavant il y avait eu – dernière trace de l'affaire FX – une lettre de Monique elle-même. Celle-ci, envoyée en juillet 1956 à l'adresse codée et minimaliste <S.P. 78.217> : lui revint frappée du tampon « Retour à l'expéditeur ».

*François-Xavier,  
Recevez-vous cette lettre, je ne sais pas. Je sais seulement que j'éprouve souvent le désir de savoir de vos nouvelles. Vous étiez pour moi un ami très cher, et ce silence absolu, aussi bien de vous que de votre famille, me désole...*

On se met à sa place. Ce silence pouvait résulter d'une consigne donnée à toute la famille. Couleuvre bien dure à avaler si l'on considère l'amitié évidemment sincère qui s'était nouée et affirmée. Le contact ayant été officiellement pris entre les deux familles, Monique ne dut pas être la seule à ressentir ce scandale, mais ses parents aussi, probablement. L'auront-ils fait savoir aux parents du promis ? J'imagine assez bien Simon prendre la plume à ce nouveau sujet – mais Monique, sans doute, s'y être opposée fermement et définitivement. Voici la suite :

*...Les journaux ne donnent pas souvent le nom des soldats disparus, et c'est très souvent que je pense : François-Xavier est peut-être dans ce combat. Je cherche votre visage sur les photos. La Guerre d'Indochine est terminée, mais maintenant il y a l'Algérie...*

Je cherche votre visage... Retour au vouvoiement pour s'adresser à celui qui s'est éloigné. Qu'elle cherche en lui adressant ces lignes, *vox clamans in deserto*. Lignes jamais lues,

---

<sup>8</sup> Signature illisible.

reçues en retour comme un paquet de linge sale. Elle ne demandait pas grand-chose, pourtant, rien que quelques nouvelles.

*...Ne croyez pas que je veuille renouer des relations que vous avez voulu cesser. Non, après ces trois années très dures, j'ai enfin acquis une sorte de résignation (...) – Une carte postale me suffirait si les circonstances ne vous permettent pas d'écrire plus longuement. Je vous assure que je vous aimais assez pour comprendre vos raisons et que je pouvais rester une amie puisque je ne pouvais être votre femme...*

Car elle l'aimait. Je vous aimais, dit-elle, tout bonnement. Cette place qu'elle avait préparée pour un mari, c'était lui qui l'occupait. Résignation dit-elle, et pourtant, comment rester sans la moindre nouvelle d'un être cher ? Qu'on lui dise au moins s'il est mort, qu'elle fasse son deuil comme elle a fait celui de sa sœur. Mais non, rien, même la famille se tait, même les enfants c'est incroyable.

*...Pendant longtemps j'ai pensé que Michel, pour qui j'avais tant d'amitié, n'avait aucune raison, lui pour cesser des relations qui avaient commencé grâce à vous (...) Je n'ai aucun moyen de lui écrire puisque son séjour au Pays Basque n'était que provisoire. Pour vous j'espère que le N° de Secteur Postal suffira et que cette lettre vous sera transmise...*

Bien sûr, c'est évident, l'adresse codée qu'il lui avait indiquée (il avait assez insisté pour qu'elle s'en tienne à ce code postal « S.P. 78.217 ») aurait dû suffire. La mention manuscrite « Parti en E.O.<sup>9</sup> sans laisser d'adresse » ne convainc personne. S'est-elle dit, comme je le pense, que le destinataire avait dû donner ordre qu'on ne lui fit suivre aucun courrier émanant de Monique Jeanjean ? Il lui en aura fait du mal, celui-là.

*...Vous vous demanderez peut-être pourquoi j'éprouve brusquement le besoin d'écrire. Ce n'est pas la première fois (...) Celle-ci partira. Tant pis pour ce que vous pourrez penser de moi.  
François-Xavier, je vais commencer à compter les jours en attendant votre lettre ou le silence !!!  
Croyez bien que je suis restée  
Votre amie  
Monique*

Attendre, compter les jours, mais vivre. Ce sera difficile. Et ce n'est pas avec un militaire que Monique fera sa vie, mais avec sa sœur Geneviève, dite Ginette. Fin de l'épisode.

---

<sup>9</sup> E.O. pour Extrême-Orient

## Chapitre XX – Vacances...

---

*Vacances ?... Ce chapitre, on le sent bien, nous rapproche de la fin. La petite famille Jeanjean de plus en plus se fond au sein d'un groupe d'amis issu du scoutisme. Blanche et Simon Jeanjean in extremis commémorent un demi-siècle de vie commune. Sans doute en est-il de cette histoire comme de la vie des hommes, se terminant par la retraite. Fin des activités, en attendant la fin des fins, du moins pour les individus.*

### Juillet 56, l'Ardèche

Cependant, dans les jours même où Monique écrivait cette ultime lettre à son militaire enfui, puis se la voyait retourner sèchement moins d'une semaine plus tard, Geneviève préparait un voyage en Ardèche. Au volant de sa voiture, elle emmena ses parents septuagénaires et son filleul de six ans. Elle veilla sur moi comme à la prunelle de ses yeux, vous pouvez me croire, bien que mon état de bambin ne me permette d'en juger que rétrospectivement. C'est alors, à partir de l'été 56, que je fais mon entrée dans l'album de vacances des Jeanjean.

(Je me trouve sur quelques photos de cette époque. Ensuite les photos se raréfient et l'album familial va prendre fin, comme les archives dans leur ensemble où, semble-t-il, Simon Jeanjean ne doit plus avoir grand-chose à verser qui lui tienne à cœur<sup>1</sup>. « Place aux jeunes »...)

Le souvenir le plus net que je garde de ces vacances-là, c'est d'avoir failli me noyer au nez et à la barbe d'adultes impitoyables qui m'auraient bien laissé couler à pic, les monstres. C'est au bord d'une rivière – l'Ardèche, quelque part dans un village – un quai avec un escalier par où je suis descendu pour barboter, mais c'est plus profond que je ne m'y attendais, il n'est plus question de barboter. Je me tiens au plus haut sur la pointe des pieds, les oreilles dans l'eau et le nez émergeant à peine, je n'arrive plus à reprendre pied pour regagner un endroit où je pourrais remonter, j'ai failli avaler de l'eau, par la bouche, par le nez, je n'ose pas crier, je vais crier mais je préfère fermer la bouche, je vais me noyer. Et à deux pas de moi, debout sur le bord, je vois par en dessous les adultes qui discutent entre eux tranquillement et qui m'ignorent tragiquement. Ils ont raison, ce n'est pas bien grave. Fin du film, le reste a disparu.

Non, j'exagère. Je ne savais pas nager, c'est tout. J'ai juste eu un peu peur, le temps d'un court instant. Petit canard craintif à peine sorti de sa mare ardennaise, j'étais tout petit encore, je ne savais pas encore évoluer sur l'eau (du jamais vu pour un canard), même pas rester à la surface quand je n'avais plus pied. Garder pied, c'est le B.A. BA mais se noyer aux pieds et à l'insu des autres est aussi le prototype de toutes les angoisses. J'étais plutôt douillet. Mon surnom, utilisé dans toute la grande famille, était « Doudou ». Douillet et doux j'étais dans ces années-là, puis beaucoup moins par la suite, on fait ce qu'on peut pour exister. Cette fois-là j'ai perdu pied et la panique m'a pris, personne ne s'en souvient que moi. Pas ma marraine en tous les cas qui eut bien d'autres chats à fouetter pendant ces vacances-là. Elle trouvait, m'a-t-elle avoué dans les derniers temps, que les enfants de la famille Q\*\*\* avec qui nous passions ces vacances n'en faisaient qu'à leur tête et se conduisaient mal. Cela ne me déplaisait pas, je crois, comme d'autres fois où j'ai eu l'occasion de partir en vacances avec des familles

---

<sup>1</sup> Les vacances dont il sera question ensuite ne figurent pas dans les albums de famille. S'il en existe des photos – en couleurs de plus en plus – elles ont dû être classées ailleurs. Geneviève et Monique n'étaient pas des passionnées de photo et n'avaient pas d'appareil. Simon était âgé et arrêta probablement d'en prendre. Les personnes âgées ne prennent plus de photos, est-ce à cause de leurs mains qui tremblent, de leur vue qui baisse, d'une motivation qui disparaît ?

plus permissives que la mienne – ce qui n'était qu'une question de point de vue ; certains enfants de ces familles-là m'ont avoué ensuite avoir envié la mienne ; les contraintes étaient seulement différentes. Bref, quel plaisir ce dut être de dire des gros mots, de faire des grimaces et toutes sortes de bêtises. Quel plaisir ce fut – et c'est l'autre souvenir que je garde de ces vacances en Ardèche – de rapprocher nos anatomies dans les toilettes avec la petite fille brune de cheveux et de peau dont j'ai tout oublié par ailleurs.



(6407)

Plus concrètement, je me rappelle que nous avons fait le voyage en voiture depuis Paris, *via* Lyon où nous avons fait étape à l'hôtel. Nous, c'est-à-dire Geneviève conduisant sa 2CV, ses parents et moi. Monique n'était pas du voyage. Ma marraine devait avoir passé le permis de conduire, et fait l'acquisition de sa voiture dès que possible quand elle fut embauchée chez Cook en 50. À partir de ce moment elle a été le chauffeur de la famille. Des vacances à Vallon-Pont d'Arc me reste aussi le souvenir (cuisant de coups de soleil) d'une descente de l'Ardèche en barque. J'y revois Simon Jeanjean avec ses lunettes noires, les parents se faisant gentiment conduire en bateau comme en voiture. L'autre famille n'y était pas, ce jour-là.

(Un souvenir qui manque à ces vacances-là, et pour cause, c'est celui de la Grotte Chauvet. On la connaît maintenant, mais elle ne fut découverte – inventée, comme on dit, par Jean-Marie Chauvet - qu'en 1994 aux abords du fameux pont rocheux en forme d'arc. Même en 1973 lorsque nous sommes allés en Ardèche à vélo avec Bernard mon beau-frère – qui ne l'était pas encore –, on était loin d'en soupçonner l'existence. Alors que la Grotte Chauvet recèle des souvenirs autrement plus anciens que les miens, quoique vertigineusement moins anciens que le Pont d'Arc lui-même.)

Nous inaugurons ici une nouvelle série de vacances, communes aux Jeanjean et à la bande d'amis dont il a déjà été question. Je passe ici allègrement sur quelques pages des albums qui sauf exception ne m'évoquent pas grand-chose. 1950 : Angleterre et... (tiens !) Fort-Mahon, Bierville et Cannes (avec une dernière photo de Madeleine) ; ensuite (1951 ?) : Capbreton, Hossegor, Lourdes, etc. ; 1952 : Igls (« Gruberhof », longue série, sports d'hiver), Bretagne (Bréhat, etc.) ; 1953 : Champs (sur Marne ?) et Forêt de Halatte ; 1954 : Westgate-on-Sea et Cambridge Wells (chez Tony), puis Waterloo et Bruxelles ; 1955 : Nice-Cimiez, Monaco, etc.



(6296)

Je suppose, à les feuilleter, que Monique assez tôt fut requise pour accompagner des groupes dans le cadre de son travail, par exemple en 1955, comme en témoignent des vues touristiques sans rapport avec le voyage de l'année précédente. En revanche, aucune trace du militaire déserteur de son cœur, ni de sa famille. Je vois aussi que dès ces années-là, Ginette avait souvent la clope au bec ou à la main, et que Maman Blanche n'avait plus de chapeau sur la tête.<sup>2</sup>

Ici donc prennent fin ces très riches heures commémorées par le dernier album de famille de Simon Jeanjean. Ensuite viendra le temps où il ne sera plus là pour le faire, et le roman des Jeanjean ira vers sa fin – juste au moment où j'y fais mon entrée, mais je n'y joue aucun rôle significatif.

## La bande des amis et le camping

À ce point je reprends le témoignage<sup>3</sup> de ma sœur au sujet de Fernande et de la bande d'amis, bande issue d'un premier noyau scout de guides (ensuite « guides aînées ») où s'étaient d'abord côtoyées ma mère avec ses amies : Fernande Castagnet, les Jeanjean et les autres. Une « bande », un « groupe », « les amis », nous n'avons pas d'autre mot pour qualifier cette petite société amicale, à géométrie variable, soudée en effet par des croyances, des activités et un passé communs, qui vint à se constituer à partir de ce noyau initial de guides aînées auquel s'ajoutèrent non seulement des scouts – comme le duo de comédiens routiers<sup>4</sup> Hervé D\*\*\*\* et Bernard E\*\*\*\*, qui présentaient ensemble des spectacles de marionnettes – mais aussi des voisins ou des collègues de Fernande qui était véritablement le pilier central. D'après Marie, notre famille n'en faisait pas vraiment partie. Cela se discute. Elle pense que notre

---

<sup>2</sup> Comme on l'a dit plus haut, elle souffrait de la maladie osseuse de Paget.

<sup>3</sup> Le début de ce témoignage écrit est cité au chapitre XIX, [79].

<sup>4</sup> Les routiers étaient la branche aînée des scouts, comme les guides aînées étaient celle des guides. Cf. supra, fin du chapitre 10.

père y était un peu « allergique », non sans ajouter un point d'interrogation entre parenthèses. « Avec les J\*\*\*, les R\*\*\* (alias 'Pigeon'), les sœurs Jeanjean, Micheline, Michèle, etc..., on partait camper dans les Alpes, en Bretagne, à Lévignacq... Je garde de ces assemblées des souvenirs pleins d'émotion, le côté à la fois grégaire, enfantin et rieur – scout en un mot – de ces gens, me plaisait bien quand j'étais adolescente. »

(Je n'ai pas ressenti, pour ma part, cette « allergie » supposée de notre père à l'égard du groupe en question. Trop jeune étais-je pour en juger, mais la chose est plausible. Il pouvait y avoir là quelques voix un peu criardes agressant son oreille, à laquelle il fallait de la musique avant toute chose ; quelques grandes gueules promptes à exprimer des opinions brutales, ou encore, allez savoir, quelques antipathies ou incompatibilités d'humeurs (je parle en langue de bois, voile de l'ignorance, refus d'appeler un chat et de citer des noms) qui m'auront échappé en mon âge innocent, et qu'il ne se sentait pas obligé d'endurer. Les hommes – les « mecs », comme il se dit maintenant – étaient des pièces rapportées dans cette société féminine. Certains d'entre ceux-là – sûrement pas lui – s'y seraient-ils comportés comme coqs dans un jeu de quilles<sup>5</sup> ? Et puis, comment dire ?... Cette autorité jupitérienne qu'il avait mon père, cette réserve qui malgré lui pouvait impressionner – ma marraine l'avouait bien années plus tard dans l'interview – ...l'aura, la façon d'être du professeur, de l'homme de culture, que sais-je ? Elle m'a même dit que moi aussi – ça alors ! – je l'intimidais semblablement dans mon âge adulte. Quoi qu'il en soit, Jacques était l'époux très aimé, très aimant, de sa grande amie Blanchette, c'était forcément quelqu'un d'estimable au plus haut point. Un bon point pour lui, décerné par Ginette à la fin de l'interview : il ne l'empêchait pas de fumer, et sachant qu'elle aimait le whisky il pensait toujours à lui en proposer. Elle ajoute un beau souvenir, imprimé avec force en elle, de l'émotion communicative de mon père lisant une lettre reçue de Chine de ma sœur Emmanuelle dite Manou.)

Les Jeanjean n'étaient jamais loin, ni les filles ni les parents. Les filles avec Fernande étaient des piliers du groupe, et leurs parents étaient âgés. En cinquante Simon avait 64 ans, 74 en soixante, et ainsi de suite dans les années où cette bande resta soudée. De fiesta en camping d'été, les parents Jeanjean furent les patriarches tutélaires de cette bande d'amis.

Camping, ai-je dit, et non pas camp ou campement. Dans l'anglicisme il y a déjà comme un embourgeoisement, une concession délibérée au confort grégaire et à la consommation. L'adepte des campings, sous-catégorie importante des adeptes des congés payés, ne cherche qu'à oublier un moment son décor quotidien pollué pour une vie au grand air lui permettant d'exposer son épiderme aux rayons du soleil, mais de façon sédentaire. Camping-gaz, lampe-tempête fixe (manchons lumineux à la façon des premiers becs Visseaux évoquée par Ivan Jablonka dans *En camping-car*<sup>6</sup>. Alors qu'aux scouts – discret rengorgement de supériorité – là on campait pour de bon. Soit on bivouaquait à l'improviste sur le moindre replat ou la moindre prairie, soit l'on s'appropriait un lieu dépourvu de tout équipement – non anthropisé, diraient les géographes – et l'on y construisait tout ce qu'il fallait à partir des ressources forestières locales : tables et chaises en bois frais solidement agencé (ficelé), feuillées (trou et cloisons), sans oublier le mât pour le lever des couleurs. On a appelé ces travaux manuels « froissartage »<sup>7</sup>. Le reste, cuisine au feu de bois, feu de camp et coucher sous la tente, avait lieu au niveau du sol, au plus près de la nature et de la vie sauvage à la façon de H.-D. Thoreau, référence en chef des écolos (mais qui n'était pas encore à la mode et qui se serait sans doute insurgé contre les pratiques des émules de Baden Powell). Je n'oublie pas, au passage, toutes les analogies criantes qu'il y a entre la vie des scouts –

<sup>5</sup> « Quilles à la vanille » comme disaient les gosses et comme le reprend la chanson d'Alain Souchon *J'ai dix ans*.

<sup>6</sup> Ivan Jablonka, *En camping-car*, Le Seuil, 2018 (Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle). L'auteur évoque les années héroïques - les années 80 en l'occurrence – où ses parents l'emmenaient faire le tour de l'Europe méditerranéenne dans des véhicules encore modestes. À cette époque succède à présent une autre, celle des retraités, férus à la fois d'une mobilité moins lointaine et d'un certain confort, et équipés de véhicules plus luxueux.

<sup>7</sup> Du nom de Michel Froissart, commissaire de district des Scouts de France à Fontainebleau dans les années 1930.



« éclaireurs », au départ, au service des armées – et la vie militaire, depuis la camaraderie en campagne évoquée jadis benoîtement par Simon Jeanjean, les soirées sous les étoiles et les couchages dans le foin, jusqu'au plan de bien des villes romaines de Gaule et de l'Empire qui n'étaient ni plus ni moins, au départ, que des camps (*castra*).

La bande des amis, riche de son passé scout, installa ses pénates estivales soit dans des campings, soit sur des terrains particuliers appartenant à des amis, en des lieux différents d'une fois sur l'autre. Il y eut des tentes canadiennes (c'était avant la fibre de verre et les arceaux flexibles) et des tentes familiales plus confortables, à compartiments, pour les familles plus nombreuses. En général le dispositif était conçu de telle sorte que les repas puissent être pris en commun. On vivait en groupe (« ensemble c'est tout », c'est bien connu), on sortait visiter un peu le pays environnant, et bien sûr, si c'était au bord de la mer, on passait des heures sur la plage, à jouer à toutes sortes de jeux et à se baigner plutôt qu'à rien faire (*far niente*). On chahutait comme des gamins. La plupart arrivaient à la plage et en repartaient habillés, et donc se dévêtaient et revêtaient sur place, cachant leur nudité sous des « cabines » constituées d'une sorte de grande robe en serviette éponge, avec un trou à élastique pour la tête. Le grand jeu pour certains des gars (oh non, pas mon père !) était de se jeter sur les jeunes femmes (certaines d'entre elles, du moins) et de les plaquer au sol au moment, bien sûr, où elles se battaient avec l'intimité de leur maillot, de leur soutien-gorge, plus ou moins entravées dans leur cabine. Et elles de piailler, de glousser, de jouer à s'enfuir comme faisaient les Sabines ou comme les Nymphes de Diane surprises par les Satyres. Avec un certain plaisir, je suppose, sans quoi elles ne se seraient pas mises dans cette situation. (Certains gars, avec certaines filles, disais-je ; mais sûrement pas Fernande, ni les femmes mariées, enfin je ne crois pas. Et sauf erreur, je n'arrive pas à imaginer ma marraine dans ce rôle. Souvenir biaisé par un trouble enfantin ou pré-adolescent que j'avoue volontiers).

Je pourrais aligner ici la liste de toutes les vacances d'été de Geneviève et Monique à partir de ces années-là, car elles en ont tenu une liste précise. Toutes se passèrent avec la bande puis avec les grandes amies, les anciennes de l'Initiative et des guides aînées. M'étant trouvé associé à quelques-uns de ces regroupements, j'en garde un souvenir plus ou moins net. C'est d'abord Capbreton en 1957, premier camping d'été regroupant les amis de la bande. Il y avait donc sans doute au moins les R\*\*\* avec Fernande et les Jeanjean, peut-être les J\*\*\*. Capbreton n'est pas loin du pays de Fernande – Lévignacq, Pontonx-sur-l'Adour – et les sœurs Jeanjean y avaient déjà passé leurs vacances en 51 à en croire l'album, sans les parents apparemment, ce qui, si j'y ajoute le séjour chez le frère du militaire poseur de lapins en 1953, fait du pays basque le lieu de quelques coïncidences. Pour ma part, j'ai des souvenirs lointains et enchantés de pelote basque et de vaches landaises, mais je n'affirmerais avoir été de la partie en 1957. Le journal de vacances des Jeanjean relève ensuite Guéthary avec les parents en 1958 et Soustons « avec les amis » (alias « la bande ») en 1959, sur un terrain appartenant à des cousins de Fernande.

Puis en 1960 c'est le Gaou, sur la Côte d'azur. J'en garde un souvenir particulier, ébloui de soleil, saoulé de courses solitaires entre les rochers et de pêche aux oursins, plus que de convivialité avec les adultes ou de jeux avec les autres enfants. Nous devons bien pourtant être un certain nombre du même âge ou à peu près (il y avait Marie, mais elle a[vait] quatre ans de plus que moi). Je cavalais déjà comme un petit lapin, je me souviens que ma marraine opposait l'adresse de mes petites jambes à la gaucherie obstinée de mes mains pour faire la vaisselle (il y avait un tableau de répartition des tâches, c'était bien organisé). Entre autres loisirs, il était de coutume chaque année de composer une chanson du camp. La chanson de cette année-là avait un refrain qui finissait par : *Gaou Gaou gars, Gaou Gaou filles, quand les gars sont là, les filles n'y sont pas*. Je me souviens bien aussi d'un bonhomme qui se tenait assez souvent à l'écart du groupe. Il s'appelait Jean comme moi et venait de se marier avec la

pétulante Michèle D\*\*\*. Plus scout que lui tu meurs. Il ne restait jamais inoccupé, taillait des morceaux de bois, observait les oiseaux avec ses jumelles. J'ai passé quelques moments avec lui. Il disait qu'on n'est jamais fatigué si on change de travail ; pour se reposer d'un travail il suffit d'en faire un autre. C'était un drôle de bonhomme effacé, voix blanche faite homme, qui cultivait sa sagesse dans son coin. Tout récemment, j'ai eu la surprise de recevoir un appel téléphonique de Michèle D\*\*\*. Ma sœur lui avait parlé de ce que je faisais, des questions que je me posais sur Fernande et sur la « bande ». Son grand âge ne l'a pas empêchée de prendre son téléphone et de m'appeler, pour me parler avec plaisir des années passées, maintenant que toutes ses amies sont mortes et qu'elle s'ennuie un peu. Un peu mais pas trop, dit-elle, grâce aux enfants adoptifs dont elle s'est occupée et qui à présent le lui rendent bien. Elle était comme une pièce rapportée au sein de la bande. Infirmière à la clinique Jacquemont avec Fernande, sans aucun lien avec le mouvement scout. J'avais été frappé jadis, par l'annulation de son mariage survenue peu de temps après les vacances au Gaou, pour cause de... « non-consommation » ce qui ne laisse pas, maintenant encore, de m'étonner. Non, pas divorce, annulation, j'ignorais que cela puisse se faire. Michèle est donc restée elle aussi, à son corps défendant si j'ose dire, dans la catégorie des filles. De celui qui si brièvement fut son mari – ou qui plutôt ne consentit pas à le devenir, quelle drôle d'histoire – elle dit avoir tout oublié. Ne sait même plus comment il s'appelait. On peut concevoir cet effacement du souvenir. Je ne lui ai donc pas proposé de le raviver.

Les hommes sont décevants. Décevants sont les hommes, la plupart du temps, qu'on soit scout ou pas scout, comme l'était ce Jean là qui l'était trop alors que Michèle pas du tout. La déception de Michèle nous ramène à celle de Monique avec son vertueux militaire. Pareillement enfouie *in petto*, balayée sous le tapis comme on dit. Je n'ai aucun souvenir de Monique lors de ces vacances des années cinquante. En revanche, le dernier album de vacances des Jeanjean en ma possession est consacré à un voyage de Monique en Espagne en février-mars 1958. Elle y est seule, absolument. L'album retrace les étapes : Barcelone, les Baléares, Madrid (le Prado), Tolède, Malaga, Grenade, Séville, Marbella, Gibraltar et Ronda. Parfois, de jolies photos bien cadrées, toujours en noir et blanc, remplacent les cartes postales. Quelques-unes des cartes étaient écrites au dos, adressées à *Monsieur Madame Mademoiselle Jeanjean 21 rue de la Chine*. J'ai dû les retourner, comme celle de son papa soldat en 14-19, mais elles étaient solidement collées, d'où quelques honteuses déchirures. Dans les îles elle a vu de petites maisons « où papa, écrit-elle, rêverait de passer l'hiver ». Longues plages de temps consacrées au *farniente*, ce qui ne lui ressemble guère, parfois plusieurs jours de suite. Je crois comprendre que ce voyage n'est pas sans lien avec l'agence Cook. Il n'y a là que descriptions brèves, le point sur ses étapes – organisées par elle-même au fur et à mesure. Nulle mention de qui que ce soit, aucune rencontre – il est vrai que la saison est au plus creux, cela se voit sur les photos de rues désertes. Ce sera tout pour les albums photographiques de la famille Jeanjean.

Par la suite il y eut plusieurs fois des retrouvailles à Lévignacq, berceau de Fernande (en 61, 62... et jusqu'en 68). Et puis des vacances en Bretagne, à plusieurs reprises. Je me souviens vaguement de Riec-sur-Belon en 1967. Pourquoi « vaguement » ? Ce souvenir plus proche devrait être plus précis que celui du Gaou. Sans doute l'adolescent que j'étais y fut-il moins présent que l'enfant de 1960, ou alors c'est le soleil qui était moins fort ; et je me demande si un souvenir sous-exposé peut disparaître pour cette raison, comme une photographie qu'on aurait omis de conserver dans son album. Enfin, dernier lieu mais non moindre, il y aura Hautecour, en Savoie. C'est une autre histoire, centrée sur les « Petites sœurs de Béthléem ». Encore des bonnes sœurs, je ne crois pas avoir parlé de celles-ci. Numériquement minuscule, cet ordre avait une petite communauté à Méry-sur-Oise, jouxtant Frépillon où habitaient les J\*\*\*, et il y en eut une autre à Hautecour, au-dessus de Moutiers. Les J\*\*\* s'y installeront

aussi, et il y aura des chantiers auxquels les jeunes prêteront ou donneront la main, dans les années 70. Ce sera le nouveau lieu commun à la majorité des personnes liées à cette histoire. Pour les Jeanjean cela se combinera assez bien, à l'occasion, avec les cures nécessitées par la santé de Ginette.

Et ensuite ce sera autre chose. Mais n'allons pas trop vite.

## Avril 62, les noces d'or

Comme le temps a filé, on a l'impression que c'était hier. Souvenez-vous, le 13 juillet 1912, le repas et la fête dans les salons de la Porte Dorée, la photo de Mulot – Simon avec son binocle à chaîne, nœud pap blanc et souliers vernis, Blanche brunette avec fleurs dans les cheveux, entre sa mère à elle et son père à lui, paix à leur âme – le faire-part rigolo d'enterrement de « Mademoiselle Vie de Garçon » signée des collègues de chez Tournièroux, des cousins Lemoine et des amis du Cercle Saint Rémy de Ménilmontant, tout cela que j'ai retracé au début de cette histoire<sup>8</sup>. Lesquels d'entre eux sont encore de ce monde en 1962 ? Ils seront tous invités pour les noces d'or, c'est sûr, si l'on a encore leur adresse. Cinquante ans tout rond, le compte est bon.



(7116)

Arrêtons-nous à cette journée amicale du dimanche 8 avril 1962. Grande fête en l'honneur de Blanche et Simon. Ce sont les deux filles, je pense, qui se sont chargées de l'organisation. Il y eut une messe bien sûr, à 10h45, suivie d'un pot de l'amitié (un « lunch », dit la carte d'invitation). Denise était là – sœur Marguerite-Marie – immanquable avec sa cornette géante. On voit sur les photos que les héros de la fête sont fatigués, Blanche âgée de 74 ans – mais éprouvée comme nous le savons par la maladie, sans doute aussi par la mort de Madeleine – et Simon de 76. La dame aux chapeaux en a remis un, pour une fois, à la différence des photos récentes : ça la gêne de plus en plus, avec son ostéite déformante qui lui fait un crâne de bébé. Ils s'appuient sur une canne et resteront assis pendant la fête, se contentant de recevoir les félicitations des uns et des autres. Il y avait un monde fou, l'église était pleine. Toute ma famille doit s'en souvenir, car nous y étions au complet, ainsi que toute la bande bien sûr. On en reconnaît quelques-uns sur la photo, dont mon frère Vincent pointant sa frimousse au milieu de **la petite foule qui sort de l'église** (7114). On retrouve aussi sur la liste des invités les noms connus des amis et collaborateurs de toujours. Ils sont

---

<sup>8</sup> Cf. supra, chapitre III.

tous là les Crinon, Robinet, Sinjon... Jean Hubert ancien député et maire-adjoint du XXème en revanche s'excuse : *J'espérais pouvoir aller vous saluer, (...) malheureusement les obligations du Référendum ne m'ont pas permis de m'échapper à temps.*



(Le même jour en effet avait lieu le référendum sur les accords d'Évian. Le programme de la journée devait laisser à chacun le temps, ce jour-là, d'aller voter pour se prononcer sur la question « *Approuvez-vous le projet de loi soumis au peuple français par le président de la République et concernant les accords à établir et les mesures à prendre au sujet de l'Algérie sur la base des déclarations gouvernementales du 19 mars 1962 ?* » Le référendum, limité aux seuls Français métropolitains, ouvre la voie au référendum d'autodétermination de l'Algérie prévu pour le 1er juillet 1962 au cours duquel seuls les habitants de l'Algérie seront consultés.)

Le document le plus important du dossier « Noces d'or » est le programme de la messe (« programme », ou quel que soit le mot désignant ce genre de feuille ou de livret remis aux participants d'une cérémonie, ou plus couramment déposé sur les chaises à leur intention avant la cérémonie). Celui-ci (2040) portait en première page la liste des étapes ou de la liturgie familière aux catholiques pratiquants – entrée, kyrie, offertoire, etc. – avec, pour chacune, un chant repris par l'assistance ou confié à la chorale en polyphonie. La chorale, c'est-à-dire nous, la bande des amis, ainsi que me le rappelle la liste des invités : 8 Péchenart (la famille au complet), 5 Pigeon (*idem*), Fernande, Micheline, Michèle, les 2 D<sup>\*\*\*\*9</sup> et les 2 E<sup>\*\*\*</sup>. Car c'est vrai au fait, on a bien compris que cette petite bande ne faisait pas que chahuter sur le sable, ou se réunir pour boire et festoyer. On chantait en chœur aussi, comme il va de soi pour des scouts, c'est un de leurs mérites, dans ce beau pays moderne où il est devenu ringard de donner de la voix ensemble. Chez nous on chantait tout le temps. Aux Noces d'or des Jeanjean comme d'habitude, c'était Jacques mon père qui « battait la crème »<sup>10</sup> comme on disait. Il y avait notamment au programme un chant de Lucien Deiss et le *Notre Père* de Rimsky-Korsakov, deux « tubes » de la musique liturgique.

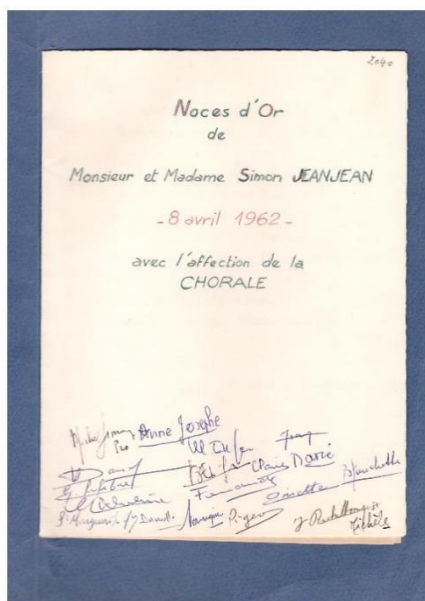
(Je n'ai pas assez dit quelle importance a eu le chant choral pour tout ce petit monde, au premier chef pour mes parents et subséquemment pour nous, les enfants, pour mes sœurs aînées d'abord et mon frère ensuite qui ont fait profession d'enseigner la musique. Les maigres archives que nous avons encore rappellent qu'en 1940 mon père appartenait à l'*Alauda* (« alouette », en latin), chorale phare du mouvement scout, qui interprétait et enregistrait des chants scouts, mais aussi des chants traditionnels et sacrés de toutes sortes. L'*Alauda* se produisit notamment au grand Jamboree de Moisson en 1947 auquel participa pour la plupart notre petit monde Péchenart et Jeanjean. Jacques y connut le grand César

<sup>9</sup> Les D<sup>\*\*\*</sup> seront les voisins de Geneviève et Monique à Lardy.

<sup>10</sup> Battre la crème = diriger les chants.

Geoffray (1901-1972), fondateur en 1947 du Mouvement « À Cœur Joie », auquel appartiendra la Chorale Saint-Yves du Chesnay, à laquelle appartiendront les aînés des Péchenart, les parents et mes sœurs aînées Marie et Claire, qui y rencontreront les pères de leurs enfants, et je ne parle pas des voyages, des « Choralies » de Vaison-la-Romaine et des Festivals internationaux *Europa Cantat* qui notablement marquèrent et formèrent nos jeunesses, et je ne parle pas de la place de la musique par la suite dans nos vies, on n'en finirait pas.)

Un exemplaire du programme de la messe, joliment présenté sous une chemise de papier Canson bleu, devenue le dossier « *Noces d'Or S. et B., 8 avril 1962* », où se trouvent rassemblés les documents afférents (dont leur remerciement pour les offrandes avec l'argent desquelles ils se sont offert une reproduction de tableau) est signé des noms des membres de la chorale formée pour l'occasion des membres de la « bande », parents et enfants. Soit une prairie fleurie d'une vingtaine de signatures, en bas de la page initiale, au premier rang desquelles je suis ému de voir se détacher nettement celle de ma sœur Anne-Josèphe. Que croyais-je, obnubilé par ce qu'il est advenu d'elle ? Qu'elle se soit toujours tenue à l'écart (*C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers*) cachée dans un coin de la page ? Non, au contraire, bien au contraire, elle trône au sommet, avec son assurance encore de fillette, elle affiche ce A initial en forme d'étoile à 5 branches qui restera sa marque ; je vois qu'elle signait déjà ainsi en 62, à l'âge de dix ans. Le souvenir n'a pas d'âge ; le sien, c'est 27 ans pour l'éternité). Or elle était là avec nous, et je ne vois plus qu'elle avec son initiale étoilée.



(2040)

Voilà. Ce sera tout pour ces charmantes Noces d'Or. Dernière apparition, pour nous, des parents Jeanjean. C'est avec plaisir qu'on leur a fait cet honneur. Plus braves qu'eux y en a pas, se disent les amis, puissent-ils nous accompagner longtemps, pourvu que Dieu leur prête assez bon pied encore et pas trop mauvais œil.

## Août 62, coup dur à Lévignacq

Quelques mois plus tard, ils seront à Lévignacq dans les Landes, accompagnant Monique et Ginette avec la bande des amis. Vacances tranquilles, des heures au soleil, les amis, la plage, le temps qui passe sans se presser, privilège du grand âge...

Un jour, le 13 août 1962... C'était l'avant-veille du 15, ils avaient peut-être projeté d'aller faire un petit tour à Lourdes, saluer la sainte vierge pour sa fête. Ginette les aurait emmenés dans sa 2CV. Le groupe s'est réuni le soir, autour de la très grande table, pour prendre le repas ensemble. L'après-midi comme bien souvent, ils étaient allés à la plage. Les parents Jeanjean avaient accompagné le groupe, installés sur des fauteuils en vue de la mer, à l'ombre d'un parasol, et le soir après le repas, on les ramènerait à leur hôtel, à Lesperon ou à Lit-et-Mixe. C'est ce qu'ils aimaient, maintenant, plus que les bains de mer qu'ils leur laissaient bien volontiers : se baigner dans le groupe au milieu des amis, le plus souvent, le plus longtemps possible.

Il faisait beau, l'ambiance était à la joie et à la rigolade comme d'habitude. On a peut-être parlé du casse du siècle, l'attaque du train postal Glasgow-Londres, survenu quelques jours plus tôt et qui défrayait l'actualité, en faisant passer le grand plat de salade composée.

Et puis, il y a eu un drôle de silence au bout de la table, tout le monde ne s'en est pas aperçu tout de suite, mais rapidement ç'a été... quoi ? Taisez-vous, qu'est-ce qui se passe ?...

Blanche Jeanjean était tombée la tête en avant, dans son assiette pour ainsi dire, et Simon son homme, complètement pris de court, la voyant partie et s'efforçant de la soutenir pour empêcher qu'elle ne s'affaisse plus encore. Et tous les autres autour, interloqués. Il n'y avait pas de médecin, mais le groupe ne manquait pas d'infirmières. On l'a prise, on l'a allongée, on a fait les gestes voulus. On s'est rendu compte tout de suite qu'il n'y avait plus rien à faire, elle était déjà passée de l'autre côté. Infarctus, mort subite, sans doute n'a-t-elle rien vu venir, et Simon encore moins.

(J'essaie en vain de me mettre à sa place. Je revois Françoise, ma collègue, dans les magasins de la B.U., auprès de moi pendant un inventaire. On savait qu'elle était sujette à des malaises brutaux. Comme une panne de courant, elle disait. Elle était debout à côté de moi, et au milieu d'une phrase plus personne, elle était tombée, j'ai à peine pu la retenir. De toutes façons cela n'aurait pas servi à grand-chose, elle s'est affalée d'un seul coup, et juste après elle était par terre, absente<sup>11</sup>. On ne sait pas ce que c'est lorsqu'on s'absente ainsi. On le sait quant on revient, comme si on rétablissait le courant. L'instant d'avant n'existe pas, et ensuite bip, lumière, la vie est là. Alors que quand tu meurs – je sais, c'est idiot de dire « tu meurs » puisque tu es encore là, alors disons que quand on meurt, quand on mourra ce sera l'inverse : on est là, ça parle, ça vit, et juste après il n'y a plus rien, il n'y a plus personne. Simon Jeanjean avait une femme qui tous les jours ou presque vivait auprès de lui, avec laquelle il parlait, qui toujours avait été là jusqu'à cet instant précis à Lévignacq où non, elle n'y fut plus, il n'y eut plus personne, sa femme n'existait plus.)

La cérémonie religieuse eut lieu sur place à l'église de Lévignacq, le jeudi 16 août. *Je me demande pour quelle raison la cérémonie religieuse a eu lieu à Lévignacq. Où est-ce Lévignacq ?* Question posée par un des correspondants dont les courriers, nombreux et stupéfaits, se trouvent dans le dossier (2044) ainsi que le faire-part (2766), dont la simplicité apparente, sur un carton de

<sup>11</sup> Hommage ici à Françoise Péry, bibliothécaire (1950 - 2010). C'était une belle personne, la meilleure des camarades. Elle aurait eu sa place dans le groupe de femmes dont il a été question ici, si elle eût vécu à la génération précédente. Une autre Fernande, version socialiste à bouffer du curé. La vie était dure pour elle, jusqu'au jour où – terrible nouvelle – elle a décidé d'y mettre fin d'une épouvantable manière, en une chute volontaire que je n'en finis pas d'essayer d'imaginer sans jamais y parvenir.

taille réduite, me donne à penser qu'il a dû être commandé et géré par les filles<sup>12</sup>. Tous ont dû être d'accord, Simon le premier, pour que la cérémonie eût lieu sur place, et que ce fût la meilleure façon de les entourer lui et ses filles, sur place et avec le groupe. Et Denise aura fait le voyage. Je ne suis pas sûr qu'il se serait senti d'attaque pour convoquer le ban et l'arrière-ban à Paris sans elle à ses côtés. Cela se fit donc à Lévignacq. Et le corps aura rejoint directement le caveau familial au cimetière de Belleville le samedi suivant, en grandes vacances définitives. À bientôt !

Une autre lettre, datée du samedi 18 août, émane d'amis habitant Mézos, qui n'en reviennent pas :

*Nous ne pouvons y croire. Lundi dernier [le jour même de la mort de Blanche], nous avons vu Madame Jeanjean à la plage au Cap de l'Homoy. Nous lui avons parlé et c'est elle qui nous a dit : Allez vous baigner, vous reviendrez tout à l'heure, Ginette et Monique sont en bas.*

Ce qui l'emporte, chez la plupart, c'est la surprise de cet événement brutal, en plein milieu des vacances. La frustration aussi, dans beaucoup de cas, de ne l'apprendre qu'après coup. On sent, chez les compagnons de route en politique de Simon Jeanjean – depuis les amis du PDP jusqu'à André Fosset du MRP – tout l'attachement qu'ils avaient pour Blanchette et pour lui indissociablement. Beaucoup en étaient restés au souvenir joyeux des noces d'or.

Il y a aussi, de la part de la *RAF Escaping Society*, une lettre accompagnée – je cite (*sic*) – d'une *petite plaque commémoratif* (*sic*) ...*en mémoire de l'aide donné* (*sic*) *aux aviateurs britanniques pendant la dernière guerre mondiale par Madame Jeanjean*. Et puis enfin, ces mots, pleins de respectueuse amitié, de Tony Reynolds adressés à Simon et à ses filles, non dépourvus de conviction religieuse mais exempts de toute faribole de vie future :

*...I count it's a great privilege to have known your mother, both as a person and as someone who made France dearer and better known to me (...) – At this time words are poor things. Be assured that Joyce and I pray that God will strengthen and comfort you all in your anguish. – Again, our greatest sympathies to you all, please forgive my writing in English, but I wanted to hurry, and dared not trust my french. – Yours, – Tony & Joyce.*

Il aurait difficilement pu trouver des mots aussi justes dans une langue étrangère à la sienne. Monique (ou l'ami Robson) aura traduit la lettre à l'intention de Simon Jeanjean, et l'on ne doute pas qu'il y ait puisé quelque réconfort.

P.S. : Je retrouve après coup (comment avais-je pu les ignorer ?) quelques lettres qui m'avaient échappé, tombées de cet épais dossier. L'une, datée du 25 août, de l'abbé Daverat curé de Lévignacq, est adressée à « Mesdemoiselles » (on comprend que les affaires courantes soient gérées par Monique et Geneviève). Il les remercie pour le livret de famille, se tient à leur disposition pour tous autres problèmes administratifs qui pourraient survenir, et leur donne quelques nouvelles :

---

<sup>12</sup> La formulation de l'annonce n'en reste pas moins très « vieille France », sous une forme résolument patriarcale : *Monsieur Simon JEANJEAN ; Sœur MARGUERITE-MARIE ; Mesdemoiselles Geneviève et Monique JEANJEAN, ses filles* (toujours associées, Denise la sœur-Sœur étant, elle, clairement dissociée) ; *les familles LAURENT...* [etc.] *ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de* (le nom principal en gros caractères, le suivant à la ligne en plus petit) *Madame Simon JEANJEAN, née Blanche Vattebault...* (c'est moi qui souligne).

*Nous regrettons votre départ. Le temps est toujours au beau fixe. Les campeurs sont ravis ;  
Micheline est partie ce matin. Les Péchenart sont arrivés hier, tout surpris de ne pas vous trouver.  
Votre lettre de faire-part ne leur était pas parvenue, elle est revenue ce matin...*

Datée du même jour, une lettre de mon père, cosignée de Blanchette ma mère, bien sûr, et de Claire et de moi, leur dit ce qui se dit dans ces cas-là, précisant que nous bénéficions de leur tente qu'elles n'avaient même pas démontée, et que nous la leur ferons passer à notre retour. Je relis cette lettre que j'ai signée. J'ai tout oublié de cet autre-là âgé de 12 ans, qui vint à Lévigacq avec ses parents. Je me souvenais, certes, que M<sup>me</sup> Jeanjean (car je les appelais Monsieur et Madame Jeanjean, les parents, et probablement évitais-je d'avoir à les interpeller par ce nom), je me souvenais que M<sup>me</sup> Jeanjean était décédée brutalement pendant les vacances à Lévigacq. Pour le reste, nous avons sans doute passé la partie précédente de nos vacances d'été dans le Tarn, et prévu, apparemment, de ne participer qu'en partie à ce camp de Lévigacq.



(6236)

## **Novembre 1964, Simon à son tour...**

Simon vécut encore deux ans avant de rejoindre Blanche. Il a tiré sa révérence le 4 novembre 1964, puis on l'a accompagné au cimetière de Belleville quelques jours plus tard. Nous nous contenterons, faute de dossier d'archives à son sujet, de supposer que la célébration fut à la hauteur des services notoirement rendus par lui à la patrie reconnaissante.

Mais je ne dispose d'aucun document à ce sujet. C'était lui l'archiviste. Sans Simon, plus d'archives. Plus de petits cailloux semés pour nous guider. Le cordonnier cette fois est donc non seulement mal chaussé, mais pas chaussé du tout et manquant.

(Déplorons la disparition<sup>13</sup> de l'archiviste, en vacances définitives. D'où une telle carence, une telle absence de précisions circonstanciées, que sur sa mort nous n'avons rien d'autre à dire que cela : « Simon Jeanjean mourut le 4 novembre 1964 ». Pire encore : je ne sais même plus comment je l'ai appris. Ses filles me l'auront dit, bien sûr, et je le retrouve

---

<sup>13</sup> Je dis bien « disparition », déplorant par ailleurs un emploi abusif de ce mot pour éviter « mort » (jusque dans les colonnes du journal Le Monde ou la rubrique nécrologique a pris le titre de *Disparitions*. Telle est la « novlangue » obligée. Que dira-t-on alors de ceux (pardon, *celles ou ceux*) dont réellement on ne sait où ils sont ?



dans l'agenda perpétuel de Geneviève, à côté des dates anniversaires de toutes ses amies, de son chien Pitchoun et de son chat Bambi. La disparition de l'archiviste, cessation éclatante et brutale comme il en est dans l'œil d'un cyclone – pardon pour cette métaphore boiteuse, qui n'illustre que silence et absence –, me ramène à une série de manques constatés précédemment, imputables à la contrainte archivistique : absence des lettres de sa femme répondant aux cartes postales de l'album ; absence de toute précision sur les permissions ; absence ensuite des choses ordinaires, les archives étant consacrées aux vacances ou aux « événements » particuliers. L'écume des jours en somme, mais non pas la vie quotidienne – absence palliée heureusement en partie par l'interview. Et donc pour finir, dérobade obligée de l'archiviste au moment de sa propre mort. Il en va de même en littérature, le narrateur ne saurait être le personnage principal, à l'exception bien sûr de Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand d'ailleurs ne peut qu'échouer à faire mentir Hegel. Car « *l'oiseau de Minerve ne s'envole qu'à la nuit tombée* »<sup>14</sup>. Pardon pour cette philo de bistrot, mais cette idée de manque ou d'absence, « de briller par son absence » me délecte<sup>15</sup>. J'aurais même pu invoquer l'exemple de la médecine lorsqu'elle recourt à l'*autopsie*, l'étymologie invitant à définir ce mot comme « action de voir par soi-même », alors que justement non, l'on ne saurait à la fois voir et être vu, du moins de l'intérieur. Ainsi ne puis-je être mon propre dentiste, ni plus généralement mon analyste. Et ainsi, moi, Jean Péchenart, ai-je ici pu parler de ma famille et de moi-même à la faveur d'un pas de côté, par le biais des Jeanjean. Fin de la parenthèse.)

Les documents au sujet de la mort de Simon Jeanjean – faire-part, courriers, coupures des journaux locaux, syndicaux ou confessionnels – existaient sans doute quelque part en abondance, mais j'ai omis de m'en enquérir, et les deux dernières des Jeanjean ne m'en ont rien dit. Et maintenant les affaires des Jeanjean sont parties en fumée. Du moins pour Simon pouvons-nous supposer qu'il se sera abstenu d'aller casser sa pipe loin de ses pénates – dans les Landes par exemple – et que la patrie, l'Église et le 20<sup>ème</sup> arrondissement reconnaissants auront eu le temps de faire de belles funérailles à sa mesure.

Simon Jeanjean mourut le 4 novembre 1964. Je note que l'ancienne CFTC vivait alors ses derniers jours. Son Congrès, tenu au Palais des Sports les 6 et 7 novembre, entérina la scission et la fondation de la CFDT affranchie de toute référence confessionnelle explicite. Je note, d'après leur carte d'affiliation, que Ginette comme Monique ont adhéré à la CFDT dès janvier 1965. Je sais aussi que du MRP, qui ne subsista guère plus longtemps, Monique au moins passa au Parti Socialiste (et Ginette aussi probablement, mais je n'en suis pas sûr).

Les dernières années, sans Blanche, auront probablement été bien moroses. Seul bien souvent dans la journée pendant que les filles allaient au travail, Simon Jeanjean était au bout du rouleau. Respirant à grand-peine, ne se déplaçant plus guère et quasiment aveugle, au point de ne plus pouvoir lire, franchement pour lui l'amoureux des bouquins, ce n'était plus une vie. La grande joie qu'il a eue encore à en croire Ginette et Monique, c'est le jour où, pour la première fois, Denise a consenti à monter enfin les trois étages de la rue de la Chine et à venir prendre un café avec lui. Une seule fois, semble-t-il. Quant à moi je n'ai aucun souvenir de cette période, je ne me souviens pas de Monsieur Jeanjean sans Madame. J'imagine que Simon – comme je l'appelle à présent – a dû prendre le temps de se retourner sur son passé, de reclasser ses archives les plus récentes. Les feuilles, soit empilées telles quelles et peu annotées, soit rassemblées sous des chemises, de petit format pour la plupart

<sup>14</sup> Ou encore : « La chouette de Minerve ne prend son envol qu'au crépuscule ». Par cet adage métaphorique, Hegel entend signifier que la philosophie ne comprend un processus historique qu'au moment où il est achevé. Il ajoute, dans *Principes de la philosophie du droit*, que « la philosophie vient toujours trop tard ».

<sup>15</sup> Ainsi de l'Arlésienne, des bras de la Vénus de Milo, et des « lipogrammes » oulipiens. Mais aussi de tous ceux qui comme moi s'ingénient à s'effacer, tout en déplorant qu'on ne les reconnaisse pas (ce qui n'est pas bien malin mais à chacun sa névrose. Car non, à moins que l'on ne pense qu'à elle, l'absence ne brille pas).

(A5), identifiées sous quelques mots tracés d'une écriture défaillante, furent empilées dans la cave et dans le petit meuble blanc grillagé, avant de rejoindre le grenier de Lardy, rue du Penserot, où Ginette et Monique ont déménagé en 1969, avec tout un bric-à-brac qu'elles ont conservé pieusement, sans toujours bien connaître ce qui s'y trouvait ou l'oubliant peu à peu. Elles y ont retrouvé la famille D\*\*\* : Hervé l'ancien comédien-routier et sa femme Geneviève qui leur avaient signalé quelques années auparavant l'existence d'un terrain à vendre, et qui y vivaient déjà avec leur famille.

En quittant la rue de la Chine, en faisant construire la maison de Lardy et en s'y installant, les sœurs Jeanjean se sont associées définitivement. Peut-être était-ce écrit sur le grand livre là-haut, comme eût dit Jacques le Fataliste. Je repense au trio des tantes de Simon, « Mesdemoiselles Jean » qui semblablement s'étaient fait faire une carte de visite unique et commune du temps où elles habitaient Metz, rue Vincentrue. Je me souviens aussi que Monique-et-Ginette ont toujours été habillées pareillement sur les photos de leurs parents. Je les revois, les photos des filles. Sur celle des débuts, prise par le photographe Lenoir de la rue Piat (1407), les trois aînées ont une jolie robe identique (uniforme familial) à l'exception du ruban dans les cheveux de Ginette. Sept ou huit ans plus tard en 1933 (5261) il y a deux costumes : un pour les petites, un pour les grandes. Pour le reste, c'est... Ginette-et-Monique associées. Il n'est pas jusqu'aux noces d'or des parents en 1962, où les deux sœurs, qui avaient une quarantaine d'années, ne soient vêtues d'un tailleur semblable.



Ensuite les photos seront en couleurs. Les deux sœurs déménageront à Lardy. Monique prendra sa retraite en 1984, Ginette l'aura précédée de quelques années, elles n'ont pas su me dire combien exactement, seulement que Ginette, malade disent-elles, avait quitté bien avant Monique. À la réflexion, elle pouvait bien prendre sa retraite avant sa sœur qui était de quatre ans plus jeune qu'elle. Mais autre chose restait sous-entendu. Les maladies ou les dépressions de ma marraine, ce sont ses zones d'ombre.

## Chapitre XXI - Épilogue

*Deux personnages principaux ayant tiré leur révérence, acquittons-nous de dire ce qu'il advint des autres. Côté Jeanjean, trois filles encore sont de ce monde, dont n'advientra nulle descendance. On s'attardera naturellement sur les deux dernières que je connais le mieux – Monique et Geneviève ma marraine chérie – vivant à Lardy dans l'Essonne et se penchant sur leur passé. Elles auront survécu à mes parents de trois et quatre décennies.*

### Quelques photos encore des années récentes

Quelques photos encore, en couleur, et dispersées, pourraient illustrer les années suivantes pour les dernières des Jeanjean et consorts. Quelques moments forts, quelques nouveaux lieux de vacances. À Hautecour en Savoie, chez les J\*\*\* et les sœurs de Bethléem. À Bonneuil-Matours (Vienne), quelques passages chez Bernard et Marie ma sœur aînée, où vécut aussi Anne-Josèphe dans les années 70 (j'allais écrire « et 80 », n'importe quoi ! comme si elle avait vécu au-delà du 29 avril 77). Puis à Lévignacq à nouveau et en Bretagne avec Denise qui avait pris elle aussi sa retraite de bonne sœur – et avec ma maman Blanchette après la mort de Jacques, mon père, décédé comme je l'ai dit le 29 avril 82. Photos prises à Lardy et ailleurs, Cambo-les-Bains, Faïence, Plouescat, en Normandie... Saint-Geniès d'Olt, enfin, souvenir merveilleux d'après elles et aussi d'après ma mère, sous la treille et dans la piscine, non loin de Cahors où sont Magali Jean-Pierre et leurs enfants – c'est toujours mieux avec les enfants. Le groupe de base des vieilles dames était alors composé des Jeanjean, Blanchette, Fernande et Suzanne Solaire, la douce Suzanne de l'Initiative, belle personne angélique, toute petite et un peu bossue. Et puis Denise, de temps à autre. J'ai dit qu'elle était à la retraite ; c'est du moins ce que je crois puisqu'elles se voyaient librement à Lardy ou ailleurs. Elle venait seule ou en compagnie d'autres collègues religieuses, comme on le voit sur les photos. Il devait y avoir des maisons de retraite pour les sœurs âgées, comme pour les prêtres. Il m'est arrivé de la croiser en quelques occasions. Plus de cornette, elle portait un simple voile noir, comme du temps du noviciat. J'apprends en lisant le calendrier perpétuel de Geneviève, que Denise – redevenue Denise et débarrassée, au moins pour ses sœurs de sang, de son surnom de Marguerite-Marie – est décédée le 6 mars 1993, à l'âge, donc, de 80 ans. De cette fin de vie je ne sais rien, les deux cadettes ne m'en ont pas parlé.



Petit post-scriptum aux albums des Jeanjean, j'emprunte cette photo à un dernier album de vacances de Geneviève et Monique, datée de **1990**. **De gauche à droite on reconnaît** : Suzanne, Fernande, Geneviève (devant), ma maman Blanchette (au fond inondé de soleil), Pigeon et Denise, en retraite de sœur Marguerite-Marie.

Geneviève arrête de conduire en 1999, elle s'en souvient avec regret. Une date mémorable encore : le 26 octobre 2002, anniversaire de Fernande, 80 ans, qu'on a fêté à Boutigny-sur-Opton chez Claire ma sœur et Olivier, Boutigny où venaient d'ordinaire des amis musiciens d'un peu partout, où la musique n'arrêtait jamais de résonner, cette fois c'était pour Fernande avec ses amis. Il y manquait ma mère Blanchette, décédée depuis belle lurette, le 30 juillet 1995, étant veuve depuis plus de douze ans mais emportée rapidement par la leucémie contre laquelle on n'avait pas eu besoin de s'acharner, et elle ne l'avait pas souhaité. Le tour de Fernande viendra le 28 mars 2003, d'un cancer de la gorge également rapide. Et la petite Suzanne Solaire, la bien nommée – je revois son beau sourire – n'a survécu que d'un mois (quatre semaines exactement, pas un jour de plus, si j'en crois le calendrier perpétuel « Jours et fêtes » de ma marraine) à la mort de Fernande, comme si elle ne pouvait vivre après elle.

Toutes deux, Blanchette et Fernande sont mortes seules à l'hôpital. Ma sœur Marie, racontant les derniers jours de sa marraine, ne peut s'empêcher de le regretter. Pour elle, comme pour moi avec Monique et Geneviève, la fête à Boutigny correspond à une période où elles se sont rapprochées, toutes les deux. Fernande – toujours prête à s'émerveiller – a découvert avec délectation le pays de Saorge où Marie habitait. Puis, alors que ses proches mouraient, elles se sont offert quelques petites virées dans le Tarn, dans le Gers, dans les Pyrénées... Fernande réservait les maisons d'hôte, Marie conduisait la voiture. Aussi bien avec Blanchette ma mère, ses amies Jeanjean et autres, qu'avec sa filleule Marie, aura continué de s'épanouir cette heureuse « sororité » initiée dans les mouvements de jeunesse féminins.

Toutes deux, Blanchette et Fernande ont gardé jusqu'à la fin leur esprit bien affûté. Le corps de Fernande s'était alourdi. Sur le tard, elle avait engraisé des fesses et des cuisses. Pareillement ma collègue Françoise Péry avait beaucoup grossi elle aussi dans ses dernières années. Elle aussi était une artiste en amitiés, d'une fidélité totale envers toutes ses anciennes collègues. Et s'agissant des silhouettes féminines, je dois dire, et on le voit sur la photo, que celle de ma marraine, entre autres, avait gagné en largeur depuis sa retraite.

Face au cancer Fernande, qui s'était toujours montrée farouche adversaire de l'acharnement thérapeutique (« *Laissons faire la nature* »), a juste accepté une trachéotomie, pour éviter de mourir étouffée. Marie l'a assistée quelque temps, alors qu'elle ne pouvait plus communiquer que par des mots écrits sur un cahier. Elle a beaucoup écrit : ses dernières volontés, et des lettres d'adieu pour tou(te)s ses ami(e)s, leur ménageant un deuil autrement plus doux que ne lui était sa maladie.

## L'interview

Pour moi avec « mes marraines », il y a eu un rapprochement aussi, comparable à ce que dit Marie d'elle avec Fernande, mais qui me semble bien différent. Pourquoi différent ? Je crois être revenu après un long temps d'infidélité. D'où un reproche latent. Comment s'est exprimé ce reproche, s'est-il vraiment exprimé ou ne vient-il que de moi-même ? Une réponse à cette question me revient au moment même où je l'écris. Dans sa lettre datée du 19 mars 2000, pour mon anniversaire, Geneviève commence par évoquer le passé (son entrée dans notre famille, qu'elle date de ma naissance, puis une fête foraine à Aubergenville<sup>1</sup> où tous deux nous avons fait des tours... d'auto-tamponneuse, et *Là*, écrit-elle, *j'ai fait une grande découverte : j'aimais conduire !! Résolution immédiate : je passe le permis !* Or, elle avait déjà arrêté de conduire lorsqu'elle a écrit cela. Pour l'anniversaire de Fernande à Boutigny, c'est Magali et Jean-Pierre qui l'ont amenée en voiture avec Monique). Quelques lignes plus loin elle poursuit : *Nous n'avons pas eu assez de contact ensuite, mais Blanchette m'a donné régulièrement des*

<sup>1</sup> Aubergenville où nous sommes restés un an, logés au château d'Acosta (cf. supra chap. 10).

*nouvelles de tes diverses activités.* Pas assez de contact... Je lui ai manqué. Pouvais-je avouer que je ne manquais pas seulement de lui donner des nouvelles, mais que la dépression me faisait manquer à tout ? Passons.

Dans les années suivantes je suis revenu vers elles, Monique-et-Geneviève. Elles sortaient encore un peu mais de moins en moins. Ainsi avons-nous fait une sortie en voiture jusqu'à Brétigny. J'avais sorti sa R5 du garage. Nous étions passés par Marolles et les bois de Lardy ; je les avais prises en photo, assises sur un gros tronc d'arbre couché, pour revenir ensuite à Lardy et manger au restaurant. Déjà à cette époque elles se déplaçaient avec difficulté. Elles étaient encore un peu en surpoids, ce qui n'a pas duré ensuite et s'est même inversé dans les derniers temps. Je nous revois traverser la place de l'église pour rejoindre le restaurant à pied – je leur donnais une main à chacune – en cortège comme les Aveugles de Brueghel. Elles sont venues à Limoges aussi, une fois, sur la route menant à Cahors chez Magali et Jean-Pierre. Ce fut leur dernière expédition lointaine.

Rappelez-vous : « *Nous avons bu à la Jouvence* », écrivait Simon à Blanche en 1915<sup>2</sup>, racontant une promenade qu'il avait faite la veille, au Pointeau non loin de Saint-Brévin, jusqu'à une fontaine qui portait ce nom. **La Jouvence**... En découvrant cette carte (164), où l'on voit deux petites filles devant la fontaine, habillées de façon identique, coiffées de blanc, armées chacune d'un seau et d'un bâton, je n'avais pu m'empêcher de penser à une autre photo. Les petites filles faisaient écho, ou reflet, aux deux gentilles mamies de quatre-vingts ans dans les bois de Lardy, assises sur un tronc d'arbre et armées d'une canne.)



Le grand âge est un temps favorable à revenir sur le passé. Essayer d'en retenir quelques traces. Je ne connaissais rien de la vie de leur père, elles ont commencé à m'en parler. L'idée de l'interview s'est imposée progressivement, et puis de faire un « livre ». Elles s'y sont prêtées avec enthousiasme, Monique surtout. J'avais un petit magnétophone à cassettes (petit format,

<sup>2</sup> Cf. supra, chapitre 5.

46 mm). Nous nous sommes installés confortablement, et l'histoire s'est déroulée aisément sans que j'aie besoin de les relancer beaucoup.

Je ne m'endors pas. Je pense à... les... aïeux... Justement... je pensais que, à l'âge que j'ai... je suis la plus vieille de la famille Jeanjean, depuis... Ce sont les premiers mots de Geneviève. Sans doute ai-je appuyé trop tard sur la touche « record », et raté le début. Monique avait dû la houspiller qui ne pour qu'elle prenne la parole – c'était à elle, l'aînée, de commencer. Alors tu t'endors ? Non, je ne m'endors pas, je réfléchis... Elle pense qu'elle est « la plus vieille de la famille Jeanjean », la plus ancienne de cette famille finissante, l'aînée des deux survivantes (nous sommes en 2006, elle a 86 ans, Monique 82), bien plus vieille que Madeleine bien sûr, partie trop jeune la pauvre ; plus vieille que Denise aussi, que ses parents, que ses grand-tantes, tous sortis de ce monde beaucoup plus jeunes qu'elle. « La race des Jeanjean s'éteint », ajoute-t-elle. Elles ont les jambes flageolantes, toutes les deux, mais la tête ça va encore à peu près, enfin pour les anciens souvenirs du moins ; pour le présent c'est plus compliqué, elles ne savent plus quel jour on est. Monique a toujours cette voix sonore qu'on lui connaît, celle de Ginette se perd dans la toux et la fumée. Car elle fume toujours autant Geneviève ; Monique se contente de la fumée de sa sœur. C'est elle Monique, qui fera la mouche du coche pour faire avancer l'interview, cadrant et relançant mais laissant constamment le dernier mot à Ginette, ou Nénette comme elle l'appelle. Monique n'aime pas les atermoiements, mais tolère les lenteurs de sa sœur, ses silences attendris. Elle lui laisse le dernier mot : la chef c'est Ginette. On a entendu leur histoire, tout ce qu'elles avaient à raconter, les origines, la guerre, la venue à Paris, tout ça. L'immense dévotion portée à leur père, ah c'était quelqu'un ! La rencontre avec ma mère... elle aussi Blanchette, comme on l'aimait.

Et puis elles m'ont parlé de l'album de cartes postales, rangé quelque part dans le grenier où elles ne montaient plus. Et non seulement elles ne montaient plus au grenier mais elles se tenaient au mur, de plus en plus, en titubant. Bientôt Monique a eu besoin d'un déambulateur. Je me souviens du dernier tour de jardin que ma marraine a voulu faire en s'accrochant à mon bras. Son corps ne pèse plus très lourd maintenant, moins lourd peut-être même qu'au temps jadis, lorsque, **naïade longiligne, elle posait royalement étendue** devant sa cour de petites baigneuses, au bord de la plage à Fort-Mahon (5355).



## 2011 – Les adieux à Monique, premier temps

Venons-en maintenant à l'interminable fin. Je dis l'interminable fin, comme sont interminables parfois ces sénilités pathétiques, recluses et prolongées dans nos Établissements d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes, (EHPAD). Ce n'est pas le cas des sœurs Jeanjean, heureusement, s'accrochant l'une à l'autre et à leur maison de Lardy, qui ainsi parvinrent à y échapper le plus longtemps qu'il fut possible.

Je reprends à l'automne 2011. Plus la peine que je m'annonce lorsque je leur rends visite, pas la peine de leur demander de prendre note sur un agenda ou une feuille de papier, cela n'a plus cours. Il y a longtemps qu'elles ont été placées sous tutelle, Nous y allons de temps en temps, c'est de moins en moins agréable. Geneviève n'arrive plus à décrocher le téléphone, alors on s'organise avec la femme de ménage. Et nous nous tenons au courant Magali et moi. Magali suit les affaires de la tutelle, confiée à un cabinet d'Étampes dont l'inaction la désole. Un grand souvenir : le week-end de la Toussaint 2008 que nous avons passé ensemble, avait été marqué par une expédition mémorable en quête d'une cabine Photomaton pour renouveler leur carte d'identité en vue de je ne sais plus quelles élections. Monique y tenait absolument.

Du moins ne voient-elles plus le temps passer. Elles absorbent des quantités de médicaments. Geneviève a un pacemaker, Monique a les bronches encombrées, des migraines, circule appuyée sur son déambulateur pour éviter de s'étaler sur le sol. Ginette pense que ça lui aurait fait du bien, à sa sœur, si elle avait pu raconter l'histoire du militaire parti en Indochine, mais rien n'est venu. On s'attend à une mauvaise nouvelle, un jour ou l'autre.

Le 25 septembre au soir, coup de téléphone de Magali. Je suis en retraite depuis peu. Monique est dans le coma, après s'être étouffée, semble-t-il, le matin même en prenant ses médicaments. Nous décidons de nous rendre ensemble à Lardy, certains que Monique ne s'en remettra pas et inquiets pour Geneviève.

(Je transcris mes notes telles quelles, retraçant au plus près ces moments singuliers.)

< Lundi 26. Exclamations de joie de Ginette à notre arrivée à Lardy (je l'appelle Ginette comme disaient ses parents et comme dit Magali, je n'arrive plus à dire Geneviève). Elle est en compagnie de l'autre Geneviève, sa « copine » comme elle dit, qui nous attend (en fait de copine, Geneviève D<sup>\*\*\*</sup>, veuve de Hervé, l'ancien « routier » décédé au terme d'un long Alzheimer, est son amie la plus ancienne ici). Elle-même attend le retour de Monique, pense qu'elle a peut-être eu du mal à trouver un taxi. C'est compliqué dans sa tête, ce matin elle disait à la femme de ménage que sa sœur était morte. Décidons, après un coup de fil à l'hôpital d'Arpajon, de nous y rendre tout de suite.

< Monique dans le coma en Réa. Intubée, respiration artificielle. Sommes admis deux par deux dans la chambre. Entrevue avec le médecin. Ginette aimerait comprendre ce qui est arrivé. L'infirmière lui dit C'est très grave, et elle ajoute Il faut pleurer, ça fait du bien. Ginette a entendu la première phrase mais pas la seconde. Pas l'intention de pleurer sa sœur. Pas question qu'elle soit morte.

< Repas du soir joyeux. *La Tour infernale* à la télé. Ginette croit qu'il s'agit d'une évasion puisqu'il y a un Steve McQueen. Et le soir au moment du coucher : « Vivement que Monique revienne ».

< Mardi 27. J'ai laissé la fenêtre ouverte cette nuit. Il ne fait pas froid, et la chambre est sale et l'odeur pénible. Passages de trains bruyants, sans doute à cause du vent dominant. Matinée : Ginette plaisante sans cesse. Au moment du petit déjeuner déjà, s'étant levée après nous, elle a fait son entrée sur ses jambes flageolantes en entonnant un *Debout classe ouvrière*

rigolard<sup>3</sup>. Elle plaisante, fait le clown. Au moment de la lessive – mon dessus de lit, infect, les coussins des chaises de la cuisine, innommables, avec trous de cigarettes, comme ses vêtements – je lui demande d'où viennent ces trous sur son pantalon – Ça, j'sais pas... Magali : « On t'a tiré dessus ? Moi : C'est peut-être le garde-champêtre... Ginette – Ou mon amant ! À d'autres moments, silence. Ginette prostrée devant la télé, cigarette après cigarette. Demande de temps en temps : Quand est-ce qu'on ira voir Monique ? Appelle son chat perturbé par la présence des deux petits chiens de Magali : Bambiiii !... Bambiii !... Bambi, drôle de nom pour un chat.

< Vient la femme de ménage, puis l'infirmière, désolée. Elle essaie d'expliquer à Ginette que c'est très grave, que Monique ne reviendra pas. Elles se connaissent depuis longtemps, les soignantes avec Ginette et Monique, elles sont devenues un peu « leurs mamies », comme pour Magali...

< Magali appelle le docteur R\*\*\*. Celui-ci, récemment encore, face à notre insistance à maintenir les sœurs à domicile, à refuser une hospitalisation ou mise à l'hospice dont elles ne voulaient pas, avait parlé de « non-assistance à personne(s) en danger ». Curieusement, cette fois, il consent à ce que Ginette reste seule à la maison, si la mort clinique de Monique tarde à survenir. « Il n'aurait pas fallu la réanimer, dit-il, quel temps perdu »...

< Retour à l'hôpital d'Arpajon. Bâtiment moche. Attente au service de réanimation. Les infirmiers (-mières) vont et viennent, des lits-chariots entrent ou sortent. Visite à la momie-Monique. Geneviève lui chante *Je te tiens tu me tiens par la barbichette* en lui posant la main sous le menton. Monique aura-t-elle senti sa présence ?

< Le soir devant la télé. Ginette a les yeux dans le vide. Ou fermés ? – A quoi tu penses ? – À Monique. (Silence)... Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Elle souffre de ne pas savoir – ou d'oublier – comment Monique est... (est quoi, au fait ? – Non, pas morte, pas encore...).

< Je me demande pourquoi je n'ai pas plus de chagrin de ce qui arrive à Monique, je me demande si j'en aurais aussi peu si c'était Ginette qui était... oui, morte. Drôle de verbe, « mourir ». Cesser d'exister, c'est tout. Pas de temps passé, seulement ce présent « être mort », ça ne dit rien de ce qui s'est passé, on ne peut pas le dire, surtout pour Monique qui n'est morte que quelques minutes. Qu'est-ce qui lui est arrivé à Monique, demande Ginette. Comment pourrait-elle se souvenir de ce qu'on a essayé de lui en dire, puisqu'on n'arrive pas à le dire, déjà qu'elle oublie tout. Monique va mourir, c'est sûr, c'est comme si c'était fini mais on ne peut pas le dire puisqu'elle n'est pas encore morte, on n'a pas le droit de le dire et pourtant c'est fini. Ce que nous avons vu à l'hôpital d'Arpajon n'est qu'un corps animé d'une respiration insufflée par une machine et alimenté en sorte que son cœur faiblement mais indéfiniment bat. Ginette à l'hôpital lui a chanté *Je te tiens tu me tiens par la barbichette, le premier de nous deux qui rira aura une tapette*, et bien qu'évidemment le corps de Monique ne répondit pas, très doucement sur la joue, entre le masque respiratoire et le flexible en plastique elle lui a donné une tapette, toute légère.

< C'est nous maintenant, auprès de Ginette, qui occupons le fauteuil de Monique. Dans l'après-midi, Ginette a posé sa main sur l'avant-bras de Magali en disant *Ma douce*, la prenant pour Monique.

< Et puis nous sommes repartis, nous l'avons laissée seule. Et on a attendu que le cœur de Monique à nouveau veuille bien s'arrêter de battre. Qu'on veuille bien le laisser s'arrêter. >

---

<sup>3</sup> Chant de la JOC, depuis 1937. *Debout, classe ouvrière, ton espoir vient de se lever – Debout, voici tes frères, nous venons pour te sauver – À nos voix qui l'appellent, lève-toi, viens avec nous – C'est nous la jeunesse nouvelle – Nous voulons le Christ partout !* Je ne savais pas, quand je l'ai entendue chanter cela, que Geneviève avait appartenu à la JOC (Cf. supra, chap. 11, *La CFTC*.)



## Deuxième temps

C'est arrivé enfin, le 13 octobre 2011. Monique s'est éteinte, ou on l'a éteinte, je ne sais pas, de toutes façons il le fallait bien. Les obsèques ont été prévues pour le mercredi 19, à 10 heures du matin. Arrivés la veille à Lardy, avec Magali et Joss, nous avons retrouvé notre Ginette de toujours, avec sa truculence, disant pour justifier sa robe de chambre trouée comme une passoire : – Je suis une dure à cuire ! Ou encore, apprenant qu'elle disposerait, pour les nombreux déplacements à l'église et au cimetière, d'un fauteuil roulant : – Il y aura un klaxon ?

19 octobre. Programme chargé. Comment pourrait-elle affronter tout cela, depuis l'hôpital d'Arpajon jusqu'au cimetière de Belleville et retour, en passant par la cérémonie à l'église ?

8 heures 15 : réception du fauteuil roulant. 9 heures : levée du corps à l'hôpital d'Arpajon. La chambre funéraire s'appelle Le Chalet et en a la forme. Les employés des pompes funèbres nous invitent à nous recueillir autour de la dépouille. Monique, dûment embaumée, est méconnaissable (à l'exception d'un bouton qu'elle avait sur le menton et qui reste visible). Ginette en est désappointée, elle ne la reconnaît pas. Décidément cette mort de sa sœur, compagne de toute sa vie, se sera dérobée jusqu'au bout.

10 heures : messe de funérailles à Janville (l'église de Lardy n'est pas disponible). Cérémonie préparée par des gens de la paroisse. Lecture pleine d'espoir du livre d'Isaïe : *Le Jour viendra où le Seigneur Yahvé Sabaoth préparera pour tous les peuples sur cette montagne un festin de viandes grasses juteuses, de bons vins clarifiés. Il enlèvera sur cette montagne le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire qui voilait toutes les nations. (...) Le Seigneur Yahvé essuiera les larmes de tous les visages...* C'est d'une grande beauté. J'imagine les corps renaître comme dans le poème d'Agrippa d'Aubigné, les dents repousser sur la mâchoire de Monique pour dévorer ces viandes grasses juteuses... À la sortie nous retrouvons les survivants du grand groupe des amis, Michèle D\*\*\* que son grand âge n'a pas trop changée, un ou deux autres inattendus, étranges retrouvailles. Manou ma sœur est là aussi avec Christophe, à la grande joie de Ginette, émue autant de la revoir que de retrouver en elle la figure très ressemblante de notre mère Blanchette. Mais il faut abréger car nous sommes attendus à Paris.

11 heures 30 : nous prenons place dans le corbillard, Ginette, Magali, Joss et moi. Il y a juste la place avec le chauffeur. Tout au long du parcours – Cheptainville, Marolles, Arpajon, Montlhéry, Longjumeau, Fresnes, Porte d'Italie, Porte Dorée... – elle commente, s'informe, se remémore avec un plaisir évident les jalons de cet itinéraire qu'elle et sa sœur ont bien connu, mais qu'elle n'a pas parcouru depuis belle lurette. À notre arrivée au cimetière de Belleville, ma sœur Claire était là avec Olivier nous attendant comme prévu. Le cimetière de Belleville est situé au point culminant de Paris, à l'emplacement aussi du Télégraphe et des réservoirs d'eau de la ville. Pause repas, brève mais suffisante, dans un troquet minuscule à quelques pas du cimetière, à l'angle des rues de du Télégraphe et du Borrégo. Les tables étaient très serrées, les gens se sont poussés pour faire place au fauteuil roulant de la vieille dame. Elle était gaie, visiblement heureuse de revenir dans ses anciens quartiers. Le temps d'avalier un plat, de passer aux toilettes pour la plupart d'entre nous – sauf Ginette, incroyable, je n'en revenais pas de voir comme elle tenait le coup, et toute la journée elle n'a cessé de nous surprendre, jamais avant cela nous n'aurions osé une telle expédition, on ne pensait même pas qu'elle voudrait s'y joindre. 14 heures devant le cimetière, retrouvé le corbillard, le chauffeur et l'équipe parisienne des pompes funèbres. Le corbillard a dû faire un détour pour s'approcher au plus près du caveau de famille. Nous l'avons rejoint à pied, constitué un petit cortège à la suite du cercueil, Ginette en tête dans son fauteuil roulant, jusqu'au caveau ouvert. Les derniers pas furent un peu compliqués, dans une zone resserrée, mais on ne peut pas

pousser les tombes, le fauteuil est resté stationné à distance, jusqu'au moment de la mise en terre proprement dite. **On l'a soutenue pour qu'elle puisse s'approcher**, jeter une rose et dire son dernier adieu à Monique.



« Famille Jeanjean », c'est la seule inscription figurant sur la tombe. Le caveau m'a semblé profond. Le fossoyeur, bien renseigné, m'a expliqué qu'il y avait place pour dix personnes en tout, et j'ai pensé que le caveau était encore bien plus profond qu'il n'en avait l'air puisqu'il ne restait qu'une place pour Ginette au-dessus de celle de Monique, alors qu'en dessous il y en avait déjà huit ! 8 places + 2 pour les marraines, 10 places en tout, constituant la « famille Jeanjean ». Ma marraine sera la dernière. Si vraiment, me suis-je dit, les cases individuelles – entre deux plaques de béton comme nous l'avons vu, le couvercle de l'une constituant, je suppose, la base de la case suivante – sont placées les unes au-dessus des autres et jamais côte-à-côte, la profondeur de cette fosse doit s'élever (ou s'enfoncer) à huit mètres au moins. Cela m'a impressionné. J'ai fait les comptes et récapitulé : 3 tantes + Madeleine + 2 parents + Denise + les 2 dernières Monique et Ginette = ... rien à faire, nous n'arrivons qu'à 9. Mystère. Je me suis promis de chercher qui pouvait être le dixième corps. Ensuite, après un moment assez long de recueillement autour du cercueil lorsque celui-ci fut descendu à bout de corde et déposé au fond, nous avons amorcé le retour entre les tombes et regagné la sortie, sans hâte et sans tristesse excessive, en sorte que ce moment d'après l'enterrement proprement dit fut vraiment un moment de détente comme il en est en pareil cas, un moment où l'on s'attarde, on fait durer, on cause un peu entre les tombes à la sortie du cimetière, ainsi que font les hôtes au seuil d'une maison avant de se quitter.

Et puis, nous avons pris le chemin du retour, après avoir pris congé des Parisiens et, pour Geneviève, fumé une dernière cigarette. Pas moins éveillée qu'à l'aller, attentive aux lieux traversés, rue de Belleville, Porte des Lilas, Périphérique, Nationale 20. Adieu Monique. J'ai tenté de savoir qui était le dixième occupant du caveau. Ginette pensait qu'il y avait dix places, elle le savait, nous avons compté ensemble, d'abord les tantes, puis les sœurs et les parents, mais elle s'embrouillait, tant pis. Le corbillard nous a déposés devant la maison un peu avant seize heures. Comme il restait un peu de temps j'ai proposé une balade à pied. Joss est venue avec moi, nous avons marché jusqu'au bois de l'autre côté de la voie ferrée – en traversant par la gare, par le passage souterrain – avons gravi la côte et emprunté un agréable chemin sur la gauche en haut des bois, qui mène à surplomber une vaste sablière désaffectée. J'aime ce genre d'endroits marqués par l'homme et rendus à la nature, évoquant à la fois la mer et la montagne. De là nous sommes descendus pour rejoindre directement la voie ferrée que nous avons suivie brièvement sur la droite puis traversée en passant sous un petit tunnel,

ce qui nous a permis de retrouver la route d'Étampes, et de revenir à la maison par l'autre côté. Ginette était déjà couchée. Nous l'avons quittée le lendemain matin.

Nous sommes revenus la voir à la Toussaint, au retour d'un passage à Paris. Rendez-vous avait été pris par l'intermédiaire de la femme de ménage. Ginette était assise à sa place dans le salon. Curieusement la télévision était éteinte, elle attendait simplement en silence, et, plus curieusement encore, l'odeur de la cigarette avait quasiment disparu. Le cendrier était vide, elle ne fumait pas, ses yeux étaient moins rouges. J'ai repensé à Monique, ancienne fumeuse elle aussi mais qui n'en continuait pas moins d'inhaler la fumée de sa sœur. Elle s'en plaignait parfois, déplorant l'état des bronches de Ginette à chaque fois que celle-ci toussait. Et voilà, pour la première fois Ginette était sans cigarette. Comme si elle ne pouvait fumer hors de la présence de Monique.

Cela n'a pas duré longtemps. Par la suite elle a repris la cigarette, et sa vie habituelle à petits pas. Et plusieurs années encore elle a été là. Nous n'aurions jamais cru que cela durerait aussi longtemps.

## **Ginette toute seule**

Après cette belle journée de l'enterrement de Monique, j'ai peine, par avance, à raconter la suite. Les enterrements souvent sont de très beaux moments. Ginette, pour celui de sa sœur, nous a fait la joie de mobiliser toute son énergie. On l'en applaudit comme on acclame un champion cycliste passant un col avec brio, alors qu'elle était déjà, à 91 ans, physiquement bien ruinée. Et voilà que c'était reparti pour un tour. Joyeuse encore au début, faisant la joie des personnels chargés des visites à domicile, toilettes, infirmerie, ménage, livraison des repas, en relation avec le cabinet d'Étampes chargé de la tutelle. Nous allons la voir de temps à autre...

Jusqu'à ce mars 2014. D'abord ce coup de téléphone, le 2 mars, pour son anniversaire. J'avais pris rendez-vous avec l'autre Geneviève, sa voisine, pour qu'elle puisse décrocher, et j'avais pu l'avoir au bout du fil. Je lui avais expliqué quel jour on était et quel âge elle avait. Ça l'a fait éclater de rire avec sa voix cassée et elle a dit Non, pas possible, si ça continue je vais aller jusqu'à 100 ans. Je lui ai alors annoncé notre visite pour la mi-mars, le week-end du 15 au 17. Elle était bien contente mais savait qu'elle ne pourrait pas s'en souvenir, J'ai la mémoire qui flanche, a-t-elle dit comme elle le dit toujours ou comme elle le chante souvent (oubliant qu'elle l'a dit, mais pas la chanson).

La suite est moins drôle. J'ai peine, par avance, à la raconter. D'abord un aveu : en mars 2014, c'était la première fois que je lui rendais visite depuis longtemps. J'y étais d'abord allé assidûment en 2011 et 2012, année où j'ai pris possession d'un supplément d'archives, à commencer par les albums de photos de la famille et par le contenu de l'armoire à glace du grenier. Ensuite je n'ai guère d'excuse (la maladie et le décès de ma belle-mère certes, mon état de santé nécessitant une opération du cœur, à la rigueur, l'angoisse avant cette opération, puis l'opération bien sûr, mais ne sont-ce point que des alibis ?) et je dois avouer qu'il se passa près d'un an sans que je vienne la voir. Ma dernière visite, en fin mars 2013 – j'ai vérifié : j'étais venu à Paris pour le Salon du Livre – avait déjà été éprouvante. Saleté partout, le son de la télé à fond, les petits pots du frigo à peine entamés nécessitant déjà toutes sortes de compléments alimentaires, sans compter l'incurie du cabinet de tutelle, que nous trouvions bien lent à réparer le portail, la terrasse en très mauvais état, ou quelques appareils qui tombaient régulièrement en panne.

C'est donc à la mi-mars 2014 que nous sommes, Joss et moi, revenus voir Ginette. J'avais appelé l'autre Geneviève, sa voisine, et Martine la femme de ménage, ma correspondante habituelle. Martine fait non seulement le ménage, mais comme elle connaît très bien Ginette,

depuis le temps, c'est elle aussi qui se charge de la toilette. Vous savez, m'a dit Martine, elle a beaucoup baissé, vous n'allez pas la reconnaître. Cela nous a intrigués, et confirmés dans l'idée de cette visite ; j'ai prévenu Martine que nous allions venir la semaine suivante. Elle a dit Pas de problème, en principe la porte sera ouverte, vu qu'en général la première personne qui passe (l'infirmière en général) laisse la porte ouverte pour les suivants. Je me suis demandé si c'était bien prudent. Enfin, la porte serait ouverte, et nous devrions pouvoir entrer.

En fait les portes étaient fermées. Les fenêtres étaient ouvertes, mais pas les portes. Le portail était ouvert – j'ai pu constater qu'il avait enfin été restauré : le portail en bois, définitivement pourri, avait été remplacé par un neuf, en PVC et qui fonctionnait correctement, c'était encourageant a priori – mais pour le reste c'était fermé à clé. Il faisait très chaud, bien qu'on ne fût qu'en mars. De cela je me souviens bien : les transports en commun parisiens avaient été décrétés gratuits pour toute la durée du week-end en raison d'un pic exceptionnel de pollution, ainsi avons-nous pu faire l'aller et retour à peu de frais pour voir l'exposition du vidéaste Bill Viola au Grand Palais le lendemain samedi. Quel plaisir, ces vidéos, vertigineuses pour l'œil et pour l'intellect. Ainsi de celle, fascinante et fantomatique, intitulée *Reflecting Pool*, où l'on voit un bassin en premier plan, et derrière, un homme sortant de la forêt puis s'élançant pour plonger et... Mais qu'est-ce que je raconte ? Que ne ferais-je pour éviter d'en venir à cette affreuse arrivée et à cet affreux accueil, le samedi 15 mars après-midi. Ou plutôt à ce non-accueil. C'était fermé, elle devait être profondément endormie ce qui n'était pas trop grave. Nous sommes allés au 110 chez l'autre Geneviève qui nous a confirmé qu'elle passait le plus clair de son temps à dormir, mais elle, l'autre Geneviève, ne retrouvait plus sa clé, il a fallu attendre l'arrivée de l'infirmière, et enfin l'infirmière est arrivée mais Ginette n'a pas voulu se lever. Il y avait un mot de Martine posé sur la table :

*Jean, Bonjour, c'est Martine. Je vous informe que Geneviève ne mange pas beaucoup, elle ne mange que du sucré, le petit déjeuner et des petits gâteaux et chocolats. Elle a eu une diarrhée chronique, maintenant ça va. Elle est faible, un peu désorientée, très fatiguée car elle ne mange plus mais toujours la cigarette comme d'habitude. Bon week-end.*

C'était encore bien optimiste. Nous sommes allés faire un tour en ville, acheter des ampoules pour remplacer celles du couloir et de la cuisine qui ne marchaient pas. À notre retour trois quarts d'heure plus tard...

J'ai peine à raconter la suite. Elle n'aurait jamais dû vivre cela. On lui avait posé une pile pour pallier les défaillances du myocarde, fait avaler toutes les chimies possibles pour traiter ceci ou cela, pour pallier tel ou tel effet secondaire, mais où était passé le pilote pour diriger tout ça, pour réguler les fonctions indispensables à un minimum de dignité ? Elle n'aurait pas dû aller jusqu'à ce point-là Ginette. À notre retour, elle était attablée dans la cuisine, mangeant machinalement des croissants avec de la confiture au son de la radio réglé au maximum. Elle n'a guère réagi en nous voyant. Je lui ai demandé si je pouvais éteindre la radio, pas de réponse. Je ne suis pas sûr qu'elle ait reconnu Joss. Je lui ai dit que ce n'était pas l'heure du petit déjeuner, lui ai demandé si elle aurait encore faim pour le repas du soir, lui ai proposé de rejoindre le salon, elle a dit Ah bon, et puis J'sais pas, et D'accord. Je me suis assis à côté d'elle, ai essayé d'entretenir une conversation. Joss est venue avec nous, il y a eu un temps de silence, Ginette a dit Pourquoi on ne parle plus, dites quelque chose on dirait qu'on est morts. Elle n'aime pas le silence. Elle a peut-être peur maintenant, toute seule dans sa maison, il lui faut de la lumière et du bruit. Et puis elle n'a presque rien mangé. Joss avait préparé une jardinière de légumes avec des boulettes de viande, un plat à son goût d'après notre souvenir, et une génoise fourrée avec une confiture de fruits rouges. Elle a dit qu'elle n'avait pas faim,

demandant Qu'est-ce que c'est, en tâtonnant de la fourchette et de la main car elle n'y voit goutte. Ensuite soirée télé-clopes, la télé à fond. Elle me regardait fixement, d'un regard entre crainte et rancune, l'air d'en vouloir au monde de ce sale tour qu'il lui joue. Je lui ai demandé de baisser le volume de la télé. On était là ensemble, comme deux vieux compagnons, c'est vrai, je ne suis pas son filleul pour rien, on se connaît bien, tous les deux. J'étais là, à côté d'elle, j'ai continué d'essayer de lui parler. À un moment elle a dit Non c'est pas Ginette, c'est Geneviève que je m'appelle, Ginette c'est vulgaire ! Ça alors, je n'en revenais pas. Et moi qui avais mis si longtemps à adopter ce petit nom de Ginette que tout le monde utilisait – et Monique disait même Nénette, et elle l'appelait Ninique. Elle a fini par s'assoupir, j'ai proposé qu'on aille se coucher – Joss était déjà au lit depuis un moment – elle a dit J'sais pas, elle n'avait rien contre. Debout avec son déambulateur, elle a demandé son chemin comme si elle ne savait pas où était sa chambre. Complètement perdue. Elle ne s'occupait même plus de son chat.

Le lendemain ça a été mieux. Comme elle dormait presque tout le temps nous l'avons laissée, avons pris le RER et sommes allés à Paris visiter l'expo Bill Viola comme prévu, et le soir, comme prévu aussi, nous avons eu la visite de Christophe et Manou venus de Chartres, et nous avons mangé ensemble avec elle, et même ri et chanté des chansons. Christophe posait des questions candides – s'adressant à Geneviève dans un langage habituel avec civilité et intérêt, en total décalage avec ce qui était devenu notre code habituel de communication – des questions surprenantes que je n'aurais jamais osé poser. C'était bien, la visite de Manou et Christophe a apporté une bouffée d'air, comme si on avait ouvert les fenêtres...

(Je me reproche quelquefois d'avoir cédé à la routine avec Geneviève et Monique, de n'avoir pas eu plus souvent l'énergie de les y arracher, à cette routine de la télé, alors qu'on aurait pu essayer de s'occuper autrement, que sais-je, ne serait-ce que jouer à la bataille, au scrabble, ou comme nous l'avons fait ce soir-là, de nous remémorer des chansons de notre patrimoine commun. Quelque temps auparavant encore, on voyait encore tout le bien que ça leur faisait de recevoir de la visite, quittant d'elles-mêmes, naguère encore, leur éternelle robe de chambre pour se mettre en tenue de ville, même quand elle se retrouvait seule, puis rechignant de plus en plus à le faire, puis, enfin, ne l'envisageant même plus.)

Mais les jeux étaient faits, rien n'allait plus. Je préfère abrégé. Ne parlons pas du lendemain matin, les histoires de caca ne sont drôles que pour l'âge de la maternelle ; à l'autre bout de la vie ça sent mauvais et ça ne fait plus rire du tout. Et quelle tristesse était la nôtre, quelques heures plus tard en reprenant la route...

(Qu'est-ce encore qu'exister sans vivre ? La vie n'est-elle donc qu'une histoire de bruit et de fureur, racontée par un idiot ? Qu'est-ce encore que d'être là pour Geneviève, la dernière des Jeanjean, dans cette maison où reposent comme dans un mausolée les symboles d'une vie qui lui échappe ?)

## Rien n'allait plus

Le mardi 25 mars, coup de téléphone du Docteur R\*\*\*, m'informant que Geneviève Jeanjean avait dû être hospitalisée d'urgence. C'était juste après les élections municipales. Aucun rapport entre ces deux choses, que l'enchaînement chronologique. On s'en souvient à Limoges, des municipales, Alain Rodet battu, le P.S. défait après un siècle et plus de municipalité socialiste. Aucun rapport, pas plus que cinq ans plus tard il n'y aura de relation entre les élections suivantes et le « premier confinement », décrété le surlendemain, mais je n'ai pas oublié cet enchaînement. Pour ma marraine on s'y attendait. C'est le coup de téléphone qui m'a surpris. Cet appel direct du Dr R\*\*\*... peut-être n'avait-il pas pu joindre Magali. Et je m'attendais moins encore à ce qu'il m'a dit : Geneviève hospitalisée sur la

demande de l'infirmière pour « détresse respiratoire », à l'hôpital d'Athis-Mons. Pourquoi Athis-Mons ? Il n'y avait pas plus près ? Elle devait être complètement perdue toute seule à Athis-Mons. J'ai appelé l'autre Geneviève qui n'a pas pu m'en dire plus, puis la clinique Jules-Vallès à Athis-Mons. J'ai fini par obtenir la liaison avec la chambre. C'est une infirmière qui a décroché, elle m'a dit que tout allait bien et me l'a passée. « Comment te sens-tu ? – J'sais pas, il faut sentir quoi ? (dit sur un ton neutre, plutôt maussade, c'était encore, comme à Lardy la semaine passée, comme si elle m'en voulait) – Tu es dans les vaps ? – C'est quoi les vaps ? – Est-ce que tu dors bien ? – Ah ça oui, pour dormir... – Tu sais que tu es à l'hôpital ? – Non. » Elle a posé le téléphone, et comme l'infirmière était partie c'est sa voisine de chambre qui a pris la suite. M'a dit qu'elle s'occupait un peu d'elle. Ainsi ce matin, Ginette était toute nue, elle l'a reconduite au lit. Cela m'a un peu rasséréiné, la présence de cette voisine à ses côtés.

Vendredi 28, coup de téléphone de Mme le Dr S\*\*\*, de la clinique d'Athis-Mons : refus de soin, déshydratation, etc. Cette dame diagnostique un Alzheimer, ce qui me semble bien hasardeux, enfin passons. Elle va mourir, me dit-elle, il faut la placer en établissement. Comment contacter la tutelle ? J'appelle Magali qui me précise que Martine a fermé la maison et que le chat a été confié à une personne du CCAS de Lardy. Il faut que j'aille à Athis-Mons dès que possible.

Lundi 31. Je prends le train pour Paris et Athis-Mons. Me rends à la clinique à pied depuis la gare. C'est sur la colline à l'ouest, où sont aussi des villas coquettes abritées dans la verdure, en opposition avec l'énorme faisceau franchement déprimant des voies ferrées et toute cette zone entourant la gare, les trains couverts de tags, on n'imagine pas la Seine toute proche de l'autre côté. Arrivé sur le plateau je trouve la clinique au sein d'une banlieue moche et banale. Chambre 126. Elle a un gros coquard violet sur le côté droit du visage, suite à une chute qu'elle a faite en s'opposant à une infirmière. J'essaie de leur faire entendre qu'elle est très gentille, d'habitude, mais qu'elle doit être affreusement perdue. Elle pousse des cris, croit qu'on l'a placée chez les fous. « Ils me prennent pour une dingue, ou quoi ? C'est un cauchemar, dit-elle. La seule chose que je veux c'est retourner entre mes quatre murs à Lardy. Pourquoi tu m'as fait amener là ? » Je dois la laisser le soir et vais passer la nuit chez mes amis, à Paris boulevard de Charonne.

Mardi matin. Retour chambre 126. Geneviève Jeanjean n'est plus là, elle a été déplacée à l'étage au-dessus. J'essaierai aussi d'avoir une entrevue avec Mme S\*\*\*, son médecin traitant... – Revenez à telle heure, elle devrait pouvoir vous recevoir – mais ce n'est pas simple, et je passerai la journée sans la voir ; il faudra lui écrire. Geneviève est plus calme qu'hier, sous sédatifs évidemment. Son lit est au bout de la chambre, le long d'une fenêtre. Nous parlons de choses et d'autres, le matin puis l'après-midi, jusqu'au moment où je devrai la quitter. À la pêche aux souvenirs, on parle des gens, des parents. Elle évoque des apéritifs pris ensemble. Je me demande si elle ne me confond pas avec quelqu'un d'autre. Mon père ? Joss est très gentille, elle a les gestes qu'il faut. Monique... elle n'a tout de même pas oublié Monique ? Se souvient d'une « petite blonde, bien jolie »... La compta ? Elle aimait ça mais avait peur de se tromper. La vie éternelle ou future ? On sait ce qu'on a, mais on ne sait pas ce qu'il y aura après. Son obsession : Lardy, revenir à Lardy. Et puis, revenant à l'époque de la rue de la Chine, ce curieux souvenir d'un jeu qui ne me dit rien : « Tu regardais les gens dans la rue, tu essayais de deviner quelle direction ils allaient prendre. Nous n'en avons jamais parlé. Je me suis dit qu'elle était complètement dans le gaz, comme on dit. À un certain moment elle m'a demandé Et là, on est où ? C'est bientôt Lardy ? Elle regardait la fenêtre à côté d'elle, se croyant sans doute en voiture ou dans le train, j'étais venu la chercher à la clinique et je la ramenaient chez elle. Comment la détromper ? Ensuite la séparation, quand il

a fallu lui dire que j'allais m'en aller et la laisser là, l'abandonner seule dans cet affreux hôpital – son horreur, ses cris tandis que je m'éloignais – reste mon pire souvenir.

Je n'ai pas eu besoin d'envoyer ma lettre au Dr S\*\*\*. Magali m'a appelé pour me dire qu'après intervention de la tutrice, Geneviève serait placée sans tarder à la Résidence des Étangs de Mennecy (Essonne), un EHPAD de grand standing. Il y avait donc de quoi lui offrir cela. C'est un bel endroit proche de Corbeil-Essonnes, en bordure de la Juine... Elle y fut très bien traitée, mais c'est tout juste si elle savait encore qui elle était, m'a dit Magali qui est allée l'y voir une dernière fois.

## **Terminus (à l'exception du chat Bambi)**

Geneviève Jeanjean est décédée le dimanche 27 avril 2014, à 11 heures du matin. Elle aura tenu moins d'un mois à Mennecy, perdue dans ce wagon noir fonçant à toute allure, jusqu'à ce point final. Ses obsèques ont eu lieu le mercredi suivant à l'église Saint Pierre de Lardy. Je me suis un peu occupé de préparer cette cérémonie, par téléphone avec le célébrant Philippe D\*\*\*, diacre de la paroisse qui connaissait peu Monique et Geneviève, et qui m'a consulté. Nous avons travaillé sérieusement, dans l'idée de lui rendre un digne hommage. Plus encore que pour l'enterrement de Monique, les ami(e)s de sa génération n'étaient plus de ce monde, nombre des autres se sont excusés et l'église était tristement peu remplie. J'ai joué un air de flûte après l'homélie, un air irlandais pas trop risqué que j'ai répété plusieurs fois à tempo lent. On a chanté le Notre Père de Rimsky-Korsakoff, et la prière scoute. Vers la fin il y a eu lecture d'un texte évangélique (Marc, 16 / 1-7) : après la mort du Christ, trois femmes fidèles – Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé – sont allées acheter des parfums pour embaumer le corps. Ensuite, de grand matin, elles se sont rendues au sépulcre, se demandant si quelqu'un pourrait rouler la pierre, qui était grande et très lourde, pour dégager l'entrée du tombeau. Mais cela ne fut pas nécessaire, la pierre avait été déplacée. Dans le tombeau elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu de blanc – et dans leur trouble évidemment, elles ont cru que c'était lui, le petit génie un peu autiste, le gourou Jésus qu'on appellera le Seigneur – et elles furent saisies de peur (qui ne l'aurait été à leur place ?), mais il leur dit N'ayez pas peur, et il avait raison, il ne faut pas avoir peur.

Et puis nous sommes allés enterrer Geneviève au cimetière de Belleville, dans le caveau de famille qui maintenant est complet. Cela s'est passé comme pour Monique, avec le corbillard, mais cette fois ma marraine était à l'horizontale. J'y étais avec Magali. Nous avons fait l'aller-et-retour dans la journée. Je voulais être de retour le lendemain où nous avons aidé mon fils Pierre à déménager à Poitiers.

Au cimetière j'ai à nouveau demandé des précisions sur le contenu du caveau de la famille Jeanjean. Je me demandais toujours qui pouvait bien être le mystérieux dixième Jeanjean inhumé là. Ce serait plus facile si les prénoms des habitants étaient inscrits sur la plaque, mais il y a seulement « Famille Jeanjean ». On m'a dit que je devais m'adresser au service compétent de la ville de Paris, à un numéro de téléphone qu'on m'a indiqué. Dont acte, quelques jours après, et voici ce qu'on a bien voulu m'expliquer, tout en me disant qu'on n'aurait pas dû me le dire car je ne suis pas un membre de la famille. Le contenu du caveau est le suivant, dans l'ordre chronologique des décès, du plus récent jusqu'au plus ancien : 2014 Geneviève, 2011 Monique, 1993 Marie-Denise, 1964 Célestin-Simon, 1962 Blanche, 1950 Madeleine, 1942 Christine (Pauline), 1925 Christine (Célestine), 1922 Lucie, et enfin 1921 Richard-Lucien. J'apprends ainsi, merci Madame – et je comprends mieux comment le nombre des habitants a pu s'élever à 10 – que Simon avait fait rapatrier dans le caveau familial les restes de son père décédé le 11 novembre 1921 et inhumé d'abord au cimetière de Pantin,

ce que je savais déjà par le faire-part (2737)<sup>4</sup>. Je dis bien ses restes, car le contenu du caveau, m'a-t-on expliqué, ne consiste pas en un empilement de cercueils successifs. Suite à la pourriture et réduction des matières, les ossements – de moins en moins constitués en squelettes et de plus en plus ramassés en tas – font l'objet de compactages périodiques. Pour Lucien Jeanjean, l'opération – exhumation, transfert et ré-inhumation – eut lieu en 1933 (à l'époque du 140 Ménilmontant). J'aurais dû le savoir, si j'avais pu à temps dépouiller l'ensemble des archives. Car j'y ai retrouvé par la suite tout un dossier concernant les monuments et les frais funéraires afférents au caveau familial (2042).

(Je vois, dans ce rapprochement des cendres de son père avec celles des autres membres de la famille, comme un pardon posthume accordé par le fils à cette tête brûlée de Lucien l'Ancien, son père écervelé mais finalement touchant. Simon avait dû relire les anciennes lettres, celles d'abord que le légionnaire, jadis, avait envoyées d'Algérie à ses parents – les grands-parents de Simon, quand lui-même n'était pas encore de ce monde – puis de Paris à ses tantes, dans la joie sincère de les voir arriver. Petite réparation donc, que cette réunion symbolique dans l'au-delà, ou plutôt dans le ci-dessous. Et puis, peut-être a-t-il souhaité ne pas se trouver seul mâle in extremis, patriarche isolé avec ses huit femmes, serré pour l'éternité dans cet étroit caveau sur les hauteurs de Paris.)

En tout état de cause, le contenu du caveau, dans l'ordre de date des décès, constituera notre dernier état des membres de la famille Jeanjean.

<b>Caveau des Jeanjean</b>			
<b>Lucien</b> 1860-1921	<b>Lucie</b> 1843 -1922	Christine dite <b>Célestine</b> 1846 -1925	Christine dite <b>Pauline</b> 1862 -1942
<b>Madeleine</b> 1917- 1950	<b>Blanche</b> épouse Jeanjean 1888-1962	<b>Simon</b> Jeanjean 1886-1964	<b>Marie-Denise</b> Sœur Marguerite-Marie 1913- 1993
	<b>Monique</b> 1924- 2011	<b>Geneviève</b> dite <i>Ginette</i> 1920 - 2014	

Mais en dehors desdits restes, des deux sœurs Jeanjean et de la famille, comme on dit pour les soldes tout devait disparaître. Nous savions par Magali que depuis un certain temps déjà l'affaire était bouclée. Le testament des deux sœurs était fait – à moins qu'il n'ait encore été revu récemment, allez savoir – stipulant que tous les biens de la famille iraient aux bonnes œuvres.

La maison est donc échue en pleine propriété aux Petits Frères des Pauvres, qui l'auront vendue, j'imagine, assez facilement. Ils auront vendu les meubles, la bibliothèque blanche à grillages et ce qu'il y restait de livres et de vieilles revues.

Je suis repassé à Lardy, rue du Penserot. La maison a complètement changé : murs rehaussés, toiture refaite en tuile remplaçant l'ardoise, abords entièrement réaménagés. Peut-être même a-t-elle été entièrement reconstruite et ne reste-t-il plus rien de l'ancienne.

Tout a été soldé à l'exception du chat Bambi, qui a fini ses jours tranquillement dans le Lot chez Magali et Jean-Pierre. Tout a été soldé, il ne reste plus rien des vieilles dames, de

<sup>4</sup> Le faire-part de décès de Lucien Jeanjean, indique que « l'inhumation aura lieu au cimetière de Belleville », mais le mot « Belleville » est biffé et remplacé par « Pantin ». Curieuse modification, indice d'un repentir de dernière minute et peut-être d'un litige. On peut aussi noter 1°) en tout premier lieu le nom de la veuve, Julie Jeanjean, qui donc survécut à Lucien ; 2°) l'âge peu élevé du décès ; 3°) les noms de quelques autres membres de la famille déjà rencontrés (Molter, Moyet, Lemoine) sans pour autant que nous soyons à même de préciser les degrés de parenté.



leurs parents ni de leurs aïeux. À l'exception du chat Bambi et à l'exception des archives, papiers et photographies d'où j'ai tiré cette histoire en suivant les petits cailloux semés sur le chemin par le vaillant Simon Jeanjean

## Index des sigles et abréviations

AD	Archives départementales
AFN	Afrique du Nord
BRAAEA	Bureau de Recherche sur l'Aide Apportée aux Évadés Alliés
BU	Bibliothèque Universitaire
CCAS	Centre Communal d'Action Sociale
CFDT	Confédération Française Démocratique du Travail
CFE-CGC	Confédération Française de l'Encadrement – Confédération Générale des Cadres
CFTC	Confédération Française des Travailleurs Français
CJF	Chantiers de la Jeunesse Française
CLL	Comité Local de Libération
CNR	Conseil National de la Résistance
CPL	Comité Parisien de la Libération
CQFD	Ce Qu'il Fallait Démontrer
CRSC	Comité de Résistance des Syndicats Chrétiens
CV	Curriculum vitae
EHPAD	Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes
FFI	Forces Françaises de l'Intérieur
HBM	Habitation à Bon Marché
HLM	Habitation à Loyer Modéré
INSEE	Institut National de la Statistique et des Études Économiques
JFOM	Jeunesse Française d'Outre-Mer
JMO	Journal (-aux) de Marche et Opérations ( <u>préciser</u> )
JOC	Jeunesse Ouvrière Chrétienne
MRP	Mouvement Républicain Populaire
N.D.	Notre Dame
N.E.	nord-est
OHBM	Office des Habitations à Bon Marché
P.S.	Parti Socialiste
PC, PCF	Parti Communiste, Parti Communiste Français
PDP	Parti Démocrate Populaire
PME	Petite(s) et (ou) Moyenne(s) Entreprise(s)

PPF	Parti Populaire Français
PSU	Parti Socialiste Unifié
PTT	Poste Télégraphes et Téléphones
R.I.	Régiment d'Infanterie
RAF	Royal Air Force
RAT	Réserve (réserviste) de l'Armée Territoriale
RER	Réseau Express Régional
RPR	Rassemblement Pour la République
SACEM	Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique
SAMHA	Service des Archives Médicales et Hospitalières des Armées
SBV	Société des Becs Visseaux
SCI	Société Civile Immobilière
SECI	Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie
SFIO	[Parti Socialiste] – Section Française de l'Internationale Ouvrière
SNCF	Société Nationale des Chemins de fer Français
SVP	Ici : [Sœurs de] Saint Vincent de Paul
SVP (Sœurs de)	Saint Vincent de Paul
UNC	Union Nationale des Combattants

## Table des matières

<b>Préface - Clotilde Druelle-Korn</b> .....	<b>1</b>
<b>Avant-propos</b> .....	<b>3</b>
« Simon Jeanjean m'était conté ».....	3
« Les Jeanjean et Jean ».....	3
Les sources – le Fonds Jeanjean (Université de Limoges).....	4
Petite bibliographie.....	5
Remerciements.....	7
<b>Chapitre I – Les origines</b> .....	<b>9</b>
Le nom.....	9
Le passé antérieur : un roman.....	11
Les racines familiales.....	15
Naissance et petite enfance.....	16
Un père indigne ?.....	19
Arrêt sur images.....	20
« Héritage Vendeuil ».....	23
Photogénique, ou du moins bien reconnaissable.....	24
<b>Chapitre II – Metz</b> .....	<b>27</b>
Né sous le signe de la guerre d'avant.....	27
L'annexion, catastrophe.....	29
Scolarité.....	30
Souvenirs de Metz.....	31
Lacunes et suppositions... romanesques.....	33
<b>Chapitre III – Paris Vingtième, l'âge d'homme</b> .....	<b>36</b>
Le déménagement à Paris.....	36
Les débuts professionnels.....	39
Syndicaliste et militant associatif.....	42
Le service militaire.....	43
Blanche et sa famille d'origine : Stef / Wattebault.....	45
Les sœurs de Saint-Vincent de Paul.....	49
Le mariage.....	50
<b>Chapitre IV – Quatorze, l'album commence à Sedan</b> .....	<b>54</b>
Août quatorze.....	54
Essai de reconstitution des opérations (le JMO).....	56
Autre source : le portefeuille du poilu.....	57
L'album de cartes postales.....	62
« Album » <i>versus</i> « Correspondance ».....	64
Une expérience à la Perce.....	66
<b>Chapitre V – De Nice... à Verdun (1914-1915)</b> .....	<b>68</b>
Nice, octobre 1914.....	68
Saint-Nazaire (1), novembre-décembre 1914.....	70
Denise.....	73
Triste Noël pour le soldat Jeanjean.....	75
La Bourboule, janvier à mars 1915.....	76
Saint-Nazaire (2), fin mai à début juillet 1915.....	79
Au front, juillet à décembre.....	80
<b>Chapitre VI – Buvez Contrexéville !</b> .....	<b>85</b>
Un mot sur les cartes postales.....	86
Quelques remarques sur la photographie.....	88
Courrier au fil des jours.....	91

Simon Jeanjean lecteur insatiable.....	95
...de romans populaires, entre autres .....	97
Quitter Contrexéville, et après ?.....	99
<b>Chapitre VII – Un ange passe (1916-1917).....</b>	<b>103</b>
1916 : vadrouille incertaine .....	103
Idées noires, idées justes.....	105
L'ange de la mort .....	107
1917 : enfin du nouveau ? .....	109
Bons baisers de la Somme.....	111
Histoires de processions.....	115
Madeleine.....	116
On dit qu'un bonheur n'arrive jamais seul .....	118
<b>Chapitre VIII – Simon chez les Boches .....</b>	<b>120</b>
Au service du Train .....	120
L'armistice.....	121
Vivement la fin !.....	124
Tourisme et rencontres en terre « boche » .....	126
« Apprivoiser » .....	128
Le retour.....	130
<b>Chapitre IX – Revivre.....</b>	<b>135</b>
Sortir de la guerre (refermer l'album).....	135
Les Becs Visseaux.....	137
L'engagement syndical.....	139
Le 19 mars 1919.....	140
Lecture du journal .....	142
Villa Faucheur .....	144
+ Geneviève, + Monique = la famille est au complet.....	146
<b>Chapitre X – 140 Ménéilmontant – besoin de vacances !.....</b>	<b>151</b>
La Cité Bonnier.....	151
Une certaine violence.....	153
Jeanjean prend la plume .....	154
« Laissez venir à moi les petits gâteaux » .....	158
Besoin de vacances – les albums de famille .....	160
Fort-Mahon .....	162
Scoutisme.....	166
<b>Chapitre XI – Travail patrie etc. ....</b>	<b>171</b>
Le mouvement syndical.....	171
La CFTC .....	172
Marc Sangnier - Bierville .....	174
Catholique d'abord – ce que nous dit le Fonds Jeanjean .....	177
Le Parti Démocrate Populaire (PDP).....	179
Convivialité avant tout.....	185
<b>Chapitre XII – Le jour des crêpes 1936 .....</b>	<b>189</b>
Une décision mûrement réfléchie .....	189
Les bernadettes .....	190
La séparation .....	193
Homme gisant dans l'herbe .....	195
Des « événements un peu troubles » .....	196
Voyage au Mont Sainte-Odile.....	198
Rue de la Chine (je me souviens).....	201
<b>Chapitre XIII – Nuages noirs .....</b>	<b>204</b>

Fascismes .....	204
Positions des chrétiens-démocrates.....	205
L'Almanach de l'Aube 1939.....	207
Petite parenthèse personnelle .....	208
<i>Quand l'Aube cite Mein Kampf</i> .....	210
Vacances encore .....	211
<b>Chapitre XIV – « Drôle de guerre ».....</b>	<b>215</b>
Lettres oubliées .....	215
Nice, Cimiez, le 23/4/39.....	217
Complications... ..	219
Une décision s'impose .....	226
Négociations.....	228
Enfin le dénouement.....	230
<b>Chapitre XV – Une amitié née aux Sables .....</b>	<b>233</b>
Une rencontre décisive .....	233
Et puis, « la guerre étant finie »... ..	236
Les beaux jours de l' <i>Initiative</i> .....	238
Fernande, rassembleuse.....	240
<b>Chapitre XVI – Épluchures de Pétain.....</b>	<b>243</b>
Presse et propagande de tous bords .....	243
Un affligeant festival de papier.....	245
Quand le Fonds Jeanjean me parle de mon père .....	247
<b>Chapitre XVII – Résistance .....</b>	<b>252</b>
Résister à Pétain et à sa propagande.....	252
Résister à l'occupant.....	253
Information clandestine.....	254
Pacifiste ?... sûrement pas.....	255
Action clandestine .....	257
Célébrations.....	260
La Libération, travail intense .....	263
Camaraderie et reconnaissance.....	264
<b>Chapitre XVIII – Gagner la paix ? .....</b>	<b>266</b>
Du pain sur la planche.....	266
Actions de grâces .....	268
Comités, Congrès, États Généraux.....	270
Les casquettes du père Jeanjean .....	272
La vie continue (le scoutisme etc.).....	274
Jeanjean contre Gerson, 20 <sup>ème</sup> contre 16 <sup>ème</sup> .....	276
Tournons la page .....	279
<b>Chapitre XIX – 1950, des couronnes et des couleuvres .....</b>	<b>280</b>
Que du bonheur ?.....	280
La mort de Madeleine .....	281
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent.....	283
Trouver chaussure à son pied ?.....	284
Fiançailles épistolaires .....	288
Déception ?.....	291
Fin de l'épisode.....	294
<b>Chapitre XX – Vacances... ..</b>	<b>297</b>
Juillet 56, l'Ardèche .....	297
La bande des amis et le camping.....	299
Avril 62, les noces d'or .....	303

Août 62, coup dur à Lévignacq .....	306
Novembre 1964, Simon à son tour... ..	308
<b>Chapitre XXI - Épilogue .....</b>	<b>311</b>
Quelques photos encore des années récentes .....	311
L'interview .....	312
2011 – Les adieux à Monique, premier temps .....	315
Deuxième temps .....	317
Ginette toute seule .....	319
Rien n'allait plus .....	321
Terminus (à l'exception du chat Bambi) .....	323
<b>Index des sigles et abréviations .....</b>	<b>326</b>

## Résumé

L'objet de mon travail a été principalement de reconstituer la vie d'un inconnu remarquable, Simon Jeanjean, et de sa famille. De lui je n'avais au départ qu'un souvenir remontant à ma prime jeunesse. Lorrain d'origine et parisien de Ménéilmontant, il traversa deux guerres mondiales. Fervent catholique, il fut un militant très actif – chrétien, syndical, politique et résistant – ce que j'ignorais. Ses archives, très riches, ont été données à l'Université de Limoges, puis largement répertoriées et numérisées. Elles sont constituées, entre autres documents, de nombreuses images photographiques : correspondance sur cartes postales de 14-18 et albums de photos de famille. Le présent récit est chronologique, en 20 chapitres. L'histoire de la famille Jeanjean prend racine au XIXe siècle à Metz et prend fin en 2014 avec la mort de Geneviève, la dernière des quatre filles de Simon – sans descendance, car aucune d'elles, à son grand dam, ne se maria ni n'eut d'enfant. Geneviève était ma marraine, grande amie de ma mère depuis 1939. Mes souvenirs s'ajoutent aux siens et à ceux de sa sœur, recueillis avant la fin de leur vie au cours d'une *interview*, trame d'un roman familial attachant. Ensuite est venue la plongée dans les archives personnelles et familiales de Simon Jeanjean. Le discours historique, objectif et sourcé, se trouve d'ailleurs constamment débordé par une subjectivité requérant la première personne, tant est prégnante ici l'intrication entre le bagage humain et idéologique constituant les Jeanjean – d'abord marqué à droite pour Simon, puis se nuancant au fil du siècle et des générations – et le mien hérité de mes parents. Les nombreux points communs – éducation catholique, guerre, scoutisme, altruisme social – mais aussi toutes sortes de nuances entre leur histoire et la mienne, ne serait-ce que le décalage générationnel, ne laissent pas de m'interpeller et, je l'espère, de nous instruire.

## Abstract

The purpose of my work was mostly to bring together again the life of a remarkable unknown, Simon Jeanjean, and his family. Originally, I had only a memory of him dating back to my early youth. As a Parisian from Ménéilmontant, a fervent Catholic born in occupied Lorraine, he lived through the two world wars as a very enthusiastic activist - Christian, unionist, political and resistant. His very extensive archives were donated to the University of Limoges, then thoroughly indexed and digitised. They include, among other documents, a number of photographic images: a correspondence on postcards from the First World War and family photo albums. The present account is chronological, divided into 20 chapters. The history of the Jeanjean family originates in the 19th century in Metz, and ends in 2014 with the death of Geneviève, the third of Simon's four daughters – with no descendants, as none of them, to his great displeasure, ever got married or had children. Geneviève was my godmother, and a great friend of my mother's since 1939. The history of the Jeanjeans thus comes across that of France and the world, and that of my own family at the same time. My memories add to hers and those of her sister, which were collected before the end of their lives during an interview, as the framework of an endearing family novel. Then come Simon Jeanjean's personal and family archives. The objective, referenced historical discourse is constantly overwhelmed with a subjectivity that requires the first person, as the intertwining of the human and ideological baggage which constitutes the Jeanjeans – initially right-wing when it comes to Simon, then shading as the century and generations pass by – and my own, inherited from my parents, is so significant here. The many similarities – Catholic education, war, scouting, social altruism – but also all sorts of shades between their story and mine, if only the generational gap, never fail to strike me and, I hope, to enlighten us as the story unfolds.



PULIM, 2022

5, rue Félix Eboué - 87031 Limoges cedex 1 - France

Tél : 05.55.14.92.26

Mail : [pulim@unilim.fr](mailto:pulim@unilim.fr) - [http : pulim.unilim.fr](http://pulim.unilim.fr)